BnF Gallica

# Le Bienheureux Théophane Vénard, martyr du Tonkin / [Par l'abbé Eusèbe Vénard]

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

BnF Gallica

Vénard, Eusèbe (Abbé). Auteur du texte. Le Bienheureux Théophane Vénard, martyr du Tonkin / [Par l'abbé Eusèbe Vénard]. 1909.

**1/** Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :
- La réutilisation non commerciale de ces contenus ou dans le cadre d'une publication académique ou scientifique est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source des contenus telle que précisée ci-après : « Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France » ou « Source gallica.bnf.fr / BnF ».
- La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service ou toute autre réutilisation des contenus générant directement des revenus : publication vendue (à l'exception des ouvrages académiques ou scientifiques), une exposition, une production audiovisuelle, un service ou un produit payant, un support à vocation promotionnelle etc.

CLIQUER ICI POUR ACCÉDER AUX TARIFS ET À LA LICENCE

**2/** Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

**3/** Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

- des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.
- des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

**4/** Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

**5/** Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

**6/** L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

**7/** Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter
**utilisation.commerciale@bnf.fr**.

Source gallica.bnf.fr / Bibliothèque nationale de France

L. MALVOISIN
RELIEUR
[illegible]ville-les-Gonesse (S-&-O)

## Le Bienheureux

# Théophane Vénard

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
BF
IMPRIMÉS

### MARTYR AU TONKIN

« Cet enfant semblait né avec un
« bouton de rose sur les lèvres et un
« oiseau pour chanter à son oreille.
« Sa vie et sa mort même ne furent
« qu'un gracieux sourire. »

*Paroles de l'abbé* Pauvert, *un des anciens maîtres de Théophane.*

12642

PARIS

PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR

82, RUE BONAPARTE, 82

—

1909

LÉG
n°
19

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R F
IMPRIMÉS

# Le Bienheureux

# Théophane Vénard

12642

8° Ln 27
20161
H

DÉPOT LÉGAL
Seine
N°
1909

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

# Le Bienheureux

# Théophane Vénard

## MARTYR AU TONKIN

« Cet enfant semblait né avec un
« bouton de rose sur les lèvres et un
« oiseau pour chanter à son oreille.
« Sa vie et sa mort même ne furent
« qu'un gracieux sourire. »

*Paroles de l'*abbé Pauvert, *un des anciens maîtres de Théophane.*

PARIS
PIERRE TÉQUI, LIBRAIRE-ÉDITEUR
82, RUE BONAPARTE, 82
—
1909

PERMIS D'IMPRIMER

Poitiers, 1er avril 1864

† L.-E., *év. de Poitiers.*

# AVANT-PROPOS

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE
R.F.
IMPRIMÉS

La première édition de la *Vie de Théophane Vénard* fut publiée en 1864, trois ans après la mort glorieuse de notre Bienheureux.

Cette Vie était écrite par le propre frère du martyr, cet Eusèbe dont le nom revient si souvent dans le cours de l'ouvrage, et pour lequel Théophane trouvait toujours de nouveaux sentiments de suave affection et d'exquise tendresse.

Ecrite avec talent, et surtout avec cœur, cette Vie obtint un véritable succès, qui ne fit que s'accentuer d'année en année.

Moins d'un an après sa publication, une deuxième édition était devenue nécessaire. En publiant celle-ci, on crut bien faire de retrancher une centaine de pages de la première, pour diminuer la grosseur du volume; et, depuis lors, toutes les éditions qui se sont succédé n'ont fait que reproduire cette édition réduite, au grand regret des admirateurs de la première heure, c'est-à-dire de tous ceux qui avaient lu et savouré la première édition, qui déplorèrent toujours la mutilation dont elle avait été l'objet.

Aujourd'hui que les fêtes de la Béatification de

Théophane Vénard donnent un relief tout nouveau à la figure de l'angélique martyr, il convient de rétablir le texte original complet, avec les modifications que le temps écoulé depuis sa publication a rendues nécessaires.

Depuis plus de quarante ans, le vénérable auteur de cette Vie, l'abbé Eusèbe Vénard (1), n'a cessé de consacrer tous les instants, qu'un ministère paroissial laborieux lui a laissés libres, à réunir tout ce qui pourrait contribuer à faire mieux connaître, aimer et honorer son cher et glorieux Théophane. Cette nouvelle édition est enrichie de la plus grande part des fruits de ce pieux labeur.

Si elle avait besoin d'une recommandation nouvelle, il nous suffirait de déclarer qu'elle renferme tout ce que contenaient les précédentes, *et beaucoup plus*. — L'admiration qui, grâce à celles-ci, s'attache désormais au nom de Théophane Vénard, et l'enveloppe comme d'une auréole, nous est un sûr garant de la faveur avec laquelle cette nouvelle Vie ne manquera pas d'être accueillie.

Néanmoins, qu'il nous soit permis, pour en résumer la portée, de rappeler, en quelques lignes, ce que disait l'auteur, dans la préface de la première édition, en présentant l'ouvrage au public :

... Simplicité de goûts et de mœurs, caractère aimable, piété douce et suave et toute naturelle, esprit varié dans ses dons, en un mot union intime du talent et de la vertu : voilà ce que l'on trouvera dans ce livre qui s'adresse à toutes les classes de lecteurs, sans exception aucune. Les fidèles de tout âge et de toute condition peuvent y chercher tour à tour les émotions les plus douces pour le cœur

(1) M. l'abbé Eusèbe Vénard est, depuis 1865, curé d'Assais, par Airvault, dans le département des Deux-Sèvres.

en même temps que les instructions les plus variées. Car il y a là des leçons pour tous et pour chacun, soit dans l'exemple du martyr, soit dans ses conseils si multipliés aux divers membres de sa famille. Il y en a pour l'enfant dans la maison paternelle, pour le jeune étudiant dans la vie de collège, pour le jeune homme du monde, la jeune fille chez ses parents, la religieuse dans sa communauté, l'élève du sanctuaire dans la retraite paisible du séminaire, pour les pères et mères de famille, les prêtres, les missionnaires ; et toujours ces belles leçons sont dictées avec une facilité, un entrain rempli de charme, un jugement sûr et vraiment digne d'attirer l'attention...

Parmi les nombreuses lettres de félicitation adressées à l'auteur, il nous suffira de citer seulement, pour compléter cet aperçu, celle de l'éminent cardinal de Villecourt :

Rome, le 28 novembre 1864.

Monsieur l'Abbé,

J'ai cru qu'avant de vous adresser mes remerciements pour la *Vie* du pieux et admirable Martyr J. Théophane Vénard, je devais en lire attentivement les détails. Aujourd'hui que j'ai achevé cette intéressante lecture, je me hâte de vous exprimer l'édification et la satisfaction que j'en ai recueillies...

Votre bienheureux frère avait toutes les qualités qui font aimer les hommes : Dieu lui avait donné les grâces de l'extérieur ; il avait orné son esprit de toutes les richesses des talents et de l'intelligence ; il avait comblé son âme de tous les attraits des vertus les plus éminentes. Serviteur de Dieu toujours fidèle, il avait conservé, jusqu'à la fin de sa pieuse carrière, la simplicité d'un enfant, la modestie d'un cœur vierge, l'humilité des plus grands saints. Le tendre amour qu'il portait à tous les membres de sa famille n'a fait que faire briller d'un plus vif éclat l'hé-

roïsme de son sacrifice et la générosité de sa séparation d'avec ce qu'il avait de plus cher au monde. S'il faisait de beaux vers, c'était son cœur qui les exhalait sans effort. Aimable à tous, à ses bourreaux eux-mêmes, sa mort sera pour eux un éternel supplice qui a dû commencer dès cette vie. Il n'a eu que des panégyristes parmi ceux qui, en dépit des remords de leur conscience, s'étaient placés au rang de ses ennemis, comme parmi ceux qui ont été si heureux de se déclarer ses amis et les hérauts de sa gloire...

Je ne finirais pas, monsieur l'abbé, si j'essayais de vous exprimer tous les sentiments religieux qu'a fait naître dans mon cœur la lecture du beau livre que vous avez écrit sur la vie et le martyre de votre bienheureux frère ; canonisé par la voix publique, qui est celle de Dieu même, ne doutez pas qu'il ne le soit encore par la voix infaillible de l'Eglise...

+ Clém., Card. VILLECOURT.

C'était exactement la même note qu'exprimait en termes éloquents et concis, un grand chrétien du siècle dernier, le vicomte de Melun, lorsqu'il écrivait à l'abbé Vénard :

Paris, 29 janvier 1865.

Monsieur l'Abbé,

... Je suis heureux de pouvoir vous exprimer ici tout le plaisir et toute l'édification que j'ai trouvés dans la vie de votre saint frère ; il y a dans sa parole, dans ses lettres, comme dans ses actes, quelque chose de l'ange et du saint ; on respire avec lui un air qui n'est pas de notre siècle, il rend confiance à l'âme chrétienne au milieu de nos vicissitudes et de nos épreuves, et on ne saurait désespérer d'un pays capable de produire un tel apôtre !...

Vte de MELUN.

# Le Bienheureux Théophane Vénard

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

## CHAPITRE PREMIER

### PREMIÈRES ANNÉES (1829-1841)

Enfance de Théophane. — Le coteau de Bel-Air. — Germes de vocation.

Saint-Loup-sur-Thouet est une petite ville du département des Deux-Sèvres, au diocèse de Poitiers, sise à quelques lieues au nord de Parthenay, dans une vallée riche et profonde. Là commence cette belle *vallée d'or* qui a donné son nom à la ville d'Airvault (1), bâtie en amphithéâtre, à cinq kilomètres seulement de sa sœur plus modeste.

Celle-ci, entourée de ses nombreuses collines, se découvre difficilement, même à une faible distance ; mais le voyageur, qui n'arrive qu'après un long circuit, dans l'enceinte de ses murailles, semble deviner aujourd'hui, pour cette humble cité, des titres de

(1) Airvault *(Aurea-Vallis)*, petite ville très commerçante, belle église gothique, ruines d'un vieux château ; les environs en sont très agréables.

gloire inconnus aux hommes. Malgré l'assertion malveillante d'un auteur moderne (1), sa population est trop religieuse pour qu'on puisse lui soupçonner même un reste d'esprit voltairien. Supposé qu'il soit vrai que le père de l'auteur de *la Henriade* ait pris naissance en ce lieu, ce qui n'est pas absolument prouvé, du moins ses paisibles habitants auront-ils désormais le droit d'être fiers d'une gloire meilleure et plus pure. Saint-Loup, en effet, est une ville sainte ; sa terre, une terre choisie : il lui suffit, pour cela, d'avoir vu naître un enfant, qui devait devenir un jour un illustre martyr, et aujourd'hui placé par l'Eglise sur les autels.

Jean-Théophane Vénard naquit à Saint-Loup, le 21 novembre 1829, jour de la Présentation de la sainte Vierge : ce fut comme un heureux présage de sa tendre dévotion pour Marie, dévotion qui ne fit que grandir jusqu'à l'époque de son immolation, et lui mérita, sans doute, entre autres précieuses faveurs, celle de naître à la gloire du ciel, le 2 février, fête de la Purification de cette bonne Mère et de la Présentation de son Fils au Temple (2).

Théophane eut le bonheur d'appartenir à l'une de ces familles chrétiennes et patriarcales, si rares aujourd'hui, dans l'esprit desquelles la religion et l'honneur occupent la première place. Son père, M. Jean Vénard, issu d'une famille originaire de l'Anjou, remplissait avec autant d'intelligence que de dévouement ses modestes fonctions d'instituteur libre, auprès des nombreux enfants de la paroisse. Ce n'est qu'après trente années de ce labeur fatigant, que M. Vénard résigna ses fonctions, pour remplir

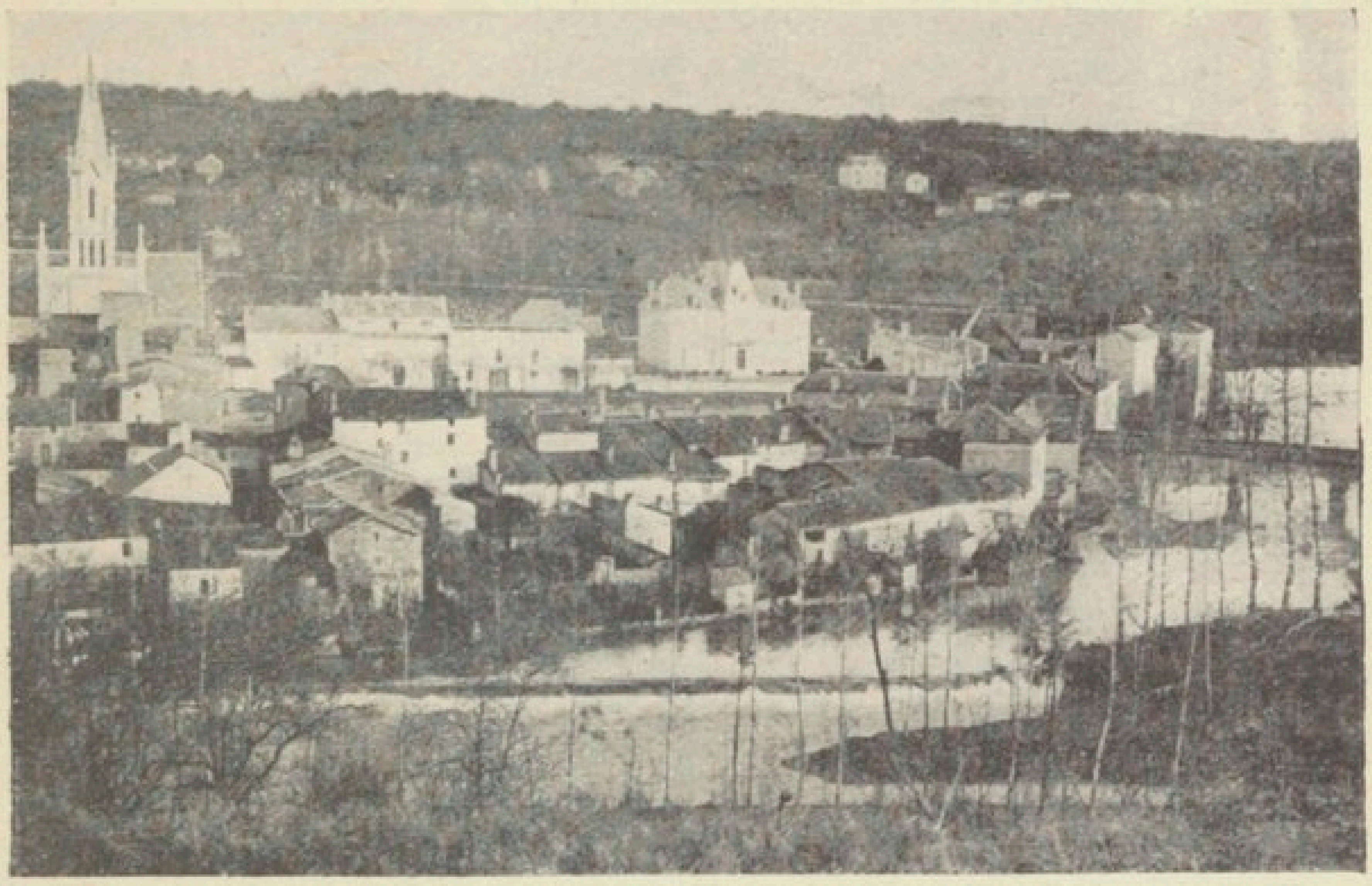
(1) MALTE-BRUN (*Géographie de la France*). — Département des Deux-Sèvres: article Saint-Loup-sur-Thouet.

(2) Voici l'acte de baptême de ce glorieux enfant:

« L'an mil huit cent vingt-neuf, et le vingt et un novembre, a été baptisé par moi, soussigné, Jean-Théophane, né ce matin, à onze heures, à Saint-Loup, du légitime mariage de Jean Vénard, instituteur primaire, et de Marie Guéret. Le parrain a été Jacques Bernard, percepteur, et la marraine Thérèse-Eugénie Bernard. » — MOINEAU, *curé*.

l'office de greffier à la justice de paix du canton, dont Saint-Loup est le chef-lieu ; là, de nouveau, son expérience des affaires et son excellent jugement lui donnèrent l'occasion de rendre à tous les plus signalés services, jusqu'au jour où le Seigneur mit un terme à sa laborieuse carrière.

L'épouse de M. Vénard, Mme Marie Guéret, était une femme douce et pieuse, simple et aimante, qui



VUE GÉNÉRALE DE SAINT-LOUP-SUR-THOUET

se renfermait tout entière dans le soin de sa maison. Elle donna le jour à six enfants : les deux derniers, Joséphine et Antonin, se hâtèrent de monter avec les anges, huit jours à peine après leur naissance ; pour les quatre autres, Mélanie, Théophane, Henri et Eusèbe, ce récit, que nous commençons, ramènera bien souvent leurs noms sous notre plume.

Sous la direction de parents si privilégiés, le jeune Théophane se développa avec rapidité et fit concevoir de bonne heure les plus belles espérances. En même temps, sa piété se révéla par des signes qui montraient en lui l'action déjà sensible de la grâce, aidée par un riche fonds de qualités naturelles. Bientôt l'on

put observer dans sa personne l'heureuse alliance de l'humeur douce et aimable de sa mère avec le caractère ferme et résolu de son père.

Trouvant au milieu des siens toutes les petites joies qui pouvaient convenir aux goûts de son âge, Théophane ne se plut jamais à rechercher ses amusements en dehors de la maison paternelle. Dès ce moment, apparut en ce cœur délicat cet amour si vif de la vie de famille, cet attachement au foyer, qui, aux yeux de tous, est demeuré la marque la plus belle et la plus saillante de toute sa vie, et montra en outre jusqu'à quel degré il aimait son Dieu, puisqu'il n'hésita pas à sacrifier pour sa gloire ceux qu'il chérissait ici-bas d'une si tendre affection.

De bonne heure Théophane parut à l'école, au milieu des autres enfants; mais lorsque son père le montra pour la première fois sur les bancs de la classe, il pouvait déjà le donner comme un modèle. Ceux qui alors recevaient, chez M. Vénard, le bienfait de l'instruction primaire, se rappellent avec bonheur le charmant contraste qui existait entre la petite taille de leur jeune camarade et son maintien toujours grave et sérieux. Avec de si excellentes dispositions, les progrès de l'écolier furent très rapides ; mais en même temps qu'il profitait en âge et en science, il recevait avec abondance les dons du ciel, le trésor de la divine sagesse, l'esprit de l'obéissance prompte et respectueuse, l'amour de Dieu et du prochain, une foi vive et agissante, qui déjà savait dominer le mal et se faire respecter.

A ces premières vertus, Théophane joignait encore des goûts simples et modestes, l'amour de la solitude, de la réflexion et de la lecture. Aussi, comme son père alors exploitait lui-même quelques terres, il était vraiment heureux, quand l'obéissance lui faisait un devoir de conduire au pré ou de garder au coteau la vache ou la chèvre ; là, en effet, son cœur pouvait en même temps satisfaire tous ses désirs. Ce pré et ce côteau ont une place importante parmi les causes

qui influèrent sur la vocation de notre martyr ; il y a là des souvenirs touchants que nous évoquerons un peu plus loin.

La campagne de Saint-Loup possède des beautés dignes d'attirer l'attention ; mais sa principale richesse lui est donnée par ses deux rivières, le Thouet et le Cébron, qui la découpent agréablement, ici et là, en une infinité de collines et de vallées. Leur cours tortueux et celui de plusieurs petits ruisseaux resserrés entre des rives profondes, toutes bordées de rochers et d'un épais rideau d'arbres touffus, déroulent devant l'œil du promeneur émerveillé, un panorama des plus pittoresques, que les étrangers admirent et que les habitants savent estimer.

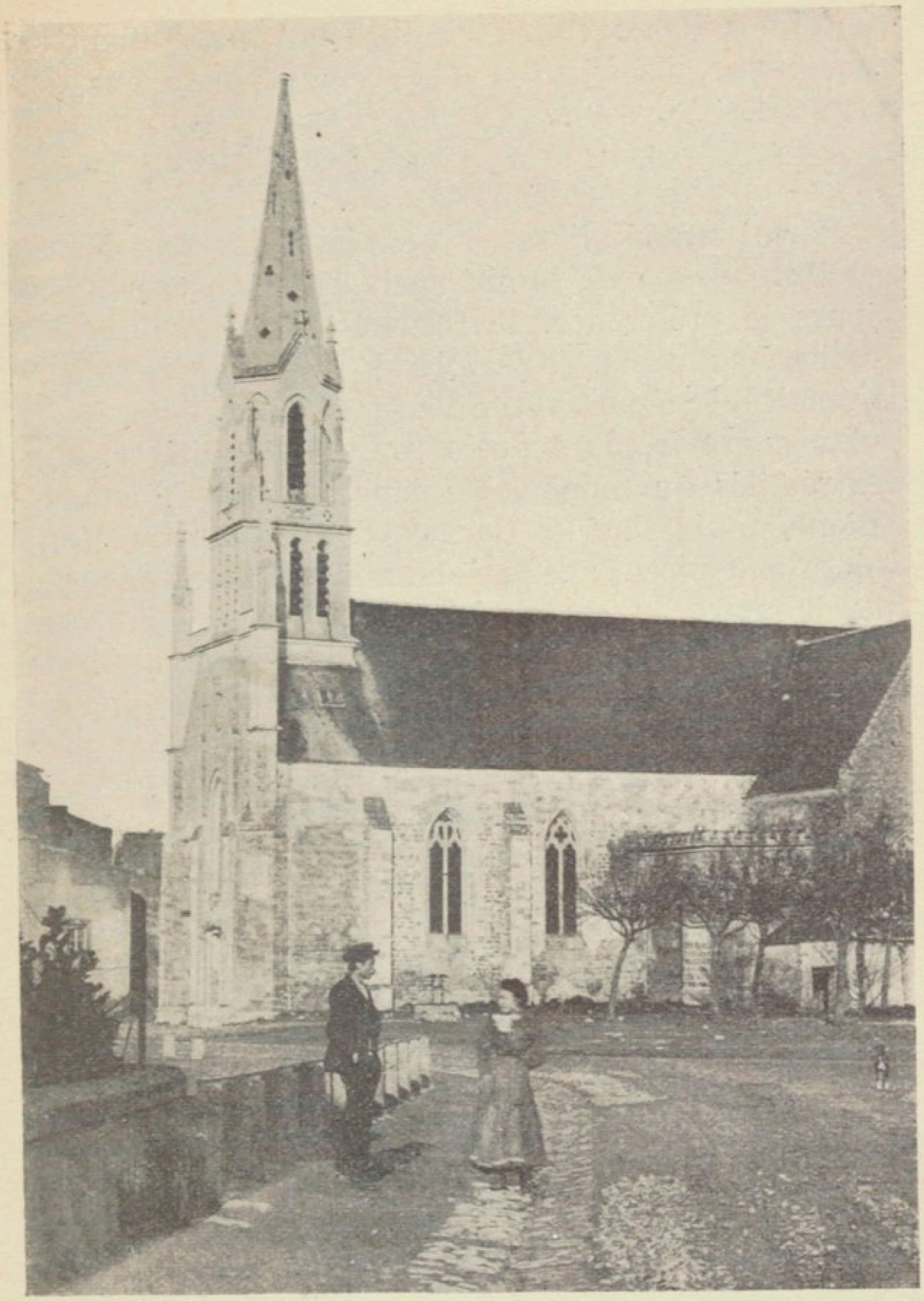
Entre les deux lits du Cébron et du Thouet, mais plus rapproché de ce dernier, se trouve un côteau, appelé le côteau de Bel-Air, à cause du charme de son point de vue. Du sommet de ce côteau, le spectateur plonge ses regards dans les riches prairies chantées parfois par les jeunes humanistes du pays ; s'il lève la tête, il contemple avec complaisance, sur l'autre versant, le laboureur et le vigneron occupés à leurs travaux, dont rien ne saurait complètement les distraire, tandis que les multiples échos renvoient de vallée en vallée, avec les chants du jeune pâtre, les mugissements de la génisse et les bêlements réitérés de la chèvre qui s'ennuie de sa solitude.

Aux jours du printemps surtout, c'est un aspect des plus riants et des plus poétiques. La vigne a déjà poussé ses pampres verdoyants ; c'est le fond du tableau, lequel s'enrichit des innombrables variétés de la culture et de la plus belle collection de fleurs offertes par les arbres à fruits : pêchers, pommiers, poiriers, cerisiers y étalent à l'envi leurs parures ; tandis que plus loin, à l'horizon, vous voyez jetés çà et là, comme par un pinceau d'artiste, quantité de villages aux maisons inégales, émergeant de la ver-

dure et d'où la vie semble se répandre sur toute la nature qui les environne. Si vous regardez à droite, vous apercevez de vastes plaines, et, en suivant de l'œil le cours sinueux de la rivière, vous distinguez d'autres bassins encore plus profonds que celui qui est sous vos yeux. A gauche, de hauts peupliers forment comme une couronne autour de la petite ville, à peine éloignée d'un kilomètre. Autrefois s'élançait au milieu des arbres une bretèche très remarquable, dressée sur la façade de l'église, et remplacée aujourd'hui par une flèche. A côté du clocher, on distingue un charmant castel avec ses allées de marronniers et d'ormeaux séculaires, son clocheton et sa tour carrée, reste imposant des temps féodaux (1) ; enfin, au-dessus, presque dans le ciel, on voit poindre la flèche de l'église collégiale d'Airvault. Tout cet ensemble riche et varié offre aux regards de celui qui sait le comprendre tout un livre de beautés publiant la gloire du Dieu Créateur et bénissant sa main bienfaisante.

C'est là que Théophane, petit pâtre de neuf ans, venait de temps en temps avec sa sœur bien-aimée, chantant, causant, lisant avec complaisance et piété, émiettant parfois, dans sa naïveté enfantine, le pain de sa collation aux petites fourmis du chemin. Puis il dirigeait ses pas sur le sommet du côteau, vers le petit bois y attenant, ou dans la vaste prairie située au-dessous. Assez ordinairement une humble fille paissait aussi sa chèvre dans un champ voisin, et en même temps elle veillait sur le jeune Théophane, en l'absence de sa sœur. Avide de s'édifier et de s'instruire, elle allait parfois demander à M. le Curé

(1) Le château de Saint-Loup, bâti sous Louis XIII, par le cardinal d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux, en la forme régulière d'un H, est encore parfaitement conservé. On y arrive par deux cours spacieuses, d'où l'on peut admirer la façade principale. De l'autre côté se trouve un vaste jardin, puis une immense prairie. Des douves profondes entourent de toutes parts l'habitation, et l'eau du Thouet y est amenée par un canal qui la restitue à la même rivière, un demi-kilomètre plus loin, par une cascade surmontée d'un pavillon.



ÉGLISE DE SAINT-LOUP-SUR-THOUET

quelques bons livres, qui pussent satisfaire ses pieux désirs. Théophane de son côté trouvait son bonheur à faire à haute voix la lecture qui, en édifiant sa compagne, jetait aussi dans son propre cœur des semences de vertus.

Parmi tant de livres divers, celui des *Annales de la Propagation de la Foi* avait dans son esprit toujours la préférence. Son cœur s'enflammait à ces récits émouvants, et parfois alors cet enfant se surprenait lui-même à rêver d'autres collines plus escarpées à gravir, d'un autre troupeau à diriger, aux extrémités du monde. Un jour, il lisait la vie du Bienheureux Charles Cornay, dont le martyre était alors tout récent ; cette narration des souffrances et de la mort du soldat de Jésus-Christ l'émut profondément, il sentit bientôt son cœur rempli de l'enthousiasme apostolique, puis soudain un cri s'échappa de sa poitrine : *Et moi aussi, je veux aller au Tonkin, et moi aussi, je veux être martyr !* C'était un germe précieux que la grâce divine venait de jeter dans son âme, et ce germe devait produire des fruits ; mais, en même temps, n'était-ce pas en réalité comme une inspiration prophétique ? La pieuse fille, qui était présente alors, s'est rappelé depuis ces nobles élans, et, après plus de vingt années, elle a montré sur le coteau le point précis où ils se sont échappés du cœur et de la bouche de l'enfant. Pour celui-ci, il oublia si peu toutes ces particularités, que nous l'entendrons, à la veille du jour suprême et solennel, redire encore les mêmes sublimes paroles avec un accent vraiment inexprimable (1).

Cependant, le petit Théophane venait d'atteindre sa dixième année. Il avait grandi dans le sanctuaire de la maison paternelle sous l'œil de la Providence, comme le jeune Samuel dans le temple du Seigneur ;

(1) Lettres d'adieux écrites de sa cage.

et, docile à la voix de Dieu qui l'appelait, il résolut de prendre lui-même l'initiative des premières démarches. Comme il était avec son père, un certain soir d'été, dans la prairie sise au bas du côteau de Bel-Air et séparée aujourd'hui de ce dernier par la ligne de chemin de fer, causant avec une gravité bien au-dessus de son âge, il fit tout à coup cette réflexion : « Mon père, combien peut valoir ce pré ? — Mais, je ne sais pas au juste, dit le père : pourquoi cela ? — Ah ! si vous pouviez me le donner, ce serait ma part, et moi je le vendrais pour faire mes études... » Surpris d'une question aussi sérieuse et en même temps aussi significative, le bon père ajourna sa réponse, fit des réflexions : et, bien que plus tard il ne vendît point le pré, qui lui fut, dès lors, au contraire, bien plus précieux, il n'est pas moins réel que ce fut là comme un trait de lumière éclairant son esprit au sujet de l'avenir de son cher enfant.

Après tous ces détails, il est facile de voir comment le côteau de Bel-Air, le petit bois et la prairie ne sont pas sans importance dans la vocation de notre martyr, puisque ce fut là le moyen providentiel dont Dieu voulut bien se servir, pour arriver à ses fins. Monseigneur de Poitiers devait le comprendre, et, dans un discours fort remarquable, ce souvenir lui donna matière à ce mouvement de la plus suave éloquence : « O côteaux bienheureux qui dominez la « vallée du Thouet ; ô sentiers bénis de la montagne, « le long desquels cheminait le petit pâtre de neuf « ans, portant déjà devant Dieu l'auréole du martyr, « parce que son cœur en contenait le vœu et que « l'avenir lui en destinait la réalisation ; ah ! désor- « mais vos fleurs seront plus belles, votre verdure « plus douce, vos eaux plus limpides, votre aspect « plus riant ! A vos brises du printemps se mêleront « des senteurs plus exquises, je veux dire les par- « fums des bons désirs, les émanations de la sain-

« teté, les célestes odeurs de la grâce divine (1). »

Le jeune Théophane se mit bientôt à l'étude des éléments de la langue latine, de compagnie avec d'autres enfants de la paroisse, qui déjà venaient au presbytère s'initier aux mêmes principes. Après ces premiers essais, il fut décidé qu'il irait au collège continuer ses études commencées.

(1) *Œuvres* de Mgr Pie, t. III.

# CHAPITRE II

## AU COLLÈGE DE DOUÉ (1841-1847)

Débuts heureux. — Première Communion. — Mort de Mme Vénard. — Prédilection pour sa sœur Mélanie.

A cette époque, un prêtre du diocèse de Poitiers, d'une science et d'une capacité à la hauteur de son dévouement, dirigeait un collège assez florissant dans la petite ville de Doué (1) en Anjou : c'était le frère du prêtre vénérable qui, pendant cinquante-six ans, de 1826 à 1882, a dépensé ses sueurs pour la paroisse de Saint-Loup ; naturellement, il devait attirer à lui les enfants du pays. Ce fut vers cette maison que le jeune Vénard dirigeait ses pas, au mois d'octobre 1841, en compagnie d'un autre enfant qui lui était attaché déjà par les liens de l'amitié, liens étroits qui, depuis ce jour, se resserrèrent de plus en plus, au point de faire de leurs deux cœurs un seul et même cœur.

Nos deux jeunes amis, Pierre Paziot et Théophane Vénard, n'oublièrent jamais, malgré l'éloignement, cette intimité qui datait de l'enfance ; la même vocation apostolique semblait les appeler, à l'insu, l'un de l'autre, à l'œuvre des Missions, et nous verrons plus

(1) Ville très agréable, à quelques lieues de Saumur, célèbre pendant les guerres de la Vendée.

loin quel beau plaidoyer fut expédié en faveur du premier, par le second déjà au Séminaire de Paris.

Arrivé au collège, Théophane fut tout entier à l'accomplissement de ses devoirs. Modèle parfait pour ses jeunes condisciples à l'étude et en classe, il l'était encore au temps des récréations : là, il se montrait plein d'ardeur et d'entrain, d'une franche gaieté, d'une amabilité qui s'adressait à tous et n'exceptait personne. Toujours disposé à se conformer aux désirs des autres, il savait cependant proposer les siens et les faire accepter, non pas avec l'autorité impérieuse qui s'impose, mais avec la douce aménité qui entraîne les cœurs.

Ce ne fut point toutefois sans effort que le jeune collégien parut tel en toute circonstance. Rarement la nature forme des hommes parfaits, et Théophane ne fut point exempt de tous les petits défauts si ordinaires à l'enfance. Il possédait une grande énergie de volonté, laquelle, tournée au bien, le conduisit rapidement, avec l'aide de la grâce, à une haute perfection ; mais cette fermeté de caractère eût pu facilement devenir ténacité et roideur, sans le travail opiniâtre avec lequel il combattit cette tendance. Aussi parvint-il bientôt à garder toujours son humeur aimable et enjouée, et se fit-il remarquer dans la suite comme le type le plus charmant de l'égalité de caractère.

Entre plusieurs enfants menant la même vie d'écoliers, il est bien rare qu'il n'y ait pas quelques nuages, ne serait-ce que les petites rancunes auxquelles la jalousie n'est jamais étrangère. Or, pendant les années de collège de notre Théophane, à peine peut-on citer quelque exemple en ce genre, vu les bons rapports qu'il avait avec tous. Une fois, en particulier, l'envie essaya de lui faire payer l'estime et la considération que sa vertu lui avait acquises ; ces petites tracasseries durent cesser bien vite devant la bonté de son cœur disposé à demander pardon des fautes qu'il n'avait pas faites ; il voulut lui-même

faire les premières avances de la réconciliation. Dès lors, il sut tout oublier ; et, à l'égard de ceux qui lui avaient fait de la peine, on put voir dans ses yeux le même regard serein, sur ses lèvres le même sourire plein d'aménité, qui reflétaient si bien la candeur et la beauté de son âme.

Théophane, dès le commencement, n'eut pas de peine à s'initier aux petites pratiques de dévotion en usage dans les maisons bien tenues, et qui alimen-

ANCIEN COLLÈGE DE DOUÉ

tent dans une âme la vie chrétienne ; elles étaient du reste parfaitement en harmonie avec les goûts et les affections de son cœur. Tout d'abord il voua à la Sainte Vierge un amour de petit enfant, et montra beaucoup d'attrait pour toutes les œuvres pieuses qui se rattachent au culte de cette bonne Mère. Deux mois après son entrée au collège, le jour de l'Immaculée-Conception, il prenait la résolution de dire son chapelet toutes les semaines.

Bientôt ce fut avec bonheur qu'il se fit inscrire sur le registre des Enfants de Marie, dans l'Archiconfrérie de Notre-Dame des Victoires. Puis il s'enrôla de suite dans la grande Œuvre de la Propagation de

la Foi, heureux du moins de s'associer ainsi aux travaux des missionnaires, en attendant qu'il pût faire davantage. On le surprit même parfois à essayer de leur vie dure et mortifiée ; et comme pendant l'hiver il souffrait beaucoup des engelures aux mains et aux pieds, un jour, un de ses maîtres, à qui il faisait peine, voulut lui offrir l'asile de sa chambre et de son foyer, il lui refusa en disant : « Oh ! les missionnaires dont vous nous parliez hier soir en souffrent bien plus que cela ! »

En outre, déjà apôtre dans son humble sphère d'écolier, il ne se contentait pas d'être pour ses condisciples un modèle de régularité et de ferveur ; en même temps qu'il prêchait d'exemple, il les aidait aussi du secours de ses prières : « Je viens de prier pour vous, disait-il un jour à l'un de ses maîtres qui travaillait avec soin à le former à la piété, mais aussi j'ai prié pour ceux de mes camarades qui n'aiment pas le bon Dieu, et qui se moquent de ce que vous nous dites à la lecture spirituelle. » A la prière, le charitable condisciple joignait aussi l'aumône des bons conseils, tantôt avec entrain et gaieté au milieu de l'activité des jeux, tantôt avec affection et tendresse en des communications plus intimes, et même quelquefois avec gravité et sévérité, lorsqu'il le jugeait à propos en raison de l'effet qu'il voulait produire.

Tous ces heureux développements de la piété et de la charité dans une si belle âme furent singulièrement favorisés par la lecture des *Souvenirs des Petits Séminaires*, *Saint-Acheul*, *Sainte-Anne*, *Montmorillon*, etc. Ces vies édifiantes d'enfants de son âge l'intéressaient à un haut degré ; et son cœur se dilatait en même temps aux effusions de la grâce, qui s'augmentait chaque jour de plus en plus, à mesure que s'approchait le moment heureux où il allait être admis à faire sa première communion.

Cet acte, qui, pour tant d'autres enfants, devient désormais de plus en plus une simple formalité, sans préparation sérieuse, fut jugé tout autrement par le jeune Théophane ; il y pensa longtemps d'avance, il en désirait l'accomplissement, mais il le redoutait aussi avec une anxiété extrême.

« Le voilà bientôt arrivé, écrit-il à ses parents, ce « jour depuis si longtemps désiré. Oh ! le plus beau « jour de ma vie ! Faire sa première communion ! « Non, je ne suis pas capable de modérer ma joie, « tant elle est grande. Priez donc pour moi la sainte « Vierge, pour qu'elle me dispose à bien recevoir son « Fils, car on ne pourrait trop bien, ni même assez « bien, se préparer à cette grande action. C'est pour- « quoi, je vous demande aussi pardon des fautes que « j'ai faites envers vous, et je vous prie de me donner « votre bénédiction. » *(7 avril 1842.)*

Le pieux écolier savait bien que ses parents ne seraient point indifférents à son bonheur, il connaissait trop leur esprit de religion pour en douter. Un hasard providentiel nous ayant fait rencontrer quelques lettres de son père, nous croyons devoir citer ici une partie de sa réponse en cette occasion : c'est une belle et chrétienne leçon de piété.

« Mon cher Fils,

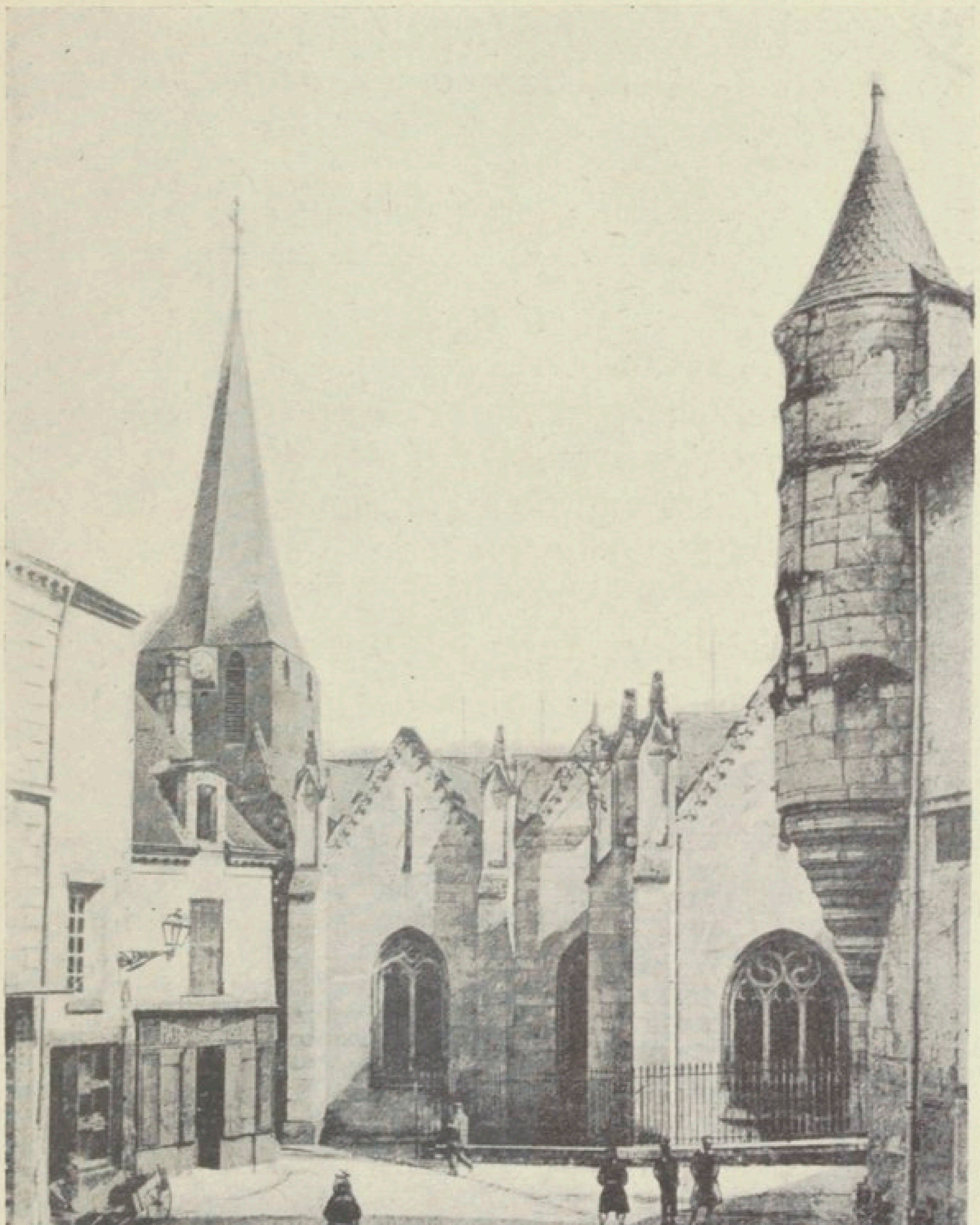
« Je m'empresse de répondre à ta lettre par la- « quelle tu nous annonces un beau jour qui se pré- « pare pour toi. Sans doute, mon cher fils, c'est une « grande faveur que le bon Dieu accorde à l'homme « en se donnant à lui par la sainte communion ; et « le bonheur auquel tu vas bientôt participer ne « pourra jamais être assez bien compris. Car ce jour- « là ton cœur, embrasé de l'amour divin, recevra « Celui que le ciel et la terre ne peuvent contenir ; « et, plus heureux que les anges eux-mêmes, tu seras « un nouveau tabernacle où ton Sauveur se plaira « à résider, puisqu'il a dit : Celui qui mange ma

« chair et boit mon sang demeure en moi, et moi
« en lui. Je ne doute point, mon bon ami, de tes
« dispositions pour une si grande action ; cependant
« je te ferai observer que pour manger l'Agneau sans
« tache, il faut être sans souillure... Nous pardon-
« nons de bon cœur, mon cher ami, les fautes de tes
« premières années ; et, pour que rien ne manque
« à ton bonheur, reçois la bénédiction paternelle.
« Nous formons les vœux les plus ardents, pour que
« le bon Dieu te fasse la grâce de le recevoir digne-
« ment, et que désormais tu ne vives plus que pour
« lui et en lui. Invoque souvent la protection de
« l'Esprit-Saint, afin de persévérer dans la vertu. »

Un enfant à qui l'on faisait ainsi comprendre l'importance de la première communion, et qui lui-même en avait une si haute idée, devait être bien préparé à cet acte souvent décisif pour le reste de la vie. Les jours qui précédèrent l'époque fixée avaient été mêlés d'une certaine crainte très raisonnable ; mais le jour même de la première communion (28 avril 1842) fut entièrement un jour de joie. « Je me le rappelle, « dit un de ses maîtres : il ne savait comment expri- « mer son bonheur. »

Aussi le Seigneur, qui avait lui-même préparé son âme aux merveilles de la grâce divine, se plut à l'inonder de ses bénédictions et de ses joies les plus pures. Le pieux enfant sentit tout ce qu'il y a de douceur dans cette manifestation de Jésus se révélant au cœur de l'homme avec ses charmes célestes ; et quoi d'étonnant si de nouveau ses vives aspirations pour la vocation d'apôtre s'échappèrent de sa poitrine ?

A dater de cette époque il montra une grande dévotion à la sainte Eucharistie ; bientôt il fut admis à faire assez souvent la communion, et alors il était tellement pénétré du grand acte qu'il accomplissait, que volontiers il eût passé une partie de la journée à la chapelle. Il aimait aussi à faire visite au Saint-Sacrement pendant les récréations : « Plus d'une « fois, dit toujours le même maître, je me suis sur-



ÉGLISE DE DOUÉ

« pris à ouvrir la porte de la chapelle pour m'édifier « de son recueillement, et je fus même obligé de le « forcer à sortir pour le faire jouer avec ses cama- « rades. » — Alors sans doute, comme pour saint Louis de Gonzague, l'obéissance commandait à sa piété.

Théophane, au jour de sa première communion, venait de puiser la force et le courage à la source de toutes les grâces ; il en avait besoin pour préparer son âme à la grande épreuve par laquelle le Seigneur allait bientôt le faire passer. Après deux mois de vacances écoulés dans les douceurs de la vie de famille, il fallut une nouvelle séparation ; mais son cœur lui disait, et en même temps les embrassements plus tendres de sa mère, que celle-ci lui faisait alors ses derniers adieux.

En effet, trois mois après, le 11 janvier 1843, elle expirait doucement entre les bras de son mari, laissant aux soins de sa paternité et à la garde de Dieu quatre enfants encore jeunes. C'était une terrible blessure faite au cœur de ces derniers : mais ce que Théophane surtout ressentit de douleur à la nouvelle de cette mort si prématurée, un cœur aimant, pieux et sensible comme le sien pourrait seul le dire. Cependant, dans cette circonstance, il eut assez de force et de générosité pour oublier son propre chagrin et s'occuper de celui des autres ; enfant de treize ans, ce sont des consolations qu'il veut adresser à son père, à ses frères et sœur ; et si dans la naïveté de sa foi il s'empressa de courir à la chapelle, pour redemander au Seigneur la vie de sa mère qui n'était plus — nous le savons par les conversations qu'il tint à ce sujet — il songeait moins à lui-même qu'aux besoins de ses frères plus petits.

« Dieu nous l'avait donnée, il nous l'a ôtée : que « son nom soit béni ! Telles sont à peu près les pa- « roles du saint homme Job, imitons-le dans notre

« triste situation. Ah ! chers frères et chère sœur, « Dieu, qui prend soin des plus petits oiseaux, ne « nous abandonnera pas ! Espérons en lui.

« Cher papa, quand vous m'avez écrit que ma « bonne mère était très faible, je me suis laissé sé- « duire, et je pensais que mes prières et mes larmes « pourraient obtenir qu'elle vécût encore quelque « temps, pour le soutien de notre jeune âge. Mais « M. le principal m'a appris peu à peu le malheur « qui venait de nous arriver. L'heure était fixée par « le Tout-Puissant pour sa mort, et il lui a plu de « l'attirer à lui pour être notre protectrice dans le « ciel, avec les deux petits anges qui lui devaient le « jour. Oh ! encore une fois, que son saint nom soit « béni ! C'est ainsi qu'il lui plaît d'éprouver ses créa- « tures ici-bas. Revêtons-nous donc du bouclier de la « foi en cette occasion ; recourons à la religion, elle « seule peut nous consoler dans nos peines.

« J'ai versé bien des larmes en apprenant cette « nouvelle, et j'espère que mes prières seront exau- « cées pour le salut de son âme. Ah ! plaise à Dieu « qu'elle jouisse maintenant dans le ciel du bonheur « qui attend les élus ! » *(22 janvier 1843.)*

Prévoyant bien, hélas ! le coup qui allait frapper son cœur, le pauvre père avait écrit à son fils, quelques jours seulement avant le triste événement : « Ta « mère, qui est toujours très faible, te prie d'adresser « tes vœux au Seigneur pour son rétablissement, car « Dieu est le médecin par excellence. Si, malgré « tout, nous venions à la perdre, la religion nous fait « un devoir de nous soumettre aux souverains dé- « crets de la Providence ; et trop nous affliger de « la perte de nos amis est une injure faite au bon « Dieu. Gardons-nous de résister à sa sainte vo- « lonté. »

Cependant cette épreuve si cruelle ne fut point sans consolation pour le pauvre enfant. La vie si chrétienne de M[me] Vénard ne permettait pas de douter du salut de son âme, et tous avaient plutôt l'espoir

que le Seigneur déjà l'avait jugée digne de prendre place au nombre des élus. Pour Théophane, Dieu voulut lui donner une assurance plus positive. Au moment de quitter les siens, c'est-à-dire huit ans après, il crut devoir les avertir comment, *dans une vision*, il avait acquis la certitude que sa mère était au ciel.

« Je crois pouvoir assurer, leur dit-il, que notre « bonne mère est au ciel. Voici pourquoi, je vous le « dis pour votre consolation, mais vous n'en parlerez « à personne : à l'époque de sa mort, une nuit que « je *veillais*, un ange me prit par la main et me con- « duisit vers une grande lumière, au milieu de la- « quelle je reconnus parfaitement celle que nous « avons tant aimée et aussi tant pleurée. »

Une autre consolation fut accordée à Théophane et à tous les membres de la famille. Dieu, dont les desseins sont impénétrables, et qui d'ordinaire place le baume à côté de la plaie, avait permis que Mélanie, unique fille de M^me^ Vénard, fût l'aînée de ses trois frères ; il mit dans son cœur des sentiments maternels, et à quinze ans, sous la direction de sa grand'mère, elle sut remplir admirablement la charge difficile qui lui était imposée.

C'est à partir de cette époque douloureuse que Théophane et Mélanie resserrèrent entre eux ces doux liens de fraternité, qui les unissaient déjà si étroitement. Ils venaient de faire une perte cruelle, ils rapprochèrent leurs cœurs pour en partager le chagrin et se consoler mutuellement ; puis, comme il y avait séparation et éloignement nécessaires des personnes, ils entretinrent dès lors une correspondance suivie, qui fut ininterrompue jusqu'au dernier jour, et dans la rédaction de laquelle Théophane fit passer toute son âme. Ses lettres sont demeurées comme monuments de sa tendresse et de sa piété, et ce sont en même temps des modèles de bon goût.

Monseigneur de Poitiers pouvait faire à leur sujet cette juste remarque : *C'est là, dans ces correspondances si pleines d'intérêt, que se révèlent sa sensibilité profonde, sa délicatesse exquise, et aussi son talent facile, son esprit perspicace servi par une imagination gracieuse et par un solide jugement. Il nous a été bien doux de feuilleter ces pages! nous les avons plus d'une fois couvertes de nos baisers, et nous avons à demander pardon d'en avoir maculé quelques-unes de nos larmes.*

Dans le courant de l'hiver 1844, il écrit : « C'est à « toi que je m'adresse cette fois, ma bonne sœur ; « qu'il m'est doux de te manifester mes sentiments ! « Je ne passe pas un jour sans penser à toi, et je le « dois, car tu es si chère à mon cœur ! Pendant ces « froids rigoureux, oh ! j'en suis sûr, tu disais : « Théophane souffre, et moi je suis auprès d'un bon « feu. Tranquillise-toi cependant, quoique j'aie souf- « fert du froid, je me suis bien amusé à glisser sur « la neige et la glace. Maintenant le temps est moins « rude, et je profite d'un petit instant libre pour « épancher mon cœur dans le tien. » *(19 décembre 1844.)*

Le bon frère continue en donnant à sa sœur quelques bons avis ; et la fin de sa lettre nous montre son amour fraternel lui inspirer la pensée de faire des sacrifices, afin de pouvoir, avec les petites épargnes qui en seront le fruit, offrir à sa sœur quelque présent, et à ses jeunes frères des récompenses que la générosité de son cœur devait surtout rendre très précieuses. Puis, son frère Henri alla bientôt le rejoindre au collège, et il fut vraiment touchant de voir les soins de toutes sortes dont il l'entoura. Jamais son cœur ne faillit un moment à ses devoirs de frère aîné.

En 1845, l'Archiconfrérie va être établie au collège de Doué : le jeune Théophane l'annonce avec joie à sa sœur ; il pourra dès lors en effet mieux prouver à Marie son amour. Puis il vient d'être nommé sacris-

tain de la chapelle, honneur que sa piété estime grandement ; car, outre qu'il devra orner de ses mains l'autel de sa Mère, ses fonctions lui serviront aussi de prétexte pour aller la prier plus souvent. « Hier, « dit-il, pendant la récréation je suis allé dire mon « chapelet à la chapelle ; j'étais, je ne sais pourquoi, « un peu mélancolique, et je me suis mis à pleurer « comme un enfant. Cependant tu sais bien que je « ne suis pas très pleureur. Je ne puis dire quel « bonheur je goûtais en versant ces larmes. J'étais « heureux ! » *(2 juillet 1846.)*

Bien souvent dans ses lettres le cher Théophane exprime des désirs de réunion ; cette vie de séparation lui est si dure ! Chaque jour sa pensée se porte vers les absents, il prie pour eux ; mais que la prière faite en leur compagnie serait bien plus douce ! « Souvent, ma chère sœur, pendant mon travail, ma « pensée se porte vers toi. Il me semble te voir tra- « vailler en chantant, t'entendre parler. Je suis tes « moindres actions. Quoique séparés, nos désirs, nos « pensées se confondent. Nos prières ont le même « but. Oh ! qu'il est doux de prier l'un pour l'autre, « de prier pour un père chéri, de prier pour ses « amis ! La prière répand dans l'âme un baume sa- « lutaire, y fait naître un calme inexprimable. Tiens, « le jour de notre fête patronale, au salut du Saint- « Sacrement, la sainte Vierge semblait sourire au « milieu des flambeaux qui reflétaient leur lumière « sur elle. Je pensais à toi, et vous étiez alors aux « Vêpres de l'Archiconfrérie. Je priais pour toi, et, « j'en suis sûr, ta prière se joignit à la mienne. Et « puis, lorsqu'on a prié, l'on est heureux, on se sent « soulagé... Je voudrais être au milieu de vous... « Quand nous sera-t-il donc permis de n'être plus « séparés ? Quand pourrons-nous vivre ensemble, « nous confier nos peines, nos joies, goûter les « mêmes plaisirs ? » *(21 décembre 1845.)*

Ainsi, il semble que le pieux Théophane veut déjà préparer les siens à la grande séparation qui aura

lieu dans quelques années, et d'autre part cependant la nature et la grâce se livrent au fond de son cœur les plus rudes combats. Mais tous ces traits que nous venons de citer se rapportent aux premières années de collège de notre futur martyr, ce sont les œuvres de son enfance, enfance féconde qui produisait déjà des fruits dignes de l'âge mûr. Voici venir maintenant les années de jeune homme : l'intérêt qu'elles offrent grandit avec le héros qui va les parcourir.

# CHAPITRE III

## AU COLLÈGE DE DOUÉ (1841-1847)

(*Suite*)

Le rhétoricien. — Correction paternelle. — Coup d'œil en arrière. — Essais poétiques.

Au mois d'octobre 1846, Théophane entre en rhétorique ; dès lors, son style va prendre cette forme facile, simple et poétique qu'il conservera toujours ; ses lettres intimes garderont à jamais ce charmant laisser-aller, cette candide fraîcheur qui en fait la beauté et qui en est le caractère le plus distinctif. Les lettres mêmes qu'il adresse à son père se montrent sous ce cachet aimable, sans manquer jamais au respect profond et à l'amour sincère qu'elles témoignent toujours ; mais cet amour, ce respect ne veut rien d'affecté, de roide et de compassé ; parfois même il permet la plaisanterie, et assurément Théophane sait la rendre gracieuse :

« Mon cher Papa,

Heureux qui près du feu peut avoir des pincettes !

« lisais-je, il n'y a qu'un instant, dans un de nos
« poètes. Oui, mais cela ne me regarde point, dis-je

« en moi-même ; bon pour celui qui a du feu, car « avoir des pincettes sans feu, c'est avoir une selle « et point de cheval. Cependant il n'est pas encore « temps de se plaindre, car il ne fait pas froid. Mais « j'ai à l'index une certaine engelure qui m'a piqué « au moment où j'écrivais : Mon cher papa. Peut-« être bien aussi, avouons-le, que c'est l'envie de « faire des citations. D'ailleurs cela m'est bien par-« donnable, je suis en *rhétorique*... Il me semble « entendre Mélanie dire : Il n'y a donc rien pour « moi ? — Oh ! si ! toute ma lettre est pour toi comme « pour les autres ; mais tu es jalouse, tu veux quel-« que chose de spécial. Eh bien ! console-toi : la pro-« chaine fois que je prendrai la plume ce sera pour « toi. » *(25 octobre 1846.)*

Un peu plus tard il écrit donc à sa sœur :

« Ma bonne Mélanie,

« ... Puisqu'il est question de température, il faut « bien que je te dise aussi qu'il fait froid. Ainsi donc, « chauffe-toi bien, de peur d'attraper quelque rhume. « Pour moi, je vais aller me coucher. Bonsoir !

« Mais ne divaguons point aujourd'hui. Parlons « raisonnablement, car j'ai dit à ma plume d'être « sage. Depuis que je suis revenu au collège, je me « trouve un peu seul, et je puis dire comme le sen-« sible Fénelon : Tous mes liens sont rompus. Mais « cela ne sera pas de longue durée ; et puis nous « pouvons encore nous parler, quoique séparés l'un « de l'autre. O l'admirable invention que la poste ! « Tous les jours je serais capable d'offrir de l'encens « à celui qui l'a établie, si nous étions encore au « milieu du paganisme. Ainsi, je suis loin de ma « bonne sœur, je ne puis pas l'embrasser tous les « soirs, avant d'aller me coucher ; mais je prends « une petite feuille de papier, j'écris dessus : Ma « bonne Mélanie, je t'aime bien et je t'aimerai tou-« jours ; et *pst !* en un moment tu as de mes nou-

« velles. Oh ! encore une fois, l'admirable invention
« que la poste !

« Autre chose que j'étais près d'oublier, c'est que
« vous ne nous écrivez point. Cela ne nous contente
« pas du tout. Ainsi un peu de promptitude, je vous
« prie, Messieurs et Dames de Saint-Loup-sur-
« Thouet ; vous ne devez pas avoir d'engelures aux
« doigts ? » *(10 novembre 1846.)*

La simplicité et l'abandon, voilà les deux qualités qui dominent surtout dans ces lettres ; on n'y voit aucune prétention ni pédanterie, c'est toujours le cœur qui parle en même temps que l'esprit, mais jamais l'esprit tout seul. Parfois le cher Théophane pousse si loin son amour de la simplicité naïve que, dans ses lettres, il se met à causer absolument comme au coin du feu ; il se représente son père, sa sœur, son jeune frère occupés diversement ; il fait parler chaque personne à son tour, puis il demande s'il a deviné juste. Mais tout à coup il s'interrompt lui-même et dit agréablement :

« ... Ma bonne sœur, je t'aime tant, que je ne puis
« résister au plaisir de le dire encore dans cette
« lettre. Ma transition est un peu brusque, mais
« j'étais pressé de décharger mon cœur. L'amitié
« s'accroît toujours à proportion de l'éloignement ;
« aussi, je ne passe pas un jour, que dis-je ? cent
« fois par jour, je pense à toi, à papa, à Eusèbe. Mais
« c'est surtout le soir, dans mon lit, que vous vous
« présentez à ma mémoire. Là, j'aime à entendre le
« vent siffler dans les fentes des portes et des fenê-
« tres, j'aime à entendre la pluie tomber goutte à
« goutte sur les pierres ; mais ces plaisirs ne seraient
« rien, si votre souvenir ne se présentait pas en
« même temps sans cesse à mon cœur. Puis, je m'en-
« dors sans m'en apercevoir, en pensant encore à
« vous. » *(6 décembre 1846.)*

A l'occasion du renouvellement de l'année il écrit à son père :

« Mon cher Papa,

« Nous voici exposés à un froid piquant et conti-
« nuel ; mais si l'hiver engourdit nos membres, si
« notre corps lui est soumis, du moins il n'a aucune
« prise sur mon cœur. Quelque événement qui ar-
« rive, quelque saison qu'il fasse, que mes engelures
« disparaissent ou qu'elles reviennent, mon cœur
« demeure toujours le même, toujours brûlant
« d'amour pour vous, toujours disposé à vous en
« donner des marques. Je ne puis donc laisser com-
« mencer une nouvelle année sans vous renouveler
« tous les vœux que je fais chaque jour pour votre
« bonheur. On dit que le premier de l'an est le jour
« des mensonges : cela peut être pour ceux qui le
« disent. Quant à moi, je le vois toujours approcher
« avec plaisir, parce que c'est en ce moment surtout
« que, suivant le cours de la nature, l'amour filial se
« réveille et prend de nouvelles forces. En un mot,
« cher papa, je vous souhaite une bonne et heu-
« reuse année. » *(1er janvier 1847.)*

Théophane allait toucher à ses dix-huit ans ; il était en rhétorique, sur le point d'arriver au terme de ses études ; par conséquent, des pensées d'avenir devaient, parfois du moins, se présenter à son esprit. Bien que son cœur fût donné depuis longtemps à Jésus-Christ, malgré les aspirations brûlantes de son enfance, qui assurément n'étaient point oubliées ; malgré sa correspondance fidèle à la grâce divine, ou plutôt à cause de tout cela sans doute, le démon lui livra de rudes combats. Il est vraiment touchant de voir ces luttes intérieures dans un jeune homme prédestiné à de si grandes choses ; elles prouvent que la vocation est une affaire bien importante et tout à fait capitale, et en même temps une occasion de forte épreuve pour celui qui veut agir en sûreté de conscience. Les plus grands Saints ont eu les mêmes combats à soutenir.

C'est à sa sœur que le jeune rhétoricien raconte les ennuis qui résultent de ce triste état de son âme :

« Ma bonne Mélanie,

« ... Il faut bien parler un peu de la sainte Vierge, « de notre bonne Mère, et j'avoue que je ne l'ai pas « fait assez souvent cette année. Véritablement, est-« ce que j'aurais changé ? Oh ! non, je ne le crois « pas. Depuis quelque temps, il y a quelque chose « qui me tracasse : j'approche de la fin de mes « classes, et je ne connais pas encore ma vocation ; « cela me tourmente. Toutefois, je me sens bien « appelé à l'état ecclésiastique ; je me dis : Oh ! que « cela est beau ! Oh ! que cela est beau de dire une « première messe ! Mais qu'il faut être pur, plus pur « en quelque sorte que les anges ! C'est pourquoi « j'hésite encore. Si tu veux bien, joins tes prières « aux miennes, elles seront bien mieux écoutées, « lorsqu'elles se fortifieront mutuellement. Veux-tu, « ou plutôt pourquoi dire : Veux-tu ? Tu voudras « bien, le premier dimanche de carême, offrir au « bon Dieu une communion à cette intention ? je « compte me préparer pour ce jour-là. » *(14 février 1847.)*

C'est à ce moment de pieuse incertitude et de salutaire effroi, où le jeune homme cherche son orientation définitive et se trouve parfois accablé sous le poids du fardeau, dont il se sent intérieurement poussé à se charger, que le démon tendit à Théophane un piège très habile, qui aurait pu avoir pour lui les plus fâcheuses conséquences.

Sans qu'il y ait eu faute de sa part, sans même qu'on puisse lui reprocher une imprudence bien qualifiée, il souleva une tempête qui aurait pu le détourner de la carrière ecclésiastique, si Marie, sa souveraine protectrice, n'avait veillé sur son enfant.

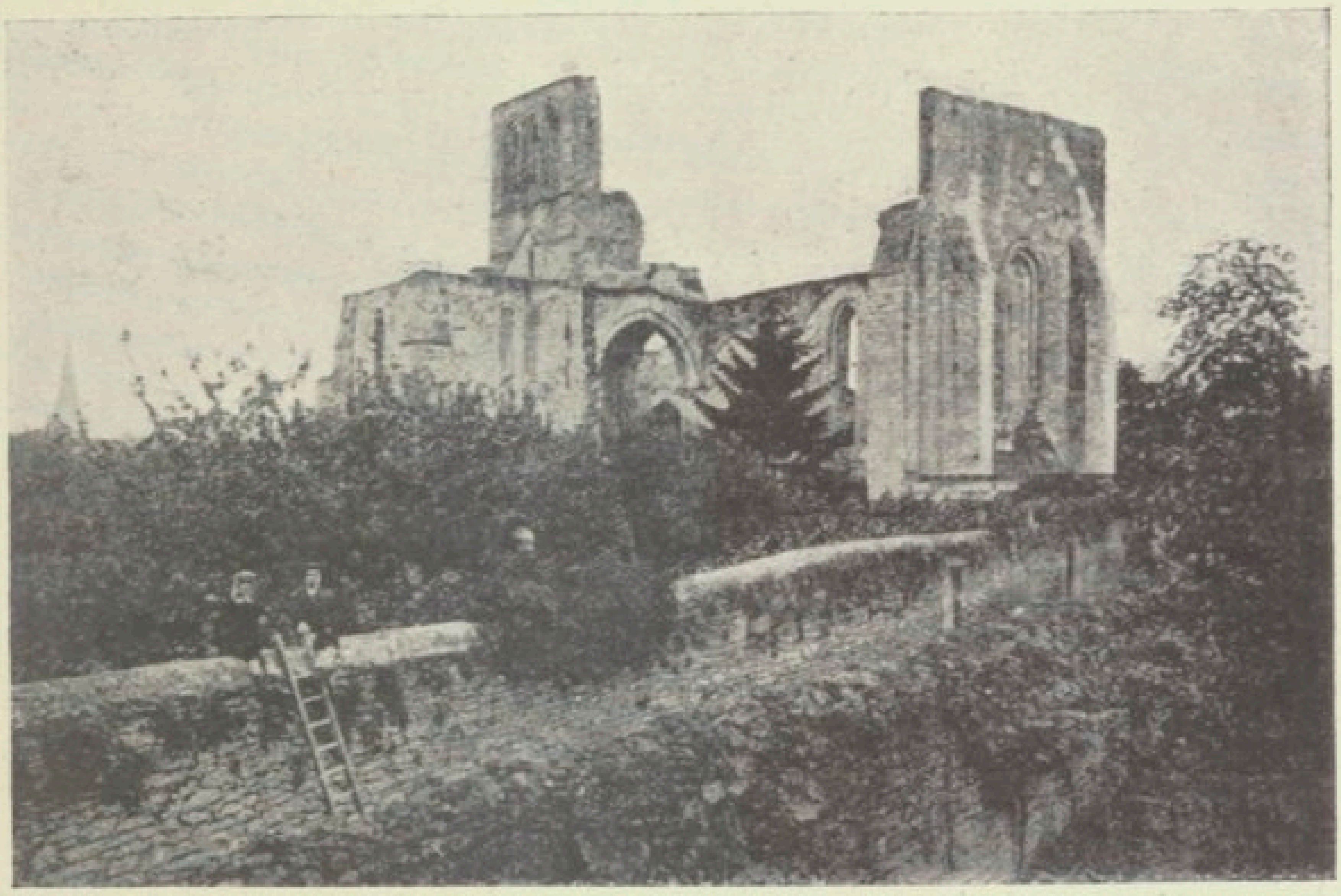
Une lettre d'expansion intime, qu'il écrivait à Mélanie, fut la cause qui déchaîna cet orage.

La voici intégralement :

« 22 avril 1847.

« Sœur Méthéomarie (1),

« Tu vas d'abord rire, à ce nom de Méthéomarie. « Je l'ai bien fait exprès. Dame ! que veux-tu ? Le « naufragé s'attache à la première planche qui se « présente à sa main ; ainsi de moi. Je veux me « rappeler, pour me distraire, un de ces bons mo-



DOUÉ. — RUINES D'UNE ANTIQUE ABBAYE

« ments passés avec toi, pendant ces vacances, et le « mot de Méthéomarie me vient à la pensée. Qu'il « dit beaucoup à mon cœur, ce mot... Méthéomarie, « C'est toi, et que ce toi me fait du bien, quand je « le prononce ; c'est Marie, c'est-à-dire notre Mère, « bonne et compatissante ; Marie, le refuge des cœurs « affligés. Marie, sous l'aile de laquelle nous nous « sommes réfugiés tous les deux, comme de jeunes « poussins sous l'aile de leur mère, à l'approche de « l'ennemi. J'aime beaucoup Marie, mais il me « semble que tu l'aimes beaucoup mieux que moi.

(1) Mot composé par abréviation de Mélanie, Théophane et Marie.

« J'aime à entendre un cantique en son honneur, « surtout à Saint-Loup : mais tu fais encore mieux « que cela, toi, tu en chantes toi-même. En somme, « tu as une bien plus grande dose de bonheur que « moi. Je ne m'en plains pas cependant, car il est « juste que celui qui en est le plus digne en ait da- « vantage. Tout concourt à te rendre plus heureuse « que moi. Tu es dans ta patrie, et moi, voilà six ans « que j'en suis exilé. Quand il n'y aurait que cela « pour différencier notre position, ce serait plus que « suffisant. Pour moi, être à Saint-Loup, c'est tout ; « Saint-Loup est mes délices.

« *Voilà huit jours que nous sommes partis (1), et* « *voilà huit jours aussi que mon corps est au collège,* « *et mon cœur auprès de toi. Je ne puis pas te dire* « *que j'habite Doué, car mon âme n'y est pas, et* « *l'âme, c'est là tout l'homme. Oui, je m'ennuie* « *d'une telle manière que je ne donnerais pas deux* « *liards de moi. Il n'y a qu'à toi que j'ose dire une* « *telle chose, faire un aveu semblable. Mais toi, tu* « *es la moitié de moi-même. Je puis verser sans* « *crainte dans ton cœur mes peines et mes chagrins,* « *car tu es plus qu'une sœur pour moi, tu es un ange* « *gardien. Moi, à mon âge, avec une âme sensible* « *comme la mienne, j'aurais besoin d'un ami qui* « *partageât mes goûts, mes amusements, mes plai-* « *sirs, mes joies, mes maux, qui vécût de ma vie.* « *Est-ce au collège de Doué que je le trouverai ? Ah !* « *ne m'en parle pas, de ton collège de Doué ; le nom* « *lui-même m'est à charge. On n'y travaille pas, on* « *ne s'y amuse pas, on ne s'y aime pas. On n'y sait* « *pas ce que c'est que le bon Dieu, Marie, la religion,* « *l'amitié. Qu'y fait-on ? Rien, mon Dieu, absolument* « *rien. Mais ce mot est bien vide, diras-tu sans doute,* « *et cependant ce n'est que par ce mot que je puis* « *qualifier l'apathie qui y règne. Et moi, qui aurais* « *si grand besoin de l'exemple, qui suis si faible par*

(1) Au retour des vacances de Pâques.

« *moi-même, qu'y puis-je gagner autre chose que*
« *l'indifférence? c'est le moindre mal que l'on y*
« *puisse attraper. Moi, qui ai si grand besoin de*
« *l'émulation, car je ne suis pas un saint, tant s'en*
« *faut, où la trouverais-je dans ma classe de trois*
« *méchants élèves? Est-ce possible? Tu vois donc*
« *mon état, c'est ma confession que je te viens de*
« *faire. En un mot, je m'ennuie!*

« Tu vas dévorer ma lettre. Oh ! sois bien sûre que « je dévorerai la tienne aussi. Qu'attends-je de toi ? « des consolations. Fais renaître en mon cœur l'espé- « rance qui n'y est presque plus : c'est une belle « mission que tu vas remplir auprès de moi. Je vou- « drais rire encore, mais c'est malgré moi, car je « n'en ai plus envie. J'attends ta lettre dans les pre- « miers jours du mois de Marie, sois fidèle à ta pro- « messe. Ecris-moi de longues, longues lettres ; je « t'en écrirai de semblables. Tous, écrivez-moi sou- « vent, *c'est le seul moyen de me désennuyer...*
« Adieu, bonsoir, Ton pauvre frère... »

Cette lettre, avant d'être confiée à la poste, passa sous les yeux du Principal, comme d'habitude, et fut apostillée par lui d'une notre très sévère, laquelle appela sur Théophane les foudres de son père, qui lui exprima d'une façon très vive son mécontentement. Les reproches, adressés au rhétoricien, étaient dictés par une bonne intention, le respect de l'autorité mise en cause indirectement; mais il n'est pas moins vrai que les critiques du rhétoricien étaient parfaitement fondées. Le collège de Doué était fort en baisse sous tous les rapports, et le Principal le savait bien, puisqu'alors il multipliait ses démarches pour se retirer, et que, de fait, ce fut sa dernière année. De plus, ce collège était universitaire, ce qui, même à cette époque, n'était pas une garantie ; sans doute le Principal en question était un excellent prêtre, mais le reste du personnel était absolument laïque.

Nous ne connaissons la lettre du père que par la réponse du fils : elle dut être sévère, et, étant donnée

la sensibilité de Théophane, elle dut le contrister profondément. Mais la réponse du fils, toute d'humilité respectueuse et d'affectueuse tendresse, est un véritable triomphe de la grâce dans l'âme du jeune homme.

« 26 mai 1847.

« Cher Papa,

« Il y a longtemps déjà peut-être que j'aurais dû « vous écrire, et ma première pensée a bien été de « vous faire mes excuses à l'instant même. Mais j'ai « craint de m'abandonner trop à mes premiers sen- « timents, car je vous avoue qu'il me serait impos- « sible de décrire l'effet que votre lettre a produit « sur moi. J'étais presque hébété, je suis tombé des « nues, et cependant je devais bien m'attendre à « quelque chose de semblable à ce que vous m'avez « dit, mais sous une forme moins sévère.

« Après avoir lu la lettre de Mélanie, je vis une « autre écriture, adressée à qui ? Point d'interpella- « tion, point de ces mots qui marquent la tendresse. « Je ne dis pas que vous l'avez fait à dessein, mon « cher papa, je n'en sais rien; mais j'ai été tenté de le « croire, surtout après avoir pris connaissance du « reste de la lettre. Puis, à la fin, vous mettiez au- « trefois : *ton père*, ou autre chose de semblable ; « mais aujourd'hui rien que votre signature. Eh ! « mon Dieu, me suis-je dit, je ne suis donc plus son « fils ? Bien plus encore, la lettre n'était pas affran- « chie ! Non, vous ne pouvez pas comprendre l'effet « que cela a fait sur moi. Je n'ose pas vous dire la « première pensée qui s'est présentée à mon esprit, « vous me taxeriez peut-être d'une trop grande sus- « ceptibilité ; mais, dans ma position, j'ai dû tout « penser, et prendre au sérieux ce qui, dans une « autre circonstance, ne m'aurait pas ou presque pas « frappé. Sur ce point d'ailleurs M. X*** m'a ras- « suré.

« Assurément l'on s'est mépris sur le sens de ma

« lettre : je n'ai point voulu blâmer l'administration « de M. le Principal. Oh ! loin de moi ! Sans m'appe- « santir davantage sur ce sujet, je dirai que ma « pensée était que l'on n'avait pas de piété cette « année, au collège. Voilà à quoi peuvent se résumer « toutes mes phrases. Au reste, j'en ai fait mes « excuses à M. le Principal, qui a bien voulu mettre « quelques mots au bas de ma lettre. Encore une « fois, mes intentions étaient pures ; seulement je « me suis laissé aller au feu de mon imagination. « Alors ce qui n'était rien, j'en ai fait un monstre, « une montagne, et ma plume a obéi, comme de « juste, à ce qui me passait par la tête, mais c'est « bien la seule fois que pareille chose m'arrivera, « ceci me servira de leçon pour l'avenir. D'ailleurs, « je demanderais bien quelque petite indulgence, « pour certaines phrases qui peuvent m'échapper « par-ci, par-là. L'on ne doit pas oublier que je suis « en rhétorique, c'est-à-dire sous l'empire de l'ima- « gination, et que la philosophie n'a pas encore mûri « mon jugement. Adieu donc, mon bon papa. Vous « me pardonnerez, n'est-ce pas ? Vous oublierez cette « tache, que nous pourrions bien appeler un quart « d'heure de misanthropie. Encore une fois, vous me « pardonnerez.

« Pour moi, dans cette douce espérance, je vous « souhaite le bonsoir, et vous embrasse sur les deux « joues...

« Le plus dévoué de vos enfants. »

Mélanie n'avait pas tardé à écrire à son cher Théophane, pour verser du baume sur sa blessure, et pour l'encourager à suivre la voix du bon Dieu, qui l'appelait intérieurement ; et elle avait profité de la circonstance pour lui faire part de son propre désir de répondre à l'appel de Jésus, en quittant le monde.

Le même jour où il écrivait à son père la lettre qu'on vient de lire, Théophane adressait à sa bien-aimée sœur la lettre suivante :

« Bonne Mélanie,

« Merci, bonne sœur, merci, mille fois merci pour « ta lettre charmante ! Oh ! que tu m'as fait du bien ; « encore une fois, je t'en remercie de tout mon cœur, « c'est tout ce que je puis dire.

« Voilà le mois de Marie presque déjà passé : n'est- « il pas temps que nous en causions quelque peu tous « les deux? Marie ! c'est notre Mère, et nous sommes « ses enfants ; il est bien juste que nous nous entre- « tenions d'elle, pour nous fortifier mutuellement « dans son amour. Tu penses à moi, Mélanie ! Oh ! « je ne t'oublie pas non plus. Nous aussi, nous fai- « sons chaque jour le mois de Marie, et j'aime beau- « coup orner l'autel de la sainte Vierge. Nous avons « au collège une quantité immense de roses ; les plus « belles, sois-en bien persuadée, sont pour notre « bonne Mère, et il m'est très agréable de les lui « offrir chaque jour. Ce sont des mains et un cœur « bien indignes qui les lui présentent, mais elle est « si bonne, Marie, qu'elle reçoit tout le monde. « Aussi, c'est bien à juste titre qu'on la nomme la « consolatrice des affligés et le refuge assuré des « pécheurs.

« Comme tu dois bien le penser, j'ai été fidèle à « remplir ma promesse. J'ai aussi pensé à toi aux « fêtes de l'Ascension et de la Pentecôte. Tu pries « pour moi et de mon côté je prie aussi pour toi. « Mais quelquefois (cela te fera rire), en priant le « bon Dieu et sa sainte Mère de nous éclairer, je suis « tenté de leur demander tout le contraire de ce que « tu désires. — Cela n'est pas bien, diras-tu, ce n'est « pas m'aimer véritablement. — Oh ! ne t'effraie pas « pour si peu de chose ; ce n'est qu'une pensée, re- « jetée aussi vite qu'elle est venue. Vois-tu, je ne « puis me faire à une idée de séparation. La cause « de cela ? Oh ! c'est peut-être bien un petit brin « d'égoïsme de ma part, mais il ne faut pas dire cela « bien haut, parce que ce n'est qu'un tout petit brin.

« — Ah ! si tu savais jusqu'où va ma pauvre pensée, « quand je réfléchis seul ; surtout dans mon lit, « quand je ne dors pas, si tu savais comme ma « pauvre tête divague. Oh ! que je serais heureux, « me dis-je souvent, si j'étais dans une cure avec « Mélanie ! Moi je dirigerais les autres dans la bonne « voie ; elle, elle parerait l'église, puis nous cause- « rions tous les deux du bon Dieu, de la sainte « Vierge, de ceux que nous avons perdus. Mais une « réflexion me vient : tout cela est bien sans doute ; « mais, en réalité, qu'est-ce que le sacerdoce ? C'est « le détachement de tous les biens du monde, l'entier « abandon de tous les intérêts temporels. Pour être « prêtre, il faut être saint. Pour diriger les autres, « il faut d'abord savoir se diriger soi-même. Puis, « la vie du prêtre n'est-elle pas une vie de sacrifice, « de mortification de toute espèce ? Comment pour- « rais-je donc supporter un genre de vie semblable, « moi qui suis si peu avancé dans le chemin de la « vertu ?

« Voilà les réflexions que je fais, et ce sont tou- « jours les mêmes. Mais aussi, quand je prie le bon « Dieu de m'éclairer, il me semble entendre une « voix intérieure qui me dit : *Tu seras prêtre ; le bon « Dieu donne des grâces à ceux qu'il appelle à lui.* « — je me trouve alors content ; que conclure de tout « cela ? — Que c'est une chose terrible que le choix « d'une vocation, et que celui qui veut y songer sé- « rieusement se trouve dans un grand embarras. Ce- « pendant, pour ce qui me regarde, j'ai l'espérance « que, malgré mon indignité, le bon Dieu voudra « me prendre en pitié. En attendant, prions, ma « bonne Mélanie. Oh ! prie pour moi ! Le bon Dieu « n'est pas de fer ; à la fin il se laissera bien toucher, « puisqu'il est notre Père et notre bon Père, et que « nous avons là-haut une puissante médiatrice, une « avocate compatissante, qui veut être notre Mère.

« C'est bien assez causé sur moi, il faut bien que « tu aies ton tour, toi aussi. Ma chère Mélanie, je ne

« chercherai jamais à te détourner de tes projets.
« Non, ce serait vouloir te priver de ta couronne.
« Mais je t'avouerai franchement que ce sera un
« grand sacrifice pour moi que de te perdre. Aussi,
« à toutes les fois que j'y pense, je demande au bon
« Dieu la grâce de me le faire accepter. Je ne désire
« que ton bonheur. Le bon Dieu t'appelle à lui : tant
« mieux pour toi ! je n'envie ta félicité que pour en
« jouir de même et avoir un sort semblable. Lais-
« sons le Maître des destinées régler les nôtres ; et
« nous, tâchons de répondre à ses desseins, le mieux
« qu'il nous sera possible. — Adieu dans les sacrés
« Cœurs de Jésus et de Marie.

« Ton frère qui te chérit. »

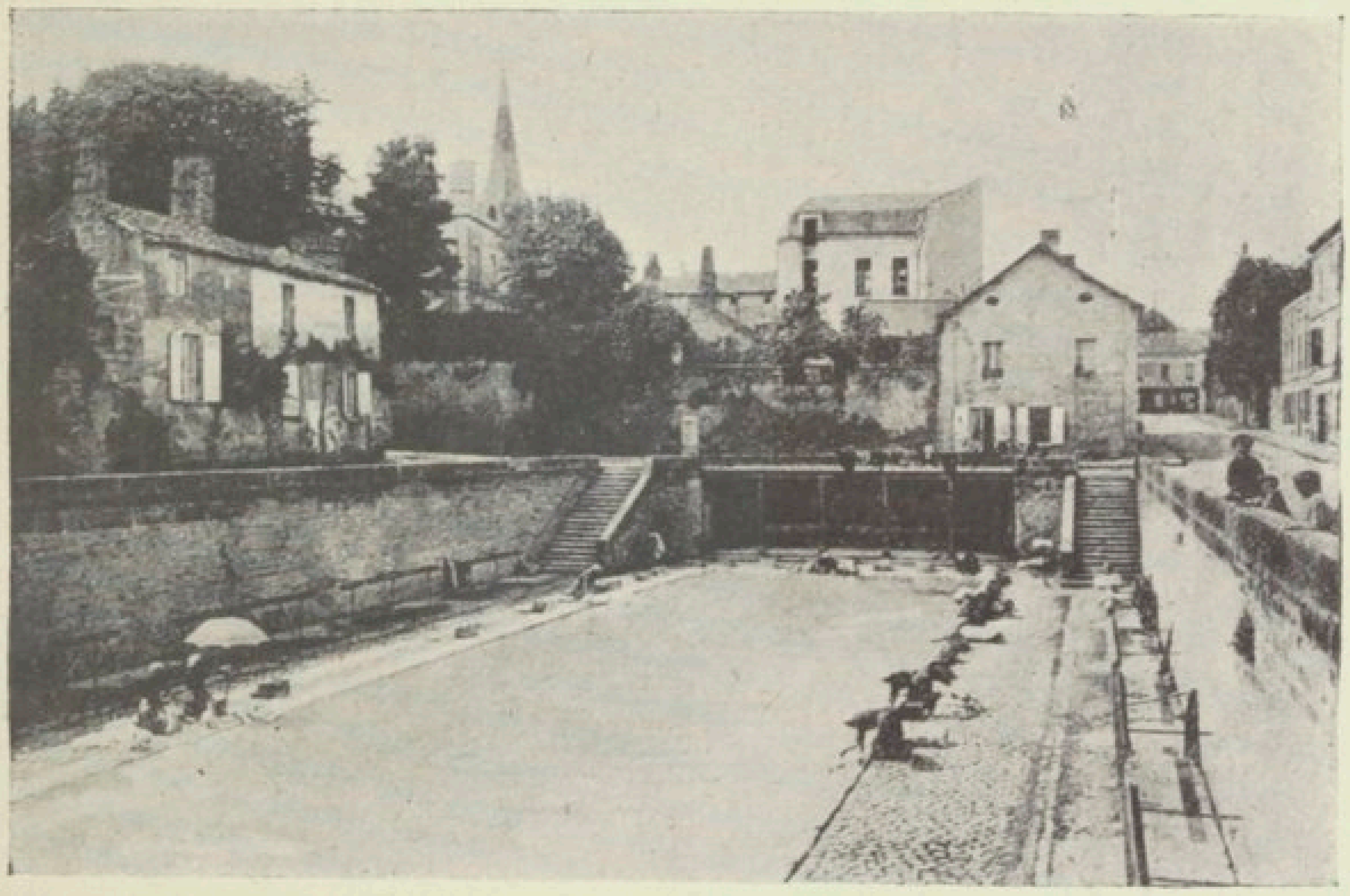
Le cœur de Théophane non seulement était conduit par la grâce vers le sanctuaire, mais la grâce voulait encore le mener plus loin ; et c'est pour cela qu'elle lui faisait considérer surtout, dans le sacerdoce, ce qui en est la perfection même, c'est-à-dire l'apostolat. Comme il le dira plus tard lui-même, il était mené comme par la main, sans le savoir et sans le comprendre, dans ces voies mystérieuses ; et son mérite fut de se laisser diriger en correspondant avec fidélité aux desseins de Dieu. Nous avons une preuve touchante de ce que nous avançons, dans un petit billet trouvé providentiellement parmi ses cahiers de rhétorique, plusieurs années après son départ de France : nous le transcrivons avec bonheur. Alors les troubles de son âme et les dégoûts de son cœur avaient disparu, sa ferveur était devenue bien plus grande qu'avant l'épreuve, ses résolutions sur le sacerdoce étaient fixées : évidemment il s'agissait de quelque chose de plus. Voici cette pièce :

« *Aujourd'hui, dix-sept juin 1847, dans la chapelle*
« *du collège de Doué, j'ai fait à Marie, le Refuge des*
« *pécheurs, la promesse sincère de dire jusqu'à la*

« *fin de ma vie mon chapelet, tous les jours, si je* « *puis, pour qu'elle m'obtienne du bon Dieu une* « *grande grâce...* »

« Théophane VÉNARD. »

Enfin notre Théophane a terminé sa rhétorique. Avant de quitter le collège et comme dernier monu-



DOUÉ. — LA RIVIÈRE

ment de sa vie d'écolier, il veut adresser à sa sœur une longue lettre, toute remplie de parfums pieux. Dans un style que ne dédaignerait pas une plume exercée, il décrit avec tous ses détails une magnifique procession de Fête-Dieu, digne il est vrai à tous égards de cet honneur, puisque M. Charles Sainte-Foi lui-même a bien voulu en redire alors les beautés, témoignage d'amour qu'il aima à rendre à Doué, sa ville natale, dont l'écrivain catholique est aussi l'illustration la plus pure. Nous ne reproduisons point la description de cette cérémonie, mais seulement les pieuses pensées qu'elle suggère au pieux

Théophane, dont elle porte l'esprit vers les magnificences moins passagères du Paradis :

« Si les pompes religieuses de la terre sont si « belles, dit-il, que doivent être celles du ciel ? Là « plus d'illusion, plus d'emblèmes : c'est la vérité « pure et sans tache, et d'autant plus attrayante que « la jouissance en doit être éternelle. Eternelle ! as-tu « quelquefois réfléchi à ce mot, *Eternelle !* qui ne « finira jamais, jamais, jamais ! Pour moi, quoique « je sois un peu étourdi, je réfléchis à des sujets « semblables quelquefois. J'essaierais même de les « comprendre ; mais quand j'ai bien bâti idées sur « idées et que je regarde à leur base, je m'écrie aussitôt : Oh ! que je suis simple ! Et tout mon édifice « de s'écrouler ! »

Théophane avait passé six ans au collège de Doué, et, à en juger par ce qui précède, il y avait fait sous tous les rapports de rapides progrès. Plein d'aménité pour tout le monde, néanmoins il se prodiguait rarement; mais il aimait à concentrer ses affections les plus chères sur les membres de sa famille et quelques amis plus intimes. Cet attachement pour les siens devint même plus que de l'amour, selon le sens ordinaire du mot : ce fut véritablement de la tendresse. Dieu le permettait ainsi, pour mieux montrer en lui la puissance de la grâce au jour ou il lui dirait, comme autrefois à Abraham : « Sors de ta maison et de ta parenté, et va dans la terre que je te montrerai. »

Du reste, de même que malgré lui sa piété, si simple pourtant, et toute naïve, apparaissait en dehors, de même aussi s'échappaient à son insu les fréquents témoignages de ses qualités de l'esprit et du cœur, les uns dans ses rapports familiers avec chacun, les autres surtout dans ses travaux scolaires et ses succès

annuels, qui toujours furent très complets et très soutenus. En outre, on peut le dire, si chaque année Théophane remportait de si nombreuses couronnes, c'est que pour toutes choses il avait une aptitude réelle ; son talent, qui embrassait l'universalité des matières, ne lui permettait pas de faire un choix sur le grand nombre.

Le jeune Théophane possédait aussi quelque peu le génie poétique, et parmi les nuances variées de son style, c'est là assurément la mieux prononcée. Parfois, dans ses moments libres, sa plume essayait de rimer quelques vers ; la plupart ont disparu, et lui-même, nous le savons, ne fut point étranger à l'acte de leur disparition. Cependant, nous avons certaines pièces trouvées au milieu de ses cahiers, et nous voulons en reproduire quelques extraits comme spécimen de son genre.

*Le Prisonnier d'Etat*, rimé en classe de seconde, 1846, contient douze strophes ; nous citons la troisième et les deux qui suivent, puis la dernière :

Ah ! si du moins, disais-je à l'hirondelle amie,
Que je voyais ardente à bâtir son séjour,
Si tu pouvais voler vers ma mère chérie,
Et lui dire pour moi bonjour !

Mon bonheur auprès d'elle et de mon jeune frère,
Mon bonheur était pur. Mais, cruel souvenir !
Des méchants l'ont gâté, corrompu ; pauvre mère !
Combien depuis tu dus gémir !...

Le printemps chaque année embellit la nature ;
Le pauvre en sa cabane, ô soleil, peut te voir ;
La demeure des morts se couvre de verdure,
Moi, je n'ai pas même l'espoir !

Dix hivers écoulés n'ont laissé sur ma tête
Que des cheveux blanchis du souffle des douleurs.
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Il gémissait ainsi dans sa douleur profonde,
Et ses yeux abattus versaient en vain des pleurs ;
Sa plainte se perdait. Du milieu de ce monde
Nul ne songeait à ses malheurs.

Les extraits suivants sont des œuvres de rhétorique. Dans le *Départ de Jeanne d'Arc pour la guerre*, prenons seulement trois strophes plus belles que les autres :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
France, sèche tes pleurs, car Dieu, dans sa colère,
A résolu la mort du perfide insulaire.
Lui-même il va tonner contre nos ennemis.
Il m'a dit : « Va, ma fille,
Laisse là ton troupeau, tes champs et ta famille,
Sois l'ange de la France et le sauveur des lis. »
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Adieu, gentil troupeau ! Désormais quand l'étoile,
Qui ramène la nuit au mystérieux voile,
Brillera dans le ciel, alors, pauvre orphelin,
Regagnant tristement ton abri solitaire,
Et plaignant ta misère,
Seul, tu balanceras ton grelot argentin.

En un bouillant guerrier la femme s'est changée ;
La bergère n'est plus. Soudain renouvelée,
Mon âme est tout en feu. La pique des combats
Remplace la houlette ;
Le casque et le cimier scintillent sur ma tête
Et le glaive à mon bras.

*Marie Stuart quitte la France* est un morceau plus étendu ; nous citons les paroles d'adieu :

Salut, charmant pays, ma patrie adoptive,
Qui vis quelque temps mes amours.
Adieu ! François n'est plus et je suis fugitive :
Mais à toi je serai toujours.
Je vais, hélas ! bien loin ; mais de moi ce navire
Ne possède que la moitié.
Ce cœur, ce cœur brûlant pour toi seule soupire ;
Je le fie à ton amitié.
Auprès de toi longtemps, par de tendres prières,
On a voulu me retenir ;
Mais une voix m'appelle au trône de mes pères,
Non pour régner, mais pour souffrir.
Eh ! pourquoi donc ainsi m'enlever l'espérance ?
L'espérance est tout pour mon cœur ;
Je ne fais que d'entrer en mon adolescence,
Et je crois encore au bonheur.
Rien ne me fait trembler, je ne crains point l'envie,
Qu'ai-je donc fait, moi, pour souffrir ?

A peine je suis née ; aux portes de la vie,
Je ne veux pas encor mourir.
Adieu, France ! Peut-être, ô terre tant chérie,
Je pourrai te revoir un jour !
Mais si tu n'étais plus pour la pauvre Marie,
Au moins garde-moi ton amour !

Puis le morceau se termine ainsi :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soit reine, soit captive, heureuse ou dans les larmes,
Elle l'aima toujours *(la France)*, jusqu'au dernier soupir,
Et répétait encor sur le point de mourir :
« Adieu, France ! Longtemps, ô terre tant chérie,
« J'espérais te revoir un jour ;
« Mais puisque tu n'es plus pour la pauvre Marie,
« Au moins, garde-moi ton amour. »

Dans son *Chant* ou *Dithyrambe sur la Liberté*, le jeune poète, après avoir passé en revue avec beaucoup de verve et d'entrain les divers peuples qui ont combattu à tant de reprises pour ce fantôme de plus en plus insaisissable, s'écrie avec encore plus d'enthousiasme :

. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Soudain les rives de la Loire
Ont redit ces cris menaçants :
Guerre à l'Anglais, guerre à tous les tyrans !
Français, vengez la patrie et la gloire !
Mais de nouveaux guerriers sont passés devant moi,
Ce sont des Vendéens les ombres glorieuses.
Terre qui produisis ces âmes généreuses,
Terre élue, enorgueillis-toi !
Quand un voile de deuil s'étendit sur la France,
Toi seule as combattu pour ton indépendance,
Ton Dieu, ta patrie et ton roi !
Te chanterai-je aussi, nation délaissée,
Qui gémis sous le faix d'un horrible destin ?
A t'éteindre en silence es-tu donc condamnée ?...
Non, non, dans le lointain
Elle apparaît pour toi l'aurore vengeresse...
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .
. . . . . . . . . . . . . . . . . . . . .

Un jour, un jour viendra, libre de toute entrave,
Tu diras à ton tour à la postérité :
J'eus des jours nébuleux, mon peuple fut esclave,
Dieu l'a ressuscité !
Du haut des cieux enfin il a lancé sa foudre :
Nos tyrans sont tombés, broyés, réduits en poudre.
Vive la liberté !!

Nous aurons l'occasion plus tard de voir notre Théophane se rappeler ses inspirations de rhétorique ; et ses rimes, plus gracieuses encore et plus délicates, charmeront la lecture de nos chapitres, où elles se trouveront semées selon l'ordre chronologique.

# CHAPITRE IV

## AU PETIT-SÉMINAIRE DE MONTMORILLON (1847-1848)

En philosophie. — Le Congréganiste. — Conseils à Eusèbe. — Un peu de politique en 1848. — Fin de l'année scolaire.

Théophane touchait à ses dix-huit ans, lorsqu'il fut admis au Petit-Séminaire pour y suivre le cours de philosophie. Sous tous les rapports, c'était un jeune homme à peu près accompli et un étudiant modèle. Sa piété avait grandi avec son intelligence. Son imagination riche et gracieuse s'alliait à un jugement déjà sûr, et son heureux caractère offrait un mélange agréable de gravité et de franche gaieté, qui plaisait à tous, maîtres et condisciples. Ces heureuses qualités trouvaient leur complément dans son extérieur plein de modestie et sans prétention, dans des manières aisées et polies, dans un regard qui reflétait la douceur et la finesse, miroir parfait de son âme. Bien qu'il fût d'une taille assurément au-dessous de la moyenne, on lisait de suite à son abord, sur son visage ouvert et orné d'une légère teinte de rose, et dans son petit œil pétillant, que ce jeune homme était destiné à devenir illustre devant la postérité.

Que Théophane fût, d'une façon évidente, appelé au sacerdoce, cela ne paraissait douteux pour per-

sonne : et si, dans un collège universitaire, la grâce de Dieu avait touché si fortement son cœur, on pouvait augurer qu'au Petit-Séminaire sa vocation ne ferait que se développer et se confirmer définitivement.

Au mois d'octobre 1847, il fit son entrée au Petit-Séminaire, dirigé alors par un prêtre pieux, savant et singulièrement aimable, l'abbé Pauvert, dont le cœur, vraiment paternel, formait les jeunes élèves du sanctuaire en leur témoignant surtout beaucoup d'amour.

Dès le principe, le nouveau Petit-Séminariste se trouva à son aise à Montmorillon. Cette vie paisible et en même temps très active lui sourit en tous points ; il était là dans son élément. Tout le portait à Dieu, la piété des élèves et des maîtres, l'esprit général de la Maison, et surtout les cérémonies de la chapelle et le chant des pieux cantiques dont l'exécution, par une masse de voix imposante (alors environ 250), a toujours ému profondément ceux à qui il a été permis d'en jouir. Ses premières lettres à sa famille exprimèrent donc une satisfaction absolue, et plus tard, lorsque le temps avait pu modifier les premières impressions, il disait encore : « Je « suis le plus heureux des hommes ! Il y a long- « temps, n'est-ce pas, que cette parole n'est sortie de « ma bouche ? Eh bien ! je le dis du fond de mon « cœur, ma chère Mélanie, on ne peut être plus heu- « reux que je le suis. Cependant, mon bonheur n'est « pas encore parfait ; car il me manque le titre de « Congréganiste, d'Enfant de Marie. Mais bientôt, « j'espère, je serai enrôlé sous sa bannière chérie. » *(27 novembre 1847.)*

Ce bonheur parfait ne devait pas tarder pour lui. Dans l'annonce qu'il en fait à sa sœur, il s'arrête un instant sur la devise de la Congrégation : « *Cor unum,* « *et anima una !* Oh ! cette parole ne peut venir que

« de Dieu ! N'est-ce pas le lien qui unit l'homme à « l'homme et les chrétiens entre eux ? N'est-ce pas « cette parole ineffable qui fait le Missionnaire, qui « fait le Prêtre, le Frère des Ecoles chrétiennes, la « Sœur de charité, la Sœur de l'Immaculée-Concep- « tion ? *Cor unum !* Nous pouvons nous l'appliquer « à nous-mêmes, parce que nos affections sympathi- « sent ainsi que nos projets. Oh oui ! *cor unum et « anima una !* C'est ce que nous pouvons dire main- « tenant ; c'est ce que, s'il plaît à Dieu, nous pour- « rons mieux dire encore plus tard. Puisque tu veux « nous quitter, puisque Dieu t'appelle à lui, va, va, « ma bonne sœur, je ne t'arrêterai pas, malgré le « chagrin qu'il me sera impossible de ne pas éprou- « ver. Mais, réfléchis bien encore, pense à notre « papa, à notre cher papa. J'ai bien prié pour toi, « je prierai toujours. Dieu daigne nous éclairer ! » *(30 mars 1848.)*

Ces doux souvenirs de Congrégation demeureront toujours vivants dans le cœur de Théophane, et plus tard il se les rappellera, réalisant ainsi, en toute vérité, les pieuses paroles qu'il écrivait avant de quitter le Petit-Séminaire : « Ah ! ce que je regret- « terai en sortant, ce sont ces fêtes de la Congréga- « tion, qui venaient, de loin en loin, répandre sur « le cours monotone de notre vie une douce variété « et un parfum embaumé du ciel ! Mais ce qui me « console, c'est que l'avenir me présente encore de « plus belles espérances. » *(A sa sœur, 3 juillet 1848.)*

Cependant, la piété de Théophane, là comme ailleurs, ne fut point une piété sévère, sombre, taciturne ; non, elle fut toujours aimable, gaie, expansive, mais plus particulièrement à Montmorillon, où son entrain est devenu après lui comme proverbial. En effet, outre que, toujours à propos, il savait rire et plaisanter, il révéla encore, sur la scène, un talent d'acteur goûté par tous sans aucune restriction ; talent qui étonna tout le monde, et surtout ceux qui le connaissaient le mieux. Bien plus, le souvenir de

la facilité dont il fit preuve dans les petites fêtes publiques de la maison a passé aux générations suivantes et restera impérissable.

Malgré cette humeur joyeuse et plaisante, notre Théophane avait un fonds grave et sérieux, et, assurément, il avait le droit de donner des conseils. Depuis quelque temps déjà, il avait usé de ce droit ; mais, dès lors, il s'en fit un devoir à l'égard de son plus jeune frère, encore enfant, qui, pour la première fois, venait de quitter la maison paternelle pour s'asseoir sur les bancs du collège. Il n'est pas toujours facile à un frère aîné de faire goûter ses avis et ses petits sermons, quelque bons et solides qu'ils puissent être. Théophane le savait bien : aussi s'étudia-t-il à assaisonner les siens de la plus agréable fraîcheur, et le jeune Eusèbe, qui les acceptait surtout à cause du sel qui les empêchait de s'affadir, en a-t-il du moins conservé soigneusement les expressions.

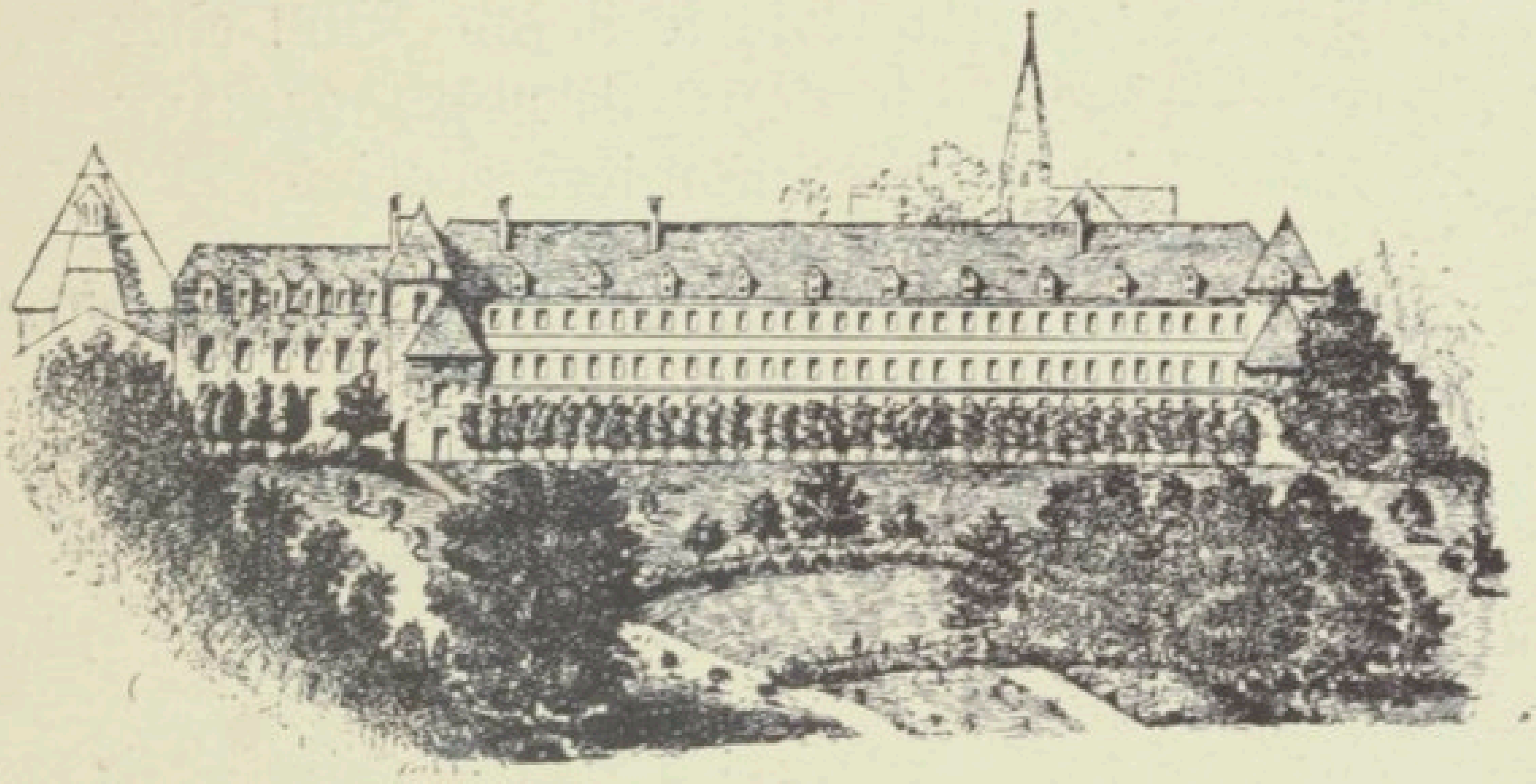
Toutes les lettres en ce genre, empreintes d'un cachet si attrayant, formeraient à elles seules un volume ; du moins, voulons-nous en donner quelques extraits, avec le désir et l'espérance d'être utile à d'autres. Nous y trouvons encore un nouvel avantage : c'est que cette règle de conduite, tracée avec tant de sûreté et de précision, nous fera mieux connaître son auteur ; car les vertus qu'il propose, il les a pratiquées tout le premier. Aussi, bien que sa modestie et sa délicatesse eussent pu s'en défendre, il n'eut besoin que de se copier lui-même ; il le fit sans s'en douter :

« 27 novembre 1847.

« Mon bon petit Eusèbe,

« Eh bien ! comment nous trouvons-nous du col-
« lège ? Les devoirs et les leçons, cela est-il de ton
« goût ? Je n'en doute point ; cependant je parie que

« tu aimes encore mieux les récréations et les pro-
« menades. Je crois que tu dois y faire de bonnes
« parties, n'est-ce pas, avec les autres? — Te voilà
« au bas de l'échelle classique; du courage! Tu
« pourras t'ennuyer quelquefois avec la grammaire
« latine, et te fâcher avec le bonhomme Lhomond;
« mais tu recueilleras plus tard les fruits de ton
« travail. Les premières années s'écoulent bien vite,
« conduis-toi bien, je n'ai que cela à te recomman-
« der. Souviens-toi aussi quelquefois du logis pa-



PETIT-SÉMINAIRE DE MONTMORILLON

« ternel; cette idée te donnera de l'ardeur, en te
« représentant l'amour et les sacrifices de notre bon
« père. Alors tes maîtres seront contents de toi, et
« tu le seras de toi-même.

« Tu ne refuseras pas, je pense, ces quelques avis
« d'un frère qui ne veut que ton bien. Plus tard, je
« l'espère, mon bon Eusèbe, si le bon Dieu te donne
« la grâce de te mettre à son service, tu viendras
« prendre ma place à Montmorillon. Tu y seras
« heureux certainement, car il est impossible de ne
« pas s'y accoutumer. Tu y éprouveras combien ces
« années passées dans l'accomplissement des devoirs
« d'écolier sont douces au cœur. — Mais tu n'y es
« pas rendu encore; tu ne fais que commencer à
« vivre de la vie écolière, et moi je m'amuse à bâtir
« des châteaux en Espagne. Je serais si content, vois-

« tu, si un jour je pouvais te voir à Montmorillon « au point où j'en suis !

« Il y a quelque chose que je veux te recomman- « der : ce sont les petites prières que nous avions « l'habitude de dire ensemble, et comme membres « de l'Archiconfrérie, et aussi pour notre maman et « nos autres parents qui déjà nous ont quittés pour « aller habiter un autre monde. Je sais que l'écolier « n'a pas beaucoup le temps de prier ; mais, le soir, « quand tu te couches, il t'est facile de mettre en « pratique cet avis que je te donne. Oh ! cher petit « frère, souviens-toi toujours de notre maman ; aime « la sainte Vierge d'une manière spéciale, et prie-la « de te bénir au milieu de tes études.

« Tiens ! une autre chose : quand tu travailles et « qu'il se présente quelque petite difficulté, dis en « toi-même : Mon Dieu, bénissez mes efforts ! et tu « t'en trouveras bien. Ce sont de ces petites habitudes « qui sont très utiles dans la vie, quand on est animé « de bonne volonté.

« Allons, assez sermonné pour cette fois. — Je suis « fort bien au Petit-Séminaire ; l'on peut y prendre « beaucoup de plaisir, si l'on veut faire son devoir. « Tu le verras, quand tu y seras; en attendant, porte- « toi bien. Je t'embrasse de tout mon cœur. Ton « frère... »

Une autre fois, le mentor prend plus décidément le ton de la plaisanterie, une page tout entière de petits riens fera passer quelques lignes de sermon; mais le but est atteint, et le sermon est d'autant mieux reçu que la plaisanterie a été plus aimable :

« 10 janvier 1848.

« Mon cher Eusèbe,

« Il est six heures et demie du soir; le vent siffle à « travers les cloisons de la porte, et l'on entend la ra- « fale agiter les arbres de la cour. *Drre, drre, drre !* « qu'il fait grand froid ! Mais je te plains encore plus

« que moi. Pauvre petit enfant croquet ! ses menot-
« tes sont pleines d'engelures sans doute, et son bout
« de nez est gelé : *Drre, drre !* qu'il fait grand froid !
« *Et voilà la vie du véritable écolier !* Mais laissons
« Monsieur l'hiver dehors.

« Bonne année ! mon petit bon, bonne année ! et
« le paradis à la fin de tes jours, qui, je l'espère, ne
« viendra pas tout à l'heure ! Je crois qu'autrefois
« tu aimais bien voir finir la bonne femme l'année,
« parce que d'abord tu étais devenu un peu plus
« grand,ensuite parce que tu pouvais aller à la messe
« de minuit; puis, parce que cela te procurait le plai-
« sir d'aller voir les amis; enfin, et surtout cela, parce
« que tu recevais des étrennes. Ah ! des étrennes, pe-
« tit gredin ! J'ai deviné le mot. Mais le collège est
« venu ; adieu, étrennes; adieu, dragées ! notre Eu-
« sèbe ne mangera plus de bonbons, il ne recevra
« plus de joujoux; mais il mangera de la science, ce
« qui vaut bien mieux, il recevra de bons bulletins.
« Ah ! vive la science ! C'est cela qui fait l'homme.
« Cependant, il ne faut pas croire que l'on recueille
« des fruits tout d'abord. Ah ! dame ! non. Vigneron,
« bêche ta vigne, si tu veux avoir du raisin; labou-
« reur, cultive bien ton champ, pour récolter de beau
« blé, *ut horrea vincat*, ce qui veut dire afin qu'il
« fasse crever le plancher du grenier. Jardinier, ne
« va pas boire à la guinguette, mais sarcle ton jar-
« din, pour posséder de grosses et belles carottes.
« Elève, fais bien tes thèmes et tes versions, afin
« qu'un jour tu sois digne de remplir la charge qu'on
« te donnera sur terre, et par là mériter le ciel; car
« c'est là, mon bon Eusèbe, où il faut toujours abou-
« tir dans ses actions. Travaille bien, non pas afin
« que l'on te vante et que l'on te donne des éloges,
« mais parce que le bon Dieu te l'ordonne par la bou-
« che de tes parents. Oh ! il sera si content, notre
« bon papa, si tu te conduis bien. Prends donc pour
« maxime de ta vie : Tout pour le bon Dieu ! Prie-le
« bien et souvent; sois docile envers tes supérieurs,

« bon camarade avec tes condisciples, et tout le
« monde t'aimera et tu t'aimeras toi-même, et tu se-
« ras heureux. Pardonne-moi ces petits avis, je t'aime
« tant que je voudrais te voir parfait...

« Mais je m'aperçois que j'ai déjà rempli mes trois
« pages. Comme le temps passe vite avec toi ! Adieu,
« je t'embrasse. Ton frère... »

Ailleurs, le jeune philosophe dit encore avec sagesse :

«... Sans doute c'est fort bien de s'amuser, mais il
« vaut encore mieux travailler. Ainsi travaille tou-
« jours très bien. D'après ce que tu m'as dit, et je
« suppose que c'est la vérité, tu as fait des progrès;
« continue, il ne faut jamais s'arrêter, il y a tant de
« choses à apprendre, surtout il ne faut pas tirer
« vanité de nos succès : ce n'est pas à nous que nous
« devons nos talents. Nous ne sommes rien par nous-
« mêmes, et c'est Dieu qui donne tout. Ainsi celui à
« qui il a plus donné doit le remercier davantage et
« travailler davantage, car il aura un compte plus
« terrible à rendre. Il faut donc employer tout le
« peu que nous possédons à célébrer sa gloire et à
« faire aimer son saint nom. Tu comprends bien cela,
« Eusèbe; le monde ne doit être rien pour nous. Ce
« n'est pas lui qui nous récompensera de nos efforts,
« non, le monde est égoïste et ingrat : il faut donc
« servir un autre Maître, c'est Dieu. Nous sommes
« appelés à le voir un jour, mais il faut le mériter, et
« la vie présente, la terre, n'est qu'une épreuve qui
« doit nous épurer et nous rendre dignes de Dieu.
« On vous fait composer, n'est-ce pas, pour savoir qui
« doit être le premier; ainsi le bon Dieu nous fait
« composer, lui aussi, avec cette différence qu'il n'y
« aura pas que le premier de récompensé, avec cette
« différence encore que la récompense ne sera pas la
« croix, mais mieux que cela, une éternité de bon-
« heur ! — Adieu, cher petit frère, adieu. »

Enfin, Eusèbe vient de faire sa première communion; aussitôt, Théophane lui adresse un long sermon

respirant les parfums les plus pieux, joints aux plus judicieux conseils :

«... Mon cher petit frère, tu viens de faire un grand « pas dans la vie, un pas de plus vers le ciel. Un mo- « ment tu t'es arrêté pour dresser ta tente, avant de « continuer ton voyage sur la terre d'exil; tu as con- « templé le passé, scruté ces jours de l'enfance, inno- « cents aux yeux du monde, mais non pas sans péril « aux yeux du chrétien. Puis, agenouillé aux pieds « du prêtre, ministre des volontés divines, tu as dé- « posé dans son sein les fautes de la faiblesse hu- « maine, et le prêtre, au nom du Dieu trois fois saint « et trois fois miséricordieux, t'a pardonné. Tu es re- « devenu l'enfant du bon Dieu et l'ami des anges, et, « bien plus que les anges qui contemplent Dieu dans « sa gloire, tu as reçu dans ton cœur Celui que le ciel « et la terre ne peuvent contenir. Oh ! qui pourrait « peindre le bonheur, la jubilation de l'enfant qui « reçoit pour la première fois son Dieu !... Cieux et « terre, faites silence, car Dieu a manifesté sa gloire. « *Deus mirabilia fecit.* Il l'a manifestée, non pas dans « les grands et les puissants du siècle, mais dans le « cœur d'un petit enfant ! O mystère d'amour ! qui « le comprendra jamais ?... Le langage humain n'est « pas assez pur pour redire les transports de joie qui « surgissent dans celui que Dieu a comblé de ses « grâces. Les anges le connaissent, ce langage; puis- « ses-tu le parler aussi un jour, petit ange de la « terre !... »

Suit un commentaire des paroles : « *Je renonce à Satan, à ses œuvres et à ses pompes* », et de celles-ci : « *Mon fils, donne-moi ton cœur.* » Puis, repassant en revue les devoirs d'un bon écolier et le bonheur qui résulte de l'accomplissement de ses devoirs, il ajoute : « Qu'est-ce qui t'aura procuré tant de bonheur ? — « Une première communion ! »

Nous retrouverons bientôt de nouveaux conseils adressés au même, et, à mesure que le petit frère grandira, le zélé Mentor grandira aussi ses nombreu-

ses instructions, et par leur sujet, et par l'expression même que sa parole devra revêtir.

Notre Théophane s'avisait aussi parfois de traiter la question politique ; citons seulement quelques passages. On était alors au mois de mars 1848; après avoir parlé à son point de vue, et toujours très sagement, de la chute de la royauté de 1830 et de ce qui s'ensuivit, il ajoute :

«... Ah ! pauvre royauté ! Comme on l'a bernée de« puis cinquante ans ! Comme on l'a moquée, sifflée, « outragée, traînée dans la fange, habillée des inju« res les plus grossières, véritable jouet dont se sont « amusés les peuples, ainsi que l'enfant s'amuse de « ses joujoux et le chat de la souris.

« O fortune ! ou plutôt, ô Providence ! tels sont « aussi tes jouets ! Tu conduis à ton gré les empires, « toi seule abats ou édifies, et les hommes ne sont « que d'aveugles instruments que tu manies, selon « ton bon plaisir ! Ainsi tu te ris de leurs vains pro« jets.

« Pour nous, mes bons amis, peu nous importent « les remuements de la terre, ce n'est pas ici-bas qu'il « faut fixer sa tente. Quels que soient les gouverne« ments, Dieu est toujours le même, ainsi que son « Eglise... » *(A son père et à sa sœur, 13 mars 1848.)*

A cette époque, les affaires allaient vite; la secousse, imprimée en France au mois de février, se fit sentir bientôt dans toute l'Europe, au point que nous fûmes menacés d'un cataclysme universel. Aussi, quinze jours après avoir écrit ce que nous venons de voir, Théophane ajoutait avec une sorte d'angoisse : « Les idées de liberté, engendrées par 93, ont germé « dans le monde, et elles commencent à porter des « fruits bien extraordinaires. A voir le vertige dont « l'univers est saisi, les peuples secouer tous les jougs « et se proclamer libres, les trônes chanceler et tom« ber, on dirait un génie de discorde agitant le tison

« de l'anarchie, soufflant le vent pestiféré des ré-
« volutions et allumant par tout le globe un vaste in-
« cendie. La France a donné le branle, la secousse est
« rude : que ne produira-t-elle pas ?... » *(A sa sœur, 30 mars 1848.)*

De même les folies de cette époque déplaisaient souverainement à l'esprit et au cœur du jeune Théophane; et tous ces symptômes de bouleversements, qui déjà ébranlaient le monde, et dont il désirait vivement le terme, contribuèrent pour beaucoup à lui faire souhaiter la fin de l'année, afin de pouvoir attendre en paix, au milieu des siens, des jours meilleurs. Mais tout à coup, cette pensée, que cette seule année de philosophie est déjà écoulée, qu'il va revoir sa famille, jouir avec elle de ces doux instants qui ont toujours fait ses délices, le fait tressaillir de joie et d'espérance; il prend la plume et adresse à sa sœur une page toute de poésie sur le bonheur qui l'attend, et, de là, il passe comme soudain aux aspirations les plus brûlantes vers le sacerdoce, afin de pouvoir travailler pour ses frères qui s'égarent :

«... Oui, un mois et quelques jours, et je reverrai le
« ciel embaumé de mon vallon natal. Douce perspec-
« tive ! Bel horizon de l'avenir, avec quelle splendeur
« tu te déroules à mes regards ! Moment heureux du
« retour, que tu me parais beau ! Joies ineffables
« d'un cœur aimant, qui peut vous peindre ? Ah ! je
« m'écrie avec le poète:

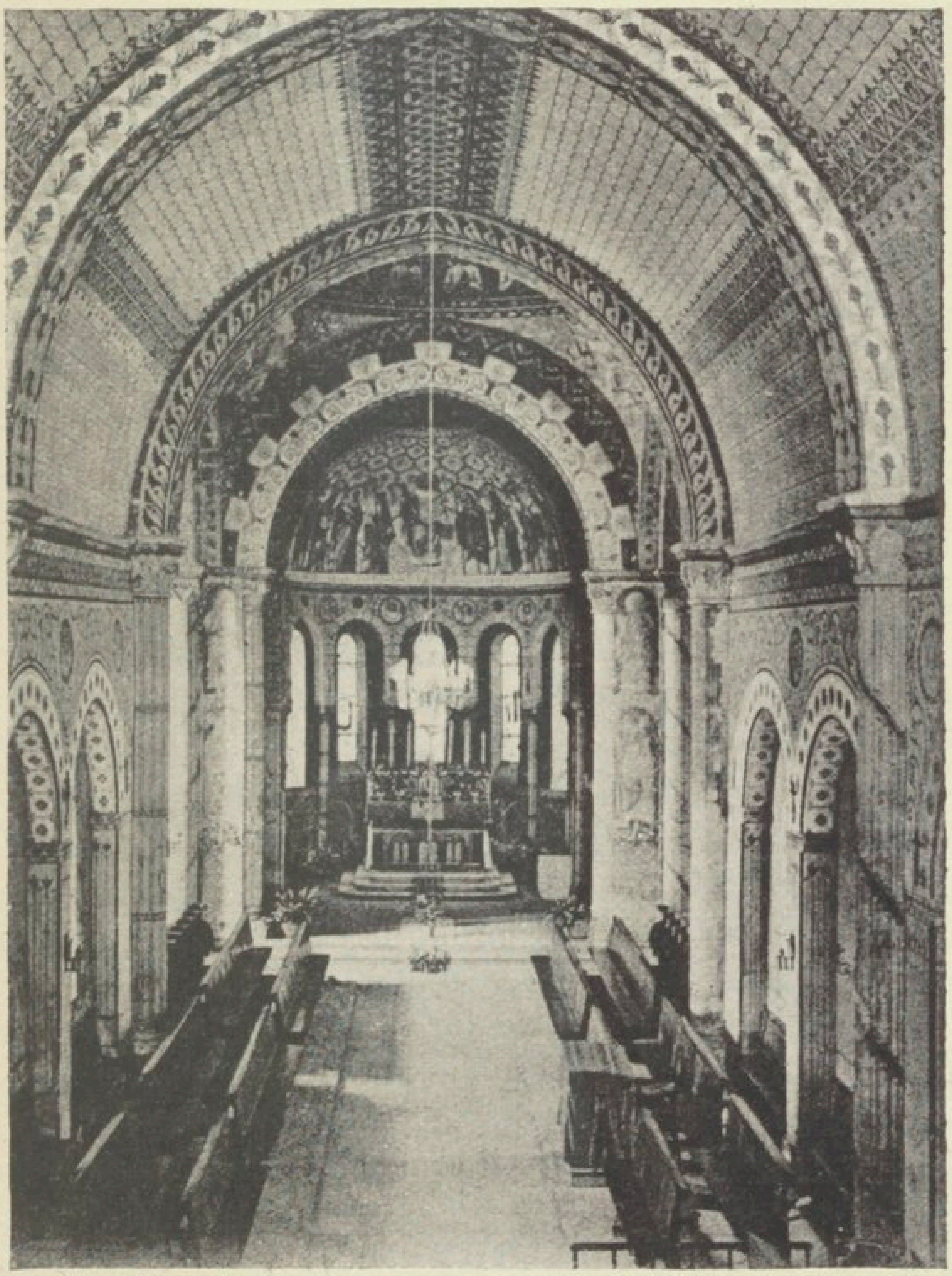
Courez, volez, heures trop lentes,
Qui retardez cet heureux jour !

« Oh ! c'est un beau jour sans doute, beau pour
« moi surtout dont l'imagination le décore à plaisir !
« Mais qu'il est lent à arriver ! Mes amis du Grand-
« Séminaire vont me précéder d'un mois entier; oh !
« quelle épreuve ! Ma carrière d'écolier a vu naître
« bien des soucis; heureusement que les ennuis s'en-

« volent avec les vents, et qu'après eux succède un « doux zéphir; heureusement que sous les épines est « épanouie une belle rose que ma main doit cueillir.

« Il semble que je divague, n'est-ce pas, Mélanie ? « Mais, vois-tu, jusqu'à présent je ne me suis trouvé « parfaitement heureux que près de toi, et près de « mon bon papa, et il est bien juste à moi de désirer « votre compagnie. Et puis, en présence d'un avenir « politique si noir, sous un soleil de plomb et dans « une atmosphère lourde et embrasée, l'on ne res- « pire qu'avec peine. Il faut ce petit vent frais de la « vallée qui caresse et rafraîchit; il faut cette nature « si riche et si variée, pour donner au jeune homme « un bien-être qui le fait vivre par le corps et par « l'âme. Jusqu'à présent, moi, je n'ai pas vécu, mais « je vais commencer à vivre. Chaque être ici-bas a « une route qu'il doit suivre; chaque être a un point « de départ et un but ; la mer s'agite, le ruisseau « murmure, le fleuve coule, la plante végète, l'animal « broute, l'homme vit et marche à Dieu. Mais cha- « que homme y va selon sa manière. L'un fouille la « terre, l'autre ses pensées ; le manœuvre pourvoit « aux besoins matériels ; le politique, aux besoins « de la société. Tous, en un mot, gravitent vers la « mort en suivant un sentier différent. L'homme n'est « pas libre de choisir, car il a sa carrière tracée; tou- « tes les fois qu'il s'en écarte, il y a désordre. Eh « bien ! moi, j'ai hâte de m'élancer au milieu de la « société, j'ai hâte d'aller servir mes frères; je le « sens, telle est la course que j'ai à parcourir. Quel- « que emploi que j'examine, aucun d'eux n'a d'at- « trait pour moi. Toujours je reviens à une pensée « unique : être prêtre. Oui, un jour je serai soldat « de Jésus-Christ, et la bannière de l'Eglise devien- « dra ma bannière, le jour n'est pas éloigné pour « moi : dans quelque temps, j'en verrai poindre l'au- « rore ! Voilà pourquoi je suis heureux, à la pensée « que je vais regagner mes foyers, et de là ma petite « cellule... » *(A sa sœur, 21 juin 1848.)*

Evidemment, si notre Théophane est si pressé de quitter Montmorillon, ce n'est pas par dégoût de vivre au Petit-Séminaire. Non, il se défend de pareils



INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE DU PETIT-SÉMINAIRE

sentiments, et il ajoute qu'il ne quittera cette maison bénie qu'avec de doux souvenirs. Mais son âme ardente est poussée à sa merveilleuse destinée par la grâce du Saint-Esprit. Peut-être un instant avons-nous pu croire que son œil de jeune homme avait

perdu de vue le but premier de sa marche rapide; mais alors, de même que le voyageur, obligé parfois de suivre les sentiers profonds de la vallée, voit disparaître tout à coup le point qu'il fixait tout d'abord comme le terme de sa course, et qu'il reverra plus rapproché une fois monté au sommet de la colline; de même pour Théophane, s'il a toujours continué sa marche en avant, c'était assurément pour atteindre le but si impatiemment désiré. Aujourd'hui donc, qu'il reste à peine quelques pas à faire pour arriver au terme de sa route, aujourd'hui le même but reparaît dans un jour plein d'éclat, et le jeune lévite ne peut contenir son sang qui bouillonne; il sent ses reins frémir, son cœur s'échapper de sa poitrine; ses pas sont portés avec vitesse vers l'horizon autrefois lointain que ses aspirations d'enfance avaient fait luire à ses yeux.

Avant de quitter le Petit-Séminaire, le pieux Théophane eut le bonheur de voir le doux Pontife de ce diocèse, Mgr Guitton, qui y présida la procession de la Fête-Dieu, sujet d'une nouvelle description pour sa sœur, qu'il faisait ainsi participer à toutes ses émotions. Puis, Sa Grandeur voulut présider aussi une réunion de la Congrégation de la Sainte-Vierge. Nous finissons ce chapitre en reproduisant les belles pensées qu'inspira à Théophane la présence de l'Evêque :

« ... Nous étions émus, nous, parce que nous « voyions un délicieux spectacle. Et qui donc serait « resté froid et insensible, quand, de la bouche du « Pontife, nous recueillions de telles paroles : « Mes « enfants, je viens de prier le bon Dieu pour moi, « l'indigne ministre des miséricordes divines, afin « qu'il allège le fardeau pesant de mon apostolat. « Pour vous ensuite, mes chers enfants, je l'ai prié « de vous bénir; car vous êtes, quoique bien jeu« nes, ma joie et mon espérance. Mes enfants, l'hori« zon est bien noir, la tempête mugit. Ah ! que j'aime « à vous voir à l'ombre de l'autel, rassemblés près « de moi ! » — Conçois-tu, Mélanie, pourquoi nous

« étions émus d'une émotion indicible ?... » *(A sa sœur, 3 juillet 1848.)*

Hélas ! le bon Pasteur ne devait pas voir lui-même avancer dans le sanctuaire cette génération de lévites. L'année suivante, un excès de zèle lui faisait donner, avec son amabilité ordinaire, sa vie pour ses brebis.

# CHAPITRE V

## AU GRAND-SÉMINAIRE DE POITIERS (1848-1851)

*Première année.* Vie surnaturelle : piété. — Mort de Mgr Guitton. — Résolutions pour les vacances.

Théophane entra au Grand-Séminaire en octobre 1848, vivement sollicité par la grâce à suivre la carrière ecclésiastique. En homme sérieux, il comprit tout d'abord l'importance du séminaire, pour acquérir les différentes vertus qui doivent faire l'ornement du prêtre; et, considérant la brièveté du temps consacré à cette préparation au sacerdoce, il se mit à l'œuvre avec ardeur, voulant que chaque instant de sa vie de séminariste fût marqué par un nouveau progrès. Le soin qu'il apporta dans ce travail de sanctification fut si persévérant et si soutenu que, malgré lui, le mérite de ses vertus éminentes dut s'échapper au dehors pour l'édification de ses frères; ainsi tous, à son insu, purent être témoins de sa marche rapide dans les voies de la perfection. Sans se dépouiller de cette gaieté naturelle qui lui allait si bien, il sut revêtir aussi cette douce gravité que l'on aime à rencontrer dans un jeune clerc.

Esprit fin et délicat, doué d'une grande pénétration pour les études philosophiques et théologiques, critique judicieux, littérateur de bon goût, il sem-

blait réunir tout ce qui, d'ordinaire, attire l'attention; mais aucune de ces qualités ne put jamais lui faire perdre de vue la sainte humilité; il s'appliqua bien plutôt à passer inaperçu dans la foule. De plus, le jeune séminariste voulut que la vertu de charité devînt la compagne inséparable de sa sœur l'humilité. Il avait été bon et charitable toujours, mais alors il se fit un devoir de ne jamais blesser en quoi que ce soit cette belle vertu; et il en vint jusqu'à se défendre même complètement ces petites paroles malicieuses, ces traits aiguisés et fins que son esprit eût facilement trouvés, et que la vertu elle-même et la bonne éducation semblent autoriser. « Je ne sais si je me « trompe, disait plus tard l'un de ses anciens confrè- « res,devenu Dominicain, mais il y a là un mérite qui « a bien sa valeur. » — Du reste, plein d'amabilité pour tous, évitant toute fréquentation tant soit peu prétentieuse, aimant à se fondre avec les élèves réguliers et pieux, recherchant même ceux qui semblaient le moins richement dotés par la nature, pourvu qu'ils fussent vertueux, il garda toujours ce naturel candide, cette noble aisance qui lui allaient si bien; il était humble et petit, obligeant et charitable, mais tout simplement, tout naïvement, tout bonnement.

Non moins que sa modestie et sa charité, on eut bientôt à remarquer encore sa régularité exemplaire dans tous les exercices, aussi bien que son application aux diverses études. Se faisant un réel scrupule de faire un bon emploi de tous les instants consacrés au travail, il se montra tout d'abord disposé à s'interdire, dans une certaine mesure, la jouissance la plus douce à son cœur, en même temps que la plus légitime, en abrégeant ces chères correspondances avec ses amis de la famille. Mais si, pour ce motif, ses lettres sont alors généralement courtes, elles deviennent plus nombreuses. De plus, à mesure que sa piété généreuse le rend capable de faire tous les sacrifices naturels que le bon Dieu peut lui demander,

son cœur témoigne aussi à ses amis une affection plus tendre et plus expansive. Il avait entrepris de faire pour son père un chapelet, travail dans lequel il était passé maître; mais l'époque pour laquelle il l'avait promis était écoulée, le chapelet n'était pas prêt, il s'en excuse avec délicatesse!

« Que cette lenteur de ma part ne vous étonne pas; « je ne puis disposer que d'une heure par semaine « qui nous est laissée libre. Je le ferais bien en ré- « création, mais mon amour pour vous, quelque « grand qu'il soit, n'est pas capable de m'y réchauf- « fer les doigts. Que voulez-vous? C'est une des mi- « sères de la vie de l'homme que le froid, et il nous « faut bien le supporter, bon gré mal gré. — Il est « bien vrai que nous sommes des exilés dans les au- « tres saisons, et c'est pourquoi nous ne jouissons ja- « mais d'un bonheur parfait sur la terre; mais, en « hiver, nous sommes des exilés en Sibérie, et cela « nous fait bien chanter sur une autre corde. Cepen- « dant, une consolation me reste : c'est que, bien que « je sois à demi gelé dans ma chambre, bien que « mon amour pour vous ne puisse réchauffer mes « doigts en récréation, ce maudit froid, quelque de- « gré d'intensité qu'il ait, ne glacera jamais mon « cœur et me laissera vous dire, maintenant et tou- « jours, votre respectueux et affectionné fils. » *(5 novembre 1848.)*

Par un mot de cette lettre, on voit quel usage le jeune séminariste faisait du temps libre que le règlement lui accordait dans la matinée du jeudi; il le passait dans sa chambre, se livrant à de pieuses distractions. Du reste, il n'aimait pas à s'éloigner de sa cellule, et, justifiant pleinement la sentence du pieux auteur de l'*Imitation*, là il goûtait les douceurs promises à ceux qui la gardent fidèlement.

« ... Je l'aime, dit-il, mon petit ménage, je l'aime, « comme une mère aime son fils. D'ailleurs, mon « ménage, mais c'est mon fils, car c'est moi qui l'ai « fait naître, mon ménage ! C'est mon ami, mon com-

« pagnon; il me connaît, je le connais aussi, et nous « nous connaissons tous les deux. Tout me parle dans « ma cellule, dans mon ménage; tout me dit quelque « chose de doux, de tendre, d'affectueux. J'entre : à « ma droite est un bénitier, il me dit : Ta cellule est « un sanctuaire, et rien de souillé ne peut y entrer. « Et moi, je laisse la mondanité à la porte, et je me « purifie avec l'eau sainte. — J'avance : vis-à-vis de « moi est la fenêtre, d'où je puis contempler le ciel « à loisir et j'entends une voix qui me dit : Là-haut, « ta place est marquée; travaille pour la conquérir. « Alors, je prie Dieu de bénir mon travail, et, afin « qu'aucune pensée étrangère ne vienne distraire « mon esprit, l'image de Jésus crucifié est appendue « aux premiers rayons de ma bibliothèque, et me « prêche sans cesse son divin exemple. Puis, du haut « de cette même bibliothèque, la croix étend ses « bras sur moi et me protège comme sous son ombre; « et bientôt, je l'espère, j'aurai l'image de Marie Im- « maculée qui veillera sur son enfant. Et tu crois, « Mélanie, que je puis engendrer quelque souci dans « ma cellule ? Non. Le séminaire c'est le paradis sur « la terre. Tous y sont heureux, même ceux qui ne « sont pas encore des saints, comme tu le vois. » *(A sa sœur, 5 novembre 1848.)*

A chaque instant, dans sa correspondance, Théophane revient sur le bonheur qu'il goûte dans la paix et le calme de ce séjour : « Que l'on est heureux, dit- « il, dans la maison du Seigneur ! heureux d'un « bonheur inénarrable ! Le bonheur est le refrain de « notre vie, voilà pourquoi je le répète si souvent. « Mais ce mot est un mot bien vague : je suis heu- « reux: pourquoi? Ah ! il est difficile de le dire. Le « bonheur est un je ne sais quoi d'indéfini, réel pour- « tant, mais que l'on ne peut exprimer. Je suis heu- « reux; je n'en sais pas plus long. » *(A sa sœur, 20 novembre 1848.)*

Tout entier à ce bonheur, le jeune séminariste vivait dans le présent, confiant en Dieu pour l'avenir.

Si parfois il permettait à sa pensée et à son cœur de franchir les limites de l'enceinte du séminaire, c'était pour les reporter vers le pays natal et vers ceux qui l'habitaient : « Du fond de ma chambrette, je te salue, « ô foyer paternel ! Je vous salue, vous qui le con- « templez chaque soir ! Quand l'homme est exilé, il « vit de souvenirs ; habiterait-il une terre de délices, « à l'abri des hivers, sous un ciel toujours bleu; n'im- « porte !

Le souvenir est l'âme de la vie (1) !

« Cela est vrai, essentiellement vrai. Voilà pour- « quoi, au jour de la souffrance et de la douleur, « l'homme regarde le ciel !

L'homme est un roi tombé qui se *souvient* des cieux (2) !

« Heureux celui qui vit de souvenirs, surtout de « souvenirs agréables, et le souvenir du foyer est de « ce nombre. Heureux celui qui, vivant de souvenirs, « vit aussi du présent ! Oh ! il est doublement heu- « reux ! Et c'est de ce double bonheur que je jouis. » *(A sa famille, 4 février 1849.)*

Eloigné de la famille, Théophane voulait qu'on lui fît part de tous les incidents qui s'y produisaient; et, de son côté, il tenait les siens au courant de son histoire. La plus petite circonstance était pour lui une occasion d'épancher son cœur; un nouveau bienfait de son père, une complaisance de sa sœur, donnaient lieu aux plus tendres et aux plus affectueux remerciements : « Que je vous aime ! écrivait-il, que « vous êtes aimables de m'envoyer tout ce que je « vous demande ! J'ai dit : Des manchettes me se- « raient utiles, et les manchettes sont venues me cou- « vrir les bras; des rideaux me seraient agréables, « et je les vois maintenant décorant ma fenêtre et « défendant à tout œil profane de scruter le bonheur

(1) Lamartine.
(2) *Idem.*

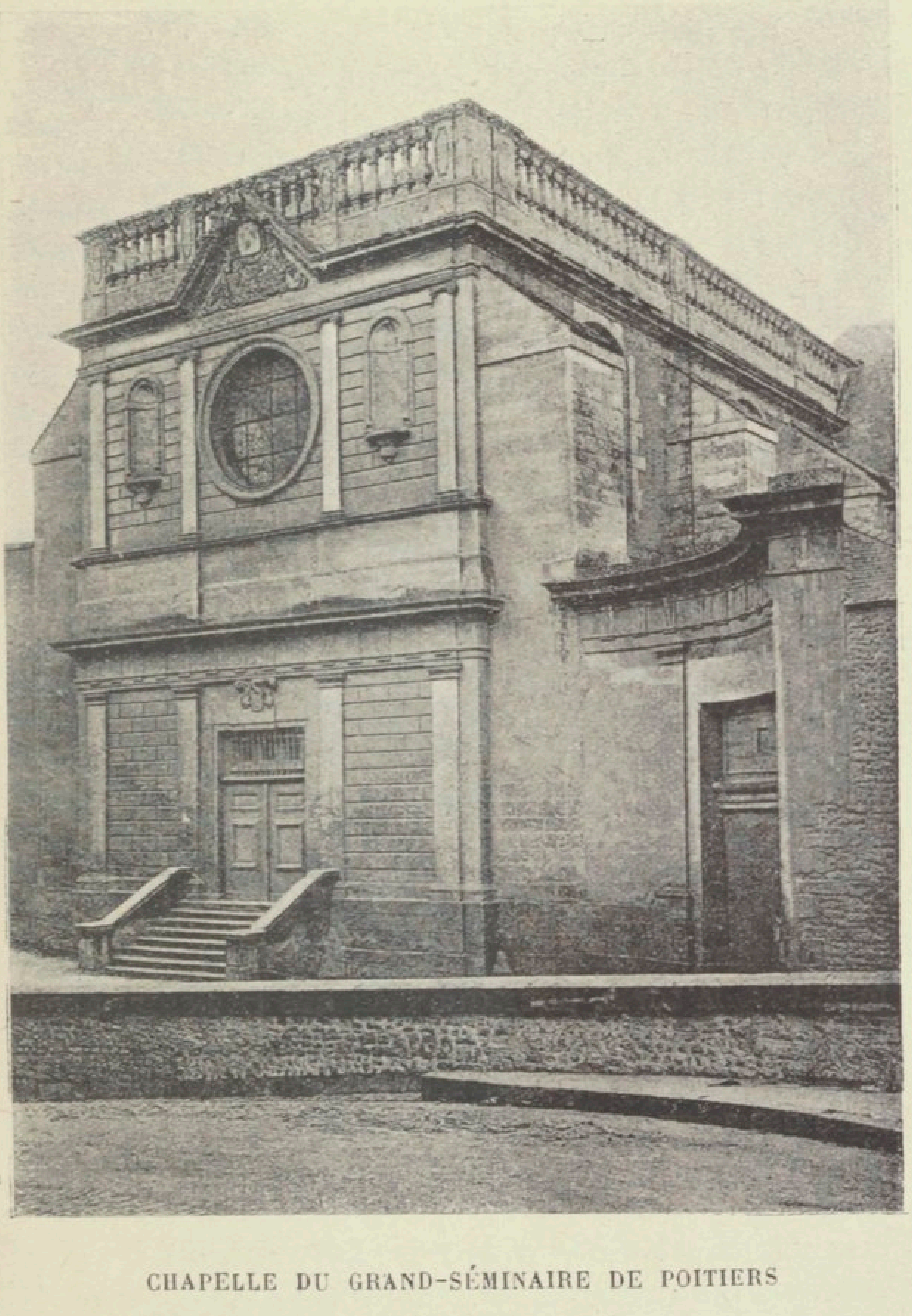
« de ma cellule. J'ai dit : L'argent manque; l'argent « s'est présenté, et il a été bien reçu. Bien plus, on « prévient mes désirs, et rien ne manque plus à mon « ménage, pas même le plumail, ami de la propreté. « Encore une fois, grâces vous soient rendues ! Merci! « — Une chose cependant me manque : c'est le temps; « le temps ! un petit quart d'heure, pour vous dire « encore merci ! et puis encore : merci ! » *(A sa famille, 3 décembre 1848.)*

Malgré la rigidité apparente du séminaire, notre Théophane aimait donc toujours la gaieté ; il ne pouvait la chasser de son cœur, surtout en écrivant à sa famille; dans une lettre, il avait annoncé le départ d'un séminariste pour les Missions-Etrangères et l'entrée chez les Jésuites de deux élèves de Montmorillon, et il avait ajouté : « On dit que parmi eux et « parmi nous d'autres vocations se déclarent. Cela « est magnifique ! Nous sommes enthousiasmés ! » — Cette nouvelle, ainsi annoncée, avait causé une certaine émotion dans la famille, et sa sœur ne put le lui cacher; il répondit : « Oh ! vraiment, ma sœur, « vous êtes une personne bien intrigable ! — *Le pe- « tit billet que je vous ai envoyé vous a un peu intri- « gués !* — Eh ! que contenait-il donc, ce petit bil- « let ?... — Je dis qu'un de nous est parti pour le Sé- « minaire des Missions-Etrangères : qu'y a-t-il là de « si mystérieux pour intriguer ? Eh ! mon Dieu ! cela « n'arrive pas tous les jours, et on peut le raconter. « J'ajoute que *plusieurs vocations se déclarent.* Oui, « on dit que l'un va à la Trappe, l'autre en Chine, « l'autre chez les Jésuites. Ah ! si vous croyez que le « séminaire n'a pas ses nouvelles, vous vous trompez; « il aurait de quoi fournir tout un journal de faits « divers. Mais ce sont toujours des *on-dit*, et c'est un « *on-dit* que j'ai rapporté dans mon petit billet. Je « ne me le rappelais plus. Mais vous, vous êtes de « ces gens qui approfondissent les choses; sur ce « malheureux *on-dit*, que d'hypothèses ont dû trot- « ter par vos têtes ! J'en ris encore. Une autre fois,

« je vous en prie, ne vous creusez pas ainsi le cer-
« veau, et dormez votre sommeil paisiblement. »
*(A sa famille, 4 février 1849.)*

A côté de ces traits qui révèlent un talent facile, la vertu du séminariste se fait jour partout, et laisse admirer, entre beaucoup d'autres qualités, cette belle modestie dont il ne se départit jamais. Simple dans son style, parce qu'il l'était dans ses goûts et dans toute sa personne, nul plus que lui n'était éloigné de tout ce qui pouvait sentir le luxe et la prodigalité. Parfaitement rangé dans sa tenue et son maintien, comme dans l'ameublement de sa cellule, il savait se contenter de peu, et il veillait avec soin à ce que toujours cette même simplicité sans faste ni prétention fût observée dans tous les objets qui devaient être à son usage. Sa bonne sœur, qui encore sur ce point partageait ses idées et comprenait si bien tout ce que les désirs de son frère avaient de saint et de parfait, n'avait garde de les dépasser; elle s'y conformait scrupuleusement, heureuse de pouvoir, en entrant dans les vues du séminariste, participer en quelque chose au travail de sa sanctification.

Dans cette vie humble et cachée, comme celle du divin Sauveur à Nazareth, rien ne frappe comme la facilité avec laquelle notre Théophane sait passer du naturel au surnaturel. Toutes choses le portaient vers Dieu. — Après avoir raconté naïvement à son jeune frère comment, à l'occasion de la fête de Pâques, il a remué toute sa chambre et changé la disposition de son ménage, il ajoute : « C'est toute une affaire
« que changer le ménage d'une chambre, cela donne
« de la vie, et un certain air de gaieté et de jeunesse
« qui fait plaisir. Maintenant, je vais travailler avec
« une nouvelle ardeur; car vois-tu, il y a toujours
« une pensée qui est le mobile de toute la vie du sé-
« minaire, une pensée fondamentale, et qui nous est
« rappelée partout : *Ad quid venisti?* Pourquoi es-tu
« venu ici ? pourquoi le séminaire ? Le séminaire
« passera, ce n'est point là qu'il faut fixer sa tente.



CHAPELLE DU GRAND-SÉMINAIRE DE POITIERS

« Le séminaire ! Et après ?... Oh ! dans cette pensée, « l'on baisse la tête, l'on s'adresse à Dieu pour avoir « une réponse, et l'on va selon qu'il a parlé. » *(A Eusèbe, lundi de Pâques, 1849.)*

Si de petits riens, comme celui que nous venons de signaler, ramenaient notre jeune abbé à des pensées si sérieuses et si profondes, à bien plus juste raison il en devait être ainsi des grands événements du monde catholique et des cérémonies si touchantes et si pieuses de la sainte Eglise. Il faudrait citer toutes les belles réflexions qu'il livrait au papier à l'époque des Ordinations, des fêtes, au sujet du mois de Marie, des jours de la Semaine sainte, du Vendredi-Saint surtout.

« ...Au séminaire le Vendredi-Saint est un jour ex« ceptionnel et mille fois béni. Depuis la veille au « soir jusqu'au samedi à midi, silence absolu, pas « un mot, pas un chuchotement. Nous avons nos ré« créations du matin et du soir comme à l'ordinaire, « mais récréations muettes. On nous dirait errer dans « les cours et sous les cloîtres comme des brebis sans « pasteur. Ah ! c'est qu'en effet le pasteur des pas« teurs a donné sa vie pour ses brebis !... » *(Même lettre.)*

Ces pieuses pensées, que le jeune séminariste nourrissait sans cesse dans son bon cœur, il les manifestait de la sorte, pour que les siens en fissent aussi leur profit; c'était une manière délicate de porter vers Dieu leurs esprits, sans paraître vouloir leur faire des sermons. Même à l'égard de son plus jeune frère, sur lequel l'âge lui donnait autorité, il employait souvent cette forme plus discrète, sachant combien il est difficile de faire accepter des conseils sévères. D'autres fois, en moraliste expérimenté, il se servait de la louange, donnant des éloges pour les qualités qu'il supposait exister, afin de les faire acquérir, mais y mettant toujours la forme la plus attrayante et la plus aimable : « Je t'envoie quelques « mots, dit-il, afin que tu te souviennes de moi. De

« mon côté, sois persuadé que j'ai sans cesse ton souvenir présent à ma mémoire, que tu m'es présent partout, que je te vois à l'étude, sage, tranquille, bon travailleur; en récréation, joyeux, t'amusant à merveille ; à l'église, recueilli, pieux, attentif, comme les Anges autour de l'autel. Oh ! bien-aimé petit frère, conduis-toi bien, et tout le monde t'aimera. Mille baisers !... » *(A Eusèbe, 19 novembre 1848.)*

Et ailleurs :

« Prie pour nous tous, les vivants et les morts ; travaille bien, et, dirai-je avec la mère du Savoyard, dans une chanson plaintive :

Travaille bien, fais ta prière,
La prière, vois-tu, c'est le ciel ici-bas (1) !

« Et tu seras toujours heureux, comme tu l'es maintenant. Si tu es heureux, je le suis aussi. Au séminaire, mon cher, l'air est pur et salubre, la vie s'y écoule sans nuage. » *(A Eusèbe, 5 nov. 1848.)*

C'est en pratiquant ainsi la vertu que notre Théophane se préparait de loin au sacerdoce, soupirant chaque jour après l'heureux moment où il lui serait donné de se consacrer au service du Seigneur. Souvent sa pensée s'élevait vers ce but suprême qui l'effrayait parfois, et dans la méditation duquel son imagination s'abîmait. Cependant, et c'est là précisément un effet de la grâce et la preuve de la vocation divine, il n'en était jamais troublé; il aimait mieux se laisser aller à la confiance. L'Ordination de Noël, à laquelle, ainsi que tous les élèves de première année, il avait assisté comme simple spectateur, l'avait ému profondément et excité ses pieux désirs. Il avait considéré avec envie ses frères aînés, ne pouvant se défendre d'une sainte jalousie, au sujet de leur bonheur. L'époque de l'Ordination de la Trinité vint de nouveau réveiller ses aspirations brûlantes ;

(1) Giraud.

là, du moins, il devait faire un premier pas dans la cléricature.

« ... Il y a encore, écrit-il à sa sœur, ah ! il y a du « nouveau. Eh ! quoi donc ? Il y a que demain com- « mence le mois de Marie, et puis qu'après sera le « mois de juin : mais entre les deux il y a l'Ordina- « tion de la Trinité. L'Ordination ? As-tu jamais bien « pesé ce mot, l'Ordination, là où sont consacrés de « nouveaux prêtres du Seigneur, à la suite desquels « viennent de nouveaux diacres, de nouveaux sous- « diacres, de nouveaux minorés, de nouveaux tonsu- « rés ? Et moi, que suis-je ? Rien, encore rien. Mais, « ma chère sœur, je serai quelque chose, je serai ton- « suré; telle est je crois, la volonté de Dieu. Je serai « tonsuré, c'est-à-dire je ne serai plus du monde, j'ap- « partiendrai au Seigneur, je lui dirai : Seigneur, « vous êtes la part de mon héritage, la part que j'ai « choisie sur la terre, et qui me sera donnée dans « les Cieux. Je serai tonsuré, c'est-à-dire je dirai à « la sainte Vierge : Reine du clergé, priez pour nous : « *Regina cleri, ora pro nobis !* Oh ! que je serai heu- « reux, quand je porterai sur la tête l'emblème de « cette couronne dont les saints sont couronnés, et à « la conquête de laquelle il n'est pas trop de consa- « crer sa vie. Prie pour moi, ma bonne sœur, fais « prier pour moi, et aussi pour tous ceux de mes frè- « res que j'accompagnerai, pour les sous-diacres sur- « tout et les prêtres. Leur sacrifice est plus grand, ils « ont donc besoin de plus de grâces. Oh ! priez pour « eux, priez pour tous.

« Je ne vis encore que d'espérance, mais c'est une « espérance légitime et bien fondée; je serai tonsuré « à la Trinité. » *(Fin avril 1849.)*

Mais son bonheur devait être retardé assez longtemps encore : la cruelle mort, en privant le diocèse de son chef bien-aimé, empêcha aussi l'Ordination dans laquelle le jeune séminariste devait recevoir la

tonsure. Ce retard lui fut bien sensible; mais dans un deuil public, comme celui qui eut lieu à la nouvelle de la mort de Mgr Guitton, il ne voulut point faire attention au sacrifice particulier qui lui était imposé. Il avait trop de noblesse et de générosité pour ne pas s'oublier lui-même, en s'associant à la douleur commune. D'ailleurs, son œil clairvoyant savait pré-

MONSEIGNEUR GUITTON
Évêque de Poitiers

voir tout ce qui pouvait résulter de ce malheur : « O « mon cher papa, quelle nouvelle ! Nous sommes « donc maintenant orphelins, un troupeau sans pas« teur. Dieu daigne prendre son âme en pitié ! Dieu « daigne aussi nous secourir ! Car on ne peut calcu« ler toutes les conséquences terribles d'un tel événe« ment. Et d'abord point d'Ordination à la Trinité. « Chacun de nous a donc un sacrifice à faire; cepen« dant, ce n'est rien comparativement au malheur « général. » *(8 mai 1849.)*

Cependant la première année de séminaire tou-

chait à son terme, et le cœur aimant du jeune homme battit de joie au souvenir de la patrie qu'il allait revoir. Cette pensée lui donne bientôt l'occasion d'exprimer à son père tout son amour. Il venait de parler d'argent, sans lequel on ne peut rien faire, et qui s'échappe de nos mains si facilement; et, après avoir béni le Seigneur de ne l'avoir pas fait naître riche, et de ne l'avoir cependant laissé manquer de rien, il ajoute : « Je ne suis pas riche, et je m'en con-« sole facilement, parce que, au lieu de richesses mé-« talliques, Dieu m'a donné un bon et tendre père, « dont l'amour m'est plus précieux que tous les tré-« sors du monde. Oh ! de ce trésor-là je suis avare; « je me dis : Gardons, gardons-le bien ! Et puis, avec « confiance je m'adresse à Dieu : Seigneur, vous êtes « le maître de la vie et de la mort; gardez-nous notre « très cher père, veillez sur lui, nous vous en sup-« plions, car nous avons grand besoin de son se-« cours... » *(19 mai 1849.)*

Un peu avant l'époque des vacances arrivait la fête de ce bon père, au 24 juin; malgré la besogne du moment, il y songea néanmoins et écrivit avec une brièveté qui n'a d'égale que la beauté de l'expression : « Mon cher Papa, je me suppose auprès de vous sa-« medi soir, et je vous embrasse de tout mon cœur; « et vous offrant la plus belle fleur du jardin, la pen-« sée, je vous dis :

> Humble et petite fleur, toute de sentiment,
> C'est l'emblème du cœur, surtout du cœur aimant. »

*(20 juin 1849.)*

La première année de séminaire était donc finie; elle avait été fructueuse pour l'abbé Vénard; sa vertu éprouvée semblait n'avoir rien à craindre, elle pouvait défier les dangers des vacances. Cependant, à la veille de franchir le seuil du séminaire, il sentit le besoin de se fortifier par des résolutions bien préci-

ses. Nous voulons les reproduire : elles feront juger de son esprit de discernement et de la prudence avec laquelle il savait diriger sa conduite :

« 1er juillet 1849.

A. M. D. G.

## Quelques Résolutions pour les Vacances

*Et si ambulavero in medio umbræ mortis, non timebo mala, quoniam tu mecum es* (1). (Ps. xxii.)

*Exemplum esto fidelium* (2). (Ad Tim., iv, 12.)

« Déjà une année écoulée au séminaire ! et il faut « que j'aille rendre compte au monde de ce temps « de retraite et de sanctification. Hélas ! où sont les « vertus que j'ai acquises ? Mon Dieu, ne scrutez pas « ma vie. Vous trouvez des taches dans les Anges « même, et moi suis-je un ange ?... Pourtant voici « le moment des épreuves et des combats plus que « jamais arrivé. O mon Dieu ! ayez pitié de moi ! Dai- « gnez bénir les résolutions que je vais prendre, et « donnez-moi la force de les observer. Vierge Marie, « je vous ai prise pour ma Mère dès mon plus jeune « âge, vous la serez toujours ; priez pour moi, bonne « Mère, ma force et mon refuge : *Refugium peccato-* « *rum, ora pro nobis*.

« Art. 1. — Je me lèverai aussitôt que je serai « éveillé en donnant mon cœur à Jésus et à Marie. « Mon lever ne passera jamais six heures. Si je sers « la messe de six heures, je ferai ma prière seule- « ment auparavant, remettant après mon oraison et « la récitation des Petites Heures. Si, au contraire, je « sers la messe de huit heures, je ferai ma prière et

(1) Quand bien même je marcherais au milieu des ombres de la mort, je serais sans crainte, parce que vous êtes avec moi, Seigneur.

(2) Sois toujours un exemple pour les fidèles.

« mon oraison dès que je serai levé, puis je ferai une « lecture d'Ecriture Sainte, je réciterai Prime et « Tierce avant la Messe, Sexte et None après. Le « reste de l'office, je le réciterai dans la soirée à des « moments séparés.

« Art. 2. — Je ferai mon examen particulier avant « la collation, sur les deux heures. Cet examen con- « sistera à méditer quelques instants, tantôt sur la « foi, tantôt sur la charité, la modestie, le recueille- « ment intérieur, et à considérer de quelle manière « j'ai pratiqué ces vertus. Au bout du mois je ferai « un examen général, pour retremper mon âme et « empêcher le relâchement.

« Art. 3. — Dans la soirée, avant de réciter Mati- « nes et Laudes, si je puis, je ferai une visite au « Saint-Sacrement et à la sainte Vierge, en m'aidant « des exercices de saint Liguori à ce sujet. Quelque- « fois aussi je méditerai quelques pages du *Memo-* « *riale vitæ sacerdotalis* (1), ou bien du livre de « l'*Imitation de Jésus-Christ* que je porterai toujours « sur moi avec mon Nouveau Testament.

« Art. 4. — Le matin après le déjeuner, je travail- « lerai soit à mon devoir de vacances, soit à l'Ecri- « ture Sainte, à mon gré. Le soir, après la récitation « des Vêpres et Complies, je travaillerai aussi, mais « d'un travail moins sérieux. Je pourrai faire cette « étude en me promenant; je pourrai aussi passer ce « temps chez mon curé.

« Art. 5. — Dans mes rapports avec le monde, « j'userai toujours d'une grande modération de paro- « les. Je serai doux envers tous, dans ma famille sur- « tout. Quand l'occasion s'en présentera, je ne négli- « gerai point de dire un petit mot du bon Dieu, sur- « tout aux enfants. Mais j'userai d'une grande discré- « tion sur cet article, me souvenant toujours que les « actions valent mieux que les paroles.

« Art. 6. — Les jours de fête, je travaillerai entre

(1) *Mémorial de la vie du Prêtre*, par Claude Arvisenet.

« la Messe et les Vêpres, si j'ai le temps. Ces jours-là « je serai plus recueilli.

« ART. 7. — De toutes les résolutions que j'ai prises, « il y en a que je dois strictement mettre en pratique : « ainsi l'oraison, l'examen particulier, la visite au « Saint-Sacrement, la lecture spirituelle du *Memo-* « *riale* ou de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il y en a « d'autres pour lesquelles je pourrai être moins sé- « vère. Ainsi, quand mes amis et mes condisciples se « réuniront pour une promenade ou une partie de « plaisir, ce serait sauvagerie que de n'y pas parti- « ciper, surtout avec des condisciples tels que ceux « que j'ai pour compagnie ordinaire : c'est pourquoi « les minutes ne me régleront point. En un mot, je « dois éviter dans ma conduite tout ce qui pourrait « la faire remarquer ; l'affectation en est donc exclue.

« La vertu véritable pour le grand nombre doit être « simple et inaperçue ; elle répugne à tout ce qui « pourrait faire quelque éclat. Donc toujours humi- « lité, charité, modestie, et je crois qu'alors les va- « cances auront moins de danger pour moi. D'ail- « leurs les exemples de vertu ne me manqueront pas, « et puis n'aurai-je pas la grâce de Dieu? *Dominus* « *custodit te, Dominus protectio tua* (1). J'espère « donc, Seigneur, j'espère que je passerai en paix ce « temps si périlleux, et qu'au retour je n'aurai pas à « me repentir. *Omnia possum in eo qui me confor-* « *tat* (2). Vivent Jésus et Marie ! *Amen*.

« Théophane VÉNARD. »

Nous ne voyons mentionné dans ce règlement de vie rien de ce qui regarde la fréquentation des sacrements : c'est que le fidèle séminariste se faisait un devoir rigoureux d'agir à ce sujet absolument comme au séminaire : dès lors, nul besoin d'en parler. De

(1) Le Seigneur te garde, le Seigneur qui est ta protection.
(2) Je puis tout en Celui qui me fortifie.

même, aucune mention du chapelet, à ce point que l'on pourrait croire à un oubli. Mais non : Théophane savait que le chapelet se récitait en famille tous les soirs, et il n'avait garde d'aller contre une habitude si louable et si fructueuse : aussi se fit-il toujours une obligation, pendant les vacances, de présider lui-même à cet exercice.

En somme, ce programme de conduite, ainsi tracé, paraît assez simple et peu sévère : la raison en est que le pieux Théophane ne voulait pas qu'il fût une lettre morte : aussi eut-il la force de s'y conformer entièrement. Malgré cela, la régularité de sa vie, pendant les vacances, ne l'empêcha point de se livrer avec ses amis à des récréations innocentes auxquelles il fut convié par eux, et dont lui-même fut bien souvent le promoteur. Tout le temps qu'il ne donnait pas à ses confrères et à l'observation de quelque point de son règlement, il aimait à le passer avec les siens, avec son vénéré père, ses jeunes frères, sa bien-aimée sœur. Le plus souvent, seul avec celle-ci, il s'entretenait de choses saintes, de pieuses pensées ; il lui lisait des histoires édifiantes, ils chantaient ensemble des cantiques à la Sainte Vierge : c'était là une de ses jouissances les plus douces. D'ailleurs, plus il se sentait sollicité par la grâce à renoncer à ce qu'il avait de plus cher, plus il s'appliquait à témoigner à tous l'affection si tendre que son cœur conservait pour eux, aimant à rappeler les années d'enfance, se plaisant surtout à recueillir les plus touchants souvenirs; et pour cela le côteau de Bel-Air devenait souvent, à son instigation, le but de promenades communes; en outre, il trouvait là, pour ainsi dire, le réveil de sa vocation apostolique.

# CHAPITRE VI

## AU GRAND-SÉMINAIRE DE POITIERS (1848-1851)

(*Suite*)

*Deuxième année.* Mgr Pie. — Première tonsure. — Ordres mineurs. — Vacances de 1850. — *Troisième année.* Conseils à sa sœur. — Sous-diaconat.

Après des vacances passées si saintement, le pieux Théophane devait goûter de nouveau au Grand-Séminaire le bonheur qui lui avait souri, lorsqu'il y était entré pour la première fois. Grâce à la vertu, qui modérait tous ses actes, il s'y retrouva avec les saintes habitudes qu'il y avait prises, les pieuses aspirations qu'il y avait développées,et aussi avec les mêmes fréquents retours de sa pensée et de son cœur vers les siens. Il atteste ce dernier point peu après son retour à Poitiers : « Je mène (ici) la plus heureuse des « vies ! Le séminaire, à moi, c'est mon élément ; j'y « suis aussi heureux que le poisson dans l'eau. Cela « ne m'empêche pas, bien souvent, de songer à la fa- « mille, et de reporter ma pensée au foyer paternel. « Foyer chéri, que tu me donnes d'intéressants souve- « nirs ! Va, je ne t'oublierai jamais ! — Soyez aussi « heureux que je le suis, mes bons amis, c'est le « meilleur souhait que je puisse former pour vous « sur la terre ! »... *(A sa sœur, 4 novembre 1849.)*

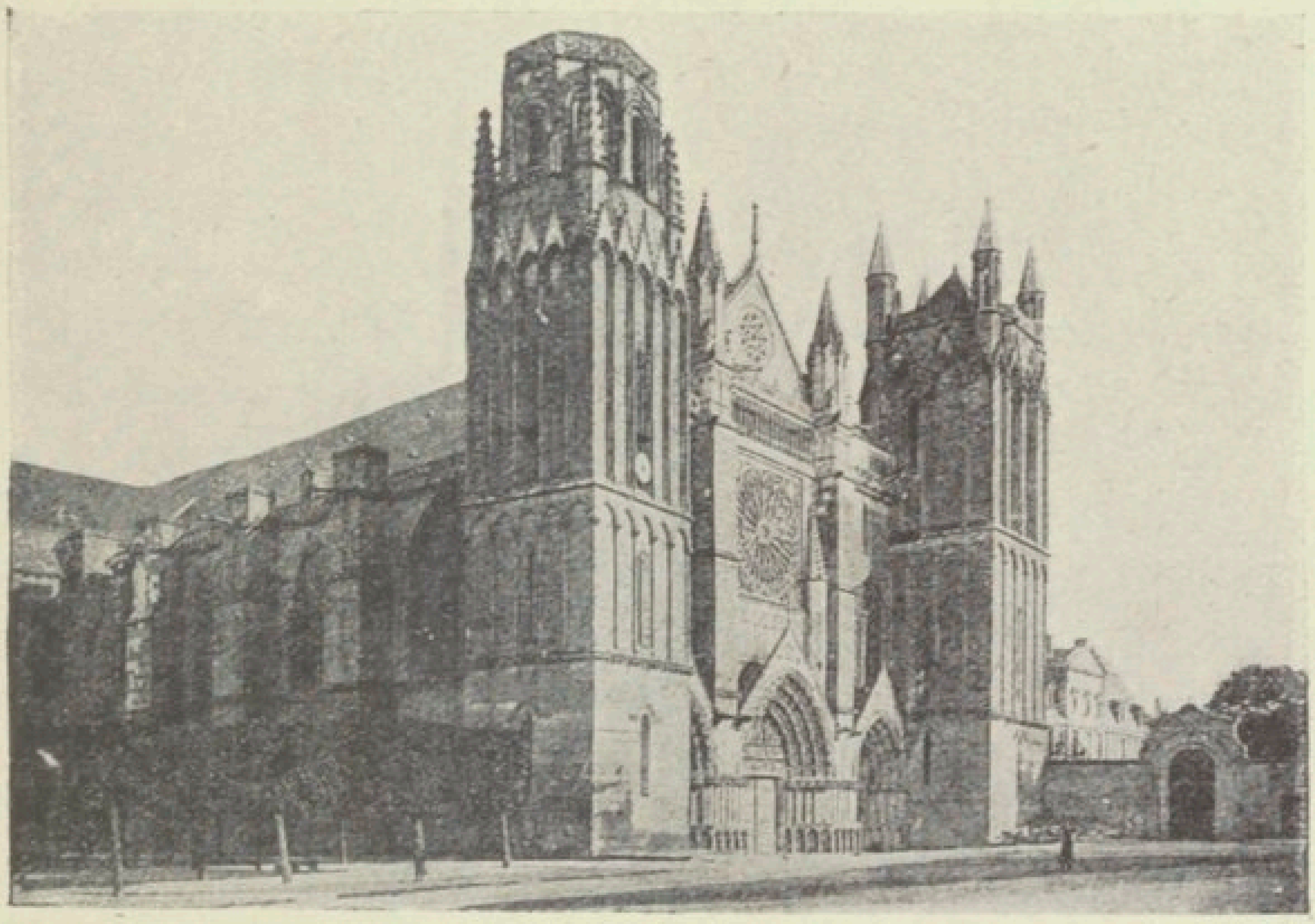
Deux mois après la rentrée du séminaire, le 8 dé-

cembre, Mgr Pie, nouvel évêque de Poitiers, faisait son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. Rien n'est beau comme l'enthousiasme avec lequel Théophane décrit à sa sœur tous les détails de cette belle fête. Mais la vue du jeune et saint Pontife, envoyé de Dieu et de la sainte Eglise, fait surtout battre son cœur avec violence : « Oh ! s'écrie-t-il, nous l'aime-« rons donc bien, ce père chéri, que la Providence « nous a donné ; oui, je l'aimerai comme j'aime un « autre père à qui m'attachent et les liens de la na-« ture et les marques d'une tendresse sans bornes. « A l'un et à l'autre respect, amour, dévouement !... » *(A sa sœur, 8 décembre 1849.)*

L'arrivée de l'Evêque procurait à son cœur un autre sujet de joie, en voyant approcher l'Ordination de Noël, où il devait avoir le bonheur si désiré de recevoir la première tonsure. Il s'y prépara comme si c'eût été là un acte définitif et irrévocable. Aussi ce premier pas dans la cléricature fut pour lui une consécration entière, un sacrifice parfait : « Ma chère « sœur, écrit-il, j'ai dit un adieu éternel au monde. « Il est vrai que cet adieu n'est pas irrévocable ; mais « autant qu'il dépendra de moi, je ne le révoquerai « point ; car Dieu s'est fait la part de mon héritage, « et après Dieu qu'y a-t-il à envier ? » *(23 décembre 1849.)*

Considérant dès lors la carrière qui s'ouvrait devant lui jusqu'au sommet de la montagne sacerdotale, il s'étudia à remplir parfaitement les obligations nouvelles qu'il avait contractées, afin de se rendre digne successivement des divers degrés de la cléricature, qui précèdent le dernier à de courts intervalles. Il ne perdit jamais de vue le but où il aspirait : « Au sémi-« naire, dit-il à son père, vie paisible, heureuse, vie « qui sera malheureusement trop courte. Le temps « passe, court, vole. Bientôt nous serons arrivés à « la fin de cette année. »

Cette pensée du temps qui s'écoulait rendit le fervent séminariste encore plus laborieux. Puis, comprenant si bien pour lui-même toute la nécessité du travail, il désirait la faire goûter aussi à son jeune collégien, qu'il aurait voulu voir faire de sérieux progrès : « Travaille, travaille sans relâche, lui écrit-il, « plus tard tu récolteras ; et puis, au temps où nous « vivons, il faut faire provision de science plus qu'en



CATHÉDRALE ET ÉVÊCHÉ DE POITIERS

« aucun autre temps, parce que la plaie qui ronge « la société, c'est le vice de l'instruction. Tu ne peux « pas le comprendre maintenant, mon cher Eusèbe, « mais plus tard tu le verras clairement. Au collège, « tu poses les fondements; il faut donc qu'ils soient « solides, afin qu'un jour tu bâtisses facilement des- « sus. Surtout n'oublie jamais une chose bien propre « à t'encourager, c'est que le champ de l'instruction « est immense, toujours il reste à acquérir. Heureux « qui a su employer le temps, heureux qui a garni « ses greniers ! Rappelle-toi aussi que tu ne seras pas « toujours enfant. Tu es destiné à remplacer ceux

« qui te dirigent aujourd'hui d'une manière ou d'une « autre. Ils ont passé, eux aussi, là où tu passes ; « pourquoi ne monterais-tu pas où ils sont montés? « Il y a une position qui t'est destinée, quelle est-elle? « Si tu le demandes simplement, avec foi, au bon « Dieu, tu le sauras. Mais quelle qu'elle soit, cette po- « sition, rends-toi digne de l'occuper, et tu t'en ren- « dras digne en étant un bon écolier. Et puis, rap- « pelle-toi aussi que tu rendras compte à Dieu des « instants qu'il t'aura donnés, des talents qu'il t'aura « accordés; chacun en a plus ou moins à faire fructi- « fier. En un mot travaille pour Dieu, mon cher « frère, et tu travailleras très bien, et tu seras con- « tent de toi... » *(A Eusèbe, 1er avril 1850.)*

Ainsi l'horizon de la science et de la vertu s'agrandissait aux yeux de Théophane, à mesure qu'il faisait un nouveau pas dans l'une ou dans l'autre. Alors, en excitant les autres, il déplorait d'avoir lui-même encore tant à acquérir; et pressé par une voix intérieure qui, bien secrètement, l'appelait à l'apostolat, et aussi par son vif désir de nourrir son âme et son intelligence, il gémissait chaque jour de voir le temps lui échapper trop rapidement. Dès ce moment, la grâce qu'il avait prié la Sainte Vierge de lui accorder, étant encore au collège de Doué, lui apparaissait et se communiquait à son cœur; il en jouissait en silence, comme d'un trésor fragile qu'il craignait de perdre par sa faiblesse et son indignité.

Jusque-là ses amis les plus intimes, témoins des belles vertus qu'il pratiquait, se contentaient de l'admirer, sans chercher à en sonder les secrets. Mais dès lors, de temps à autre, il va laisser échapper dans ses lettres quelques mots qui pourront mettre sur la voie; il en saisira avidement les occasions, afin de préparer les esprits à cet événement qui doit être prochain. L'Ordination de la Trinité 1850, où il devait recevoir les Ordres mineurs, ne fut

donc pas négligée, il écrivit à sa sœur : « Prie le bon « Dieu pour moi, afin que sa sainte volonté se fasse! « Voici le temps des grandes décisions qui appro- « che : pour Noël prochain, peut-être, je devrai « discuter la question grave du sous-diaconat. Oui! « prie le bon Dieu pour moi; sois sûre que de mon « côté je ne t'oublie pas. La Trinité passée, vien- « dront les vacances, là nous nous reverrons. Je veux « que ces vacances, s'il est possible, soient encore « mieux employées que les précédentes. »

En écrivant à son père, Théophane avait d'ordinaire une plus grande réserve, ne voulant pas avant le temps livrer son cœur à l'inquiétude. Il se contentait de lui témoigner en toutes occasions un respect plus profond, une affection de plus en plus filiale. A l'époque de cette dernière Ordination, il lui disait : « Oh ! qu'un jour d'Ordination est beau ! que j'au- « rais été heureux de vous voir témoin et participant « de mon bonheur ! Oh ! vous y serez, quand je ferai « le pas redoutable que l'on ne fait pas deux fois ; « vous serez là, quand se célébreront ces noces spiri- « tuelles du cœur de votre enfant, de son âme, « comme épouse avec le divin Epoux, l'agneau sans « tache, le bien-aimé Jésus! Vous serez là pour me « bénir !... Et quand se lèvera l'aurore de ce grand « jour ?... Dieu le sait... Attendons en paix. » *(26 mai 1850.)*

Théophane connaissait à fond le cœur de son père; il en avait éprouvé si souvent la tendresse qu'il devait bien prévoir les combats qu'il faudrait un jour lui livrer. Aussi il cherchait lui-même de plus en plus à le porter vers Dieu, en le détachant de la terre et des espérances que l'avenir pouvait lui promettre, et parfois alors sa plume laissait échapper des expressions d'une grande profondeur : « Hélas ! mon père, « écrit-il en une rencontre où celui-ci avait eu à faire « un léger sacrifice, hélas ! les hommes sont si in- « constants ! il y a tant de déceptions dans la vie !... « Mais tout passe en ce monde, qui un jour passera

« lui aussi. Il n'y a que Dieu qui soit stable, Dieu en « qui nous devons mettre toute notre espérance, « parce qu'il nous a créés pour lui, et qu'un temps « viendra où nous serons réunis à lui pour toujours. « Alors plus de tristesse, plus de crainte, plus d'an- « goisse. Joie, bonheur sans mélange, indéfectible, « éternel ! » *(Au même, 1er avril 1850.)*

Quelques jours avant ces vacances qui devaient être les dernières, Théophane écrivait à sa sœur pour la préparer à la grande nouvelle qui allait lui être communiquée bientôt dans leurs causeries intimes : « C'est à toi que je vais donner le mot de souvenir au- « jourd'hui : je n'ai pas le temps de faire de longues « lettres; la vie du séminariste est une vie bien rem- « plie, une vie active. Plus on travaille, plus on veut « travailler ; le champ est immense à parcourir, et « le temps est si court ! Voilà déjà la seconde année « de séminaire écoulée, elle a passé comme un rêve, « c'est effrayant ! Je ne puis pas me figurer que dans « trois semaines je serai à la veille du départ. Vien- « dront trois mois de vacances qui s'écouleront bien « vite aussi; et comment en serait-il autrement dans « le pays natal, auprès de ceux qui ont eu mes pre- « mières affections ? Puis succédera une troisième et « dernière année de séminaire, qui sans doute déci- « dera du reste de ma vie et passera encore comme « les autres. Et puis après... qu'y aura-t-il... ? Mais « pourquoi s'en préoccuper si vivement ? Il y aura « ce que le bon Dieu voudra. En attendant, il faut « nous préparer à aller vivre de la vie de vacances. »

La pieuse sœur connaissait toute la vertu de son frère, et elle savait, d'un autre côté, que le bon Dieu demande de plus grandes choses à ceux à qui il communique plus abondamment sa grâce. Aussi ces dernières paroles, malgré leur vague apparent, ne passèrent point inaperçues pour elle. Du reste, elles furent confirmées par d'autres qui suivirent de près : « A toute la famille, salut ! Encore quelques jours, et « nous serons réunis, réunis pour trois mois ! J'aime

« bien le séminaire, et je serais un ingrat s'il n'en
« était pas ainsi; mais avec lui j'aime aussi la famille,
« la patrie, j'aime les deux. En quittant l'un, je serai
« un peu triste; en approchant de l'autre, les nuages
« se dissiperont, et le ciel deviendra serein. Eh bien
« donc ! au revoir !... J'ai projeté un petit voyage que
« je compte réaliser vers le commencement des va-
« cances; cela fait, je me *casanerai* dans la maison
« paternelle, pour n'en plus sortir. Je serai plus sage,
« je pense, qu'aux vacances de l'an passé. Ce n'est
« point un vain mot, car il me semble que je suis
« plus grave, plus sérieux, moins enfant que je ne
« l'étais il y a un an. C'est que l'époque des grandes
« décisions approche, approche à grands pas. » (*A sa famille, 16 juin 1850.*)

Le pieux séminariste, ayant donc ainsi préparé les voies à la grande nouvelle, crut devoir d'abord en prévenir son excellente sœur, pendant les vacances; car son pauvre cœur avait besoin de s'épancher dans un cœur ami. Puis il avait une si haute idée de la vertu de son aînée ! il pensait bien qu'elle garderait fidèlement le secret de son âme; et en outre, en raison de sa tendre sensibilité, la nouvelle du départ et le départ lui-même, arrivant coup sur coup, eussent pu l'abattre, au lieu que, prévenue d'avance, elle pouvait se fortifier dans la piété et l'amour de Dieu.

A dater du jour de cette ouverture, leurs deux cœurs s'unirent encore plus intimement. Il y avait toujours eu entre eux parfaite harmonie de goûts et de sentiments; une attraction irrésistible les attachait l'un à l'autre; mais le feu céleste de l'amour divin avait surnaturalisé leur affection, et, dans leurs moindres correspondances, comme dans leurs rapports les plus familiers pendant les vacances, nous voyons la piété occuper toujours la place principale. Or, après s'être décidé à communiquer à sa sœur ses projets, Théophane travailla encore, et surtout, à

perfectionner avec elle cette union en Dieu. De là sans doute les merveilles de grâce que nous aurons à raconter plus tard.

En même temps, le bon séminariste s'étudia à prodiguer envers ses deux frères les témoignages de sa tendresse et les secours de ses conseils. Quant au père, il eût pu être étonné des marques de respect, de dévouement et d'affection, des attentions incessantes de son fils à son égard, si son Théophane, depuis longtemps, ne l'avait pas accoutumé à toutes ces prévenances. Néanmoins, celui-ci ne crut point devoir, en ce moment, faire connaître à ce pauvre père ses intentions. Il savait bien que cette révélation prématurée n'eût pas été un obstacle à leur réalisation ; mais il jugea inutile de lui imposer ce sacrifice avant le temps.

Fidèle aux engagements qu'il avait pris, Théophane consentit à peine à aller chercher quelques distractions en dehors du pays natal, il voulait être tout entier aux siens; et, bien qu'il ne pût douter que son souvenir ne fût gardé fidèlement dans la famille, il désira néanmoins laisser à tous et à chacun un gage particulier, auquel sa mémoire fût attachée. Ainsi le vit-on consacrer une partie de ses vacances à délayer la terre de ses mains, et dresser à l'extrémité du jardin paternel, de concert avec ses frères, des bancs de gazon, où chacun des membres de la famille, irait, après son départ, méditer sur leur commun sacrifice, sur ses consolations et ses mérites.

Là, se disait-il sans doute, en travaillant de la sorte, là sur ce siège que j'ai élevé, mon vénéré père viendra pleurer son fils, en demandant à Dieu la résignation; de chaque côté, Mélanie, Henri et Eusèbe, tristement assis, verseront avec lui leurs plus douces larmes; enfin la place de Théophane, restée vide, dira assez haut la cause de la douleur commune.

Cependant, les vacances de 1850 se sont écoulées rapidement, et le jeune clerc, rentré au séminaire, se dispose à profiter, le mieux possible, du temps qui lui est donné encore, pour se préparer à son grand dessein. Néanmoins, en s'occupant de lui-même, il n'oublie pas les autres,et les paroles qu'il leur adresse sont plus précieuses à mesure que la décision est prochaine. A son jeune frère, il semble donner les derniers conseils, tant ils sont pressants et multipliés. Mais il lui apprend surtout à mettre la piété au premier rang; car « la science sans la piété, dit-il, « est plus nuisible qu'utile »; et il ajoute une considération, qui est bien de son caractère : « Ne va pas te « figurer, au moins, que la piété doive être austère, « et froncer toujours les sourcils : au contraire, la « piété de l'écolier, comme de tout le monde, au « reste, mais surtout de l'écolier, parce qu'il est plus « jeune, doit être douce, prévenante et gaie avant « tout, ainsi que saint Paul disait : *Gaudete in Domino, semper; iterum dico, gaudete* (1). » *(17 novembre 1850.)*

A sa sœur, il trace d'une main exercée la ligne qu'elle doit suivre pour assurer son progrès spirituel :

«... Je suis bien aise, ma chère Mélanie, de te voir « prendre la résolution de servir Dieu avec une nou« velle ardeur. Dans le chemin de la perfection chré« tienne, en effet, il faut avancer ou reculer ; il ne « faut pas rester stationnaire, cela d'ailleurs est im« possible. Mais je te prie de remarquer (tu me per« mettras bien cet avis fraternel) que la base de la « perfection est l'humilité, et que l'obéissance en est « la gardienne. A ce propos, je te conseillerai de « lire le traité de l'humilité qui se trouve dans l'un « des volumes de la *Perfection chrétienne* du P. Ro« driguez, qui est à la maison. Mais en lisant cet ou« vrage, fais bien attention que tu ne peux appliquer « à toi-même tout ce qui y est dit, vu que l'auteur

(1) Réjouissez-vous toujours dans le Seigneur ; je vous le dis de nouveau, réjouissez-vous.

« parle particulièrement aux religieux. En outre, il « ne faut pas confondre les préceptes absolus, c'est-« à-dire qui en tout temps et en toutes circonstances « doivent être observés, et ceux dont la pratique va-« rie suivant les cas et suivant la position de chacun. « Il faut agir avec beaucoup de prudence en cette « distinction ; au reste, demande à Notre-Seigneur « qu'il daigne t'inspirer ce que tu as à faire. » *(17 novembre 1850.)*

Si le vertueux séminariste recommandait à sa sœur, avec tant d'insistance, la vertu d'humilité, c'est qu'il en connaissait bien le prix, lui qui l'avait acquise avec tant d'efforts, en la pratiquant si scrupuleusement. — Voici un trait de cette époque : Mgr Cousseau, supérieur du séminaire de Poitiers, venait d'être sacré évêque d'Angoulême, et notre Théophane avait été choisi pour faire le compliment d'usage au nom de toute la communauté. Loin de s'en vanter auprès des siens, il garda toujours le plus grand silence à ce sujet : pourquoi ? Sans doute parce que c'était un honneur, une gloire dont il se jugeait indigne. Et puis il craignait de blesser la vertu d'humilité, qui déjà, croyait-il, avait subi trop d'atteinte en cette occasion, et il ne voulut pas s'attirer du côté de sa famille de nouvelles félicitations; de fait, celle-ci n'en eut connaissance que par des voix étrangères, et plusieurs années après le départ de Théophane. Une seule exception avait été faite en faveur de l'ancien supérieur du collège de Doué, devenu curé-doyen de Moncontour-en-Poitou. On conçoit le motif de cette exception, et cependant Théophane s'en excuse en ajoutant : « Si ce que je viens de dire, je le disais à « un autre, ce serait une parole de trop; aussi je ne me « permets de la dire qu'à vous. » *(1er janvier 1851.)*

Depuis que son frère lui avait dévoilé son secret aux dernières vacances, Mélanie, on le conçoit, était vivement préoccupée. Le séminariste, instruit de cet état d'âme de sa sœur, lui écrit avec plus d'autorité encore et plus de précision :

« ... Les sentiments que tu m'as exprimés dans une « de tes lettres m'ont causé beaucoup de joie. C'est « bien, courage ! Dieu ne demande de nous qu'un peu « de bonne volonté, et sa grâce fait le reste. Surtout « garde-toi bien de tomber dans le découragement;

MONSEIGNEUR COUSSEAU
Évêque d'Angoulême

« la devise de l'âme chrétienne est l'espérance, l'es- « pérance toujours, l'espérance quand même. Oui, « ma sœur, Dieu le demande ; élève ton âme « au-dessus de toutes les suggestions du malin « esprit. Sois généreuse en tout, à l'égard de « Dieu, qui est si bon Maître; c'est pourquoi ban- « nis de ton cœur tout trouble, toute vaine préoccupa- « tion. Fais ce que tu peux faire, et prie humblement

« Jésus-Christ de vouloir bien avoir pour agréables
« tes faibles efforts : après quoi, tiens-toi dans la paix
« et dans la confiance. Si tu as quelque manquement
« à te reprocher, demande pardon, gémis, et puis,
« vite, relève-toi et prends ta revanche. Telle est la
« liberté des véritables enfants de Dieu, qui ne sera
« parfaite qu'au ciel, là où nous ne serons plus ag-
« gravés par la pesanteur de notre corps, mais que
« chacun doit travailler à acquérir ici-bas.

« Le meilleur moyen pour cela, c'est de pratiquer
« la sainte humilité, fuir les regards du monde, se
« tenir en présence de Dieu, recueilli, respectueux, se
« faire petit, s'anéantir devant sa majesté : tels sont
« les dispositions qui lui plaisent davantage ; et toi,
« tu peux facilement t'entretenir en ces dispositions,
« en raison de ta manière de vivre chaque jour, as-
« sez semblable à la vie obscure et cachée de la sainte
« Famille à Nazareth. — Ah ! excuse-moi de mon
« petit sermon, je n'ai pas le temps de rire, quoique
« la gaieté cependant puisse être prèchée avec l'hu-
« milité, dont elle est la compagne habituelle. —
« Adieu, bonne sœur. Ton affectionné frère. Une
« grande affaire est en train : il faut prier plus que
« jamais. Tu comprends ?... » *(28 janvier 1851.)*

Mais, avant de penser à cette grave affaire, il fallait qu'une autre affaire non moins sérieuse fût terminée : l'affaire du sous-diaconat; car notre séminariste, qui pourtant était appelé de Dieu d'une manière si manifeste, réfléchissait beaucoup, priait sans cesse, pour connaître la volonté du Seigneur à cet égard. —
« Cela demande de grandes réflexions, écrivait-il, car
« la décision est pour toute la vie et l'éternité. Oh !
« que j'ai donc grand besoin des prières de mes amis,
« afin que je sache ce que le bon Dieu demande de
« moi ! Je vous prie, dans ce but, de vouloir bien ré-
« citer le *Souvenez-vous* de la prière du soir à mon
« intention. Je vous remercie mille fois par avance. »

Enfin la décision fut prise. Alors il adresse à son vénéré père la lettre suivante :

« ... Oui ! elle est décidée ! Oh ! que ce soit pour la « plus grande gloire de Dieu ! Je serai sous-diacre « le 21 de ce mois.

« Mon père, je suis à un âge auquel, dans « une autre carrière, j'aurais dû me préparer un « avenir quelconque ; peut-être il eût fallu par- « ler de mariage. J'aurais été sans doute, pour « votre sollicitude paternelle, une source d'inquié- « tude et de soucis. Mon bien cher père, consolez- « vous, il n'en sera pas ainsi; non, la question est « résolue, ne me cherchez pas sur la terre une com- « pagne. Dieu, qui est tout bon et tout miséricor- « dieux, a bien voulu faire choix de son indigne « créature et fixer sur elle ses regards. Il veut me « posséder tout entier, corps et âme, s'unir à moi « par des liens indissolubles; aussi, il ne veut pas que « je m'unisse à d'autres qu'à lui. Oui, en ce moment « il me demande mon cœur; et moi, confondu par « tant d'amour et de bonté, que puis-je dire autre « chose, sinon que je le veux bien? Et puis, me souve- « nant que j'ai un père sur la terre, de qui après Dieu « je tiens tout, vers lui je tourne les yeux, vers vous, « ô mon bien-aimé père ! N'est-ce pas que vous aussi, « vous le voulez bien ? N'est-ce pas que vous con- « sentez de tout cœur à me donner à Dieu ? *à me « donner sans aucune réserve*, *à faire abandon com- « plet de votre Théophane* ? Oh ! oui, je le sais; car « en mon père, avec le cœur du père est le cœur du « chrétien, et du bon chrétien. Ainsi soit-il !

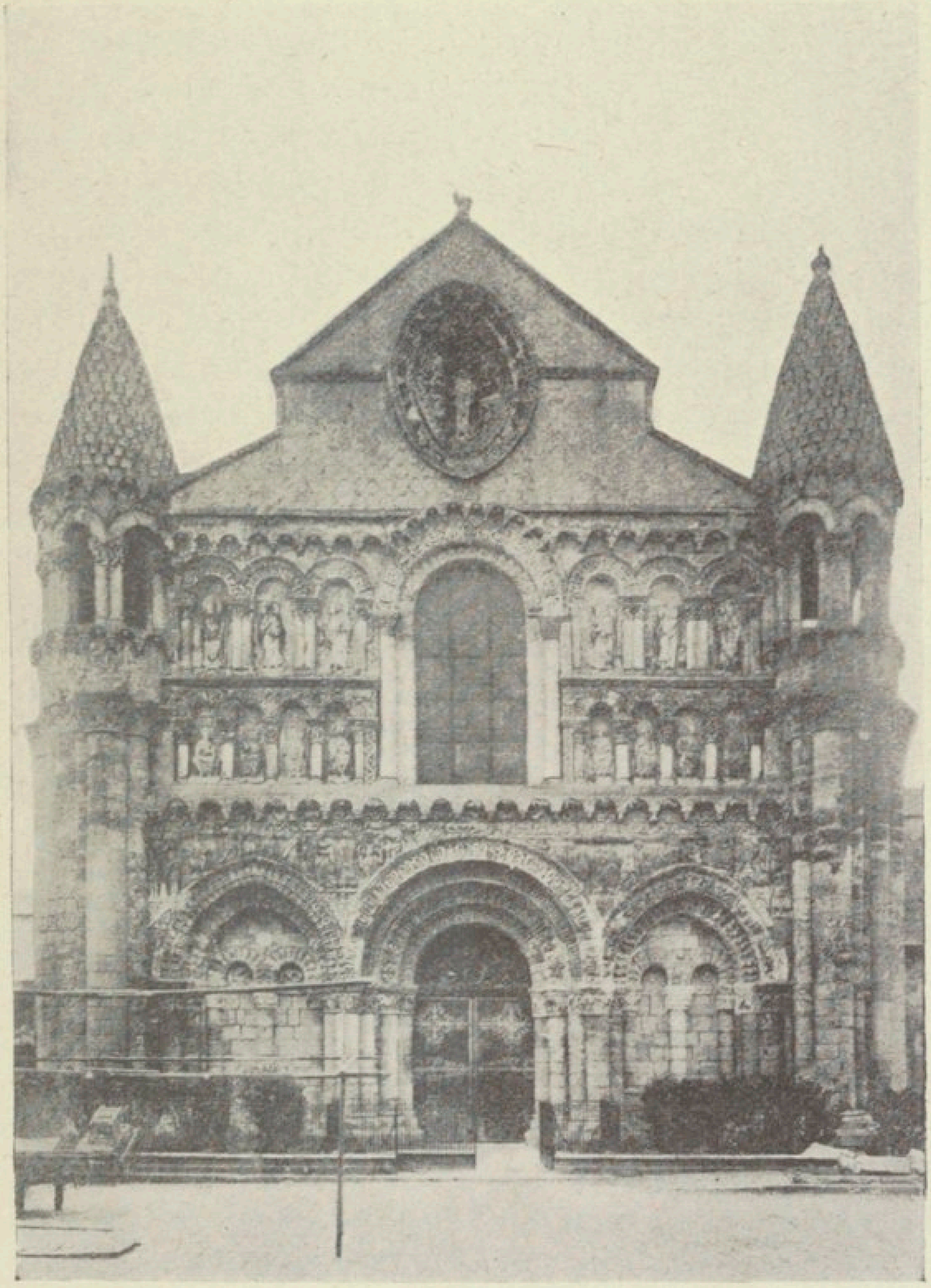
« Mais n'est-ce pas le père qui mène la fiancée à la « maison du Seigneur ? Ses frères ne l'accompagnent- « ils pas ? Et le parrain, et la marraine ne se tiennent- « ils pas tout auprès d'elle? Et tous les parents et amis « ne sont-ils pas prévenus de la grande solennité ? « Oh! oui, vous viendrez, cher papa, assister à cette « auguste et imposante cérémonie, d'un aspect ter- « rible et effrayant au premier abord, mais qui donne

« de bien douces joies au cœur néanmoins, disent « mes aînés dans la sainte cléricature. Vous vien- « drez à la célébration, célébration pour la vie et « l'éternité, de ce mariage mystérieux, tout spirituel, « d'une âme humaine avec son Dieu. Vous viendrez « vous-même offrir votre enfant au Seigneur qui « vous l'a donné; vous viendrez le bénir, en votre « nom d'abord, et puis au nom de celle que nous « n'avons plus avec nous ici-bas, mais qui sans doute, « du haut du ciel, priera pour nous tous; au nom de « ma mère. » *(2 décembre 1850.)*

Nous joignons à cette lettre le fragment d'une autre adressée, dans la même circonstance, par Théophane à sa marraine, pour laquelle il avait tant de respect et une affection si vraie et si délicate : « ... J'ai hâte « d'annoncer à ma très affectionnée et très chère mar- « raine une grande nouvelle. Sans doute, ma bonne « marraine n'oublie pas que le petit enfant qu'elle a « tenu sur les fonts du baptême vient d'accomplir, « il y a peu de jours, sa vingt-unième année; et c'est « l'âge requis par l'Eglise pour les jeunes gens qu'elle « admet au sous-diaconat. Le sous-diaconat ! immo- « lation spirituelle, union de l'âme à Dieu ; parti- « cipation prochaine au saint sacrifice, obligation de « la prière pour tous. Oh ! que de pensées pour un « jeune homme ! quelle décision à prendre !

« Aujourd'hui que je vous écris, chère marraine, « elle est prise, cette décision : je serai sous-diacre le « 21 de ce mois. Ce n'est pas moi qui l'ai dit le pre- « mier : je serai; oh ! non ! c'est Dieu qui le veut, qui « me demande mon cœur, qui me choisit, moi, son « indigne et chétive créature. Est-ce que je puis ré- « pondre : non ? A moi d'admirer et de bénir la mi- « séricorde de Dieu ; à la nature de se soumettre. Je « sais bien, l'homme succombe, mais Dieu soutient « le faible qui espère en lui, et avec Dieu on peut « tout...

« J'espère que mon père viendra assister au sacri- « fice de son fils et le présenter lui-même au Sei-



ÉGLISE NOTRE-DAME-LA-GRANDE, A POITIERS

« gneur. Je n'ai plus de mère ici-bas : puis-je oser « émettre le désir que ma marraine, ma mère dans « l'ordre de la grâce, vienne tenir sa place ?... » *(8 décembre 1850.)*

Le jour de l'immolation arriva bientôt; le sacrifice du jeune sous-diacre fut entier, et, désormais, jouissant de la liberté parfaite des enfants de Dieu, dans les liens sacrés qui l'attachaient à Jésus, il se présenta à son directeur d'un air triomphant : « Mainte- « nant, dit-il, rien ne s'oppose plus à mon départ, « vous ne voudrez plus sans doute y mettre obsta- « cle ?... » Depuis longtemps, en effet, le prudent et sage directeur avait dû le retenir et prolonger l'épreuve, ne voulant rien décider avant que ne fût terminée l'affaire du sous-diaconat; mais, dès lors, jugeant l'épreuve suffisante, il songea à faire ouvrir à son pieux pénitent le Séminaire des Missions-Etrangères.

En attendant de Paris une réponse favorable, et avant que ne fût passée dans son cœur la première impression du sous-diaconat, Théophane voulut faire part de ce premier bonheur à sa sœur bien-aimée et à son jeune frère, qui n'avaient pu assister à la grande cérémonie :

« Dimanche, le lendemain du 21.

« Ma chère Mélanie,

« Ton frère est sous-diacre! Quel jour que le jour « du sous-diaconat ! Mon âme surabonde de joie, « mais d'une joie si douce, si pure, si suave, qu'elle « n'a pas d'expression. Je voudrais pouvoir te rendre « compte quelque peu de ce que j'éprouve, mais je ne « sais que dire, je ne sais que penser; mon cœur jouit « d'une joie inénarrable. J'ai fait le pas terrible sans « trembler : Dieu infiniment bon m'a épargné toutes « les frayeurs de l'angoisse en un pareil moment. Mes « genoux ne se sont point entrechoqués, mon pied n'a « pas faibli, et quand je fus étendu sur le pavé, je « conservai le plus grand calme. Seulement, quand

« je me relevai, j'avais brisé tous mes liens, j'étais « libre comme un petit oiseau s'échappant de dessous « le filet de l'oiseleur. Oh ! que volontiers alors je « me serais envolé au ciel ! Du moins je retournai à « ma place rendre grâces au Seigneur, et commencer « à le prier, au nom de tous, en récitant mon bré- « viaire. Papa était derrière moi, qui me touchait « presque, et je n'en savais rien, quoique cependant « une voix intérieure m'en donnât un certain pres- « sentiment... »

Dans la lettre adressée à son frère, il débute avec plus d'entrain : « Mon cher Eusèbe, Henri IV disait : « Pends-toi, brave Crillon, nous avons vaincu à Ar- « ques, et tu n'y étais pas. Tu n'y étais pas, hier, à « cette auguste et touchante cérémonie, et ton frère « faisait le pas irrévocable, se couchait sur le pavé « et se donnait à Dieu. Ah ! frère, tu n'y étais pas !... « Mais je sais que ce n'est pas ta faute : aussi ne te « pends pas, je t'en prie. Ah ! plutôt joins-toi à moi, « pour remercier le bon Dieu de la grande grâce qu'il « m'a faite, du bonheur dont je suis encore tout eni- « vré. *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus !* (1) « Je suis sous-diacre, mon cher Eusèbe ! Oh ! que le « jour d'hier était un beau jour ! et ce jour n'est pas « fini ; non, il n'a pas de soir, *quæ nescit occasum* « *dies* (2) ; son aurore a brillé et brillera toujours, « toujours jusque dans l'éternité, car je suis sous- « diacre, sous-diacre pour l'éternité ! Et maintenant, « moi, je puis bien te dire : O Eusèbe, n'aime pas le « monde ni ses joies ! Le monde est riche d'apparen- « ces, au fond ce n'est que pourriture, corruption, « néant, remords. Oh ! aime Dieu, le bon Dieu ! Sois « comme une brebis docile sous sa main. Aime le bon « Dieu, et tu n'auras pas à t'en repentir, même sur « la terre. Lui aussi, il promet des joies, mais des « joies vraies, des joies pures, des joies inexprima-

(1) Grâces à Dieu pour son don inénarrable. (II Cor.).
(2) Ce jour qui ne connaît pas de coucher.

« bles, *pax Dei quæ exsuperat omnem sen-* « *sum* (1) !... » *(Dimanche, le lendemain du 21.)*

Ces joies si suaves, ce bonheur si parfait, ces délices de l'âme qui appartient à Dieu tout entière, le nouveau sous-diacre va les goûter de plus en plus, à mesure que la grâce se manifestera davantage à son cœur, et le poussera dans la voie sainte du martyre, où il mourra d'amour, en donnant son sang pour Jésus.

(1) La paix de Dieu qui surpasse tout sentiment.

# CHAPITRE VII

## VOCATION APOSTOLIQUE

Bénédiction de Mgr Pie. — Echange de lettres avec la famille.

Quelques-unes des lettres du futur Missionnaire nous ont fait connaître que sa sœur Mélanie, depuis longtemps, avait conçu le dessein de quitter le monde pour entrer en religion. Théophane y pensait souvent, et craignait que si sa sœur Mélanie venait à s'éloigner la première, cela ne mît obstacle à la réalisation de son dessein, car son cœur lui disait qu'ils ne pourraient abandonner, tous les deux en même temps, leur père bien-aimé. C'est ce qui explique ses instances pressantes auprès de son directeur, dès le jour même de son sous-diaconat, dans le but d'obtenir enfin son consentement à son départ pour le Séminaire des Missions-Etrangères.

Il y eut donc comme un combat de générosité entre ces deux cœurs épris du même amour de Dieu, dominés par les mêmes pensées de sacrifice. Ce fut la sœur qui céda. Après mûre réflexion, elle comprit qu'elle devait continuer encore à tenir, dans la famille, la place de sa bonne mère, enlevée de ce monde, comme nous l'avons vu, plusieurs années auparavant; elle comprit de même que, plus facilement que son frère, il lui serait permis peut-être, plus tard, de suivre sa

vocation, et d'ailleurs, que, dès ce moment, elle pouvait se lier par des vœux et commencer à vivre en religieuse, tout en demeurant dans le monde : c'est ce qu'elle fit.

Avant de laisser partir le pieux sous-diacre pour la maison bénie, où depuis plus de deux siècles se formaient les apôtres de la Chine et du Tonkin, le supérieur du Grand-Séminaire de Poitiers jugea nécessaire d'obtenir préalablement l'autorisation de l'évêque du diocèse.

Nous trouvons la mention de cette démarche et le récit très intéressant de son heureux résultat, dans une lettre adressée par Théophane à l'abbé Moineau, ancien principal du collège de Doué, devenu alors curé-doyen de Moncontour, pour lequel il avait conservé les sentiments du respect le plus filial.

La lettre est du 5 février 1851.

«... Hier, 4 février 1851, M. le Supérieur du Grand-« Séminaire, accompagné de l'un de ses séminaristes, « cheminait, 10 heures passées, dans les rues de « Poitiers, se dirigeant vers l'évêché. L'un et l'autre « étaient silencieux, mais le visage du jeune séminariste eût paru, à qui l'eût examiné, rayonnant de « bonheur et d'espérance. Arrivés chez Monseigneur, « M. le Supérieur entre seul, puis sort après quelques « minutes; et notre séminariste est introduit à son « tour. Jamais la pensée d'une telle entrevue n'était « entrée en son esprit ; un pauvre petit séminariste « seul à seul avec son évêque ! avec son évêque qui « l'accueille avec une excessive bonté, une indulgence « inexprimable ! Enfin, le dernier mot est dit, le séminariste s'agenouille et reçoit la bénédiction du « saint prélat, et il s'en retourne ivre de joie. Ah ! « que volontiers il eût entonné un *Te Deum* d'actions « de grâces, de tout l'élan de son cœur et de toute la « force de ses poumons ! Mais parmi les profanes passants qui l'eût compris (1)?...

(1) Sur cette entrevue intime du jeune séminariste avec son évêque, nous avons un témoignage du plus haut intérêt

« Ah ! Monsieur le Curé, je vous demande pardon
« de tergiverser si longtemps. Je vais donc expliquer
« l'énigme, je vais révéler mon secret.

« Monsieur le Curé, ce petit enfant que vous avez

MONSEIGNEUR PIE
Évêque de Poitiers

« élevé, qui vous doit tout, que Dieu infiniment bon
« a comblé de ses miséricordes, ce jeune sous-diacre
« a entendu une voix intérieure qui lui disait de
« quitter tout sur la terre, père, sœur, frères, amis,
« patrie, tout, pour aller porter la bonne nouvelle du

dans un passage du beau discours prononcé par ce dernier, le 2 février 1862, à l'occasion du premier anniversaire du martyre de Théophane.

« salut à ceux qui l'ignorent, pour aller faire bénir « sur des plages infidèles les noms de Jésus et de « Marie. La demande d'admission est partie au Sé- « minaire des Missions-Etrangères; quand sera le « départ ? Prochainement, j'espère. Mais personne « n'en est instruit dans ma famille, que ma bonne « sœur. Bientôt j'écrirai à mon père bien-aimé : je « serai un bourreau peut-être, mais Dieu qui m'ap- « pelle aura pitié du pauvre père. Mes frères, je les « abandonne à la sainte Providence, *Tibi, Deus, de- « relictus est pauper, orphano tu eris adjutor* (1). Ma « sœur, que j'ai prévenue dès les vacances, pleure, « mais elle comprend... elle est soumise... elle a « même la force de bénir Dieu. — J'irai les voir pour « la dernière fois, leur dire un suprême adieu ici- « bas ainsi qu'à tous ceux dont les noms sont et se- « ront toujours gravés au fond de mon cœur... »

Le moment était enfin venu d'annoncer la terrible nouvelle au père vénéré, qui, fier d'avoir un fils si distingué et d'esprit et de cœur, de caractère et d'intelligence, avait déjà fait pour l'avenir les plus belles combinaisons. Théophane n'ignorait pas cette particularité, et son œil avait déjà découvert tout ce qu'il y avait de difficile et de délicat dans sa situation. Il connaissait bien le courage de son père, sa foi patriarcale, son cœur généreux; mais il savait aussi qu'il était, lui, le fils chéri, l'enfant de prédilection, et son cœur, plus encore que son intelligence, avait calculé la force du coup qu'il devait porter. Néanmoins, il ne voulut pas qu'une bouche étrangère, ni qu'une main empruntée annonçât la grande nouvelle; mais, s'étant armé de force et de résolution, au pied du saint autel, après une communion fervente, il mit lui-même la main à la plume, et écrivit la belle page que nous transcrivons :

(1) C'est à Vous, mon Dieu, que le pauvre a été laissé; Vous serez le soutien de l'orphelin. (Psaumes.)

« Mon très cher Père,

« Il y a un peu plus d'un mois, c'était pour votre
« Théophane un grand bonheur de vous avoir pour
« témoin de son sacrifice et de sa consécration à Dieu.
« Vous même, père, avez de vos mains, pour ainsi
« dire, présenté la victime au Seigneur. Ah ! pauvre
« et chétive victime ! Et néanmoins, le Seigneur, qui
« est bon d'une bonté sans bornes, a bien voulu la
« recevoir pour agréable, telle quelle. Ah ! que le
« temps depuis a marché vite ! Dieu, voyez-vous, mon
« père, mène les hommes, et les hommes vont. Voici
« que le Dieu de miséricorde m'a pris par la main,
« comme son enfant; il m'a dit, et c'est bien sa parole
« que j'ai entendue, parole entraînante, irrésistible :
« Mon fils, mon fils, viens, suis-moi, ne crains rien;
« tu es petit, pauvre, faible, mais je suis le Dieu
« tout-puissant; viens, je serai avec toi. — Et moi,
« puis-je donc avoir une volonté en présence de la
« volonté divine ?

« Mon père bien-aimé, avez-vous compris ? — Un
« jour Dieu dit à Abraham : Prends avec toi ton fils
« unique, ton fils de prédilection, ton Isaac, et va me
« l'offrir en holocauste au lieu que je t'indiquerai.
« Et Abraham obéit sans différer un seul instant,
« sans murmurer, et son obéissance plut au Sei-
« gneur.

« N'est-ce pas, ô mon bien-aimé père, vous avez
« compris maintenant ? — Eh bien ! voici que votre
« fils que vous aimez, votre Théophane, se présente
« à vous lui-même ; il n'a point voulu emprunter le
« secours d'une voix étrangère, il vient ouvertement
« et sans chercher des détours indignes de vous et de
« lui. Oui, c'est Dieu, le bon Dieu qui le veut. Oh !
« dites que vous aussi, dites que vous voulez bien que
« votre Théophane fasse un Missionnaire !

« Pauvre père ! le mot est dit; allons, que la nature
« ne faiblisse pas. Mettez-vous à genoux, prenez le
« crucifix suspendu à la cheminée du bureau, celui



BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F.

« qui, je crois, a reçu le dernier soupir de ma mère, « et dites : Mon Dieu, je le veux bien, que votre sainte « volonté soit faite ! Ainsi soit-il !

« Mélanie est prévenue : il est bon qu'Henri et Eu- « sèbe ne sachent rien d'ici à quelque temps, je me « réserve moi-même de leur annoncer la première « nouvelle de vive voix. Le jour de mon départ n'est « point fixé, il est possible qu'il ne soit pas très éloi- « gné. En tout cas, j'irai *sûrement* passer quelques « jours dans la famille, avant de la quitter.

« Il est bon que le secret soit gardé; néanmoins, je « crois convenable que ma marraine en ait connais- « sance. Vous pourriez l'instruire vous-même, en at- « tendant que je lui écrive...

« O mon pauvre père, pardonnez-moi d'avoir moi- « même frappé le coup. Il y en a peut-être qui pour- « raient vous dire que je suis un insensé, un ingrat, « un mauvais fils. Mon père, mon bien-aimé père, « vous ne le penserez pas. Ah ! je sais que l'âme de « mon père est grande et noble, parce qu'elle s'ins- « pire aux sources de la véritable grandeur, de la « véritable noblesse, aux sources de la religion et de « la foi !

« Mon père, oh ! oui, vous le voulez bien. Mon pau- « vre père, j'ai contristé votre cœur ! Ah ! le mien « aussi est plongé dans une grande douleur. Le sacri- « fice est rude ! O Seigneur Jésus ! puisque vous le « voulez, je le veux aussi moi, et mon père également « le veut bien.

« Allons, résignation, père ; confiance en Dieu et en « la sainte Vierge ! Prions les uns pour les autres ! — « Je m'agenouille à vos pieds, père ; bénissez votre « enfant respectueux et soumis.

« Que ma bonne sœur ne s'afflige pas trop, qu'elle « se réfugie dans les saints Cœurs de Jésus et de « Marie ! »

« Théophane VÉNARD,

« *Sous-Diacre.* »

Deux jours après l'envoi de cette lettre, Théophane adressait à sa sœur un petit billet ainsi conçu :

« Ma bonne Mélanie,

« Résignation, confiance en Dieu, amour ! Il est si « bon, si miséricordieux pour nous ! — Le sacrifice « est grand ! la couronne est plus belle ! — Soyons « tous de dignes enfants de Dieu, dont la Providence « veille sur nous d'une manière si spéciale ! — Que « le chapelet se dise à cette intention : que nous puis- « sions dignement correspondre aux grâces de la mi- « séricorde du Seigneur.

« J'embrasse, avec l'effusion du plus grand amour « dont mon cœur soit capable, mon bien-aimé père. »

Mélanie comprend de suite toute la grandeur de l'effort que son frère bien-aimé a dû s'imposer, et, malgré l'intensité de sa propre douleur, elle ne veut pas tarder un instant de lui apporter le réconfort de sa propre résignation, et de lui envoyer en même temps une parole d'encouragement et de tendresse. — Dès le lendemain, elle lui écrit la lettre touchante qui suit :

« Saint-Loup, 10 février 1851.

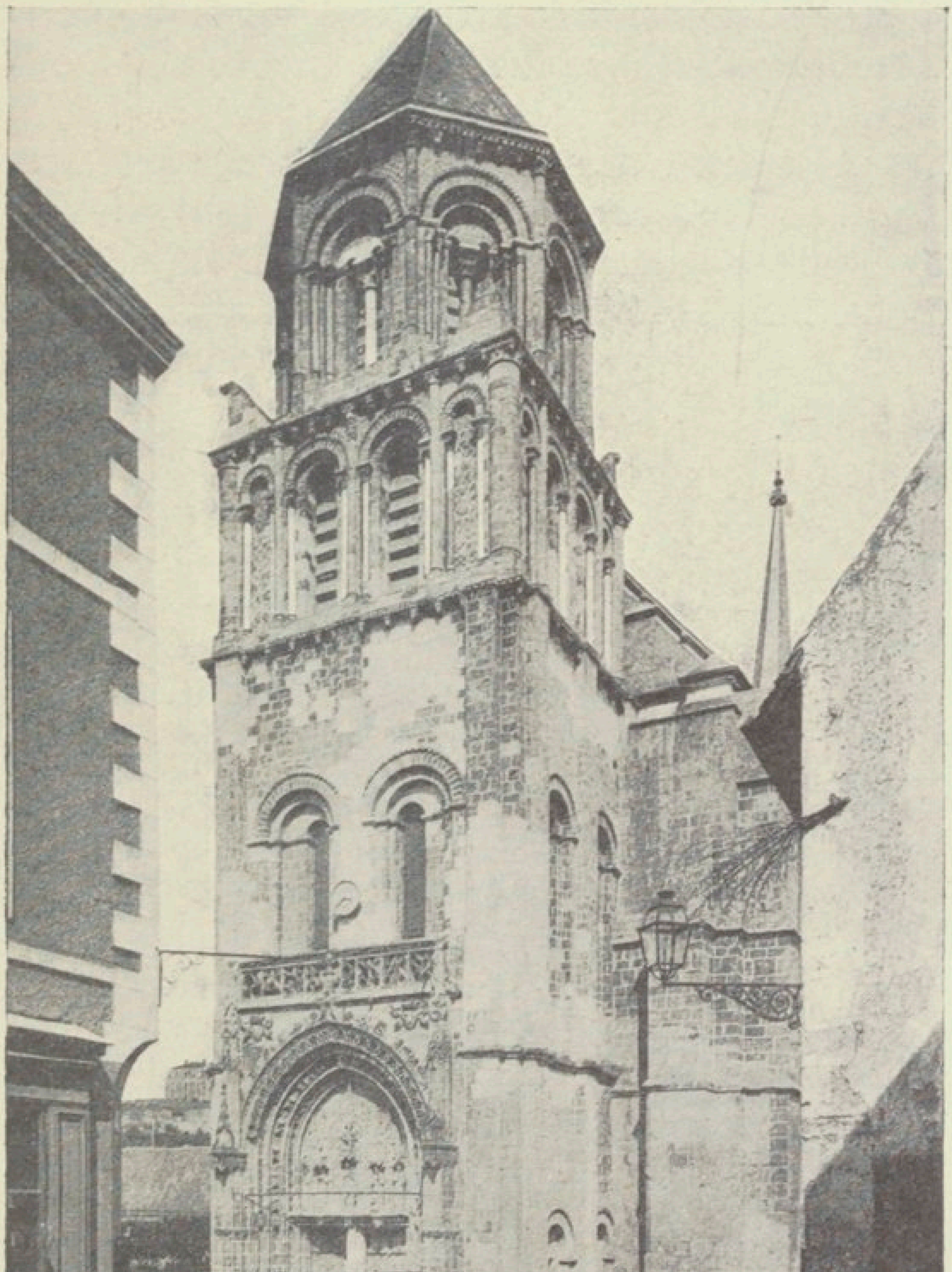
« Mon bon et bien cher Théophane,

« Je veux commencer ma lettre par dire avec toi : « Que le bon Dieu soit mille et mille fois béni, ainsi « que la divine Marie ! O mon bon frère, tu sais com- « prendre tout ce que ta sœur a eu à souffrir, et ce « qu'elle souffre toujours, à l'idée d'une telle sépa- « ration ! Il est vrai que j'étais bien prévenue du sa- « crifice, mais je ne le voyais pas d'aussi près. Mon « Dieu, mon Dieu, aidez-moi ! O bonne sainte Vierge, « vous êtes ma bien bonne mère, je compte entiè- « rement sur vous : daignez vous-même m'inspirer « les sentiments que je dois avoir, tant pour me sou- « tenir moi-même que pour consoler mon pauvre

« père ! O Théophane, pardonne les larmes qui tom-
« bent de mes yeux sur le papier, en t'écrivant ces
« lignes; elles te montreront la grandeur du sacrifice.
« Oh ! ne les condamne pas ! J'ai déjà dit bien des fois
« depuis hier soir : Mon Dieu, je vous le donne, ce
« frère bien-aimé! Vous savez, bon Jésus, que vous
« me prenez par l'endroit le plus sensible, nous avons
« toujours été si unis ! Oh ! oui, nous nous compre-
« nions l'un l'autre, et mon plus grand bonheur était
« et sera jusqu'au dernier moment de jouir de sa
« présence, ou de recevoir ses lettres qui me font tant
« de bien, comme j'éprouvais aussi une grande joie
« de préparer, tous les quinze jours, le petit paquet du
« trousseau. Mon frère, mon cher Théophane, par-
« donne-moi tout cela, je veux m'efforcer d'être aussi
« généreuse que toi. Je vois bien plus clairement que
« jamais qu'il faut acheter le ciel par de bien grands
« sacrifices, mais je ne veux pas reculer.

« Et papa ? Oui, je le sens, il te tarde d'en entendre
« parler. Notre cher et pauvre père est très affligé,
« il se dispose à t'écrire. Je fais ce que je peux pour
« le consoler, il me comprend ; ce soir il me disait :
« Je ne veux pas m'y opposer, mais je ne m'attendais
« pas à un pareil sacrifice. Hier je l'ai engagé d'aller
« aux vêpres de la sainte Vierge. Tu sais que c'était
« la fête du saint Cœur de Marie. Je suis restée à la
« maison, en m'unissant aux pieux associés. Papa est
« maintenant chez M. le curé; moi, j'y suis allée ce
« matin chercher quelques consolations...

« Je te prie, mon très cher frère, de vouloir bien
« m'écrire aussitôt après avoir reçu ma lettre, s'il
« est possible, et de marquer le temps à peu près
« que nous aurons le bonheur de te posséder... Je
« veux ce que le bon Dieu veut, ô mon cher Théo-
« phane, je me jette dans les bras de Marie et je lui
« dis encore que je compte entièrement sur son se-
« cours. Pour toi, mon très cher frère, que le bon
« Dieu te bénisse et te garde toujours ! Puissé-je en-
« fin correspondre entièrement aux desseins du bon



ÉGLISE SAINTE-RADEGONDE A POITIERS

« Dieu et être réunie au ciel un jour avec toi ! Ainsi « soit-il !

« Je t'écrirai encore avec papa; en attendant, je « t'embrasse avec la plus tendre affection en Jésus et « Marie. Ta sœur, Mélanie. »

Avant même d'avoir reçu la réponse si ardemment attendue de son père, Théophane ne peut résister au besoin de s'épancher avec sa sœur chérie, et lui adresse une lettre admirable, dont nous nous reprocherions de retrancher, malgré la longueur, la moindre partie :

« 12 février 1851.

« Ma bonne et excellente Sœur,

« Oh ! que j'ai été attendri en lisant ta lettre ! Oui, « je comprends, et il y a longtemps que j'ai compris, « quel sacrifice j'allais imposer à ma famille, à toi « en particulier, ma bonne Mélanie. Et crois-tu donc « qu'il ne m'a pas fallu faire aussi, moi, un grand, « un rude sacrifice, pour me déterminer à une pa- « reille démarche ? Qui jamais plus que moi a aimé « la vie de famille ? Mon bonheur ici-bas, je ne « l'avais placé que là. Mais Dieu, qui m'avait donné « de goûter, dans la famille, les plus douces et les « plus pures jouissances (je ne sais quel ciment « d'amour, par suite de circonstances que tu con- « nais, a lié nos âmes les unes aux autres, mieux « qu'en aucune autre famille), Dieu, dis-je, a voulu « en sevrer mon cœur. — Oh ! que de combats la na- « ture m'a livrés ! Que de luttes j'ai eu à soutenir ! Et « les luttes du cœur sont bien grandes. Heureuse- « ment, le Seigneur, qui demandait le sacrifice, m'a « donné le courage de le faire, et a daigné me soute- « nir. J'ai eu même la force de proposer à mes amis « de partager ma croix, de présenter de mes mains « le calice d'amertume. Je l'ai fait parce que je con- « naissais mes amis; je l'ai fait, parce que je me suis « confié à la Providence; et je l'ai fait, je puis dire, « avec tranquillité d'âme, parce que je me suis armé

« de foi et d'espérance. Et mon espérance n'était pas « vaine, elle n'a point été trompée. Le coup que j'ai « porté, ah ! sans doute il a frappé fort; mais il n'a « point abattu et réduit ceux que soutenaient la « même foi, la même espérance, le même amour.

« Ah ! maintenant, comprenons les desseins de la « miséricorde divine ! Elevons nos pensées ! adorons, « admirons et bénissons le Seigneur qui a tout fait.

« Est-ce donc que les jouissances de la famille ne « sont pas saintes ? Est-ce donc que Dieu les a con- « damnées ? Ou bien est-ce que nos cœurs y avaient « mis trop d'attache, et que Dieu a voulu nous punir « en nous en privant entièrement ? Ou bien agissons- « nous en insensés aujourd'hui ? Eh non, évidem- « ment non. Le monde dira tout ce qu'il voudra : que « nous importe à nous, enfants de la grâce, qui avons « reçu les célestes promesses ? Le monde, avec ses « maximes, a reçu depuis longtemps, de la bouche « de Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa condamnation.

« Ah ! Seigneur, vos pensées ne sont pas les pensées « des hommes, et votre miséricordieuse Providence « marche à son but, par des voies à elles connues, et « ignorées du monde et de ses adeptes. — Oh ! vois « donc, ma sœur, nous avions une bonne mère, et elle « nous a été enlevée, quand nous ne faisions qu'en- « trer dans la vie; combien nous l'avons pleurée! Mais « cependant, nous nous sommes résignés, et Dieu a « pris pitié des pauvres petits orphelins; il t'a donné « à toi la force et la sagesse, pour tenir dans la fa- « mille la place de notre mère, surtout après la mort « de notre grand'mère, qui s'est doucement en allée « de la vie d'ici-bas à la vie de l'éternité, en nous « invitant à la suivre au ciel. — Un troisième sacri- « fice nous a été demandé, et nous nous préparions « à le faire, avec le secours de la grâce. Bonne sœur, « tu étais déjà donnée à Dieu, mais sa providence en « a disposé autrement, elle a bien voulu se contenter « de notre soumission, sans exiger la consommation « du sacrifice.

« Cependant, Dieu veillait sur ton frère, ma chère « Mélanie, et le conduisait comme par la main dans « les sentiers de sa miséricorde infinie. O miracle de « la grâce ! ô profondeur, ô abîme des bontés de « Dieu ! A quelle sublimité une pauvre et chétive « créature est élevée ! Dieu, qui n'a pas besoin des « ressources humaines pour faire ses œuvres, va « prendre pour instrument de ses desseins ce qu'il y « a de plus misérable, de plus à dédaigner. Moi, c'est « de moi qu'il s'agit, moi, petit et faible, je reçois « en mon âme l'inspiration de l'apostolat !... Ma « sœur, disons donc ensemble : Que Dieu est bon ! « infiniment bon ! que toute la terre le dise avec nous, « et dans un saint transport de reconnaissance !

« Tu vois, mon affectionnée sœur, combien Dieu « nous aime, comme il nous comble de ses dons. Ah ! « un sacrifice nous est encore demandé : Dieu « n'éprouve-t-il pas ses bien-aimés, afin de les épurer « et de les rendre dignes de lui ? Une croix nous est « donnée, disons généreusement merci ! Pleurons, « pleurons ; oh! oui, mais offrons nos pleurs à celui « qui les fait verser. La terre après tout n'est bien « qu'une vallée de larmes, et le divin Maître a dit : « Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront « consolés ! — Et puis, il est vrai que nous allons « nous quitter sur la terre, mais seulement de corps; « nos âmes par la pensée, qui ne connaît pas l'espace, « demeureront unies,et plus inséparablement que ja- « mais. Au ciel nous nous retrouverons ! Oh ! oui, « nous tous ! Ayons donc confiance en Dieu, la grâce « a ses moments: et puis Henri est là, et la Provi- « dence veille sur le petit frère Eusèbe; prions, espé- « rons. Ici-bas demeurons unis dans les cœurs de « Jésus et de Marie.

« Ma sœur, tu as dit : Mon Dieu, je vous le donne, « ce frère bien-aimé. Et moi, depuis des années, je « n'ai cessé de répéter : Mon Dieu, mon Dieu : je vous « les donne : je vous donne mon excellent et bien- « aimé père; je vous donne ma bonne sœur, la moitié

« de mon âme; je vous donne mon cher Henri, je
« vous donne mon petit Eusèbe, je me donne à vous
« avec eux tous; nous tous, nous nous réfugions en
« votre saint et adorable cœur, dans le cœur saint et
« immaculé de Marie, pour toute l'éternité ! Amen.

« Que je parle maintenant de mon cher père ! Ah !
« je suis fier d'être son fils ! Il me tarde de le pres-
« ser sur mon cœur, de l'étreindre de mes embras-
« sements. Mon père, bon courage, foi ferme et iné-
« branlable, amour envers Dieu ! Tout pour le Ciel,
« même votre Théophane ! Ah ! là nous nous retrou-
« verons, là nous serons heureux ensemble ! Mon
« père, ces âmes que je vais aller gagner, je vous en
« fais dès à présent l'hommage après Dieu, elles se-
« ront votre couronne de gloire dans la patrie, dans
« le séjour des élus.

« Je m'en vais, mais je vous laisse un ange con-
« solateur, un bon ange gardien. Quand le temps de
« votre pèlerinage sera fini, Mélanie fermera vos
« paupières, priant à vos côtés, et elle vous parlera
« du pauvre petit Missionnaire, et vous la bénirez et
« lui aussi ! — Mais pourquoi parlerai-je de mourir ?
« Oh ! vous vivrez encore de longs jours pour le bien
« et le bonheur de vos enfants. Le petit Missionnaire
« recevra de loin en loin des nouvelles de la famille,
« et ce sera là une de ses grandes joies. J'espère bien
« d'ailleurs aller passer encore *quinze bons jours* au
« sein de mes amis et jouir de leur présence. »

Le coup porté à M. Vénard par la lettre de son fils fut aussi terrible qu'inattendu; néanmoins, il ne fit pas une de ces blessures mortelles dont le cœur ne saurait se relever; car la foi de M. Vénard n'était pas égoïste, mais profondément catholique. Cet homme qui avait un fils au cœur si large, et qui avait glissé dans ses veines du sang de missionnaire, devait avoir lui-même un cœur d'apôtre; il sentait couler en tout son être un sang généreux, comme le véritable chrétien seul peut en avoir.

D'un autre côté, l'âme de M. Vénard, en cette cir-

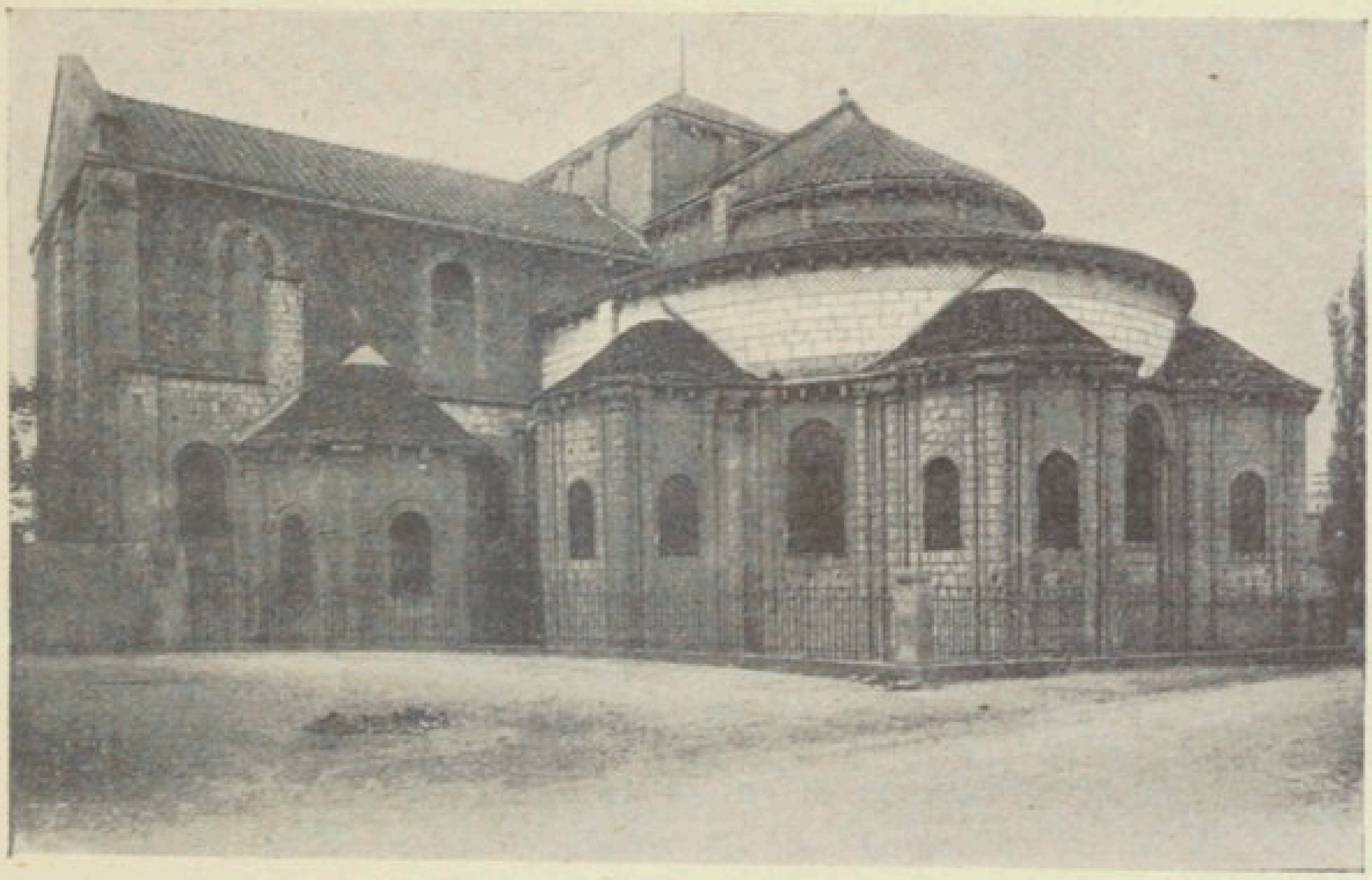
constance, ne fut point, comme un dur rocher, insensible aux plus grandes émotions, et son cœur fut plus bouleversé qu'il ne le fit paraître. Mais sa force de caractère, aidée de la grâce, sut ménager d'autres douleurs plus expansives que la sienne, et dont le débordement pouvait être malheureux. Du reste, le brisement opéré par ce chagrin fut tel que rien ne put jamais en consoler son cœur.

La réponse de M. Vénard ne fut donc pas un refus; loin de là, elle fut un consentement aussi plein que possible, un consentement admirable et vraiment digne de la grande résolution de son fils ; au point que l'on peut parfaitement mettre en parallèle ces deux cœurs généreux, et se demander même lequel des deux l'emporta sur l'autre, dans cette rivalité de vertus sublimes. Un fait fera mieux connaître à qui le bon Théophane demandait une parole de consentement :

Un jour, un ami de M. Vénard, prêtre de mérite, qui avait pu apprécier tout le fond de son cœur, fut pris cependant d'une certaine inquiétude, lorsqu'il eut l'occasion de l'aborder peu de temps après le départ de son fils. Sachant bien que la blessure était encore grande ouverte et se trouvant gêné pour parler de Théophane, il prit des détours, employa des circonlocutions et voulut expliquer avec quelle prudence les directeurs de séminaire avaient coutume de procéder, en des questions aussi graves qu'est celle des Missions Etrangères; il affirma qu'un refus net et tranché était toujours opposé aux avances d'un séminariste sur ce sujet, et que si, enfin, on permettait de partir, c'était après des instances bien des fois réitérées, et lorsqu'on avait jugé véritablement de la solidité de la vocation. M. Vénard écoutait en silence, mais bientôt il se dresse, et ferme la bouche à son interlocuteur stupéfait, par cette parole citée plus tard avec bonheur par Monseigneur de Poitiers : « *Comment dites-vous ! Mais si les directeurs de sé-* « *minaire ou les pères de famille empêchaient les*

« *jeunes ecclésiastiques de partir pour les Missions,* « *que deviendrait la prophétie de Notre-Seigneur Jé-* « *sus-Christ, qui déclare que l'Evangile sera prêché* « *par toute la terre ?* » — La difficulté était résolue, et dès lors cet ami ne prit point de détours ni de précautions pour causer avec M. Vénard de son cher Théophane.

Tel était le caractère du père de notre futur mar-



ÉGLISE SAINT-HILAIRE-LE-GRAND A POITIERS

tyr, un caractère franc, loyal, généreux, sensible même sous une écorce qui paraissait un peu dure au premier abord. Du reste, on peut le juger parfaitement par sa réponse à la lettre de son fils :

« Mon cher et bien-aimé Fils,

« Je n'essaierai pas de te dépeindre ici l'émotion « que ta lettre m'a causée; je pense que tu as calculé « la force du coup, avant de le porter. Oui, mon bon « ami, je suis de ton avis, le sacrifice est rude, et, « cette fois, c'est bien un sacrifice. L'Ordination à « laquelle j'ai assisté pour te présenter au Seigneur « ne m'a rien coûté ; au contraire, elle a comblé mes

« désirs, et j'étais bien content. Aujourd'hui, mon « cher fils, c'est tout différent; je vois toutes mes « combinaisons renversées ; on a grandement raison « de dire : L'homme propose et Dieu dispose. J'avais « conçu l'espoir de te voir un jour placé non loin de « moi, de présenter Henri comme mon successeur, « avec le temps; et ensuite, je voulais te prier de me « recevoir chez toi, afin de finir auprès de toi ma pé- « nible carrière; en un mot, j'espérais que tu me fer- « merais les yeux ; illusions bien grandes !

« Je ne veux pas, mon cher fils, chercher à te dé- « tourner des grandes résolutions que tu as prises, « ni contrister ton cœur par des reproches. Non ; je « me contenterai de te demander si, à ton âge, on est « bien capable de faire d'aussi sérieuses réflexions. Si « tu vois que Dieu t'appelle, et ici, je n'en doute pas, « je te dirai : Obéis sans hésiter; que rien ne te re- « tienne, pas même l'idée de laisser un père affligé « d'une semblable séparation, ni celle que tu ne se- « ras plus abrité quelquefois sous le toit paternel ! « Assez dit !

« Je sais que celui qui met la main à la charrue ne « doit pas regarder derrière lui; je sais aussi que « celui qui laissera son père ou sa mère pour mar- « cher sur les traces de Jésus-Christ, doit espérer une « grande récompense ; puissants motifs ! !...

« Je n'étais pas en état de te répondre de suite, mon « cher fils, car il a fallu, avant d'y penser, payer son « tribut à la nature ; mais aujourd'hui, étant un peu « plus calme, je m'efforce de combler tes désirs. Tu « me demandes mon consentement : je te le donne « sans restriction; ma bénédiction : eh bien ! mon bon « ami, pourquoi te la refuserais-je ?... Tu sais bien « que je suis tout entier à mes enfants ; alors, tu « peux bien y compter. Tout ce qui peut te faire plai- « sir m'en fait aussi, coûte que coûte ! Les sacrifices « pour moi ont commencé par toi, quand je t'ai mené « au collège, parce que je te perdais de vue ; ils ont « continué jusqu'à ce jour : quand et comment fini-

« ront-ils ?..... Triste existence que celle d'un père
« séparé de ses enfants ! Enfin, je me résigne et laisse
« tout entre les mains de Dieu, qui rendra peut-être
« un jour le nouvel Isaac au nouvel Abraham, puis-
« que tu veux bien me comparer au père des
« croyants.

« Ne t'afflige pas de ces quelques réflexions, mon
« cher fils ; les idées sont mal cousues, tu devineras
« ma pensée. Espérons que Dieu nous soutiendra l'un
« et l'autre. Ta sœur, quoique prévenue d'avance, n'a
« pas été insensible à la déclaration, parce qu'elle
« croyait que ce qui était éloigné ne devait pas ar-
« river ; mais, comme tu dis, le temps marche vite...

« Henri s'est aperçu qu'il y avait quelque chose
« d'extraordinaire ; il s'en est informé, rien ne lui a
« encore été dévoilé. Et Eusèbe, le pauvre Eusèbe,
« qui devait se calquer sur toi, il va donc perdre son
« modèle ? — Je vais trop loin, mon bon ami, par-
« donne à un pauvre père qui ne vit que pour ses
« enfants ; je vais trop loin, je crains de te faire de
« la peine, et tu ne le mérites pas.

« Je consens néanmoins à tout ; sois tranquille et
« ne te trouble pas, la main de Dieu est partout.

« En attendant les derniers adieux, reçois les em-
« brassements de cœur d'un père qui t'aime bien
« tendrement.

« Vénard. »

Sous le même pli que la lettre ci-dessus, s'en trouvait une nouvelle de Mélanie, dans laquelle cet ange de la terre, imposant silence à la voix de la nature, et altérée, elle aussi, de la soif du dévouement et du sacrifice, livre à son cher Théophane un véritable assaut de générosité. — Il ne pouvait pas y avoir pour la blessure du cœur du futur Missionnaire de baume plus délicieux.

« Saint-Loup, 13 février 1851.

« Mon très cher et bien-aimé Frère,

« Il vient de s'opérer en moi un changement, qui « me fait regretter les larmes abondantes versées « ces jours derniers, et le serrement de cœur que « j'éprouvais a presque entièrement disparu. Déjà « plusieurs fois j'avais vu le respectable pasteur, « qui s'intéresse tant à mon âme, ainsi que ma bonne « Sœur Angèle, et l'excellente demoiselle D. ; tous « me disaient que j'étais bien peu généreuse. M. le « Curé et ma Sœur ne pouvaient souffrir de me voir « aussi triste ; Mlle D. disait qu'elle voudrait être « à ma place. Enfin, j'ai eu recours aux grâces des « sacrements, et je ne doute pas que le bon Jésus et « sa sainte Mère, à qui j'ai souvent demandé la force « de faire ce sacrifice comme il le faut pour plaire à « Dieu, n'aient opéré ce changement si subit par les « moyens du sacrement de pénitence, et les avis si « salutaires de son ministre.

« Oui, mon très cher Théophane, je veux me ré- « jouir avec toi ! Que le bon Dieu est bon, infiniment « bon ! Combien je veux m'appliquer à lui prouver « que je l'aime ! O mon cher frère, prie beaucoup « pour ta sœur, afin que les desseins du bon Dieu « s'exécutent, selon ses vues toutes miséricordieu- « ses ! Car moi aussi, j'ai senti bien vivement cet « attrait de la grâce qui m'appelait au service du bon « Dieu. Peut-être est-ce à cause de mon manque de « fidélité, que les choses ne se sont pas arrangées, « de manière à me laisser la facilité de suivre la voix « si pleine de charmes qui se faisait entendre. Je « sens que mon désir n'est pas changé ; mais, ô mon « bien-aimé frère, prie, prie pour moi, afin que je « sois meilleure que je ne l'ai été jusqu'à présent. La « seule chose désirable, comme tu nous en donnes « l'exemple, est l'amour du bon Dieu, cet amour « généreux, qui ne s'arrête pas aux difficultés, et « c'est cela que je désire !

« J'arrive de la sainte messe, et j'ai le bonheur de « posséder l'aimable Jésus dans mon cœur. J'ai offert « ma communion en actions de grâces de tant de « bienfaits que tu reçois, et j'ai demandé pour moi « une entière fidélité à la grâce et une pleine con- « fiance en Dieu.

« Papa est bien plus calme. Hier soir, il m'a lu la « lettre qu'il t'écrit ; comme tu verras, il est résigné. « Je l'ai embrassé et je lui ai dit : « *Allons, papa,* « *donnons-le au bon Dieu, et ne nous attristons* « *plus !* » O mon cher Théophane, comme je désire « que tout cela soit pour le plus grand bien de notre « famille !

« Adieu, bon et bien cher. Oh ! oui, bien cher « frère !

« Ta tout affectionnée sœur dans les cœurs de « Jésus et Marie.

« MÉLANIE. »

Aussitôt que la réponse favorable fut arrivée de Paris, Théophane quitta le cher Séminaire de Poitiers, au grand étonnement de tous ses confrères séminaristes, et même de ses amis les plus intimes, qui ne savaient absolument rien. Il paraissait bien extraordinaire qu'il n'eût fait connaître à aucun de ses amis la démarche qu'il méditait, lui qui aimait tant à épancher son cœur et à se faire connaître tout entier. Mais, dans cette rencontre, sa discrétion fut telle, autant par humilité que par prudence, parce qu'il s'agissait d'une affaire grave et aussi d'une grande faveur dont il se jugeait indigne ; au point que, bien souvent, il a déclaré depuis que jamais il ne fût parti, s'il n'eût jugé d'une façon certaine que le bon Dieu l'appelait à lui.

Au Séminaire, on s'attendait si peu à ce départ que, même la veille, on croyait que Théophane était nommé professeur à la pension Saint-Vincent-de-Paul à Poitiers : illusion générale, que le futur Missionnaire exploitait avec son entrain ordinaire. Le

lendemain, quand la chose fut devenue publique, on se souvint de nombre de traits, de petites circonstances qui s'accordaient parfaitement avec l'événement du jour, mais dont jamais l'on n'avait cherché auparavant l'explication.

Un ami se rappela très bien que, lors du départ de M. Bisch, l'année précédente, il avait vu un petit billet dans la serrure de ce jeune Missionnaire ; que ce billet, ayant été respecté, n'en était pas moins devenu le sujet de toutes les conversations, le lendemain, entre séminaristes ; que Théophane se trouva par hasard dans un groupe où l'on parlait de cet incident, et que son front se colora d'une certaine rougeur. Mais le charitable confrère, qui s'en aperçut, évita de le faire remarquer, et, du reste, lui-même n'y donna pas grande importance ; il ne croyait guère à la vocation de son ami. — De même, sa famille s'expliqua aisément pourquoi le cher Théophane ne manquait jamais d'indiquer, de temps à autre, le départ de quelques séminaristes pour les Missions ou les communautés ; il en avait plus de motifs que tout autre. — On remarqua également la forme de son cachet, dont le chiffre avait été gravé par un de ses amis et compatriotes, mais autour duquel il avait ajouté lui-même d'un côté une croix et de l'autre une palme, symboles de l'apostolat et du martyre.

# CHAPITRE VIII

## ADIEUX A LA FAMILLE (1851)

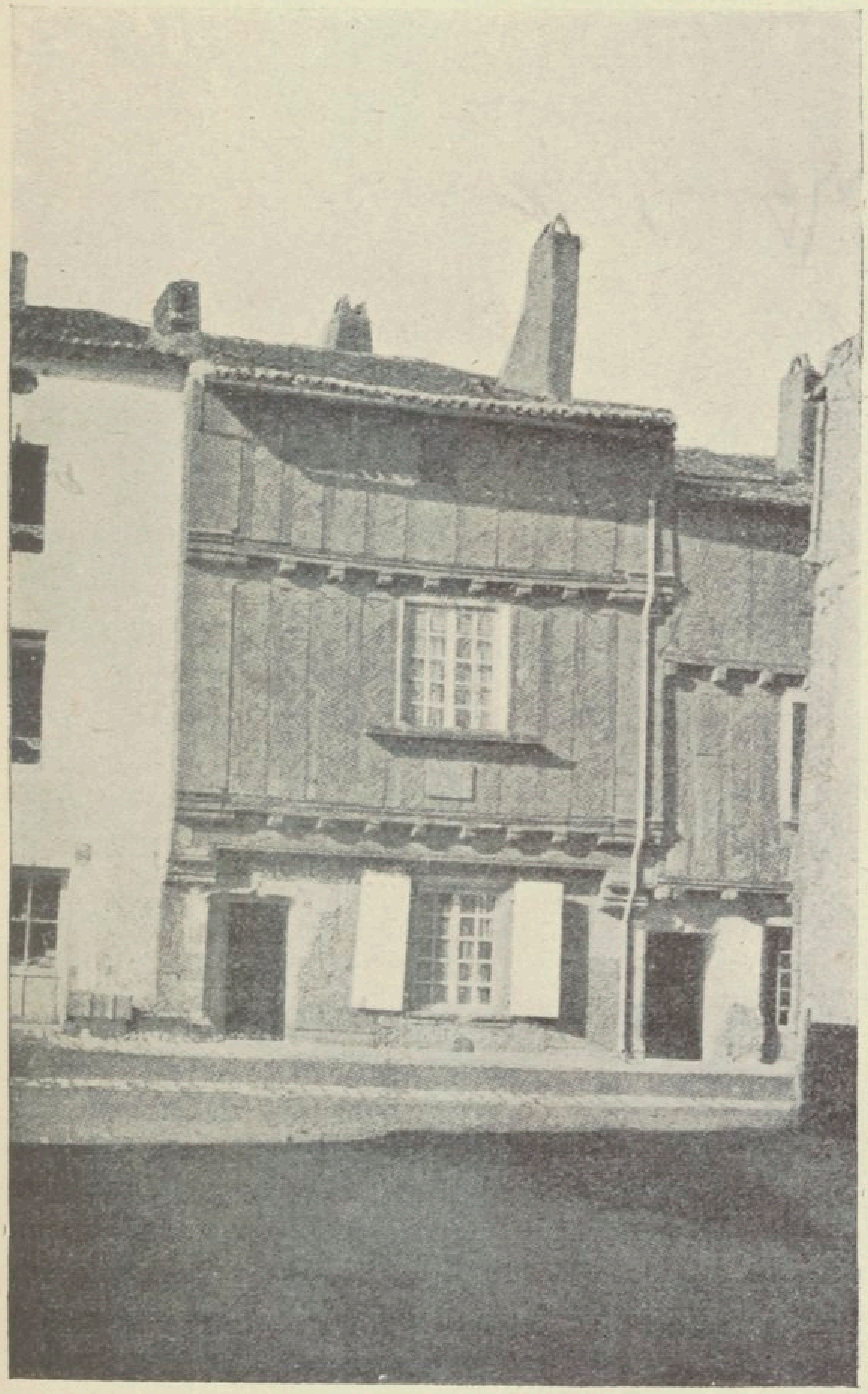
Dernier séjour à Saint-Loup. — Derniers entretiens. — Dernières visites. — Suprême adieu. — Séparation.

Le pieux séminariste arriva dans sa famille le samedi, 15 février, sur le soir. Comme il venait à pied de Parthenay, son frère Henri alla à sa rencontre, selon un avis donné par Théophane, et c'est alors que celui-ci l'initia au secret, dont le hasard lui avait découvert l'existence depuis plusieurs jours. Quant au plus jeune frère, qui se trouvait à Airvault, au collège, il ignorait absolument le grand événement qui devait avoir lieu ; Henri et lui avaient seulement été préparés par un petit billet à peu près ainsi conçu : « Mon cher frère, je te conjure de dire, jusqu'à nou- « vel ordre, un *Souvenez-vous* à la Sainte Vierge, « pour obtenir une grande faveur ; tu sauras bientôt « ce que cela veut dire. » — Mais, alors, les pauvres enfants étaient bien loin de deviner le dénouement de ce mystère.

Henri, âgé alors de dix-huit ans, sut apprécier promptement toute la portée de l'entreprise de son frère. Il comprit qu'il s'agissait d'un grand sacrifice ; mais, en même temps, son esprit conçut tout ce qu'il y avait de beau, de sublime et de généreux dans le

dévouement du Missionnaire. Pour Eusèbe, son incertitude disparut le lendemain, lorsque son aîné et son modèle vint l'arracher à ses études, et l'emmener, pour quinze jours, au foyer paternel. Le cher Théophane, en effet, voulait que la famille tout entière fût réunie encore une fois, et que tous ses membres fissent ensemble le sacrifice volontaire de ces joies indicibles du temps passé, de tout ce bonheur de la vie commune, si douce pour des cœurs qui s'aiment tendrement.

On devine aisément combien le rôle du futur Missionnaire dans sa famille, pendant ces quinze derniers jours passés avec elle, fut pénible pour son cœur, et difficile à remplir. Ce devait être pour lui un rude travail d'avoir à consoler un père, une sœur et des frères bien-aimés, d'une séparation qui lui coûtait autant qu'à eux ; d'avoir à affaiblir le coup qu'il portait lui-même à leur cœur si volontairement, et cela lorsque lui aussi avait peine à se contenir et serrait son propre cœur à deux mains pour l'empêcher de déborder. Il sentait le besoin de se montrer aimant, tendre, affectueux, et en même temps il devait être ferme et résolu. Le pauvre père, il est vrai, faisait un grand sacrifice ; mais, après tout, il lui restait encore trois enfants. De leur côté, la sœur et les deux jeunes frères pourraient unir encore plus étroitement leurs cœurs, se porter une plus tendre affection, et ainsi adoucir, quelque peu du moins, le sacrifice de l'éloignement de Théophane. Mais lui, le Missionnaire, il restera seul, seul avec son Dieu, sur la mer et les fleuves, dans les déserts, les montagnes, au milieu de maux sans nombre, sans consolation, souvent sans un ami ; et, néanmoins, aujourd'hui, il doit consoler les autres, il doit s'occuper d'une foule de choses, faire les préparatifs, voir les parents et amis, dire adieu à chaque maison, à chaque personne, à tout ce qui l'attache à la patrie, dont il ne gardera que le souvenir. Or, Théophane remplit son rôle d'une façon vraiment merveilleuse.



MAISON PATERNELLE DU BIENHEUREUX THÉOPHANE VÉNARD
A SAINT-LOUP

La première entrevue du fils et du père fut une scène que nous renonçons à vouloir peindre, parce que ces choses-là se voient, se comprennent, elles vont au cœur, elles ne se disent pas. Comme le fils admirait son père, et comme le père admirait son fils et le respectait même dès maintenant, ce sentiment mutuel de respect et d'admiration se traduisit par un trait qui ne pouvait pas être prémédité et qui ne fut beau que parce qu'il était imprévu et spontané. Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, et demeurèrent ainsi étroitement unis et comme confondus, sans mot dire, sans pleurs, sans soupirs; les deux cœurs se parlaient; et, après un instant, revenus à eux-mêmes, il n'y eut que cette seule parole : *Mon bon père! Mon cher fils!...* Or, cette parole disait beaucoup, elle disait tout, à ceux qui savaient se comprendre.

Ce spectacle si beau du premier jour ne devait pas finir avec lui : il se renouvela tous les jours suivants, ou plutôt il fut presque continuel. Combien de fois n'est-il pas arrivé de ces scènes attendrissantes et vraiment admirables, surtout le soir, après le repas, lorsqu'on était assis au foyer ! Souvent le silence était assez prolongé, et de temps en temps seulement s'échangeaient quelques paroles ; on causait des Missions, de leurs travaux, de leurs périls ; on mesurait leur éloignement; on calculait le nombre des pauvres païens, on réfléchissait à la solitude et à l'abandon des Missionnaires; et alors soudain l'admiration pour ces cœurs généreux montant en son esprit, le père serrait fortement la main de son fils, et si Théophane laissait échapper de ses lèvres cet éloge plein de respect : « *Oh! que je suis heureux de vous avoir pour père!* » celui-ci répliquait : « *Que je suis fier d'avoir un tel fils!* » Et le même silence recommençait jusqu'à ce qu'il fût encore rompu par un pareil échange de quelques belles paroles.

Assez ordinairement, lorsque Théophane ne se trouvait pas à la maison, les autres membres de la famille se laissaient dominer par la tristesse : on devenait pensif, et dans cet état il fallait peu de chose pour faire couler les larmes ; mais le futur Missionnaire arrivait-il, il égayait toujours la société par mille petites finesses de conversation, mille petits incidents qui dissipaient un peu les chagrins causés par la pensée de l'avenir.

Un jour entre autres, la gaieté et l'entrain prirent le dessus d'une façon extraordinaire. Les frères et la sœur causaient des Chinois ; et, dans leur enthousiasme intéressé par l'amour fraternel, Mélanie, Henri et Eusèbe voulaient aussi quitter la terre de France et accompagner leur cher Théophane; or, ils faisaient à ce sujet bien des plans et combinaisons, dans lesquels chacun recevait sa part de besogne. Cependant, le pauvre père écoutait en silence tous ces beaux projets, et attendait qu'enfin on lui trouvât aussi quelque fonction ; mais il vit bien qu'on l'oubliait complètement, ou que peut-être on voulait ménager sa douleur. Alors, semblant sortir d'une rêverie qui n'était qu'apparente, il se retourna vers ses enfants et leur dit, avec un à-propos dont ceux-ci ont toujours gardé le touchant souvenir : « *Et moi, donc, que vais-je devenir? Voulez-vous me laisser tout seul ici, comme le bonhomme Zébédée, à raccommoder mes filets? Je n'accepte pas ce rôle, je partirai avec vous !* » — Les enfants de M. Vénard, et surtout le bon Théophane, trouvèrent la parole et la comparaison vraiment délicieuses, et, dès lors, ils ne laissèrent plus de côté dans leurs plans de Missions, le père au cœur généreux, qui, lui-même, eût désiré pouvoir accompagner son cher fils.

Il le lui déclara plusieurs fois pendant ces quinze jours, et avec un accent qui ne permettait aucun doute : « Mon cher enfant, disait-il, si j'étais seul avec toi, je partirais sans hésiter ; mais je me dois à tes frères : cette obligation passe avant tout le reste. »

Et parfois il ajoutait avec une conviction profonde : « D'ailleurs, je ne tiens pas à la vie, j'y ai connu trop de douleurs pour m'y attacher ; mais je demande à Dieu de me donner encore le temps et les moyens de finir ce que j'ai commencé ; après cela, je dirai mon *Nunc dimittis.* »

Cependant, le temps passait bien rapide, et chaque jour le cœur se serrait davantage à la pensée des derniers adieux qui approchaient. C'était surtout le soir que l'on se trouvait plus triste, quand toute la famille réunie se communiquait les sentiments divers dont tous les cœurs étaient pénétrés. Comme toujours, et avec bien plus de raison encore que par le passé, le chapelet se récitait en commun ; on lisait un chapitre de l'*Imitation* en rapport avec les besoins actuels des âmes, puis on faisait la prière et on s'embrassait avant de se retirer pour le coucher. Cette séparation ainsi faite devenait de plus en plus pénible chaque jour, parce que l'on pensait qu'enfin arriverait un soir où ces pieux épanchements auraient lieu pour la dernière fois, un soir où l'on dirait au bon Théophane adieu pour toujours. On se répétait alors : C'est d'aujourd'hui en huit jours ; c'est dans quatre jours ; il n'y a plus que deux jours ; puis, enfin : Oh ! demain, ce sera pour la dernière fois !

Comprend-on, après cela, combien ces cœurs si aimants avaient de peine à se quitter ; combien, en approchant du dernier jour, les témoignages d'affection devenaient plus tendres et plus prolongés ! Alors on causait encore quelques minutes, et, enfin, on s'embrassait encore ; et même, je ne crois pas ici faire injure à la pieuse Mélanie en dévoilant qu'elle restait toujours la dernière, voulant pour elle le dernier adieu du jour. Sa mémoire avait toujours oublié quelque chose, certain secret du cœur qu'il fallait absolument confier au bon Théophane ; et bien souvent pour avoir le loisir de causer davantage, elle montait avec lui jusqu'à sa chambre, où

quelques minutes s'écoulaient encore dans une causerie intime ; et nous savons même que le frère venait à son tour reconduire sa sœur, et là, enfin, il fallait bien une séparation.

Malgré ces veilles prolongées assez avant dans la soirée, il restait néanmoins quelque chose à dire, au point que la dernière nuit dut y passer tout entière ; la sœur avait à faire les derniers apprêts du trousseau, son frère voulait lui tenir compagnie. Après dix ans écoulés, Théophane, alors confesseur de la foi, se rappelait encore cette particularité, qui lui fut un baume consolateur dans la captivité de sa cage. Il l'écrivit à sa sœur elle-même, quelques jours avant son immolation : « *C'est avec toi, chère Mélanie, que j'ai passé cette nuit délicieuse du 26 février 1851, qui était notre dernière entrevue sur la terre, dans des entretiens si sympathiques, si doux, si saints, comme ceux de saint Benoît avec sa sœur !* »

Le lendemain qui suivit cette belle nuit fut définitivement le jour fixé pour le départ ; on avait besoin de force pour toute la journée : on alla en puiser aux pieds des saints autels, près du tabernacle sacré. Toute la famille assista à la messe et fit la sainte communion pour témoigner au Seigneur, devant tout le monde, que le sacrifice, bien qu'il coûtât cher, se faisait néanmoins de bon cœur. Théophane, qui servait la messe, ressemblait plutôt à un ange qu'à un homme, et les témoins de cette pieuse scène s'en sont rappelé toutes les circonstances avec attendrissement et avec bonheur.

Après le déjeuner, il était temps de commencer les visites d'adieu : dans toutes les maisons, ce furent des soupirs, des larmes, des sanglots, parfois des reproches amers dictés sans doute par l'intérêt et l'attachement à la famille, mais qui ne manquèrent pas de frapper avec violence le cœur du pauvre partant. Cependant, il parut toujours joyeux, tarissant les

larmes par une bonne parole, éludant les réprimandes par une pieuse pensée, quelquefois par une fine plaisanterie, toutes choses qui montraient comment la vertu avait su dominer en lui les mouvements de la nature ; il semblait en tout cela agir sans effort, et cependant il dira, en arrivant à Poitiers, que son cœur ne pouvait plus y tenir : il était suffoqué par sa douleur concentrée.

Dans cette journée de visites, son frère Henri eut la pieuse pensée de le conduire au cimetière de la paroisse, où ensemble ils prièrent une dernière fois sur la tombe de leur mère chérie, qu'ils avaient tant pleurée. Quitter ces précieuses dépouilles coûta encore beaucoup au bon Théophane : il aimait tant sa mère, il avait ressenti tant de chagrin de ne pouvoir demander sa bénédiction à son lit de mort ! Du moins, il fut heureux de pouvoir lui dire adieu avant son départ, lui promettant de se trouver au suprême rendez-vous du ciel, où déjà il avait la douce confiance qu'elle-même était arrivée, comme nous l'avons expliqué précédemment. Aussi il sut toujours gré à son frère de sa bonne pensée ; elle fut sa consolation bien souvent, et parfois il en rappela avec délices le touchant souvenir.

Le départ de Saint-Loup avait été fixé à neuf heures du soir, Théophane ayant préféré cette heure avancée, pour éviter le trop grand concours de témoins, qui n'auraient pas manqué de se trouver là, à une heure quelconque de la journée ; son frère et un excellent ami devaient le conduire à Parthenay, pour prendre, à minuit, la voiture publique. On se mit donc à table d'assez bonne heure pour le dernier souper de famille, auquel assistait M. le curé, dont l'amitié réclamait la présence, et qui, d'ailleurs, avait un ministère à remplir au moment suprême. Grâce au concours de ce vénérable ami de la famille, et surtout à la vertueuse amabilité de Théophane, le repas ne fut point triste ; eu égard aux circonstances, il fut même quelque peu joyeux. Le pauvre père ne

pouvait prendre que peu de part au dîner comme à la conversation ; il paraissait rêveur, pensif, réfléchi ; on aurait pu craindre même pour le dénouement, si sa mâle énergie n'eût été bien connue de tous. Quant aux enfants, ils semblaient, au contraire, avoir complètement oublié ce dont il s'agissait, à voir leur gaieté franche et peu embarrassée : sur la fin, cependant, une première parole d'adieu prononcée par leur père, au moment où d'ordinaire la joie éclate, ramena leur esprit à la triste réalité.

Quand le repas fut fini, il fallait déjà précipiter les choses, car l'heure avançait. Comme tous les jours précédents, on dit en commun le chapelet ; Théophane lut un chapitre de l'*Imitation* choisi pour la circonstance, puis tous se mirent à genoux pour faire la prière du soir. D'ordinaire, c'était la sœur qui récitait cette prière ; mais elle prévoyait en ce jour n'en avoir pas la force : aussi Théophane voulut bien encore s'en charger. Vers le milieu, sans doute à la pensée que dans quelques minutes on allait se séparer pour toujours, les pleurs commencèrent ; on entendit des soupirs à demi étouffés, puis des sanglots. Mélanie, Henri, Eusèbe, ne pouvaient plus contenir leur douleur, et les assistants, bientôt, comme eux et avec eux, répandirent leurs larmes.

On se releva en silence : « *Mes chers amis*, fit le partant, *l'heure est venue, il faut nous séparer : Mon père, voulez-vous bénir votre fils, votre Théophane?...* » Et il se jeta aux pieds de son père, embrassant ses genoux, scène vraiment digne des anciennes familles patriarcales. Le bon père, toujours ferme, leva les yeux et les mains au ciel, et d'une voix lente, agitée par un léger tremblement, prononça ces paroles, coupées presque à chaque mot, en faisant le signe de la croix sur la tête de son cher Théophane : « *Mon cher fils, reçois la bénédiction de ton père qui te sacrifie au Seigneur ; sois béni à jamais au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il !* »

Alors Théophane, se relevant, demanda de la

même manière la bénédiction de M. le curé. Puis, à commencer par son père, sa sœur et ses frères, il embrassa rapidement tous les assistants, parents et amis, comme chaque soir avant de se coucher ; mais... c'était pour la dernière fois. Henri était sorti pour le départ immédiat, Eusèbe se précipitait entre les bras de son frère en pleurant à chaudes larmes et s'écriant : « *Encore une fois, encore une fois !* » Mélanie était abattue par la douleur, elle tomba sans forces sur une chaise et comme sans connaissance ; le pauvre père était debout, immobile, assisté de M. le curé. « Mes amis, du courage ! Soyons généreux ! » dit Théophane. Il se revêtit de son manteau, prit son chapeau à la main et sortit pour monter en voiture. Tous le suivirent, excepté Mélanie et quelques personnes ; plusieurs habitants de Saint-Loup attendaient dans la rue, pour lui dire un dernier adieu ; il les salua affectueusement, puis : *Adieu! Adieu! nous nous reverrons au ciel!...* Et la voiture roula vers Parthenay ; le grand sacrifice était accompli, et, dès lors, M. Vénard pouvait dire en toute vérité, sans faire injure à ses autres enfants : « *J'ai perdu la plus belle fleur de mon rosier.* »

Arrivé à Parthenay sur le minuit, pour prendre la voiture, on apprit qu'elle était partie depuis cinq minutes, premier contre-temps qui coûtait cher au Missionnaire, car il aurait désiré que la dernière séparation fût faite ; il sentait son cœur sur le point d'éclater. Il fallut néanmoins attendre à six heures du matin une autre voiture ; alors tout fut dit ; mais nos deux jeunes gens remarquèrent fort bien qu'aussitôt monté, Théophane détourna les yeux pour ne plus les regarder, et, à le voir, en s'éloignant, le visage caché dans ses mains, ils pensèrent qu'il pleurait amèrement : n'en avait-il pas besoin pour soulager son pauvre cœur, qu'il avait grand'peine à contenir depuis si longtemps ?

A cette époque, il y avait à Paris un autre Missionnaire du diocèse de Poitiers, M. Bisch, qui devait

ADIEU ! ADIEU ! NOUS NOUS REVERRONS AU CIEL !

bientôt quitter la France, et auquel avait été adressé le petit billet dont nous avons parlé. Notre Théophane avait avancé son départ de deux jours, afin de pouvoir dire adieu à ce cher confrère ; mais, à Poitiers, la première nouvelle qu'on lui apprit fut que ce Missionnaire avait dû quitter Paris le 25 février, pour aller s'embarquer à Lorient sur le *Cassini*, adjoint comme compagnon de voyage à Mgr Verrolles, qui allait rejoindre sa Mission de Mandchourie. Alors, au lieu de passer par Châtellerault, où il avait intention de visiter le respectable père de ce Missionnaire et sa chère famille, notre jeune voyageur dut prendre route par Loudun et Saumur, avec le bonheur d'avoir pour guide le R. P. Rousseau, de la Compagnie de Jésus, alors supérieur de la résidence de Poitiers, qui se rendait à la capitale pour une mission. Théophane annonça à sa famille tous ces contre-temps, avant son départ de Poitiers, et, de là, il prenait occasion d'ajouter :

« Voyez, mes bons amis, comme la Providence « prend soin de l'enfant qui se confie en elle. Conso« lez-vous donc, mon cher père ; croyez bien qu'en « quelque lieu que j'aille, je m'y trouverai bien, si « Dieu est avec moi. Oh ! qu'il en soit ainsi toujours ! « C'est ce que je vous prie de demander pour moi au « ciel. Oui, priez ; la prière fait tant de bien au « cœur ! Priez tous, ou plutôt prions tous, car je « joindrai aussi mes prières aux vôtres et à celles de « nos amis communs. Ce souvenir, que nous garde« rons les uns des autres, nous consolera, nous for« tifiera ici-bas. Nous serons toujours unis dans les « saints Cœurs de Jésus et de Marie, quoique sépa« rés de corps ; et au ciel, ah ! au ciel ! nous nous « retrouverons, nous nous reverrons et nous ne nous « quitterons plus ! Oh ! que nous serons donc heu« reux ! Mon père, ma sœur, Henri, Eusèbe, gar« dons-la bien, cette espérance du ciel et de la « félicité immense dont on y jouit : avec elle, vivons « et mourons ! Ainsi soit-il ! »

# CHAPITRE IX

## L'ASPIRANT MISSIONNAIRE (1851-1852)

Arrivée à Paris. — Le Séminaire des Missions-Etrangères. — L'ange consolateur. — Vertus de l'aspirant. — Esprit de prosélytisme.

Ce fut le 2 mars que Théophane quitta Poitiers, brisant ainsi les derniers liens qui l'attachaient au sol natal, en s'éloignant de ses frères si aimés du Grand-Séminaire, de son vénéré directeur, qui l'avait conduit si sagement dans les épreuves de sa vocation (1), de son tendre ami et compatriote (2), le compagnon de toute sa vie, qui lui rappelait si bien toutes les douceurs de la famille, et qui eût désiré vivement s'élancer avec lui dans la même carrière. Il fit ce dernier sacrifice avec la même générosité que tous les précédents, avec le même calme apparent, la même gaieté de cœur; tous, en le voyant si rempli du feu divin, si embrasé du désir de sauver les âmes, ne pouvaient s'empêcher de concevoir les plus belles espérances pour les travaux apostoliques qu'il devait accomplir, et les éminents services qu'il était appelé à rendre à la Propagation de la Foi dans les pays in-

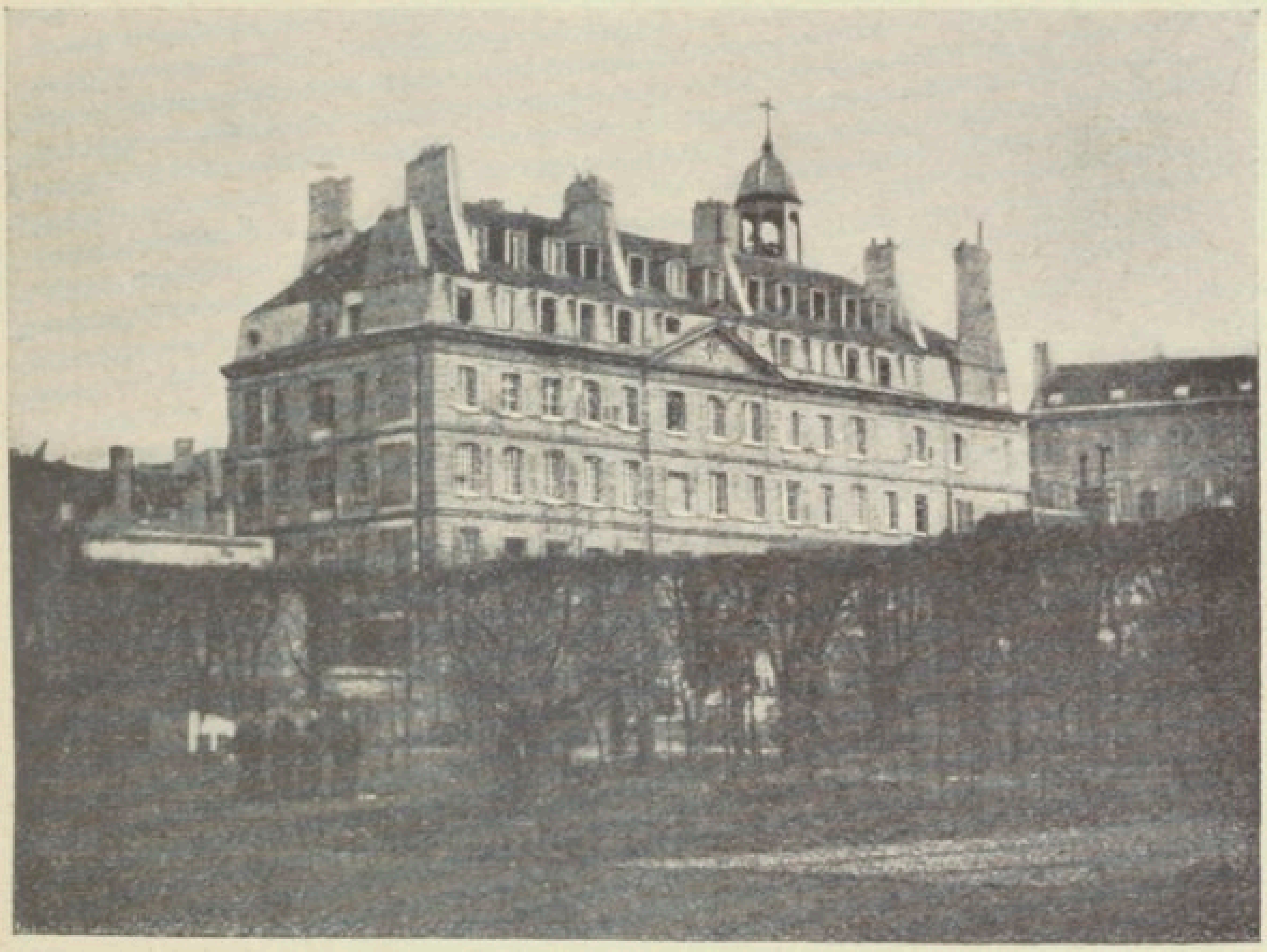
(1) M. l'abbé Baudry, directeur au Grand-Séminaire de Poitiers.
(2) M. l'abbé Paziot, professeur à Poitiers.

fidèles. Pour lui, l'humble sous-diacre se regardait comme un ouvrier indigne ; il n'avait point d'ambition, ou plutôt il n'en avait qu'une seule ; aussi, avec quelle vivacité, pleine de conviction, reprit-il l'ami trop bienveillant qui osait lui dire : « Vous, vous serez Evêque ! — Moi, Evêque ? reprit-il ; oh ! non, mieux vaut le martyre ! » — Cette parole, ainsi échappée de sa bouche, était une aspiration brûlante ; elle pouvait être également une prédiction véritable de la grâce qui lui était un jour réservée.

Mais déjà le futur Missionnaire touche Paris, la grande ville ; il frappe à la porte du Séminaire des Missions-Etrangères, et cette porte lui est ouverte : ses vœux sont satisfaits : « ... Comme mon cœur battait! Comme mon émotion était grande! Cependant, « je n'éprouvais aucun trouble. Je fus présenté, par « le portier, à M. l'Econome de la maison, M. Charrier, confesseur de la Foi au Tonkin, délivré par « l'intervention de la France, il y a quelques années. « A peine suis-je arrivé, que tous mes nouveaux confrères le savent, et ils accourent, à l'envi, m'installer dans ma cellule. Deux descendent chercher « ma malle ; un autre s'occupe de préparer mon lit ; « les autres disposent le reste de mon petit ménage. « En un instant, je suis au courant de ce qu'il y a « de plus essentiel à connaître. De peur que je ne « m'ennuie, ils ne me quittent pas : eux-mêmes me « conduisent voir Messieurs les Directeurs. En un « mot, il n'est point d'attention si délicate qu'ils « n'aient pour moi. Oh ! la charité habite réellement « notre Séminaire ! le parfum de cette aimable vertu « embaume, si l'on peut s'exprimer ainsi, l'air « qu'on y respire... » *(A sa famille, 7 mars 1851.)*

Le Séminaire des Missions-Etrangères ! C'est bien là en effet le sanctuaire sacré de la charité. Ce feu divin y est entretenu et nourri sans cesse, pour de là répandre sa chaleur féconde jusqu'aux extrémités du monde oriental. Au sein de la grande cité, au milieu d'un monde emporté par le tourbillon des

affaires et des plaisirs, et par des préoccupations tout autres que celles dont le mobile est dans la foi chrétienne, des hommes, la plupart encore jeunes, mais déjà apôtres par le cœur, trouvent la solitude et la paix, et, dans cette paix et dans cette solitude, puisent avec abondance les flots de la grâce qui va les transformer. Sainte retraite, nouveau cénacle béni



LE SÉMINAIRE DES MISSIONS-ÉTRANGÈRES EN 1862

que le Saint-Esprit se plaît à visiter, où il distribue avec mystère ses dons merveilleux par lesquels, armés de force et de courage, ces nouveaux soldats du Christ vont s'élancer à la conquête des âmes !

Fondée vers le milieu du dix-septième siècle, et favorisée à ses débuts par tout ce que la France avait de plus illustre en grandeur et en sainteté, la Congrégation des Missions-Etrangères n'a cessé de travailler avec constance et succès à l'œuvre qu'elle a entreprise. Ses apôtres ont planté la croix sur tous les points de l'Extrême-Orient, l'Inde, la Chine et tous les pays tributaires de son gouvernement ou de

sa civilisation ; les îles semées le long de ses vastes continents, depuis les régions brûlées par le soleil jusqu'aux pays glacés du Nord, ont vu luire par elle la lumière de la Foi. Des difficultés sans nombre se sont levées sur le chemin de ses Missionnaires ; ils ont connu tous les dangers, toutes les privations, tous les sacrifices ; des chrétientés florissantes ont été, à plusieurs reprises, submergées dans les flots de leur sang ; rien n'a pu abattre le courage des envoyés de Dieu ; toujours, les apôtres moissonnés par le fer de la persécution sont remplacés par de nouveaux ouvriers, héritiers des mêmes vertus et des mêmes espérances; et c'est au Séminaire de la rue du Bac que tous reçoivent leur mission, après y avoir trempé d'abord leur invincible courage.

Dans le cours de la seconde moitié du dix-neuvième siècle, la maison où se conservent si pieusement les traditions de l'apostolat et du martyre a vu son enceinte insuffisante à contenir cette armée d'élite qui grossit chaque année.

A l'époque de l'arrivée de Théophane, les aspirants étaient une trentaine (ce que l'on considérait alors comme un beau chiffre) (1), et les Directeurs au nombre de six (2). Ceux-ci, anciens Missionnaires et exercés à la vie apostolique, dont ils ont connu les labeurs et affronté les périls, sont chargés de la correspondance avec Rome et les Missions en même temps que de la direction et de l'administration de la maison.

A peine entré dans cette pépinière de saints, le nouvel aspirant se sentit dans son élément : son cœur se dilata et se fondit dans les douceurs de la charité qui y coulait à pleins bords. Pendant tout le temps qu'il passera dans ce béni Séminaire, il reviendra sans cesse sur la joie qu'il éprouve et le bonheur qu'il goûte :

(1) Depuis lors, leur nombre a dépassé 200.
(2) Aujourd'hui (1909) les directeurs sont au nombre de 19, y compris le procureur général de la Société, résidant à Rome.

«... Je ne sais si je dois vous dire, Monsieur, le « bonheur incomparable que l'on goûte au Sémi- « naire des Missions-Etrangères, je craindrais d'ex- « citer en votre âme un regret trop vif de n'y être « pas venu, comme ç'a été une de vos pensées, ainsi « que j'ai eu l'honneur de l'apprendre de votre bou- « che. Ah ! c'est ici que l'on comprend l'Eglise, la « sainte Eglise, catholique, apostolique, romaine ; « que l'esprit se dilate ; que la longueur, largeur, la « sublimité, la profondeur de toutes choses, dans la « pénitude de Jésus-Christ, s'étend sous vos yeux « ravis comme un horizon à perte de vue. Grâces « à Dieu par Notre-Seigneur Jésus-Christ qui m'a « comblé de tant de faveurs ! Aidez-moi, s'il vous « plaît, à le remercier.. » *(A M. l'abbé Moineau,* « *10 août 1851.)*

« ... Monseigneur, en vous parlant maintenant de « mon chétif personnage, je dirai que je vis, au Sé- « minaire des Missions-Etrangères, de la plus pai- « sible et de la plus heureuse vie. Parmi les aspi- « rants il règne une entière fraternité, une fusion « des cœurs charmante. Nos vénérés Directeurs ren- « dent nos rapports avec eux très faciles et pleins « d'abandon.

« Comme à Poitiers, j'ai de beaux modèles sous « les yeux. Hélas! je suis loin d'en être une fidèle « image. J'ai besoin d'indulgence... » *(A Mgr Pie, 16 juillet 1851.)*

Dès le 17 avril de la même année, il écrivait de même à sa chère Mélanie :

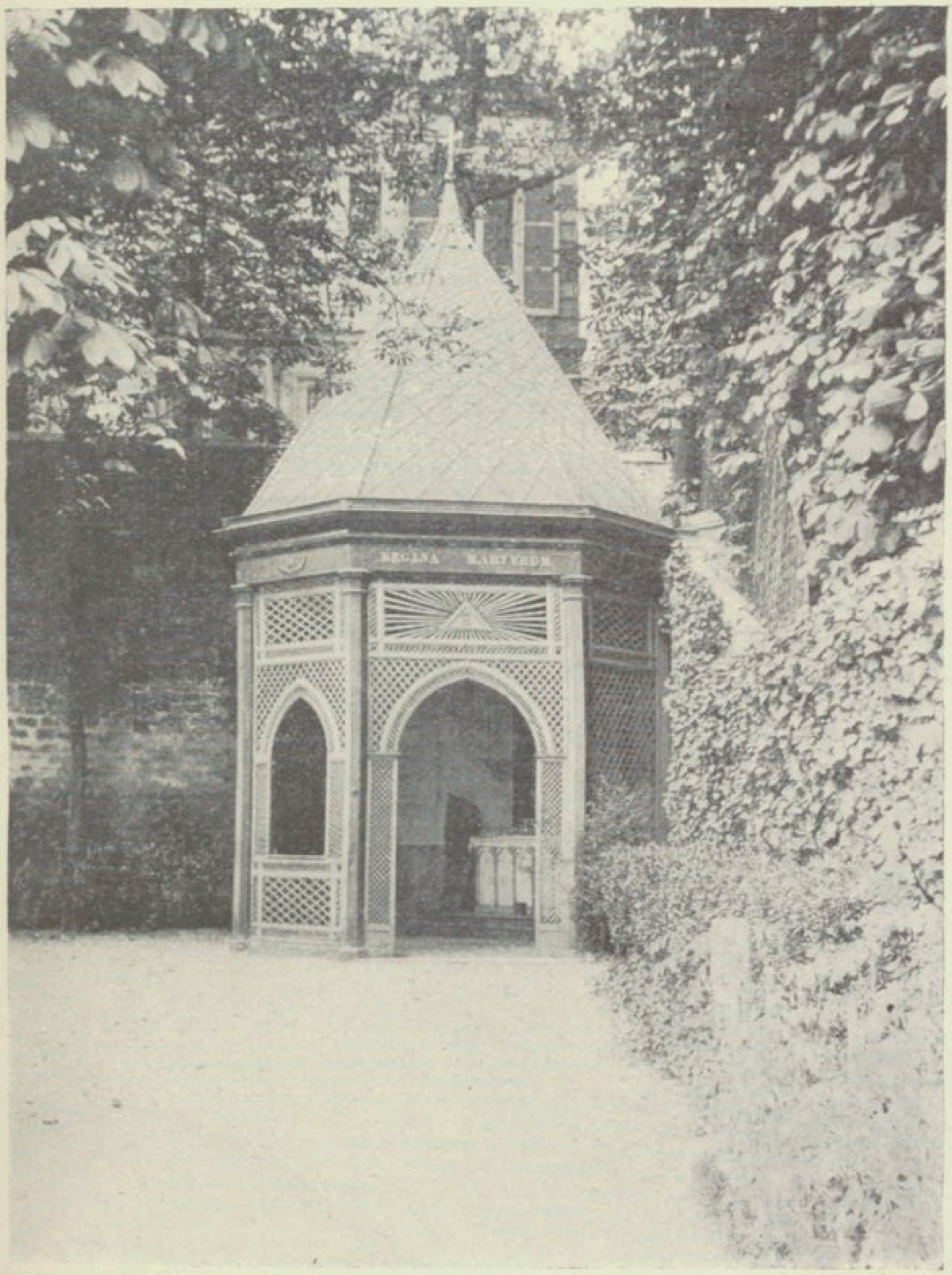
«... Le bonheur habite au Séminaire des Missions- « Etrangères, l'air en est embaumé ! Nous formons « une famille parfaitement unie. Le souci n'y est « point connu, à moins que ce ne soit au milieu des « herbes qui forment les pelouses du jardin ; mais « alors, en le foulant aux pieds, nous le traitons se- « lon qu'il le mérite. »

Et, pour lui prouver que ni au point de vue maté-

riel, ni à celui de la douce piété, rien ne manque à ce bonheur, il ajoute :

« Ce jardin, dont je te parle, est d'un prix inap-
« préciable pour nous dans Paris; il est vaste, coupé
« par de belles allées de tilleuls et de marronniers,
« dont les feuilles commencent à pousser. Une mul-
« titude de petits oiseaux y font entendre un ramage
« perpétuel, les merles surtout y abondent, ils ont
« déjà fait un grand nombre de nids. On y respire
« l'air de la campagne, au sein d'une atmosphère
« empestée.

« Je tiens surtout à te parler d'un petit oratoire
« à jours, disposé en berceau, et consacré à la sainte
« Vierge, qui se trouve à l'un des angles du jardin.
« La statue de notre Mère est au fond ; au-dessous,
« sont plusieurs gradins pour recevoir des flam-
« beaux et des fleurs. Nous nous réunissons chaque
« samedi soir et la veille des fêtes, après notre sou-
« per. Les flambeaux sont allumés ; en outre, les veil-
« les des fêtes, on découvre un beau lustre qui pend
« du sommet du berceau, et on le charge de bougies.
« Voici donc une illumination au milieu du bocage,
« et à l'entrée de la nuit; puis, une voix adresse à
« Marie, en latin, des invocations écrites au-dessus
« des différentes entrées de l'oratoire : *Cause de no-*
« *tre joie*, *Reine des martyrs*, *Reine des confesseurs*,
« *Reine des Apôtres*, *ô Reine conçue sans péché*, *Ma-*
« *rie*, *Etoile des Mers ;* et tous les aspirants du Sé-
« minaire des Missions-Etrangères répondent, chan-
« tant : *Ora pro nobis*. On récite *Pater*, *Ave*, *Memo-*
« *rare*, *Sub tuum*, et on chante quelques hymnes ou
« antiennes à la sainte Vierge ou un cantique. Suit
« la récréation, puis la prière à 9 heures. Mais en
« sortant de la chapelle pour rentrer à sa cellule,
« personne n'oublie d'aller rendre visite aux restes
« vénérés de ceux dont nous avons chanté Marie
« Reine. Autour d'une salle dont le parquet est cou-
« vert d'un grand et beau tapis, et dont les murs
« sont parsemés d'étoiles et de palmes d'or, sont



ORATOIRE DE LA SAINTE VIERGE

« rangés avec ordre les nombreux reliquaires qui « renferment les dépouilles des martyrs de la Con« grégation, qui ont pu être soustraites aux persé« cuteurs. Chacun s'agenouille, et prie et se retire « silencieux en baisant un crucifix teint du sang de « Mgr Borie... »

La salle des Martyrs ne renfermait pas seulement des reliquaires et des ossements : « On y voit encore, disait Eugène Veuillot (1) un peu plus tard, des can« gues, des cordes, des chaînes, des rotins, et, à côté « de ces instruments de supplice., des vêtements « teints de sang et des tableaux. Ces tableaux, sans « perspective, peints à la hâte par des mains inexpé« rimentées, n'indiquent pas même l'enfance de « l'art. Mais ils rappellent le martyre ou, plutôt, le « triomphe de divers Missionnaires français et indi« gènes ; ce sont des témoignages historiques. Mal« gré l'absence d'art, ces peintures font frémir : on « y voit les bourreaux léchant avec une joie féroce « et bestiale leurs sabres teints de sang, et c'est là, « en présence de ces enseignements augustes et ter« ribles, que les futurs Missionnaires sentent se « développer le saint amour des combats apostoli« ques. »

Auprès des autres membres de sa famille, s'il tempérait un peu l'expression de sa joie, c'était afin de remplir auprès d'eux l'office d'ange consolateur. Ainsi, dans sa première lettre du 7 mars, citée plus haut, il terminait en disant : «... Je n'aurais plus « rien à désirer, maintenant que je suis un peu ac« coutumé, si je vous avais près de moi, mes chers « amis. Je sens bien que j'ai fait un grand sacrifice, « et je le renouvelle encore chaque jour. Votre sou« venir, ô mon père, ma sœur, mes frères, votre « souvenir me pénètre jusqu'au fond de l'âme. Vous

(1) *La Cochinchine et le Tonkin.*

« étiez la vie de mon cœur et vous le serez toujours.
« Eh ! qu'importe la distance, puisque nous sommes
« réunis dans les saints Cœurs de Jésus et de Marie !
« Non, nous ne nous quitterons plus. Ici-bas, nous
« serons toujours unis et au ciel encore et surtout. »

Ce retour du cœur vers ceux qu'il avait quittés n'était pas un regret, et encore moins une velléité de revenir sur son sacrifice. Assurément M. Vénard ne crut pas un seul instant que son fils avait peut-être agi à la légère ; cependant il tenta, paraît-il, d'éprouver encore sa constance, et voulut s'assurer jusqu'à quel point sa volonté était inébranlable. C'est ce qui donna lieu à la belle réponse suivante, qui dut faire disparaître complètement les inquiétudes paternelles, supposé qu'elles existassent en réalité :

« 23 mars 1851.

« Mon très cher Père,

« J'ai reçu avec un indicible bonheur le petit pa-
« quet de lettres que vous m'avez envoyé, et j'ai
« versé de bien douces larmes en les lisant. Oui, je
« m'entretiens souvent de votre souvenir ; ainsi que
« vous le dites, mon père, ma pensée me transporte
« au milieu de vous bien des fois, *et en cela je*
« *n'éprouve point de chagrin ; tout au contraire, le*
« *sentiment qui en résulte au fond de mon cœur est*
« *un sentiment de joie paisible et suave que produit*
« *l'amour souffrant et résigné. C'est ainsi que l'âme*
« *pieuse se délecte dans la pensée du ciel, bien qu'il*
« *lui peine de n'y être point encore, en ce séjour*
« *d'inaltérable bonheur.*

« Je suis vivement touché, mon père chéri, de la
« préoccupation que vous cause à mon sujet votre
« tendre sollicitude. Mais vous me permettrez là-
« dessus de vous faire quelque petit reproche. Est-
« ce que je ne suis pas maintenant plus que jamais
« l'enfant de la Providence ? Ne m'avez-vous pas
« vous-même confié à sa garde ? Ah ! bannissez donc
« toute crainte ! Celui qui fait croître les fleurs des

« champs, vêtit et nourrit les oiseaux du ciel, donne,
« comme il l'assure lui-même, un abri au passereau.
« Ah ! il aura bien soin de moi, quelque part que je
« me trouve ; je vaux au moins un passereau. S'il
« me manque quelque chose, c'est votre présence
« auprès de moi ; mais passent encore quelques an-
« nées, et elles passeront comme un instant, et vien-
« dra la réunion et tout sera amplement compensé,
« dommages et intérêts. Quel heureux jour ! Espé-
« rance chrétienne, que tu es belle ! Que tu satis-
« fais bien les désirs du cœur de l'homme, être d'un
« jour ici-bas, créé immortel pour les cieux !... »

Et pour bien lui prouver qu'il n'est pas du tout à plaindre, il donne à ce bon père, sachant que cela l'intéressera beaucoup, le détail de l'emploi de ses journées :

« Surtout, mon bien-aimé père, gardez-vous de
« penser que je mène à Paris une vie rude et pé-
« nible. Voulez-vous, pour vous convaincre, que je
« vous en fasse l'esquisse rapide ? — Nous nous le-
« vons à 5 heures, et c'est là ma plus grande morti-
« fication. Je serais trop heureux de n'en avoir au-
« cune à pratiquer ; tant de bonheur n'est pas pour
« la terre. Je me résigne donc, bon gré mal gré, et
« je vais méditer et prier Dieu, à la chapelle, pen-
« dant trois quarts d'heure ; puis j'entends la sainte
« messe. Tout en priant pour moi, vous pensez bien,
« sans doute, que je n'oublie pas mes parents, mes
« amis et, en particulier, le meilleur de tous, à qui
« je m'adresse en ce moment, et je fais d'eux, aux
« pieds de Jésus et de Marie, une petite mémoire
« du mieux que je puis. Je suis libre, ensuite, jus-
« qu'à 9 h. 1/2, heure de la classe ou conférence, de
« m'occuper selon que je l'entends.

« Mais j'oublie de mentionner le déjeuner, à 8 heu-
« res, non pas, comme au collège, avec du pain et
« de l'eau, mais avec une soupe réchauffante, du
« pain et du fromage et du vin véritable, ce qui est
« assez rare à Paris, puisqu'on y falsifie tout, jus-

« qu'au sel et au poivre. Il n'est pas étonnant que « j'oubliasse le déjeuner : en carême, il faut bien « l'oublier malgré soi.

« La conférence dure une heure, après laquelle il « y a temps d'étude libre jusqu'à 11 h. 3/4, heure de « l'examen particulier, à la chapelle, pendant un « quart d'heure. Ainsi se clôt la première partie de « la journée.

« Pour préparer la seconde, nous allons dîner. La « règle générale de la maison est qu'il faut bien faire « toutes ses actions, mais il y a une recommanda- « tion formelle pour le dîner, et tout ce qui concerne « le même article. Le Missionnaire a besoin de santé « et de force, et c'est pourquoi il a besoin de puiser « l'une et l'autre dans les mets abondants et sains « qui sont étalés sur la table. Chacun s'acquitte de « son mieux, et moi je me garde bien de faire excep- « tion.

« Le dîner terminé, nous allons prendre une ré- « création d'une heure et demie, dans un jardin ma- « gnifique appartenant à la Congrégation, ou dans « les corridors, s'il pleut. Jusqu'au soir, je m'occupe « ainsi que je le juge à propos (1). A 8 heures, nous « avons une autre récréation que nous pouvons pren- « dre au jardin, ou dans les corridors, pendant la- « quelle j'aime à endosser le manteau que vous « m'avez donné.

« A 9 heures moins le quart, tout en nous prome- « nant, nous récitons le chapelet, et moi, en invo- « quant les doux noms de Jésus et de Marie, j'aime « aussi à prononcer le vôtre, mon cher père, celui « de Mélanie, d'Henri, d'Eusèbe et de mes autres « amis, pour en faire comme une couronne que je « dépose au pied de notre bonne Mère, afin qu'elle- « même, de ses mains bénies, elle nous offre tous « à Jésus, et intercède pour nous près de lui.

(1) Théophane n'assistait à aucun cours dans l'après-midi, parce qu'il était dans les Ordres sacrés, et avait terminé sa théologie.

«... Le mercredi, nous allons en promenade. De « temps à autre nous avons permission de sortir « dans la grande ville. Déjà deux fois je suis allé « visiter Notre-Dame-des-Victoires... »

Pendant les premières semaines qui suivirent le départ, les lettres de ses frères étaient toujours plus ou moins tristes et plaintives. Pour cicatriser la blessure faite à leur cœur par la séparation, Théophane s'efforce tout en leur témoignant beaucoup de tendresse, de les distraire et de les intéresser, chacun selon ses goûts et ses préférences ; mais en même temps il ne manque jamais de ramener leur esprit vers des pensées de foi ou d'ordre surnaturel. C'est ainsi qu'il écrit à son frère Henri :

« 6 avril 1851.

« Mon bien cher Henri,

« La lecture de ta lettre m'a beaucoup attendri, et « à chaque fois que je l'ai réitérée, ce qui m'est ar- « rivé souvent. Pauvre et heureux frère, me dis-tu, « quel vide tu laisses, qui ne sera jamais rempli ! « Oh ! je le sais bien, je suis trop aimé pour être « oublié ! Je sais bien que mon souvenir ne quittera « pas ceux dont je me suis séparé, et mon frère en « particulier. — Mais le souvenir n'est pas la pré- « sence ! Je puis le dire comme toi. Ma pensée se « reporte souvent vers le toit paternel, s'arrêtant à « chacun de ceux qu'il abrite encore, et elle s'en va « trouver le collège d'Airvault, puis, repassant par « Saint-Loup, elle retourne vers moi, mais elle est « seule. Ainsi Dieu l'a voulu, mon frère, et nous « nous sommes résignés à sa sainte volonté. Ah ! « bénissons-le toujours ! Est-ce qu'un jour les vides « ne seront pas remplis ? Est-ce que tous nous ne « nous rendons pas au même rendez-vous ? Là, tu « le sais, nous sommes déjà attendus.

« Sans doute, tu te rappelles cette soirée qui pré- « cédait la dernière, en laquelle tu m'accompagnais « dans mes visites d'adieu. Tu eus l'heureuse inspi-

« ration de me conduire au cimetière : nous priâ-
« mes ensemble, nous parlions de notre mère, et toi
« tu pleurais. Ah ! un jour, nous irons la rejoindre
« au ciel, où il lui tarde de nous voir avec elle réu-
« nis ! c'est notre ferme espérance dans les liens de
« laquelle, en nous embrassant, nous avons resserré
« nos cœurs.

« J'ai lu avec plaisir les réflexions que tu fais sur
« mon itinéraire ; il s'y trouve mêlé quelques élans
« poétiques assez heureux. Tu as une juste opinion
« de Paris : les deux extrêmes sont en présence ; le
« vice et la vertu y règnent ; le vice en ce qu'il y a
« de plus ignoble, la vertu portée au plus haut de-
« gré d'héroïsme.

« J'ai pu, à loisir, contempler ce que l'on appelle
« le monde, le jour du Mardi-Gras. J'étais sorti pour
« remplir différentes commissions. Les masques cou-
« raient par toutes les rues, et une foule innombra-
« ble les suivait ; c'était le diable qui se montrait, et
« chacun voulait le saluer et lui faire cortège. Oh !
« les stupides !

« J'ai encore eu l'occasion de considérer le monde
« sous une autre face. Il nous arrive souvent, en re-
« venant de Meudon, où est située notre modeste
« maison de campagne, de passer par Saint-Cloud
« et Boulogne. Ce sont des promenades magnifi-
« ques, qui ont pris le nom de deux bourgs ainsi
« nommés, au milieu de bois très étendus, où l'on
« a réuni tous les agréments imaginables. Saint-
« Cloud est peu fréquenté en ce moment, il est sans
« doute réservé pour le temps des chaleurs ; on tra-
« vaille à réparer ses jets d'eau. Mais les bois de
« Boulogne reçoivent une foule de visiteurs ; on ne
« voit que cavalcades, que trains de toute espèce.

« En sortant du bois, on se trouve dans l'avenue
« qui conduit à la place de la Concorde par l'Arc de
« Triomphe de l'Etoile, avenue plantée d'arbres,
« bordée de superbes maisons, longue d'une lieue au
« moins. Il y a la route des voitures, qui s'y croisent

« par milliers, et la route des gens de pieds, qui s'y « coudoient. C'est le chemin du plaisir, chacun veut « en prendre sa part. Le plaisir est-il au milieu du « tumulte et du fracas ? Oui, pour ceux qui veulent « être étourdis. Et le bonheur ? Non, mon cher Henri; « si tu veux être heureux, reste au foyer paternel. « C'est la vie de famille, quand Dieu est honoré, « quand chacun s'aime et se soutient, qui satisfait le « cœur autant que le cœur ici-bas peut l'être.

« On dit maintenant : Le peuple, la grande fa- « mille humaine ! On voit écrit partout : Fraternité ! « mots vides de sens ! ! Dans ce Paris si fameux on « a en effet aboli la famille. La fusion doit être com- « plète. Ah ! beau mélange que celui qui s'est opéré ! « Si je ne respectais pas les âmes honnêtes et ver- « tueuses qui y font le bien malgré tout, et paraly- « sent les efforts des méchants, je dirais : Paris est « une *ratatouille* (excuse l'expression), un pêle-mêle « confus où personne ne se connaît, ne s'aime, ne « s'estime. Pour que la fraternité soit vraie, il faut « qu'elle soit écrite non sur les murs, mais dans les « cœurs, et elle ne peut l'être que dans le cœur des « bons chrétiens. Alors les liens de chaque famille, « loin de se dissoudre, s'affermissent ; les familles ne « s'isolent pas, mais s'entr'aident mutuellement. Il « s'établit des rapports de réciprocité qui font le « charme de la vie, et puis il résulte de là un bel « exemple, une véritable famille dont tous les mem- « bres sont unis, d'une manière plus ou moins « étroite, dans la charité de celui qui est mort pour « tous, Notre Seigneur Jésus-Christ.

« Ainsi, mon cher Henri, tu vis d'abord pour ta « famille, et moi j'aime à me trouver placé le plus « près de ton cœur ; tu vis pour les amis, tu vis pour « tous les hommes, mais premièrement tu vis pour « Dieu, où plutôt Dieu, en tout et toujours, lui, ton « principe et ta fin, devient le mobile de tout. Que « chacun fasse de même, quelle belle harmonie en « suivra !

« Nous mettons quatre heures pour revenir de
« Meudon au Séminaire des Missions-Etrangères, et
« deux pour y aller, tantôt par un chemin, tantôt
« par un autre, car on peut choisir.

« Un jour nous sommes passés auprès d'une ma-
« nufacture de cordes de violons, que l'on fabrique
« avec des boyaux de chats. Nous en vîmes une
« quantité considérable exposée à l'air sur des per-
« ches, voltigeant au gré du vent ; ils produisent, en
« se froissant les uns les autres, un bruissement as-
« sez étrange et il s'en exhale un parfum d'une ex-
« quise puanteur.

« Nous avons aussi visité l'usine de Sèvres où se
« confectionnent les bouteilles. L'opération ne dure
« guère plus d'une demi-minute. L'ouvrier saisit
« au bout d'un long tube une masse de verre fondu,
« proportionnée à la grosseur de la bouteille qui doit
« en sortir ; il roule cette masse sur une surface
« polie, en soufflant dans le tube, ce qui fait dilater
« le verre liquéfié! Peu à peu cependant, il s'est re-
« froidi ; alors l'ouvrier place la bouteille, à demi
« formée, dans un moule, souffle dans le tube de
« tous ses poumons ; la bouteille alors est achevée ;
« il ne reste plus qu'à la faire cuire.

« Toute la banlieue de Paris est remplie de ma-
« nufactures de toutes sortes.

« Meudon, où est notre maison de campagne, re-
« çoit le nom de bourg : au fond, c'est une petite
« ville de trois mille âmes. Louis XIV y avait fait
« bâtir un château magnifique, qui a été détruit lors
« de la grande Révolution. Il n'y reste plus que les
« constructions secondaires, fort belles, d'ailleurs,
« occupées par des troupes, et les dépendances, où
« le public peut aller se promener. Des terrasses, on
« domine Paris que l'on aperçoit comme un im-
« mense amas de maisons s'étendant par delà l'ho-
« rizon visuel... »

Un peu plus tard (le 2 mai), il écrit au même :

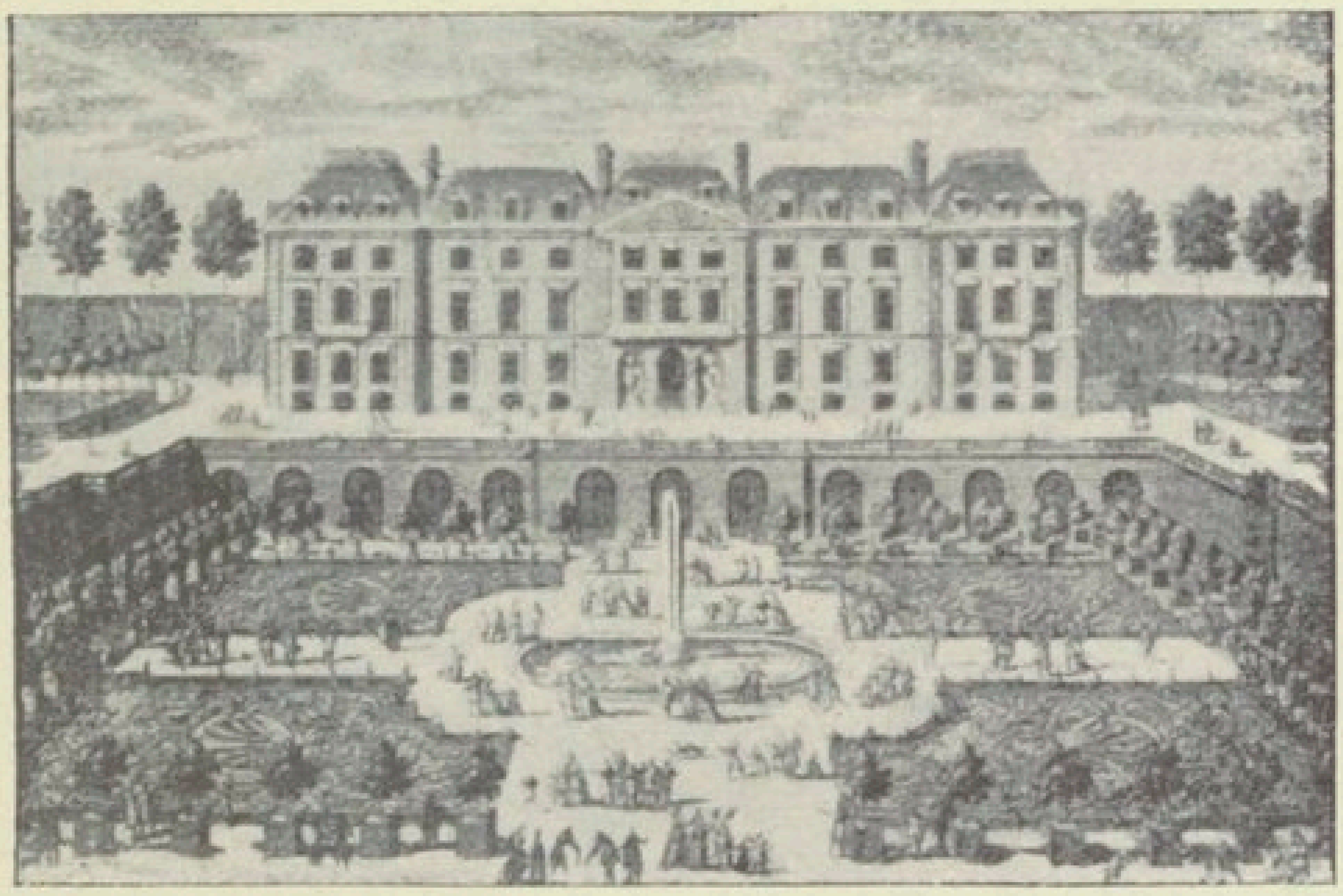
« Je ne suis point étonné, mon cher Henri, que tu

« aies vu de la poésie dans ma lettre, non pas qu'elle
« y fût véritablement, mais ton cœur l'y a mise.
« Puisque tu me parles de poésie, je te ferai à ce
« sujet une réflexion, c'est que le mot et la chose
« ont été profanés par les hommes, et le sont encore
« aujourd'hui plus que jamais. Poésie veut dire élé-
« vation de l'âme, épanchement du cœur épris des
« beautés qu'il découvre dans la création, et de là en
« Dieu. Les mystères chrétiens, surtout le mystère
« de la sainte Eucharistie, sont éminemment poéti-
« ques, là est l'exquise et fine fleur de toute poésie.
« Mais quand je vois messieurs les soi-disant poètes
« porter leurs rêves poétiques dans un vague indéfini
« comme l'espace, sans s'arrêter à rien, puis ensuite
« abuser des mots les plus purs et les plus beaux
« pour revêtir leurs idées de boue et de fange, mon
« âme se soulève. Poésie n'est pas enivrement et
« exaltation des sens ; pouah ! Et les trois quarts et
« plus des poètes font de cette poésie.

« Henri, allons puiser nos inspirations à d'autres
« sources ! Le siècle roule en tous sens ses flots im-
« purs ; ô mon frère, tu as peur, dis-tu ? Courage !
« va, abandonne-toi à la divine Providence ! Dans
« ce mois béni, invoque Marie plus que jamais, avec
« confiance, comme un enfant sa mère ; offre-lui
« toute ta personne, tes pensées, ton travail ; supplie-
« la de t'apprendre à aimer Dieu, fais de ton mieux,
« suis le droit chemin, ne détournant la tête ni à
« droite ni à gauche. Vois-tu l'exilé qui va vers la
« patrie ? Il ne voit qu'elle ! Nous sommes tous des
« exilés. Puis aie confiance en la bonté divine qui
« veille sur toi...

« Le mardi de Pâques, nous avons eu permission
« de sortir dans Paris. Je vais réveiller tous tes ins-
« tincts guerriers en te racontant que je suis allé
« visiter les Invalides. J'ai vu exposés le long des
« murs de la chapelle les nombreux drapeaux ga-
« gnés aux armées ennemies. Je ne te dirai rien du
« monument en lui-même, dont on trouve partout la

« description. Ce que j'ai aimé le plus à voir, ce sont « les invalides eux-mêmes, ces braves qui ont sacri- « fié leur santé pour la patrie. Les uns sont boiteux, « les autres manchots, d'autres aveugles ; ils sont « assis, en grand nombre, le long des corridors, ou « bien dans les jardins, à côté des canons qui pro- « tègent les alentours de leur demeure. On dirait « des voyageurs fatigués, se reposant doucement et « se disposant à un autre voyage, après lequel est le « dernier repos !... »



ANCIEN CHATEAU DE MEUDON

Le 30 du même mois, il disait encore au même :

« Je t'ai dit, je crois, mon cher Henri, dans une « de mes lettres, que du château de Meudon il ne « restait plus que les dépendances ; je me suis « trompé : le château existe en son entier, et je l'ai « visité. J'y ai vu la chambre de Napoléon et celle « de l'impératrice, telles qu'ils les ont laissées. J'y ai « vu entre autres curiosités une cuvette d'agathe du « prix de 500.000 francs.

« Un autre jour j'ai été voir la porcelainerie de « Sèvres : le musée, d'une richesse et d'une beauté « incroyables, les fourneaux et les lieux où travail- « lent les artistes. La porcelaine est une terre que

« l'on tire du Limousin, et qui subit diverses pré-
« parations, et que l'on cuit à différentes fois. Les ar-
« tistes y appliquent les peintures, les dorures, etc.,
« que l'on fait cuire aussi, et c'est ce qui donne du
« prix surtout aux porcelaines. J'y ai vu beaucoup de
« pièces d'un grand prix, des tableaux magnifiques,
« dont l'exécution demande des années. Les plus
« beaux cependant étaient à l'exposition de Londres.

« J'oubliais de te signaler une particularité histo-
« rique du château de Meudon. Pendant tout le
« temps que dura la Terreur, il était fermé et gardé ;
« c'était un lieu mystérieux. Sais-tu ce qu'on y fai-
« sait ? On y tannait la peau humaine. Plus d'un
« terroriste s'est vanté de porter des culottes ou
« des bottes de peau d'aristocrate. On ne fera pas
« moins aujourd'hui, si les choses vont leur cours.

« Rentre au logis, mon cher Henri, va travailler au
« jardin, aide papa dans ses occupations. Sois bon
« chrétien toujours, garde-toi bien de respirer l'air
« qui circule. »

A son plus jeune frère Eusèbe, qui se disposait à aller au Petit-Séminaire, il parle surtout le langage de la piété :

« 15 avril 1851.

« Mon très cher Frère,

« Tu ne peux imaginer que par le plaisir que tu
« ressens en recevant mes lettres, celui qui inonde
« mon cœur à la réception des tiennes. Tes paroles,
« mon cher Eusèbe, brûlantes d'amour fraternel,
« ont pénétré jusqu'à l'intime de mon âme. Je vois
« bien, et je le savais d'avance qu'il en serait ainsi,
« que le sacrifice demandé à ton cœur l'a fortement
« remué ; néanmoins je suis grandement consolé, en
« apprenant par toi-même que tu ne t'es pas laissé
« abattre, et que tu as raisonné ton chagrin. Tu t'es
« jeté dans les bras de Marie, comme un enfant dans
« les bras de sa mère. Oh ! là, sur le sein d'une mère,
« il fait bon reposer sa tête ! Et quand cette mère est

« la toute bonne et toute aimante mère, la Mère des
« mères, Marie, encore une fois disons qu'il fait
« bon reposer sur son cœur ! Que ce soit donc là,
« mon bien cher frère, ton asile toujours, toujours !
« La sainte Vierge est beaucoup aimée et honorée au
« Séminaire des Missions-Etrangères ; aussi bien
« est-elle la seconde providence du Missionnaire.
« Quand donc tu auras quelque peine, que tu éprou-
« veras quelque ennui, va le confier à celle qui con-
« sole; offre par elle à Jésus ta petite épreuve, et ne
« te préoccupe plus de rien. Ainsi n'auras-tu rien à
« craindre ni du diable ni des hommes. Tu suivras,
« paisible et heureux, autant qu'on peut l'être ici-
« bas, le chemin de la vie, et tu arriveras plein d'es-
« pérance là où chacun de nous voudrait être déjà
« rendu. »

« Surtout je te recommande d'éviter la mélancolie.
« D'un autre côté, je ne veux point que tu te livres à
« une joie bruyante qui ne convient pas ; mais la
« vertu s'accommode bien d'une douce gaieté.

« Tu me parles de ton attrait pour les Missions.
« Mon cher Eusèbe, quel bonheur inénarrable pour
« moi, si c'était en toi réellement une vocation qui
« vient du Ciel ! Et pourquoi n'en serait-il pas ainsi?...
« Oh ! que cette espérance me sourit, me cause de
« joie ! Mais, frère, chut ! Il ne faut pas que la pensée
« des Missions te trouble. Qu'elle alimente ta ferveur,
« qu'elle augmente ta foi, ton amour de Dieu, bien ;
« mais loin de ton esprit les vaines imaginations ! Ne
« t'occupe point de l'avenir avec trop d'ardeur. Sois
« tout entier au présent, et place ta confiance en Jésus
« et Marie, demande simplement à être éclairé, et
« demande avec humilité, dans la considération de ta
« propre misère. Puis ne dis mot à qui que ce soit,
« avant d'être rendu à Montmorillon.

« Ah ! Montmorillon ! C'est pour toi le jardin des
« délices. Voici donc ce que tu dois faire : Comme tu
« te sens porté à l'état ecclésiastique, il faut que tu le
« dises à papa, en lui manifestant ton désir et ce qui

« *le motive.* De mon côté je m'occuperai de cette « affaire, et, sois tranquille, elle aura bonne fin : seu- « lement il ne serait pas mal de prier la sainte Vierge « de se mêler aussi de l'entreprise... »

On ne sait qu'admirer le plus dans l'expression de ces sentiments, de la tendresse fraternelle, ou de la délicatesse de touche, ou de la piété qui déborde, simple et sans recherche. On comprend sans peine que, pour ce qui le concernait personnellement, l'amertume de la séparation n'avait pas dû tarder à faire place à la joie la plus pure et à la paix du cœur la plus sereine.

« Le souvenir de ceux que j'ai laissés dans le pays « natal, écrivait-il à un de ses amis, le 23 juillet 1851, « n'a point pour moi d'amertume ; loin de là, il dilate « mon cœur et le console : c'est que je suis un en- « fant gâté de la miséricorde divine, un enfant gâté « de la Sainte Vierge. Elle est une Mère pour moi, et « j'ai bien besoin qu'il en soit ainsi : le diable aurait « bon marché de moi, si j'étais seul. Et puis tous « ceux que j'ai quittés m'ont promis de prier pour « moi, je prie aussi pour eux ; la prière est un cal- « mant pour notre âme... »

Dans la lettre suivante, adressée à Mélanie, ce même sentiment est exprimé d'une façon encore plus saisissante :

« 1er mai 1851.

« Ma chère Sœur,

« Je suis bien aise que tu aies été malade et que la « maladie n'ait pas eu de suites fâcheuses. Je m'em- « presse de te donner la raison de la première partie « de ma phrase, qui pourrait t'épouvanter. Je te trou- « vais trop en santé, et l'excès est partout nuisible. « Tu avais du superflu, cela sied bien vraiment en « quelqu'un qui désire faire abnégation de toutes cho- « ses. Et puis tu as eu l'occasion de souffrir quelque « chose pour l'amour de Dieu. Oh ! tu auras bien « compris l'avantage de ta position. Les souffrances,

« tu le sais bien, sont la monnaie dont on achète le
« ciel. Sous ce rapport tu en es au commencement de
« ta fortune. Pour moi, je n'ai pas le sou, selon le dic-
« ton populaire, je suis gueux, à proprement parler,
« comme un rat d'église ; *mais j'espère aller en Cali-*
« *fornie !* Tu vois donc que mon raisonnement n'est
« pas trop contraire à la charité fraternelle ; d'ail-
« leurs, tu sais bien que je t'aime !

« Tu dis attendre de moi une longue lettre, et je
« l'avoue, tu l'as bien méritée. Oh ! que tes détails sur
« mon petit parterre, sur les lectures du soir, les réu-
« nions de l'Archiconfrérie, m'ont fait de plaisir !
« Mon cœur, à chaque fois que je les relis, entre dans
« la jubilation ; puis, je passe aux autres lettres : je
« reviens à la tienne qui a sa préférence, parce qu'elle
« est la plus longue, car, à part cela, je ne voudrais
« pas établir de comparaison ; il semble que vous
« ayez tous rivalisé à me dire les choses les plus ami-
« cales, les plus affectueuses. Eh bien, vous avez tous
« remporté le prix ! *O mon Dieu ! vous-même ainsi*
« *mettez le baume de la consolation et de la joie dans*
« *nos cœurs, alors que naturellement ils devraient*
« *être brisés de douleur. Vous nous faites goûter tous*
« *les charmes de l'amitié, même quand nous sommes*
« *séparés, peut-être sans retour ! O Dieu ! purifiez no-*
« *tre amour ! Oui, que nous nous aimions, mais pour*
« *vous ! que nous ne soyons qu'un, mais en vous !*
« *Amen...* »

Le même jour, il écrivait à son père, pour le rassurer sur l'état de sa santé, que le carême n'avait pas ébranlée, et, pénétré tout à coup d'une vive impression de sa propre indignité, il profite de l'occasion pour élever la pensée de ce vénérable chrétien, jusqu'à des hauteurs certainement insoupçonnées de lui.

« 1er mai 1851.

« Mon très cher Père,

«... Ma santé va toujours se corroborant ; aussi bien
« je la soigne, et puis, ici, on ne me laisse manquer

« de rien. Tous les mercredis nous allons à Meudon « respirer l'air pur de la campagne...

« Si je jouis d'une santé extérieure assez floris- « sante, je dois en acquérir une autre plus néces- « saire, qui est la santé de l'âme, et il la faut au mis- « sionnaire, forte, à toute épreuve. C'est Dieu sur- « tout qui la donne, mieux encore que la santé du « corps. Oh ! mon père, demandez, demandez-la-lui « pour moi, demandez par l'intercession de Marie, en « ce mois de grâces et de bénédictions. Vous avez fait « de ma personne le généreux sacrifice, vous m'avez « donné au bon Dieu de bon cœur. Oh oui ! mon cher « père, Dieu vous en tiendra compte, au jour des « jours, où tout sera pesé, lui, qui a promis de tenir « compte du *verre d'eau froide* donné en son nom. « Mais plus le présent est riche et précieux, et mieux « il est reçu ; embellissez donc, ornez donc de toute « la ferveur de vos prières votre présent ; plus de « gloire en rejaillira sur votre couronne quand elle « vous sera donnée. Vous voyez : nos intérêts ne « sont pas séparés ; ils ne le seront jamais, puisqu'ils « ont pour lien la charité de Notre Seigneur Jésus- « Christ... »

En montrant comment Théophane savait s'acquitter de son rôle d'ange consolateur, nous ne saurions omettre de citer encore la lettre suivante :

« 21 mai 1851.

« Ma bien chère Cousine et Amie,

« Mélanie m'a fait connaître, dans sa dernière let- « tre, le désir que vous aviez que je fisse recomman- « der la petite Marie aux prières de l'Archiconfrérie. « Je suis bien aise d'avoir eu cette occasion de vous « obliger en quelque chose. J'ai porté moi-même la « lettre de recommandation à Notre-Dame-des-Vic- « toires. L'affaire est donc maintenant entre les « mains de cette bonne Mère, il ne s'agit plus que de « lui exposer la cause, et nous pouvons compter

« qu'elle sera bien plaidée. Mais qu'allons-nous de-
« mander ?... Ah ! je parle à une mère, et je crains
« d'attrister son cœur ; mais aussi je parle à une
« mère chrétienne, et cette pensée me donne de la
« hardiesse. Eh bien ! donc, ma bonne cousine, que
« demanderons-nous à Dieu, par l'intercession de la
« Sainte Vierge, pour votre intéressante petite ? La
« vie du corps ou la vie de l'âme ? Ici-bas la santé, le
« bonheur, ou la couronne de l'innocence dans le
« ciel ? La satisfaction de nos désirs ou la plus grande
« gloire de Dieu ?... Pauvre mère, je vous demande
« pardon de parler de la sorte ; je discute avec la
« tendresse maternelle, je ne calcule pas les coups
« que je porte... Mais pourquoi craindrais-je ? Non,
« je serai compris. Si la santé du corps devait être
« préjudiciable à votre chère Marie, vous ne la de-
« manderiez pas pour elle, n'est-ce pas ? Si le bon
« Dieu destinait ici-bas des souffrances, des infirmi-
« tés, des croix à l'enfant, pour épurer son âme, et
« lui donner une plus belle récompense, vous ne vou-
« driez pas contrarier les desseins de la Providence.
« Oh ! non. Vous ne demanderiez que la grâce de
« la résignation pour vous. Mais peut-être le Dieu
« des miséricordes ne veut pas vous faire subir une
« si rude épreuve, peut-être veut-il exercer votre foi,
« et, si elle en est digne, lui accorder sa demande,
« procurer ainsi sa gloire, celle de la sainte Vierge,
« et vous donner à vous de grands motifs de recon-
« naissance et d'amour envers lui. Donc il faut dire :
« Seigneur, ainsi que vous le voulez, je le veux
« aussi, moi. Amen ! Tout, Seigneur, pour votre plus
« grande gloire !

« Si vous voulez, ma bonne cousine, nous ferons
« une neuvaine qui commencera vendredi, le jour
« que vous recevrez ma lettre, et finira le dernier
« jour de mai, Mélanie ne demandera pas mieux
« que de s'y associer. Nous dirons un *Pater* et un
« *Ave* et le *Memorare* chaque soir. Il serait conve-
« nable de faire confesser la petite Marie, et vous-

« même de communier le jour de l'Ascension ou « le dernier jour de la neuvaine. Ayons bonne espé« rance et prions : Dieu fera tout pour sa gloire et « votre plus grand bien. Veuillez aussi prier pour « moi.

« Recevez, bonne cousine, l'assurance de mon res« pect et de mon affection en Jésus-Christ. »

Parmi ses nombreux confidents et amis du Séminaire de Paris, figuraient en première ligne MM. Dallet et Theurel, tous les deux du même âge que lui, se plaisant comme lui à épancher leur cœur aimant et à se communiquer leurs impressions les plus pieuses. Nous verrons, plus tard, qu'au premier de ces amis, Théophane continua par écrit, après la séparation, ces douces communications de l'intimité; pour l'autre, il eut la joie de ne le quitter qu'un instant, pour le retrouver dans la même arène du combat, où ils vécurent toujours amis, toujours frères, avec le même amour pour Dieu et le même dévouement pour les âmes.

Cependant, aux Missions-Etrangères, cette amitié qui était si douce, si intime, si fraternelle, ne consistait point en une vague sentimentalité, et les tendres liens qui unissaient les trois amis servirent surtout à leur avancement dans les voies de la perfection, où aspiraient tous leurs vœux. Ainsi tout d'abord, entre eux, fut conclu un pacte, par lequel ils devaient se rendre le mutuel service de s'avertir de leurs petits manquements. Au dire de ses amis, Théophane remplissait son devoir en conscience, et même il eût paru sévère dans ses petits reproches, si la gravité de sa parole n'eût été tempérée par la plus exquise douceur. Pour lui, il se tenait sur ses gardes, afin de ne jamais s'oublier, et ses amis, un peu piqués de voir qu'il ne laissait rien passer d'imparfait dans leur conduite, comme aussi pour le connaître mieux, s'avisèrent d'exercer, à son égard, une surveillance rigoureuse sans qu'il s'en doutât. Un d'entre eux nous a raconté ce trait naïf en toute

simplicité : « Pendant quinze jours, dit-il, nous fûmes sans cesse sur ses traces, examinant tous ses actes, saisissant toutes ses paroles ; nous ne pouvions trouver le plus petit point qui donnât lieu à une revanche désirée. Enfin, nous allions nous lasser d'attendre, lorsqu'un jour, un de nous le surprit descendant un peu trop rapidement les marches de l'escalier qui conduit à la chapelle, où ses fonctions de sacristain l'appelaient subitement et en toute hâte. »

Il semble du reste que Théophane n'avait pas besoin de moniteur ; il était pour lui-même plus sévère qu'aucun ami n'eût pu l'être jamais. Par ce travail il devint si humble, que bien souvent, dans la méditation, il se voyait des défauts incompatibles avec la vocation apostolique ; et cette conviction, qui était sincère, le portait à conjurer les âmes pieuses de faire pour lui des prières. Toutes ses lettres finissent par des demandes de ce genre, et, à plusieurs reprises, nous le savons, il alla se jeter au pied de Notre-Dame-des-Victoires, afin d'obtenir la grâce de sa conversion ; il poussa même le scrupule jusqu'à se faire recommander publiquement.

L'humilité de Théophane était très sincère, et contribuait singulièrement à rehausser ses autres qualités, qui le rendaient si gracieux et si aimable et faisaient rechercher par tous sa compagnie. — « Le « pieux Théophane, disait plus tard Mgr Pie, qui « se connaissait en hommes, avait une âme franche « et droite, en quelque sorte transparente ; elle se « laissait volontiers pénétrer par les yeux amis. Doué « d'un caractère confiant et communicatif, il était « très accessible aux charmes de l'amitié ; il avait « surtout besoin d'ouverture et d'épanchement. Or, « le connaître, c'était l'aimer. »

Le zèle dont faisait preuve le futur apôtre à l'égard de tous ceux qui lui étaient chers, excitait en lui un véritable esprit de prosélytisme : il avait à cœur de voir arriver au Séminaire beaucoup d'ouvriers, pour travailler à la vigne du Seigneur.

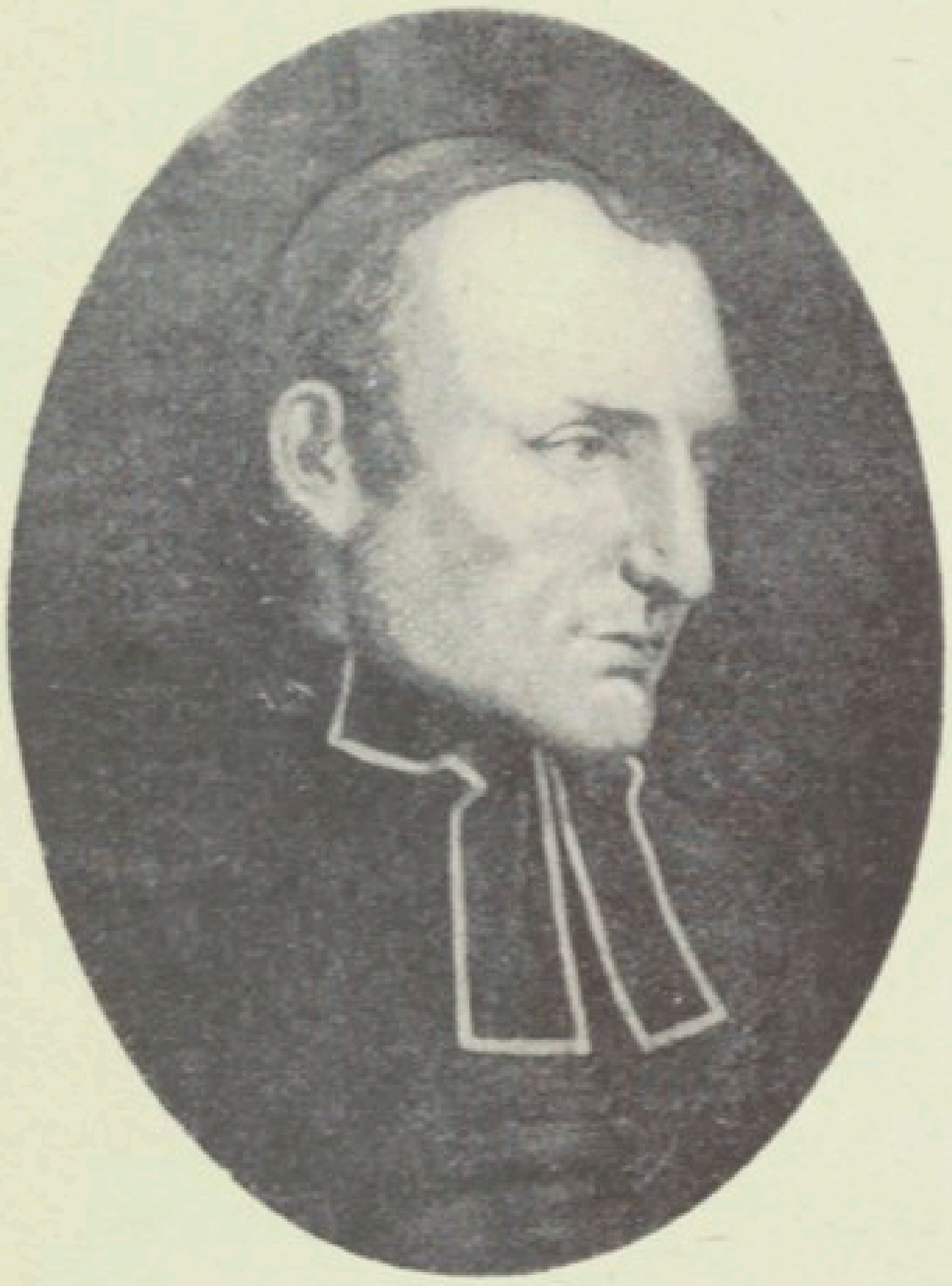
La première fois qu'il écrivit à Mgr Pie, ce fut pour plaider la cause du recrutement des vocations apostoliques. Profitant de la circonstance de la mort du Supérieur du Séminaire des Missions-Etrangères, il s'acquitta de sa tâche avec discrétion et avec beaucoup de finesse et de tact. La lettre était ainsi conçue :

« 16 juillet 1851.

« Monseigneur,

« Je n'ai point oublié l'indulgente et paternelle in-
« vitation que Votre Grandeur me fit de Lui écrire,
« quand j'allais recevoir Sa bénédiction, avant mon
« départ. Plus de cinq mois se sont déjà écoulés de-
« puis ce temps, et j'ai plus d'une fois essayé quel-
« que lettre, puis je m'arrêtais... Je craignais, Mon-
« seigneur, d'abuser de Votre bonté ; mais si je re-
« tardais encore, je craindrais de la méconnaître.
« Permettez-moi, Monseigneur, en commençant,
« de vous annoncer la mort de notre vénérable Su-
« périeur, M. Langlois, dont les feuilles publiques
« vous ont déjà donné connaissance peut-être. Il a
« guerroyé la guerre sainte en pays annamite, pen-
« dant dix-sept ans ; puis, comme vous savez
« sans doute, Monseigneur, il est revenu en France,
« rétablir le Séminaire des Missions-Etrangères, dont
« il est comme un autre fondateur. Après soixante
« ans de vie consacrée à l'œuvre des Missions, Dieu
« a appelé doucement à lui son fidèle serviteur. Oh !
« Monseigneur, quelle belle entrée a dû être la
« sienne dans l'éternité ! Sans doute tous ces apôtres
« qu'il avait envoyés, les milliers d'âmes qu'ils ont
« sauvées, ces glorieux martyrs qui avaient puisé à
« son école l'esprit de foi et de sacrifice, sont accou-
« rus lui faire cortège!
« Pour nous, Monseigneur, nous sommes allés hier,
« 15 juillet, conduire sa dépouille mortelle au même
« tombeau où reposent, dans l'espérance de la ré-
« surrection, les corps de ses prédécesseurs. Chacun

« de nous enviait le sort de notre digne Supérieur ; « chacun répétait : *moriatur anima mea morte justo-* « *rum.* Nous avons traversé les rues de Paris re- « vêtus de nos surplis, nous avons fait entendre « dans la demeure des morts des accents oubliés. Les



CHARLES LANGLOIS
Supérieur du Séminaire des Missions-Étrangères
mort à 84 ans

« Parisiens étaient ébahis, mais ils ont donné des « manifestations d'un respect religieux dont, à tort, « on ne les croyait pas capables...

« Je serai peut-être, Monseigneur, appelé à rece- « voir, à Noël prochain le diaconat. Quand serai-je « prêtre ?... Bien des transformations sont nécessai- « res pour me rendre non indigne du sacerdoce ! Et « puis nous craignons 1852. Enfin que tout advienne

« comme le bon Dieu voudra ! l'avenir est en ses « mains, et je suis l'enfant de sa providence.

« *L'arrivée du cher abbé Bourry a été une de mes « joies ; j'espère que ce ne sera pas la dernière de « ce genre, du moins je le souhaite ardemment.*

« Sans doute, Monseigneur, j'ai déjà beaucoup trop « dit. Que Votre Grandeur daigne m'excuser et me « permettre néanmoins encore de Lui exprimer tout « le bonheur que j'ai ressenti, en apprenant qu'à Sa « sollicitation saint Hilaire de Poitiers a été proclamé « Docteur de l'Eglise catholique.

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'humble hom- « mage de la plus profonde vénération avec laquelle « j'ai l'honneur d'être, de Votre Grandeur, le très « indigne, mais très dévoué serviteur. »

Mgr Pie, qui témoigna toujours une très grande sympathie pour l'œuvre des Missions-Etrangères, répondit à son cher diocésain quelques mots très bienveillants, sous forme de reproche paternel et amical :

« Mon cher enfant, je vous sais bon gré de votre « lettre ; renouvelez-moi ce plaisir quelquefois, « même lorsque vous serez loin. Modérez vos prières « et ne nous retirez pas trop d'imitateurs à la suite « de M. Bourry (1). Vous savez que nous avons bien « des Chinois et des infidèles parmi nous à convertir. « Que la divine bonté vous soutienne et vous fortifie, « mon cher enfant, et qu'elle allume de plus en plus « dans votre cœur la flamme du zèle apostolique. Je « vous envoie mille bénédictions et vous demande de « prier quelquefois pour celui qui vous a introduit « irrévocablement dans la sainte milice du divin « Maître. Votre très affectionné en Jésus-Christ. »

Cette réponse ne fit qu'enhardir le zélé aspirant, et la fois suivante, son plaidoyer, plein d'enthousiasme, s'éleva à la hauteur d'une véritable éloquence :

(1) M. Augustin Bourry, de La Chapelle-Largeau, diocèse de Poitiers, partit de Paris en 1852, et fut massacré en haine de la religion, dans les gorges de l'Himalaya, vers la fin de septembre 1854.

« 5 février 1852.

« Monseigneur,

« J'ai été très sensible au reproche que M. X. « nous a apporté de la part de Votre Grandeur, à « M. Bourry et à moi, au lieu de sa bénédiction tou- « jours précieuse et toujours aimée. Monseigneur, « Votre Grandeur se plaint de ce que nous ne lui « écrivons pas, de ce que nous ne le faisons que ra- « rement. Il faut bien se résoudre à subir la sen- « tence qu'une telle bouche prononce, et que la plus « extrême bonté motive. Je suis donc, Monseigneur, « de Votre Paternité l'enfant docile, et je confie à la « rapide vapeur le soin de vous en transmettre la « preuve irréfragable.

« Je vous remercie, Monseigneur, de nous avoir « donné un frère poitevin de plus, et déjà il est bien « accoutumé dans cette nouvelle famille, vers la- « quelle le portaient ses pensées et ses vifs désirs. « Le jour de son arrivée nous a été un beau jour, un « jour plein, avec son matin et son soir : notre poite- « vin en fut l'aurore, et un frère de Bayonne le cré- « puscule. Le crépuscule et l'aurore ont leurs mys- « tères...

« Notre noviciat se compose maintenant de 31 as- « pirants. En la première ligne se montrent neuf « *pious-pious*, — c'est le mot traditionnel pour dési- « gner les confrères non encore promus aux ordres « sacrés. — Après, vient le détachement des sous-dia- « cres, qui se compose de un ; sans doute la Provi- « dence a des réserves. Suit la noble et sainte milice « des diacres, qui compte neuf officiers, dont je suis « le dernier, par la lettre de mon nom, et par ma « taille, et par le reste, ce qui va sans dire. Au-dessus « de nous, nous vénérons douze prêtres, juste le « nombre apostolique, plusieurs déjà vétérans, l'un « notamment illustré de quinze années de professo- « rat dans les chaires de mathématiques, dont la der- « nière est celle du Petit-Séminaire du Mans.

Trente et un ! Nombre défectueux, Monseigneur,

« qui ne se suffit pas à lui-même et demande à être
« complété. Il y a des diocèses en France qui ont,
« pour ainsi dire, mission d'alimenter la source des
« ouvriers apostoliques. La Normandie et la Breta-
« gne donnent un nombreux contingent ; les Francs-
« Comtois sentent l'influence de leurs martyrs ; le
« petit diocèse de Langres a une sève vraiment mer-
« veilleuse de vigueur et de fertilité : un confrère
« vient de nous arriver de Nancy, comme pour pren-
« dre la place du bienheureux M. Schœffler ; enfin
« les Méridionaux sont en nombre dans la Congré-
« gation. Et Poitiers aussi peut dire : J'ai les miens,
« et dans leurs rangs une gloire. Ah ! le Poitou se re-
« mue, Monseigneur, vous êtes la tête du mouve-
« ment, j'en suis heureux et fier. Oh ! que le batail-
« lon se fortifie, se grossisse ! J'ai à cœur l'honneur
« de mon régiment, et il me semble que mes désirs
« sont les désirs d'un bon soldat.

« Ici-bas, Monseigneur, Votre Grandeur sait faire
« des heureux. Or, en ce moment, un seul mot de sa
« bouche peut donner à une âme que je connais, non
« le bonheur parfait, que Dieu seul donne, mais du
« moins, je le certifie, un grand bonheur. Je vais
« m'expliquer si Votre bonté, Monseigneur, daigne
« y consentir.

« Jusqu'à mon départ pour le Séminaire des Mis-
« sions-Etrangères, j'ai eu un fidèle compagnon de
« ma vie, né une année avant moi, dans la même val-
« lée, auprès du même clocher. La même main bénie
« nous a revêtus de l'habit d'innocence ; nous nous
« sommes vus jouant et étudiant côte à côte sur les
« bancs de l'école ; et puis, la divine Providence, tou-
« jours bonne, nous a transplantés dans le même
« temps sur un autre sol, où un autre père nous at-
« tendait, pour nous recevoir dans ses bras et dans
« son cœur. Mon jeune ami, plus intelligent, plus
« grave et plus sage, prit son essor vers une classe
« supérieure ; c'était justice, notre amitié n'en souf-
« frit aucunement. Il volait, je voltigeais, et chacun

« était content de son sort. Montmorillon, de doux
« et pieux souvenir, le reçut en passant pour l'en-
« voyer dans une demeure plus sainte, où son âme
« s'est épanouie en science et en vertu. J'allai, moi,
« respirer le parfum de sa mémoire au Petit-Sémi-
« naire, et je le retrouvai sous les cloîtres paisibles,
« pour vivre avec lui de la même vie, avec les mêmes
« maîtres, où plutôt les mêmes pères, et les mêmes
« frères.

« Dieu, qui avait lié nos âmes dès leurs jeunes an-
« nées, les conduisait par le même chemin, avec
« les mêmes pensées, vers le but, et nous ne le sa-
« vions pas. Un jour de promenade à Mauroc (1), je
« lui dis : « Ami, grande nouvelle ! j'ai écrit ce matin
« pour solliciter une place au Séminaire des Mis-
« sions-Etrangères !... » Sa main pressa la mienne
« en silence, nos yeux se regardèrent, les siens rou-
« lèrent de grosses larmes ; je le devinai, puis il me
« dit tout. — Ce n'était pas à moi, Monseigneur, à
« partir le premier ; mais déjà les circonstances
« avaient pris possession de sa volonté, il a cru ac-
« complir la volonté de Dieu. Ses vœux étaient ail-
« leurs néanmoins, et ils n'ont pas changé, et vous
« les connaissez, Monseigneur, car notre commun
« père spirituel a proposé à Votre Grandeur l'envoi
« de M. l'abbé Paziot au Séminaire des Missions.
« Vous n'avez pas dit *oui*, Monseigneur, et mon pau-
« vre professeur de quatrième attend, avec résigna-
« tion sans doute, mais il attend ce mot de votre bou-
« che, le dénouement de sa vie. Ah ! que l'attente est
« longue et cruelle pour une âme aimante qui veut
« ce que veulent ses supérieurs, et qui, d'un autre
« côté, brûlée du feu de l'Esprit-Saint, aspire vers
« l'avenir !

« J'ai dit le mot de l'amitié, Monseigneur, vous di-
« rez le mot de la sagesse, le mot de Dieu. Mon cœur
« dit : *Fiat, fiat !*

(1) Mauroc, maison de campagne du Grand-Séminaire.

« Je parlerais à Votre Grandeur de mon bonheur « dans le séjour où ont passé tant d'apôtres, je lui « reparlerais de nos suaves et ineffables mélodies « grégoriennes : mais je me suis trop dilaté dans mes « souvenirs, et il est temps de clore une lettre dont « je vous prie, Monseigneur, d'excuser l'insigni- « fiance, en même temps que je m'incline devant « Votre Grandeur pour recevoir sa bénédiction, et « déposer l'humble hommage de plus profond res- « pect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Monseigneur, « de Votre Grandeur, le très humble et très soumis « serviteur. »

Le bon Dieu se contenta de la bonne volonté de l'abbé Paziot, et son désir de partir pour les Missions Etrangères ne se réalisa jamais.

# CHAPITRE X

## L'ASPIRANT MISSIONNAIRE (1851-1852)

*(Suite)*

Les vacances de 1851. — Correspondance variée avec sa famille. — Appel au diaconat.

Pendant les vacances au Séminaire des Missions-Etrangères, les aspirants pour diverses raisons provenant surtout des exigences de la formation à la vie apostolique, n'étaient pas autorisés à regagner le foyer paternel ; mais ils se rendaient à la maison de campagne de Meudon plusieurs fois par semaine, avaient la plus grande latitude pour faire des promenades ou des excursions, et obtenaient facilement la permission de visiter les églises et les monuments de la capitale.

Théophane fait bénéficier ses amis de Saint-Loup des nombreuses distractions qui lui sont offertes, et les raconte avec ce charme qu'il savait mettre dans tous ses récits. Il profite aussi des heures plus nombreuses de loisir qui lui sont laissées pour écrire à ses frères et sœur quelques longues lettres de conseils et d'avis éminemment pratiques. Nous reproduirons une grande partie de ces lettres ; on sera heureux d'y rencontrer une foule d'appréciations sur les hommes et les événements de cette époque mouvementée, et de constater comment cette nature d'élite, se mû-

rissant et s'affinant de plus en plus sous l'action du Saint-Esprit, savait conserver en toutes choses, sans exagération, une juste mesure.

Nous allons désormais le suivre pas à pas, en conservant le plus possible l'ordre chronologique.

Avec son père, mieux préparé que les autres membres de la famille à comprendre les choses de la politique, il abordait facilement ce sujet. C'est ainsi que, quelques jours avant les vacances, ayant obtenu l'autorisation d'aller assister à une séance de l'Assemblée nationale, il la lui raconte en ces termes :

« 22 juillet 1851.

« Mon très cher Père,

«... J'ai à vous apprendre que, le 11 de ce mois, « je suis allé assister à une séance de l'Assemblée « nationale. Un ami m'avait procuré une carte d'en- « trée à la première tribune, dite du Président, où « ne vont que les aristos, comme disent les républi- « cains. M. le général Bedeau présidait la séance. « C'est un homme de haute taille, au visage un peu « rude, à la parole plus rude encore, comme au reste « on se figure une parole de général. On discutait « la loi de la revision des jugements. Plusieurs re- « présentants de la gauche ont parlé, orateurs avo- « cassiers. M. Bar a dit quelques mots, gesticulant « fort gracieusement de sa main droite, tandis qu'il « tenait la gauche dans sa poche ; il se mettait à son « aise. Tout le monde, comme des écoliers qui sont « las de l'étude criait : La clôture ! M. Bar suppliait « avec grande modestie qu'on voulût bien l'entendre. « Le Président agitait sa sonnette, se fâchait. Il avait « bien tort, on le laissait se fâcher. M. Bar a la figure « jeunette, l'œil sans malice, la voix dure... Il ne « faut pas juger des gens sur l'apparence.

« Je distinguai plusieurs des représentants les plus « renommés, MM. Victor Hugo, Arago, Cavaignac, « Miot, Nadaud (au sommet de la Montagne), le gé- « néral Changarnier, de Vatimesnil, etc., etc.

« Celui dont la vue me frappa davantage fut M. de « Lamennais, que j'avais vis-à-vis moi, au troisième « gradin au-dessous de Nadaud le maçon. Pauvre in- « telligence dévoyée ! Astre tombé du ciel ! Le mal- « heureux ! il a laissé flétrir la couronne de vertu et « de gloire qui ceignait son front ! Dieu la lui rendra- « t-il un jour ? Oui, s'il le voulait. Oh ! il faut prier « pour lui ; il est peut-être plus digne de pitié que « de haine, quoiqu'il ait fait bien du mal. Mon Dieu, « mon Dieu, ramenez à vous la brebis égarée !

« L'aspect de la Chambre est loin d'inspirer le « respect, le respect si souvent en est banni ! Si l'on « doit juger une nation par ses représentants, on « a de la France une idée triste et pénible. A part « quelques hommes d'élite qui sont là, luttant con- « tre le mal, que sont nos représentants ?... A Dieu « de les juger. Chose remarquable ! là où se décident « les destinées d'un grand peuple, et d'un peuple ca- « tholique, que dis-je ! les destinées du genre humain, « il n'y a pas même un crucifix, une image de Celui « qui a créé et qui seul conserve les hommes et les « nations, pour le salut desquels il a versé son sang ! « De tels faits sont décisifs dans la vie d'un peuple.

« Sans doute Henri aura reçu le petit paquet que « j'ai envoyé à son adresse : ce paquet renferme pour « lui deux petits ouvrages : *Le Réveil du peuple* et « l'*Arche du peuple* produits de la plume au plus « fameux publiciste de notre temps, M. Martinet. « *Platon-Polichinelle*, qui a commencé sa réputation, « est à sa vingt-sixième édition. On peut le croire « sur parole. La vérité y est nommée par son nom ; « c'est le temps ou jamais de la montrer au grand « jour. Vous y trouverez des pensées d'une ef- « frayante profondeur : c'est que l'homme est un « être à grandes et immenses destinées, qu'ici-bas « nous ne faisons qu'entrevoir. Je voudrais que tous « les Français lussent ces petits livres ; peut-être la « France serait sauvée !... »

Le même jour, sur un ton plus enjoué et des plus gracieux, il écrivait à Mélanie :

« 22 juillet 1851.

« Ma bonne Sœur,

« J'ai reçu le petit morceau de gâteau, avec une « joie dont rien ne peut donner idée : j'ai bien « reconnu là ton cœur, ma bonne Mélanie. Je garde « ce petit morceau de gâteau comme une relique; de « temps en temps je le grignote, et je le trouve fort « bon. Tu n'as pas épargné le beurre ni le sucre, et « c'est bien ; je devais t'en faire le compliment. J'ac- « compagne chaque petit festin du chant de quelque « couplet des cantiques que tu m'as envoyés. J'irai « donc les chantant tout le long de ma vie, en quelque « lieu que je sois ; ils me rappelleront ce que j'ai « de plus cher sur la terre, ce que j'ai de plus cher « aux cieux ; ils me serviront de passeport pour « l'éternité :

Quand pourrai-je à tes sacrés cantiques,
O Sion, unir mes chants joyeux?
Célébrer, sous tes heureux portiques,
Le doux nom de la Reine des Cieux !

« Oui, comme tu dis, Mélanie, l'onction de la grâce « du Seigneur Jésus adoucit l'amertume des sacrifi- « ces. Console-toi, ma chère sœur : puisque nous « sommes faits pour vivre ensemble, nous irons vi- « vre ensemble au Ciel. Il faut que tu sois patiente, « en attendant le moment où le bon Dieu, s'il te veut « relativement à lui, te facilitera le moyen de ré- « pondre à son appel. La perfection n'est pas plus « dans un lieu que dans un autre, elle est dans la « correspondance à la grâce là où il nous veut... »

Depuis longtemps Eusèbe sollicitait de son aîné une longue lettre, qui pût lui servir de guide et de direction ; le moment était venu pour lui de quitter le collège, et il devait, après les vacances, entrer au Petit-Séminaire. Théophane ne croit pas devoir le

faire attendre davantage, et, d'une main ferme, lui donne, à grands traits, quelques conseils pour orienter sa vie et lui servir de fil conducteur :

« 3 août 1851.

« Je commence, mon cher Eusèbe, la longue lettre « depuis longtemps promise et désirée. Je vais causer « avec toi à cœur ouvert, comme un frère avec son « frère. Mon intention n'est point de te donner des « avis, je ne veux que te faire part de quelques ré- « flexions, telles que me les suggérera ma petite expé- « rience de la vie.

« Te voilà rendu à un âge, mon cher Eusèbe, dé- « cisif pour ton existence à venir, parce que c'est à « cet âge que les convictions se forment peu à peu « dans l'esprit, la pensée devenant sérieuse et les « choses se faisant voir sous un jour plus net.

« Mon bon ami, dans ton commerce avec les hom- « mes, tu auras à combattre bien des préjugés : de- « puis longtemps, vois-tu, les peuples se sont éga- « rés dans leurs voies. Aujourd'hui la société d'Eu- « rope est putréfiée et se décompose comme un ca- « davre. Dieu seul prévoit sa destinée. Ce n'est pas « à dire qu'autrefois les hommes n'étaient pas mau- « vais ; l'homme est le même partout et toujours. « Mais autrefois, c'est-à-dire il y a quelques siècles, « la société avait des bases solides, il y avait vie avec « elle ; car la société était religieuse, et Dieu veut « donner la vie tant à l'homme en particulier qu'aux « nations. Plus tard, tu comprendras.

« Quelle position, mon cher Eusèbe, occuperas-tu « un jour parmi tes semblables ? Tu prieras Dieu « de te le faire connaître, tu prieras simplement, « humblement, et tu seras exaucé. Alors tu suivras « l'inspiration que la divine miséricorde te mettra « au cœur. Quoi qu'il arrive, écoute bien ceci : il y en « a qui disent : moi, je veux être prêtre, je veux être « soldat, je veux être propriétaire ; un prêtre, un « soldat, un propriétaire n'ont pas besoin d'avoir

« de si hautes connaissances ; et ils n'étudient que « ce qui leur semble convenir à tel ou tel état. — « *Calcul des paresseux*. — Pareils calculs doivent se « faire sur la piété. — Piété ! bonne pour les prêtres « et les religieux ; Dieu ne m'en demande pas si long « (ce que souvent l'on ignore). — *Calcul des cœurs* « *froids et indifférents*.

« Toi, mon bon frère, tu diras : Je suis homme « avant tout, Dieu m'a créé pour le connaître, l'aimer « et le servir ; je viens de Dieu, je vais à Dieu, j'ap- « partiens à Dieu ; mon corps est à lui, mon esprit « est à lui, mon cœur est à lui ; mon corps, mon es- « prit et mon cœur seront jugés selon leurs œuvres, « d'après la mesure des grâces départies à chacun « d'eux. Eh bien ! j'userai, Dieu aidant, de mon « corps, de mon esprit et de mon cœur, le mieux « qu'il me sera possible, pour sa plus grande gloire « et son plus grand amour.

« Mon cher Eusèbe, toute la vie bien employée se « résume à cela : *fidèle correspondance à la grâce*, « *bon emploi des talents reçus*. Il n'y a pas d'autre « vertu, pas d'autre piété, et cette règle de vie est la « même pour tous.

« Mais qu'est-ce que Dieu demande de moi ? — Il « faut prier, observer les divins commandements, « écouter la voix de notre mère la sainte Eglise, et « puis s'abandonner confiant à la Providence. Que « d'hommes ne raisonnent pas ainsi ! A Dieu seul « de les juger.

« Pour toi, mon bon ami, tu as à continuer pour « le présent tes études commencées, bienfait que tu « dois à la bonté divine et à l'amour généreux de no- « tre vénéré père. Tu en useras bien, je n'en doute « nullement, et tu ne ressembleras pas au grand « nombre pour qui l'instruction est un malheur. Tu « travailleras pour Dieu ; celui qui ne travaille pas « pour Dieu travaille pour le parti du diable et de « son ami le monde. — Or, Dieu est représenté ici-bas « par l'Eglise catholique, apostolique, romaine ; elle

« est la cité de Dieu, dont tu es citoyen, en quelque
« plage que tu habites. Je m'expliquerais bien davan-
« tage, mais les développements seraient trop longs,
« et d'ailleurs le temps te les apprendra. Un mot
« seulement :

« Notre Seigneur Jésus-Christ est le chef de la Cité
« de Dieu, mais nous ne le verrons qu'après la con-
« sommation et le renouvellement de toutes choses.
« Le Pape le représente sur la terre avec le corps
« des Evêques; ils sont l'autorité permanente et infail-
« lible, à laquelle on doit croire, comme à Jésus-
« Christ. Qui n'est pas avec eux est contre eux.

« L'Eglise catholique est militante sur la terre, con-
« tre Satan et le monde. Elle reçoit des attaques
« sous toutes les formes, depuis qu'elle existe. Tu
« combattras pour elle, ayant pour guide l'autorité
« enseignante, pour protection les prières des saints.

« Pour éclaircir tes idées sur tout cela, tu liras les
« petits ouvrages que j'ai envoyés à Henri. Plus
» tard, si tu peux te procurer les autres ouvrages
« du même auteur, M. Martinet, *la Solution des*
« *grands problèmes*, *la Science de la vie*, *l'Educa-*
« *tion de l'homme*, tu les liras avec grande satisfac-
« tion. Surtout je veux que tu études et approfon-
« disses, toute la durée de ta vie, *l'Histoire de*
« *l'Eglise catholique*, par l'abbé Rohrbacher. Plu-
« sieurs ne l'aiment pas, c'est à tort. Il est vrai que
« son style est raboteux quelquefois, mais le style
« est une qualité secondaire. Tu liras aussi le magni-
« fique ouvrage de saint Augustin, de *Civitate Dei*,
« la dernière partie surtout, où l'abbé Rohrbacher a
« puisé ses principes.

« En philosophie, pour te former à la dialectique,
« et, plus tard, si tu études la théologie, tu consul-
« teras la *Summa theologica* de saint Thomas; saint
« Liguori ou Mgr Gousset, cardinal-archevêque de
« Reims, sera ton maître et ton guide pour la partie
« *morale* de la science ecclésiastique. Tout le monde
« n'est pas de leur avis en France, c'est une consé-

« quence de nos fautes passées. Cependant l'opinion « qui leur est contraire perd peu à peu ses partisans.

« Aujourd'hui la question liturgique est chaude- « ment discutée, tu adopteras la liturgie romaine, en « laissant la gallicane. Dom Guéranger, Supérieur « des Bénédictins de Solesmes, t'instruira sur ce su- « jet dans ses *Institutions liturgiques.*

« Pour te former à la vie ascétique, à la vie de « piété, à la vie du cœur, tu demanderas des avis à « saint François de Sales, à sainte Thérèse et à saint « Liguori.

« Il faut que tu fasses des études solides. La lan- « gue latine doit te devenir familière : il est bon « aussi de connaître le grec. Tu dois de même t'ap- « pliquer aux mathématiques, à l'histoire, — mais « l'histoire considérée dans ses rapports avec l'Eglise; « tout le reste ne renferme que le détail, — aux scien- « ces physiques, aux sciences d'agrément, l'archéo- « logie, la botanique, etc., du moins pour savoir ce « que c'est. Ne rejette *aucune connaissance.* Tu peux « te servir de tout et le faire tourner à la gloire de « Dieu.

« Quand tu es au travail, sois-y tout entier ; ne « perds point le temps aux bagatelles, sois prompt « en toutes choses. Laisse la mollesse aux efféminés « nés et aux paresseux.

« Je veux que tu respectes tes supérieurs, que tu les « aimes, bien que quelquefois ils puissent n'être pas « parfaits. Tu auras beaucoup d'abandon et de sim- « plicité à leur égard. Tu seras tout à tous avec tes « condisciples. Il faut que tu prennes désormais « l'habitude du bon ton dans la conversation : la « plaisanterie douce, honnête, polie, est malheureu- « sement trop peu connue ; on aime mieux gogue- « narder !

« Les hommes parfaits sont extrêmement rares, « le sage prend le bien partout où il se trouve, et « laisse le déchet.

« Je termine ce discours, qui te paraîtra peut-être

« un peu insipide, en t'exhortant à suivre le droit « chemin, sans broncher ; les principes de la vie « posés et le bien vu, en avant ! et fi des moqueurs ! « Tu couronneras le tout par un amour de petit en- « fant envers la sainte Vierge, et une amitié con- « fiante avec ton Ange gardien... »

Ecrivant à sa famille, le lendemain, 4 août, notre sage et pieux Mentor se borne au rôle de narrateur, mais sans oublier d'assaisonner son récit d'une pieuse réflexion :

«... Je suis allé visiter Versailles, il y a quelques se- « maines. Versailles n'a de célébrité que son châ- « teau, et c'est beaucoup. J'ai visité ce merveilleux « monument et son immense parc, sans enthou- « siasme. Je me rappelais les scandales, dont il a « été le théâtre à la face du monde entier, la misère « publique causée par les effroyables dépenses qu'il « a englouties, et puis je me disais : C'est donc là « tout ce que l'homme a produit de plus beau ! je « suis destiné à voir des magnificences bien plus « grandes un jour ! La terre pâlit, quand on y com- « pare le ciel.

« Sans doute les journaux vous ont appris les pro- « digieuses inventions que nous voyons paraître cha- « que jour. Au moyen du petit instrument appelé « *le vogueur*, on peut aller sous l'eau comme les « poissons, sans péril aucun, eût-on même perdu tout « usage de ses membres.— Un monsieur Darville vole « dans l'air, aussi vite qu'un oiseau ; il doit bientôt « renouveler ses expériences publiquement. — En- « fin il se construit un système monstre de ballons, « que l'on espère diriger contre le vent ; la nacelle « contiendra trois cents voyageurs ; elle a 200 pieds « de long. Elle a la forme d'un poisson qui voguerait « sur l'eau ; en cas d'accident, un immense parachute « la protège : l'expérience se fera dans quelque « temps.

« En attendant, les Parisiens se donnent le plaisir « de voyager en ballons tous les dimanches; on des-

« cend avec des parachutes. Ce n'est plus chose rare; « des dames mêmes se donnent en spectacle ; autre- « fois le paganisme les eût flétries ! — Qu'est-ce que « tout cela présage ? Si l'homme renvoyait à Dieu « la gloire de ses découvertes, Dieu pourrait les bé- « nir ; mais nous inclinons au matérialisme de la « vie. Que Dieu ait pitié de la France et de l'Eu- « rope ! »

D'une autre lettre, écrite à sa tante, nous détachons quelques détails sur le Séminaire des Missions-Etrangères et les Missions :

« 25 août 1851.

« Ma bonne Tante,

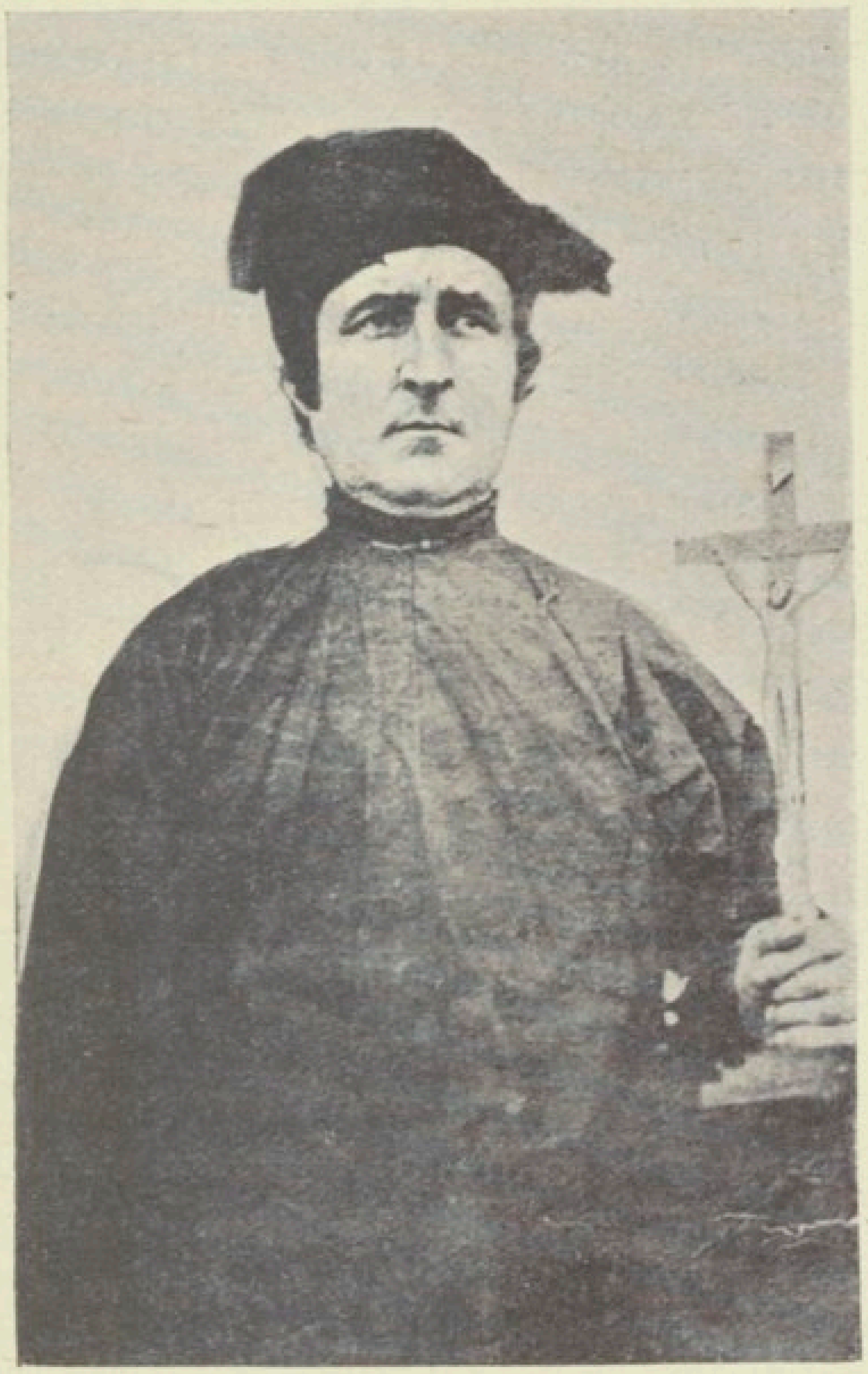
«... Quelques détails sur le Séminaire des Missions- « Etrangères vous intéresseront peut-être. J'ai vu « plusieurs départs de Missionnaires. La cérémonie « qui précède est très touchante. Si nous avons en- « voyé travailler à la moisson quelques-uns de nos « frères, d'autres nous sont arrivés ; dans peu, nous « serons au nombre de trente.

« Il y a au Séminaire six directeurs qui corres- « pondent avec les différentes Missions et avec Rome. « Plusieurs sont vieux Missionnaires : l'un d'eux, « M. Charrier, a été confesseur de la foi au Tonkin, « dans la même province où notre vénérable M. Cor- « nay a été martyrisé. Lui-même a été condamné à « mort il y a plusieurs années ; l'amiral Cécil l'a dé- « livré, avec quatre confrères, mais la sentence de « mort n'est pas révoquée.

« Nous venons d'apprendre que, dans la même « province, un de nos Missionnaires, M. Schœffler, « a été pris, c'est le premier depuis le traité ; il a été « probablement exécuté, écrit Mgr Retord.

« La Mission du Tonkin, est maintenant la Mission « enviée, vu qu'elle offre le moyen le plus court d'al- « ler au ciel... Mais je n'ose pas trop m'appesantir « sur ces choses, dont la description vous faisait fré- « mir, si je m'en souviens bien, lorsque je vous en

« parlais de vive voix. Ne craignez pas pour moi,
« ma chère tante : *Dieu, qui m'a appelé, me sou-*
« *tiendra à l'occasion, et, s'il le faut, me rendra di-*
« *gne de mes devanciers...* »



PIERRE CHARRIER
Confesseur de la foi au Tonkin
Directeur du Séminaire des Missions-Étrangères

Nouvelle lettre à la famille, dans les premiers jours de septembre :

« 6 septembre 1851.

« Mon cher Frère et mes bons Amis,

« Depuis le mois d'août, le cours de nos travaux
« est suspendu, nos récréations sont plus longues, et,
« de temps à autre, nous allons passer plusieurs

« jours de la semaine à la campagne. Au lieu de la « cloche, le chant du coq nous réveille, mais les « coqs des environs de Paris ne savent pas chanter, « leur gosier est toujours enrhumé. Nos soirées sur- « tout sont pleines de charmes. Quelquefois nous « jouons comme des enfants, à *pie vole* par exem- « ple, et nous rions de bon cœur, ou bien nous al- « lons errer dans les bois. Les allées en sont tracées « au cordeau : des hauteurs nous voyons Paris et ses « milliers de becs de gaz qui forment de longues li- « gnes de feu. La lune est encore plus belle, proje- « jetant au loin sa douce et mystérieuse lumière. Puis, « se déroule sur nos têtes l'immensité du firmament : « alors nous chantons le *Te Deum*, le *Magnificat*, les « litanies de la sainte Vierge. Hélas ! trop souvent « des chants moins innocents y retentissent...

« Nouvelle intéressante ! Après de nombreuses sol- « licitations, je me suis enfin décidé à partir pour « Saint-Loup. Je me suis fait enfermer dans une « petite boîte, pour 6 francs, et vous me recevrez à « la prochaine occasion. Eusèbe voudra mettre sa « main aussitôt sur moi et s'emparer de ma per- « sonne, je présume. En un mot, *j'envoie mon por- « trait daguerréotypé ; il est parfaitement ressem- « blant, seulement j'ai oublié de sourire en posant.* « Eusèbe sera donc content... »

Le temps approchait où Eusèbe, le cher Benjamin de la famille, allait partir pour le Petit-Séminaire. Toutes les démarches étaient faites, les derniers arrangements étaient pris ; Théophane n'écoute que la voix de son cœur, et de nouveau adresse une longue lettre à son jeune frère :

« 22 septembre 1851.

« Mon très cher Eusèbe,

« Enfin l'entreprise, grâce à Dieu, est menée à « bonne fin. Tu n'étais que collégien et te voilà Petit- « Séminariste. Tu commences à entrer dans la milice

« du sanctuaire. Mon cœur en jubile de bonheur...
« Souvent tu m'as dit dans tes lettres de te faire « la description de la vie de séminaire. Aujourd'hui, « mon cher Eusèbe, ce serait le moment, mais le « temps me presse, et puis je dois écrire aussi lon-

THÉOPHANE ASPIRANT MISSIONNAIRE

« guement à papa, à Mélanie et à Henri. Je suis donc « obligé de me mettre *en quatre* pour satisfaire tout « le monde : à toi le premier !

« Tes goûts et tes pensées, et une secrète impulsion « de la grâce, mon bon frère, te portent vers l'état « ecclésiastique. Oh ! que le Seigneur soit mille et « mille fois béni ! Mais si le Seigneur t'appelle, il « faut que tu répondes. Un jour, le jeune Samuel en- « tendit une voix : Samuel, Samuel ! — Me voici,

« Seigneur, répond le jeune homme, me voici ! *Ecce*
« *ego, Domine, quia vocasti me.* — Eusèbe, Eusèbe !
« et il te semble que le Seigneur t'appelle à lui. Eh
« bien ! réponds comme Samuel : Me voici ! Sei-
« gneur, car vous m'avez nommé, et je viens, que
« voulez-vous que je fasse ? Je veux tout ce que vous
« voulez, et je le ferai, si vous m'aidez de votre
« grâce ; et vos bontés passées me l'ont appris, elle
« ne me manquera pas.

« C'est donc aux environs du premier octobre, mois
« consacré aux saints Anges, que tu quittes ta pre-
« mière patrie, le sol natal, la jolie *vallée d'or* qui a
« donné son nom à la petite ville (1), témoin de tes
« premiers essais d'étude. Courage ! tu vas à une au-
« tre patrie ; quand on quitte quelque chose pour
« Dieu, on en reçoit la récompense au centuple, et
« dès ici-bas, le Seigneur l'a dit. Tu dis adieu aux
« amis, à l'église qui a abrité ton entrée dans la vie,
« ce que tu n'oublieras jamais de faire chaque année,
« de même que pour elle sera ton premier bonjour,
« aux vacances ; tu embrasseras la bonne Mélanie,
« que tu aimeras peut-être mieux encore de loin que
« de près, parce que la distance, loin de séparer les
« cœurs, les rapproche, et que, d'ailleurs, tu dois à
« cette bonne sœur plus que de l'amour fraternel ;
« n'a-t-elle pas été pour toi une mère ?... Tu embras-
« ses le bon Henri, en lui disant : Au revoir, à la pro-
« chaine année ! en attendant, union dans les saints
« Cœurs de Jésus et de Marie ! Et tu pars. — Tu es
« déjà à Poitiers. Tu diras une petite prière à sainte
« Radegonde pour moi ; tu prieras aussi pour moi
« à la chapelle du Grand-Séminaire, c'est une visite
« que je te charge de rendre de ma part. Tu vois d'ad-
« mirables machines à vapeur du chemin de fer ; en-
« core un peu, et tu es à Montmorillon. Salue le
« bon ange gardien du Petit-Séminaire ! Tu présen-
« teras un souvenir respectueux, pour moi, à M. le

(1) Airvault.

« Supérieur, à M. l'Econome, à M. le Préfet des « études. Bien des amitiés à mes anciens confrères « devenus professeurs. Puis gaiement tu embrasses « notre bon père, qui aura peut-être autant de peine « à te quitter que toi à le laisser partir. Dès qu'il « se sera séparé de toi, tu adresseras une prière à « la Sainte Vierge, pour ce très cher et bien-aimé « père. Répète-lui le mot d'ordre : Au ciel plus de « séparation !

« Oh ! tu es donc tout seul maintenant ; non, non, « tu es l'enfant de la sainte Vierge, la petite brebis « du bon Dieu : aie confiance ! Néanmoins si ton « cœur se fond en toi-même, va, mon bon frère, va « pleurer à la chapelle, va offrir comme prémices à « Jésus et à Marie tes pleurs et ton sacrifice, et là, « seul devant Dieu seul, consacre-toi sans réserve « à son service. Offre-lui, pour commencer, ta vie de « Petit-Séminaire ; jette-toi comme un enfant dans « les bras de Marie, et, crois-le bien, tu ne seras pas « délaissé.

« Je présume que tu feras la retraite dans les pre- « miers jours de ton arrivée. Il te faudra donc choi- « sir un confesseur. Tu prieras Jésus-Christ et la « sainte Vierge de t'éclairer. Tu ouvriras ton cœur à « celui que le bon Dieu t'aura donné, quel qu'il soit, « non seulement en confession, mais en des entre- « tiens particuliers, que tu auras avec lui dans les « visites que tu devras lui rendre de temps en temps. « Tu lui exposeras fidèlement tout ton intérieur, se- « lon l'inspiration de la grâce, tu le consulteras dans « tes études, et tu iras chercher auprès de lui des con- « solations dans tes peines. Tu suivras ponctuelle- « ment ses avis, sans en changer un iota. C'est ce « qu'on appelle la direction spirituelle, nécessaire « à quiconque veut avancer dans le bien. Confie-toi « sans crainte à ton Directeur, il doit garder et il « gardera tes petites confidences comme un secret de « confession.

« Peu après ton arrivée au Petit-Séminaire, tu ren-

« dras visite à M. le Supérieur, à M. le Préfet des « études et à ton professeur, et tu leur exprimeras « la bonne volonté que tu as d'être un fidèle sémina- « riste. Tu n'es plus un enfant, mon cher Eusèbe, « et tu dois commencer à vivre en jeune homme, di- « gne des desseins miséricordieux de la Providence « à ton égard. Tu te feras un petit cahier, où tu écri- « ras les différentes impressions de ta vie, surtout « les émotions pieuses, en mettant la date (1). Tu les « dédieras à la sainte Vierge. Plus tard, tu les reli- « ras avec bonheur, et cela retrempera ton âme aux « jours d'abattement.

« Il va sans dire que tu seras un séminariste mo- « dèle pour le travail comme pour la piété. Ne né- « glige aucune partie de la science. Travaille, non « pour la gloriole des prix, mais pour la gloire de « Dieu ; désormais c'est là le but suprême de ta vie : « *ad majorem Dei gloriam*. — Tu devras lire beau- « coup et de bons livres ; tu résumeras ces lectures « dans ton esprit, et, ce qui t'aura frappé, tu le no- « teras sur un cahier à part.

« Je te supplie de respecter tes maîtres, de prendre « toujours leur défense ; murmurer, jamais ! — Sois « humble devant Dieu, te rappelant ta misère, et « devant les hommes, pour ressembler au divin Maî- « tre, qui se prépara par trente années d'une vie « humble et cachée à son ministère public. Si tu « es humble, tu seras charitable pour tes nouveaux « condisciples, ne te recherchant en rien, mais te « consacrant tout entier à eux, même à ceux qui « te feraient de la peine. J'aimerais bien que tu te « privasses parfois de quelque douceur pour donner « aux pauvres. D'ailleurs tu ne devras pas faire de « grandes dépenses ; n'imite pas tout ce que tu ver- « ras faire. *Souviens-toi de la maison paternelle*,

(1) Théophane avait mis lui-même ce dernier point en pratique. Ces pages d'impressions étaient fort remarquables, au dire de ses amis des Missions-Etrangères, qui les avaient eues entre les mains, à l'époque d'une maladie grave de leur confrère. Malgré leurs supplications, il exigea qu'ils les brûlassent, à cette époque, avec plusieurs autres compositions.

« souviens-toi des malheureux qui ont à peine ce qui « suffit pour ne pas mourir de faim. Je n'ai pas be- « soin de te demander l'aumône d'un sou par se- « maine pour la Propagation de la Foi. — Je ne vou- « drais pas que tu eusses des habits d'un drap trop « fin, ni d'une couleur trop éclatante, le noir est « le plus convenable.

« Surtout il faut que tu sois pieux, que tu aimes « tout ce qui a rapport à Dieu, que tu vénères les « prêtres du Seigneur, que tu te plaises à parler de « Jésus et de Marie. Dieu est dans les petites choses « comme dans les grandes ; il doit être le grand mo- « bile de tes pensées, de tes actions, de tes paroles. « Tu iras souvent à confesse ; tu auras beaucoup de « dévotion au Saint-Sacrement de l'autel, et puis tu « entreras le plus tôt possible dans la Congrégation « de la Sainte-Vierge. Ah ! mon Dieu, que j'étais heu- « reux le premier jour que je m'appelai congréga- « niste ! Quelles délicieuses émotions autour de votre « autel, ô ma Mère ! — Tu me recommanderas aux « prières de tes condisciples congréganistes, du Pré- « fet de la Congrégation en particulier.

« Allons, va donc, mon cher Eusèbe, va te réfugier « sous l'aile de Jésus et de Marie ; va, fuis le monde « et ses vanités et ses folies ; va t'aguerrir contre ses « perfidies et celles de son maître, le démon. Tu « m'écriras souvent, mon cher frère, tu me conteras « toutes tes histoires et tu me rendras heureux. — « Va donc ; que l'ange du Seigneur t'accompagne et « guide tes jeunes pas dans la vie ; un vaste horizon « est ouvert devant tes yeux. Quelle belle vocation « est la tienne ! Regarde-la fixement, et, ancré sur la « miséricorde infinie de Dieu qui t'a appelé, et sur « la confiance en sa grâce qui te soutient, répète har- « diment la parole de saint Paul : *Ad destinatum per-* « *sequor, ad bravium supernæ vocationis Dei in* « *Christo Jesu* (1). — Ton affectionné frère. »

(1) Je marche vers ma destinée, vers le but de ma vocation suprême dans le Christ Jésus. (Saint Paul aux Philippiens, III, 14.)

La relation d'un petit voyage à Nanterre est réservée pour son frère Henri ; elle est datée du lendemain, 23 septembre :

«... Nous partions un beau matin de septembre sept « ou huit. Après avoir lesté notre estomac de chacun « une côtelette, nous courons au chemin de fer de « la rive droite de Versailles. Un de nos directeurs « payait le voyage, rien de mieux ! De Paris à Nanterre il y a trois lieues ; en un quart d'heure nous « étions arrivés. Nanterre, Nanterre ! où sainte Geneviève a vécu, a sauvé la France ! Nous avons « vu la grotte où elle priait, et bu de l'eau du puits « dont elle-même a bu, et qui a opéré des guérisons « miraculeuses. Nanterre, joli pays ; les habitants « en sont bons, chose étonnante autour de Paris.

« Nous quittons le chemin de fer ; et nous nous dirigeons vers Marly, vers la fameuse machine qui « donne l'eau à Versailles, distant de plusieurs lieues. « Nous passons par Rueil, nous visitons dans l'église « le tombeau de l'impératrice Joséphine, celui de « sa fille, la reine Hortense, mère de notre président « qui a fondé pour elle un service religieux à perpétuité, et qui a fixé dans le même tombeau le lieu « de sa demeure après sa vie. Nous entrevoyons, au « milieu des bois, le château de La Malmaison qu'habitait Joséphine exilée. Nous longions les bords de « la Seine, très jolie en cet endroit, ce qui n'est pas « ordinaire, et nous arrivons à Marly.

« Il y a deux machines, l'une est hydraulique, les « roues sont mues par l'eau. L'autre est une machine « à vapeur égale à la force de 500 chevaux : il y a « huit pistons qui pressent l'eau tour à tour, et la « font monter à une hauteur de 540 pieds. Nous avons « gravi la montagne, nous sommes montés au sommet de la tour d'où on découvre les côteaux de la « Normandie. Nous avions avec nous des Normands ; « ils saluent de loin la patrie, sans pouvoir chanter : « J'irai revoir ma Normandie, c'est... » — Puis, nous « nous rendons à Meudon par les bois, petite course

« de six à sept lieues, promenade délicieuse. Nous « arrivons pour dîner, et nous avions appétit... »

Le chef de la famille a toujours le privilège de recevoir la communication des faits ayant un caractère politique, ou d'une portée plus haute que les faits ordinaires.

« 1er novembre 1851.

« Mon très cher et bien-aimé Père,

«... Vous savez, mon cher papa, que l'année qui « commence est annoncée sous de tristes présages ; « nous ignorons quel avenir la Providence nous ré- « serve. Les peuples ont grandement forfait à l'égard « de Dieu, et ils semblent ne pas le comprendre. « L'Angleterre a le vertige ; elle insulte toute puis- « sance sur terre, et en premier lieu l'Eglise ; elle « insulte même le ciel. Peut-être vous connaissez le « programme d'une de ses grandes fêtes, 5 novem- « bre prochain : trois mannequins représenteront le « Pape, le cardinal Wisemann, la sainte Vierge ; on « les mènera par les rues en les fustigeant, on les « brûlera, et le peuple applaudira avec enthousiasme. « Le peuple a souscrit. La ville de Bristol se distin- « gue entre toutes, et elle est l'auteur du programme « cité. Nous faisons une neuvaine à la sainte Vierge « pour protester, autant qu'il nous est possible, con- « tre une telle abomination. Puis, nous nous sommes « concertés pour faire la sainte communion tous les « jours, les uns ou les autres, à la fin de conjurer la « miséricorde divine d'avoir pitié de nous, et cela in- « définiment, mais surtout jusqu'au mois de mai « 1852. Après la sainte communion, nous disons la « prière suivante : « Dieu tout-puissant et éternel, je « vous offre le sang précieux de Jésus-Christ, en re- « connaissance de tous vos bienfaits, en réparation « de nos fautes, et pour les besoins de votre Eglise et « de la France. O Jésus-Christ, notre unique espé- « rance, nous nous abandonnons à votre sacré Cœur « si bon, si miséricordieux : ayez pitié de nous ! » —

« Cette prière est imprimée sur une petite feuille qui « sera répandue par toute la France, pour faire « comme une vaste association contre l'enfer et le « monde... »

La même lettre renfermait un billet spécial pour Henri, qui restant dans le monde, avait besoin d'être remonté de temps en temps sous le rapport de l'esprit de foi.

« Quelles nouvelles te donnerai-je de Paris ? Ah ! « mon ami, je t'assure que j'y suis comme n'y étant « pas. De temps en temps cependant le vent de l'opi- « nion vient souffler à nos oreilles quelques sinistres « pressentiments. Tout le monde est inquiet. Tu sais, « Henri, quand la conscience n'est pas sans repro- « che, le remords l'agite, une crainte indéfinie attriste « la vie. Les peuples sont ainsi aujourd'hui : leur « conscience n'est pas nette, et ils ont peur. Mais « l'Eglise catholique ne craint rien pour elle, les bons « chrétiens ne craignent rien pour eux, parce qu'ils « ont posé en Dieu leur espérance. Henri, fais de « même. Si tu veux, mon bon frère, comme les temps « sont mauvais, nous unirons nos cœurs plus étroi- « tement, par une petite prière que nous dirons le « soir en nous couchant, et le matin en nous levant, « Cette prière que je te propose est un simple *Ave* « *Maria*. Tu acceptes, n'est-ce pas ? Oh oui ! je pré- « sume bien de ton cœur. Notre intention sera en « même temps de prier pour notre pauvre France. Tu « proposeras dans le même but un *Pater* à papa ; le « papier m'a manqué pour lui dire... »

La correspondance avec Mélanie ramène le laisser-aller de l'intimité affectueuse en même temps que les accents de la piété suave et forte :

« 1er novembre 1851.

« Ma chère Mélanie,

« Que la grâce et la charité de Notre-Seigneur soient « toujours avec toi !

« J'ai tout juste ma petite demi-heure, pour grif-

« fonner cette page à ton adresse. J'ai fait passer les « autres avant toi, et je te réservais, comme on dit « dans le langage populaire, pour la bonne bouche. « Ma bonne volonté est donc encore déçue, et, au lieu « de quatre pages, tu n'auras guère plus de quatre « lignes. Tâchons du moins d'y mettre quelque chose « de distingué ; mais ne sois pas trop exigeante cependant, car tu pourrais te trouver trompée dans « ton attente.

« Je vais commencer par te transcrire un canti- « que, et je n'aurai pas besoin de te recommander « de le chanter. Ce n'est pas moi qui l'ai composé, « mais quelqu'un infiniment plus digne de ton es- « time, je puis dire de ta vénération. L'auteur s'ap- « pelle Mgr Retord, Vicaire Apostolique du Tonkin « Occidental. Pour que tu y comprennes quelque « chose, je dois t'avertir que le 1er mai de cette an- « née, un martyr de notre Congrégation est monté au « ciel, chercher sa palme que lui ont fait gagner les « Tonkinois, dans la même province où le Vénérable « Cornay a gagné lui-même la sienne. Tu en liras « le narré tout au long dans le prochain numéro des « *Annales*. Mgr Retord s'est alors senti inspiré, et il « a composé la pièce suivante qu'il a envoyée à « MM. les Directeurs du Séminaire à Paris, comme « par plaisanterie, et pour faire concurrence, dit-il, « à une ode composée par un de ces Messieurs en « l'honneur des martyrs de Cochinchine.

AIR : *Vierge sainte, rose vermeille.*

Quand combattrai-je dans l'arène
Contre la fureur du tyran?...
Quand verrai-je à mes pieds la chaîne,
Autour de mon cou le carcan?
Mes amis sont couverts de gloire,
Et moi je ne puis que gémir!
Je veux pour gagner la victoire,
Mourir!

Toujours au milieu des alarmes,
Jouet des vagues et des flots,
Les yeux toujours baignés de larmes,
Le cœur oppressé de sanglots...

Tel fut dès ma tendre jeunesse,
Tel fut, hélas! mon triste sort!
Ne dois-je pas vouloir sans cesse
La mort?

Je veux rendre le sol fertile,
Arracher ses épais buissons;
Je veux que ce terrain d'argile
Se couvre de hautes moissons...
Mais pour activer sa nature,
Le travail n'est pas suffisant.
Il faut, pour l'orner de verdure,
Mon sang!

Du mondain l'insensé délire
Au monde borne ses souhaits:
Mais, ô Jésus, sous ton empire,
Dans la croix sont tous mes attraits...
De Jésus que l'amer calice
Abreuve mon dernier soupir,
Que je succombe dans la lice,
Martyr!

Adieu, mes amis, je succombe,
Il se fait tard, séparons-nous,
Et ne pleurez pas sur ma tombe,
Mais pour moi priez à genoux!
Je ne veux plus de cette vie,
D'un dur exil trop sombre lieu,
Nous nous verrons dans la patrie...
Adieu!

« Prie pour moi, ma bonne sœur. *Oh! si un jour,* « *moi aussi, je devais être appelé à fournir de mon* « *sang un témoignage de la foi! — Je pense que cette* « *perspective ne t'effraie pas, et si je te parle de la* « *sorte, c'est parce que je présume bien de ta géné-* « *rosité.* Quoi qu'il arrive, j'ai toujours besoin de tes « prières, j'y compte. Je prie aussi pour toi. Tu es « bien heureuse de remplir auprès de tes petites « amies comme un ministère d'apostolat... Elles te « devront beaucoup. Ne te décourage pas. Ta vie hum- « ble et cachée est aussi méritoire que les plus bril- « lantes vies, et elle est plus sûre. Réjouissons-nous « dans le Seigneur, et rendons toujours grâces à Dieu, « par Jésus-Christ et la sainte Vierge, des bienfaits « de sa miséricorde. Aimons Dieu, aimons Dieu qui « est mort pour nous, et qui est ressuscité pour que

« nous ressuscitions un jour avec lui, dans la gloire « du bonheur éternel. — Salut à un chacun ! Adieu, « Mélanie. Ton tout affectionné frère. — Je t'envoie « un petit Jésus béni par le Saint-Père. »

Dans la même occasion, il n'oublie pas le frère qui est à Montmorillon, et le prémunit contre le trouble et les préoccupations :

« 1er novembre 1851.

« Mon cher Petit-Séminariste,

«... Pour moi, mon cher Eusèbe, je vis comme à « l'habitude, au jour le jour, rendant grâces à Dieu, « par Notre-Seigneur Jésus-Christ, des bienfaits de « sa miséricorde, et me préparant, autant que me le « permet ma mauvaise nature, au sublime et terrible « ministère de l'avenir. Nous vivons gaiement, con- « fiants en la sainte Providence, malgré les bruits « que les hommes répandent autour de nous. Que « nous importe ? S'il arrivait que le monde d'aujour- « d'hui fût détruit, Dieu avec la sainte Eglise saurait « bien nous en donner un meilleur.

« N'aie pas peur, mon bon frère, ne te préoccupe « de rien ; il n'y a que les méchants qui doivent « trembler. Travaille assidûment, que tes récréations « soient joyeuses ! Prie quelquefois pour moi. Si tu « veux, nous dirons soir et matin, en union d'inten- « tion, un *Memorare* à la sainte Vierge — fondation « à perpétuité... »

Jamais Théophane n'avait été plus calme. Et pourtant il n'ignorait pas que de graves événements politiques pouvaient se produire d'un jour à l'autre ; mais il s'en remettait, comme il le dit, plein de confiance, à la bonne Providence, et continuait à se préparer de son mieux à l'Ordination du diaconat, qui ne pouvait plus tarder beaucoup.

Quelques jours après, il l'annonçait en effet à Mgr Pie, dans la lettre qui suit :

« 16 novembre 1851.

« Monseigneur,

« J'ai éprouvé un si grand contentement à la ré-
« ception de la lettre toute paternelle que Votre Gran-
« deur m'a fait l'honneur de m'écrire, que ma pre-
« mière pensée fut d'adresser aussitôt à Votre Gran-
« deur comme une lettre d'action de grâces. Mais,
« Monseigneur, que vous importent mes petites joies?
« N'est-ce pas déjà beaucoup trop que votre indul-
« gence me permette d'aller déposer de loin en loin,
« aux pieds de Votre Grandeur, l'expression de mes
« très humbles hommages?... Il me reste d'ailleurs
« sans manières à lui solder une partie de ma dette
« de reconnaissance, et elle-même me l'indique en
« m'engageant à prier pour elle. Oh ! oui, Monsei-
« gneur, veuillez en recevoir la certitude, oui, je prie,
« tous les jours à la sainte Messe, alors que mon
« âme redit entièrement les paroles de la sacrée li-
« turgie ; votre nom, Monseigneur, vient succéder à
« celui de notre Saint-Père, et je m'y arrête avec
« bonheur. Néanmoins, je m'avoue, en un point,
« presque vaincu. Comment vous remercier, Monsei-
« gneur, de ce que vous vouliez prendre la peine de
« vous recommander à mes prières?

« Monseigneur, ma reconnaissance demande en-
« core à parler. Je ne puis oublier, en effet, l'attention
« délicate dont ma famille a été l'objet de votre part,
« dans la personne de mon jeune frère, auquel votre
« grande bonté a ouvert une entrée si large au Petit-
« Séminaire. Nos cœurs en sont vivement touchés, ils
« en garderont le souvenir, et nous vous prions, Mon-
« seigneur, d'en agréer l'assurance.

« J'ai parlé de mon frère, Monseigneur. Je dois
« prévenir votre bonté qu'il se pourrait faire qu'elle
« vît dans la suite n'avoir obligé qu'un ingrat, en ce
« sens qu'il serait possible que le jeune frère eût la
« fantaisie de suivre les mauvaises traces de son aîné
« et d'être, à son exemple, transfuge. Je ne préjuge

« pas la question ; je dis seulement : il serait possible.
« Pour moi, Monseigneur, je suis invité à faire un « pas de plus dans la vie, c'est-à-dire à préparer l'Or- « dination qui fait le diacre dans la sainte Eglise de « Jésus-Christ. Autrefois, je me réjouissais dans l'es- « pérance de recevoir des mains de Votre Grandeur « le complément des grâces dont Dieu, par elle, m'a « déjà comblé. La divine Providence a disposé de « mes espérances, en disposant de mon avenir; Mon- « seigneur, je regrette mes espérances, mais je fixe « l'avenir du même œil que par le passé.

« Oui, je l'avoue, Monseigneur, je me détache cha- « que jour de la France, même lorsque la France dit « pour moi Poitiers, et mes goûts deviennent déci- « dément de plus en plus chinois. Je ne sais quelle « impulsion irrésistible me fait sympathiser avec ces « peuples d'un autre ciel, indiens ou chinois ; cepen- « dant quelques-uns de mes confrères veulent que « ma physionomie ait des tendances chinoises, on me « donne une tête de Chinois, des yeux de Chinois, « des poses de Chinois, enfin je suis tout Chinois. Je « ne dédaigne pas la Chine, mais je ne la choisis « pas : je n'ai pas d'autre choix que la volonté de « mes supérieurs, si tant est que je sois jugé bon à « quelque chose. Je me trouverai toujours trop bien « dans le lieu où le divin Maître daignera me per- « mettre de travailler pour le salut de mes frères et « la gloire de son amour.

« Dernièrement, Monseigneur, les élèves du col- « lège de Saint-Pierre, dans le Vicariat de Mgr Re- « tord, au Tonkin, nous ont envoyé une lettre tou- « chante, dans laquelle ils font un exposé navrant « de leurs tribulations, augmentées par la nouvelle « persécution qui a déjà un Missionnaire martyr, le « 1er mai de cette année 1851. Ils demandent des priè- « res et des Missionnaires. Nos Tonkinois ont l'ex- « pression latine quelquefois distinguée, mais surtout « pleine de foi et d'humilité.

« Dans peu de jours, trois Missionnaires de la Con-

« grégation s'embarqueront à Anvers pour différen-
« tes Missions. L'un d'eux, ancien déjà dans la car-
« rière apostolique, emmène six Frères des écoles
« chrétiennes et quatre Sœurs, afin de fonder en Ma-
« laisie des établissements chrétiens. L'œuvre est ma-
« gnifique, et contribuera sans doute puissamment à
« la propagation de la foi. Ils s'établiront dans l'île
« de Singapore, entrepôt du commerce des mers de
« Chine.

« Je suis honteux, Monseigneur, d'avoir à vous en-
« voyer une lettre si longue et si peu intéressante
« pour Votre Grandeur. Que son indulgence daigne
« m'excuser !

« Veuillez agréer, Monseigneur, l'hommage de ma
« profonde vénération, avec laquelle j'ai l'honneur
« d'être, Monseigneur, prosterné aux pieds de Votre
« Grandeur pour y recevoir sa bénédiction, de Votre
« Grandeur le très humble et très soumis serviteur,

« Théophane VÉNARD,

« *Sous-Diacre.* »

# CHAPITRE XI

## L'ASPIRANT MISSIONNAIRE (1851-1852)

(*Suite*)

Le Coup d'Etat du 2 décembre 1851. — Le diaconat. — L'ange du bon conseil. — Le chant grégorien.

L'Ordination avait été fixée au samedi des Quatre-Temps de l'Avent, qui tombait le 20 décembre ; mais auparavant il se produisit tout à coup un événement politique, qui aurait pu avoir les conséquences les plus graves : celui qui porte dans l'histoire le nom de *Coup d'Etat du 2 décembre*.

Théophane se hâte de rassurer sa famille à son sujet.

« 2 décembre 1851 (22 ans).

« Mon cher Père,

« La paix du Seigneur soit avec vous !

« Il est 10 heures du matin... Paris est déclaré en « état de siège... l'Assemblée nationale est dissoute... « tous les chefs des partis contraires sont consignés à « Vincennes, MM. le général Cavaignac, Dupin, Mi- « chel de Bourges et Thiers, je crois... le général « Changarnier, le général Lamoricière, La Rochejac- « quelein... Napoléon les a fait saisir cette nuit. M. le « Président rétablit de son chef le suffrage univer- « sel, en appelant au peuple de la conduite et ten-

« dance de l'Assemblée. La troupe est pour lui. Pa-
« ris est couvert de proclamations : pas un coup de
« canon n'a été tiré. — Le bon Dieu daigne nous ve-
« nir en aide ! Prions pour la France et l'Europe tout
« entière !

« Les imprimeries sont surveillées. A chacun est
« concédé le droit de mort contre quiconque essaie-
« rait l'insurrection. Du reste la circulation dans les
« rues est libre. Tout le monde est satisfait. La chose
« était combinée depuis quelque temps ; il est prodi-
« gieux comme le secret a été gardé. M. le Président
« a au moins montré qu'il a la volonté. — Nous at-
« tendions la secousse d'un jour à l'autre, car les
« nouvelles nous proviennent de première source. —
« Quand est-ce que tout finira ? — Les hommes et
« les événements passent, la terre passe : Dieu seul
« est immuable, allons vers lui ! Les œuvres demeu-
« rent, faisons des œuvres de justice ; détachons-nous
« des choses humaines, vers le Ciel nos esprits et
« nos cœurs !

« Je vous écris de suite, pour que vous ne con-
« ceviez aucune inquiétude ; quand vous ne rece-
« vrez pas de nouvelles de moi, croyez que je suis
« en sûreté. Nous ne redoutons rien de pénible pour
« nous, le bon Dieu nous garde bien. — Les feuilles
« publiques vous apprendront sans doute plus que je
« vous raconte, et plus tôt peut-être. N'importe ! vous
« ne l'auriez pas reçu de ma main. »

« 5 décembre 1851.

« Mon cher et bien-aimé Père,

« Je n'ai qu'un petit moment pour répondre, poste
« par poste, à votre petit billet inséré dans la lettre
« de Ch... — L'Ordination sera le 20 décembre, si
« toutefois le bon Dieu nous donne la paix.

« On s'est battu mercredi, au faubourg Saint-An-
« toine, et hier, 4 décembre, dans plusieurs points,
« depuis 2 heures de l'après-midi jusqu'à 10 heures

« du soir. Nous étions allés à la campagne, et nous
« revenions par le bois de Boulogne, les Champs-Ely-
« sées, la place de la Concorde. Nous ignorions ce
« qui se passait, mais nous nous doutions de quelque
« chose, en voyant tous ces lieux déserts, eux ordi-
« nairement si fréquentés, et les magasins fermés
« dans les rues. Rentrés à la maison, nous entendions
« distinctement la fusillade.

« L'agitation paraît un peu calmée aujourd'hui,
« Napoléon a mis des restrictions à la loi du vote qui
« avait indisposé tout le peuple, et, dit-on, refroidi
« les sentiments de l'armée. Le scrutin, au lieu d'être
« public, sera secret.

« Le système des barricades est changé, personne
« ne reste pour les défendre, on les laisse, une fois
« faites, et on en construit ailleurs. Les pauvres
« gens, comme ils sont aveugles ! Leur but semble
« être de lasser la force armée... Quoiqu'il y ait du
« sang versé, on ne peut pas dire que les mêlées sont
« meurtrières. Les soldats sont résolus. — Je vous
« dis tout sans restriction. — Quoi qu'il advienne,
« nous sommes en sûreté ; jamais on n'a tourmenté
« la Congrégation, même dans les moments les plus
« critiques. D'ailleurs nous habitons le quartier le
« plus paisible ; quand le danger viendra pour nous,
« il sera pour tout le monde. Donc point de trouble
« à mon sujet. Prions pour la France... »

Quelques jours plus tard, il écrit aussi à son cher Petit-Séminariste de Montmorillon, pour le tranquilliser :

« 12 décembre 1851.

« Je ne me mets pas en retard pour t'écrire, comme
« tu vois, mon cher Eusèbe...

« Je t'aurais immédiatement répondu, ainsi que tu
« le désirais, pour te tranquilliser sur ma position
« vis-à-vis des événements politiques ; mais je m'oc-
« cupais activement à préparer mon examen d'Ordi-
« nation, que je viens de subir aujourd'hui, et mon

« premier moment libre est à toi. Comme tu le de-
« vines, je serai ordonné diacre le samedi des Quatre-
« Temps de décembre, c'est-à-dire le 20 du mois.
« Nous sommes cinq qui serons promus au diaconat,
« cinq bons amis, vivant ensemble dans la charité
« et la fraternité de Notre-Seigneur Jésus-Christ, avec
« l'intimité la plus grande. Cinq aussi de nos con-
« frères diacres recevront la prêtrise, et deux la ton-
« sure cléricale.

« Dimanche soir, nous entrerons en retraite jus-
« qu'au samedi, jour de l'Ordination : retraite douce,
« paisible, sans préoccupation, sans fatigue ; solitude
« délicieuse, à l'ombre de l'autel, loin des agitations
« du monde. Figure-toi un jour de printemps,
« un ciel pur, un soleil nouveau, un feuillage nais-
« sant, le calme des forêts, la nature qui dort. Ah !
« c'est bien mieux que tout cela encore, le ciel com-
« mencé, le ciel en petit ! Dieu qui se donne, se com-
« munique à l'homme, l'homme qui s'élève, s'unit à
« Dieu !... Oh ! que de bonheur, mon cher ami ! Dieu
« aussi te le réserve, si tu l'aimes.

« Ne crains rien, mon cher Eusèbe, des révolutions
« politiques à mon sujet. S'il y avait du danger, il
« serait pour tout le monde, surtout pour les riches
« mauvais chrétiens ; car la classe ouvrière a été dé-
« moralisée par eux, elle ne croit plus à Dieu, et elle
« veut jouir sur terre, et puisqu'elle ne possède rien,
« elle se révolte contre ceux qui ont. Pour remédier
« au mal il faut que la France se convertisse, sinon
« Dieu permettra aux ouvriers, à ceux qui ne pos-
« sèdent rien, d'être les instruments de sa vengeance,
« tôt ou tard, demain, ou dans cinquante ans. Nous
« devons tous et chacun en particulier nous efforcer
« de devenir meilleurs, et alors Dieu aura pitié de
« nous.

« Pour ce qui me concerne, je t'assure que je suis
« en parfaite sûreté. Pour toi, ne te préoccupe de
« rien ; quelque bruit que tu entendes, fais ton de-
« voir et demeure en paix. Notre Congrégation est

« vue d'un bon œil à Paris, et à peu près tout le « monde la connaît. En février 1848, la veille de la « déchéance de Louis-Philippe, la communauté tra- « versait les Champs-Elysées : une foule innombra- « ble d'ouvriers circulait en tout sens, et plusieurs, « voyant passer des ecclésiastiques, délibéraient sur « ce qu'il fallait en faire. Mais quelques-uns dirent : « Laissons-les, ce sont ceux qui vont se faire *marty-* « *raliser* en Chine. » — L'observation fut très bien « goûtée.

« Jeudi, 4 décembre, nous revenions de notre mai- « son de campagne, et nous passions à Boulogne. Un « détachement de cuirassiers allait à toute bride a « Paris, où l'on se battait. Tous les ouvriers étaient « sortis dans la rue, muets et inquiets ; ils nous fai- « saient bonne mine. Le lendemain, trois de nos con- « frères parcouraient les rues où avaient été dressées « les barricades la veille ; les soldats bivouaquaient « autour de grands feux, le peuple circulait innom- « brable, silencieux, plein de l'esprit de vengeance. « On laissait passer nos confrères sans difficulté ce- « pendant. Non, la haine n'est pas contre nous, si- « non indirectement, elle est contre les riches. — « D'ailleurs, les insurgés auraient le dessus, ce qui « est difficile, nous avons mille moyens de nous ca- « cher et de nous sauver, et à Paris mieux que par- « tout ailleurs.

« Aujourd'hui la révolte, excitée par le coup hardi « de Napoléon, est comprimée entièrement, et il est « impossible à qui que ce soit de faire le moindre « mouvement hostile, sans en recevoir immédiate- « ment le châtiment. — Il est certain que, ces jours- « ci, il y a eu peu de victimes. Dans les moments « d'agitation on fait toujours courir beaucoup de « bruits, peu sont fondés, n'y crois pas facilement. « Ainsi donc ne te trouble nullement, pas même à « mon sujet.

« La veille de l'insurrection, mercredi 3 décembre, « était la fête de saint François-Xavier, que nous

« avons célébrée en famille. Deux de nos confrères « partaient le soir même, sous la protection du grand « patron des Missionnaires. Les Directeurs du Con- « seil central de la Propagation de la Foi étaient au « dîner présidé par trois évêques... »

La vie au Séminaire des Missions-Etrangères avait donc continué à suivre son cours, calme et paisible : rien n'avait été changé dans l'ordre des exercices, pas même les promenades hebdomadaires à la maison de campagne. La retraite d'Ordination eut lieu, comme il avait été fixé d'abord, et, le 20 décembre, Théophane reçut l'Ordre sacré du diaconat.

Laissons-le nous raconter lui-même cette touchante cérémonie :

« 21 décembre 1851.

« Mon très cher Père, ma bonne Sœur,
« mon bien-aimé Frère,

« Mes bons amis, à qui ferai-je part de mes émo- « tions du jour de l'Ordination mieux qu'à vous ? Ce « sont de beaux jours dans la vie que ces jours où « Dieu s'approche de l'homme plus près, et répand « dans l'âme comme une effusion de son éternelle « béatitude. Dieu s'unit à l'homme. Par Jésus-Christ, « le Dieu-Homme, l'homme devient Dieu ; l'esprit « s'agrandit, le cœur se dilate. Et c'est le mystère des « destinées de l'humanité, de chaque homme. C'est « le mystère du Baptême, de la Confirmation, de la « Sainte Communion, de l'Ordination, le ciel vu de « loin, quelque chose qui ne peut s'exprimer, mais « que chacun ressent dans ses moments de ferveur.

« Nous sommes entrés en retraite le troisième di- « manche de l'Avent, au soir. Notre vénéré et aimé « supérieur, M. Barran, nous a fait, tout le temps « qu'elle a duré, des entretiens spirituels de la piété « la plus élevée. L'Ordination devait avoir lieu à la « chapelle du Séminaire de Saint-Sulpice : la Con-

« grégation des Missions-Etrangères fournissait dix
« Ordinands, trois prêtres, cinq diacres, deux tonsu-
« rés.

« Vers les 6 h. 1/2, chacun, chargé de notre petit
« bagage d'ornements, nous nous dirigeons vers
« Saint-Sulpice, distant d'un quart d'heure de che-
« min : Paris dormait encore. Nous nous rendons
« tranquillement à la salle, où nous devions nous ha-
« biller. Ah ! me disais-je, que de passions humaines
« vont se remuer aujourd'hui, et que moi j'ai bien
« reçu la bonne part !

« L'Ordination était générale, et toutes les diverses
« communautés de Paris y avaient leurs membres.
« Ainsi, à mes côtés, je voyais des Lazaristes, des
« Picputiens, des Dominicains, des Jésuites, des Ir
« landais, des Nègres, etc. Je n'en connaissais aucun,
« mais mon cœur les vénérait et les aimait comme
« des enfants du même Père, des serviteurs du même
« Maître, des soldats du même Roi. Le même but
« nous avait réunis ; la même grâce, à différents de-
« grés, nous était distribuée ; le même Dieu se don-
« nait à nous ; nous invoquions la même Reine, Ma-
« rie, la Mère du Sauveur du monde ; et puis, ainsi
« que des frères, nous nous donnions le baiser de
« paix, reçu du Pontife. Oh ! que je me sentais heu-
« reux ! Il y avait au moins cent trente ordinands ;
« jugez si la cohorte lévitique n'était pas belle à con-
« templer ! Tout fut terminé à une heure après midi.
« Chacun, riche et enivré du don qu'il avait reçu,
« se retira chez les siens.

« Notre petit détachement regagna aussi les Mis-
« sions-Etrangères. Notre première action en ren-
« trant fut de nous agenouiller devant nos confrères
« devenus prêtres, et ils nous bénirent. Après avoir
« gaiement dîné, nous allâmes rendre nos devoirs à
« MM. nos directeurs, et embrasser nos autres con-
« frères, puis nous récitâmes le *Magnificat* et le *Te*
« *Deum*, et de bon cœur pour ma part, je vous assure.

« Nous eûmes, dans la soirée, ceux d'entre nous

« qui avions le domicile requis par la loi, à nous oc-
« cuper de remplir nos devoirs de citoyens. Pour la
« première fois j'ai eu l'honneur d'apporter ma coo-
« pération aux destinées du pays. J'ai inscrit *Oui* sur
« mon billet, sans trop savoir si je faisais bien ou
« mal, et qui peut le savoir ? Je prie Dieu de ne pas
« me demander compte de mon acte de citoyen, le
« premier et peut-être le dernier.

« J'ai été, ce matin, avec mes confrères diacres,
« faire hommage de notre diaconat à Notre-Dame-
« des-Victoires. Nous avons offert à notre Reine un
« cierge d'action de grâces, puis, d'accord avec moi,
« un d'entre mes confrères, avec lequel je suis lié
« d'une étroite, et — je l'espère, aidé de la grâce de
« Notre-Seigneur — d'une étroite et *sainte* amitié,
« a demandé une recommandation spéciale pour nous
« deux à la prochaine réunion de l'Archiconfrérie.
« J'ai prié pour vous et pour tous mes amis, comme
« à l'ordinaire.

« Dans la soirée, comme tout le jour était jour de
« congé, nous avons été rendre visite au Saint-Sacre-
« ment exposé dans la chapelle des religieuses de
« Saint-Michel, selon l'ordre assigné pour l'adoration
« perpétuelle. Ce sont des religieuses cloîtrées : elles
« ont chanté les vêpres de la sainte Vierge, pendant
« que nous faisions notre adoration. Leur chant m'a
« beaucoup ému ; au reste, les chants de l'Eglise ont
« toujours pour moi un nouveau charme : plus je les
« entends, plus je les aime entendre, comme plus je
« les chante, plus j'aime les chanter. Car c'est le
« chant de l'homme exilé, le chant de l'Eglise qui
« prie, espère, aime.

« Oh ! que je voudrais bien que le peuple français
« fût redevenu chrétien, et se remît à chanter les
« chants de ses pères, qu'il chantait si bien autrefois,
« en ses jours de foi simple et naïve ! A quoi bon la
« dissipation des plaisirs de la terre, la dissipation
« politique !... Maudits soient les méchants qui ont
« ôté à mes concitoyens leurs croyances, leurs espé-

« rances, la paix du cœur, le calme des désirs ! Ils « étaient si heureux ! Mais non, ne maudissons per- « sonne ; que Dieu ait pitié de tous !

« Je ne veux pas vous priver du récit d'un petit « incident qui a jeté son charme sur ma visite à No- « tre-Dame-des-Victoires. Une messe se disait. Au « moment de la communion, une jeune fille vêtue de « blanc se dirigea vers la sainte table, accompagnée « de Messieurs et de Dames. Le prêtre, d'un aspect « vénérable, se retourne et il adresse à la jeune fille, « en langue étrangère, une allocution que je jugeai « très touchante aux gestes expressifs du prêtre. Je « compris que j'assistais à une première communion, « je me rappelai la mienne. La jeune fille en quittant « la sainte table pleurait. Je fis pour elle à la « sainte Vierge une petite prière de bon cœur, et je « remerciai Dieu de m'avoir ménagé, au commence- « ment de ma journée, le plus doux et le plus saint « plaisir... »

Selon les circonstances, et lorsqu'il s'adressait à des personnes intelligentes et instruites, Théophane savait s'élever sans efforts à de hautes considérations. C'est ainsi qu'ayant appris la nouvelle que son parrain avait profité de l'occasion du jubilé prêché à Saint-Loup pour revenir à la pratique des sacrements, il lui écrit une lettre d'une délicatesse, d'une dignité et d'une hauteur de vues vraiment remarquables :

« 1er janvier 1852.

« Monsieur et très cher Parrain,

« Permettez-moi de me réjouir avec tous vos vrais « amis, et avec vous-même, de votre retour au parfait « accomplissement de la vie chrétienne. Vous vous « êtes montré digne de vous-même, digne de votre « vie entière, si recommandable et si honorée, et qui « n'attristait les yeux de vos amis que sous un seul

« point. Ce point est effacé maintenant. Que dis-je ? « il est devenu tout lumineux, tout glorieux ; car il « y a un grand mérite à reconnaître que l'on s'était « trompé ; les grandes âmes seules en sont capables. « Dieu soit mille et mille fois béni !

« J'avais confiance, moi, à ce qui est arrivé : car « je connaissais votre cœur loyal, franc, ami du vrai. « Je me disais : Mon parrain traîne en longueur, mais « il viendra, il ne peut pas ne pas venir. — Aujour- « d'hui tout ce qu'il y a d'hommes éminents, d'hom- « mes sincères, d'hommes à la vie irréprochable, est « religieux, et je vous voyais sur la liste. — Aujour- « d'hui un grand mouvement de réorganisation « s'opère dans les arts, les lettres, le système gou- « vernemental, la religion : qu'il s'opère par tels ou « tels hommes, peu importe ; mais il s'opère, on le « sent, on le voit, chacun est appelé à y apporter sa « coopération, son coup de marteau ; vous l'avez « senti, mon cher parrain, et je vous en félicite.

« Vous permettrez bien à un filleul, à une âme « amie, respectueusement amie, s'entend, de vous fé- « liciter, n'est-ce pas ? Ceux qui sont placés en vue « doivent donner l'exemple ; vous avez compris que « c'était un devoir pour vous, et je savais que vous « le comprendriez. Ah ! je plains ceux qui ne le com- « prennent pas.

« Oui, oui, la France, l'Europe reverront de beaux « jours, un peu plus tôt, un peu plus tard, Dieu sait « le moment, mais ce moment viendra, il est vu de « loin, on le désire : désirer une chose, c'est déjà la « posséder en partie. Quel est le cœur français qui « n'a pas foi en l'avenir ? Dire un cœur français, c'est « dire catholique ; car la France est, malgré ses mi- « sères, catholique avant tout, c'est ce qui fait qu'elle « est la première nation du monde. La Russie a son « despotisme, l'Angleterre son or : ce n'est pas cela « qui donne la primauté à un peuple. Comme l'âme « est la reine du corps, la France est la reine du « monde, car elle en est l'âme. L'âme du monde est

« la religion catholique, et la religion catholique dit : « La France est à moi, c'est ma fille aînée et je lui « donne mon nom. La France est catholique dans l'in- « time de son essence; elle va travailler à reproduire « au dehors cette vie qui l'anime au-dedans; ses bles- « sures se fermeront, son tronc mutilé se recouvrira de « feuillage, son influence gagnera l'Europe; l'Afrique, « l'Asie, l'Océanie, l'Amérique surtout, promettent « leurs fruits. Les Anges pourront dire avec jubila- « tion : Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix « sur la terre aux hommes de bonne volonté !

« Sans doute, moi, je ne verrai pas ces beaux jours « de ma France : du moins qu'on me laisse les sa- « luer de loin ! Je tâcherai d'aller faire l'œuvre de « Dieu en d'autres contrées. La vérité ne peut pas « rester captive ; une pensée m'aide puissamment : « je ferai au loin ce que feront chez eux mes frères « d'Europe. Nous allons au même but : la glorifica- « tion de Dieu en toutes choses, l'extension du règne « de Jésus-Christ, l'éternelle béatitude de l'homme « uni à Dieu par Jésus-Christ Notre-Seigneur, à qui « soient louange et amour dans les siècles des siè- « cles !

« Pardonnez-moi, mon cher parrain, la manière « libre et chaleureuse avec laquelle j'ai répandu mon « âme sur le papier ; je ne puis pas taire ce que je « sens en moi, et puis la nouvelle de votre retour « m'a mis le contentement au cœur.

« Veuillez recevoir mes vœux de bonne année et « l'assurance du profond respect avec lequel j'ai « l'honneur d'être, Monsieur et cher parrain, votre « très humble et dévoué filleul. »

Ecrivant à sa marraine dans la même circonstance, il l'entretient affectueusement de ce qui la touche plus particulièrement mais il n'oublie pas non plus d'élever son esprit vers des pensées plus hautes, et d'élargir l'horizon de sa foi :

« 1er janvier 1852.

«... Je vous souhaite donc, très chère Marraine, à « vous et à Monsieur F... que je vénère beaucoup, « une bonne année, une année meilleure que celle « qui vient de se clore. Que la triste maladie ne vienne « point attrister votre vie si digne d'être heureuse ! Il « est vrai que la religion chrétienne nous apprend « qu'avec la souffrance Dieu visite ceux qu'il aime, « et je me plais à penser que c'est sa bonté qui vous « a visités jusqu'à ce jour. Oui, sans doute, mais le « bon Dieu qui nous demande la résignation, quand « il nous envoie quelque peu de sa croix, permet « aussi de désirer la santé pour s'employer avec plus « d'ardeur à son service et au bien de ses frères. Je « prie donc Notre-Seigneur Jésus-Christ d'exaucer « mes vœux pour vous sur ce point, vœux que je lui « adresse souvent dans mes prières, persuadé que de « votre part je reçois un puissant secours pour sa- « tisfaire à mes nécessités grandes et nombreuses.

« Il est très possible qu'il me soit encore permis « une autre année de vous rendre en France mes de- « voirs de filleul ; car je n'ai pas l'âge requis pour « la promotion à la prêtrise, l'été prochain, et nos « supérieurs accordent assez difficilement la dis- « pense, afin de nous mûrir davantage dans la science « et la vertu. Certainement les Missions ont besoin « d'ouvriers, mais il vaut mieux retarder leur départ, « et les envoyer plus solides et plus pénétrés de la « sublimité de leur ministère. Je comprends très bien « cela et je ne vois pas avec peine le délai de mon « départ : le moment, hélas ! viendra toujours trop « tôt pour me trouver digne. J'ai déjà fait un pas de « plus dans le sacerdoce : je suis diacre, les réflexions « deviennent plus graves...

« Comme je vous l'ai dit dans mes premières let- « tres, très chère Marraine, nous vivons très heureux « au Séminaire des Missions-Etrangères. Jamais je « n'ai rencontré ailleurs plus de fusion entre les

« cœurs et les caractères, pourtant si différents parmi « nous. La charité de Notre-Seigneur purifie tout, « c'est un ciment qui joint les éléments les plus op- « posés. Dieu en soit béni !

« La dernière révolution ne nous a pas trouvés in- « différents, mais ne nous a pas troublés. Notre quar- « tier latin, en effet, n'a pas ressenti grandes secous- « ses, à moins que je ne parle des simagrées que « MM. les étudiants ont faites, moins pour aider les « émeutiers que pour jouer la comédie et s'amuser « d'un peu de désordre...

«... Le gouvernement actuel semble avoir pour « principe de rendre à la religion tout l'honneur qui « lui est dû ; s'il continue sur ce pied, Dieu le bénira « et pourra se servir de lui pour réorganiser notre « pauvre France. Puisque Dieu s'est fait homme, il « faut que l'Homme-Dieu marche en tête de l'huma- « nité. Sinon l'humanité demeurera languissante, « les peuples élevés par le christianisme seront in- « gouvernables, par la raison que la corruption de « ce qui est le meilleur est toujours plus grande. Les « hommes qui voient les choses de loin espèrent en « l'avenir, j'aime à espérer avec eux. Je serai bien « heureux, rendu dans les contrées étrangères, d'ap- « prendre ces bonnes nouvelles de ma patrie. Vienne « ce beau jour ! Amen. »

Nous retrouvons la suite des récits plus familiers, mais toujours avec la note surnaturelle, dans la correspondance avec le jeune séminariste de Montmorillon, à qui il ne se lasse pas de faire de gentils petits sermons sans vouloir toutefois en avoir l'air :

« 21 janvier 1852.

«... Si j'avais de longues heures à moi, j'essaierais « de te décrire les beautés de la capitale, pour inté- « resser mes lettres, mais la matière est immense, et « puis d'ailleurs, à quoi bon t'entretenir des vanités « du monde ?

« Ce sont de belles vanités sans doute, mais le ciel « est plus beau et donne l'éternité ; une âme aimant « Dieu est plus belle, et elle verra Dieu, l'inénarra- « ble bonté ! — Te dirai-je, par exemple, que j'ai été « visiter les somptueuses décorations de Notre-Dame, « qui ont servi au triomphe de Louis-Napoléon, le « 1er janvier 1852. Tu ne peux rien imaginer d'aussi « splendide sur terre ; mais ce que j'y ai trouvé de « plus beau c'est la pensée qui a amené les grandeurs « de la terre devant la majesté de Dieu, et la part « de gloire qui en est revenue à la sainte Eglise ca- « tholique. C'est Dieu qui est la beauté souveraine ; « ce sont ses œuvres qui sont belles, et l'homme n'est « grand, ses œuvres ne sont belles que lorsqu'il se « rattache à Dieu, et y puise les inspirations de sa « pensée. Gloire à Dieu en toutes choses, mon cher « Eusèbe, partout et toujours, par Jésus-Christ Notre- « Seigneur. Amen !

« *23 janvier.* — Hier, dans la soirée, je suis encore « allé à Notre-Dame ; j'ai entendu le P. Lacordaire, « notre grande éloquence, à l'occasion du rétablisse- « ment des Frères-Prêcheurs de saint François, au- « trement dit Capucins. Leur mission est auprès « du peuple, et, afin de gagner quelque confiance « dans les esprits, ils commencent par faire les en- « terrements gratis, au cimetière du Montparnasse « d'abord, et peu à peu dans les autres, quand leurs « ressources seront plus grandes. Encore un pas donc, « mon cher Eusèbe, vers la régénération ! — Le P. « Lacordaire a dit des choses magnifiques, et d'une « manière magnifique ; mais cependant je ne suis « pas pleinement satisfait. Il me semble qu'il n'y « a pas assez d'émotion dans sa manière de dire les « choses.

« Rappelle-toi cette parabole du Samaritain, faite « par Notre-Seigneur. Cet homme charitable ren- « contre un blessé sur la route et il s'empresse de « le secourir, *versant le vin et l'huile dans ses plaies :* « *fundens oleum et vinum.* L'homme, l'humanité est

« un grand malade, un grand blessé. Tout en versant « dans l'âme de l'homme et de l'humanité le vin « enivrant de la vérité perdue, il ne faut pas ou- « blier de verser l'huile de la charité qui pénètre, « adoucit et réconforte. Prie pour moi, mon cher « frère, afin que je sache verser le vin et l'huile.

« Un jour viendra, mon bien cher, et ce jour peut- « être sera dans quelques années, où il te sera dit à « toi aussi d'aller verser dans l'âme de nos frères le « vin et l'huile. J'ai l'espérance, douce à mon cœur « fraternel, que le bon Dieu te ménage cette grâce. « Mais il faut être *humble* et pieux. O Eusèbe, tu tra- « verses le plus bel âge de ta vie ! Sais-tu pourquoi ? « Parce que c'est l'âge des passions, l'âge des com- « bats, et des grands combats, et par suite des gran- « des victoires. Un jour, Notre-Seigneur Jésus-Christ « vit un jeune homme et il le regarda d'un regard « d'amour. Disons mieux : le Sauveur regarda le « jeune homme, non un jeune homme en particulier, « mais l'homme en son jeune âge, notre jeune âge, et « il l'aima : le jeune homme, c'est toi. Du courage ! « frère : sois digne de ton âge ! Après la victoire, « quelle récompense ! Peut-être entendras-tu la voix « du divin Maître disant : Viens avec moi ; alors nous « nous retrouverions soldats du même régiment, « voyageurs sur la même route, sous le même ciel ! « — Ah ! ah ! frère qu'en dis-tu ?... que la sainte « volonté de Dieu soit faite, non la nôtre !

« Frère, dépose souvent la pensée de ton avenir en- « tre les mains de la Providence dans le Cœur de Jé- « sus, le Dieu fait homme, et pendant un temps « jeune homme ; car Jésus-Christ est le Dieu en- « fant, le Dieu jeune homme, le Dieu homme, le « Dieu de tous les âges ; dans le Cœur de Jésus, dis- « je, et dans le Cœur de Marie, notre douce Mère. « Entretiens amitié avec ton Ange gardien, et puis « espère. Accomplis avec joie le travail de chaque « jour, apprends soigneusement à chanter les chants « de l'église. Sois *gai*, *très gai*. La vie du chrétien

« doit être un perpétuel jour de fête, prélude de la « fête de l'éternité... »

A son frère Henri, qui avait besoin d'être prémuni contre les illusions de jeune homme et les dangers du monde, il écrit :

« 23 février 1852.

«... Qu'est-ce que le jeune homme ? — Un être con-« tradictoire comme tout l'homme : beaucoup d'or-« gueil avec beaucoup de générosité, beaucoup d'in-« dépendance avec une certaine soumission, beau-« coup de boue avec beaucoup de pensées pures, du « courage et de l'audace avec de la lâcheté, de l'ar-« deur au travail avec une grande paresse, l'élément « du mal et l'élément du bien. Il y a donc à choisir.

« Je connais des jeunes gens au milieu du monde, « vivant au sein du luxe et des plaisirs, *humbles*, « *doux*, *respectueux*, *charitables*, jusqu'à aller cher-« cher le pauvre dans ses réduits les plus misérables; « *pieux*, d'une piété de bonne femme, comme d'au-« tres disent. Leur démarche est simple, naturelle, « dégagée, leur abord est plein d'une aimable viva-« cité, leur regard se possède, leur front reflète la « beauté de leur âme, leur présence est aimée et en-« viée, et toute leur vie s'écoule dans l'exercice du « bien. Ils peuvent faire des fautes, car l'homme « est faible, mais ils n'en mettent qu'une plus grande « confiance en la miséricorde divine, qui les garde « sous son aile. Dieu soit béni ! ces jeunes gens ne « sont pas très rares, mais ils ne flânent pas dans les « rues pour se faire reconnaître.

« Il y a une autre espèce de jeunes gens. On les « voit ou dehors, ou dans les cafés et autres lieux de « réunion pour le plaisir, jamais avec eux-mêmes. Ils « sont inquiets, ils marchent comme des fous, rient « ou ricanent dans le même genre, ils prennent des « airs d'importance, ils jugent et critiquent tout, ils « ne respectent et ne vénèrent pas la femme, ils veu-« lent tout voir, tout entendre ; ils parlent pour par-

« ler, leur moins mauvaise action est de ne rien faire,
« etc., etc. Ces jeunes gens fourmillent dans les rues
« de Paris, leur vie secrète est encore plus digne de
« pitié que leur vie publique. Tous les jeunes gens
« plus ou moins peuvent prendre rang dans ces deux
« bataillons.

« Mon cher Henri, je ne te demande pas quel est
« ici ton numéro, car je te connais ; mais je te dis :
« il faut avoir du cœur, raisonner sa vie et... aimer
« et servir Dieu. — Ecris-moi longuement, je t'en
« prie, quand tu auras le temps. Abandonne-toi dans
« tes lettres sans trop chercher à faire des narrations
« suivies. — Sois gai, plaisante. Je te promets de
« m'évertuer de mon côté et de puiser dans mon sac
« tout ce que je pourrai trouver de plus original et
« de plus assaisonné de sel et de poivre. — Je t'em-
« brasse tendrement. Ton frère dévoué. »

Le riche fond d'où notre futur Missionnaire tirait tous ces sages conseils, était pour ainsi dire inépuisable. Qu'on en juge par cette nouvelle lettre à son père, et par la suivante à sa sœur Mélanie :

« 23 février 1852.

«... Voici bientôt, mon cher papa, l'anniversaire du
« jour où je vous ai dit adieu, pour venir à Paris.
« Cette année a passé bien vite, comme toutes les pré-
« cédentes, mais elle a été marquée pour nous par de
« graves événements. J'espère que le bon Dieu aura
« eu égard à notre sacrifice commun, ou plutôt, car
« ce n'est pas l'objet d'un doute, Dieu a béni notre
« bonne volonté. Renouvelons-nous cette année dans
« les mêmes dispositions, faisons encore généreuse-
« ment et de tout cœur notre sacrifice, jusqu'à ce
« que vienne le jour de le rendre définitif, si la di-
« vine Providence le veut ainsi. Ne nous attachons
« pas à la terre, où tout passe et se dissout, les hom-
« mes comme les plantes et les nations comme les
« hommes. Prenons notre parti, nous n'avons qu'un

« but, à quoi bon en imaginer d'autres? Usons de « la vie avec foi et espérance en l'avenir, toujours sur « le qui-vive, contents du présent, tout entiers à Dieu « qui nous le donne, à Dieu qui nous le récompen- « sera. — Je vous embrasse tendrement. Votre res- « pectueux et obéissant fils.

« Le carême ne me fait pas peur. Ma santé est une « santé de roseau : je plie et ne romps pas. Avec cela « on va loin. »

Mélanie, cédant aux sages conseils de son directeur et de son bien-aimé frère, s'était résignée à attendre encore quelques années avant de s'engager dans la vie religieuse, mais elle pouvait du moins réaliser une partie de ses désirs, en s'engageant au service de Jésus-Christ, sous la bannière de la virginité, tout en demeurant dans le monde : c'est ce qu'elle songea à faire, après avoir consulté toutefois son saint ami des Missions-Etrangères, qui avait toute sa confiance. Voici la réponse de ce dernier :

« 23 février 1852.

« Ma très chère Mélanie,

« Ta dernière lettre m'a comblé de joie, car elle « m'a montré combien tu es désireuse d'avancer dans « la perfection, et combien Notre-Seigneur Jésus- « Christ te favorise de ses grâces les plus signalées. « Je l'en bénis chaque jour, et je le prie de t'éclairer « d'une lumière plus vive encore et plus pure, de te « fortifier de son secours tout-puissant, de te gui- « der dans ta route vers la patrie, de t'inspirer l'es- « prit d'humilité, frère de l'esprit de pureté, de dé- « verser sur toi tous les dons de sa grâce : et le don « de sagesse qui fait goûter Dieu et son indicible sua- « vité, et le don d'intelligence dont l'œil est si péné- « trant, et le don du conseil qui arme de prudence, et « le don de force qui combat pour notre faiblesse, et « le don de science qui enseigne notre ignorance, et « le don de piété qui donne le pur amour, et le don « de crainte qui veille à l'entrée de notre âme. J'unis

« mes prières aux tiennes et j'ai fait déposer ta « recommandation aux pieds de Notre-Dame-des-Vic- « toires. Ne précipite rien. Tu veux être obéissante « aux conseils de ton confesseur, tu as raison, car « l'obéissance est un sûr guide.

« Tu es bien bonne, ma sœur, de me consulter, moi « qui ne suis qu'après toi dans la famille, et je te « remercie beaucoup de cette attention de ton ami- « tié. Eh bien ! quelle réponse te donner ? Tu ne veux « pas que je dise *non*, et je ne le veux pas non plus. « Comment te conseillerai-je de rester unie au monde, « que je déteste comme toi, et que j'ai quitté ? Ah ! je « sais bien, il y a longtemps que ton cœur s'est dé- « gagé de ce monde corrompu et corrupteur ; mais « l'acte de renoncement, tu ne l'as pas signé encore, « et c'est ce qu'il te reste à faire. Qui t'arrête donc ? « Consulte ton courage, consulte la voix de la grâce, « consulte les âmes vénérables qui vivent avec toi « chaque jour, et, si rien ne s'y oppose, que tes dé- « sirs soient accomplis, que la volonté de Dieu soit « faite ! Célèbre aussi tes noces, donne ton cœur et ta « vie, revêts-toi de la robe nuptiale, mets un anneau « à ton doigt, prends un nom nouveau, entre dans « une nouvelle famille. Je te salue, Sœur *Marie* (du « futur Missionnaire), vierge épouse du Christ Jé- « sus ! Amen !

« Vienne le jour où je saurai que ma bien-aimée « sœur fait partie du chœur des Vierges, dont Marie « immaculée est la Reine, et cet autre jour où tu « compteras ton frère dans les rangs des Apôtres, « dont Marie est encore la Reine ! Comme alors nous « redirons avec bonheur : *Regina Apostolorum, Re- « gina Virginum !* Oui, Reine de mon frère, apôtre « de la foi, diras-tu ; et moi : Reine bénie de ma bien- « aimée sœur, vierge épouse du Christ Jésus, priez « pour nous !...

« Mélanie, en ce moment une pensée me vient : « Pourquoi ne retarderais-tu pas le moment de ta « consécration, jusqu'à ce que je parte pour les Mis-

« sions, si toutefois je suis appelé, ce qui se décidera « vers Noël de cette année au plus tard. Nous n'au- « rions qu'un jour de fête pour nous deux, et ce jour « n'en serait que plus beau. En attendant, tu pourrais « t'éclairer et te fortifier davantage. Au reste, comme « il te plaira le mieux : le bon Dieu arrangera toutes « choses pour sa plus grande gloire. Espérons en lui.

« Tu veux que je devine ton nouveau nom ? Je me « creuse la tête en vain, et je n'en trouve pas d'autre « à te donner que le mien ; peut-être est-ce celui que « tu as déjà pris. L'amitié a des idées si bizarres !... « Je pense qu'il sera convenable que papa soit pré- « venu de tes engagements.

« Je suis dans les cœurs de Jésus et de Marie ton « frère affectionné. »

Avec le Petit-Séminariste l'esprit va de nouveau se détendre, mais toujours avec profit pour la formation du goût du jeune frère, et l'élévation de son âme à Dieu :

« 11 mars 1852.

« Tu voudrais, mon cher Eusèbe, que je te fisse « faire une promenade d'imagination au milieu des « beautés de la capitale. Mais comment veux-tu que « je m'y prenne ? On a fait des livres sur ce sujet et « de gros livres, et l'on n'a pas tout dit.

« A ce préambule, je te vois ouvrir de grands yeux. « Qu'est-ce donc que ce fameux Paris dont tout le « monde parle ? Est-ce un pays enchanté ? Les pier- « res sont-elles argent et or ? les arbres poussent-ils « des gâteaux ? la rivière coule-t-elle le vin mousseux « et le lait si doux ? Sans doute il y a un soleil et une « lune pour Paris tout seul, et les hommes y sont « bien plus fins qu'ailleurs ? — Eh bien ! entrons à « Paris

« Je ne veux pas te faire passer par certains fau- « bourgs, tout noirs de la fumée des manufactures, « boueux et fangeux, où les habitants ont des visages « de déterrés. Nous pouvons tout simplement sortir

« du débarcadère d'Orléans, où finit le chemin de fer
« de Poitiers, et nous nous trouvons sur ce qui s'ap-
« pelle les quais de la Seine, ou plutôt qui resser-
« rent la Seine dans un lit très étroit, où aboutissent
« tous les égouts, et qui roule une eau très peu claire,
« pour ne rien dire de plus — notre Thouet a plus de
« charmes. — Les quais sont larges, garnis de becs
« de gaz, qui sillonnent aussi tout Paris, et forment
« la nuit d'immenses rubans de lumière. Les bijou-
« tiers étalent ordinairement leurs richesses en ces
« lieux.

« Les boulevards offrent un aspect plus beau que
« les quais, ils sont plus étendus, et tournent deux
« fois dans Paris. Une double rangée d'arbres leur
« donnerait beaucoup d'agrément, si la verdure pou-
« vait tenir contre la poussière.

« Figure-toi maintenant une immense arcade, haute
« de plus de deux cents marches, chargée d'énormes
« personnages sur ses façades : c'est l'Arc de Triom-
« phe de l'Etoile, élevé en l'honneur des guerres de
« l'Empire. Une seule voiture a passé dessous, la
« voiture qui ramenait les cendres de Napoléon, et
« c'est pourquoi une grande chaîne l'entoure et le
« protège. De cet arc de triomphe, si tu avais de bons
« yeux, tu verrais l'obélisque de Louqsor, dressé au
« milieu de la place de la Concorde, au lieu même
« où fut décapité Louis XVI. L'avenue qui conduit à
« l'obélisque est longue au moins d'une demi-lieue,
« spacieuse et parfaitement alignée. Au delà de l'obé-
« lisque, elle se perd dans le jardin des Tuileries et
« va aboutir au palais. Le jardin serait à vanter
« comme celui du Luxembourg, si les ignobles sta-
« tues payennes dont ils sont peuplés, ne les désho-
« noraient pas.

« Quand tu es rendu au pied de l'obélisque, tu as
« donc par derrière toi l'Arc de triomphe, devant toi
« les Tuileries, où résidait Louis-Philippe, que rem-
« place aujourd'hui M. le Président de la Républi-
« que. A droite, tu vois le Palais-Bourbon, où siégeait

« l'Assemblée dissoute le 2 décembre; à gauche, cor-
« respondant en ligne droite, l'église de la Madeleine,
« qui représente, dit-on, le temple de Parthénon à
« Athènes. Elle ne serait pas de ton goût : pourquoi
« aller chercher des types dans le paganisme ? Ah !
« que les derniers siècles ont été mal inspirés ! A
« nous, frère, de réparer l'œuvre du passé ; appre-
« nons de la sainte Eglise catholique la vertu, la
« science, l'art !

« Puisque j'ai nommé l'église de la Madeleine, je
« te dirai que le P. Ventura, si célèbre par sa fameuse
« oraison funèbre de Daniel O'Connell, y prêchait au-
« jourd'hui même. Une circonstance m'a permis d'al-
« ler l'entendre ; il a traité les systèmes philosophi-
« ques modernes sur la création, et il a montré qu'ils
« ne sont que la répétition des systèmes de la philo-
« sophie payenne, reparus avec la *Renaissance* du
« paganisme en Europe au seizième siècle. Il a jugé
« sévèrement, mais avec justice, et Descartes, et Leib-
« nitz, et Newton, et même Malebranche, et leurs
« élèves plus mauvais des dix-huitième et dix-neu-
« vième siècles, et il a esquissé un pompeux éloge de
« Bossuet et de Fénelon, qui ont protesté contre tou-
« tes ces idées tout au moins creuses, le premier dans
« son sublime *Discours sur l'Histoire universelle*, le
« second par le *Traité de l'Existence de Dieu*, d'une
« éloquence si persuasive. Le P. Ventura intéresse
« beaucoup, et un certain accent italien ne lui mes-
« sied pas. — Revenons à notre sujet.

« Nous sommes au centre du monde parisien. Nous
« voyons les beaux hôtels, les équipages brillants,
« des oisifs qui hument l'air et les nouvelles, des mes-
« sieurs bien pimpés, des dames qui se prélassent,
« à peu près comme des paons, et qui auraient grand
« besoin d'aller à l'école de la modestie, de l'humilité,
« et du bon sens même. On fait des promenades sen-
« timentales ; on circule dans les musées ou collec-
« tions de curiosités universelles, dans les galeries
« du Palais-National, autrefois Palais-Royal, autour

« des loges des animaux du Jardin des Plantes ; on « visite les monuments ; on va au bois de Boulogne, « étaler les nouvelles modes ; on veut voir et être vu. « Les bonnes font jouer les enfants, les singes font « des singeries, les jets d'eau marchent, les jongleurs « s'évertuent pour faire rire... Est-ce que le dîner « n'est pas bien gagné ? Suit le salon où chacun joue « son rôle du mieux qu'il peut. Il faut aller au spec- « tacle, au bal. Le gaz illumine la cité depuis la nuit « tombante, il est temps d'aller prendre son repos. « Quelle journée pour une créature raisonnable, pour « un chrétien ! ! ! — Voilà le monde, le monde des « heureux soi-disant de la terre !

« Je n'en dis pas davantage, mon bon ami, j'ai tou- « tes ces choses en dégoût. Et puis je n'en finirais « pas, si j'entreprenais de caractériser tous les ridi- « cules de la pauvre espèce humaine, quand elle ne « pose pas Dieu, le bon Dieu, le grand Dieu, Jésus- « Christ, le Dieu sauveur, principe, centre et fin de « la vie. — L'un se donnera des airs de philosophe, « l'autre rêvera en poète, celui-là a la passion de la « musique, celui-là la passion des tableaux. Il y en « a qui causent à tort et à travers, sur toutes sortes « de sujets ; qui n'essaie pas de dire son mot en po- « litique ? Pitié ! pitié ! ! — Tu verras sans doute cela « de tes yeux un jour : je m'arrête. Je te fais mes « narrations un peu sans ordre, tu m'excuseras faci- « lement.

« Ah ! mon bien cher Eusèbe, que je suis heureux, « après avoir coudoyé le monde, entendu son tu- « multe, de rentrer dans notre retraite du Séminaire « des Missions ! Que j'aime la solitude de ses corri- « dors, la paix de ses cellules, l'ordre des exercices, « les longues heures d'étude et de recueillement, en- « core trop courtes, la gaîté de ses récréations, la cha- « rité de ses habitants, le charme de sa chapelle, la « voix de ses souvenirs, un je ne sais quoi qui dit « l'apostolat et le martyre !

« Samedi dernier, 6 mars, nous eûmes une petite

« fête. Son Eminence le cardinal Gousset, archevê-
« que de Reims, vint consacrer prêtres deux de nos
« confrères, dont l'un est destiné à partir pour la Co-
« chinchine. Cinq autres au moins s'embarqueront
« aussi sur le même navire ; mais leur destination
« n'est pas encore connue. Leur départ fera un vide ;
« prie Notre-Seigneur-Jésus-Christ et Marie, la Reine
« des apôtres, afin que le vide soit bientôt rempli... »

Détachons encore d'une lettre à sa famille un extrait, qui fera mieux connaître le cœur bon et aimant de notre jeune diacre : c'est la traduction d'un chant liturgique, que, de tout temps — et aujourd'hui comme par le passé — on a aimé à chanter au Séminaire des Missions-Etrangères.

« 3 avril 1852.

«... Adieu. Je me souviens de vous et des amis
« comme si je vous avais présents. Aimons-nous tou-
« jours tendrement, selon le précepte de Notre-Sei-
« gneur. Le Jeudi-Saint, pendant la cérémonie du
« Lavement des pieds, on chante un Répons, qui me
« met les larmes aux yeux, je le chante souvent. En
« voici le sens :

« Refrain : *Où règne l'amour par la charité, là rè-
« gne Dieu.*

« L'amour de Jésus-Christ a réuni nos cœurs :
« soyons joyeux, délectons-nous en son amour. Crai-
« gnons, aimons le Dieu vivant ; et nous, aimons-
« nous de tout cœur. — *Où règne*, etc.

« Puisque nous sommes ensemble et unis, prenons
« garde que nos esprits ne se divisent. Loin, loin les
« disputes, les querelles malignes ! Et qu'au milieu de
« nous réside le Dieu Sauveur ! — *Où règne*, etc.

« Ah ! qu'un jour dans la gloire, tous, nous puis-
« sions contempler ton visage, ô Christ Jésus ! bon-
« heur immense, joie de l'éternité ! Amen. »

Le goût pour les chants pieux, les pompes religieuses, les cérémonies saintes, a toujours été considéré

comme une marque distinctive des véritables enfants de Dieu. Théophane possédait ce goût à un haut degré ; mais quand il fut arrivé à Paris, son âme pure et candide trouva d'ineffables délices dans les mélodies grégoriennes en usage au Séminaire des Missions-Etrangères. Du reste, on était alors en pleine voie de revenir à l'unité, et les réflexions qu'il adressa au sujet de ce chant à son frère Eusèbe sont trop pleines de sens et de judicieuse critique pour que nous puissions les omettre :

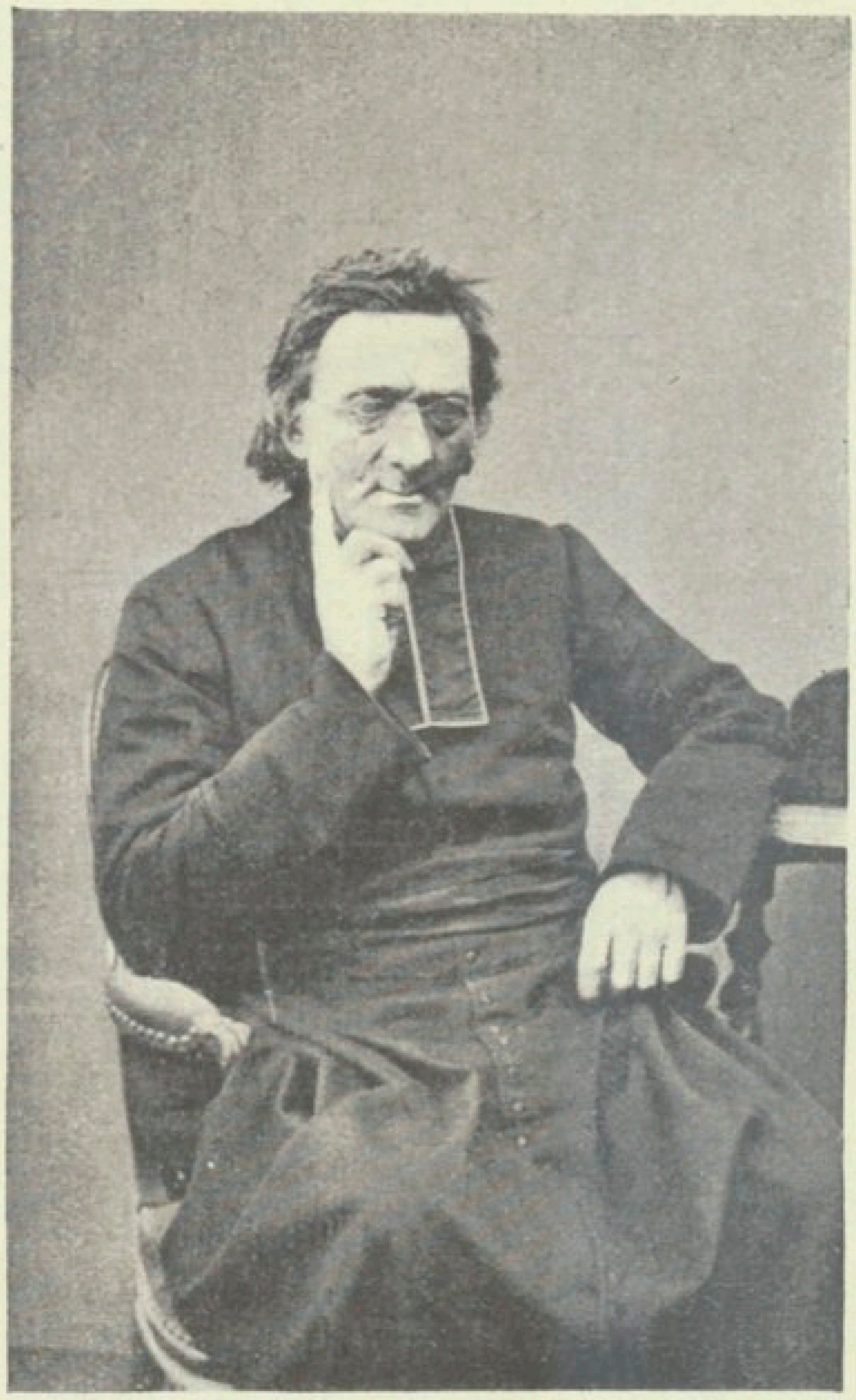
« 23 avril 1852.

« J'ai passé comme toi une Semaine sainte bien « remplie et pleine de charmes. J'ai chanté la partie « de l'évangéliste dans la Passion, le dimanche des « Rameaux, et aussi le jour des jours, le Vendredi-« Saint ; j'ai chanté une des Lamentations de Jéré-« mie, avec son chant romain d'une monotonie toute « plaintive ; j'ai aidé à construire le reposoir du « Jeudi-Saint, si bien nommé dans notre Poitou *le* « *Paradis ;* j'ai chanté le plus beau chant de triom-« phe, que les hommes aient entendu sur la terre, « l'*Exultet* de la Résurrection de Notre-Seigneur Jé-« sus-Christ. Oh ! comme aussi j'ai été heureux de « mêler ma voix à la voix de mes frères, pour redire « chaque jour : *Christus factus est obediens usque* « *ad mortem, mortem autem Crucis*, et, la veille de « Pâques, à la suite : *propter quod et Deus exaltavit* « *illum et donavit illi nomen quod est super omne* « *nomen* (1), — sur un ton que les musiques profanes « ne savent point.

« Il faut que je te dise, mon frère, que le chant an-« tique, dit de saint Grégoire, parce que saint Gré-« goire le Grand en disposa les mélodies, dégénéré « en traversant les siècles, et perdu lors de la *Re-* « *naissance* du paganisme, vient d'être retrouvé, au-

(1) Jésus-Christ s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et jusqu'à la mort de la croix. — Et voilà pourquoi Dieu l'a exalté et lui a donné un nom qui est au-dessus de tout nom. (Office de la Semaine Sainte. S. Paul aux Philipp.)

« jourd'hui que tout ce qui est bien et bon revient
« sous l'influence de l'Eglise catholique. Plusieurs
« diocèses déjà ont adopté ce chant approuvé par le
« Saint-Père ; il a commencé, je crois, à être chanté



M. TESSON
Directeur du Séminaire des Missions-Étrangères

« en notre Séminaire des Missions-Etrangères, dont
« un des directeurs (M. Tesson) est Président de la
« Commission chargée du travail de restauration.
« Pour être à même de chanter ce chant avec l'ex-
« pression qu'il demande, et comme nos pères l'ont
« chanté, bien des découvertes de détails restent en-
« core, il est vrai, à faire dans les manuscrits ; mais

« du moins le plus important de la besogne est ter-
« miné, la perfection viendra avec le temps.

« J'ai fait une observation au sujet de ce nouveau « chant : beaucoup d'étrangers nous ont entendu le « chanter, et tous ne le goûtent pas : il est vrai que « nous ne l'exécutons pas merveilleusement, puis- « que les voix nous manquent. Cependant malgré « cela, un bon nombre de ceux qui sont venus nous « ont entendus avec plaisir, et j'ai remarqué alors, « plusieurs fois qu'il en est du chant comme de la li- « turgie romaine : leur beauté et leur mystère n'en « sont révélés qu'aux cœurs droits, simples et sans « prétention. N'est-il pas dit que la grâce résiste aux « superbes et se communique aux humbles ? Il faut « encore, pour rendre l'appréciation plus juste, te- « nir compte des progrès de la mauvaise éducation « qui ont faussé notre goût et nos oreilles modernes. « — Tu jugeras par toi-même un jour.

« En attendant, étudie le plain-chant diocésain, « pour exercer ta voix ; le chant est une partie du « culte, le culte est presque toute la religion, du « moins toute la religion s'y rattache.

« Mercredi soir, nous baiserons les pieds à six nou- « veaux Missionnaires, qui s'embarqueront le jour « de la fête de l'Invention de la sainte Croix, lundi « 3 mai, à Anvers. Nous ne nous trouverons plus « que vingt-deux, après cela, au Séminaire des Mis- « sions-Etrangères. Puissent arriver bientôt de nou- « veaux soldats faire grossir et serrer les rangs ! *Mes- « sis quidem multa, operarii autem pauci* (1)... »

La formation du pieux aspirant missionnaire approchait désormais de son terme. Encore une étape, celle de l'Ordination de prêtrise, et l'apôtre sera prêt à partir. Mais auparavant Dieu voulut faire passer son fidèle serviteur par l'épreuve d'une grave maladie, comme nous allons le dire dans le chapitre suivant.

(1) La moisson est abondante, mais les ouvriers peu nombreux (S. Matthieu).

## CHAPITRE XII

### L'ASPIRANT MISSIONNAIRE (1851-1852)

(*Suite*)

Grave maladie. — Prêtrise. — Coup de foudre du 2 août 1852. — Départ.

Depuis son entrée au Séminaire des Missions-Etrangères, la vocation apostolique de Théophane ne s'est pas démentie un seul instant ; elle s'est au contraire affermie, et développée en produisant de nombreux fruits de piété, de zèle, de dévouement, de charité, le tout rehaussé par une grande humilité et défiance de lui-même.

Ses directeurs l'appréciaient dès lors comme un sujet d'élite. Ecrivant un peu plus tard à Mgr de Poitiers, M. Barran, supérieur du Séminaire, s'exprimait ainsi : « Ce sujet que vous avez bien voulu, Monseigneur, accorder à notre Congrégation, nous a toujours donné pleine satisfaction sous tous les rapports : aussi, nous avons la bonne confiance qu'il sera un ouvrier vraiment apostolique, et que Dieu le destine à faire le plus grand bien dans les Missions. »

De même s'adressant à M. Vénard père, M. Barran, qui connaissait Théophane d'autant mieux qu'il était son directeur particulier, se servait des

expressions les plus significatives, bien capables de flatter l'amour-propre d'un père : « Vous avez fait à Dieu, Monsieur, un bien douloureux sacrifice en consacrant aux Missions un enfant aussi accompli. Soyez persuadé qu'il vous en récompensera, surtout par les bénédictions spirituelles auxquelles vos sentiments chrétiens attachent tant de prix. Votre famille y participera aussi, parce qu'elle s'est généreusement associée au sacrifice du père bien-aimé. » Et plus tard : « J'espère que Dieu bénira ses travaux apostoliques, parce qu'il y porte toutes les qualités d'esprit et de cœur d'un Missionnaire distingué. »

Pleinement fixés sur les dispositions de leur jeune diacre, les directeurs du Séminaire, au mois d'avril 1852, n'hésitèrent pas à l'appeler à la prêtrise, malgré son âge peu avancé — il avait alors à peine 22 ans et demi. — A cette nouvelle, deux sentiments opposés, la crainte et la joie, se partagent également le cœur du futur prêtre, et, dans le billet qu'il adresse de suite à sa famille, il ne peut que s'écrier :

« 26 avril 1852.

« Mon cher Père, ma chère Mélanie,
« mon cher Henri,

« Une pareille nouvelle ne peut pas souffrir un « jour de retard. Je profite d'une minute. Je ne m'y « attendais pas. *Je serai prêtre à la Trinité !* O mon « Dieu ! Je n'ai pas la force d'avoir une pensée... Je « ne sais si je dois chanter ou gémir. »

Quelques jours après, Mgr Pie recevait aussi une lettre qui lui donnait avis de cet événement prochain :

« 3 mai 1852.

« Monseigneur,

« Ils n'ont pas de saveur, ces fruits qui devancent « le temps ordinaire de la maturité. Moi, je suis un « fruit jeune et encore vert, et pourtant il faudrait

« que je fusse mûr dans un mois. En vérité, Mon-
« seigneur, malgré le beau soleil de mai, n'est-ce
« pas trop tôt ?...

« Je ne pensais pas être appelé à la prêtrise avant « Noël, mais il me semble que le bon Maître a pitié « de ma jeunesse et veut la réjouir dès maintenant. « Oui, je dis bien vrai, je ne suis pas dans l'illusion : « *Introibo ad altare Dei, ad Deum qui lætificat ju-* « *ventutem meam.* Ensuite ne tardera pas à venir « peut-être le jour où une autre parole me sera dite, « dont la pensée me remue déjà fortement : Il faut « plier bagage et partir.

« Quand je me replie sur moi-même, que je vois « ces mains presque enfantines que l'huile sainte « va consacrer ; ces pieds qui ne dédaigneraient pas « encore les jeux du collège, et qui porteront l'Evan- « gile de vérité et de paix ; tout mon être qui ne fait « qu'essayer la vie, et doit apprendre à vivre aux « hommes, je ne puis m'empêcher de rire d'un rire « de compassion d'abord, et puis, je ne le cacherai « point, d'un rire de bonheur, car tous les sentiments « se pressent en moi.

« J'espère en Notre-Seigneur qui m'élèvera et m'il- « luminera et me donnera force, douceur, humilité, « prudence, science et charité. J'espère en outre que « Votre Grandeur voudra bien ne pas m'exclure du « catalogue de ses enfants, et ne refusera pas de ver- « ser sur mon indigence quelque peu des grâces « que vos prières, Monseigneur, lui obtiendront.

« Quand je connaîtrai mon départ, et le lieu vers « lequel je devrai diriger mes pas, je prendrai en- « core la liberté, Monseigneur, de vous adresser une « lettre.

« M. Bourry sera prêtre aussi ; nous serons six.

« Ces jours derniers, six de nos confrères sont par- « tis ; ils s'embarquent aujourd'hui même à Anvers « pour la Chine. Leur départ fait un vide parmi « nous, je désirerais beaucoup voir Poitiers contri- « buer à le remplir... »

Cependant, le Seigneur voulait encore de son futur ministre un nouveau genre de préparation, — nous voulons parler de la maladie qui, pendant trois semaines, le cloua sur un lit de douleurs, — afin d'épurer entièrement son âme. Pendant toute la durée de cette épreuve, le malade fut d'une gaieté incomparable, qui n'eut d'égale que sa patience ; c'était pour ses confrères un réel plaisir de lui donner des soins.

Durant ce temps, il fut obligé d'emprunter la main d'un de ses confrères, pour donner de ses nouvelles à sa famille. La première lettre qu'il écrivit ensuite de sa main, était adressée au vénérable doyen de Moncontour :

« 28 mai 1852.

« Monsieur le Curé et vénérable Ami,

« J'ai la permission du docteur d'écrire une page ; « c'est la première que ma main puisse essayer de « tracer depuis 22 jours ; je vous la consacre.

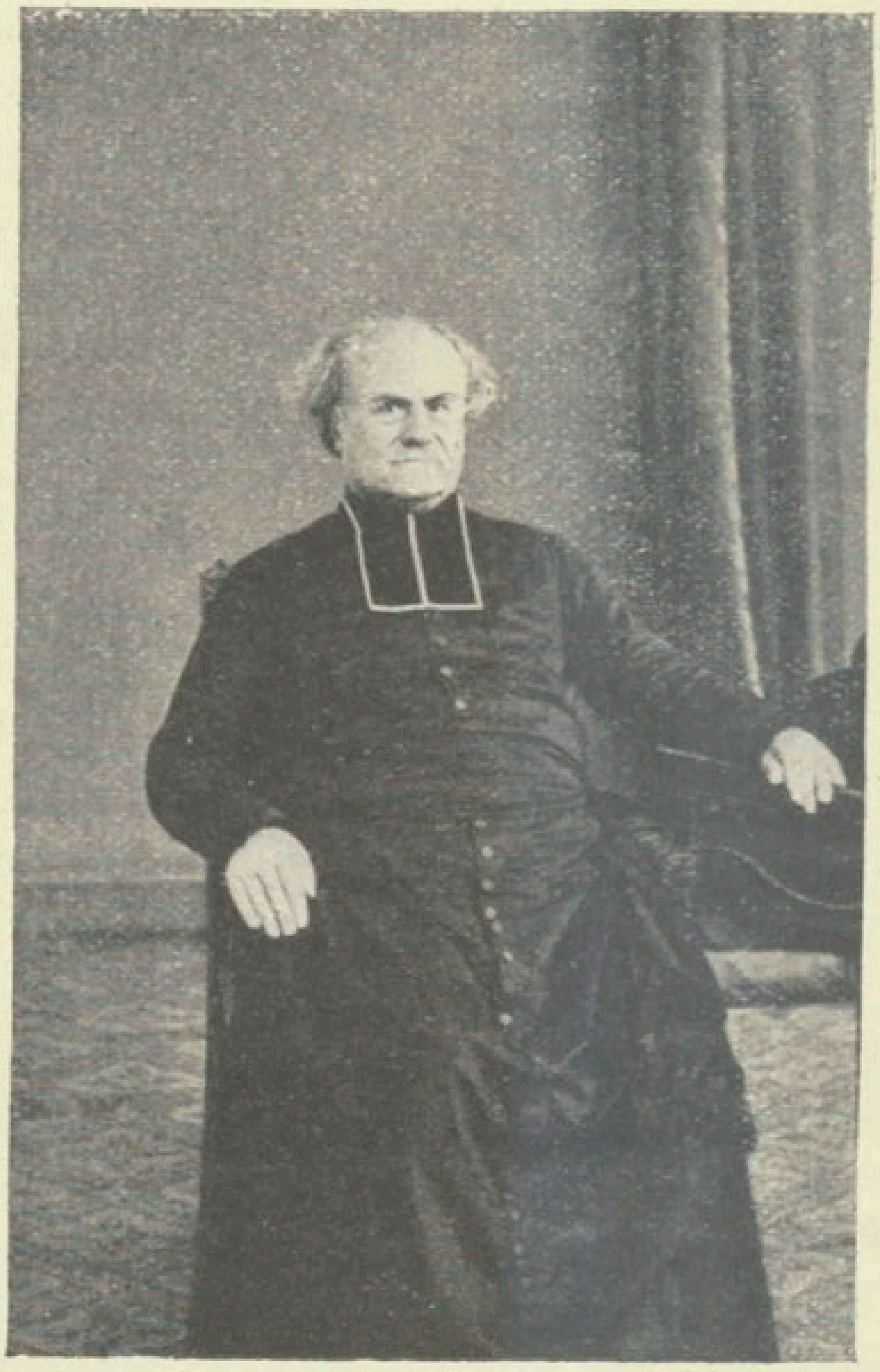
« Je sors de maladie : j'ai eu quelques jours la « fièvre muqueuse, j'ai avec elle voyagé sur les bords « de la typhoïde et de la fièvre cérébrale, et j'ai fini « par aboutir à une espèce de petite vérole, qui est « partie maintenant, sans laisser de traces durables. « Je me suis levé le lendemain de l'Ascension, et je « m'achemine lentement vers l'Ordination, car je « dois être prêtre. Je prie Dieu d'accepter ma mi- « sère comme préparation. Il est possible que je ne « puisse pas dire ma première messe le lendemain, « fête de la Sainte-Trinité, et parce que je ne serai « pas assez exercé, et parce que je serai trop faible. « Cependant je ne désespère pas.

« Il est probable que je serai envoyé en Mission « dans le courant de l'été ; je vous le dirai. Après « l'Ordination, nous serons quatorze prêtres à par- « tir...

« Pourquoi me proposer votre bourse ? Vous m'avez « dit tant de fois qu'elle était percée. La Providence

« pourvoira à mes besoins ; après tout, peut-être « veut-elle que je ne sois pas riche ?

« Vos reproches m'ont mordu jusqu'au vif. — Je « vous préparais une lettre bien fournie aux envi- « rons de Pâques ; je l'aurais datée d'un des jours



M. BARTHÉLEMY MOINEAU
Curé-doyen de Moncontour
Ancien Principal du collège de Doué

« de la semaine sainte, je m'en faisais une fête, et « voilà que j'ai été établi sacristain avec de la beso- « gne jusqu'aux oreilles. Quelque temps aupara- « vant, j'avais eu une indisposition de plusieurs « jours. — Après Pâques, j'ai attendu pour vous « faire connaître si je serais prêtre à la Trinité. Le « bon Dieu m'a aussitôt cloué dans mon lit. — Je me

« souviens toujours de vous, je vous aime toujours
« beaucoup.

« J'ai fait plus qu'il ne m'était permis, ma page
« heureusement ne passera pas par le visa du doc-
« teur. — Adieu, pardonnez-moi si je suis coupable... »

Le grand jour de l'Ordination était proche : Théophane entre en retraite, mais avec la recommandation d'éviter la contention d'esprit. Profitant de l'autorisation qui lui était laissée d'écrire à sa famille, il adresse à celle-ci la lettre suivante :

« 1er juin 1852.

A mon cher Père, à ma chère Mélanie,
« à mon cher Henri,

« Salut *de ma main !*

« Il est bien entendu que je ne fais pas un modèle
« d'écriture. Vous devinerez ce que vous ne pourrez
« lire ; d'ailleurs, il faut bien que votre cœur sup-
« plée à ce que je n'écrirai pas, car je suis faible, d'es-
« prit surtout, et je suis en retraite.

« Je serai assez valide pour le jour de l'Ordina-
« tion, tout le fait espérer. Je ne sais si je pourrai
« dire ma première messe le lendemain. Peut-être
« je serai fatigué : en ce cas je la dirai le jeudi sui-
« vant, fête du très saint Sacrement. Il est inutile
« que j'écrive que chaque fois que j'aurai l'honneur
« et le bonheur d'offrir le saint sacrifice, je vous pla-
« cerai tous, comme en famille, devant Notre-Sei-
« gneur, de même que nos chers défunts, afin que
« la charité du Sauveur nous enlace et nous unisse
« ici-bas, et au ciel après, pour toujours. Je ferai
« aussi mémoire des amis.

« Mais je m'aperçois que je ne vous ai pas parlé
« de ma maladie. Il faut être pris, au moins une fois
« dans sa vie. Moi, pour ne pas manquer à ce prin-

« cipe, j'ai été pris par une fièvre muqueuse, le « 6 mai, au matin. Je me couchai, pensant n'avoir « qu'une légère fièvre à subir. J'eus de fréquents ac- « cès de délire, insomnie perpétuelle, des douleurs « dans les canaux digestifs pendant plusieurs jours. « On craignait la fièvre typhoïde et la fièvre céré- « brale ; le bon Dieu n'a pas voulu me donner ces « épreuves, qui auraient pu me faire passer de ce « monde à l'autre. Le 9, la rougeole apparut, mala- « die vraiment risible à l'âge de vingt-deux ans ; « puis, de la rougeole sortit une espèce de petite vé- « role à gros boutons, qui sont tombés aujourd'hui, « en me laissant un visage, un nez surtout, enlumi- « nés et fleuris comme ceux d'un *biberon*. Je ne « voudrais pas vous envoyer, en ce moment, mon « portrait véritable, vous n'oseriez pas le mettre à « l'exposition : cependant ceux qui m'ont vu à quinze « jours de date me trouvent gentil aujourd'hui. Dans « deux ou trois mois au plus, les rougeurs auront « disparu, et je serai redevenu ce que j'étais, avec « une provision de santé en plus pour l'avenir.

« Je me suis levé le lendemain de l'Ascension, 21 « mai. J'ai gagné des forces assez rapidement ; mes « bases ne sont pas parfaitement affermies, et je vais « clopin-clopant, avec un bâton ou béquille, que je « jetterai au vent bientôt. J'ai donc un corps tout « neuf, et c'est un bien dont je remercie la divine « Providence, puisque je dois aller dans un pays « également tout neuf pour moi : nous nous accor- « derons ensemble. (Il semble certain que personne « de nous ne partira avant le mois d'août.)

« Il serait bon que je me fisse aussi un esprit et « un cœur nouveaux, que je devinsse un nouvel « homme. Priez pour que je sois transformé le jour « de l'Ordination, que le jeune homme quasi en- « fant soit mûri, comme un fruit d'été, avec la sa- « veur et le parfum, et comme un fruit d'hiver long- « temps préparé, d'une maturité qui dure.

« Prenez force et courage, amis, pour le jour où

« nous nous enverrons le dernier adieu. Vous n'ou-
« bliez pas que la récitation quotidienne du chapelet
« et la lecture de l'*Imitation de Notre-Seigneur* sont
« fondées à perpétuité, notre vie durant, pour nous
« rappeler l'un à l'autre et nous réconforter mutuel-
« lement dans la vie chrétienne...

« Je vous embrasse en convalescent, mais avec une
« effusion toujours vive et toujours chaleureuse.

« J.-Théophane VÉNARD, *bientôt prêtre.* »

Cinq jours après, suivait une nouvelle lettre, dans laquelle le convalescent avait peine à modérer ses transports d'allégresse :

« 6 juin 1852.

« Mon très cher Père, ma bonne Mélanie,
« mon cher Henri,

« Je vous envoie ma bénédiction ! — J'ai dit ma
« première messe ce matin. Que n'y étiez-vous !...
« Mais ce n'est point à moi à faire des reproches.
« — J'ai pensé à vous, j'y penserai toujours, quand
« j'offrirai le saint Sacrifice ; je penserai à tous mes
« amis.

« Mon Dieu ! quel beau jour ! Je ne puis, il est
« vrai, méditer ; ma tête n'est pas encore assez forte,
« ni me pénétrer des grands mystères qui ont fait
« de moi un nouvel homme.

« Mais je jouis d'une grande paix, je jouis, je suis
« heureux. Plus heureux je serais avec vous, vous
« participeriez à ma joie qui serait une joie de fa-
« mille... Enfin, Dieu ne l'a pas permis ! Soyons forts
« avec les pensées de la foi et de l'espérance. Prions
« unis.

« L'Ordination ne m'a pas fatigué ; j'avais une
« chaise pour m'asseoir, et je ne me suis tenu que
« peu de temps à genoux et debout ; et puis, Dieu
« était au milieu de nous et avec chacun de nous !

« Chaque jour je gagne des forces, je me construis

« une santé d'un demi-siècle. Je vais aller à notre « maison de campagne passer quelques jours ; je « prendrai l'air des bois, et je reviendrai pour jeudi, « fêter le Saint-Sacrement. Le chemin de fer de Ver- « sailles viendra au secours de mes jambes pour « l'aller et le retour.

« Demain matin, j'irai avec mes confrères, nou- « veaux prêtres, consacrer mon sacerdoce à Notre- « Dame des Victoires, et la remercier de m'avoir « conduit à l'Ordination, car je crois que son inter- « cession a été pour quelque chose dans l'affaire. « Nous étions deux infirmes, tous deux prêtres main- « tenant ; nous donnions des inquiétudes au méde- « cin; nos confrères firent une neuvaine à la sainte « Vierge. Oh ! la sainte Vierge s'entend dans ses « cures !

« Aujourd'hui il y a grande fête au Séminaire des « Missions-Etrangères. Six nouveaux prêtres, un « nouveau diacre, trois nouveaux sous-diacres, « trois minorés. Nous sommes maintenant seize « prêtres dans le Séminaire, sans compter nos « directeurs : ces prêtres sont de jeunes vicai- « res, des curés de dix années de ministère, des pro- « fesseurs de rhétorique et de mathématiques, etc. « Quelle diversité ! Nous sommes réunis des quatre « coins de la France : l'esprit de Dieu est admira- « ble et doit être à jamais béni.

« Je salue les amis. Adieu, je vous embrasse ten- « drement.

« J.-Théophane VÉNARD, *prêtre.* »

Les amis de la famille qui n'avaient pu assister à cette grande solennité avaient voulu du moins que quelque chose les y représentât ; et la sœur Mélanie, qui, la première, en eut la pensée, eut vraiment là une inspiration digne de son cœur. Quelque temps avant l'Ordination, on envoya au futur Missionnaire deux coupes d'argent, qui avaient appartenu à son père et à sa mère, et qui, travaillées par un orfèvre,

servirent, l'une à former la coupe de son calice, et l'autre, la patène ; puis on y joignit deux cœurs en or et trois petites croix aussi en or, dont l'une appartenait à Mélanie elle-même, les deux autres venaient de sa mère et de sa grand'mère. L'une de ces croix, celle de Mélanie, fut placée sur le pied du calice ; les deux autres, ainsi que les cœurs, furent fondus. De cette sorte, Théophane eut, comme il le dit lui-même, « un gentil calice, de forme antique, « ayant à peine 0 m. 20 de haut, gracieux, et surtout « riche en souvenirs ». Il l'emporta en Mission, et ce lui fut un trésor précieux, lui rappelant en mémoire, d'une manière permanente, ceux qu'il aimait si tendrement sur le sol natal.

Maintenant que notre futur Missionnaire était prêtre, son départ pour les Missions ne pouvait plus se faire attendre longtemps : la nouvelle lui en fut donnée, trois jours après l'Ordination. De suite, il en avertit les siens, avec tous les ménagements que sa délicatesse ne pouvait manquer de lui suggérer :

« 8 juin 1852.

« De Meudon, à la campagne, pour réconforter ma « santé déjà meilleure.

« J'ai été averti, hier, de me tenir prêt à partir « pour les Missions. Je ne sais pas encore quel pays « deviendra le mien, je sais seulement qu'il se trouve « dans la Chine, ou dans les régions circonvoisines.

« Notre vaisseau n'est pas encore trouvé ; quelquefois il ne s'en rencontre qu'au mois d'octobre, mais « il peut s'en rencontrer plus tôt. Il faut donc vous « hâter de préparer et de m'envoyer ce qui vous reste « de mon petit trousseau.

« Je vous préviendrai immédiatement, quand j'au« rai reçu quelque chose de positif.

« Cinq de mes confrères partent pour l'Inde au « mois de juillet.

« Amis, du courage, de la foi ! Dieu veille sur nous, « la sainte Vierge nous protège.

« Mon très cher et bien-aimé père, ma bien-aimée « sœur, mon bien-aimé Henri, salut ! »

Le bon Théophane, si fidèle en ses souvenirs n'oublia pas, cette année encore, la fête de son bien-aimé père, le 24 juin :

« A mon très cher Père, pour le
« jour de sa fête,

« Je remercie la divine Providence qui me permet « encore, cette année, de me joindre à ma sœur et « à mes frères, pour vous offrir notre tribut d'amour « filial. Voyez comme notre bouquet est joli ! Mélanie « et Henri donnent les fleurs toujours belles du pays « natal ; notre petit Benjamin envoie celles qu'il a « cultivées et fait éclore en sa retraite, fleurs de sa-« gesse, de piété, de travail, tout ce qu'il y a de plus « rare dans le jardin d'un écolier ; moi, j'envoie des « fleurs parisiennes, ce n'est pas à moi d'en vanter « l'éclat et le parfum... L'année prochaine peut-être, « j'en enverrai qui sauront faire un compliment en « chinois... elles auront bien leur intérêt.

« Pour le moment donc, du fond de la Capitale, à « grande renommée, laissant tout son bruit, son « luxe et ses richesses, je me recueille dans la pen-« sée de votre souvenir qui vaut mieux que tout « cela, et je l'inscris sur le papier, et je vous l'envoie « toute remplie de caresses, de baisers, et de souhaits « les plus heureux et les plus dignes que puisse ima-« giner votre très respectueux et aimant fils.

« J.-Théophane VÉNARD, *prêtre*. »

« Le jour de la fête de saint Jean, la messe que je « dirai, chaque année, sera à votre intention spé-« ciale. »

Cependant l'époque, désormais prochaine, de son départ, bien qu'il fît tous ses efforts pour donner du

courage aux autres, ne laissait pas que de sensibiliser fortement son propre cœur et de reporter bien souvent son esprit vers ceux qu'il aimait et vers les souvenirs d'enfance :

«... Je me délecte, moi, souvent en ces souvenirs « de nos jeunes années, écrit-il à son frère Henri, à « l'occasion de sa fête, le 15 juillet. Je vois les choses « comme d'hier. Dis-moi, quelle partie nous aurions « faite ensemble, à pareil jour, à l'ombre du toit pa- « ternel ? — Je vois venir les vacances : Eusèbe, déjà « grandi, arriver tout joyeux. Vous vous embrasse- « rez, vous rirez de tout cœur et à gorge déployée... « Ah ! dans vos réunions, ne dites pas de mal du « frère aîné. Sachez que de temps en temps il donne « une larme à ces beaux jours... Te souviens-tu des « bords du Thouet, du côteau de Bel-Air, de ces « pêches nocturnes, du chant de la chouette, etc., « des gaudrioles qui égayaient la sombre nuit, etc. ? »

Et à son cher Benjamin, Eusèbe, il écrivait de même, le 14 juillet :

«... Quelles parties de plaisir vont maintenant « égayer tes vacances ! Je songe à ces soirées en fa- « mille ! Vous jouerez, vous rirez ; j'envie presque « un si beau sort. Au moins vous parlerez un peu de « l'absent, et puis on me fera des récits, j'y compte. « — Quelquefois le souvenir du passé vient à ma « mémoire, et conduit des larmes à mes yeux. O mes « amis, s'il n'y avait pas l'espérance de me retrou- « ver avec vous au ciel, s'il ne me semblait pas que « la volonté de Dieu est que je m'en aille d'avec « vous, est-ce que je vous quitterais ? Mais en nous « disant adieu, nous nous disons au revoir, n'est-ce « pas ?...

« Je te souhaite, frère, la douceur et l'humilité de « Notre-Seigneur. Je prie tous les jours pour toi au « saint sacrifice. *Le premier août, fête de saint Eu-*

« *sèbe de Verceil, évêque et martyr, je dirai la messe*
« *pour toi.* »

Avant de s'éloigner pour toujours, Théophane éprouvait encore un besoin plus fort de s'épancher dans le cœur des siens et de redoubler de tendresse à leur égard. Mélanie lui avait envoyé un morceau de gâteau de la saint Jean, qu'elle avait fait elle-même pour la fête du père ; il lui répond :

« 15 juillet 1852.

« J'ai mangé du gâteau, méchante et moqueuse
« sœur, et je l'ai trouvé bon ; il était cependant trop
« salé, c'est là toujours le défaut dominant de ta cui-
« sine. Eh bien ! sois donc le sel de la terre ! Tant
« d'âmes le laissent s'affadir et s'évaporer.. Ah !.
« tu ne t'attendais pas à cette morale !
« Il faut être une sœur comme toi pour te souve-
« nir de la manière dont j'étais placé, le surplis sur
« le bras, après la messe d'adieu. Ma follette de
« sœur, tu m'aimes trop ; c'est peut-être bien pour
« te punir, que le bon Dieu m'a dit de m'en aller.
« Ma sœur, garde les livres de la *Perfection chré-*
« *tienne*, jusqu'à ce que tu les aies mis en pratique.
« Je l'avoue, ce n'était pas noble de ma part de te les
« redemander.
« *Théophane* ne signifie pas voir Dieu, mais ma-
« nifester Dieu ; c'est le même sens que celui du mot
« Epiphanie, et pendant longtemps on a nommé la
« fête des Mages *Théophanie.* J'ai à travailler pour
« mériter de m'appeler par mon nom ; aide-moi un
« peu, mettons en commun notre vie, puisque nous y
« mettons nos noms.
« Je te félicite, Mélanie, de te séparer du monde,
« quoique au milieu du monde ; c'est le bon parti.
« Dieu te prépare une grande grâce, reçois-la en
« toute reconnaissance et humilité ! Indique-moi le
« grand jour, je dirai la messe pour toi. Si ce jour
« était celui de mon départ !...

« J'ai dit ce matin la messe pour Henri. — J'envie « tes promenades au bois et tes repas d'anachorète ; « tous mes souvenirs d'enfance y sont attachés.

« Allons, adieu, Sœur Marie-Théophane : ne man- « que pas d'être douce.

« Ton frère. »

Quelques jours auparavant, il lui avait encore écrit, sur un ton tout aussi caressant : « Tu voudrais être « religieuse-missionnaire ! Je me défie de ta voca- « tion ; il me semble qu'il s'y mêle un peu d'amour « fraternel. »

Maintenant se place ici un événement très remarquable, dans lequel il peut être permis de voir plus qu'une simple coïncidence, mais bien plutôt une intervention spéciale due à la prière du futur martyr. Il avait annoncé à Eusèbe, comme nous avons vu, qu'il célébrerait la messe pour lui le 1er août, jour de sa fête.

Or, le lendemain, 2 août, il écrivait à celui-ci : « Mon très gentil, joli, mignon, aimable et ravis- « sant petit frère, puisque cela te fait plaisir, je « t'écris un mot avant ton départ (pour les vacan- « ces)... *Ce matin, 2 août, j'ai dit pour toi la sainte « Messe, afin que le bonheur t'accompagne.* »

Ce jour-là même était au Petit-Séminaire de Montmorillon la surveille de la distribution des prix. Vers une heure et demie de l'après-midi, tandis que les élèves étaient en récréation, éclata un orage terrible qui les força à se disperser. Eusèbe, alors élève de troisième, s'était réfugié dans l'antique pavillon, nommé l'*Octogone*, lorsque tout à coup, au milieu d'un fracas épouvantable, un globe de feu tombe sur lui et le renverse foudroyé. Relevé comme mort, il ne fut qu'à grand'peine rappelé à la vie, grâce aux soins intelligents du supérieur, l'abbé Pauvert.

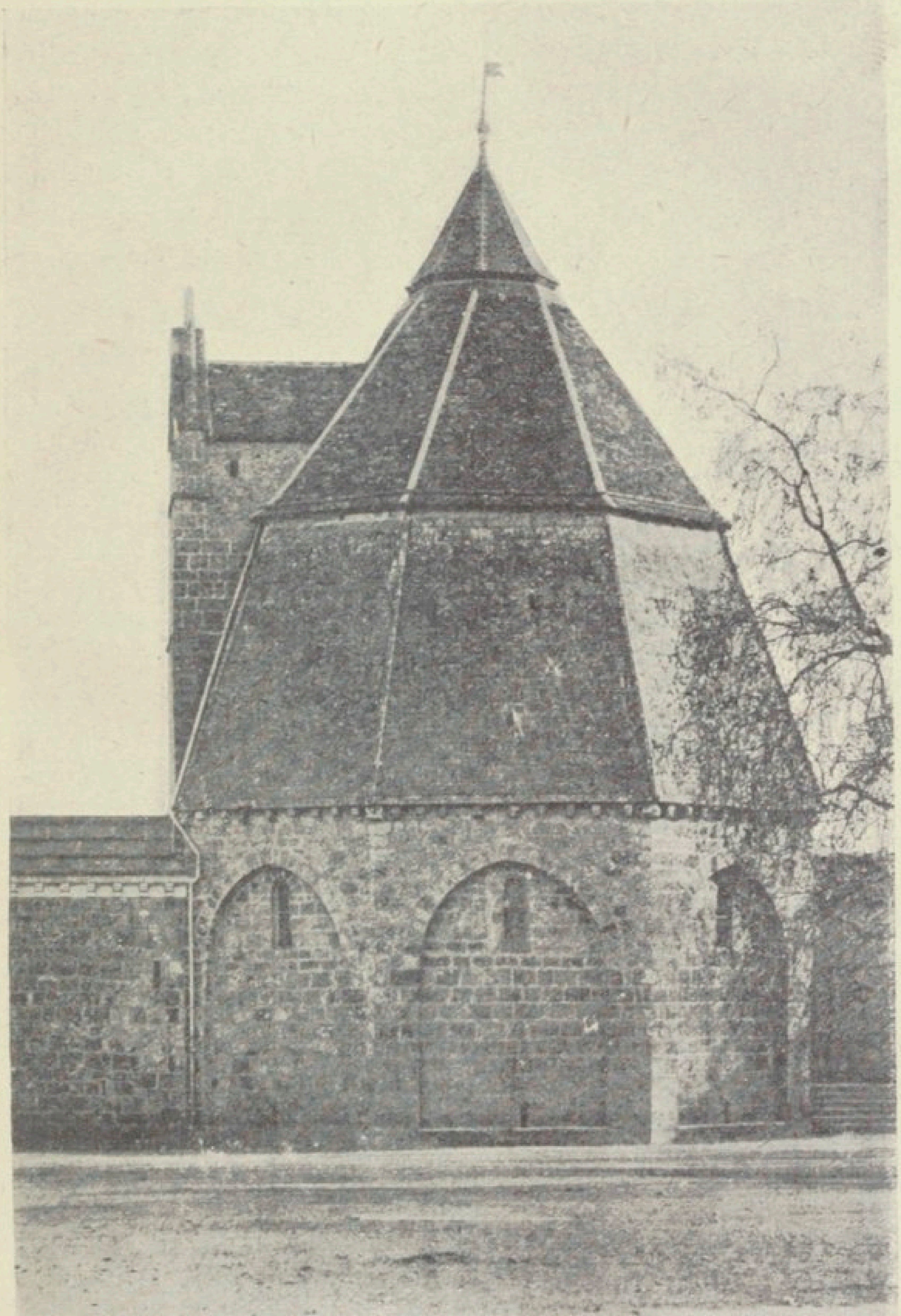
Lorsque l'on apprit ensuite que Théophane, au lieu

de célébrer la messe pour Eusèbe la veille, comme il l'avait promis, ne l'avait célébrée que ce jour-là seulement, on ne put s'empêcher d'établir une corrélation entre ce fait et la préservation du frère. On chercha ensuite à savoir pourquoi la messe avait été ainsi retardée, mais Théophane garda son secret, et quelques jours après, écrivant à son père, il se borna à dire, avec le plus grand calme : « Pauvre Eusèbe ! « J'ai dit une messe d'action de grâces ce matin, pour « remercier Dieu de nous l'avoir conservé. »

Des deux amis de Théophane, dont nous avons parlé plus haut, et qui avaient été ordonnés prêtres avec lui, le 5 juin, M. Dallet destiné aux Indes, partit le premier, le 12 août. Avant de quitter le Séminaire, il fit hommage à la famille de son ami d'un *Chant pour le départ des Missionnaires*, imprimé par lui, et dont il était aussi l'auteur; nous reproduirons ce chant un peu plus bas. Le Missionnaire des Indes disait à M. Vénard père: « Je suis heureux d'être l'ami de votre fils, et je remercie Dieu de m'avoir procuré cette amitié. Nous sommes du même âge, nous avons été faits ensemble diacres et prêtres ; nous nous séparons demain pour toujours, car je pars le premier, mais je conserverai son souvenir et nous nous retrouverons au ciel. »

De son côté, notre cher Missionnaire, le lendemain du départ de son confrère, trouve l'occasion d'écrire à son père : « Nous étions liés ensemble, mais quelle « liaison est durable ici-bas ?.. Hier matin, je l'ai « conduit à la voiture, bien triste, triste de le perdre, « triste de ne pas partir avec lui. Mon tour n'est pas « encore venu : de vaisseau, point avant octobre pro- « bablement. »

C'était le moment des sacrifices. Mélanie avait fait savoir à son bien-aimé frère que, le jour de l'Assomption, elle se consacrerait définitivement au Seigneur, tout en restant encore provisoirement dans



L'OCTOGONE AU PETIT-SÉMINAIRE DE MONTMORILLON

la famille. Celui-ci lui écrit donc à la hâte le petit billet suivant :

« 13 août 1852.

« Ma chère Sœur,

« Le jour de l'Assomption, messe de 6 à 7 heures « pour toi. — Je te félicite : mais souviens-toi que « ton premier devoir est dans la famille. — Douceur « et humilité et joyeuseté dans les saints Cœurs de « Jésus et de Marie.

« Ton frère. »

Quelques jours après, on annonce à ses autres confrères prêtres qu'ils aient à se tenir prêts à partir, et, pour lui, il n'est pas question de les accompagner. Alors contrairement à ce que l'on éprouverait dans le monde, en voyant reculer l'heure d'une séparation douloureuse, grande est la désolation de notre jeune apôtre, comme il le fait connaître à son vénérable ami, le doyen de Moncontour :

« 22 août 1852.

« Monsieur le Curé,

« Vive la fête de saint Barthélemy ! (1) Je ne pré« sumais pas la fêter au Séminaire des Missions« Etrangères ; la Providence le veut cependant. Que « je vous raconte mon chagrin, monsieur et vénéré « ami.

« Déjà six de nos confrères avaient pris congé de « nous, au commencement de ce mois, en nous lais« sant l'espérance de les suivre bientôt. En effet, « lundi dernier, le divin Maître a fait son appel par « la bouche de nos supérieurs : l'un a en partage le « Siam, un autre la province de Quang-tong en « Chine, quatre autres porteront leurs pas vers la « terre annamite, Cochinchine et Tonkin, terre glo« rieuse des martyrs ; — et moi, je reste !... Oh ! que « j'ai pleuré à cette nouvelle ! que j'ai souffert ! cela

(1) C'était la fête du vénérable prêtre.

« est indicible. Je ne pouvais voir mes heureux con-
« frères, chacune de leurs paroles m'enfonçait le
« poignard au cœur ; et ma douleur n'aurait point
« cessé, si un de mes supérieurs, s'apercevant de mon
« état de tristesse noire, ne m'eût consolé. Ma ma-
« ladie m'a joué le tour : Comme je ne suis pas en-
« core parfaitement rétabli, on n'a pas cru que mon
« tempérament pût supporter le climat brûlant des
« pays que je vous ai nommés.

« J'ai reçu une autre destination, j'ignore laquelle;
« quand partirai-je ? je ne sais. Il paraît que je suis
« un arbre qui ne doit porter ses fruits qu'en au-
« tomne, et encore je ne compte pas trop sur ces
« fruits d'automne ; je me prépare *in petto* à les voir
« passer l'hiver.

« A dire vrai, je ne suis pas fâché de rester plus
« longtemps au Séminaire des Missions-Etrangères ;
« car je suis jeune, je ne fais qu'entrevoir les hom-
« mes et la vie. Dieu aidant, je me formerai, je me
« mûrirai. Tout de même, c'est dur pour le *petit* de
« voir ses frères, joyeux oiseaux, prendre la grande
« volée, et de demeurer, lui, au nid, à attendre ses
« ailes pousser !... »

Cette déception, que sa famille n'aurait certainement pas appréciée comme lui, si elle en eût été informée, ne devait pas être de longue durée, et une lettre, datée du 13 septembre, annonçait à sa famille la nouvelle subite d'un départ précipité :

« Mon cher Père, ma chère Mélanie, mes
« chers frères Henri et Eusèbe,

« Encore une fois disons ensemble : Dieu soit loué
« et Dieu soit béni ! Il y a environ un mois, cinq de
« nos confrères furent avertis de se préparer à par-
« tir ; j'étais laissé afin que j'eusse le temps d'ache-
« ver l'entier rétablissement de ma santé. D'ailleurs
« ma destination, arrêtée à peu près déjà, ne me

« conduisait pas avec eux. Comme j'ai pleuré « alors !... Mais j'abrège, le temps me presse : Voici « qu'un des cinq, revenu auprès de sa famille pour « affaire, ne se présente pas au jour désigné par « lui, et le départ approche ; je suis nommé son rem- « plaçant. Je m'en vais donc, mes bien-aimés, je vais « vous quitter, vous dire adieu pour toujours, jusqu'à « notre réunion en la patrie du Ciel !

« Je n'achèverai pas la semaine à Paris : vendredi « probablement sera mon dernier jour sur le sol de « notre France, nous nous embarquons à Anvers. — « Je viens d'être prévenu, je vous écris de suite, afin « que vous puissiez m'expédier les objets que vous « m'avez préparés...

« Je suis pressé comme et plus qu'un chemin de « fer ; j'écrirai à un chacun avant mon départ.

« Mon cher père, ma bien-aimée sœur, mes bons « frères Henri et Eusèbe, je vous embrasse tendre- « ment et suis votre toujours fidèle.

Théophane Vénard, *prêtre.*

« Je n'ai pas écrit plus tôt, j'étais dans l'attente, « sur le qui-vive. — Du reste je suis averti sous la « condition que mon confrère ne reviendra pas à « temps. S'il revient, je reste quelques mois de plus « avec vous. — Je vais en Chine. »

Le dimanche, 19 septembre, fut le grand jour du départ.

Le jeudi soir précédent eut lieu la cérémonie traditionnelle des adieux, ou du *baisement des pieds*. Les nouveaux Missionnaires étaient au nombre de cinq : MM. Coulon, du diocèse de Montauban, pour le Cambodge ; Lavigne, d'Aire, et Vénard, de Poitiers, pour la Chine ; Theurel, de Besançon et Perrier, de Nantes, pour le Tonkin. — On avait appris, dans la journée, l'annonce du martyre de M. Bon-

nard, décapité pour la foi, le 1er mai, au Tonkin Occidental, et cette nouvelle avait électrisé les partants, tout heureux d'aller s'offrir eux-mêmes en sacrifice, si telle était la volonté du Maître.

Théophane avait assisté bien des fois à cette cérémonie du baisement des pieds, et il en avait été toujours fortement impressionné. Quels sentiments emplirent alors son âme, à cette heure si ardemment désirée? Il ne l'a pas fait connaître. Aucun membre de sa famille n'était présent ; seul un jeune soldat, son compatriote et ami, assista à cette scène touchante et sublime, et s'entretint ensuite avec lui jusqu'à onze heures du soir : il déclara, depuis, que les paroles du nouvel apôtre n'étaient plus de la terre, tant était céleste et divin l'enthousiasme qui le dominait.

Comme cette cérémonie des adieux se reproduit à peu près toujours avec les mêmes circonstances, nous allons la décrire, en empruntant la relation qu'en donna Louis Veuillot (1), après avoir assisté le 23 janvier 1856, à une cérémonie du même genre :

« C'est fête au Séminaire des Missions-Etrangères. Quatre jeunes prêtres partiront demain, et l'on fait ce soir la cérémonie des adieux.

« Il est huit heures. La communauté entoure une statue de la Sainte Vierge, élevée dans le jardin, sous un humble dôme de treillage.

« On chante *Magnificat*. Ecoutez : *Beatam me dicent omnes generationes*. — Toutes les nations me diront bienheureuse ! — De quel flot de délices, en ce moment solennel, cette parole doit réjouir des âmes appelées à porter aux extrémités du monde le nom et la gloire de Marie ! Ils sont là debout, comme déjà en route, ces bons anges de la vérité sainte, chargés de la Miséricorde de Dieu, et qui vont vers les peuples endormis à l'ombre de la mort, pour leur donner Marie et Jésus : *Esurientes implevit bonis*.

(1) *Çà et là*.

« Après *Magnificat* et l'*Ave maris stella*, ils quittent ce jardin, ce lieu de délassement et de repos. Ils se rendent à la chapelle. L'étroite enceinte est remplie. Pas de pompe, pas d'ornements à l'autel ; une pauvreté tout apostolique. Point de splendeur non plus dans l'auditoire ! Les parents et les amis des Missionnaires n'appartiennent guère au grand monde. On y voit des soldats, des domestiques, des gens de travail et de petite condition, des Frères, quelques prêtres...

« On fait la prière et les exercices du soir suivant les usages de la communauté ; on indique le point de méditation du lendemain. Les prières sont terminées : la cérémonie des adieux commence.

« Le supérieur adresse une courte allocution aux jeunes Missionnaires ; c'est moins lui qui parle que les livres sacrés, dont il emprunte le langage simple et profond. Il leur dit ce qu'ils auront à faire, les ennemis qu'il faudra vaincre... « Vous serez repoussés, « battus de verges, emprisonnés ; vous serez mis sur « la croix ! Heureux ceux d'entre vous, qui partage- « ront tous les opprobres du divin Maître, et qui, « comme lui, attachés sur l'instrument du supplice, « pourront prier, comme lui, pour leurs bourreaux : « *Expandi manus meas !* »

« Les Missionnaires se placent debout devant l'autel. Ils sont quatre : le plus âgé a 25 ans... quatre familles inscrites au livre d'or de la noblesse éternelle ! Une joie surabondante rayonne à travers la modestie de ces héros !...

« Ils sont donc là, devant l'autel, victimes heureuses et pures. Le chœur chante ces belles paroles qui appartiennent à la fois à la loi ancienne et à la loi nouvelle : *Quam speciosi pedes !* etc. Et pendant ce chant, les Missionnaires d'abord, et ensuite tous les assistants, viennent baiser à genoux ces pieds heureux, qui porteront au loin la bonne nouvelle et la paix du Seigneur.

« Tout à coup, du milieu des assistants, un vieillard

s'avança, marchant avec peine ; l'un des directeurs de la Communauté, revenu des Missions, où il avait répandu son sang, le soutenait. Une indicible émotion, à laquelle les jeunes Missionnaires n'échappèrent point, courut dans la chapelle et fit faiblir les voix. C'était une sorte d'anxiété que chacun ressentait, quoique chacun n'en connût pas la cause. Le vieillard avançait lentement. Arrivé au pied de l'autel, il baisa successivement les pieds des trois premiers Missionnaires ; le quatrième, comme par un mouvement instinctif, s'inclina, étendant les mains pour l'empêcher de se mettre à genoux devant lui. Cependant le vieillard s'agenouille, ou plutôt se prosterne ; il imprime ses lèvres sur les pieds du jeune homme qui regardait au ciel ! il y presse son front et ses cheveux blancs ; et enfin, il laisse échapper un soupir, un seul, mais qui retentit dans tous les cœurs, et que je ne me rappelle jamais sans pâlir, comme je vis en ce moment pâlir son fils. Et ce fils était le second que cet Abraham sacrifié donnait ainsi à Dieu ; et il ne lui en restait point d'autre !... — On aida le vieillard à se relever et il revint à sa place. Le chœur en ce moment chantait : *Laudate, pueri, Dominum !* »

Dès que leurs frères ont déposé à leurs pieds le baiser de leur vénération, les missionnaires les relèvent, et déposent à leur tour sur leur front le baiser de leur amitié. Puis, sur la fin de la cérémonie, un chant, non moins de circonstance que les précédents, est entonné par le chœur. C'est le *Chant du Départ*, composé par M. Dallet, dont nous avons parlé plus haut. Au départ de Théophane, c'était la quatrième fois qu'on le chantait.

Le voici en son entier :

## Chant pour le Départ des Missionnaires (1)

Partez, hérauts de la bonne nouvelle:
Voici le jour appelé par vos vœux.
Rien désormais n'enchaîne votre zèle:
Partez, amis; que vous êtes heureux!
Oh! qu'ils sont beaux vos pieds, missionnaires!
Nous les baisons avec un saint transport;
Oh! qu'ils sont beaux sur ces lointaines terres,
Où règnent l'erreur et la mort!

REFRAIN

Partez, amis; adieu pour cette vie;
Portez au loin le nom de notre Dieu;
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie:
Adieu, frères, adieu!!

Qu'un souffle heureux vienne enfler votre voile;
Amis, volez sur les ailes des vents;
Ne craignez pas: Marie est votre étoile;
Elle saura veiller sur ses enfants.
Respecte, ô mer! leur mission sublime;
Garde-les bien; sois pour eux sans écueil;
Et sous ces pieds qu'un si beau zèle anime,
De tes flots abaisse l'orgueil.

Hâtez vos pas vers ces peuples immenses;
Ils sont plongés dans une froide nuit,
Sans vérité, sans Dieu, sans espérances;
Infortunés! l'enfer les engloutit.
Soldats du Christ! soumettez-lui la terre;
Que tous les lieux entendent votre voix:
Portez partout la divine lumière,
Partout l'étendard de la Croix.

Empressez-vous dans la sainte carrière;
Donnez à Dieu vos peines, vos sueurs;
Vous souffrirez, et votre vie entière
S'écoulera dans de rudes labeurs.
Peut-être aussi tout le sang de vos veines
Sera versé; vos pieds, ces pieds si beaux,
Peut-être un jour seront chargés de chaînes,
Et vos corps livrés aux bourreaux!!

Partez, partez, car vos frères succombent;
Le temps, la mort, ont décimé leurs rangs;
Ne faut-il pas remplacer ceux qui tombent
Sous le couteau de féroces tyrans?

(1) La musique de ce chant, ainsi que l'accompagnement pour orgue ou piano, ont été composés par Ch. Gounod.

Heureux amis, partagez leur victoire;
Suivez toujours les traces de leurs pas.
Dieu vous appelle, et du sein de sa gloire
Nos martyrs vous tendent les bras.

Soyez remplis du zèle apostolique;
La pauvreté, les travaux, les combats,
La mort: voilà l'avenir magnifique
Que notre Dieu réserve à ses soldats.
Mais, parmi nous, il n'est point de cœur lâche;
A son appel tous nous obéirons;
Nous braverons et la cangue et la hache.
Oui, s'il faut mourir, nous mourrons.

Bientôt, bientôt nous courrons sur vos traces,
Cherchant partout une âme à convertir;
Nous franchirons ces immenses espaces,
Et nous irons tous prêcher et mourir.
Oh! le beau jour, quand le Roi des Apôtres
Viendra combler le désir de nos cœurs,
Récompenser vos travaux et les nôtres,
Et nous proclamer tous vainqueurs!

En nous quittant vous demeurez nos frères;
Pensez à nous, devant Dieu, chaque jour;
Restons unis par de saintes prières,
Restons unis dans son divin amour,
O Dieu Jésus! notre roi, notre maître,
Protégez-nous, veillez sur notre sort;
A vous nos cœurs, notre sang, tout notre être;
A vous, à la vie, à la mort!

REFRAIN

Partez, amis; adieu pour cette vie;
Portez au loin le nom de notre Dieu;
Nous nous retrouverons un jour dans la patrie:
Adieu, frères, adieu!

Le 19 septembre, jour du départ de Paris, dès le matin, le nouveau Missionnaire envoie à chacun des membres de sa famille une parole spéciale d'adieu :

« Mon cher et bien-aimé Père,

« Aujourd'hui je quitte la France, aujourd'hui les « derniers adieux ! Je pars à 7 heures du soir ; lundi « je m'embarque à Anvers, mardi nous mettons à « la voile.

« Allons, père, adieu, saluez pour moi les amis... « le temps, le temps me manque... Mon départ vous « fait souffrir ! Oui, la séparation est dure ! Je le « sens bien aussi. Mais du courage ! la vie de la terre « s'en va vite, la mort viendra bientôt nous réunir ; « car la mort du chrétien est sa vie, sa vie bienheu- « reuse au sein de Dieu avec les Anges et les Elus. « Au revoir donc ! mon père ; la route n'est pas lon- « gue. Adieu, adieu ! — Je prierai *tous les jours* « pour vous et les amis ; priez pour moi. »

« Adieu, ma bonne Mélanie. — Je souffre beau- « coup de ne pouvoir t'envoyer une longue lettre ! « Oh ! nous aurions tant de choses à nous dire tous, « pourtant !... Je me souviendrai de nos années d'en- « fance, de nos fêtes et joies de famille ; ce souvenir « charmera ma solitude.. puis, la réunion se fera. « Je pars, le cœur bien oppressé et les yeux pleins « de larmes. Prions de concert les uns pour les au- « tres. Adieu ! adieu ! Je t'embrasse avec tendresse. »

« Adieu, mon bon Henri. — Adieu, frère. Que ta « lettre m'a fait plaisir ! Oh ! non ! je n'ai pas un « cœur de pierre ! Mon pauvre cœur, au contraire, « est fondu comme de la cire... Mais nous nous re- « verrons. Je vais faire connaître notre Père qui « est au ciel à nos frères qui l'ignorent, et je serai « au rendez-vous peut-être avant les autres. — Prie « pour moi ; la prière adoucit l'amertume de la dou- « leur. Et moi, pourrai-je t'oublier ? — Adieu ! du « courage dans la vie ! Adieu ! je t'embrasse avec « amour. »

« Adieu, mon bon Eusèbe. — Nous nous séparons, « mon cher Eusèbe, mais que nos pensées s'unis- « sent de plus en plus avec nos prières. Il nous faut « marcher droit au ciel, tous ! — Bienheureux les « premiers arrivés ! Mes confrères et moi partons « sous de bons auspices : hier nous a appris un « nouveau martyr au Tonkin. Adieu ! adieu ! ! je « t'embrasse, frère, avec amour. »

S. G. Mgr l'Evêque de Poitiers ne devait point être oublié par le jeune Missionnaire, on le conçoit bien : mais où prendre le temps de lui écrire ? Au moins son cœur tient-il à dire un mot :

« Monseigneur,

« Le Maître m'appelle. Je n'ai pas même le temps
« de regarder en arrière pour dire un dernier adieu
« aux amis que je laisse en France ; à peine trouvé-
« je le temps d'envoyer à Votre Grandeur le témoi-
« gnage du profond respect avec lequel j'ai l'hon-
« neur d'être, Monseigneur, de Votre Grandeur, le
« très humble et très obéissant serviteur.
« Ce soir, je quitte la France. Je vais en Chine,
« j'apprendrai, à mon arrivée en quelle Mission. »

La formation du jeune homme, du jeune lévite et de l'aspirant Missionnaire, est désormais terminée. Théophane entre richement préparé dans la vie d'homme mûr, et va commencer son ministère de prêtre et d'apôtre.

## CHAPITRE XIII

### DE FRANCE A SINGAPORE (1852-1853)

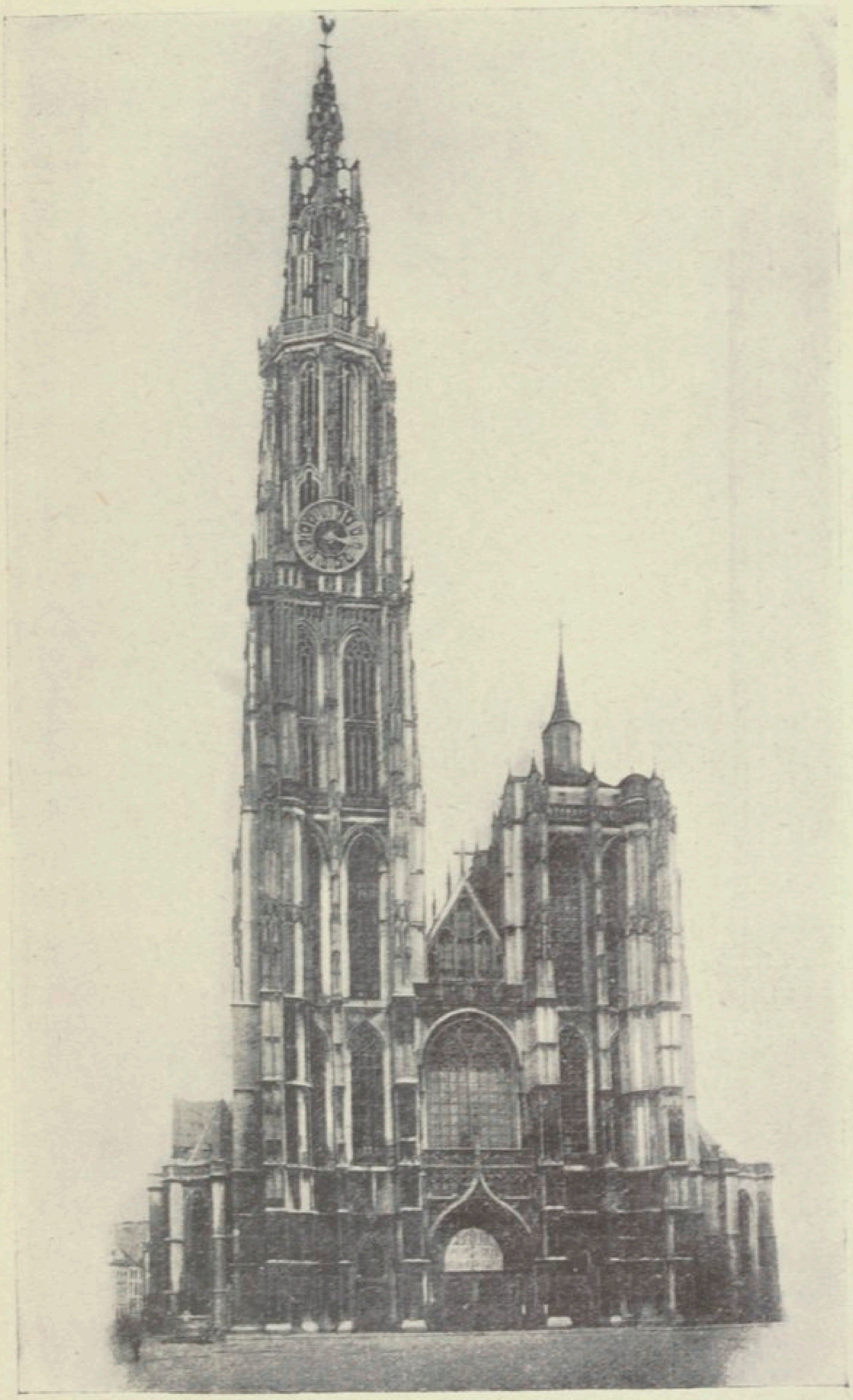
Embarquement à Anvers. — Relâche à Plymouth. — A bord du *Philotaxe*. — Singapore.

Pour suivre notre nouveau Missionnaire dans sa nouvelle carrière et d'abord dans son voyage, point ne sera besoin de recourir à des généralités : nous avons la bonne fortune de posséder sur ce sujet une importante correspondance avec sa famille. D'une exactitude scrupuleuse à la renseigner, afin de mettre, autant que possible, du baume sur la blessure causée par la séparation, il la tient au courant, jusque dans les moindres détails, de tout ce qu'il croit de nature à l'intéresser.

« Anvers, 22 septembre 1852.
« Fête de Saint Thomas de Villeneuve.

« Mes bien chers,

« Je vous ai promis une lettre datée d'Anvers : je « tiens parole. Vous raconterai-je notre voyage « de Paris à cette ville ? Il a été court : nous sommes « partis le dimanche soir à 8 heures et il était 10 heu- « res le lendemain matin, quand nous nous trouvâ- « mes au but. Mais je vais détailler, causer comme « au coin du feu.



ÉGLISE NOTRE-DAME, A ANVERS

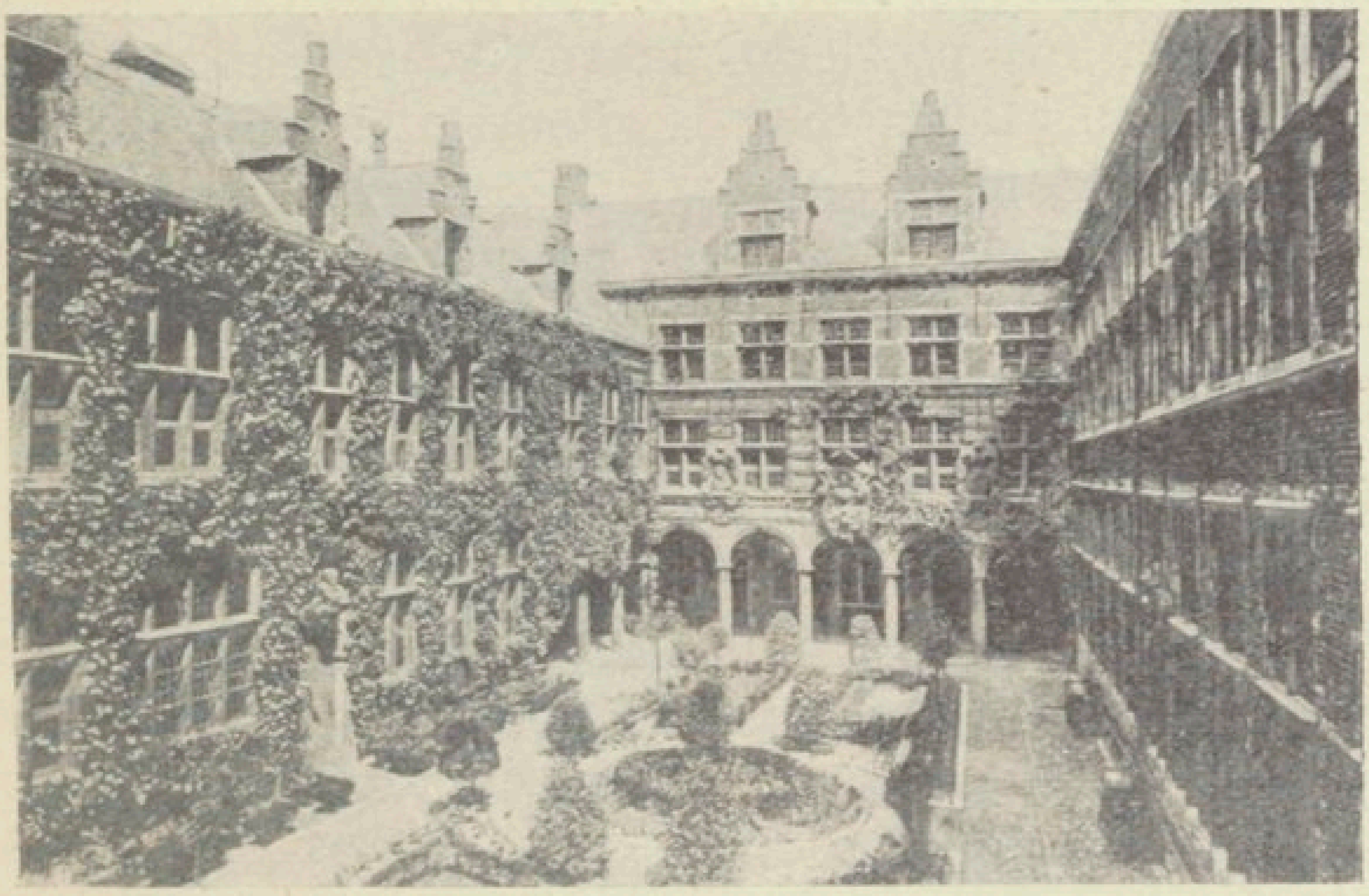
« J'avais le cœur gros en quittant le Séminaire des « Missions-Etrangères, car je m'y étais affectionné, « comme à une seconde famille, et puis, votre sou- « venir était présent, chacun des objets que je voyais « disait adieu aussi ; je souffrais beaucoup en tout « mon être. D'un autre côté, j'étais joyeux et riant, « comme lorsqu'on va à une fête. Je crois que le bon « Dieu voulait, en versant un peu de gaieté en mon « âme, adoucir l'amertume de la séparation. Enfin, « nous partons. Par une circonstance fort heureuse, « nous nous trouvâmes seuls nous cinq, mes con- « frères et moi, réunis dans le même wagon.

« Pour remercier Dieu de tous ses bienfaits nous « nous mîmes à chanter le *Te Deum*. Ensuite nous « récitâmes ensemble la prière si belle de l'*Itiné-* « *raire*, et puis, comme c'était la nuit, nous essayâ- « mes de dormir, ce qui nous réussit assez peu...

« Nous étions à Anvers sur les 10 heures, ainsi que « je vous l'ai dit en commençant, à l'hôtel du *Bien-* « *Etre*, où l'on ne peut manquer de se trouver fort « bien. Notre premier soin fut de rendre vi- « site à M. Dounet, notre armateur, qui a été à notre « égard plein de prévenances, puis au navire *Le Phi-* « *lotaxe* (ami de l'ordre), joli klipper américain de « 600 tonneaux. C'est le meilleur voilier du port, et « il est presque tout neuf. Le capitaine est le doyen « des capitaines d'Anvers, un *bon homme*, très bon « chrétien. On nous en a fait le plus grand éloge, « partout où nous sommes allés, car le capitaine de « Ruyter a une réputation à Anvers.

« Pour employer notre temps et faire quelques em- « plettes, nous avons visité la ville, qui compte « 90.000 habitants. Quelle différence avec le remuant « et tourbillonnant Paris ! Quel bon peuple que le « peuple belge ! Il a donné ses rues à la Sainte Vierge « et aux saints, dont les statues se voient partout. « Ses églises sont admirables ; il y a huit paroisses « et grand nombre de chapelles. Nous disons la « Messe à Saint-Jacques, église à trois nefs, aussi

« grande, je crois, que la cathédrale de Poitiers,
« toute vêtue de sculptures en marbre et de tableaux
« des grands maîtres. Rubens y a son tombeau, car
« c'est à Anvers qu'il a pris naissance ; la ville en
« outre lui a consacré une grande place, au milieu
« de laquelle la statue de l'artiste chrétien domine.
« Chaque jour la Messe est célébrée à l'église Saint-
« Jacques solennellement, et beaucoup de fidèles,



MUSÉE PLANTIN, A ANVERS

« hommes et femmes, y assistent : j'ai admiré leur
« recueillement. Ce matin, je faisais mon action de
« grâces après ma Messe, et j'entendais le chant
« des petits enfants de chœur mêlé au son de l'or-
« gue, et je me croyais être au temps ancien, dans
« quelque église de monastère, tant je voyais de
« différence avec ce que j'ai vu en France, à Paris
« surtout. Je ne reverrai plus maintenant ces fêtes
« chrétiennes, la pompe des cérémonies saintes ; je
« n'entendrai plus l'harmonie de l'orgue, ineffable
« dans les grandes églises. Je ne prierai plus aux
« lieux où mes pères ont prié !... Mais qu'importe
« après tout le chemin, pourvu que j'arrive au même
« terme, dans la patrie éternelle ?

« Nous avons visité encore Notre-Dame ; je ne con- « nais rien d'aussi vaste : elle a sept nefs. On y ad- « mire les tableaux de Rubens. Un grand nombre « de lampes brûlent devant le Saint-Sacrement. Les « sculptures des stalles sont ravissantes. Nous mon- « tâmes à la tour, haute de près de 500 pieds, et toute « découpée comme de la dentelle. Je n'essaierai pas « de vous décrire la sonnerie, qui est une perpé- « tuelle musique, formée par 40 cloches de toute di- « mension, à plusieurs marteaux chacune. Nous « aperçûmes de la tour la citadelle si fameuse. La « tête me tournait un peu en descendant. Je regret- « tais que Papa ne fût pas avec moi, lui qui aime « tant visiter les monuments et les antiquités. Nous « avons eu l'occasion de voir la vieille maison des « Plantin, célèbres imprimeurs ; elle a 300 ans d'exis- « tence.

« Ce soir, notre armateur nous a fait dîner avec lui « et ses fils : le capitaine était de la compagnie. Ces « messieurs sont charmants pour nous ; la Provi- « dence nous sert à souhait en toutes choses ; con- « fions-nous donc en elle ! »

« 23 septembre, fête de Saint Lin, pape et martyr.

« Nous sommes à bord du navire, installés dans « nos cabines, ou petites chambres longues de six « pieds au plus chacune, hautes de même, et larges « de trois pieds à peu près. Outre le lit, qui se « trouve juste pour loger une personne, chaque ca- « bine a deux tabourets ou pliants, et l'espace né- « cessaire pour une malle ou sac de nuit et l'atti- « rail ordinaire d'une chambre. Il n'y a petit coin « qui ne soit utilisé. Le carré ou salon de réunion est « très beau, il a à peu près douze pieds carrés.

« Nous sommes séparés entièrement de l'équipage, « composé de dix-sept hommes. Il faut dire néan- « moins que leur manœuvre s'étend partout, le « carré et les cabines exceptés, et qu'il est fort à

« propos de déloger, quand elle a lieu sur le pont,
« si nous y sommes.

« En partant, le navire dit adieu à la ville d'Anvers, par neuf coups de canon ; la citadelle répondit. Nous, nous disions adieu et à Anvers et à chacune de nos patries, et à nos parents et amis, et à toute l'Europe. Nous descendons l'Escaut : il y a 18 lieues à parcourir jusqu'à son embouchure, près de Flessingue. Le premier pilote nous quitte en ce lieu ; il emportera ma lettre. Nous faisons peu de chemin, car le vent est tout à fait contraire. Je suis un peu rêveur. Si le bon Dieu ne m'aidait pas, mes bien-aimés, le cœur peut-être me manquerait. Vous étiez la moitié de ma vie, et je ressens vivement la séparation. Au moins vous êtes fixés, ancrés dans mon souvenir, et cette présence, quoique imparfaite, de mes amis avec moi, me délectera toujours. »

« En vue de Flessingue, 23 septembre.

« Nous avons passé deux nuits à bord du navire. Que les soirées sont belles sur l'eau ! Que sera-ce en pleine mer ? La lune répand sur les flots un immense jet de sa douce lumière, la vague murmure, et nous murmurons avec elle quelque chant de la patrie, tout en fumant le cigare, car désormais le tabac doit être une partie de notre vie, et pour faire connaissance avec lui, nous nous essayons sur de légers cigares, vieux de douze ans. Nous en avons à souhait : un excellent Monsieur d'Anvers a exigé que nous en acceptions un millier, pour la traversée. Je dors dans mon petit nid, comme l'oiseau, sans souci aucun. Ma santé est parfaite. J'espère n'avoir point le mal de mer : je saurai ce soir si j'ai eu raison d'espérer, car le vent est bon, et, malgré la marée montante, *le Philotaxe* vogue à merveille. Son équipage est modèle, l'obéissance est parfaite, le capitaine est aimé

« comme un père. Malgré la dispense, nous faisons « maigre le vendredi : ainsi est la coutume des Bel- « ges. Le capitaine n'oublie jamais la prière avant « et après le repas, les officiers l'imitent.

« J'ai pu entrevoir combien est dur le métier de « matelot, néanmoins il a ses charmes. J'ai entendu « le chant qui accompagne la manœuvre, afin de « l'exécuter en cadence et avec moins de fatigue. « J'admire comme nos marins grimpent le long des « cordages, se balancent sur les vergues, sans autre « appui qu'une simple corde, et se hissent au som- « met des mâts, dont le plus grand, sur notre na- « vire, a cent pieds d'élévation, à compter du pont « seulement. J'aime surtout rêver, devant l'immense « étendue d'eau qui se déploie sous mes yeux. Les « deux rives du fleuve m'apparaissent encore. Je dis « adieu à chaque village, à chaque clocher. Bientôt « nous ne verrons plus que le ciel et la mer. Adieu « donc, jusqu'à plusieurs mois : je trouverai vos « lettres à Singapore ou à Hong-kong.

« Adieu Papa, adieu Mélanie, adieu Henri, adieu « Eusèbe. Excusez si je n'ai pu écrire longuement à « chacun. Je vous embrasse tous dans un baiser « d'amour, en Jésus-Christ Notre-Seigneur.

« J.-Th. VÉNARD, *miss. apost.*

« Priez pour les voyageurs. Soyez heureux, soyez « unis ! Que nous nous retrouvions dans le ciel ! « Amen ! »

Ce n'était pas là le dernier adieu : le lendemain, il y eut occasion pour le bon Missionnaire de dire encore un bonjour à sa famille, et lui donner un simple bulletin de santé, écrit à la hâte et au crayon. Ce billet était ainsi conçu :

« Dimanche 26.
« Par une barque de pêcheur, à sept lieues de Calais.

« Mes chers Amis, salut !

« Je me porte bien, mais je ressens un peu ce-
« pendant le mal de mer ! Priez pour nous. La gaieté
« est à bord du *Philotaxe*. Bonjour, mon père ; bon-
« jour, Mélanie ; bonjour, Henri ; bonjour, Eusèbe ;
« bonjour, les amis !
« France, adieu ! »

D'après l'opinion commune et selon toutes les probabilités, cet adieu devait être le dernier envoyé de l'Europe ; mais la Providence ménageait au Missionnaire et à sa famille une dernière consolation. A la suite d'une tempête, que les voyageurs eurent bientôt à essuyer et qui dura cinq jours, il fallut relâcher à Plymouth, depuis le 1er octobre jusqu'au 10. Ce contre-temps leur fut très utile, car il leur permit d'annoncer à Paris que M. Coulon venait d'être atteint d'une maladie de poitrine, qui ne lui permettait pas de continuer son voyage, et M. Basset, de Digne, désigné aussitôt pour prendre sa place, eut le temps de rejoindre nos voyageurs.

Théophane profita aussi de ce répit forcé pour saluer tout à son aise parents et amis :

« Dans le port de Plymouth, 2 octobre 1852.

« Mon cher Henri,

« A toi ma première lettre ; elle doit parler de la
« mer, et tu as tous les droits. Mais une lettre déjà?...
« Oui, déjà ! ce n'est qu'un incident de voyage.
« Le 25 septembre, j'envoyai ma dernière lettre à la
« famille : nous étions en vue de Flessingue : c'est
« une ville hollandaise et un peu fortifiée. Déjà nous
« apercevions la mer, qui déployait au loin ses flots
« verdoyants. Un dernier pilote nous fit sortir de

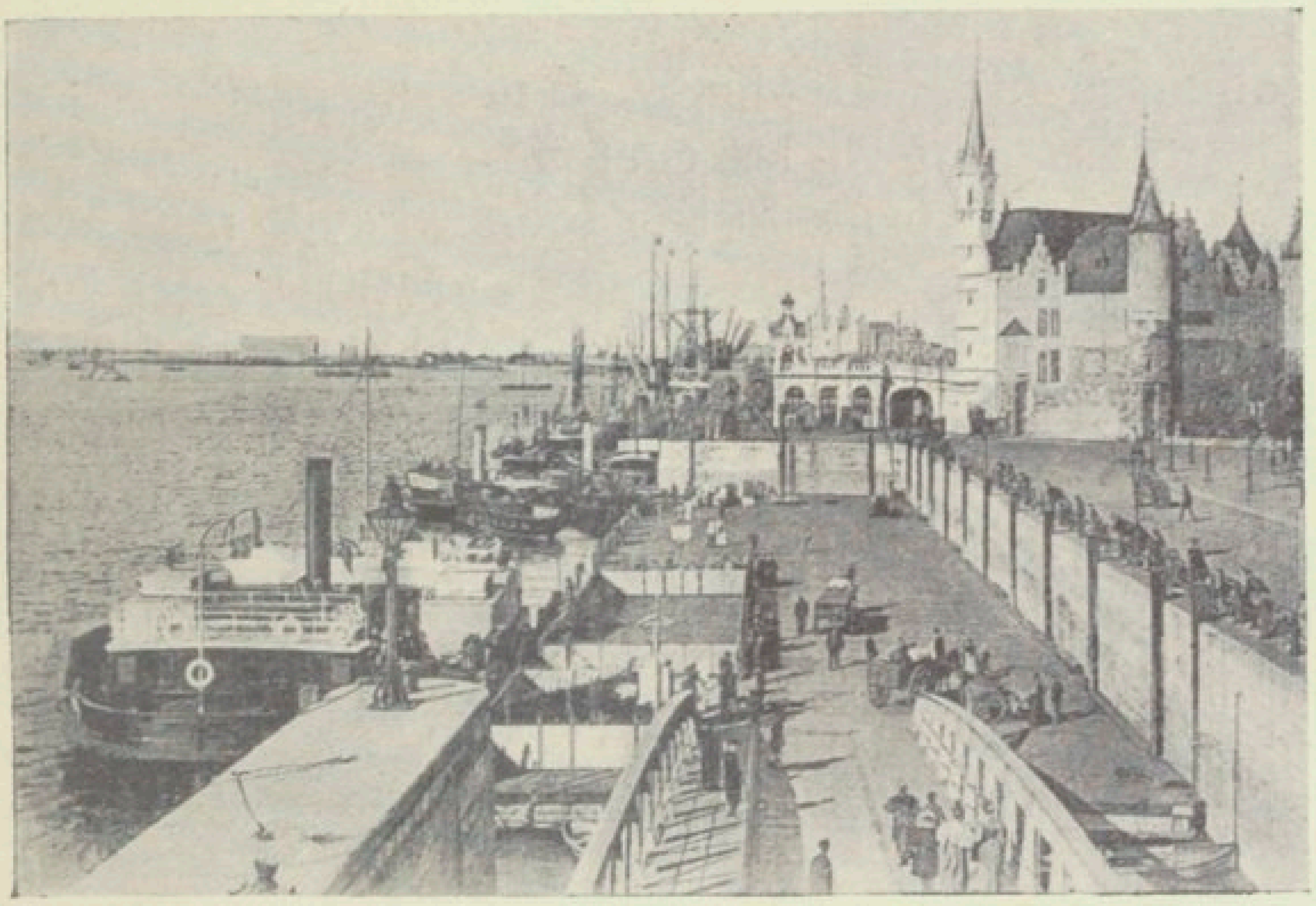
« l'Escaut, c'est lui qui a emporté ma lettre du « 25 septembre. La mer était assez calme. Je me « disais : Voilà donc la terrible mer du Nord ! et je « fanfaronnais un peu à propos du mal de mer. « Je ne fanfaronnerai plus ; j'ai été grippé, et mes « confrères avec moi. Peu à peu le vent devint vio- « lent, et la mer agitée. Le navire montait et descen- « dait les vagues, comme monte et descend une es- « carpolette. L'exercice va bien quelques instants, « mais à la longue il fatigue, la tête tourne, l'esto- « mac se brouille et rend à la mer ce qu'il a pris à « table, et il n'y a pas à demander de quel droit. Les « matelots appellent cela *compter ses chemises*, et « ils s'en amusent beaucoup. Pour moi, je ne m'en « amusais qu'à demi. Si je me tenais à l'air, si je « descendais au carré, si je me couchais dans mon « hamac, les nausées me poursuivaient toujours ; « j'aurais presque rendu l'âme. Aujourd'hui, cin- « quième jour de la tempête, je suis guéri.

« Nous n'avons couru aucun danger. Un navire « américain, moins bon voilier, a été plus malheu- « reux ; il a eu deux mâts brisés, et il vient d'en- « trer plein d'eau dans le port de Plymouth. Nous « sommes fort aises d'être sortis du mauvais *pas*. « Ce n'était qu'un jeu, une accoutumance. Cepen- « dant notre mât d'artimon a fatigué un peu, et no- « tre capitaine a jugé prudent de relâcher à Ply- « mouth, pour le consolider ; et je me réjouis de « l'occasion qui m'est procurée de saluer les amis. « Comme nous passions le détroit, ou pas de Calais, « une barque de pêcheur vint nous demander des « vivres, et elle nous donna du poisson frais ; je lui « confiai un petit billet, écrit à la hâte au crayon, « pour vous dire adieu encore.

« Ce soir, le mal de mer me laissait respirer, et je « pus admirer un beau coucher de soleil sur l'Angle- « terre pendant que la lune, lui empruntant ses re- « flets de pourpre, se levait de dessus la France. Je « me mis à méditer sur cette Angleterre, pour la-

« quelle le soleil de vérité s'est couché depuis si long-
« temps. Je priai pour elle de bon cœur. L'Angleterre
« ferait tant pour la bonne cause, si la bonne cause
« était la sienne. Elle règne sur les mers, et elle ne
« sème que l'erreur.

« J'ai vu de plus près la vie des matelots ; elle est
« laborieuse, dure, très exposée ; les agréments ne
« sont pas nombreux. J'aime beaucoup que la Pro-



ANVERS : LE DÉBARCADÈRE ET LE STEEN

« vidence ait disposé les circonstances qui t'ont fait
« renoncer à tes goûts marins. Reste, reste, mon
« cher, au sein de la famille ; les jours y coulent plus
« tranquillement, plus doucement, plus paisible-
« ment. Tu aimes assez le coin du feu, aime-le en-
« core davantage. Tu aimes aussi les réunions ami-
« cales, les lectures et les jeux des soirées d'hiver ;
« garde-les toujours. Je sais apprécier la famille,
« crois-moi ; il faut l'avoir quittée pour la compren-
« dre et l'estimer ce qu'elle vaut. Quitter la famille
« a été mon grand sacrifice. Il me revient souvent en
« mémoire quelqu'une de nos joies du foyer : alors
« mon cœur s'attendrit, mes yeux se remplissent de

« larmes. Tu le comprends, mon frère ; en vous « quittant tous, je n'ai pas cessé de vous aimer. Je « me dis pour me consoler : Nous nous retrouverons « dans la grande famille ; la famille de la terre se « décompose et passe, celle du ciel demeure. Allons « convier à en faire partie ceux qui ne la connais- « sent pas. Henri, je vais te chercher des frères et « des sœurs ; bien qu'ils soient Chinois, tu ne les re- « nonceras point, je pense. En la résurrection bien- « heureuse, ils seront revêtus de gloire comme nous ; « aime-les dès maintenant, bénis les pas du Mis- sionnaire, qui va les chercher, prie pour eux et « pour lui. La prière est le premier et le plus actif « des Missionnaires, ainsi tu seras Missionnaire avec « moi.

« Adieu, je ne me lasse pas de causer ; je vais « donner l'autre feuille à papa. Ne garde pas pour « toi seul ce que je t'écris : les autres te communi- « queront de leur côté leur petite part.

« Pour le coup, c'est bien le dernier adieu de « l'Europe. Adieu, frère. »

La lettre que Théophane écrit à sa sœur est l'épanchement intime de la plus affectueuse tendresse, dans laquelle sa belle âme se reflète comme dans le plus limpide miroir :

« Fête du Saint Rosaire, 3 octobre 1852.

« Ma Sœur, salut, paix et amour
« en N.-S. J.-C. !

« La Providence veut que je passe quelques jours « à Plymouth, port de guerre de la puissance bri- « tannique, pour attendre que notre navire, fatigué « de la tempête qui nous a surpris au commence- « ment de notre navigation, se mette en état de la « continuer heureusement. Tout le monde dira que « c'est l'unique raison de notre séjour en cette ville : « je n'en crois rien. N'est-ce pas plutôt afin que je « puisse dire adieu à mes bons amis, tout à mon

« aise ? J'ai été obligé de partir comme un courrier
« improvisé, sans saluer personne ; au moins qu'on
« se dise adieu, bon courage et bon voyage. N'est-ce
« pas, ma bonne Mélanie ?

« Quand, autrefois, mes vacances finies, je devais
« reprendre la route du collège, nous prenions le
« chemin le plus long pour aller à la porte, et nous
« n'y allions que le plus lentement possible, en cau-
« sant beaucoup. Je ne pouvais avoir la dernière pa-
« role, ni toi non plus : on a tant de choses à se dire
« en se quittant ! Aujourd'hui, je pars, et pour ne
« point revenir sans doute ; ma sœur, causons donc
« un peu. Ah ! faut-il que je sois seul à parler ! Tu
« n'es pas ici pour me répondre ; tes yeux ne me re-
« gardent pas, ta main ne prend pas ma main,
« comme pour me retenir quelques minutes de plus.
« Et notre père, notre bon père, et Henri, et Eu-
« sèbe, où sont-ils ?

« Ah ! ils sont tous réunis, et moi je suis seul, seul
« avec vous, mon Dieu, tout seul désormais !... Mais
« leur pensée m'a suivi, leur souvenir demeure en
« moi, et le mien avec eux ; et puis, ma lettre ira
« frapper à la porte de la maison où ils demeurent,
« et elle aura bonne hospitalité. Ah ! comme je suis
« enfant, Mélanie... Mon Dieu, vous le savez bien,
« ce n'est pas mal d'aimer son père, sa sœur, ses frè-
« res, de souffrir de leur séparation, de nous conso-
« ler l'un l'autre, de mêler nos pleurs, et aussi nos
« espérances ; car nous nous quittons pour vous,
« nous voulons travailler pour vous, et nous espé-
« rons être réunis avec vous et en vous, pour tou-
« jours !

« Comme tu vois, ma sœur, je m'abandonne, mon
« cœur s'épanche... tu me comprends ? Mais les mo-
« ments sont comptés, raisonnons nos affaires. Ma
« sœur, tout est fini, n'est-ce pas ? Une énorme dis-
« tance nous sépare ; plus ne nous reverrons sur
« terre. Eh bien ! qu'importe, après tout ? un peu
« plus tôt, un peu plus tard, nous nous reverrons au-

« Ciel. Nos pères, nos mères, nos frères et sœurs, *les* « *saints*, sont partis avant nous : Au revoir ! ont-ils « dit... à nous de les rejoindre ! Voyons, au plus vite « rendu ! je passe par ici, toi par là ; le plus tôt ar- « rivé encouragera l'autre.

« Mélanie, je vais te faire une comparaison : dans « une maison de commerce, tous les employés ne « travaillent pas à la même chose : l'un fait valoir « la marchandise au comptoir, un autre sait attirer « les chalands, un autre dispose les rayons des ma- « gasins, celui-ci porte les commissions, celui-là « voyage pour faire connaître la maison, cet autre « tient les livres, etc., etc. Et chacun rend compte « au maître de sa besogne ; le maître voit, juge, « donne les salaires, récompense ou punit, selon « qu'il y a lieu.

« L'Eglise catholique est une immense maison de « commerce : il y a une foule d'associés qui s'échan- « gent la sainte marchandise. Tous les peuples sont « appelés à en faire partie, en tous les temps et en « tous les lieux. La marchandise est ce qui est vrai, « beau et bon, la vertu, le bien ; vendez, achetez, tro- « quez, le bien est multiple et il n'y a rien à perdre ; « les mauvais marchés ne sont pas connus, le seul « mauvais marché est de n'en faire aucun. Partez, « commis-voyageurs : parcourez la mer et la terre, « dilatez la sainte société ; parlez, annoncez, montrez « les échantillons, je veux dire les bonnes œuvres ; « établissez des comptoirs. Garçons de magasins, « étalez les pièces de marchandises, les mystères « chrétiens, les préceptes qui sanctifient, tout ce qui « élève l'esprit, purifie le cœur ; faites signe à ceux « qui passent, et qu'ils ne s'éloignent pas les mains « vides en détournant les yeux ; allez chercher ceux « qui n'entendent pas, parlez-leur raison, douceur ; « donnez à l'épreuve, montrez que la chose fait bon « usage et n'est pas de pacotille. Dénoncez les con- « trefacteurs, montrez-les au doigt, méprisez cette « concurrence du diable. Que chacun soit à son ar-

« ticle ! Le père de famille va venir, son œil voit
« bien. « *Mon ami, mon fils, tu as connu la vérité,*
« *tu as pu faire le bien, tu as eu de bons exemples :*
« *as-tu acheté ? Ton frère manquait, souffrait, avait*
« *mauvaise volonté : as-tu donné ? as-tu convaincu ?*
« *as-tu vendu ? Je suis bon, ceux qui me demandent*
« *pour eux et pour leurs frères, obtiennent tout. As-*
« *tu demandé, prié ? Bien ! mon fils, je suis content,*

ANVERS : LE BASSIN DE KATTENDY

« *viens avec moi, avec mon Fils aîné, ton maître et*
« *ton bienfaiteur, avec ta douce et bonne mère qui*
« *t'attend, avec tous les bienheureux qui t'ont pré-*
« *cédé sur la terre ! Viens ! venez tous les bons, avec*
« *moi, à la patrie, au bonheur éternel !* » Les mé-
« chants ne viendront pas.

« Gloire à Dieu seul en J.-C. dans les siècles des
« siècles ! Amen !

« Mélanie, je suis commis-voyageur ; garde, toi,
« ton magasin. Aide notre père à passer de ce monde
« à Dieu, et console les derniers jours de sa vie
« sur la terre. Fais un pacte pour le bien avec Henri
« et Eusèbe. Unissez-vous, liez-vous des liens de

« l'amour fraternel le plus tendre : trois roseaux « sont plus forts qu'un. Si l'avenir ne vous sépare « pas dans le chemin, je vous conjure à genoux, « marchez de front, en vous donnant le bras ; si un, « si tous se séparent, frères, que nos souvenirs soient « indivis. L'amour ne casse jamais : il se dilate et « se déploie, et ne fatigue point ; l'amour ne meurt « pas non plus, puisqu'il est plus fort que la mort. « Dieu l'a dit. L'amour a sa force dans la prière et « grandit par elle ; nous sommes petits et faibles, « soutenons-nous à celui qui a nom Fort et Puis- « sant ; ses bras s'étendent vers nous, levons les « nôtres.

« Notre existence a des jours bien amers, pleins de « fatigues et d'ennuis ; sans doute nous n'existons « qu'à demi. Les petits ruisseaux et même les grands « fleuves se rendent au même but, à la grande mer. « Dieu est un Océan, une immensité ; en lui abon- « dance et plénitude. Patience, courage ! nous y se- « rons bientôt, il l'a promis. Quand le ruisseau est « desséché, le ciel verse la pluie, et le ruisseau re- « prend son cours ; quand notre vie est mal à l'aise « demandons la rosée, le rafraîchissement, la pluie, « la nourriture. Notre Père qui est aux Cieux, sait « que nous avons nos besoins, et ses ministres ont « ordre d'y pourvoir. Demandons, nous serons ser- « vis à souhait.

« Donc, c'est entendu, que chacun s'entr'aide, se « fortifie, dise de bonnes paroles, prenne son élan « avec les autres. Courte est la route. Adieu !

« Ma sœur, tu vois, mes sentiments se heurtent et « se pressent ; mais tu devineras les choses dites à « demi, et tu les feras comprendre. Je te parle à « toi, puis je m'adresse à tout le monde, comme tu « vois. Il y a confusion, tu débrouilleras.

« Ma chère Mélanie, quand, assistant au saint sa- « crifice, tu entendras le prêtre chanter *Sursum* « *Corda*, en haut les cœurs ! songe que c'est moi qui « t'adresse la parole, que j'invite au nom du Sei-

« gneur. En haut nos cœurs ! Toujours ! Montons,
« montons à tire d'ailes, comme des oiseaux de pas-
« sage. Voilà le Ciel atteint !

« Les cœurs en haut et la bêche à la main ! Il faut
« travailler, nous avons notre tâche; sois patiente,
« sois douce, sois aimante. Je vais aussi à mon chan-
« tier : prie pour ton frère afin qu'il devienne,
« comme toi, patient, doux, humble, aimant. Prie
« pour ceux avec lesquels je serai, prie pour les
« familles et les peuples. Fais ta prière univer-
« selle ; c'est là la fraternité et la communion des
« saints.

« De temps en temps tu prendras la plume et tu
« la feras courir sur le papier jusqu'à ma solitude ;
« tu prieras les amis de la famille et du dehors d'être
« de la partie. Quelles douces surprises ! comme je
« serai joyeux ! J'enverrai aussi mes courriers, ha-
« billés à la chinoise pour vous faire rire : la gaieté
« relève le cœur et anime la vie.

« Je ne veux pas continuer, ma chère sœur : il y a
« terme à tout, par conséquent à trois petites pages
« de lettre. Mes autres lettres te seront communi-
« quées ; communique la tienne. Je mets mon cœur
« sur ton cœur et ma main dans ta main. Adieu ! tu
« entends bien ? A Dieu. Ton frère. »

Le début de la lettre à Eusèbe, le séminariste, semble être une réminiscence des chants du Psalmiste :

« Fête du Saint Rosaire, 3 octobre 1852.

« Bénissez-le Seigneur, pluie, vents et tempêtes,
« qui m'avez relégué dans le port de Plymouth,
« pour que je dise encore un mot à mon Eusèbe !

« Eh bien ! frère, l'adieu est dit ; notre vie ne
« s'écoulera pas sur le même coin de terre, à moins
« que tu n'aies aussi les goûts chinois. Je te tourne
« le dos, mais non pas le cœur, bien entendu ; nos
« pensées demeurent toujours unies avec nos priè-
« res et nos travaux.

« Tu vas retourner au collège : travaille, le temps « est précieux au-delà de tout ce que tu peux ima- « giner. Ne donne rien à ton intelligence que tu « n'en saches le pourquoi, ou du moins que tu ne « t'efforces de le connaître ; par la même raison « remonte autant que tu pourras à l'étymologie des « mots ; il faut travailler avec méthode. Apprends « tout ce que tu seras à même d'apprendre, les lan- « gues en particulier ; car les peuples fraternisent et « se fusionnent aujourd'hui, et il faut que ce soit « pour le triomphe de la vérité. Apporte ta coopéra- « tion...

« Je te laisse à la garde de ton bon ange. Qu'il pro- « tège ta jeunesse, ton adolescence, toute ta vie !

« Cher frère, je te reverrai au Ciel ! Je te donne « pour devise, ainsi qu'à Mélanie, *Sursum corda !* « En haut les cœurs ! Que le bon Dieu te guérisse « pleinement ! Patience, paix et joie dans la vie. « Adieu, frère. A Dieu ! ! »

En écrivant à son père, dont le cœur devait ressentir plus profondément que les autres le douloureux du sacrifice, le fils pieux, par une attention délicate, s'attache à ne pas l'attendrir davantage, mais à distraire aimablement son esprit :

« Plymouth, 7 octobre 1852.

« Mon cher Papa,

« Dans deux jours nous quittons Plymouth. Notre « mât d'artimon a été changé, et nous sommes de « nouveau tout neufs. La tempête a fait beaucoup de « mal autour de nous, elle nous a respectés et nous « respectera encore, j'espère.

« Je suis descendu à terre avec mes confrères ; mes « pieds étaient bien joyeux. Ne connaissant point « assez l'anglais, nous ne nous sommes point mon- « trés à la ville, mais nous avons dirigé nos pas vers « la campagne qui est pittoresque. Il y a longtemps

« que le peuple anglais n'a vu la soutane du prêtre : « tous ceux qui nous voyaient passer nous regar- « daient avec ébahissement : hommes, femmes, en- « fants, faisaient cortège derrière nous. Il y avait « même des petits enfants qui s'enfuyaient de peur ; « un homme poussa la curiosité jusqu'à venir tou- « cher la soutane de l'un de nous, et en examiner « les nombreux boutons. Nous les entendions rire à « gorge déployée, ce qui nous faisait rire aussi ; si « nous étions entrés dans la ville, nous n'aurions pu « sans doute nous en tirer. L'Anglais est très curieux, « et d'une façon assez peu spirituelle. Un de nos con- « frères, il y a un an, s'embarqua à Londres : les en- « fants couraient après lui ; sur ce point, Anglais et « Chinois se ressemblent.

« Plymouth compte 100.000 âmes à peu près ; son « port est un port de guerre parfaitement fortifié, « à ce que j'ai pu en juger à première vue.

« A bord du *Philotaxe* nous sommes en parfaite « harmonie avec le capitaine et l'équipage, et nous « avons une nourriture aussi bonne qu'à terre. Nous « mangeons le *beef-steak* (bifteck) et buvons le café, « en guise de vin, au déjeuner, selon la mode belge ; « cependant nous avons la liberté de prendre du vin « ou de la bière. Au dîner, les pommes de terre, et « puis encore des pommes de terre, c'est le pain « belge. Il y a encore du pain proprement dit, et du « biscuit, mais c'est pour donner du ton sans doute « aux pommes de terre. Chaque convive a deux ver- « res, et pourquoi faire, pensez-vous? l'un pour le « vin pur, et l'autre pour le vin mêlé, chose très rai- « sonnable certainement, puis le beef-steak. Plus « tard nous ferons comparaître à sa place certains « passagers résidant sur le pont, qui s'appellent co- « chons, moutons et volailles. Le café couronne tou- « jours le dîner ; celui qui préfère le thé n'a qu'à de- « mander. J'oubliais de vous dire qu'une tasse de « chocolat préside le matin à l'ouverture de la jour- « née. Voilà qui est vivre ainsi que les mylords.

« M. le capitaine parle assez bien le français, il « parle aussi l'anglais. Il cause peu habituellement; « mais après dîner il s'ouvre, et nous le questionnons sur ses nombreux voyages. Il navigue depuis « l'âge de quatorze ans, et il en compte soixante-« quatre ; il servait sous l'Empire dans la marine « française. Son fils est second officier sur le navire, « et connaît quelque chose de la médecine, il parle « aussi le français. Plusieurs matelots le parlent « également, et en outre quelqu'autre langue, l'an-« glais surtout. Tous ne sont pas Belges d'origine : « il y a deux Suédois, un Norvégien, un Prussien, « un Hanovrien, et tous sont catholiques, sauf le « Norvégien qui est protestant. Quelquefois nous fai-« sons le soir entre nous la partie de loto, ce qui me « rappelle le souvenir de la famille. Je suis moins « au jeu qu'à Saint-Loup, en votre compagnie. Le « reste du temps nous travaillons, nous fumons les « cigares de douze ans, nous faisons nos exercices « de piété. Je pense souvent à vous, j'y penserai tou-« jours jusqu'au moment de ma vie qui sera le der-« nier.

« Mon bien-aimé père, adieu ! Que Dieu vous con-« serve longtemps et qu'il bénisse vos derniers jours ! « Nous nous retrouverons, n'est-ce pas? au rendez-« vous. Heureux celui qui y arrivera le premier ! Je « vous embrasse tendrement.

« Votre respectueux et aimant fils. »

Enfin, le bon Missionnaire, qui n'oubliait personne en son cœur, voulut aussi en cette occasion dire adieu à l'un de ses anciens maîtres, son professeur de philosophie au Petit-Séminaire de Montmorillon, qui lui avait témoigné le désir de recevoir une lettre particulière. Il lui disait, après d'autres considérations : «... (A Hong-Kong), je serai sans doute « équipé à la chinoise, et envoyé en contrebande « dans l'intérieur de la Chine, j'ignore dans quelle « partie. Alors, si Dieu m'en fait la grâce, je com-« mencerai mon ministère, j'annoncerai l'Evangile

« de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Le travail est « grand et pénible, et je suis faible ; mais j'espère en « Celui qui m'envoie, et j'ai confiance. Advienne que « pourra pour moi, pourvu que le nom de Dieu soit « glorifié, que je fasse mon œuvre dignement, et que « j'obtienne le prix au bout de ma course !

« Je garderai le souvenir de cette année que j'ai « passée au Petit-Séminaire de Montmorillon, et que « j'ai trouvée si courte ; il m'eût été utile d'y rester « plus longtemps, pour me former à vivre d'une vie « pieuse et réfléchie, car j'étais jeune ! Mon Dieu ! « je le suis bien encore !

« Je me recommande instamment à vos prières ; « de mon côté, je prierai pour vous ; il est vrai, la « partie n'est pas égale ; je demanderai à Notre-Sei- « gneur de suppléer à ce qui manque de mon « côté... »

Le 10 octobre, les voyageurs quittèrent le port de Plymouth, et l'on ne reçut plus d'eux aucune nouvelle jusqu'au mois d'avril suivant, époque où arriva une lettre de Singapore, expédiée au mois de février. — Elle contient le récit détaillé de toute la traversée ; nous ne pouvons, à cause de sa longueur, qu'en donner des extraits, parmi ce qu'il y a de plus intéressant.

« Entre les îles Saint-Paul et Amsterdam, mer
« des Indes, sur le 77° de longitude orientale.

« Le 1er janvier 1853.

« La bonne année à mon père, à Mélanie, à Henri, « à Eusèbe et aux amis ! Paix et joie à mes bien- « aimés dans le Seigneur !

« Bientôt (1) approchera le port. Je prépare donc a « l'avance mes lettres, et je suis content de commen- « cer, le premier jour de la nouvelle année. Ce ma-

(1) A cette parole d'espérance, Théophane, arrivé à Singapore, ajouta lui-même, en marge de sa lettre: « Bientôt. — Non, je comptais sans les vents. » — En effet, les voyageurs ne touchèrent terre que le 12 février.

« tin, ma seconde pensée, la première étant pour « Dieu de droit, a été pour vous, bien chers amis. J'ai « salué chacun de vous ; à chacun j'ai dit son com- « pliment de la même façon que si je me fusse trouvé « présent à votre réveil. Ah ! que la mémoire est une « belle faculté, et qu'il y a de bonheur dans le sou- « venir des amis que l'on a quittés ! Mais je com- « mence le récit de mon voyage.

« Vous vous rappelez que notre navire, sortant du « détroit de Calais, fut obligé de relâcher à Ply- « mouth, pour échanger, contre un neuf, notre mât « d'artimon fracassé. Un incident remarquable si- « gnala notre séjour en ce port. Nous avions un con- « frère malade ; arrivés à Plymouth, nous en infor- « mâmes nos supérieurs, et un autre nous fut en- « voyé pour le remplacer. Ce dernier se trouve être « précisément celui que je remplaçais moi-même ; « il était arrivé à Paris le lendemain de notre départ, « et il s'était trouvé bien déçu. Mais la Providence « a disposé les événements pour lui, comme elle les « avait disposés pour moi. Qu'elle soit bénie !

« C'est le 10 octobre, un dimanche soir, que nous « quittâmes la rade de Plymouth. Il y avait un au- « tre navire belge, l'*Atalante*, mouillé dans la même « rade, destiné pour l'Australie, et chargé de 160 pas- « sagers chercheurs d'or. Pauvre but que le leur ! Ils « partirent deux jours plus tard que nous, et nous « nous revîmes quinze jours après. Mes bien chers, « croyez-le, je ne vous aurais point abandonnés pour « tout l'or de l'Australie aussi bien que de la Califor- « nie.

« Le samedi, 9, le ciel était pur, les étoiles commen- « çaient à paraître, mes confrères et moi chantâmes « l'*Ave Maris Stella* à Marie, notre Mère et notre « Reine, pour la prier de bénir notre long voyage, « nous fîmes encore une prière pour l'Angleterre qui « nous avait donné l'hospitalité. Le lendemain, un « fort vent de N.-E. nous éloigna de la terre, que nous « perdîmes bientôt de vue.

« La brise est gaillarde et la mer grosse : le terrible mal de mer revient. Cela dura plusieurs « jours, et nous prîmes le dessus. Le 14, fête de saint « Callixte, j'étais passablement ravigoté. Deux petits « oiseaux, assez semblables aux alouettes, nous suivirent loin en mer : c'étaient deux imprudents, « leurs ailes n'étaient pas faites pour un voyage au « long cours. L'un finit par s'abattre sur le navire, « où il fut pris, plumé et rôti, puis mangé par celui « d'entre nous qui se trouvait le plus affaibli du mal « de mer. Son petit compagnon se laissa aussi prendre, mais nous lui donnâmes la liberté, dont il « profita peu, puisqu'il finit par se noyer.

« Le navire *Philotaxe* est un fin voilier, il file sur « les vagues ainsi qu'une hirondelle, il dépasse tous « ses concurrents, et s'il avait les vents à souhait, « ses traversées seraient rapides ; mais les vents sont « inconstants et capricieux. Souvent des calmes ; les « voiles battent le long des vergues, le pavillon-girouette est inanimé — désolation d'un capitaine ! « Le nôtre est patient, il dit quelquefois avec bonhomie : Il ne peut pas y avoir toujours beau temps ; « et encore, si la brise est contraire : Le bon Dieu a « tant de monde à contenter ! chacun son tour ! D'autres jureraient, tempêteraient, et à quoi bon ?...

« A mesure que l'on approche l'Equateur, l'on « éprouve presque chaque jour des orages que l'on « nomme *grains*. Si le capitaine était imprudent et « ne faisait plier les voiles à temps, le navire pourrait sombrer. Nous n'avions rien à craindre, car « le capitaine du *Philotaxe* est la prudence même. « Nous eûmes de ces grains, avant même d'arriver à « Madère. Ordinairement ils sont annoncés par les « hirondelles de mer qui viennent voltiger derrière « les navires pour recueillir sans doute ce qui peut « tomber du tillac, entraîné par les vagues qui passent par-dessus, pendant les gros temps. Ces hirondelles sont un peu plus grosses que celles de « terre, surtout des ailes. Au reste, elles ont même

« couleur ; leurs pattes ont une membrane qui leur « permet de se reposer sur l'eau, si elles sont fati- « guées.

« Le 19, nous eûmes orage et grande pluie, et par « conséquent nous avions la compagnie des hiron- « delles; il y en avait de terre quelques-unes. A la nuit « tombante, celles-ci se reposèrent sur les cordages, « et nous en prîmes plusieurs ; nous leur chantâ- « mes : *Hirondelle gentille*, mais uniquement pour « leur dire :

Viens-tu de la patrie,
Eloignée et chérie
Du condamné? *(sans prendre pour nous)*
Dis-moi, belle compagne,
Viens-tu de la montagne
Où je suis né?

« Et nous leur permîmes de s'envoler, car il est « dit à la fin de la chansonnette du prisonnier :

Il n'est en cette vie
Qu'un bien digne d'envie:
La liberté!

«... Sur mer, la chaleur des tropiques est fort to- « lérable, à cause de la brise. Souvent les nuits sont « fraîches et belles. Mes confrères et moi, nous ai- « mions à converser au clair de la lune. Nous chan- « tions quelquefois des cantiques :

Avec transport les cieux l'ont proclamée
Reine des Saints, des Trônes, des Vertus, etc.

« était notre favori. Le temps est bien long sur un « navire ; les journées sont bien monotones. Le tra- « vail, l'étude et la prière nous aident puissamment « contre l'ennui. Nous jouons aux *Dames* : de notre « vie nous n'avons tant joué ; en vérité, M. l'arma- « teur, en nous donnant un damier, nous a rendu « un grand service ! La mer offre peu de distractions. « Quand une fois l'on a vu une légion de marsouins

« sautant sur les vagues, et semblant faire concur-
« rence pour la course avec le navire, ou bien les
« bonites faisant des plongeons, ou quelque requin
« vorace rôdant pour saisir une proie, on n'a plus
« envie de voir. On est bientôt las aussi d'examiner
« les vagues qui se heurtent, et écument, et mugis-
« sent. La double immensité des eaux et du ciel offre
« un aspect imposant et solennel, sans doute ; mais
« je trouverais tout cela plus beau, si j'avais le pied
« affermi, surtout si je le voyais moins souvent.

« Nous eûmes, pendant un mois et demi, la conso-
« lation de la sainte messe chaque dimanche ; puis,
« nos pains d'autel se gâtèrent. Oh ! que de fois j'ai
« gémi de ne pouvoir faire une petite visite au Saint-
« Sacrement, assister à quelque cérémonie du culte
« catholique ! Quand le corps est privé de nourri-
« ture, il languit ; l'âme languit de même, si elle n'a
« plus son pain de vie qui la sustente. Elle pense
« alors au Ciel, la vie lui est véritablement un pèle-
« rinage et un exil. Vous comprenez maintenant
« pourquoi nous aimions tant chanter le cantique :
« *Avec transport les Cieux*... qui est un soupir vers
« le Ciel, dont Marie est la Reine. Je ne me lasse
« jamais de répéter :

Et moi, son fils, comment pourrai-je vivre
Loin de ces lieux où réside sa cour?
Au ciel, au ciel, je veux, je dois la suivre!...
Volons, volons, sur l'aile de l'amour!...
Volons, volons, mon âme,
Loin de ce lieu mortel;
Prends tes ailes de flamme;
Suivons Marie au Ciel!
Après ta douce mère,
Vole, mon pauvre cœur;
Loin d'elle sur la terre,
Loin d'elle est-il bonheur?

«... Les vents nous furent contraires pendant long-
« temps, et nous poussèrent vers l'Amérique. Quand
« nous passâmes l'Equateur, le 12 novembre, nous
« n'en étions qu'à cent lieues, et nous nous appro-

« châmes ensuite encore du Brésil, d'au moins vingt « lieues. Il n'est pas inouï qu'un navire ait été obligé « de relâcher à Rio-Janeiro quelquefois. Nous ne « fûmes point soumis à l'étrange cérémonie du bap- « tême de la ligne ; les Belges n'en sont guère parti- « sans, ils n'en sont pas moins sages. Le 20 novem- « bre, nous eûmes le soleil à notre zénith, c'est-à-dire « perpendiculaire sur nos têtes à midi. Par un temps « calme, la chaleur eût été terrible, mais comme je « vous l'ai dit, la brise diminue de beaucoup la cha- « leur, et, à cette époque, nous voguions rapidement, « jusqu'à faire cent lieues par jour.

« Il m'arrivait souvent de rêver en face de la mer, « appuyé sur la rampe qui borde la dunette. Mais « ma grande rêverie eut lieu le 21 novembre, jour « connu de vous. Je repassai en moi-même ma vie, « depuis le 21 novembre 1829, jusqu'au 21 novembre « 1852, ma naissance à la vie de la nature et à la vie « de la grâce, mes premières années sur les genoux « de mon grand-père, entre les bras de ma bonne « grand'mère. Je fus délicieusement ému au souve- « nir de ma douce mère, que j'ai si peu connue ici- « bas. Je songeai aux sacrifices de mon bien-aimé « père pour me faire instruire, aux vacances joyeu- « ses, aux réunions de famille, à Mélanie ma bonne « sœur, à Henri et à Eusèbe, avec lesquels j'ai fait « tant et de si agréables parties ; à mon entrée au « Séminaire, maison de paix, où Dieu me parla au « cœur, et m'invita à aller annoncer son Evangile et « son salut aux peuples qui l'ignorent. Je me souvins « de ces quinze derniers jours passés en votre com- « pagnie, mes bien chers, de cette réunion de famille « à l'autel de la Sainte Vierge, du dernier souper, « et puis du temps écoulé si vite à Paris ; de l'Ordi- « nation qui a commencé mon sacerdoce, de la nou- « velle subite de mon départ, et de ce départ lui- « même pour les Missions. — Maintenant me voilà « sur mer, entre les mains de la Providence, admi- « rant sa conduite miséricordieuse envers moi, la

« bénissant pour le passé, espérant en elle pour « l'avenir. Mon père, dans la lettre que vous m'écri- « vîtes pour m'annoncer que vous acceptiez mon dé- « part, vous m'invitez à la confiance, *parce que*, di- « tes-vous, *la main de Dieu est partout*. Ce sera la « devise de ma vie ! Oui, la main de Dieu est par- « tout ; elle sera donc partout avec moi ! Donc con- « fiance, espérance, et pour vous et pour moi !

«... Le jour de Noël nous trouva stationnés, en « calme, au point où le 40° de latitude rencontre le « 60° de longitude. Nous eussions été si heureux de « fêter Noël avec la sainte Eglise catholique ! Il nous « vint en pensée de faire au moins, selon notre po- « sition, quelque chose de plus que les autres jours. « Nous ne pouvions pas avoir la Messe de minuit, « eh bien ! nous aurons l'office de minuit, et, pour « y mettre de la solennité, *nous nous coucherons* « *avant et après*, comme en Europe. Ainsi dit, ainsi « fait : nous nous levons à 11 heures et demie, et « nous montons sur la dunette. Un de nos confrères « apporte un accordéon, dont il touche assez bien. Il « fait un superbe clair de lune, la mer est unie « comme une glace ; on n'entend que le gémissement « des poulies inactives et le frottement des voiles sur « les cordages. Nous chantons lentement, avec ac- « compagnement d'accordéon, *Adeste fideles*, et puis « le noël languedocien : *Les Anges dans nos campa-* « *gnes*, et puis encore le commencement de l'office : « *Christus natus est nobis*, *venite adoremus*. Ne fal- « lait-il donc pas chanter la louange du Sauveur sur « la mer comme sur la terre ? Si *toute la terre est à* « *lui*, comme dit un des chants de Noël, la mer ne « l'est-elle pas aussi ? Nous descendons après cela, « et nous récitons en commun tout l'office de la nuit, « puis nous continuons notre repos interrompu.

« L'équipage ne travailla point le grand jour de « Noël, et j'ai remarqué un des officiers et plusieurs « matelots lisant dévotement dans des livres de « prières...

« Nous allons donc notre petit chemin de tortue, et « nous apprenons à être patients. On repeint le na- « vire et les canots, on goudronne les cordages, on « nettoie les fusils, et l'on met les canons en place, « ainsi que les ancres. Tous ces préparatifs nous an- « noncent, et nous font désirer davantage le terme « du voyage. Des oiseaux d'une nouvelle espèce, à « longue queue et à long bec, nous apparaissent cha- « que matin, et signifient l'approche de la terre.

« Enfin, le 20 janvier, un matelot étant monté sur « le soir carguer une petite voile, à l'extrémité du « mât d'artimon, fit signe qu'il voyait la terre ; c'était « l'île d'Engrano, placée à l'extrémité du détroit de « la Sonde. Vers cet endroit, une petite brise se leva « et nous poussa doucement et sans faiblir.

« Le 22 janvier au matin, vue de Sumatra, dont « la côte s'allonge à perte de vue ; puis, Java se « montre à son tour. De l'une à l'autre de ces îles il « n'y a que 10 lieues, et tout l'intervalle est semé « d'îles. Quel bonheur pour nos yeux de voir la ver- « dure des arbres ! Et pour nos cœurs de Mission- « naires quelle émotion ! Car tout ce qui nous en- « toure est pays infidèle, royaume de Satan. Sans « doute, les Hollandais possèdent Java, et ont quel- « ques établissements à Sumatra ; mais la religion « catholique n'y est guère avec eux : toute la popu- « lation malaise est mahométane. On dit même qu'à « Sumatra les sacrifices humains sont en usage. — « Nous traversons heureusement le détroit, et le di- « manche, au soir, 23 janvier, nous entrons dans la « mer de Java.

« Il arrive ordinairement que, de la pointe Nord de « Java, les Malais viennent offrir aux navires des « provisions fraîches et des curiosités. Nous y comp- « tions, mais la nuit était venue, et nous ne croyions « pas probable qu'ils osâssent tenir la mer durant la « nuit, avec leurs frêles barques. Ils osèrent néan- « moins, la mer étant calme, et la lune brillant de « tout son éclat. Jugez quelle joie pour moi de voir

« ces hommes d'une race et d'une physionomie dif-
« férentes, et qui sont mes frères en J.-C. ! Ils ac-
« crochent leur barque à notre navire, et ils grim-
« pent le long des cordages : ils ont des tortues, des
« cocos, des poules, des singes, des petits oiseaux,
« des perroquets, des ignames, des œufs et des
« chapeaux de paille aussi bien tressés que ceux
« d'Europe ; ils savent quelque peu l'anglais et l'es-
« pagnol. M. le capitaine acheta beaucoup de provi-
« sions fraîches, et plusieurs petits oiseaux ; les ma-
« telots se montèrent en chapeaux de paille.

« Les Malais sont très cuivrés, leur visage n'est
« pas extraordinairement dissemblable de celui des
« Européens, le nez est un peu aplati ; ils portent
« les cheveux longs et le turban ; leur vêtement n'est
« point uniforme, car ils se revêtent de tout ce que
« les Européens leur donnent, et s'ils n'ont rien,
« ils n'en font pas scrupule. Leur taille est très pe-
« tite, et moi-même que vous connaissez bien, je suis
« un bel homme auprès d'eux.

« Je montrai un crucifix sur pied à l'un de ces pau-
« vres Malais, et il le considéra avec de grands yeux,
« peut-être parce qu'il était de cuivre. Je baisai le
« crucifix et je le lui fis baiser, ce qui lui fit faire un
« geste d'étonnement. Je le lui donnai, et il parut
« content. Un de mes confrères donna des médailles
« à un autre, ce qui le mit dans l'allégresse ; il crut
« recevoir sans doute des pièces d'argent ; la cupidité
« des Malais est en effet très grande. Dieu daigne
« les éclairer et les attirer à lui ! Ils sont bien mal-
« heureux et bien à plaindre !

« Au sortir de la mer de Java que nous dûmes tra-
« verser, après avoir passé le détroit de la Sonde, il
« nous fallut entrer dans le détroit de Banca, formé
« par l'île de ce nom et Sumatra. Ici est le point pé-
« rilleux de notre voyage, d'autant plus que nous
« venons en la mauvaise saison, et que le vent est
« contraire. Il est arrivé plusieurs fois à des navi-
« res d'attendre un mois entier, avant de pouvoir se

« tirer de ce mauvais pas. La Providence nous vint « en aide et fit naître plusieurs orages qui nous pro- « curèrent un vent passable. La nuit, nous jetions « l'ancre, quelquefois aussi pendant le jour, quand « la mousson nous était absolument contraire, ainsi « que les divers courants.

« Petit à petit nous sommes parvenus à gagner la « mer de Chine, en l'espace de huit jours à peu près. « Nous aurions pu avoir à redouter dans ces para- « ges l'attaque des pirates malais ; les quatre canons « qui font la principale défense du *Philotaxe* étaient « disposés pour les recevoir. Mais depuis quelques « années, ces pirates ont été mis à la raison par les « vaisseaux de guerre, et ils sont moins ardents « qu'autrefois ; toujours est-il que nous ne les avons « pas vus. D'ailleurs, le détroit de Banca est de plus « en plus fréquenté par les Européens, le commerce « augmentant toujours ; les pirates ne peuvent donc « pas être aussi audacieux qu'ils l'ont été ! En quit- « tant le détroit de Banca, nous rencontrâmes une « jonque chinoise, qui allait sans doute à Batavia. « Je vous assure qu'elle fut bien examinée avec les « longues-vues ; nous rîmes beaucoup de la multi- « tude des couleurs dont leur petit navire était ba- « riolé, et de leurs voiles en nattes, disposées d'une « façon qui semble bizarre à des Européens, mais « qui, dans le fait, est très naturelle, puisqu'elles « peuvent prendre le vent et faire marcher l'embar- « cation. Bientôt nous verrons de près ces messieurs « chinois, et nous les observerons à loisir.

« Dans la mer de Chine, encore les vents contrai- « res. Les jours semblent bien longs, car le port est « tout proche : nous faisons donc métier de patience.

« Ce n'est que le 12 au matin que nous pûmes en- « trer dans le détroit de Singapore, formé par les « îles Bintam et Battam et la presqu'île de Malacca. « Nous avons en ce moment la mousson favorable : « encore quelques heures et nous toucherons la terre. « Comme le cœur palpite ! Nous regardons avec les

« lunettes pour apercevoir Singapore du plus loin
« possible. Peu à peu il se découvre, les mâts des na-
« vires en rade se laissent voir; puis le clocher de
« l'église catholique, au milieu des arbres et des
« maisons, se montre dominant cette terre payenne.
« Salut au Seigneur dont nous voyons l'étendard
« béni ! Salut à l'Eglise catholique, la reine du
« monde ! Salut le port où la Providence nous a heu-
« reusement amenés !

« Notre traversée a été belle. Nous, Missionnaires,
« nous ne pouvons faire trop l'éloge de notre véné-
« rable et bon capitaine, qui a si bien pris soin de
« nous. Nous n'avons qu'à nous louer de MM. les
« officiers et de tout l'équipage, qui a voulu recevoir
« de nous quelque petit souvenir religieux. Nous fî-
« mes une distribution de croix, chapelets et mé-
« dailles, et les protestants (car plusieurs matelots
« l'étaient, ce que nous ne savions pas à notre dé-
« part), voulurent recevoir leur part. Ils auraient
« désiré converser avec nous sur la religion, mais
« nous ignorions leur langage. Les matelots catho-
« liques les tourmentent quelquefois ; un surtout dé-
« fend la véritable Eglise avec beaucoup de zèle, il
« est bon chrétien et assez instruit. Je donnai un
« petit Christ d'argent à M. le capitaine, qui le reçut
« avec beaucoup de remerciements. Nous serrâmes
« la main de ce bon capitaine et de tous ces braves
« gens, qui nous ont rendu si agréable le séjour à
« bord du *Philotaxe*, et nous descendîmes dans un
« des canots, pour aller à terre, nous proposant de
« revenir faire nos derniers adieux, quand le *Philo-*
« *taxe* quittera Singapore pour aller prendre son
« chargement de riz en Birmanie.

« Vous pensez bien, mes amis, que nous n'avons
« pas les yeux dans la poche, en nous rendant à terre.
« Tout ce que nous voyons appartient à une civilisa-
« tion nouvelle. La rade de Singapore est très sûre
« et très belle, elle a la forme d'un demi-cercle, cou-
« ronné de maisons et de verdure, et entrecoupé de

« collines, sur la plus haute desquelles flotte le pa-
« villon du gouverneur anglais. Une multitude de
« nacelles circulent dans la rade, légères comme des
« coquilles, et entourent les gros navires pour les
« servir. Tous les peuples du monde se donnent ren-
« dez-vous à Singapore, qui a un aspect unique entre
« tous les ports, à cause de l'infinie variété de races
« qui s'y réunissent. L'Angleterre y domine comme
« dans tout l'Orient, et donne le branle au com-
« merce, qui se trouve en grande partie ensuite entre
« les mains des Chinois, le plus rusé et le plus cu-
« pide de tous les peuples. Donc Européens, Améri-
« cains, Asiatiques, Africains, Océaniens affluent à
« Singapore. Impossible d'imaginer une plus étrange
« dissemblance de costumes ! Les Arabes, les Mala-
« bares, les Bengalis, les Lascars, grands et beaux
« hommes, présentent leurs larges manteaux blancs
« et le turban. Les Chinois ont un large pantalon et
« une petite chemise pour le haut du corps, avec la
« queue ou tresse de cheveux, tantôt pendante comme
« une queue de cheval, sauf votre respect, tantôt en-
« roulée autour de la tête, ce qui ne leur donne pas
« vilaine tournure. Il y a des Perses, des Birmans,
« des Siamois, des Annamites, des Cambodgiens, des
« Chinois comme une fourmilière, et puis des Ma-
« lais, race chétive et dégradée. Beaucoup n'ont de
« vêtement que ce qui est nécessaire selon la plus
« stricte rigueur ; aussi on peut admirer la plus
« grande variété de peaux. Les Malais sont d'une cou-
« leur basanée, sale ; ceux des Chinois qui sont nus,
« ont le teint olivâtre, autrement ils sont très blancs ;
« les Birmans sont légèrement bronzés, les Indous
« Bengalis le sont davantage, quelques-uns sont pres-
« que noirs. Les Arabes ont le teint sec et halé... Je
« dis etc..., car je ne finirais pas, si je voulais tout
« dire. — Nous vîmes un Malabare qui nous parla
« français ; il est de Karikal, et s'honore d'apparte-
« nir à la France.

« Les jonques chinoises sont une curiosité, et nous

« ne pûmes nous empêcher de rire en passant près « d'elles. Il y en a de grandes, comme les plus grands « navires d'Europe ; mais quelle lourde construction! « quel bariolage de couleurs ! quel amalgame de mar- « chandises ! Ils frappaient le retentissant tam-tam, « comme nous passions, et nous disions : Nos co- « médiens de France pourraient ici venir prendre « des leçons. C'est en effet, au premier aspect, une « sorte de maison de comédiens que ces jonques. « C'est encore comme une charrette chargée d'un dé- « ménagement, ou bien comme un immense bazar.

« Nous arrivons apres un long circuit, et nous met- « tons pied à terre. Quel bonheur de marcher à son « aise, et de délasser nos pauvres jambes fatiguées « d'un si long manque d'exercice ! Nous trouvâmes « près de l'église la maison des Missionnaires, qui « nous reçurent avec beaucoup de cordialité. Ils sont « trois, dont deux sont exclusivement chargés des « chrétiens chinois assez nombreux. Un autre Mis- « sionnaire est encore dans l'intérieur de l'île, diri- « geant une chrétienté chinoise. La conversion des « païens va lentement parmi eux ; un grand obsta- « cle est dans une sorte de société secrète, semblable « un peu à la société des francs-maçons, source de « vols et d'assassinats. Cette société est l'âme de la « révolte en Chine, en ce moment plus redoutable « que jamais.

« Tout récemment, les Frères de la doctrine chré- « tienne ont fondé un établissement à Singapore, « ils ont déjà une centaine d'élèves ; la moitié sont « chrétiens, et fournissent des enfants de chœur et « des chantres pour les offices, et ils s'acquittent fort « bien de leurs fonctions.

« Singapore ne date que de trente ans, et comprend « déjà au moins 80.000 habitants ; les Chinois sont « les plus nombreux. La Chine ne peut contenir la « multitude de son peuple, et chaque année un bon « nombre sortent du pays, pour aller peupler les « contrées voisines et y faire fortune. Cette année

« dernière, Singapore en a reçu 3.000 et plus ; les « quartiers qu'ils habitent à Singapore ne sont pas « beaux. La partie commerçante de la ville n'est pas « agréable à habiter, à cause de la poussière et des « exhalaisons des marées. Aussi les Européens n'y « ont que leurs bureaux et magasins, et ils ont placé « leurs demeures derrière une colline, comme des « maisons de campagne, semées de distance en dis- « tance, au milieu d'une végétation magnifique ; « l'église catholique s'y trouve aussi.

« Les Européens se sont placés au-dessus des Asia- « tiques, comme des hommes d'une nature supé- « rieure ; ainsi ont fait autrefois les Espagnols et les « Portugais en leur pays de conquête. Au lieu d'éle- « ver ces pauvres peuples païens à la hauteur de la « civilisation chrétienne, ils les ont méprisés, ce qui « a mis antipathie entre eux et l'Europe, et a empê- « ché et empêche encore leur conversion. Les Euro- « péens d'ailleurs sont d'assez pauvres chrétiens « dans les colonies. A Singapore, j'ai vu un usage « qui ne me plaît pas : quand les Européens vont en « voiture, le cocher qui est toujours un asiatique, « malais ou birman ou hindou, n'a pas la plus petite « place sur le véhicule ; il doit trotter avec le cheval, « cela me fait pitié.

« Les maisons sont toutes en bois ; il n'y a point « de vitres, mais seulement des persiennes mobiles « que l'on monte ou descend, selon que l'on veut « avoir de l'air. Les lits sont des nattes entourées « d'une petite tente d'un tissu léger qu'on appelle « moustiquaire, pour protéger contre les morsures « des moustiques ou cousins, friands du sang des Eu- « ropéens : les naturels n'en usent pas.

« La nourriture doit être fortement épicée, pour « que la digestion soit facile ; ceux qui n'y sont pas « habitués ont le feu au palais dans les premiers « jours : j'aime ce régime. Les fruits sont bons ; la « banane, en particulier, assez semblable à une « grosse gousse de fève, a le goût, ce me semble, d'un

« gâteau de Savoie, et elle rafraîchit. On mange du « pain et l'on boit du vin d'Europe ; c'est la dernière « fois, pour nous sans doute, que nous en usons. « Plus tard, nous aurons le riz et le thé, toujours « cela, et rien que cela, quelquefois.

« J'ai entendu une fois les Chinois chanter leurs « prières ; vous en aurez une idée, si vous avez en- « tendu jouer du piano. Ils font un ramage qui me « plaît assez. Au reste, *j'ai un faible pour eux ;* je les « aime déjà comme des frères, puisque je dois vivre « bientôt avec eux.

« Nous avons rendu visite à M. le Consul de « France, qui n'a rien perdu de la vivacité et fran- « chise des Français. Il s'oppose un peu à ce que nous « partions maintenant pour Hong-Kong, à cause de la « mousson contraire très dangereuse, en sorte que « nous ignorons quand nous achèverons notre « voyage. Nous laissons un confrère, ou peut-être un « confrère nous laissera pour partir au Cambodge, « sa Mission : c'est M. Basset, du diocèse de Digne. « M. Lavigne, du diocèse d'Aix, destiné pour la pro- « vince de Canton ; M. Theurel, du diocèse de Be- « sançon, et M. Perrier, du diocèse de Nantes, desti- « nés tous les deux pour le Tonkin, sont mes autres « compagnons de voyage.

« Nous avons appris l'Empire sans être étonnés. « Dieu donne la paix à la France et au monde ! En « ces pays l'or est le Dieu suprême ; on découvre « sans cesse de nouvelles mines d'or, on n'y trouve « point ni la paix ni le bonheur. Non : c'est le Dieu « de la charité, de l'union fraternelle qui la donne, « lui seul. La charité, c'est l'or pur, le véritable, « l'or passé au creuset ; le reste n'est que de la « fausse monnaie.

« Ne soyez pas tristes, mes bien chers. Réjouissons- « nous en l'espérance d'être réunis plus tard au « Ciel !

« Je garde de tous fidèle souvenir. Salut, salut à « tous ! Je vous embrasse tendrement, mon bien-

« aimé Père, et toi, sœur Mélanie, et toi, mon cher
« Henri, et toi, mon cher Eusèbe. Outre les jours déjà
« désignés, je dis la messe pour la famille les pre-
« miers de chaque mois.

« Adieu, mes bien chers. Adieu !

« Votre aimant et fidèle. »

## CHAPITRE XIV

### DE SINGAPORE A HONG-KONG (1853)

Singapore *(Suite)*. — Traversée de Singapore à Hong-Kong.

Ecrivain infatigable lorsqu'il s'agit de faire plaisir, surtout à sa famille, Théophane profite des deux semaines qu'il passe à Singapore, pour mettre à jour son arriéré de correspondance, et donner satisfaction à l'insatiabilité des siens à recevoir de ses nouvelles.

A son frère Eusèbe, en particulier, il adresse de nouveau une longue lettre, renfermant les conseils les plus pratiques, pour le diriger dans ses études et surtout dans la vie spirituelle, et dans laquelle on ne sait qu'admirer le plus, de sa délicatesse, de sa piété, ou même de son expérience, pour ainsi dire d'intuition, car enfin, si jeune encore, il n'avait eu que bien peu de rapports avec le monde, où d'ordinaire on s'instruit à ses dépens ou à ceux des autres; mais son âme était si pure et son cœur si noble, que ni le mensonge ni le mal n'avaient faussé son jugement.

« Singapore, février 1853.

« Cher Eusèbe,

« J'ai écrit précipitamment les dernières petites let-
« tres que je t'ai envoyées, et je crains que tu n'aies
« pu comprendre la recommandation que je t'ai faite

« d'étudier les langues, et l'hébreu en particulier.
« Je veux donc t'expliquer ma pensée.

« Tu feras bien, je crois, d'apprendre quelque au-
« tre langue vivante que le français. L'étude des
« langues contribue à développer l'esprit et à éten-
« dre ses connaissances, en le mettant en rapport
« avec un peuple dont les mœurs, le génie, les arts
« et les travaux diffèrent de ce que l'on a sans cesse
« sous les yeux ; car la comparaison que l'on établit
« exerce le jugement, détache de beaucoup de pré-
« jugés, et fait acquérir l'esprit de sagesse. L'étude
« de l'histoire a aussi cet avantage, excepté qu'elle
« ne procure pas l'expérience individuelle qui sert
« beaucoup ; tu sais combien chacun aime à voir
« les choses de ses propres yeux.

« D'un autre côté, aujourd'hui que les communi-
« cations entre les peuples deviennent plus faciles
« et plus multipliées, il est très utile de se mettre en
« disposition de pouvoir suivre ce mouvement gé-
« néral, et on ne le peut qu'au moyen de l'étude des
« langues, de la langue en particulier la plus uni-
« versellement répandue. Or cette langue est la
« langue anglaise, la langue des relations commer-
« ciales entre tous les peuples. Les Malais que j'ai
« vus au détroit de la Sonde m'en ont fourni la
« preuve. Ils venaient de l'île de Java, qui appar-
« tient aux Hollandais ; naturellement ils devaient
« parler la langue de leurs maîtres, et néanmoins
« interrogés par M. le capitaine du *Philotaxe* en
« hollandais, ils n'ont pas répondu ; mais ils se sont
« exprimés assez passablement en anglais. Etudie
« donc l'anglais, si tu en as le loisir.

« Continuons cette question et faisons de la lin-
« guistique. De nos jours, les savants se sont mis à
« faire le rapprochement des langues ; il en est ré-
« sulté différents systèmes. Les uns croient qu'il y
« a certaines langues qui diffèrent entre elles essen-
« tiellement, le chinois par exemple et les langues
« d'Europe. D'autres prétendent que la confusion de

« la tour de Babel n'a pas été absolue et complète, et
« que l'on peut encore trouver en chaque langue com-
« munauté d'origine, même principe de formation,
« mêmes racines.

« C'est la pensée de M. Latouche dont je t'ai parlé
« quelques fois. Il soutient, comme un homme qui
« n'en doute nullement, que l'hébreu, s'il n'est pas
« la langue primitive, en est au moins la fille la plus
« ressemblante, et qu'avec cette langue on peut ren-
« dre raison de toutes les autres. Le peu que j'ai vu
« de la méthode m'a séduit : je crois que si elle est
« travaillée, creusée, élaborée, il pourra en sortir
« quelque lumière ; l'avenir jugera : aux savants de
« s'escrimer. Pour moi, j'ai été bien aise d'avoir une
« idée de la question, pour ne pas y être étranger,
« et pour faire à l'occasion quelque petit rapproche-
« ment, selon que ma curiosité sera stimulée ; mais
« consacrer ma vie à défricher un système, me lan-
« cer dans les nuages de l'étymologie ! A Dieu ne
« plaise ! J'ai un sentier à suivre tout tracé, un
« champ déterminé à cultiver, j'ai reçu ma portion
« de vigne, et je ne veux point entrer dans celle de
« mon voisin.

« Et toi aussi, mon cher Eusèbe, tout en respectant
« et louant les efforts et les travaux des mineurs dans
« les carrières de la science, contente-toi de ce qui
« est trouvé : appuie-toi sur le solide, et laisse à d'au-
« tres le soin de sonder le terrain inconnu. Je te
« parle ainsi, parce que je ne te crois pas destiné à
« tenter les excursions aventureuses. — Fais de
« *l'étymologisme*, si toutefois ce mot est usité, avec
« simplicité et évidence ; étudie la philosophie des
« mots, cela forme le jugement...

« Garde-toi de l'exagération et de la manie, tiens
« le juste milieu ; là se trouve l'esprit de sagesse que
« nous sommes convenus de demander à Dieu l'un
« pour l'autre en toute chose. L'excès, même dans
« le bien est nuisible ; à plus forte raison en ce qui
« est d'opinion et d'appréciation.

« Je t'ai laissé le livre de M. L..., j'ai hésité, voici « pourquoi : ce bon monsieur a éprouvé beaucoup « de tribulations, et tu sais que la souffrance irrite « souvent le caractère, ce qui fait que, dans son li- « vre, au lieu de donner des raisons avec calme et « placidité, au lieu de servir un vin fort et généreux, « il offre du vinaigre, et je ne voudrais pas pour tout « au monde que tu eusses le goût des acidités et des « amertumes : j'aime mieux te voir préférer le sucre « et l'huile. Ainsi, tiens-toi pour averti, et, laissant « de côté les herbes amères, sache en extraire le bon « suc. Soit dit ceci pour M. L... et pour les autres « hommes, qu'il s'agisse de leurs personnes ou de « leurs ouvrages ; un bon esprit prend le bon côté « des personnes et des choses, et laisse le mauvais.

« Pour achever mon explication, je t'indiquerai « une langue à étudier, la plus belle, la plus riche, « la plus philosophique, la plus parfaite qui ait pu « être inventée. Elle se parle de deux manières : dans « le calme et la paix des cœurs purs, entre Dieu et « ses enfants, et sur les lèvres des gens de bien avec « leurs frères. Je te conseille d'en étudier la gram- « maire ; la syntaxe se compose de la foi, de l'hu- « milité, de la douceur, de la charité. Pour la bien « posséder, il faut faire des versions et des thèmes ; « les versions se tirent de la vie du Seigneur Jésus « et des Saints, les thèmes seront les bonnes œuvres. « Il paraît qu'on y compose ensemble sans cesse, et « qu'un jour il y aura une superbe distribution de « prix. Ah ! frère, je me félicite de t'y voir couron- « ner ; il ne faut pas viser seulement à des accessits, « mais aux couronnes et aux prix. Je serai fier, à ce « brillant concours, d'être ton frère !

« Il a été question, dans mon espèce de disserta- « tion, de l'esprit de sagesse. Or, je connais quel- « qu'un qui a eu cet esprit en partage en un haut de- « gré ; je ne parle pas du grand Maître qui, avec « bien plus de raison que saint Eloi, porte écrit sur « son enseigne : *Maître sur maître et maître sur tous.*

« Le sage que je veux t'indiquer n'est qu'une copie « du parfait modèle, mais je te l'assure, c'est une « belle copie. Sa vie a été écrite, et lui-même a « composé des ouvrages assez volumineux, qu'on « ne se lasse pas de lire. Mon frère Eusèbe, tu aimes « sans doute ce qui est amabilité, douceur, suavité, « noblesse et grandeur ; même tu ne dédaignes pas « les fleurs délicates et embaumées d'une poésie « pure et toute céleste. Eh bien ! tu aimes saint Fran- « çois de Sales. Si tu es une abeille diligente et soi- « gneuse à recueillir le suc des plus odoriférantes « fleurs, pour composer le bon miel de la vertu, vas « à saint François de Sales ; quête d'ici de là tout ce « qui vient de lui ou parle de lui : sa *Vie*, son *Esprit*, « son *Introduction à la Vie dévote*, ses *Lettres*, son « *Traité* sublime *de l'Amour de Dieu*. Lis et relis, ne « te lasse pas. Butine, butine, car c'est là la bonne « veine, et restes-y. Crois-moi, tu tiens la clef de « la science de la vie, et la sagesse pour toutes choses « en toutes occasions.

« J'ai nommé le bon saint Eloi ; peut-être tu ne con- « nais pas la légende à laquelle j'ai fait allusion, je « veux t'en dire un mot : il paraît que saint Eloi a « exercé le métier de forgeron, et la chronique dit « qu'il y était fort habile, si habile qu'il en conçut « de la vanité et s'avisa un jour d'écrire sur son en- « seigne : *Eloi, forgeron, maître sur maître et maître* « *sur tous*. Après quelque temps, il se présenta au « maître forgeron un jeune ouvrier cherchant sans « doute à se perfectionner en son état. Mais voici que « l'ouvrier se mit à inventer une nouvelle méthode « pour ferrer les chevaux, bien plus expéditive que « la méthode du maître : ce fut de couper le jarret « de l'animal et de le travailler tout à son aise sur « l'enclume, après quoi l'ouvrier remettait le jarret « à sa place, et l'animal n'en courait que mieux. — « Eloi était ébahi et quelque peu jaloux ; il aurait « bien voulu user de la nouvelle méthode, mais il « se défiait de la réussite de son essai. Toutefois, un

« jour, il voulut faire une tentative : son ouvrier, « qui d'habitude ferrait les chevaux, était absent : « une pratique se présente, il faut la satisfaire. Eloi « s'arme de courage et coupe le jarret du cheval, le « travaille et essaye de le replacer. Vains efforts ! « Eloi ne connaît pas le secret. Heureusement arrive « l'ouvrier pour le tirer d'embarras, et le jarret est « remis à sa place. Alors, se tournant vers Eloi, le « jeune ouvrier lui dit : « Eloi, apprends qu'il n'y « a qu'un seul Etre qui puisse s'appeler Maître sur « maître et Maître sur tous, c'est Dieu. » A ces mots, « le jeune homme disparaît, c'était l'Enfant-Jésus. « Eloi profita de la leçon d'humilité et devint saint « Eloi.

« Je ne t'oblige pas, mon cher Eusèbe, à croire « cette légende, mais je t'engage à profiter de la le- « çon, à être bien doux et bien humble. Outre que « tu te formeras aux grandes vertus chrétiennes (car « l'humilité est vraiment une grande et héroïque « vertu, quoiqu'elle fasse la petite), tu acquerreras « encore une liberté et indépendance de cœur in- « croyable, partant, la paix, la quiétude la plus par- « faite : c'est l'orgueil qui ronge et trouble, et rend « la vie amère.

« Du reste, mon cher frère, marche tout douce- « ment ton petit bonhomme de chemin, au jour le « jour, comme les oiseaux du ciel. Surtout ne fais « aucun plan d'avenir, car à quoi bon s'occuper de « ce qui n'est pas encore ? Laisse-toi entraîner par le « mouvement pacifique de la grâce, ne voulant aller « que là où elle veut, et précisément dans le temps « qu'elle veut, ainsi qu'une nacelle qui suit le cou- « rant de la rivière, tantôt lent et tantôt rapide. Au « surplus, tu auras des supérieurs, et tu suivras leurs « avis. Je te dis cela, parce que souvent tu m'as fait « connaître tes goûts et tes propensions. Ainsi ce « que Dieu voudra, tu le voudras aussi : conclus ! Tu « comprends ?

« Je ne veux pas non plus que tu te tracasses à

« mon sujet, mais que tu m'aimes comme il convient
« à un chrétien, qui sait souffrir de la séparation de
« ses amis, et ne se laisse pas aller néanmoins à une
« trop grande tristesse. Oh ! oui, pense à moi, car
« je pense à toi tous les jours, je te le certifie ; pense
« à moi dans tes prières, en faisant la sainte Com-
« munion ; ce te sera un soulagement et à moi un
« grand profit. Pour mon compte, si je ne priais,
« je serais accablé ; la prière allège et réconforte
« l'âme...

« Adieu, Eusèbe. Je t'embrasse de tout mon cœur.

« Ton frère très aimant. »

Une autre lettre écrite de Singapore nous révèle tout ce que le bon cœur de Théophane renfermait de fidélité dans le souvenir et de douce charité pour les personnes qui étaient dans l'affliction, même les plus humbles. Au moment de son départ de Paris, il avait reçu une lettre d'une pieuse fille, âgée de 15 à 20 ans de plus que lui, qui l'avait accompagné autrefois sur le coteau de Bel-Air, et qui était maintenant affligée d'un horrible mal, un cancer au visage. N'ayant pu lui répondre avant de quitter la France, il ne voulut pas attendre plus longtemps pour lui envoyer un mot de consolation.

« Ma chère Julie,

« Il m'a été difficile de répondre à la lettre que vous
« m'avez envoyée, lorsque j'étais à Paris ; mon dé-
« part précipité en a été la cause. Vous m'aurez bien
« excusé sans doute.

« J'aime à voir que vous vous souvenez toujours de
« notre vieille amitié du coteau, et des lectures si
« agréables que nous y faisions ensemble. Je vous
« assure, bonne Julie, que de mon côté je suis resté
« fidèle à ce souvenir, et que je ne puis songer à
« cet heureux temps de ma jeunesse sans être ému.
« Je porte tous mes amis dans mon cœur, et leur sou-

« venir me met souvent la larme à l'œil; non que je « regrette ce que j'ai fait, car il me semble que j'ai « suivi l'impulsion de la volonté divine, mais parce « que cette séparation d'avec ceux qui me sont si « chers, ne s'est pas faite sans déchirement, et que « toutes les fois que la blessure se rouvre, elle sai- « gne.

« Vous me dites, chère Julie, que vous avez des pei- « nes ; je le crois bien, et j'y prends intérêt, et je de- « mande à Dieu qu'il vous aide à les porter. Ah ! il « faut avouer que notre vie sur la terre est une pau- « vre vie, et qu'il ne s'y écoule guère de jours sans « nuage. La peine est pour tous, c'est le pain quoti- « dien de chacun. Heureux le chrétien qui sait user « de celles qu'il trouve en sa route ! il en sera dé- « dommagé amplement plus tard. Savez-vous, Julie, « que nos misères sont une bonne monnaie pour « acheter la gloire des cieux ? mais il faut placer sur « cette monnaie l'image de Notre-Seigneur Jésus- « Christ. Sur les pièces de cinq francs, on voit « l'image des rois qui les ont fait frapper ; et n'est- « il pas juste que sur cette espèce de monnaie qui « sert à acquérir le bonheur éternel, on place l'image « du Seigneur Jésus, le grand roi du Paradis ? Cou- « rage, Julie, courage ! Ce Roi du Paradis vous aime « et vous appelle : apprenez à le connaître, à l'aimer, « à le suivre. Quand je vous reverrai, là où tous nous « espérons nous revoir, vous serez riche en gloire, « parce que vous aurez été riche en peines et en « mérites.

« Ma sœur Mélanie pourra vous donner de mes « nouvelles de temps en temps ; alors je vous con- « jure de vous souvenir d'une manière plus spéciale « de moi devant N. S. et la Sainte Vierge. Priez pour « tous les Missionnaires et pour la conversion des « infidèles, si malheureux d'ignorer la vérité.

« Recevez l'assurance de mon attachement sincère « en Jésus et Marie. »

Avant de quitter Singapore, Théophane adressa encore une lettre à sa famille relatant de nouveaux détails :

« Singapore, 25 février 1853.

« Mes bien chers amis,

« Mon séjour à Singapore n'aura pas été de lon-« gue durée ; ce soir même, 25 février, je m'embar-« que à bord d'un navire anglais, du nom d'*Alice-« Maud*, pour Wampo, un des cinq ports de la Chine « livrés aux Européens. Wampo, situé à l'embou-« chure de la rivière de Canton, n'est distant de « Hong-Kong que de dix lieues au plus. Si la mous-« son était favorable, notre voyage ne durerait guère « qu'une semaine ; mais en ce moment elle est con-« traire, et nous obligera à tenir la mer pendant « plus d'un mois. Heureusement la saison des typhons « ou ouragans est passée ; nous devons nous en félici-« ter, car cinq de nos confrères qui sont allés, en « cette saison des typhons, en Chine, au mois de « novembre dernier, sont demeurés en mer soixante-« douze jours et ont failli périr...

« Que vous dirai-je de Singapore qui puisse vous « intéresser ? La ville est toute naissante, elle n'a « point encore cette unité et cette régularité, que « l'on trouve dans les autres villes déjà formées. Si « elle continue à prospérer, il n'est pas impossible « qu'elle puisse rivaliser avec Calcutta, la grande « métropole du commerce des Indes orientales. Sin-« gapore est un lieu central, toutes les lignes du « commerce y aboutissent, et, ainsi que je vous l'ai « dit, tous les peuples de la terre s'y donnent ren-« dez-vous.

« La religion catholique y trouve de grands obsta-« cles à son développement ; la population est trop « mouvante, les langues sont trop multipliées, l'es-« prit est trop adonné à l'argent. Ce sont les Chinois « qui donnent les plus grandes espérances ; quant « aux Européens, ils gâtent l'œuvre de Dieu.

« Il y a deux chrétientés dans l'intérieur de l'île ; « les Chinois seuls les composent, ils sont disséminés dans les diverses plantations. Le terrain est au « premier occupant ; en peu de temps, l'île sera toute « cultivée. Les principales plantations sont celles des « bananiers, cocotiers, muscadiers, poivriers et gambiers. Le poivrier est un petit arbuste qui donne « des grappes comme le groseillier ; c'est le poivre. « Le gambier est aussi un petit arbuste, que l'on utilise dans les tanneries. Les bêtes de somme sont « des bœufs, des buffles, et une espèce de petits chevaux.

« J'ai visité plusieurs familles chinoises chrétiennes ; elles reçoivent avec grande joie et cordialité. « Il est fort rare d'y voir les femmes ; elles demeurent dans des appartements séparés, et se montrent « peu en public ; ce sont mœurs des Orientaux.

« Je vous ai dit que les barques cochinchinoises « étaient arrivées à Singapore ; elles ont amené huit « jeunes élèves des petits collèges de Cochinchine, « destinés à se former à la vie ecclésiastique au Séminaire général à Pinang. Ils usent beaucoup de « ruse pour sortir de leur pays, à cause de la persécution. Le roi de Cochinchine, s'étant aperçu que « les barques, qui descendaient à Singapore pour « le commerce, menaient des élèves avec elles, a « défendu, sous peine de mort, de venir à Singapore. « Ces jeunes Annamites sont très modestes et très intéressants ; le catéchiste qui les conduit parle fort « bien le latin. Ils se sont établis dans la même maison que nous, au rez-de-chaussée. En arrivant, ils « nous ont fait le salut solennel. Ils se placèrent devant nous en demi-cercle ; le catéchiste dit quelques mots de compliment, après lesquels tous s'inclinèrent, en portant la main à leur front, puis ils « se prosternèrent jusqu'à terre. Ils voulaient faire « la même chose pour chacun des Pères — c'est ainsi « qu'ils appellent les Missionnaires — mais nous les « empêchâmes.

« La langue annamite est, comme le chinois, une « langue chantante. Dans la conversation, le chant « n'est pas sensible ; mais quand les voix s'accor- « dent, par exemple pour prier, il y a un véritable « chant. Je ne puis guère vous en déterminer le ca- « ractère ; le ton est tout mélancolique, plein de lar- « mes. Il y a quelque chose du chant de l'Eglise : « c'est le soupir de l'homme exilé, le gémissement « d'une nature souffreteuse, c'est l'accent de la prière « humble, c'est l'aspiration vers la patrie et le bon- « heur.

« J'ai commencé à exercer mon ministère : un de « mes confrères et moi fûmes chargés un jour de « faire l'enterrement d'un pauvre Chinois chrétien. « Il n'avait ni parents ni amis, néanmoins un cer- « tain nombre d'autres Chinois chrétiens ne man- « quèrent pas de lui faire cortège. Nous marchions « au milieu des païens allant et venant sur la route, « et mon confrère et moi nous chantions de tout « cœur. Quelques jours auparavant, j'avais vu le cor- « tège funèbre d'un pauvre païen : il était porté par « trois hommes, un quatrième suivait, une bèche sur « l'épaule ; c'était tout. Il jetait de distance en dis- « tance des morceaux de papier, espèce de monnaie « pour le diable, afin qu'il laissât passer. Il faut « payer des sommes énormes aux bonzes, pour avoir « des funérailles un peu solennelles.

« Les Missionnaires sont bien vus à Singapore, « même par beaucoup de païens. Un soir, nous al- « lâmes, après dîner, faire promenade sur la col- « line du gouverneur. Un des gardiens, un Malabare, « vint nous offrir à chacun une feuille de géranium, « de son propre mouvement. Il nous dit, selon la cou- « tume, en se retirant : *tabé*. Nous répondîmes aussi : « *tabé*. C'est le salut du soir ; l'on complète le salut « en portant la main à sa tête, à peu près comme « font les Anglais.

« Il y a à Singapore deux hôpitaux : celui du gou- « vernement pour les Européens, et celui des Chi-

« nois. Ce dernier a été fondé par un riche Chinois, « qui laissait en mourant cinq millions de piastres « pour fortune, un peu plus que 25 millions de « francs. Cela ne doit pas vous étonner. Les Chinois « sont les plus riches et les plus opulents de Singa- « pore. Le bâtiment de l'hôpital est assez beau, mais « l'intérieur offre un triste spectacle ; j'ai accompa- « gné une fois le Missionnaire qui le visite réguliè- « rement. Les administrateurs sont païens, la plu- « part des malades le sont aussi; vous pouvez juger « alors de l'esprit de charité qui y règne. Les mala- « dies ne sont pas belles, vues de près, surtout les « maladies des lépreux qui y sont en certain nombre. « De temps en temps le Missionnaire persuade quel- « que païen mourant et lui administre le baptême ; « d'autres résistent opiniâtrement et vont de plein « gré en enfer... »

Une fois arrivé à Hong-Kong notre Missionnaire adressa aussitôt à son père la relation détaillée de la continuation du voyage :

« Hong-Kong, 19 avril 1853.

« Mon très cher Père,

« Je viens faire suite aux dernières nouvelles que « je vous ai données de mon voyage. J'en suis rendu « au moment de mon embarquement sur le navire « anglais, l'*Alice-Maud*, ainsi nommé du nom d'une « des filles de la reine Victoria. Le mauvais temps « retarda le départ jusqu'au 1er mars, jour auquel « nous prîmes définitivement congé des Missionnai- « res en résidence à Singapore, et de deux de nos « compagnons de voyage, dont l'un doit aller au « Tonkin méridional, avec les barques de Cochin- « chine, par la mousson du Sud-Ouest, au mois de « mai, et l'autre attendait une occasion pour passer « au Cambodge. Nous restons donc trois, M. Lavi- « gne, M. Theurel et moi.

« Nous voici sur l'*Alice-Maud :* là encore nouvelle « compagnie que je vais vous faire connaître. Le ca- « pitaine, le lieutenant et un jeune matelot sont An- « glais ; le second est Irlandais, le reste de l'équipage « est à peu près composé de Malais, très bons mate- « lots dans les climats chauds. Deux Chinois sont « aides de cuisine, le charpentier est aussi Chinois. « Puis, il se trouve avec nous quelques Chinois pas- « sagers, s'en retournant en Chine, entre lesquels un « pauvre vieux à la moustache grise, qui va porter « ses os avec ceux de ses pères; leur logement est une « méchante hutte, construite avec des nattes, au « pied du grand mât ; ils font cuisine à part. Les ma- « telots ont aussi leur cuisinier particulier ; enfin le « capitaine a aussi son cuisinier, Chinois mahomé- « tanisé, qui travaille pour les Européens, et qui « s'entend fort bien en sa spécialité. Nous avons donc « trouvé le confortable sur l'*Alice-Maud ;* il est ad- « mis que les Anglais, sont passés maîtres sur cet « article. On nous a donné aussi un logement fort « convenable, car le navire est construit pour rece- « voir les passagers...

« De tout ce monde que je vous ai énuméré, le se- « cond seul est catholique. Cependant chacun nous « a fait bon visage, et la bonne harmonie a régné « sans interruption. Mes confrères et moi savions « très peu d'anglais, en mettant le pied sur le navire; « toutefois, nous avons recueilli nos anciens souve- « nirs, et nous sommes parvenus à être compris. « Vous concevez bien, mon très cher Père, qu'un « grammairien n'eût pas été bien venu avec nous ; « mais les oreilles ont été indulgentes. Du reste, dans « ces régions des Indes, où le commerce est tout, le « purisme grammatical est inconnu. Il faut parler « toutes sortes de langues, et chacun s'en tire comme « il peut.

« En sortant du détroit de Singapore, comme nous « avions la mousson du Nord-Est contraire, nous « avons dû serrer le vent de près, ce qui a occasionné

« un peu de mouvement de tangage au navire, et « m'a permis de faire de nouveau connaissance avec « le mal de mer. Après quelques jours, nous étions « bons amis. Arrivés près de l'île de Bornéo, il nous « a fallu virer de bord, pour ne pas subir les calmes « qui règnent, en mars, dans la partie Est de la mer « de Chine, et nous avancer sur le Cambodge et la « Cochinchine. Le vent ne nous permit pas de mon-« ter assez haut, et, rendus près du Cambodge, « nous sommes revenus sur nos pas. Nous y per-« dîmes quinze jours, après lesquels nous eûmes « calme plusieurs jours; nous en profitâmes pour « aller pêcher.

« Le flot venant du nord-est nous amenait quantité « de troncs d'arbres des îles Philippines et Bornéo. « Les troncs moitié pourris étaient suivis par des « troupes de poissons, qui y trouvaient leur nourri-« ture. Notre capitaine fit détacher un canot pour « aller visiter les troncs d'arbres, et harponner les « poissons qui s'y rencontreraient. La pêche réussit, « et fut répétée trois fois ; nous fûmes invités cha-« que fois à accompagner les pêcheurs. Le second du « navire était le harponneur, et il fit preuve de « beaucoup de force et d'habileté. La monotonie du « calme, qu'une chaleur excessive rendait plus diffi-« cile à supporter, était de cette manière bien dimi-« nuée.

« Cependant le vent commença à se lever, et dans « une direction plus favorable. Nous avons donc « continué notre route lentement, la brise étant très « faible et le navire mauvais marcheur. Pour char-« mer l'ennui, le capitaine nous convia à faire de « la musique, et il nous présenta un accordéon dont « lui-même joue passablement bien. M. Lavigne put « répondre à l'invitation ; M. Theurel et moi nous « chantâmes. Il devint à la mode de faire de la mu-« sique après dîner. La chose devint bien un peu fas-« tidieuse, après que le répertoire de nos airs fut « épuisé ; mais enfin le temps passait. Pour com-

« plaire à notre capitaine, nous répétâmes à satiété
« la *Marseillaise*, la *Parisienne*, et le *Chant des Gi-*
« *rondins* qu'il ignorait et voulait apprendre, ce qui
« lui était difficile, vu qu'il n'avait point reçu de
« principes de musique et ne jouait que par routine.
« Cela nous faisait rire ; mais il entendait bien la
« plaisanterie, et nous donna même souvent des
« preuves d'un très bon caractère : car après la mu-
« sique, nous causions, nous parlions de religion,
« nous lui disions que la sienne n'était point la vraie.
« Poussé à bout, il ne se fâchait point ; il a même
« paru généralement content de nos controverses...

« Quoique nous avancions lentement, nous avan-
« cions pourtant. La semaine sainte passa comme
« toutes les autres semaines. Notre pensée à nous,
« Missionnaires, était au milieu des saintes cérémo-
« nies de l'Eglise, dont nous ressentions vivement
« la privation. Je chantai, en mon particulier, tout
« au long, les offices des trois grands jours, qui s'ap-
« pellent saints entre tous. Le Vendredi-Saint, M. le
« capitaine eut la délicatesse de nous faire servir en
« maigre, bien que nous l'eussions prévenu que nous
« avions la dispense de l'abstinence et du jeûne. Le
« Samedi Saint, il nous demanda de lui chanter un
« chant de l'Eglise catholique, approprié au temps :
« M. Theurel et moi, de nos plus belles voix, chantâ-
« mes le chant triomphal de la Résurrection et de
« la Rédemption, *Exultet jam angelica turba Cœlo-*
« *rum* ; le capitaine le trouva fort beau.

« Pâques était passé depuis à peu près quinze jours,
« quand enfin nous arrivâmes au port, et terminâ-
« mes notre long voyage. Nous n'avons point coupé
« nos cheveux et notre barbe depuis Anvers, afin
« qu'à notre arrivée nous puissions prendre le cos-
« tume et les usages des nouveaux peuples auxquels
« nous sommes envoyés. J'ai ainsi l'avantage d'avoir
« ma lèvre supérieure ornée d'une petite moustache
« noire, telle absolument qu'il la faut pour être à la
« mode chinoise. Il y a sept mois passés que nous

« avons dit adieu au Séminaire de Paris. Dieu soit « béni qui nous a envoyé son ange, pour nous garder « de tout péril et nous conduire au terme ! Merci à « notre Mère et Reine, la Sainte Vierge Marie, l'étoile « des mers qui a veillé sur nous ! Grande reconnais- « sance aux excellents capitaines et officiers, qui « nous ont aidés à supporter les fatigues de la mer, « et ont rendu même agréables de longs jours, que « d'autres avant nous ont passés avec beaucoup de « peine et d'amertume. Dieu soit loué !

« Le 48e jour de notre séjour sur l'*Alice-Maud*, « nous arrivâmes dans les parages de Hong-Kong. « Nous vîmes la Chine toute hérissée de montagnes. « La Chine ! la Chine ! voilà la Chine ! Salut, ma « nouvelle patrie ! Salut, champ de bataille des sol- « dats de J.-C. contre Satan !

« Une barque s'approcha de l'*Alice-Maud* et vint « offrir un pilote pour conduire à Macao, et de Macao « à Wampo, port de Canton où l'*Alice-Maud* doit « laisser son chargement de riz. Comme nous étions « près de Hong-kong, nous crûmes plus avantageux « pour nous de profiter de la barque que d'aller à « Wampo. Le capitaine fit le marché pour nous ; « nous dîmes donc adieu à l'*Alice-Maud*, et nous « nous installâmes avec nos bagages sur la barque « chinoise. Une femme y commandait, sans doute « parce que la barque lui appartient ; c'est sa mai- « son, et toute sa famille y demeure. Beaucoup de fa- « milles habitent ainsi sur des barques : à Wampo, « il y a un Missionnaire qui réside lui-même sur une « barque ; l'église est aussi une barque.

« Quand nous eûmes perdu de vue l'*Alice-Maud*, « l'inquiétude et la défiance s'emparèrent de nous. « Nous étions au milieu d'îles infestées par les pira- « tes. Une question des gens de notre barque nous « donna lieu de penser que leur conscience sympathi- « sait avec celle des voleurs. Ils nous demandèrent « en anglais ce que contenaient nos malles : nous « répondîmes que c'étaient des livres. Nous avions

« bien autre chose, et, s'ils s'en étaient doutés, ce
« n'eût pas été bon pour nous, je présume.

« Cependant nous dîmes quelques mots en riant.
« Le capitaine nous avait munis de biscuits pour no-
« tre dîner, nous en donnâmes à nos Chinois, qui les
« reçurent très bien et en demandèrent d'autres, que
« nous nous gardâmes bien de refuser. La femme
« s'en amusait beaucoup avec un de ses petits en-
« fants. Nous devînmes plus confiants en nos gens,
« mais nous craignîons les barques voisines ; si elles
« avaient vu nos bagages, nous étions perdus. En
« outre, nous tenîons une direction qui nous surpre-
« nait ; c'est que nous nous trompions sur la posi-
« tion de Hong-Kong. Nous marchions vers une île
« que nos gens assuraient être Hong-Kong ; nous ne
« les croyions qu'à demi, et craignions d'aller vers
« la *Grande-Ladrone*, principal repaire des pirates.

« Nous récitâmes notre bréviaire en commun ; ce
« fut un spectacle nouveau pour nos Chinois, qui
« s'attroupèrent à nos côtés, pour voir surtout nos
« images ; puis nous mangeâmes un peu, et la nuit
« nous surprit, sombre et froide, à cause des brouil-
« lards, au milieu d'une infinité d'îles, véritable
« coupe-gorge. Nous tînmes conseil : en cas d'atta-
« que, nous étions trop faibles pour nous défendre ;
« nous résolûmes de nous mettre sous la protection
« de saint Joseph, patron de la Chine, dont le lende-
« main était la fête, puis d'aller dormir. Dormir !
« ce n'était pas chose facile, nos bagages remplis-
« saient toute la place. M. Theurel s'établit sur le
« pont avec une couverture ; mais le froid le fit des-
« cendre dans les chambres. M. Lavigne s'installa
« comme il put dans un coin. Pour moi, je m'établis
« sur deux malles, en mettant un petit escabeau pour
« oreiller ; c'est l'oreiller chinois, ma tête n'y était
« pas faite encore. Mes pieds se trouvaient placés sur
« une image, où étaient peintes des diableries, ce
« qui nous amusait beaucoup. Une partie des Chi-
« nois dormaient ou fumaient, dans un petit appar-

« tement à côté de nous, les autres veillaient et gou-
« vernaient. Nous dormîmes peu et assez mal.

« Quel bonheur de voir de grand matin les lumiè-
« res du port de Hong-Kong ! Nous récitâmes un *Te*
« *Deum* d'action de grâces. Dès qu'il fit jour, un de
« nous descendit à terre, et se mit en devoir de trou-
« ver M. Libois ou M. Mounicou, nos procureurs ;
« les deux autres demeurèrent pour garder les effets
« Quelque temps après, nos confrères vinrent ; tout
« était fini. Nous trouvâmes à la procure cinq autres
« Missionnaires, qui n'ont pu encore entrer en
« Chine, à cause de la guerre des rebelles. Leur pa-
« quet est tout fait, leurs cheveux et leur barbe sont
« disposés à la chinoise, ils attendent et attendront
« sans doute encore plusieurs mois. Toute la Chine
« est en révolution ; les rebelles ont organisé des so-
« ciétés secrètes et ont gagné du terrain... »

Les jeunes apôtres coururent peut-être, en cette circonstance, sans qu'ils s'en doutassent, un immense danger. Les Chinois qui naviguaient alors en ces parages, étaient tous, plus ou moins, pirates à l'occasion. Il n'aurait pas été surprenant qu'en face de trois *barbares d'Occident*, sans armes, pourvus de caisses et de bagages, de nature à tenter leur cupidite, les Chinois de la jonque n'aient songé à les faire disparaître au fond de la mer. Il est bien certain que personne n'aurait jamais eu connaissance de leur crime. Mais la Providence veilla avec un soin particulier sur ses enfants encore inexpérimentés, et ce que le Bon Dieu gardait fut bien gardé.

## CHAPITRE XV

### A HONG-KONG (1853-1854)

Séjour à la procure. — Quelques détails sur les mœurs et usages des Chinois. — Nouvelles des Missions. — Poésies apostoliques.

La Société des Missions-Etrangères possédait alors à Hong-Kong, comme à Singapore, une procure, pouvant servir de pied-à-terre aux Missionnaires de passage, et de résidence à ceux que les circonstances obligeaient de demeurer temporairement en dehors de leurs Missions.

C'est là que Théophane devait attendre la destination que le Séminaire de Paris avait promis de lui faire parvenir. Son séjour s'y prolongea, contre toute prévision, pendant plus d'une année. Pendant ce temps, le futur martyr, dont les forces physiques étaient loin d'égaler l'ardeur et la bonne volonté, eut à souffrir plus que d'autres du travail d'acclimatement ; malgré cela, il essaya de se livrer à l'étude des caractères chinois, afin d'utiliser son repos forcé; mais cette étude, entreprise dans des conditions trop difficiles, et d'ailleurs par elle-même très aride, ne servit guère qu'à lui fournir l'occasion de pratiquer les vertus de patience et de mortification.

Durant tout ce temps, il fit toujours preuve d'entrain et de sainte gaîté, vertus très utiles aux Mis-

sionnaires, surtout en temps de persécution, pour réagir efficacement contre les tristesses, l'ennui et le dégoût, que, sans cela, ne manqueraient pas de produire les maladies, les soucis et les épreuves de tout genre.

Pendant ces longs mois passés à la procure, Théophane écrivit aussi de nombreuses lettres, non seulement aux siens, mais encore à ses anciens condisciples et amis, dont plusieurs étaient déjà Missionnaires comme lui : celles-ci nous fourniront l'occasion de pénétrer plus à fond dans l'intime de cette âme, aussi virile que tendre, et nous pourrons apprécier non plus seulement l'homme de cœur uni à l'homme de foi, mais encore l'homme apostolique par excellence. C'est dans son laisser-aller avec ses amis que nous verrons apparaître dans tout leur éclat, ses vertus d'humilité, de charité, de zèle, de prudence, de discrétion, d'égalité d'âme, et, par-dessus tout, de parfaite conformité à la volonté du Bon Dieu.

Le 18 avril 1853, il écrit à son confrère et ami du Séminaire de Paris, le P. Dallet, Missionnaire au Maïssour, dans l'Inde anglaise :

« Bon Père Dallet,

« ...J'ai donc quitté la France aussi moi, mon cher « ami : je n'ai pas été très impressionné les premiers « jours, car j'étais si pressé que je ne songeais qu'à « me presser. Plus tard, je me suis retrouvé tout seul « avec mes souvenirs, et plus d'une fois mes yeux se « sont remplis de larmes. O mon Dieu ! que ce sou- « venir de mes premières années, de ma vie dans la « famille, de ma vie de jeunesse, de ma mère, de « mon père, de ma bien-aimée sœur, de mon Henri, « d'Eusèbe, mon Dieu ! que tous ces souvenirs me « touchent vivement ! qu'ils ont de charme ! En me « voyant tout seul dans la vie sans savoir encore ce « que c'est que la vie, le soupçonnant cependant, le « découvrant chaque jour à peu près, j'ai éprouvé

« bien des tristesses et des dégoûts. La foi en Jésus-
« Christ, lui, le Maître qui nous a envoyés, m'a soutenu et fortifié. Après l'épreuve, ma petitesse se
« relevait toute fière et pleine d'énergie. Vive Dieu !
« Il sera avec moi toujours ! Vive Marie, notre
« grande Reine et notre aimante Mère ! Une mère
« n'abandonne pas son enfant !

« Quand M. Barran m'avertit de me préparer à
« partir, il me dit : « Vous allez à Hong-Kong, et là,
« nous vous écrirons ce que vous avez à faire ». Je
« suis arrivé à Hong-Kong et je n'ai pas encore reçu
« ce qui me concerne. Je ne m'en inquiète pas, je ne
« suis pas empressé de recevoir ma tâche ; plus je
« vois de près le ministère apostolique, et plus j'en
« ai peur... »

Ce sentiment éprouvé par Théophane n'était pas la peur proprement dite, comme nous le verrons bientôt, mais une certaine défiance de lui-même ayant pour principe l'humilité et servant de base à la résignation à la volonté du Bon Dieu. Comme tous les nouveaux Missionnaires, il avait un ardent désir de connaître sa destination, et ce devait être pour lui un grand sacrifice de ne la connaître encore que d'une manière générale. Si les Directeurs du Séminaire de Paris, qui, en principe, avaient décidé de l'envoyer en Chine, avaient différé de lui notifier dans quelle Mission il irait travailler, c'est qu'alors une insurrection formidable bouleversait l'Empire du Milieu, et ne permettait même pas aux Missionnaires déjà partis auparavant, de pénétrer dans l'intérieur. Il avait donc paru prudent au Conseil des Directeurs d'attendre la tournure que prendraient les événements, avant d'exposer un nouveau Missionnaire à rester indéfiniment à la porte de sa Mission, sans pouvoir y entrer. D'ailleurs, dans leur esprit, ce délai, de quelques mois seulement, devait permettre à Théophane de se reposer et de prendre des forces, ce dont il avait besoin.

Dans la même lettre à son ami, il ajoutait :

« ...Ma santé s'est fortifiée à l'air de la mer. Ce qui « est désolant, c'est que je ne vieillis point, et tout « le monde me prend pour un enfant. J'ai pourtant « une moustache, mais le P. Bariod n'en fait pas de « cas. Tous nos confrères sont gais et aimables « comme à Paris. Le P. Chapdelaine (1) prend ses « deux mains, pour vous verser sans mesure ses com- « pliments ; les autres confrères ne sont pas moins « empressés.

« ...Ne perdons pas de vue la douceur et l'humilité. « L'humilité ! elle fait la petite ; c'est de l'humilité ! « les connaisseurs ne s'y laissent pas tromper. Mon- « tons sur ce cheval de bataille, qui est invincible. « Adieu, frère, dans le cœur de Jésus et dans les bras « de notre Mère !

« *P.-S.* 21 avril. — Nous venons de recevoir votre « lettre du 20 janvier. A la bonne heure ! vous vous « êtes décidé. Mon cher Père Dallet, félicitez-vous « d'être dans l'Inde : outre que Dieu vous y veut, ce « qui est tout, l'Inde a un aussi bel avenir peut-être « que la Chine (2). Votre lettre est bien intéressante ; « écrivez-nous-en de semblables souvent. Je viens « de la lire au P. Chapdelaine, qui a ri beaucoup de « votre barbe avec moi. Vous croyez que je l'envie ? « ma moustache me suffit. Qu'importent les riches- « ses à ceux qui n'ont point de désirs !

« Mon bien cher, adieu ! L'amour et la paix de « Notre-Seigneur avec vous ! »

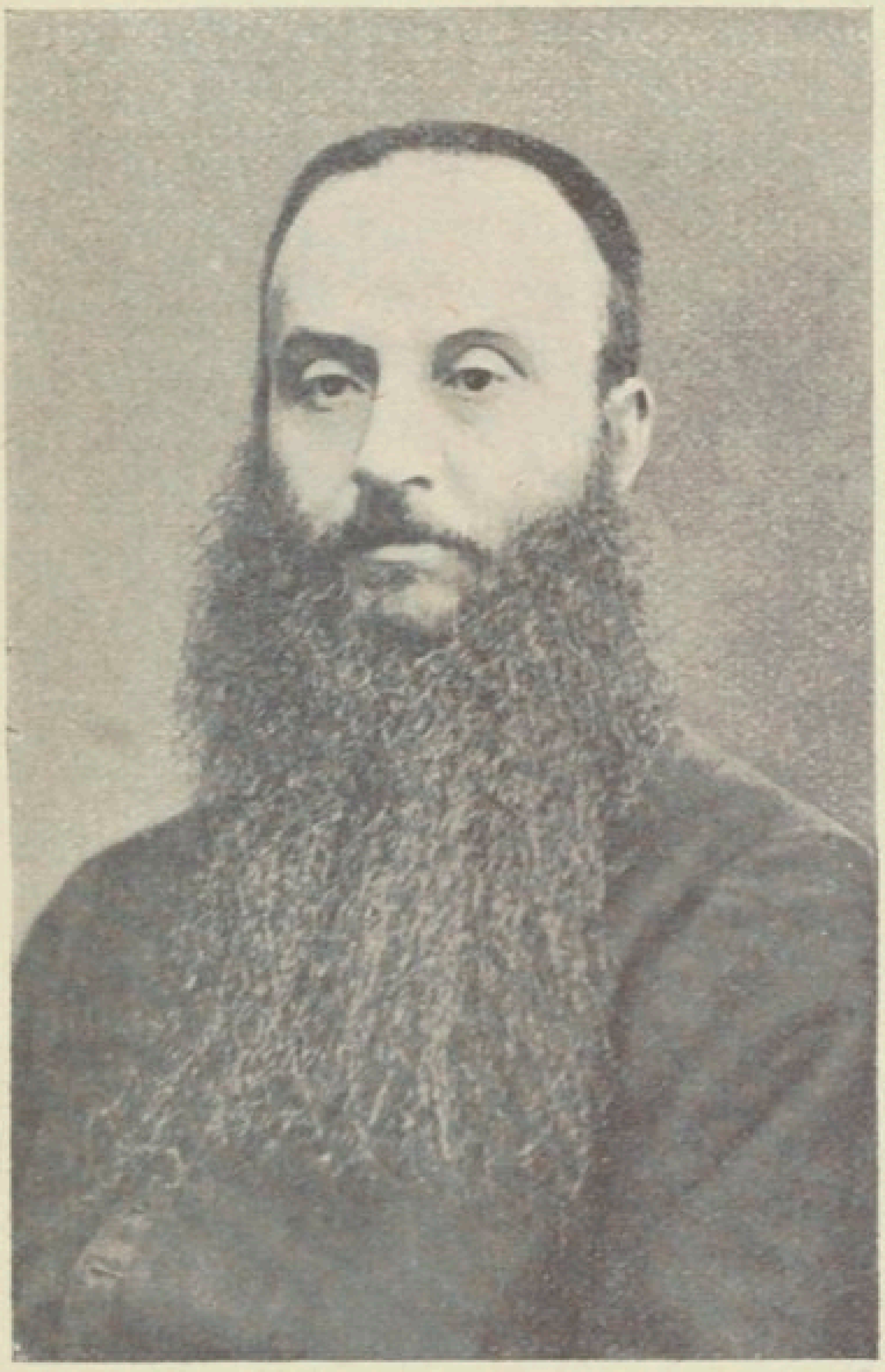
Un mois plus tard, il écrit à sa sœur :

« ...Ma chère Mélanie, je t'écris aujourd'hui, Henri « aura son tour au mois prochain. Je réside toujours

(1) Le P. Chapdelaine, qui devait être martyrisé au Kouang-Si, en février 1856, était né le 6 janvier 1814, dans le diocèse de Coutances, et avait quitté le Séminaire de Paris le 29 avril 1852, quatre mois avant le P. Dallet.

(2) Théophane parle ici « au point de vue apostolique ».

« à la procure générale de nos Missions à Hong-
« Kong : j'apprends le chinois. On m'a dit que je sau-
« rais tôt ou tard ma destination : cela me fait faire
« métier de patience, malgré moi. Malgré moi, com-
« prends bien : non pas que je ne le veuille pas, —



CH. DALLET
Missionnaire au Maïssour

« puisque le bon Dieu le veut, je le veux comme lui,
« — mais parce que peut-être de moi-même je n'au-
« rais pas choisi ce moyen d'exercer la vertu. A
« Hong-Kong comme à Saint-Loup, le bon Dieu ne
« veut pas toujours que l'on fasse sa volonté.
« J'ai été très affaibli par les chaleurs (1) ; aujour-

(1) Les chaleurs s'ajoutant au travail de l'acclimatement fatiguèrent beaucoup notre jeune Missionnaire, au point de le rendre véritablement malade.

« d'hui j'ai recouvré un peu mes forces. Si tu me « voyais, peut-être tu ne me reconnaîtrais pas. Ma « tête est ornée d'une belle chevelure noire, parfai- « tement frisée par la nature ; mon teint, autrefois « de rose vermeille, est maintenant de rose blanche; « j'ai abattu ma moustache, dont je n'ai pas un pres- « sant besoin, et ordinairement je suis vêtu de la « grande robe ou toge chinoise d'été, de couleur blan- « che. La soutane est presque intolérable, à cause « des chaleurs ; on la met néanmoins pour sortir de « la maison. La toge chinoise est pour l'intérieur, « jusqu'au moment où on prend le costume complet, « par nécessité, pour se cacher, dans les Missions. « Mes confrères, qui attendent la fin de la guerre « pour entrer en Chine, ont ce costume complet dans « leurs malles, et sont prêts à le revêtir, au premier « moment favorable.

« La guerre des rebelles ne finit point. Depuis trois « mois nous n'avons pas de nouvelles certaines. Les « lettres de Mandchourie et du Léao-Tong ont man- « qué cette année, et aussi celles de Corée, d'où il « n'en est pas sorti depuis trois ans, tant la persécu- « tion est grande. Nous avons avec nous un confrère « destiné pour cette contrée ; il a déjà fait deux ten- « tatives pour entrer, qui ont été sans succès ; il doit « essayer encore. Il se trouvait avec un autre Mis- « sionnaire qui, lui, attendait depuis douze ans ; ce- « lui-ci est enfin entré, il était seul alors ; il n'a pas « donné de ses nouvelles.

« Quoique la persécution ne soit pas aussi violente « en Chine, elle dure toujours néanmoins partout où « les mandarins se mettent en tête de la continuer « Ces jours derniers, dans la province de Canton, « qui nous touche, un catéchiste est mort, à la suite « des mauvais traitements qu'il a endurés dans la « prison ; le mandarin l'a relâché une heure avant « sa mort, afin de ne pas encourir le reproche de « cruauté. Ce trait décèle en partie le caractère chi- « nois : ruse, hypocrisie, lâcheté.

« Je dois te dire ce qu'est l'île de Hong-Kong, où je « me trouve : c'est l'entrepôt ou l'arsenal des forces « que l'Angleterre tient en réserve contre la Chine ; « il y a beaucoup de soldats indiens et européens. « Hong-Kong n'est par lui-même qu'un rocher « énorme ; son pic le plus élevé a 1.774 pieds de hau- « teur. Il a été cédé par l'Empereur de Chine aux « Anglais, à la suite de la guerre de l'opium.

« L'opium est une substance que l'on tire du pavot « et que l'on fume ainsi que le tabac. Le résultat de « cette fumigation est la destruction des forces physi- « ques et morales ; elle finit par abêtir ceux qui en « usent en certaine quantité. Les Chinois se sont « passionnés pour cet opium, et les Anglais se sont « empressés de venir leur en vendre ; ils le tirent de « l'Indoustan. L'Empereur de Chine a défendu ce « commerce à ses sujets, mais le commerce n'a pas « cessé d'avoir lieu par contrebande. Il en est résulté « une guerre, où les Chinois ont été battus. La con- « trebande va toujours, et l'on ne peut dire les som- « mes énormes que les Anglais en retirent : il faut « compter par centaines de millions de piastres cha- « que année. Ce commerce est une ignominie pour « l'Angleterre. Il est inutile de te dire que les Mis- « sionnaires défendent l'opium aux chrétiens ; le « diable ne pouvait inventer rien de plus mauvais « pour achever de pervertir la Chine.

« Les Anglais ont donc leur principal poste à « Hong-Kong. La ville ne date que de dix ans ; elle « compte déjà bien 30.000 âmes ; les Chinois forment « plus des trois quarts de cette population, car les « Européens sont fort peu nombreux.

« Comme je te l'ai dit, nous formons une petite fa- « mille à la procure, avec les domestiques qui sont « dévoués et bons chrétiens. L'un d'eux est innocent « comme un ange ; il a vingt ans, et je ne puis le con- « sidérer sans être édifié ; il sert à table, et est aussi « chargé de la sacristie. Son nom est Apiou : c'est le « nom d'une belle âme ; je te le nomme à cause de

« cela. Ils font tous les soirs leurs prières en chan-
« tant, selon l'habitude des Chinois, et ils prient très
« pieusement. Le portier, qui est un vieux très gai,
« fait dans le même temps la sienne dans sa loge,
« tout haut bien entendu, la porte ouverte, à genoux
« devant ses images, et sans regarder ni à droite ni
« à gauche. Les Chinois n'ont point de respect hu-
« main, quand ils n'ont pas à craindre la persécu-
« tion.

« Le jour de la Pentecôte ils ont tous communié ;
« ils sont six, et pendant notre déjeuner ils sont ve-
« nus nous saluer ; quand ils ont communié, c'est
« leur coutume de venir saluer les Pères. La Pente-
« côte est grandement fêtée par les Chinois. A la pa-
« roisse catholique de la ville, desservie par des Pè-
« res italiens, les communions ont été très nom-
« breuses.

« A propos de la Pentecôte, je dois te dire que, le
« lundi, étant un peu mal à mon aise, j'ai fait une
« surprise pour le dîner, de concert avec le cuisinier.
« Je lui ai montré à faire des crêpes, et elles ont ma-
« gnifiquement réussi ; maintenant le cuisinier les
« réussit encore mieux que moi. Ce cuisinier est un
« jeune homme de dix-sept ans, qui a appris à faire
« la cuisine en quelques jours ; il a des dispositions
« naturelles pour la partie très remarquables.

« Nous faisons le mois de Marie chaque soir en
« notre petite chapelle ; je pense au mois de Marie
« de Saint-Loup. Le 24 juin est la Saint-Jean : je
« n'envoie point de compliment, il ne serait pas rendu
« à temps ; j'assisterai en esprit.

« Salut à chacun ! Je n'oublie personne. J'em-
« brasse Papa, j'embrasse Henri et Eusèbe et toi-
« même de tout mon cœur. Ton frère. »

Désireux de montrer à son père, qui aurait pu s'inquiéter à son sujet, que la chaleur et la tristesse étaient loin de l'accabler, et qu'il était toujours de

belle humeur, Théophane avait orné l'en-tête et les marges de la lettre qu'il lui envoya à cette époque, de paraphes et d'enluminures de fantaisie :

« Juin 1853.

« Mon bien-aimé Père,

« Vous voyez, par le commencement de cette lettre, « que je ne me fais pas fort d'observer l'étiquette de « la marge et des *distances* respectueuses ; c'est afin « d'économiser le papier, et en même temps de pro- « fiter de toute la largeur et longueur de la feuille. « Vous voyez encore que, puisque je me suis amusé « à placer des enjolivements à mon écriture, je ne « dis pas que ces enjolivements soient de premier « goût, mais enfin quels qu'ils puissent être, ils mar- « quent que j'ai l'esprit tourné à la gaieté, par con- « séquent que je me porte bien ; ce qui est vrai en « somme, malgré l'affaiblissement causé par les cha- « leurs.

« Ces chaleurs sont vraiment terribles, et éprou- « vent beaucoup les nouveaux venus en ces climats. « Les soldats anglais surtout peuvent difficilement y « tenir. Ce n'est pas qu'elles montent à un degré plus « élevé qu'en Europe, non ; c'est leur continuité qui « embrase l'atmosphère, et énerve les tempéraments « européens non accoutumés à vivre dans un sem- « blable milieu. Il faut suer du matin au soir, et du « soir jusqu'au matin. Pour réparer ses forces, il « serait bon de manger beaucoup ; mais l'appétit n'y « est pas, et c'est misère de manger sans lui. La vie « serait intolérable, si la Providence n'avait fait en « même temps de la saison des chaleurs la saison « des pluies, pour rafraîchir l'air.

« Ainsi, au moment où le soleil a commencé à tour- « ner l'Equateur, en mars, pour monter sur nos têtes, « en juin, le vent a passé peu à peu au Sud-Ouest, et « a amoncelé sur nos montagnes une provision de « nuages, du sein desquels sortent de magnifiques « orages et des torrents de pluie, des torrents véri-

« tables, et qui se forment en quelques heures. Quel-
« quefois il pleut un mois entier, et plus, sans ces-
« ser ; des ouragans s'y mêlent, qu'on appelle ty-
« phons, et qui enlèvent souvent les toits des maisons,
« et produisent d'autres effets encore plus désas-
« treux, comme de briser les navires. Ces pluies du-
« rent environ l'espace de quatre mois ; le reste de
« l'année est un beau temps perpétuel.

« Les Chinois ont, pour se garantir de la pluie,
« des manteaux en feuilles, ou joncs plats, ce qui
« achève de leur donner un air singulier. Ils ont en-
« core leur parapluie en papier ciré, parapluie qui
« est parasol, quand il fait soleil ; j'en possède un
« de cette sorte à mon service. Ce parapluie coûte
« environ dix sous ; il dure en proportion de son prix.
« Les Chinois néanmoins ont accepté le parapluie eu-
« ropéen, qui fait meilleur usage, surtout s'il est re-
« vêtu de la soie de Chine, très belle et très forte, et
« plusieurs en usent. Je vous note ce fait, parce
« qu'il est étonnant. Les Chinois n'acceptent rien des
« usages européens, car ils méprisent profondément
« les étrangers, qu'ils nomment *barbares ;* aux Eu-
« ropéens ils donnent encore le nom de *diables d'Eu-*
« *rope*. Le Céleste Empire est toute la terre pour eux,
« le reste n'est qu'une petite île. Ils ne laissent pas
« d'admirer les inventions de l'Europe, ils ont même
« essayé de fabriquer un bateau à vapeur ; mais
« comme ils ne pouvaient fabriquer un mécanicien,
« l'entreprise a manqué.

« Les Chinois sont donc attachés à leurs traditions,
« comme à la prunelle de leurs yeux, et ils en sont
« puérilement fiers. Il est vrai que leur civilisation
« est perfectionnée sur certains points, que leurs
« lois et leurs mœurs respirent souvent l'esprit de
« sagesse ; mais ils sont bornés sous beaucoup d'au-
« tres rapports ; même ce qu'ils ont de bon, les Eu-
« ropéens l'apprécient mieux qu'eux. Je crois que
« cet esprit d'orgueil mesquin, orgueil comme de
« demi-savants, est un grand obstacle à leur conver-

« sion. Dieu se donne aux humbles et aux petits. Je « ne dis rien de plus là-dessus, parce que mon expé- « rience de deux mois ne me donne pas encore la li- « berté de parler avec prudence et netteté.

« Je reviens à la chaleur, contre laquelle les Chi- « nois usent de l'éventail. L'éventail, ah! voilà le « meuble du Chinois pendant l'été, le compagnon in- « séparable de son visage. Il n'y a Chinois qui n'ait « l'éventail, depuis le mandarin de première classe, « jusqu'au portier de notre maison, qui se donne « de l'air avec son instrument, tout le long du jour, « comme un homme qui n'a rien à envier aux plus « heureux mortels.

« Les Chinois n'ont pas de voiture ; tout se porte « à dos d'homme, ou plutôt sur un bâton, aux deux « bouts duquel sont des crochets ou des paniers, et « que l'on équilibre sur l'épaule. Ici, les hommes « sont portés par les hommes ; je vous indique le « palanquin, ou chaise fermée, qui sert de véhicule. « Les plus riches Européens seuls roulent carrosse, « ou cabriolet, comme vous voudrez.

« L'architecture chinoise ne m'a offert rien de re- « marquable. Les maisons, en général, sont des tau- « dis sans fenêtre, exhalant mauvais air, sans étage, « habillées de papier de couleur, de rouge surtout. « Le soir, elles sont illuminées avec des lanternes, « aussi de papier de couleur. L'aspect est agréable, « et puis la population se donne du mouvement ; car « les Chinois sont commerçants par nature, et fins « commerçants, plus fins que les Européens, n'en « déplaise à la *bonne Jeanne* (1) !

« Il n'y a pas de maison païenne qui ne brûle, jour « et nuit, au moins une lampe devant le diable, dont « les enfants sont en cela plus dévots que bien des « enfants de Dieu, qui n'ont pas soin qu'une lampe « brûle sans cesse devant le Saint-Sacrement. Les « pagodes, ou temples du diable, sont pleines de ces

(1) La *bonne Jeanne* était une voisine, amie de la famille, et marchande sachant exercer son métier.

« lumières et de cierges de dévotion, qu'on lui offre « pour détourner sa colère et obtenir des richesses « et des plaisirs ; pauvres gens !

« Les Chinois aiment beaucoup le spectacle. A « Hong-Kong, il y a un théâtre permanent : c'est un « édifice, ou mieux un vaste échafaudage en bam- « bous, sur lesquels sont disposées des planches à « l'endroit de la scène ; les spectateurs s'assoient, je « crois, sur les bambous. Les Chinois excellent à « construire des échafaudages, même dans les plus « vastes proportions ; ils sont adroits, du reste, et « imitent très bien les modèles européens.

« Je ne vous parle pas davantage des mœurs chi- « noises ; j'attends de les avoir observées de plus « près. Je vous dirai seulement que les femmes pour- « raient enseigner la modestie extérieure aux fem- « mes chrétiennes d'Europe ; leurs habits sont par- « faitement décents, tous semblables. Elles portent « les cheveux tressés sur la tête, elles ne les rasent « pas comme les hommes ; toutes ont des pendants « d'oreilles et autres ornements en ce genre. Les fem- « mes de condition sortent rarement dehors ; on leur « resserre d'ailleurs les pieds dans leur jeunesse, et « elles peuvent à peine marcher.

« Les rebelles ne reculent ni n'avancent présente- « ment ; ils occupent Nankin, dont ils veulent faire « la capitale de la Chine, comme autrefois, avant « l'invasion tartare. Mes confrères ne peuvent donc « partir encore : pour moi, je n'ai point reçu ma Mis- « sion définitive.

« J'étudie la langue écrite chinoise, ou les carac- « tères. Les Chinois n'ont point d'alphabet ; leur écri- « ture se compose de signes, de barres, enchevêtrées « les unes dans les autres ; ces caractères sont dis- « posés par colonnes qu'on lit de haut en bas, et de « droite à gauche. Les livres n'ont jamais la tranche « du côté coupé, car on n'imprime jamais qu'un côté « de la feuille ; je pense à cause du papier qui est « très mince. Les Chinois écrivent non avec des plu-

« mes, mais avec des pinceaux. On dit qu'il y a
« 80.000 caractères dans l'écriture chinoise, mais la
« plupart sont inusités ; qui en connaît 10.000 est très
« savant. Leur étude est bien aride pour les com-
« mençants, si aride, qu'après quelques jours
« d'étude, la vue seule de mon livre me faisait mal
« au cœur. Un de mes confrères est malade à chaque
« fois qu'il se met à ce travail. On peut au reste, à
« la rigueur, se contenter de la langue parlée, qui a
« bien aussi son côté vilain ; elle ne possède pas plus
« de 300 mots, seulement pour varier les sens on
« accentue ces mots de différentes manières. Voilà
« pourquoi l'on dit que le chinois est une langue
« chantante. Je serais tenté de croire que cette lan-
« gue et ces caractères ont été inventés par le diable,
« pour en rendre l'étude plus difficile aux Mission-
« naires... »

A la date du 26 septembre, il donne de nouveaux détails à son frère Eusèbe :

« ... Je suis toujours à Hong-Kong, j'attends que ma
« destination me soit donnée. Je ne m'impatiente pas
« trop : d'abord parce qu'il ne sert de rien de s'impa-
« tienter, et puis je m'occupe au chinois. Je n'ai pu
« travailler autant que j'aurais voulu, parce que j'ai
« été malade à peu près tout l'été ; les chaleurs m'ont
« abattu et affaibli. Je vais mieux maintenant ; les
« fraîcheurs vont venir, et achèveront mon rétablis-
« sement. Tu as vu quelquefois, en un jour d'été,
« les feuilles des arbres céder à l'ardeur du soleil,
« se courber et pencher toutes languissantes. Quand
« vient la nuit, elles revivent, pénétrées de sa fraî-
« cheur. Il en est ainsi de moi, je commence à re-
« vivre.

« La Chine est en complète révolution : il paraît
« probable que les rebelles s'en rendront maîtres ;
« ce sera peut-être tant pis. Les rebelles, en résumé,
« sont des brigands ; ils prêchent avec la Bible, à la

« mode protestante, et ils ont le sabre au poing pour « tuer quiconque ne dit pas comme eux. Ainsi agis- « saient autrefois les Turcs ; ils se sont vraiment ins- « pirés de deux beaux modèles. Malgré cette confu- « sion de la Chine, deux de nos confrères viennent de « partir pour la province de Yun-Nan, de peur que, si « on avait plus longtemps attendu, il ne fût devenu « impossible de tenter le voyage. Ils courent déjà « beaucoup de risques d'être pris.

« La persécution est toujours au Tonkin et en Co- « chinchine, et, cette année même, au mois de juil- « let, un prêtre annamite a été saisi et mis à mort ; « il se nomme Philippe Minh. C'était un prêtre de « beaucoup de vertus, qu'accompagnaient aussi de « grands talents.

« Les mandarins de la province de Canton, à la- « quelle nous touchons ici, persécutent de leur côté. « Un catéchiste est mort des souffrances de la pri- « son ; un chrétien, en ce moment, est encore dans « les fers à Canton, et sans doute il y mourra de ma- « ladie. Le diable ne se repose guère.

« Tu serais bien étonné, mon cher Eusèbe, si tu « venais à Hong-Kong, de voir les enfants chinois « jouer à peu près aux mêmes jeux que les enfants « d'Europe. Ce ne sont pas les Européens qui les « leur ont appris ; il y aurait au moins bien long- « temps. Le jeu de cerf-volant a surtout une grande « vogue ; il y en a de toutes les formes : les uns imi- « tent des papillons, d'autres des poissons, d'autres « des dragons fabuleux, etc. Ces différentes choses « sont assez bien représentées. Ils font aussi chanter « ces cerfs-volants, en plaçant au sommet un petit « bout de bambou aminci, que le vent fait vibrer. « On entend quelquefois un bruit dans les airs, « comme une musique d'harmonica ; ce sont des vi- « brations de bambou...

« Je te disais tout à l'heure que les Chinois ont « beaucoup de jeux, que l'on a en Europe ; ils ont « aussi la plupart des autres choses ; ils ont le fro-

« ment, le raisin ; mais ils n'en tirent pas profit. Le « riz est leur nourriture principale, il a bien moins « de principes nutritifs que le froment. Je vois cha- « que jour des chèvres et des vaches paître sous mes « yeux, cela me rappelle mon ancien métier ; mais « les Chinois ne savent pas que ces animaux sont un « trésor, ils n'en boivent pas le lait, ne font pas de « beurre et ne les tuent guère pour les manger. Ils « s'en servent pour le travail, ils se privent par là « d'une grande ressource ; ils aiment mieux manger « du chien et du cheval, dont la chair est à meilleur « marché. Vraiment ce pauvre peuple pourrait avoir « le confortable de la vie ; mais la coutume est la « coutume, voilà le *Tu autem*. S'il était chrétien, on « lui pardonnerait encore facilement de n'être pas si « avancé en la vraie civilisation ; car après tout, « qu'est la vie présente en comparaison de la vie fu- « ture ?... »

Dans la lettre suivante, adressée à son cher ami, le P. Dallet, il n'est plus question, comme dans celles écrites à sa famille, de fournir des renseignements sur la Chine et ses habitants, ou sur les mœurs et coutumes des Chinois, mais plutôt — ce qui rend celle-ci particulièrement intéressante — sur tout ce qui regarde la vie et les ouvriers apostoliques, dont on peut avoir connaissance à la procure.

« Hong-Kong, 26 septembre 1853.

« Mon bien-aimé Père Dallet,

« La Sainte Vierge, à qui vous aviez confié la garde « de votre lettre, a bien rempli son message ; je l'ai « reçue le 8 septembre, jour anniversaire de la nais- « sance de cette bonne mère, et quelle joie j'ai res- « sentie !... vous pouvez penser. Je trouvais que vous « mettiez du retard à écrire, je m'inquiétais déjà. « Enfin vous m'avez expliqué la chose, c'est bien.

« *Si je vis en vous !!* Oh ! oui, sans cesse. Je suis

« fidèle aux conventions, croyez-le bien. Je puis le « dire, je vous aime d'une amitié toute particulière; « ne vous en scandalisez pas ! Il est bien permis de « former une amitié particulière, quand on se trouve « si éloigné de celui que l'on aime ; la communauté « n'en souffrira guère. J'ai confiance que Dieu ne me « désapprouve pas, car il me semble que c'est pour « son amour, et en son amour, que nous avons uni « nos cœurs. Ce n'est pas ce qui en nous peut etre « mauvais que nous affectionnons, n'est-ce pas ? Sur « ce point nous avons fait nos preuves (1). Soyons « donc toujours unis, mon bien cher, toujours frères, « dévoués à la même cause, disciples soumis du meil-« leur des maîtres. Pour tout au monde, ne regardons « pas en arrière ! En haut nos cœurs ! Pour moi, je « vous assure que plus je vois les hommes, plus je « m'en dégoûte ; plus j'avance dans la vie, plus je « la trouve amère : *Nolite diligere mundum neque « ea quœ in mundo sunt*... Mes pieds marchent sur « la terre, mais il est bon, et il faut que nos âmes pla-« nent dans le ciel... *Et mundus transit, et concu-« piscentia ejus ; qui autem facit voluntatem Dei ma-« net in æternum.*

« Mon Evêque m'écrivait, lorsque j'étais encore à « Paris : « Je prie pour vous et demande à N.-S. « que votre dévouement se perfectionne de jour en « jour, que votre holocauste soit complet, et que fai-« sant une si grande entreprise, vous la poursuiviez « à la manière des saints. *Ne soyez pas apôtre à demi*, « mon cher enfant, ayez devant les yeux vos grands « modèles, vos admirables devanciers. En imitant « leur abnégation, *leur mépris de la vie*, *leur habi-« tude de vie intérieure* et de continuelle oraison, « vous serez élevé à la même puissance qu'eux, et « vous multiplierez les conquêtes de Jésus-Christ... »

(1) Théophane fait ici allusion à la convention, dont nous avons parlé plus haut, passée avec MM. Theurel et Dallet au Séminaire de Paris, par laquelle ils s'étaient engagés à s'avertir réciproquément de leurs fautes, même les plus légères, pour se perfectionner le plus possible.

« J'ai ces paroles toujours présentes à la mémoire, « elles me donnent du courage et de la force ; je vous « les ai transcrites, afin que vous puissiez en user « aussi.

« Vous êtes très heureux, Père Dallet, de travail- « ler déjà la portion de vigne que le Seigneur vous « a donnée, et de ne pas voir vos efforts dénués de « succès. Déjà six conversions ! je comprends quelle « joie a dû inonder votre âme.

« Et moi, j'use mes vieux habits à la procure, car « je n'ai point encore de destination ; Messieurs de « Paris se la sont réservée, et j'ignore complètement « quelle elle peut être. Je ne suis pas cependant fort « impatient de la connaître, car je me trouve un peu « jeune, et la charge des Missions me semble lourde, « maintenant que je la vois de plus près. La volonté « de Dieu s'accomplisse ! J'espère qu'au moment où « il faudra aller, sa force aidera ma faiblesse, et la « lumière de sa grâce mon inexpérience.

« Ma santé n'a pu soutenir l'épreuve des chaleurs, « et j'ai été très faible tout l'été. Je ne suis pas ro- « buste encore, néanmoins je suis mieux, l'hiver « peut-être me sera plus salutaire. J'étudie les ca « ractères de la langue chinoise écrite ; je fais pe- « tit chemin, pour ne pas me fatiguer ; l'étude du « chinois est très pénible..

« Le P. Theurel nous a quittés, au commence- « ment de septembre, et s'est embarqué pour le Ton- « kin sur une jonque chinoise ; il m'a remis pour « vous une lettre, que je mets sous la même enve- « loppe que la mienne. Je lui ai fait mes adieux en « forme, et pour cela je suis monté sur Pégase. Vous « jugerez de mon talent, je vous envoie la pièce pour « vous faire rire, quoiqu'elle soit très sérieuse. Eh ! « vous ne vous doutiez pas

Que mon astre en naissant m'avait formé poète.

## Au Père Theurel partant pour le Tonkin

ADIEUX A SON COMPAGNON DE ROUTE (1)

Air de *Gastibelza*.

Nous sommes tous (2) des oiseaux de passage
Pour divers cieux;
De notre Dieu nous portons le message,
Courriers joyeux.
On dit heureux celui (3) qui de la rive
Va s'éloigner.
Bien plus heureux qui vers le but arrive
Pour terminer! *(bis)*

Bon compagnon, le grand Maître (4) t'appelle,
Prends ton essor...
Ah! puisses-tu, volant à tire d'aile,
T'abattre au port!
Nous (5), nous restons privés de ta présence,
Mais dans nos cœurs,
D'un prompt départ (6) nous mêlons l'espérance
Avec nos pleurs. *(bis)*

Tu vas t'unir au bataillon d'élite (7)
Heureux soldat!
Cueillir la palme accordée au mérite (8)
Dans le combat.
Pour toi déjà se tresse la couronne
De verts lauriers,
Que le Seigneur ne réserve et ne donne
Qu'à ses guerriers. *(bis)*

Nos rangs sont pris sous les mêmes bannières,
Restons unis,
D'une famille ainsi qu'on voit les frères
Parfaits amis.
Si quelquefois nos âmes sont lassées,
Consolons-nous...
Nous nous dirons les misères passées
Au rendez-vous! *(bis)*

(1) Les notes explicatives ci-contre ont été envoyées avec le chant par Théophane lui-même à son frère Eusèbe.
(2) Tous les Missionnaires en général.
(3) Le Missionnaire partant, ici M. Theurel.
(4) Mgr Retord.
(5) Les Missionnaires attendant à la Procure.
(6) Le départ de chacun pour sa Mission.
(7) La Mission du Tonkin Occidental, où allait M. Theurel, était de toutes la plus belle et la plus florissante.
(8) Cette Mission a fourni au ciel beaucoup de martyrs.

« Nous avons ici un de ces vaillants du Tonkin, le « P. Legrand, que son Vicaire Apostolique a envoyé « à Hong-Kong se rétablir un peu. Sa santé en effet « était bien chétive, lorsqu'il est venu ; aujourd'hui il « va assez bien. Nous l'aimons tous beaucoup, son « caractère est très gai et très égal ; aussi il met l'en- « train dans la communauté, car nous formons une « véritable communauté. Le P. Chapdelaine (qui « entre parenthèses vous envoie ses amitiés) attend « que le P. Amat ait préparé son logis pour le re- « cevoir. C'est le mieux portant, le plus frais et le « plus ingambe de nous tous : il porte sur son visage « les roses d'une jeunesse éternelle (1), comme disait « le P. Bariod, dans le compliment qu'il lui a adressé « pour sa fête. Le P. Jansou ne partira qu'au mois « de novembre pour la Corée. Le P. Payan attend « son courrier.

« Nous avons perdu cependant deux membres de « la communauté, les PP. Bariod et Chirou (2) que « M. Libois a embarqués à Canton, vers le 11 sep- « tembre. Le voyage est plus périlleux que d'ordi- « naire, la Chine se trouvant toute désorganisée. Les « rebelles envahissent toujours : ces jours derniers ils « ont pris Chang-Haï ; peut-être en ce moment Pékin « est en leur pouvoir. Si cela était, c'en serait fini « de la dynastie actuelle.

« Les voleurs et les brigands de toute espèce four- « millent dans tout l'empire ; les impôts ne se payent « plus ; les villages se font la guerre entre eux, en « plusieurs endroits. Pauvre Chine ! que son avenir « paraît embrouillé ! Beaucoup croient, et je crois « avec eux que le protestantisme anglais est le mobile « caché de toute cette confusion. Le fameux ministre « Guslave, dont les cendres sont au cimetière protes-

(1) Le P. Chapdelaine était plus âgé que ses confrères — il avait alors près de 40 ans — et était considéré un peu comme un *bon papa*.

(2) Le P. Chirou avait quitté Paris le 29 avril 1852, avec le P. Chapdelaine, et est un des directeurs du Séminaire des Missions-Etrangères depuis 1869.

« tant de Hong-kong,se vantait d'avoir converti l'Em-
« pereur de Chine. Il paraît certain qu'il a en effet
« endoctriné Tien-Té, le chef des rebelles. La doctrine
« de ces rebelles est un mélange de judaïsme, de
« mahométisme et de protestantisme, et leur aposto-
« lat se fait par la Bible et le sabre. Je trouve très
« naturel que le protestantisme vienne agiter la
« Chine, lui qui a bouleversé et bouleverse encore
« l'Europe, lui qui est l'âme de la franc-maçonnerie
« et de toutes les sociétés secrètes, le boute-feu des
« révolutions. Est-ce qu'un enfant ne tient pas de son
« père ? Et lui, fils du diable, il fait les œuvres de son
« père. Son milieu est le désordre et la perturbation,
« tant dans les esprits que dans les cœurs, tant chez
« les individus que chez les peuples. On peut lui dire
« ce que Notre-Seigneur disait aux Juifs : *Vos ex*
« *patre diabolo estis, et desideria patris vestri vultis*
« *facere.*

« Je vous ai dit que le P. Jansou se disposait à par-
« tir pour tenter l'entrée de la Corée ; c'est parce que
« l'on a reçu des nouvelles de cette Mission ; il y avait
« trois ans qu'il n'en était venu aucune. M. Maistre
« est entré sans mésaventure ; Mgr Ferréol et M. Da-
« veluy vivent encore, mais malades et presque in-
« capables de travailler. Il y avait dans les dépêches
« une lettre de Thomas Tsoï à M. Legrégeois fort
« intéressante ; il y donnait des détails, en particu-
« lier sur le martyre de son père et de sa mère, en la
« dernière persécution. Rien de plus touchant que ce
« récit, j'avais les larmes aux yeux en le lisant. Je
« veux vous en rapporter ce qui m'est resté en mé-
« moire :

« Le père de Thomas s'était retiré dans les mon-
« tagnes avec les autres chrétiens, et ils vivaient qua-
« rante ensemble environ. Le père de Thomas exhor-
« tait chacun à demeurer ferme, faisait des instruc-
« tions, parlait de la gloire des martyrs : il prévoyait
« le temps de l'épreuve. Les satellites vinrent en
« effet, ils furent reçus avec enthousiasme, on les hé-

« bergea du mieux qu'il fut possible, et on se mit en
« marche vers la ville : les femmes portaient leurs
« petits enfants qui ne pouvaient marcher. Le père
« de Thomas n'avait pas pris rang avec tout le
« monde, il marchait sur le côté comme un général
« d'armée, haranguant son monde, encourageant,
« excitant par de bonnes paroles ses compagnons de
« route. Il n'y en eut que deux qui cédèrent aux tour-
« ments, les autres furent tous martyrs. Un instant,
« la mère de Thomas faiblit : étant gardée longtemps
« en prison avec son enfant à la mamelle, elle voyait
« chaque jour cette petite créature se dessécher et
« mourir de faim. Pour lui conserver la vie, une
« fausse tendresse lui inspira de faire un signe qui
« n'était pas une apostasie complète, et qui la déli-
« vrait, elle et son enfant ; mais elle eut honte de sa
« lâcheté et elle revint se livrer de nouveau ; cette
« fois elle demeura ferme et elle obtint la couronne ;
« l'enfant suivit la mère.

« Puisque je parle des martyrs, je dois vous dire
« que nous avons à célébrer un nouveau triomphe,
« dans le vicariat de Mgr Lefebvre, où est le P. Per-
« not (1), un prêtre indigène, Philippe Minh, prêtre
« plein de vertus et de talents, a été pris et mis à
« mort. Les mandarins ne l'avaient condamné qu'à
« l'exil, mais Tu-Duc réforma la sentence. C'est le
« premier dimanche de juillet, fête du Précieux Sang
« de Notre-Seigneur, que le bienheureux Philippe a
« donné sa vie pour la Foi.

« En ce moment, M. Guillemin a un de ses chré-
« tiens prisonnier à Canton pour la deuxième fois, il
« demeure fidèle ; son nom est Jacob. M. Leturdu a
« perdu aussi un de ses plus fervents chrétiens, qui,
« par son zèle et son savoir, pouvait rendre beaucoup
« de services à la Mission. Il est mort des souffrances
« de la prison ; le mandarin, pour s'ôter l'odieux de

(1) L. P. Pernot avait quitté Paris 15 jours avant Théophane, et devint en 1861 un des directeurs du Séminaire de Paris.

« cette mort, le fit relâcher quelques heures avant
« qu'il ne rendît le dernier soupir. — Cela se passe
« sous les yeux des Européens, sous les yeux de notre
« ministre français plénipotentiaire ! Et les journaux
« de France glosent à merveille sur *les énergiques re-*
« *présentations du délégué de la nation en Chine.*
« Ah ! où donc est saint Louis avec ses chevaliers ?...

« Le nouveau Vicaire Apostolique (de la Mission de
« Canton) se nomme, mais tout bas à l'oreille, afin
« que lui-même ne puisse savoir la chose, c'est le vé-
« nérable P. Guillemin. Nous l'avons vu cet été quel-
« que temps à la procure ; quoique âgé peut-être de
« quarante ans, il a toute l'ardeur et la gaieté d'un
« jeune homme, ce qui ne lui ôte rien de la matu-
« rité et de la sagesse de l'âge mûr ; et puis, c'est une
« belle âme, et les belles âmes sont rares, Père Dal-
« let : cela fait du bien d'en rencontrer de temps en
« temps dans la vie...

« On dit : la séparation, l'éloignement, voilà la
« pierre de touche de l'amitié. Pour moi, je mets la
« main sur mon cœur, et je trouve qu'il bat encore
« plus fort au loin qu'auprès. C'est que la séparation,
« c'est une déchirure, une peine. Voyez, mon cher
« Père Dallet, nous aimons Dieu, du moins nous
« désirons l'aimer ; nous aimons la patrie du Ciel et
« ses joies infinies ; mais c'est un amour de sépara-
« tion, et partant un amour souffrant. Au Paradis,
« nous jouirons de l'amour avec plénitude et paix.
« Oh ! vienne ce jour ! Vous vous rappelez nos disser-
« tations sur la paix, sur l'étymologie de Jérusalem,
« que nous aimions tant à conclure par le chant de
« l'hymne : *Cœlestis urbs Hierusalem, Beata pacis vi-*
« *sio...* »

On a pu remarquer de nouveau dans cette lettre comment la pensée du martyre faisait battre le cœur de Théophane, et avec quelle complaisance il s'y arrête lorsqu'il trouve l'occasion d'en parler.

En parlant du P. Chapdelaine, et du compliment que lui avait adressé pour sa fête le P. Bariod, Théophane n'avait pas ajouté que, lui aussi, dans la même occasion y était allé de son petit compliment. Heureusement, il ne garda pas la même réserve, en écrivant à son jeune frère, à qui il transcrivit la pièce,

LE BIENHEUREUX CHAPDELAINE
Martyrisé au Kouang-si en 1856

tout en lui faisant la recommandation de garder le secret de ce qu'il appelait *une petite plaisanterie*. Tout en aimant à chanter ses amis, il n'aimait pas à faire courir ses œuvres, et c'est pourquoi il nous en est parvenu un si petit nombre.

A Hong-Kong spécialement, il se mit en verve en plusieurs circonstances, et notamment pour chanter M. Guillemin, quand il fut nommé supérieur de la Mission de Canton. On ne peut que regretter la perte de morceaux de ce genre, qui eussent édifié le lecteur

sur la gaieté, l'amabilité, la douce confraternité de notre futur martyr.

Voici le compliment adressé à M. Chapdelaine :

## Chant pour la Fête du Père Chapdelaine

Air du couplet : *Pourquoi cette vive allégresse ?*
Air du refrain : *En ce jour, ô bonne Madone.*

Pour chanter un grand personnage,
Il faut être un chantre parfait ;
Je laisse à d'autres ce partage,
Sublime n'ai pas été fait.
Et même il peut être une gloire
Au-dessus de tout compliment,
Un nom disant plus qu'une histoire...
Comment donc chanter dignement ?...

REFRAIN

Dignement,
Sans peine,
Ni gêne,
Chapdelaine
Le Normand.

Le monde donne des couronnes
Au mérite victorieux,
Et fait graver sur des colonnes
Le nom de ses guerriers fameux ;
Mais pour offrir un digne hommage
A la vertu... Rien d'assez grand
Ne se peut dire en son langage...
Comment donc chanter dignement ?...

REFRAIN : Dignement, etc...

Quand un homme est sur cette terre
Tout à tous comme le Sauveur,
Chacun l'estime et le vénère,
Et l'aime du fond de son cœur,
Puis le bon Dieu le récompense
En son Paradis le plaçant,
Là de chanter j'ai l'espérance
Un peu mieux qu'ici dignement ...

REFRAIN : Dignement, etc...

Ces compliments étaient loin d'être excessifs, car, d'après Théophane lui-même, à un air grave et vénérable cet excellent Normand alliait une gaieté franche et un caractère très aimable ; il était en outre d'un entrain traditionnel, et surtout un saint homme, un bon confrère et un Missionnaire plein de courage.

# CHAPITRE XVI

## A HONG-KONG (1853-1854)

(*Suite*)

Épanchements. — Leçon fraternelle sur la poésie et le bon goût. — Promenade sur le continent chinois. — Le bon confrère. — Une page de direction spirituelle.

Comme nous venons de le voir notre jeune Missionnaire était un joyeux boute-en-train, plutôt que porté à la tristesse ou à la mélancolie. On se méprendrait grandement si, prenant à la lettre quelques passages de ses épanchements avec sa famille, on se figurait qu'il recherchât alors auprès d'elle une force ou un courage, qui lui aurait fait défaut, ou encore des consolations, dont il aurait éprouvé un pressant besoin. En écrivant comme il le faisait, il se proposait plutôt de donner de la tendresse que d'en recevoir, et aussi, comme on va le voir dans la lettre suivante, adressée à son père, le 25 octobre 1853, d'élever l'esprit de foi des siens, en les faisant participer aux mérites de son sacrifice :

«... Ce conseil de famille, qui a décrété qu'il fallait « m'écrire tous les mois, a délibéré avec sagesse. Dans « le conseil que j'ai tenu aussi avec moi-même, je « vous ai voté un remerciement, et, de plus, j'ai sous- « crit à vos décrets en ce qui est de mon pouvoir.

« J'écrirai donc tous les mois, tant que je le pourrai, « ne serait-ce qu'un billet, pour vous dire au moins « bonjour. Je crains une chose, c'est que, comme j'ai « passé quelques mois sans écrire, vous vous ap- « puyiez sur ce pour amender le décret. En ce cas, je « ne ferais pas de motion pour les remerciements.

« Oh ! vos lettres me font du bien, voyez-vous, et « je les aime, comme on aime une douce rosée après « les grandes chaleurs, comme on aime une oasis « verdoyante dans le désert. Le Missionnaire vit au « désert, lui, à peu près toujours. Les confrères ne se « voient qu'en passant ; les hommes qui entourent « comptent pour peu au sujet des relations amicales. « Quand vient un souvenir des amis de France, « comme il est précieux ! comme il est aimé ! Je me « sens plus fort, quand j'ai lu quelques-unes de vos « pages, car je suis fortifié de toutes vos sympathies. « Je vois que je ne suis plus seul dans mon sacrifice, « que d'autres le partagent, que d'autres vivent avec « moi. Soit béni le Seigneur qui a placé le berceau « de ma vie au milieu de vous, mes bien chers ! Je « suis un rameau d'un arbre, dont vous formez les « belles branches ; je ne me suis pas desséché en « quittant le tronc, je me nourris de la même sève, « à l'épreuve de plus rudes climats. Dieu est le « même en Chine, en France ; et que voulons-nous « autre chose que Dieu sur la terre, dans la patrie du « Ciel !...

« Mes confrères font le vide autour de moi, se ren- « dant chacun à leur poste. J'attends encore ma « destination, et je n'en suis pas fâché ; j'aime bien « considérer les Missions, avant d'y entrer. Les « athlètes veulent voir leurs adversaires, avant de les « combattre ; à plus forte raison puis-je faire comme « eux, moi qui suis loin d'être un athlète !

« Les rebelles agitent toujours la Chine, qui se « trouve en ce moment dans le plus pitoyable état. « Il semble, aux yeux de plusieurs, que c'est une vieil- « lerie qui s'en va, une ruine qui s'écroule, un ca-

« davre en décomposition. Les nouvelles que les jour-
« naux de France en publient sont en partie justes,
« les appréciations ne le sont guère. Souvent ce ne
« sont que des mots en l'air, des rêves de journalistes.
« Ils parlent quelquefois aussi des énergiques repré-
« sentations de la France, en faveur de la religion
« chrétienne. Nous ignorons qui invente de la sorte :
« il n'y a rien de vrai, rien, absolument rien. L'es-
« prit qui animait Constantin, le grand Théodose,
« saint Louis et les Chevaliers, cet esprit n'est plus
« avec les gouvernements modernes, qui sont deve-
« nus athées, sous l'influence du protestantisme et
« du voltairianisme ; et, quand une fois on s'est péné-
« tré de maximes fausses, on ne s'en dépouille pas
« comme d'un habit. En Dieu seul espoir et secours !
« Il faut donc le prier pour la conversion des infidè-
« les, et le prier beaucoup ; la prière vaut bien un
« boulet de canon... »

Avec son jeune frère Eusèbe, Théophane se laisse aller à de petites câlineries, mais toujours pour en prendre occasion de lui donner quelques conseils pratiques, ou de lui faire quelque petit sermon bien amical.

« Hong-Kong, 22 novembre 1853, 24 ans.

« Aimable Frère,

« Si j'osais, je dirais bien encore *gentil frère*, mais
« tu m'as donné sur les doigts, et... je me surveille ! !
« Ta lettre de septembre est une des plus gentilles
« (oh ! qu'ai-je écrit ! je retombe déjà dans mon pé-
« ché; pardonne, frère !), une des plus agréables que
« tu m'aies envoyées. J'ai donc obtenu, pour *la pre-*
« *mière fois*, quelque produit de ta jeune plume, car
« je n'ai point reçu *les* pièces de vers latins, que tu
« dis m'avoir communiquées l'an dernier. Pourquoi
« donc, mon cher Eusèbe, as-tu montré tant de répu-
« gnance à me faire plaisir en ce point ? Tu penses à
« tort que j'ai l'intention de me moquer. Sans doute

« j'ai pu dire quelque mot en ce genre, mais ce n'était
« pas de la moquerie, selon la force de l'expression,
« j'ai voulu m'égayer et t'égayer toi-même ; la plai-
« santerie douce et amicale est de bon ton, les petites
« malices sont le sel de l'amitié, et nous, nous faisons
« une bonne paire d'amis, et même davantage, car
« nous sommes frères, et partant, connaissant ton
« cœur et le mièn, je puis affirmer que ce nous est
« un grand bonheur à tous deux.

« Tu ne sais pourquoi j'insiste à te demander tes
« petites compositions ? Eh ! mais... c'est pour te
« connaître mieux. *Le style, c'est l'homme.* L'on
« aime mieux ce que l'on connaît davantage. C'est
« pourquoi ceux qui ont le malheur de ne pas connaî-
« tre Dieu, n'ont pas le bonheur de l'aimer. C'est en-
« core pour jouir de toi plus longtemps : tes lettres,
« mon cher Eusèbe, te remplacent auprès de moi, et
« d'autant mieux, d'autant plus agréablement, qu'el-
« les sont plus étendues. Tu crains une critique sé-
« vère ? Comment ? Est-ce que j'ai fait souvent le
« méchant ? Je pourrai quelquefois t'adresser quel-
« ques observations, mais fraternelles toujours, sé-
« vères jamais, oh ! jamais !

« Je trouve que tu aurais dû prévenir mes désirs,
« au lieu de t'en plaindre. Vois donc comme Arondi-
« neau agissait à l'égard de son frère ; avec quel aban-
« don, quelle simplicité, il lui communiquait toute
« sa vie. Je ne demande pas que tu sois poète comme
« lui, cela est peu utile, et tu es de cet avis ; ce que je
« désire, c'est que lorsque l'occasion se présentera
« d'exercer ta muse, pour un motif semblable à celui
« qui l'a excitée déjà, il ne faudrait pas la rejeter
« avec dédain, surtout je ne voudrais pas être privé
« de participer à la fête.

« Faire des vers pour faire des vers n'est pas plus
« de mon goût que du tien, mais je ne trouve aucun
« mal à essayer quelques strophes, ou couplets, en
« l'honneur de la Sainte Vierge et des Saints, pour
« célébrer la fête d'un de ses maîtres, pour chanter

« un père, une sœur, un frère, les amis, etc., le clo-
« cher de son village, ses jeunes années, le souve-
« nir de sa mère, etc., la nature et ses beautés qui di-
« sent la gloire de Dieu et son amour pour nous. Tu
« comprends? l'occasion se présentant (de loin en
« loin, bien entendu), il faut s'y laisser aller. Si ta
« verve n'y est pas, ne la force pas ; mais quand le
« ruisseau veut couler, je n'approuve pas qu'on lui
« oppose une digue sans raison, ou par système.
« Saint Basile et Saint Grégoire se délectaient dans
« leurs correspondances poétiques, simples et inno-
« centes ; beaucoup d'autres saints ont cédé à la
« même tentation. On offre à Jésus et à Marie sa pe-
« tite chanson, et elle est bénie. La nature doit agir
« sans trop de contrainte en ces choses qui ne sont
« pas mauvaises ; de la simplicité, de la limpidité,
« peu de sentiments enthousiastes ; car l'imagination
« devient facilement folle, et là est le danger.

« Tu comprends cela, n'est-ce pas? Surtout si quel-
« que supérieur disait : halte la rime ! sans plus tar-
« der, il faut plier bagage et rengainer la plume en
« son fourreau.

« Mon cher Eusèbe, je goûte assez l'idée de tes deux
« petites pièces. Je préfère celle qui est en français,
« tout en donnant des compliments à l'autre ; je
« l'aime mieux, dis-je, quoique j'estime peut-être
« l'autre davantage. Les parenthèses mises à mon
« adresse me vont droit au cœur. Tu ferais plaisir à
« papa, si tu lui envoyais les couplets ; je désire
« même que cela soit, en faisant quelques petites cor-
« rections. Oui, papa sera enchanté, je suis sûr qu'il
« pleurera de joie. Les sentiments de ta petite chan-
« son sont bien, les vers coulent, l'expression n'est
« point forcée. Si jamais tu te mets de nouveau en
« train, et que tu m'adresses à moi-même quelque
« chant, je m'engage à essayer une réponse. Cepen-
« dant je suis rouillé, ce qui n'est pas étonnant,
« n'ayant jamais été brillant.

« Je dois te dire que cet été je suis monté sur Pé-

« gase, pour un instant ; tu te rappelles que j'avais « plusieurs compagnons de voyage sur le navire ; or « ici, à Hong-Kong, il ne m'en restait plus qu'un seul, « celui avec lequel j'étais le plus lié. Il partit, au « commencement de septembre, pour le Tonkin ; « moi, pour charmer ma tristesse et lui faire mes « adieux, j'ai rimé quatre couplets, sur l'air de *Gas-*

HONG-KONG : PARTIE EXTÉRIEURE

« *tibelza*. Je vais te les transcrire, à condition que « tu ne les divulgueras pas. Hé ?...

« Je suis bien content de savoir que tes yeux sont à « peu près guéris, tu pourras travailler avec plus de « facilité ! Te voilà en Rhétorique, presque à la fin de « tes cours d'humanité : défie-toi de l'imagination, « mets la tienne entre les mains de la Sainte Vierge. « Rappelle-toi toujours que le bon sens doit passer « avant sa sœur l'imagination. Il me semble que tu « pourrais faire de très utiles lectures dans Fénelon, « pour te former le goût. Tu peux consulter tes maî- « tres, pour connaître les passages qui te seront le

« plus utiles ; *les dialogues sur l'éloquence* vont en « première ligne. D'ailleurs tout Fénelon est bon à « lire pour se former l'esprit et le cœur : j'excepte- « rais néanmoins son *Télémaque*, où il y a cepen- « dant tant de bonnes choses, mais j'ai la plus grande « antipathie contre les fictions mythologiques dont il « est rempli ; je ne puis les excuser qu'à cause du « goût du temps.

« Si je me plains de la brièveté de tes lettres, ce « n'est pas sérieusement; car je sais bien que tu n'es « pas coupable, c'est une manière de dire que j'aime « les longues. Adieu, mon bien-aimé ; je t'assure que « je prie pour toi tous les jours ; rends-moi la réci- « proque. Sois un digne enfant de Jésus et de Marie. « Je t'embrasse très affectueusement. Ton frère tout « dévoué. »

Après avoir payé sa dette d'affection envers sa famille, Théophane se rappelle l'engagement pris vis- « à-vis Monseigneur de Poitiers, et il s'en acquitte « dans la lettre qui suit :

« Hong-Kong, Procure des Missions
« françaises, 26 novembre 1853.

« Monseigneur,

« Votre Grandeur peut se souvenir que dans une des « lettres qu'Elle m'a fait l'honneur de m'écrire, tandis « que j'étais encore au Séminaire des Missions- « Etrangères, à Paris, Elle me conviait à Lui envoyer « chaque année un compte rendu de ma vie de Mis- « sionnaire. Je tâcherai, Monseigneur, de satisfaire « à vos désirs le mieux qu'il me sera possible, et avec « d'autant plus d'empressement et de joie que je com- « muniquerai ainsi, de la manière la plus intime, « avec le diocèse de Poitiers, auquel tant de liens « m'attachent.

« Monseigneur, il y a déjà quatorze mois passés que « j'ai dit adieu à la France. Vous savez que mon dé-

« part se fit à l'improviste, parce que je dus rempla-
« cer un de mes confrères, absent pour des raisons de
« famille. J'ai regretté de n'avoir pu alors vous pré-
« senter un adieu plus digne que celui d'un billet
« écrit à la hâte.

« C'est le 19 septembre 1852, fête de Notre-Dame
« des Sept Douleurs, que je quittai le Séminaire de
« Paris, maison bénie où, comme au Séminaire de
« Poitiers, j'ai coulé d'heureux jours, pour aller
« m'embarquer au port d'Anvers avec quatre autres
« confrères. »

Après avoir raconté les diverses péripéties du voyage jusqu'à l'arrivée à Hong-Kong, il ajoute :

« Avec quel bonheur nous récitâmes le *Te Deum*
« d'action de grâces, pour remercier le Seigneur de
« nous avoir si bien protégés. Je comprends mainte-
« nant quelle joie l'on éprouve d'arriver au port, et
« je sens mieux, par la comparaison d'expérience,
« combien est désirable ce port où l'on aborde, en
« quittant la mer orageuse de ce monde, pour se re-
« poser en Dieu.

« J'espérais, en arrivant à la procure générale de
« nos Missions, que la décision relative à ma desti-
« nation m'y aurait précédé ; il n'en a pas été ainsi, et
« je suis encore à l'attendre. Je ne suis pas mécontent
« de la chose, non, certainement ; je me trouve même
« trop jeune et trop inexpérimenté pour être employé
« de suite à exercer l'art si difficile du gouvernement
« des âmes. Je suis donc bien aise, en résumé, d'at-
« tendre, pour des raisons que j'ignore, quelque pé-
« nible que puisse être l'attente par elle-même.

« Mon dessein était de vous écrire, Monseigneur,
« aussitôt mon arrivée à Hong-Kong ; mais je dési-
« rais beaucoup vous faire connaître ma destination,
« c'est ce qui m'a mis en retard auprès de Votre Gran-
« deur. En outre, j'ai eu assez mauvaise santé tout
« l'été, j'ai pensé même sérieusement à la mort ; si

« elle était venue, peut-être aurais-je fait comme le « bûcheron de la fable ! La mort n'a point paru, et la « vie est demeurée ; les fraîcheurs de l'hiver me « rendent sensiblement à la santé, et je ne songe plus « qu'à étudier le chinois. Il y a besoin de patience en « cette étude, dont les commencements sont ardus, il « n'y a qu'une voix pour en publier les difficultés, « comme de l'hébreu.

« Hong-Kong est à peu près le seul port qui offre pré- « sentement une sécurité parfaite aux Européens en « Chine. L'Empereur s'est vanté de n'avoir cédé aux « Barbares qu'un misérable roc ; c'est un roc, sans « doute, et, pour en faire un lieu habitable, les An- « glais ont dépensé des sommes énormes ; mais ils « ont réussi, en sorte que maintenant Hong-Kong est « en voie de prospérité, et ne compte pas moins de « 30.000 habitants, dont une partie imposante est « européenne. Inutile d'ajouter que c'est un poste for- « midable contre les Chinois. Tous les autres lieux, « dans lesquels les Européens ont obtenu de faire le « commerce, ne sont plus aujourd'hui aussi sûrs, par « suite des guerres qui désolent l'Empire céleste. « Chang-Haï voit livrer sous ses murs des combats « journaliers, et si ce n'était la présence des navires « de guerre anglais, américains et français, les Eu- « ropéens qui y ont établi leurs factoreries y seraient « probablement massacrés en peu de temps. L'état « de la Chine est pitoyable ; plus que jamais c'est un « immense brigandage, *immensum latrocinium*, se- « lon l'expression de Mgr Perrocheau, Vicaire Apos- « tolique du Su-Tchuen. Je ne dis rien de Macao, sa « gloire est passée : elle va vers sa ruine, comme a « été Malacca et autres points occupés par la nation « portugaise...

« La religion catholique a toujours à souffrir en « cette contrée inhospitalière de la Chine ; on prend « même le prétexte de la rébellion, pour la persé- « cuter davantage. En vérité, les élus ne s'enfan- « tent que dans les larmes et le sang. Il me semble

« que je comprends un peu, maintenant que j'entre-
« vois ce qu'est la vie de Missionnaire, la parole de
« Notre-Seigneur Jésus-Christ : *mulier cum parit,*
« *tristitiam habet*, et le reste du passage. Malgré le dé-
« sordre de l'Empire, l'odieux commerce de l'opium
« s'y accroît toujours, et ainsi, tandis que la Sainte
« Eglise catholique gémit, les affaires du diable vont
« bon train...

« Si quelque jour vous daignez, Monseigneur, dé-
« poser sur une feuille de papier votre sainte béné-
« diction, pour l'envoyer à votre chétif serviteur, la
« voie la plus simple est de l'adresser à M. le Supé-
« rieur du Séminaire des Missions-Etrangères, à
« Paris.

« Je ne terminerai pas ma lettre sans témoigner à
« Votre Grandeur tout le plaisir que j'ai ressenti
« en lisant, à Hong-Kong, sur les feuilles publiques,
« quelques discours prononcés par Elle en diverses
« circonstances ; c'est la Providence qui m'a envoyé
« quelques miettes de ce bon pain dont vous nour-
« rissez vos enfants, Monseigneur, au nombre des-
« quels je me fais gloire de me trouver... »

Plus nous avancerons, plus il y aura lieu d'admirer la facilité étonnante avec laquelle notre Missionnaire s'adapte au caractère ou à la situation de ceux auxquels il s'adresse, soit pour le style, soit pour les différents sujets qu'il traite. Aussi, malgré le nombre considérable de ses lettres qu'on a pu retrouver, assez rares sont les répétitions.

Avec ses amis d'enfance, l'abbé Paziot et l'abbé Desnones, alors prêtres à Poitiers, il s'abandonne, au courant de la plume, à un laisser-aller charmant, de nature à les intéresser agréablement, tout en réchauffant leur vieille amitié :

« Hong-Kong, 26 décembre 1853.

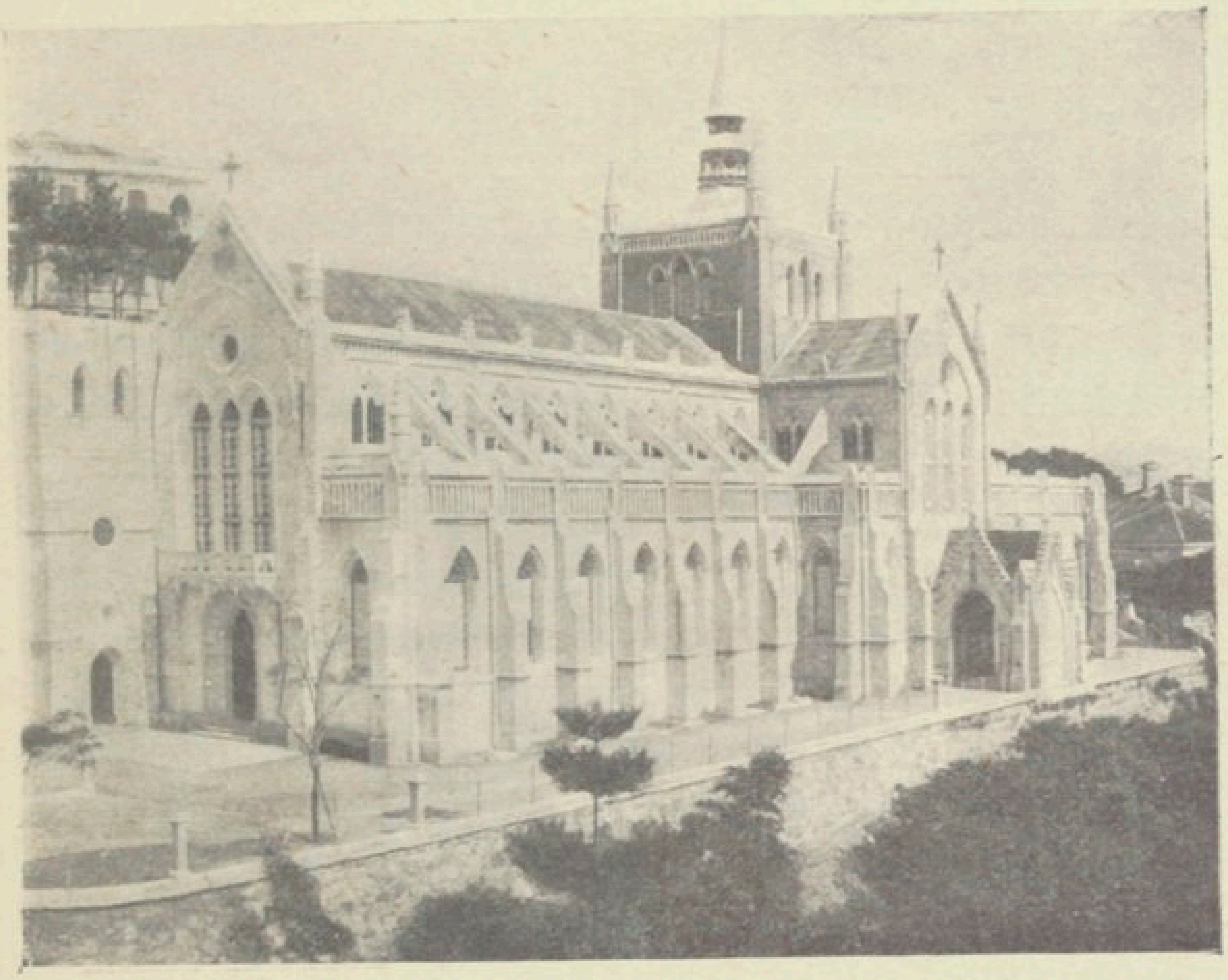
« Mes bien chers Amis,

« Je ne veux pas attendre plus longtemps à vous « écrire ; je profite des fêtes de Noël qui me laissent « quelque temps à moi, que je puisse employer à « autre chose qu'au chinois — mon occupation de « chaque jour, depuis le premier moment où je « commence mon travail, jusqu'à la fin de la jour-« née —. Je ne suis pas savant encore ; je traduis les « livres, afin d'apprendre les caractères, et un peu « les tournures de langage, ne pouvant m'exercer à « parler ; car je n'ai pas de Chinois parlant manda-« rin, avec lequel je puisse converser ; les Chinois de « la province de Canton ont un dialecte différent de « celui des autres provinces, et le mandarin n'est « chez eux que la langue officielle.

« J'ignore ma destination : je pourrais bien faire « à ce sujet des conjectures, dire des probabilités ; « mais je préfère m'en dispenser, et attendre en pa-« tience l'heure de la Providence, et ses desseins sur « moi, quels qu'ils doivent être. Un des confrères qui « habitent la procure comme moi, n'a pas sa desti-« nation non plus, et nous nous consolons mutuel-« lement. Notre petite communauté a diminué peu « à peu, et cinq de mes confrères sont partis, qui d'un « côté, qui d'un autre ; nous demeurons quatre en-« core, nous étudions ensemble ; M. le sous-procu « reur, qui connaît assez bien le chinois, veut bien « nous éclairer de ses lumières.

« Nous avons eu nos solennités de Noël comme en « France. Les catholiques possèdent une assez grande « église, à Hong-Kong, desservie par des Pères ita-« liens, et nous avons concouru à l'embellissement « des cérémonies, par le renfort que nous avons « fourni aux chantres. L'office et la messe de nuit ont « pu avoir lieu, grâce à la liberté accordée par les « Anglais. Mgr Rizzolati, vicaire apostolique d'une « des provinces de la Chine, présidait, entouré de ses

« séminaristes chinois ; car il a établi son séminaire
« à Hong-Kong, comme en un lieu sûr. Il a de 20 à
« 30 élèves, tant petits séminaristes que théologiens.
« L'orgue même ne nous a pas manqué, l'église ca-
« tholique en possède un très passable ; un Portugais
« est organiste. Je vous assure, mes chers amis, qu'il
« est bien doux à un cœur catholique de retrouver



CATHÉDRALE DE HONG-KONG

« sa foi et son culte sur tous les points du globe ; les
« fêtes catholiques sont bien belles, elles fortifient et
« consolent encore bien mieux, que dans la patrie
« de la France. Les fêtes catholiques sont les fêtes
« des exilés, puisque la terre est vraiment un exil ;
« mais nous, Missionnaires, nous sommes éloignés de
« deux patries, nos peines sont doubles, et c'est pour-
« quoi nous trouvons dans la religion catholique une
« double consolation, un double charme, dont nous
« pouvons apprécier d'autant mieux le prix ici, à
« Hong-Kong, que nous avons sous les yeux le pro-
« testantisme, sec, stérile et glacé ! Il semble que les

« protestants sentent cette sécheresse et cette aridité, « et qu'ils envient nos joies catholiques. Pourquoi, « en effet, en voyons-nous toujours quelques-uns ve- « nir à nos solennités chaque dimanche ? et pour- « quoi surtout, pendant la messe de minuit, y en « avait-il un si grand nombre mêlés dans les rangs « des fidèles ? Je ne sache pas que beaucoup de catho- « liques aillent demander des émotions au temple « protestant...

« Je vous écris aujourd'hui, ami Paziot, à vous « et à l'ami Desnones, parce que vous vivez au même « lieu et que nos trois cœurs battent à l'unisson. Que « devenez-vous donc ? êtes-vous guéri maintenant ? « Et M. Barthélemy-Moineau ? Qu'en est-il du voyage « d'Italie ? Envoyez donc à son domicile tous les sen- « timents de respect et de reconnaissance dont un « brave homme est capable.

« Et vous, cher ami Desnones, où en êtes-vous avec « vous-même ? Discutez-vous toujours sur la nature « de l'âme ? Eh ! vous rappelez-vous ces entretiens « si intéressants, dont nous rendions témoins les cloî- « tres du Grand-Séminaire de Poitiers ? Je n'ai rien « appris sur vous sinon que vous êtes un saint « homme. N'y aurait-il pas moyen de recevoir de vo- « tre sainte main quelques saintes paroles qui ré- « chauffent et ravivent ? Et ce cher abbé B..., est-il « toujours mécontent, quand on lui fait des compli- « ments ? N'y a-t-il plus personne qui aime les Mis- « sions, à Poitiers, j'entends d'un amour *efficace* ?... « Je n'en finirais pas avec toutes mes questions.

« Je vis souvent avec vous, mes bien chers, je me « transporte souvent aux lieux où nous avons passé « ensemble une des plus agréables parties de ma vie. « Le Séminaire de Poitiers surtout ne peut pas quit- « ter ma mémoire. On y coule des jours si paisibles, « sous l'aile de la Providence, en compagnie de si « bons confrères, sous la direction de maîtres si esti- « mables. Je m'en souviens comme les Hébreux cap- « tifs se souvenaient de Sion. Ici je suis à Babylone,

« où règnent trois reines détestables, que saint Jean
« appelle la concupiscence de la chair, la concupis-
« cence des yeux et l'orgueil de la vie. Ce sont les rei-
« nes du monde, mais nulle part mieux qu'ici. *Super
« flumina Babylonis illic sedimus ac flevimus, cum
« recordaremur Sion.*

« Je terminerais là ma lettre, mais j'ai fait ces
« jours derniers une si agréable promenade que je
« ne puis résister au plaisir de vous en dire un mot.
« Donc si vous voulez être de la partie, levez-vous à
« 5 heures, dites la sainte messe, prenez un déjeuner
« un peu confortable, et venez avec nous sur le bord
« de la mer. C'est notre jour de congé. Ce n est pas
« trop d'un jour par semaine, pour faire diversion
« à l'étude si ardue du chinois. Nous sommes six,
« notre cher sous-procureur et ses élèves en chinois.
« Le continent de la Chine n'est séparé de l'île de
« Hong-Kong que de quelques milles au plus.

« Nous prenons une barque chinoise, une de ces
« barques comme il y en a par centaines de mille sur
« les fleuves de Chinè, qui contiennent toute une fa-
« mille, dont elle est la patrie. L'enfant y naît, y vit,
« y meurt ; les barques contractent des alliances et
« s'échangent des maris, des femmes, comme en
« une société organisée. En deux heures, nous avions
« atteint le continent et nous avions pu réciter nos
« petites heures. Nous quittons la barque, et nous
« lui indiquons un autre endroit, pour venir nous
« reprendre le soir, et nous reconduire à Hong-Kong.
« Nous avons chacun une petite bouchée de pain
« pour mettre sous la dent au milieu du jour, et une
« goutte d'eau-de-vie dans une petite fiole, pour nous
« donner du cœur.

« Tout d'abord, il faut escalader une montagne ;
« ce n'est pas sans qu'il nous en coûte beaucoup de
« sueur, malgré que ce soit l'hiver. Vous pouvez pen-
« ser que l'hiver, sous les tropiques, n'est pas bien
« malin.

« Au sortir de la montagne qui n'est couverte que

« d'herbe, comme toutes les montagnes voisines, « parce que les Chinois ne se donnent pas la peine « de les boiser, nous nous trouvons en regard d'une « grande plaine toute cultivée, où l'on récolte le riz, « la canne à sucre, les patates et autres légumes. Cet « ensemble de culture offre un très joli aspect, sur- « tout quand le riz est encore vert ; alors, on avait « fait la moisson.

« Nous marchâmes assez de temps au milieu des « rizières, par des sentiers qui sont les seules routes « de Chine, et qui font contracter aux Chinois l'ha- « bitude d'aller à la file les uns des autres, un par « un. Il y a des bocages, de distance en distance, « surtout autour des villages, et particulièrement au « tour des pagodes, ou temples du diable. Il y a « même des arbres qu'on conserve en certains en- « droits, où les païens supposent que réside l'esprit « du lieu, et où ils offrent des sacrifices et font brûler « des bougies.

« Nous réparâmes un peu nos forces, avec nos pro- « visions de réserve, sous un de ces bocages, et quel- « ques Chinois d'un village voisin vinrent nous visi- « ter et causer avec nous. On leur dit quelques mots, « une simple formule de politesse, et ils sont con- « tents.

« Ce pays est éloigné de Canton, et séparé des au- « tres endroits par les montagnes, ce qui fait que les « habitants ont les mœurs très simples et sont loin « d'insulter les étrangers, comme les Chinois de Can- « ton.

« En traversant le village, nous fûmes invités par « quelques Chinois à boire le thé, ce que nous accep- « tâmes très volontiers, et en retour nous leur don- « nâmes un peu de notre fiole, ce qui leur fit faire « beaucoup de grimaces. Nous nous séparâmes bons « amis.

« Nous passâmes près d'une manufacture de sucre, « et nous y achetâmes quelques cannes, pour sucer « dans le chemin et nous rafraîchir. A ce mot de ma-

« nufacture, ne vous exclamez pas, comme si c'était
« quelque chose de bien merveilleux : ce sont deux
« roues de pierre, qui s'engrènent l'une dans l'autre,
« et écrasent en roulant les cannes qu'une personne
« dépose entre les dents des roues. Un buffle fait tour-
« ner la machine au moyen d'un levier, comme dans
« les huileries de notre pays.

« En passant près d'une petite cabane isolée, nous
« vîmes que c'était la demeure d'un tisserand, et
« nous nous arrêtâmes pour examiner son métier ;
« c'est absolument le même système qu'en France,
« mais la disposition des pièces n'est pas si parfaite
« que chez nous. Du reste le métier que nous avions
« sous les yeux était tout petit, et ne prenait pas un
« espace de plus d'un mètre et demi au carré.

« Nous avons rencontré beaucoup de personnes en
« notre route ; la plupart nous ont salués, et nous leur
« avons rendu le salut en souriant. Les enfants sur-
« tout aimaient bien s'approcher de nous, et nous les
« encouragions. Nous savions trop peu la langue,
« pour leur parler religion ; mais le spectacle de leur
« simplicité et de leur confiance à notre égard nous
« touchait beaucoup. Ces deux qualités ne sont pas
« communes chez les Chinois des alentours de Can-
« ton. Oh ! si nous avions pu leur dire quelque bonne
« parole et répondre à leurs premières avances !
« Comme la religion porterait des fruits, ce semble,
« en cette bonne terre si bien préparée ! mais les Mis-
« sionnaires destinés pour ces pays ne sont pas assez
« nombreux et ne peuvent être partout. Ces marques
« de respect qu'on nous donne, sont dues à notre
« habit. On nous reconnaît comme ministres de
« la religion. Les Anglais vont chasser aux mêmes
« lieux, et, loin de s'approcher d'eux, on les craint
« au contraire et on les fuit.

« Cette promenade, dont je vous ai esquissé le ré-
« cit, n'est pas la seule que nous ayons faite, puis-
« qu'une fois la semaine, pendant l'hiver, nous la ré-
« pétons tantôt sur un point, tantôt sur un autre,

« pour nous distraire et prendre de l'exercice ; mais « le plaisir que nous y prenons est mêlé d'un cer- « tain sentiment de tristesse qui y répand de l'amer- « tume, à cause du spectacle de l'idolâtrie que nous « ne pouvons détourner de nos regards.

« Après avoir traversé une partie de la plaine, nous « songeâmes à remonter la montagne, et nous prî-

RADE DE HONG-KONG ET PRESQU'ILE DE KAO-LONG

« mes un chemin qui nous conduisit à une petite « ville chinoise, nommée Kao-Long, et placée à l'ex- « trémité du port de Hong-Kong, au fond d'une baie, « et au pied de plusieurs montagnes. Là résident un « mandarin civil et un mandarin militaire, et il y « a un grand fort construit derrière la ville, pour la « protéger.

« C'est vers ce fort justement que nous dirigeâmes « nos pas, et nous entrâmes sans crainte, personne « ne nous empêchant. En visitant les fortifications, « comme nous avons ri des canons rouillés, qui y sont « disposés en vérité pour la forme ; car en l'état où ils

« se trouvent, ils feraient plus de mal à celui qui se « placerait par derrière qu'à l'ennemi sur lequel on « voudrait tirer. Nous n'avons pas vu les sentinelles « à leurs postes, sinon une ou deux, en habit ordi- « naire ; les soldats ne s'habillent en soldats qu'en « certaines circonstances. Les demeures des deux « mandarins sont situées dans l'enceinte des fortifi- « cations ; elles ne sont pas bien entretenues, parce « que les mandarins y sont souvent changés, et ne « se préoccupent pas de soigner leurs habitations : « tout y est dégradé.

« Nous nous dirigeâmes vers la demeure du man- « darin civil, pour lui faire, ni plus ni moins, notre « visite. Il ne s'y trouva pas, mais son secrétaire nous « reçut, et nous servit le thé avec beaucoup de cour- « toisie, et nous serra la main à la mode européenne, « en nous quittant. De là nous traversâmes la ville, « à la nuit tombante ; tous les chiens aboyèrent con- « tre nous, furieux sans doute de voir des figures « étrangères. Un seul petit gamin nous cria l'insulte « de *diable d'étranger*. Notre barque se trouva au « rendez-vous, et nous reporta sains et saufs au ri- « vage de Hong-Kong.

« Mais, direz-vous : Comment un Missionnaire « peut-il visiter un mandarin en Chine ? Cela s'ex- « plique, si vous faites attention que Kao-Long est « tout près du canon européen, qu'au reste c'est une « ville solitaire, et dont le mandarin n'a rien à crain- « dre du vice-roi de Canton, et, qu'après tout, il fau- « drait être bien mal élevé pour ne pas recevoir po- « liment d'honnêtes personnes, qui vous font l'hon- « neur de leur visite... »

Nous allons retrouver maintenant l'homme apostolique, tendre et fort à la fois, ayant à supporter sa part d'épreuves spirituelles, et sachant trouver à propos, dans la réserve de sa foi et de son cœur, ce qui convient pour consoler et réconforter ses frères.

Le 29 décembre 1853, il écrit à son ami du Maïssour, le P. Dallet :

«... Notre cher P. Jansou nous a quittés, pour entre-
« prendre une seconde fois sa descente sur les côtes
« de la Corée. Son départ m'a affecté un peu, car le
« caractère de notre confrère me plaisait singulière-
« ment, et je lui dois d'avoir, avec l'aide de son ami-
« tié, pris le dessus de quelques tristesses, qui ont
« pesé sur mon âme en diverses occasions. Vous com-
« prenez ces tristesses, n'est-ce pas, mon cher Père
« Dallet ? je me doute bien que vous aussi vous con-
« naissez la coupe amère. Oh ! vraiment, je n'éprouve
« aucun plaisir à vivre sur la terre, et je ne me con-
« sole d'y rester que dans l'espérance d'en sortir un
« jour. Patience et résignation en attendant ! Le
« P. Jansou est donc parti sur un vapeur de l'Etat, le
« *Colbert*, arrivé récemment pour remplacer le *Cas-*
« *sini* dans la station de Chine. Il stationne mainte-
« nant à Chang-haï, pour garder les Français et les
« Missionnaires contre les armées chinoises, impé-
« riale et rebelle, qui se livrent des combats jour-
« naliers sur le fleuve et sous les murs de la ville. Le
« P. Jansou part de là au commencement de janvier,
« sur une jonque chinoise : unissons nos prières pour
« que la tentative obtienne réussite complète (1). »

Le mois suivant, il écrit au même :

« Hong-Kong, 22 janvier 1854.

« Mon cher Père Dallet,

« Votre lettre du 16 décembre m'est arrivée par la
« malle du commencement de janvier. Ah ! que ne
« suis-je avec vous pour vous serrer la main, pleurer
« avec vous vos peines, essayer de vous dire quelque

(1) Le P. Jansou réussit à pénétrer en Corée, mais quelques semaines après il était emporté par la mort, le 18 juin 1854, à l'âge de 29 ans.

« parole de consolation ! Car vous êtes bien éprouvé, « cher ami, dès le début de votre ministère apostolique. Je sens vivement l'exposé de vos tribulations, « je les comprends, et si je ne connaissais vos dispositions, je vous plaindrais. Vous passez par le « creuset, et votre or se raffine. Dieu vous veut à « lui, et vous veut sien : après vous avoir nourri avec « du lait, il vous a sevré, vous connaissez une nourriture plus forte, vous marchez à la plénitude de « votre âge en Jésus-Christ. Il faut être un homme « parfait pour être un homme de Dieu, n'est-ce pas, « Père Dallet ? Si l'instrument n'est pas apte à l'usage « qu'on veut en faire, c'est un instrument à moitié « inutile. *Ne soyons pas apôtres à demi*, ne soyons pas « des moitiés d'hommes ! C'est une grande chose que « d'être Missionnaire ; les devoirs d'un Missionnaire « sont sans limite, c'est la perfection à atteindre, si « possible est. Mais, Père Dallet, qu'est-ce qu'un bel « échafaudage, s'il est posé sur le sable mouvant ? « Qu'est-ce qu'un navire sans ancre au sein d'une « tempête ? Ah ! mon bien cher, comprenons ce que « nous sommes, ce que nous devons faire, ce que « Dieu, notre grand maître, veut demander de nous, « et, rendus au poste, au moment d'agir, ne soyons « pas trouvés *minus habentes* (inférieurs à la tâche).

« Je partage votre indignation contre ceux qui sèment la discorde entre leurs frères ; je les ai toujours abhorrés comme des pestes. Comment ! nous « n'avons pas assez d'ennemis, faut-il nous déchirer « nous-mêmes ? Le diable en rira, les impies en ricaneront avec lui, les chrétiens seront scandalisés, les infidèles nous mépriseront, et nous, « nous mènerons une vie insupportable, de laquelle lassés enfin nous jetterons le manche après « la cognée, et donnerons au loup les agneaux du « Christ qui les a rachetés. Tous ces maux, et ceux « dont vous me parlez, et ceux que je vois et me « transpercent l'âme, m'apprennent à mépriser ce « qui est de ce monde, et tournent mes désirs vers le

« ciel, vers Dieu, là où sont rassemblés les élus, là « où est Jérusalem, la paix, la paix, la paix ! !

« Cependant le désespoir ne me prend point ; il me « semble même que ce qui est mauvais, en me dé- « plaisant, me porte davantage à ce qui est bien. Je « sens que mon âme prend des forces en souffrant, « qu'au milieu de ses blessures elle acquiert une nou- « velle sève et un tempérament plus solide. Père Dal- « let, courage ! Comme vous me dites : *Il y a de tris- « tes choses en ce monde : heureux celui qui se tient « à l'écart, qui vit dans son propre cœur et meurt « entièrement à lui-même !* C'est cela, mon cher, c'est « cela ! *Jesu mitis et humilis corde, miserere nobis.* « Je suis bien consolé que Jésus-Christ, ce bon Maî- « tre, verse en vos plaies l'huile et le vin qui les ci- « catrise, et vous fasse goûter, avec les amertumes, « les suavités de la croix : *Benedictus Deus et Pater « Domini nostri Jesu Christi, qui consolatur nos in « omni tribulatione nostra !*

« Au sujet des compliments que vous m'adressez, « je vous dirai qu'ils m'ont récréé un peu, après les « impressions pénibles que m'a fait éprouver la lec- « ture de ce qui précède. Vous croyez donc vraiment, « Père Dallet, qu'il y a une exception au proverbe : « *Qui se ressemble s'assemble ?* Il faut être bien pru- « dent, pour signaler une exception à un proverbe.

« Je ne vous donne pas de nouvelles cette fois ; néan- « moins je dois vous dire que j'habite le collège « Saint-François, que le P. Jacquemin a quitté pour « aller faire la mission à l'intérieur. Le P. Bernon « doit le remplacer comme supérieur, et, en atten- « dant son arrivée, le P. Guillemin tient sa place.... « Alors j'ai reçu l'offre d'aller à Saint-François, en- « seigner la philosophie à un des élèves qui a fait « ses autres études à Pinang ; j'ai cru devoir accep- « ter, jusqu'à ce que je reçoive nouvelle de ma des- « tination. Je continue néanmoins à étudier la lan- « gue mandarine, sans m'occuper du dialecte can- « tonnais.

« Adieu, cher confrère ; que le Seigneur vous revête « de sa force ! Prions, travaillons de concert. Je vous « embrasse tendrement et fraternellement en Jésus « et Marie. Votre tout affectionné. »

Nous terminerons ce chapitre par une page de direction spirituelle, tracée de main de maître, et adressée à son frère Henri :

« Hong-Kong, 22 janvier 1854.

« Mon cher Henri,

« Le début de ta lettre de septembre 1853, où tu me « parles de chasse, est un fort agréable début. Tu sais « combien j'aimais être de ces campagnes du temps « passé, sous la conduite de notre bien-aimé Père. « Toutes les fois que ces souvenirs me viennent en « mémoire, une larme se forme dans mes yeux. Oh ! « je puis bien dire avec Virgile :

...et hæc olim meminisse juvabit!

« Et comme traduit Delille : Un jour (et moi je dis : « Toujours, *semper*) :

Un jour, ces souvenirs auront pour moi des charmes.

« Tu me parles, mon cher Henri, de différentes si« tuations où ton âme se trouve placée, étant tantôt « gaie, calme et à l'aise, tantôt sombre, vagabonde, « déchirée. Je te comprends parfaitement ; c'est en « toi la lutte de la partie bonne et de la partie mau« vaise, qui malheureusement existe chez tous les « hommes. Quand la partie bonne triomphe, c'est le « premier état, l'état normal, celui qu'il faut aimer « et chercher à conserver toujours, coûte que coûte. « Quand la partie mauvaise triomphe, c'est le second « état, l'état de désordre, d'agitation, de vague, d'in« quiétude, de désirs insensés, de vagabondage, l'état « mauvais dont il faut se défaire à tout prix, et avec

« lequel il ne convient pas de prendre une résolution « grave, parce qu'alors les idées sont obscurcies et le « jugement juge faux. — Or, comment est produit « cet état anormal ? Je l'ai dit, par le triomphe de la « partie mauvaise. Comment triomphe-t-elle ? Parce « qu'elle reçoit du renfort. Quel est ce renfort ? Les « mauvaises compagnies, les mauvais livres, l'oubli « de ses devoirs, et par suite les habitudes vicieuses.

« Mon frère, je te dis tout ceci pour te prémunir « contre le mal, qui aujourd'hui est répandu partout ; « tu en feras ton profit, et si, chez toi comme chez « tous, il y a une partie mauvaise en lutte avec la « bonne, tu éviteras de donner du renfort à la pre- « mière, contre la seconde, par les moyens que j'ai dits.

« Mais j'insiste surtout au sujet des mauvais livres, « car c'est une peste. Un mauvais livre n'est pas seu- « lement un livre impie et un livre immoral (ceux- « là, ce sont des poisons mortels) ; mais c'est encore « un livre qui donne des idées fausses, qui parle de « tout, juge de tout, fait rire de tout à tort et à tra- « vers. Ce livre est d'autant plus mauvais qu'il est « d'un plus beau style ; avec lui la jeunesse s'évapore, « se fausse le jugement, se rend incapable de tra- « vailler utilement à son bien et au bien de la société. « Ainsi sont la plupart des livres qu'on appelle ro- « mans ; ainsi sont en particulier les ouvrages des « auteurs les plus en vogue, dont les noms se pré- « sentent à ma mémoire, ce sont des ouvrages détes- « tables. J'ai vu un élève de la marine royale, bril- « lant sujet qui avait alimenté et abreuvé sa jeunesse « par toutes les lectures dont je te parle ; il est main- « tenant revenu à la raison et à l'honneur, c'est vrai- « ment un digne jeune homme. Eh bien ! tu ne peux « te figurer avec quelle indignation il se prononçait « devant moi contre les romans et les ouvrages « quasi-romans. O mon frère, il ne faut pas plaisan- « ter avec le poison... »

# CHAPITRE XVII

## A HONG-KONG (1853-1854)

(*Suite*)

Destination pour le Tonkin Occidental. — Joute de gentillesse. — Derniers conseils. — Nouveaux adieux. — Testament.

Ce fut au mois de février 1854 que M. Vénard reçut, contre toute attente, sa destination pour le Tonkin Occidental. Dire sa joie en cette circonstance serait chose difficile ; nous ne le pouvons qu'en reproduisant les éloges magnifiques qu'il donne lui-même à cette Mission illustre entre toutes, éloges nombreux qu'il prodigue jusqu'à son départ, en toutes ses lettres. Le Seigneur, en effet, comblait une partie de ses vœux, puisque c'est là que l'avaient porté les rêves de son enfance.

Lorsque les lettres de Paris vinrent lui annoncer cette grande nouvelle, il se hâta de répondre à ses supérieurs pour les remercier de la faveur insigne qu'ils lui accordaient. Voici en quels termes il fait part de son bonheur à M. Barran, alors Supérieur du Séminaire des Missions-Etrangères :

« Hong-Kong, février 1854.

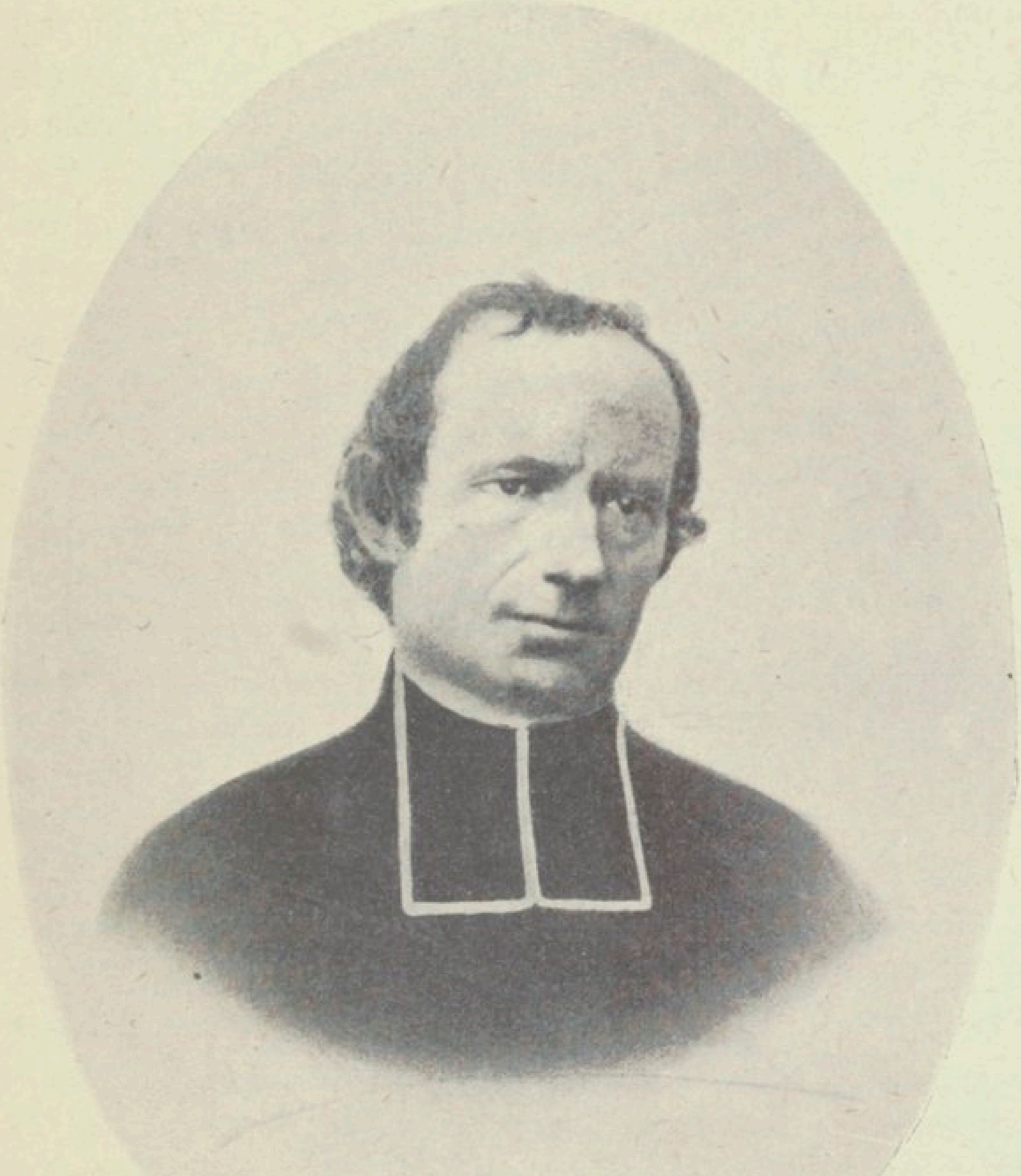
« Monsieur le Supérieur,

« Tonkinois pour Chinois, je ne perds pas au « change ! J'aurais aimé toute Mission qui m'eût été « donnée, mais la Mission du Tonkin que gouverne « le grand Evêque, Mgr Retord, le Tonkin Occiden- « tal, si riche, si illustre en souvenirs, je l'aime d'un « double amour. Je l'aime, comme la part d'héritage « que le père de famille me donne à cultiver ; je « l'aime, parce que c'est la belle Mission entre toutes, « une magnifique armée rangée en bataille, le dia- « mant de l'Asie, comme chante un poète du Tonkin.

« Quand, étant encore à Paris, je restai seul au « milieu de mes confrères, sans destination, M. Al- « brand m'adressa quelques bonnes paroles pour me « consoler, et, un jour, il me dit : Non, ce n'est pas le « cas de répéter : *tardè venientibus ossa*. J'aime ici « à rappeler ce souvenir, et j'en prends occasion « d'adresser au bon M. Albrand toutes sortes d'ac- « tions de grâces, pour ses bontés envers moi. De là « j'arrive naturellement à remplir le même devoir « à l'égard de chacun de MM. les Directeurs, aux- « quels j'aurais dessein d'écrire une petite lettre, si « je ne craignais d'être importun.

« Je vous remercie, Monsieur le Supérieur, je re- « mercie MM. les Directeurs de l'honneur que je « reçois d'être envoyé au Tonkin Occidental. Je prie « Dieu qu'il daigne m'accorder tout ce qui m'est né- « cessaire, et dont j'ai si grand besoin, pour remplir « mes devoirs et devenir un digne et saint Mission- « naire.

« Je pourrai peut-être ne pas tarder à partir, une « occasion semble se préparer dans un mois : M. Le- « grand, mon cher et vénéré confrère du Tonkin, « qui est venu à Hong-Kong, rétablir sa santé déla- « brée, songe à retourner ; ce serait une occasion d'or « pour moi. — Du fond du Tonkin je me permettrai « de vous écrire encore, Monsieur le Supérieur, pour



M. ALBRAND

Directeur du Séminaire des Missions-Étrangères

« répondre à votre bienveillante invitation. D'ail-
« leurs, je laisserai ma correspondance ouverte doré-
« navant, afin que si la chose vous est agréable, vous
« puissiez y jeter un coup d'œil.

« Veuillez agréer, Monsieur le Supérieur, l'entière
« expression des sentiments respectueux, avec les-
« quels j'ai l'honneur d'être en J.-C.,

« Votre très humble et dévoué serviteur. »

« J.-Th. VÉNARD, *miss. apost.* »

C'est par une lettre à Eusèbe qu'il fait connaître sa destination à sa famille. Le ton enjoué et l'enthousiasme qui déborde font assez comprendre ce que nous disions plus haut, qu'il était loin *d'avoir peur* de rejoindre sa Mission ; les vrais sentiments dont son âme était pleine se laissent aisément deviner ici.

« Hong-Kong, février 1854.

« Quelle terrible joute ! Comment entrer en ma-
« tière ?... J'y suis. — Tu termines ta longue disser-
« tation sur mes épithètes par ces mots : *Tu es cher*
« *et je suis gentil*. Et moi, je dis : Tu es cher et tu es
« gentil — et je commence :

« Cher et gentil Frère,

« Que tu me sois cher, pour le moins autant que je
« suis cher pour toi, je ne veux pas m'arrêter à le
« démontrer. Cher Eusèbe, comment puis-je suppo-
« ser que tu en doutes ?... Que tu sois *gentil*, voilà ce
« sur quoi j'ai à donner des explications, car tu me
« pousses l'épée dans les reins. Tu es gentil, oui, tu
« es gentil. Je me souviens fort bien de ces petites
« caresses que tu savais, avec tant d'à-propos, donner
« à papa, à sœur, à frères, au moment où on s'y atten-
« dait le moins. Et cette fameuse séance en laquelle
« Henri était servant de messe, Théophane grand

« chantre, Eusèbe Souverain Pontife, en habits de « cérémonie ! Mélanie regardait par le trou de la « porte avec une ou deux voisines. Je rapporte un « fait, j'en puis raconter mille ; et tu ne voudrais pas « être gentil ?...

« Ces lettres si aimables, si gentilles, que j'ai le « bonheur de recevoir de ta part, voudrais-tu que je « les oubliasse ? Si je ne puis les oublier, puis-je ne « pas dire que tu es gentil ? Renoncerai-je à toutes « ces délicatesses d'amour fraternel, que je ne veux « pas énumérer, mais dont je garde le souvenir en « mon cœur, pour cesser d'écrire : gentil frère ? — « Toi, tu te figures que je fais allusion à ton person- « nage physique, et sous ce rapport tu dénies absolu- « ment la qualification de gentil. Mais... il me semble « que tu n'es pas aussi laid que tu te l'imagines ; « d'ailleurs, un frère est toujours gentil pour son « frère, et voilà mon grand argument !

« Maintenant, mon cher et gentil frère, je t'avertis « et je te prie d'avertir ces Messieurs de Montmo- « rillon de ne plus m'appeler le *Chinois*, mais bien « le *Tonkinois*, si la chose est agréée. J'ai vu la Chine « de loin, comme Moyse vit autrefois la terre de pro- « mission, sans y entrer. Je n'entrerai point en Chine « non plus, il me faut diriger ma barque vers un au- « tre rivage; car la destination, qui m'était réservée, « ne pouvant m'être donnée, j'ai reçu ma feuille de « route pour le Tonkin, et j'espère partir sous peu « de temps. Alors vont cesser, du moins vont être in- « terrompues, nos causeries fraternelles de chaque « mois. Je ne pourrai guère écrire du Tonkin que « deux ou trois fois l'année, au plus : de même, tes « bien-aimées lettres ne m'arriveront que de loin en « loin, selon les occasions qui pourront se présenter, « par les courriers de la Mission et les barques chi- « noises de commerce. Que cela ne t'empêche pas de « prendre la plume souvent, et d'écrire longuement, « afin qu'il y ait compensation pour les autres jours « où j'en serai privé ! Les lettres à mon adresse arri-

« veront à Hong-Kong comme par le passé, et de là
« me seront expédiées au Tonkin, par une voie sûre.
« C'est une poste parfaitement régularisée.

« Je vais donc au Tonkin, dans la partie de la Mis-
« sion qu'on appelle Tonkin Occidental. C'est là que
« le Vénérable Charles Cornay a été martyrisé ; c'est
« là que MM. Schœffler et Bonnard, l'un le 1er mai
« 1851, l'autre le 1er mai 1852, ont obtenu la même
« couronne du martyre. C'est dans le pays annamite,
« qui comprend la Cochinchine et le Tonkin, que la
« persécution est le plus en activité ; la tête de chaque
« Missionnaire est mise à prix, et quand on en peut
« saisir quelqu'un, on lui tranche cette tête sans fa-
« çon. Mais Dieu veille sur les siens, et il ne donne
« aux bourreaux que ceux auxquels sa miséricorde
« veut octroyer la grâce du martyre. L'un est pris,
« l'autre est laissé, et, là comme partout, la sainte
« volonté de Dieu reçoit son exécution. Quoique la
« persécution soit plus violente en la terre annamite
« qu'en toute autre contrée, c'est pourtant là que les
« Missions sont le plus florissantes, *Sanguis marty-*
« *rum semen Christianorum.*

« J'ai à redouter, dans la traversée de Hong-Kong
« au Tonkin, les attaques des pirates, qui infestent
« cette partie de la mer ; mais vogue la nacelle ! ils
« ne la prendront qu'autant que Dieu le permettra.

« Je pense donner encore de mes nouvelles avant
« mon départ. En attendant que je t'envoie mon der-
« nier salut de la Chine, je t'embrasse tendrement,
« en l'amour de Jésus et de Marie. Ton frère affec-
« tionné !

« Tu es vraiment comme Tacite en latin. — Dis
« donc à l'ami Paziot qu'il ait à me préparer une
« châsse pour placer mes futures reliques. »

Le mois suivant, toujours avec son Eusèbe, nou-
velle explosion... de tendresse :

« Hong-Kong, 22 mars 1854.

« Mon Bien-Aimé,

« Vive l'amitié fraternelle et ses doux épanche-
« ments ! Qu'il fait bon se parler cœur à cœur à plu-
« sieurs milliers de lieues de distance ! Et combien je
« remercie le Seigneur d'avoir pu ainsi, une année
« entière, presque chaque mois, jouir de ces joies si
« vraies, si pures de l'amitié, avec mon cher Eusèbe,
« c'est-à-dire avec toi, mon bien-aimé frère, et avec
« tous mes amis ! *Ecce quam bonum et quam jucun-*
« *dum habitare fratres in unum !* Oui, oui, c'est une
« bonne chose, une chose délicieuse, que des frères
« vivent unis dans la même maison ! N'est-ce pas,
« frère Eusèbe ? — Il est bien vrai qu'il y a entre
« Théophane et Eusèbe une immense distance ; mais
« n'importe ! c'est que la maison où ils habitent est
« spacieuse ; Eusèbe se trouve dans une chambre,
« Théophane en une autre, voilà tout ! La terre est
« la maison de l'homme, son lieu de passage en cette
« vie ; il n'y a qu'une famille, dont Dieu est le Père
« régnant aux cieux. Mon cher Eusèbe, soyons frères
« en tous les sens, faisons de l'amitié en grand, ayons
« le cœur large comme le monde ; enfants, imitons
« notre Père, le grand Dieu qui ne connaît point d'es-
« pace ni de temps.

« Oh ! vois donc de combien de manières nous
« sommes frères, et de quelle innombrable famille
« nous sommes les membres !... Mais notre fraternité
« s'étend à tout, depuis l'infiniment petit jusqu'à l'in-
« finiment grand ; car notre Père n'est-il pas le Créa-
« teur et le Père de toutes choses ? Ainsi toutes
« choses créées sont de notre parenté, et saint
« François d'Assise disait une chose vraie, en
« appelant la brebis sa sœur, le loup son
« frère, et ainsi pour tout. Voici une autre considéra-
« tion... Ecoute... Le bon Dieu, qui est notre Père,
« a bien voulu être aussi notre frère, et c'est par Jésus
« et Marie, en Jésus et Marie, que s'est opérée cette

« sublime merveille de notre fraternité divine. Ainsi « notre fraternité est éternelle et infinie : *Ecce quam* « *bonum et quam jucundum habitare fratres in* « *unum ! In unum*, en Jésus et Marie, en Dieu ! Mon « cher, je mets mon cœur dans le tien, tu mets ton « cœur dans le mien ; nous nous mettons tous deux « dans les cœurs de Jésus et de Marie, et nous som- « mes frères inséparables, à la vie, à la mort, ici-bas « et dans l'éternité. Amen ! Amen !

« Je relis ta lettre, et je vois que je n'ai fait que « commenter une de tes phrases à la Tacite : *Ego* « *tibi, mihi tu ; ego in Jesu et in Mariâ, tu in eisdem ;* « *ambo sic juncti, sic amantes*. Que de choses à dire « là-dessus ! Que de pensées se pressent en mon es- « prit ! Tu suppléeras dans le tien : la conclusion est « que, quoique séparés, nous sommes toujours unis.

« Tu me demandes : « Dois-je l'année prochaine me « préparer au baccalauréat ? » — Voici ma manière « de voir : Si tes supérieurs t'ordonnent une ligne « de conduite, il faut la suivre ; si tu es libre, tra- « vaille à faire une bonne philosophie d'abord ; lis « les œuvres de saint Thomas, Fénelon, Bossuet, les « *Pensées* de Pascal, les *Œuvres* de de Maistre, les « *Etudes philosophiques* de Nicolas, le *Traité de* « *l'Amour de Dieu* de saint François de Sales, le plus « beau Traité de philosophie, qu'un homme ait com- « posé. Surtout réfléchis, médite ; après cela, s'il te « reste du temps, étudie les autres branches des con- « naissances humaines. *Rien n'est de trop à savoir,* « *en quelque position qu'on occupe, sinon le mal.*

« Je suis de ton avis : Prions pour la France, notre « chère France. Je connais les événements d'Europe : « c'est toujours la même chose, l'homme s'agite et « Dieu le mène. Veillons et prions. — J'aime ton rai- « sonnement : Il vaut mieux souffrir et mourir que « d'être esclave ; j'ajoute : surtout que d'être esclave « du diable, père de l'hérésie et du schisme, et du « paganisme, et de tout ce qui ne vaut rien.

« Que font les rebelles en Chine ? — Personne n'en

« sait rien ; on dit beaucoup de choses, mais on ne « connaît point le véritable état des affaires. On a « fait monts et merveilles de la rébellion chinoise ; « il semble probable que ce sera montagne enfantant « souris. D'ailleurs, que peut-on espérer de rebelles, « bandes de brigands organisés à la mode socialiste ? « Les journaux de France et d'Angleterre font de « longs articles, donnent des nouvelles, déroulent en « leurs colonnes de magnifiques considérations sur « la Chine ; souvent ce ne sont que des mots en l'air, « des rêveries de journalistes. Ici cela fait rire, c'est « une comédie, je ne sais où l'on va puiser ces docu- « ments. Il faut se défier des journalistes, quand ils « traitent la question chinoise ; elle a la propriété de « donner la berlue. — L'insurrection partielle de « Chang-Haï touche à sa fin ; c'étaient des aventu- « riers Européens qui la dirigeaient, le chef a dis- « paru ; maintenant les Impériaux sont en force « supérieure...

« Quant à la persécution en Chine, tu sais qu'elle « ne s'exerce plus d'une manière officielle, depuis les « traités européens ; mais, de fait, elle n'a point cessé, « et toujours de temps en temps, on apprend quelque « nouvelle avanie faite aux chrétiens, ou aux Mis- « sionnaires, qui vivent *incognito* au milieu des « païens, autant que cela est possible.

« Dans le royaume annamite, qui comprend la « Cochinchine et le Tonkin, les édits subsistent en « toute leur rigueur ; chaque année produit ses mar- « tyrs, comme le printemps ses fleurs et l'automne « ses fruits.

« Malgré cela, la prédication de l'Evangile n'est « point arrêtée ; le sang des Martyrs produit au cen- « tuple. Nos confrères de Cochinchine écrivent, cette « année, que jamais la moisson n'avait été si abon- « dante. Au Tonkin, même succès. Depuis que « Mgr Retord, mon illustre vicaire apostolique, di- « rige la Mission du Tonkin Occidental, c'est-à-dire « depuis environ quatorze ans, son troupeau s'est

« accru de plus de 40.000 néophytes. N'est-ce pas là « un beau cortège pour monter au ciel, et une bril- « lante couronne pour l'éternité ? Et puis, Mgr Re- « tord vit toujours, et l'on peut espérer que Sa Gran- « deur vivra encore longtemps, vu son âge assez peu « avancé, et la force de son tempérament, qui a « résisté à l'épreuve de la vie la plus pénible et des « plus rudes travaux.

« Oh ! j'ai quelque impatience d'être rendu auprès « de ce saint Evêque, pour m'initier au ministère « apostolique, me former à si belle école, et marcher, « humble soldat, sous la direction d'un si grand capi- « taine ! Je pensais partir ce mois-ci, mais ne voilà- « t-il pas que le Vice-Roi de Canton met l'embargo « sur toutes les jonques chinoises de Canton, afin de « s'en servir contre les rebelles? Il faut donc encore « user de patience.

« Je suis plus vigoureux que par le passé ; l'étude « des livres chinois me fatigue moins, et je la conti- « nue, parce qu'elle est de beaucoup d'utilité, même « au Tonkin, quoiqu'on y parle une langue particu- « lière. Les livres chinois sont les livres classiques, « tant en Chine que dans les petits royaumes circon- « voisins... »

La lettre qui suit est une délicieuse réponse à une pieuse plaisanterie de sa chère Mélanie. Au temps de Noël, elle avait conçu le dessein de se choisir un rôle qui lui convînt, près de la crèche du Saint Enfant Jésus. Dans son embarras, elle tira au sort, et le beau rôle de Marie lui échut en partage. La pensée lui vint alors de tirer aussi pour son cher Théophane, et voilà qu'à celui-ci échut un rôle bien humble et bien vil en apparence, le rôle de l'âne, tandis que son excellente sœur pensait avoir pour lui le rôle de Joseph. Pour égayer un peu son frère, elle s'avisa de lui écrire ce qu'avait décidé le caprice du sort, et celui-ci répondit par les lignes suivantes :

« Hong-Kong, mars 1854.

« Ma chère Mélanie,

« Tu m'as fait passer un quart d'heure d'amusement par tes récits divers. Je suis très content de « la part qui m'est échue dans le tirage de Noël ; j'ai « la part de l'âne, soit ! Si je voulais, je t'accuserais « bien d'un peu de malice en cette rencontre, mais « non. L'âne sait braire : il m'enseigne par là à être « une bonne trompette de l'Evangile ; l'âne reçoit les « coups sans se plaindre, puissé-je avoir aussi la patience en partage ! Le pauvre animal reçoit l'insulte « et la dérision, son nom est loin d'être un compliment ; mais il fait fi de tout cela et va son train. Et « moi, comme lui, je dois faire fi du monde, cultiver « l'humilité dans les mépris et suivre, disciple fidèle, « J.-C. mon maître, partout, toujours et *quand* « *même !*

« Ta part à toi est belle, médite-la bien, garde-la « bien ; c'est la vie de recueillement, la vie d'union à « Dieu. Te voilà assise comme Marie, aux pieds de « Jésus, écoutant sa parole ; sois douce, attentive, et « ne te laisse pas distraire par le bourdonnement du « dehors. Tu ne dois pas seulement vivre d'une vie « active, représentée par Marthe, mais y joindre la « vie contemplative représentée par Marie-Madeleine, car Marie, mère de Jésus, a su unir ces deux « vies ; la grande science en effet est là, il faut donner à chacune ce qui lui convient. Tu peux quelquefois être Marie seulement ; mais quand tu es « Marthe, ne sois pas Marthe toute seule, pleine « d'inquiétude et de soucis. Fais les œuvres de Marthe avec l'esprit de Marie ; fais bien toutes choses, « ce qui est de la vie intérieure et ce qui est de la « vie extérieure, conformant ta volonté à la volonté « de Jésus. Imite Jésus, imite la Sainte Vierge Marie, « et tu seras parfaite.

« Je te félicite de ta bonne santé ; la mienne est « meilleure aussi. Je commence maintenant l'étude

« de la langue annamite ; c'est une rude besogne.
« Donne-moi l'aide de tes prières pour accomplir en
« cela, comme en tout, la volonté de notre Dieu. —
« Crois-moi dans les saints Cœurs de Jésus et de
« Marie,

« Ton affectionné frère. »

Sur le point de quitter Hong-Kong, Théophane adresse à tous les siens de nouveaux adieux.

D'abord à son père :

« Mois de Marie 1854, à Hong-Kong,
« pour la dernière fois.

« Mon cher et bien-aimé Père,

« A partir du mois de juillet, vous ne recevrez plus
« rien de Théophane, car il va partir pour le Tonkin
« sur une jonque chinoise. C'est un rude voyage, je
« vous en parlerai, quand il sera terminé. Ici se
« terminent nos chères correspondances mensuelles ;
« c'est une privation grande pour moi, et je sais,
« aussi pour vous, cher papa, mais prenez courage !
« Je prie et prierai pour vous ; ne m'oubliez pas, oh !
« je n'ai pas besoin de vous le recommander. La
« prière diminue toute peine ; et puis, les mauvais
« jours auront fin, et après : Vive la joie !

« Ne me croyez pas trop malheureux, d'autres sont
« passés et ont aplani la voie. Je vivrai avec d'excel-
« lents confrères, au milieu d'un peuple bien disposé.
« *Si, dans sa grande miséricorde le bon Dieu m'ap-*
« *pelait au martyre, il faudrait vous réjouir plutôt*
« *que pleurer.* Je vous écrirai, je pense, deux fois
« l'an, autant que faire se pourra. Salut aux amis !
« Lisez la lettre d'Eusèbe. Je vous embrasse tendre-
« ment.

« Votre fils respectueux et aimant. »

A son frère Eusèbe :

« Hong-Kong, mois de Marie, 19 mai 1854.

« Mon bien-aimé Frère,

« C'est bien aujourd'hui, je crois, la dernière lettre « que je te date de l'île de Hong-Kong ; je pars dans « deux jours pour Macao, avec un de mes confrères, « M. Legrand, ancien Missionnaire du Tonkin Occi- « dental, qui est revenu l'an dernier pour rétablir « ses forces épuisées. A Macao, nous nous embar- « quons sur une jonque chinoise pour notre chère « Mission. Tu penses bien qu'il me faut changer mon « costume européen et revêtir l'habit annamite, afin « de passer *incognito ;* c'est chose obligée pour tous « les Missionnaires des Missions persécutées.

« Adieu aux correspondances fréquentes, adieu à « tes charmantes lettres, cher Eusèbe, ainsi qu'à « celles de tous mes bons amis de la famille et du « dehors. Maintenant va commencer la vie de soli- « tude, et, avec un jeu de mot d'un sens très vrai, « la vie *privée*, je veux dire la vie de privations jointe « à la vie de solitude. Il est vrai que cette solitude « n'est pas absolue : aux Missions l'on retrouve des « confrères, et puis l'on communique sans cesse avec « les prêtres indigènes et avec les chrétiens. Mais « quelle différence avec la vie en France néanmoins ! « A la garde du Seigneur ! C'est le consolateur par- « fait ; le Seigneur cicatrise toute blessure et adoucit « tout chagrin. Aujourd'hui, mon frère, je ne veux « que t'indiquer brièvement cet horizon de mes mi- « sères futures.

« Si le bon Dieu me prête vie ainsi qu'à toi, je me « propose de t'initier à toute ma vie de Missionnaire ; « je te parlerai de mes peines, surtout de mes joies ; « car vois-tu, mon cher Eusèbe, il vaut mieux envi- « sager la vie sous son bon côté, et rendre, autant que « possible, les impressions de son âme tranquilles « et sereines. Il n'y a que peu d'utilité dans la tris- « tesse, en sorte qu'au sein de l'abattement et du « dégoût, et de toute espèce de souffrance, il faut

« prendre son cœur à deux mains et lui faire crier « malgré lui : Vive la joie quand même !

« La Mission du Tonkin Occidental vers laquelle « je vais diriger mes pas, et où toutes mes affections « sont depuis longtemps rendues, est une Mission « vraiment belle, belle en son organisation forte et « puissante, belle dans le nombre et la ferveur de « ses chrétiens, dont le chiffre atteint 150.000, et plus « belle encore en espérances ; belle en son clergé « indigène, qui compte 80 prêtres, sous la direction « desquels marchent 1.200 catéchistes ; belle en ses « communautés religieuses, où vivent 600 Sœurs ; « belle en ses Séminaires, qui renferment 300 sémi- « naristes ; belle en son illustre évêque Mgr Retord, « dont on peut résumer la louange, en disant que de- « puis son épiscopat, il a accru le nombre des brebis « de son troupeau de 40.000. En outre, il y a six « Missionnaires de la Congrégation des Missions- « Etrangères : puissé-je faire un digne septième !

« En énumérant les beautés du Tonkin, je n'ai rien « dit de ses martyrs, fleurs immortelles, que la main « du Seigneur a cueillies *dans le champ de sa prédi- « lection*, pour emprunter les termes mêmes, dont « M. le Supérieur du Séminaire des Missions-Etran- « gères s'est servi, pour me désigner la Mission qui « m'était destinée. Les martyrs sont les patrons, les « protecteurs, sans nul doute, des Missions qui les « ont donnés au royaume des Cieux ; leur sang ré- « pandu pour la bonne cause parle haut devant Dieu, « et le souvenir de leur victoire fortifie le courage de « ceux qui demeurent encore au lieu du combat. « *Dis-moi, frère, quel honneur et quel bonheur à « Théophane, si le bon Dieu daignait... Tu com- « prends? Te Deum laudamus... Te Martyrum can- « didatus laudat exercitus...*

« Sois toujours bon, pieux, travailleur, de bonne « composition avec tout le monde. Prie pour ton « frère le Missionnaire, qui a grand besoin du se- « cours d'autrui, pour devenir meilleur : tu peux

« compter que lui ne t'oubliera point. Allons, frère,
« amour à Jésus, amour à Marie ! Donne pour moi
« le double d'affection à notre père. Je te presse
« tendrement sur mon cœur.

« Ton frère aimant et dévoué. »

A son frère Henri un simple mot :

« Hong-Kong, mois de Marie 1854.

« Mon cher Henri,

« Je te promets ma relation de voyage sur la jon-
« que. Adieu, mon frère. Sois bon chrétien. »

Enfin, à sa sœur Mélanie :

« Hong-Kong, au mois de Marie 1854.

« Chère Mélanie,

« Tu dois être un peu jalouse de ce que j'envoie
« à Eusèbe de plus longues lettres qu'à toi ; mais
« songe que pendant de longues années, tu as été
« toute seule la privilégiée, il semble juste que si
« quelqu'un doit souffrir de la disette, c'est toi, ma
« sœur. Ainsi ne me garde pas trop rancune.

« Et aujourd'hui que te dirai-je ? Je pars sous peu
« de jours pour Macao, et de là pour le Tonkin, sur
« une jonque chinoise : grande nouvelle ! Dorénavant
« grand carême dans la correspondance, jeûne pro-
« longé ! Du Tonkin je ne t'enverrai le bonjour que
« deux fois l'an, au plus, et je ne recevrai pas tes
« salutations plus souvent ; ah ! pleurez, pleurez, mes
« yeux ! La séparation va se faire plus rude, voilà
« l'épreuve de la vraie amitié ; nous verrons si la
« tienne se conservera vive et fraîche, comme nos
« années. Ma sœur, c'est pour faire une malice que
« je parle ainsi (je suis malicieux jusqu'au bout des
« ongles). Notre amitié est trop fortement nouée pour

« se relâcher même un peu : resserrons encore plus « nos cœurs près des cœurs de Jésus et de Marie. « Nous sommes jeunes plantes, appuyons-nous près « de celui qui a nom le Fort et le Puissant ; il faut « force, patience et courage pour bien vivre. Vois « comme l'Angleterre et la France sont puissantes en « ce moment par leur union : je sens tout le prix de « l'union, moi qui suis faible et chétif, c'est pourquoi « j'ai confiance que les amis seront fidèles aux pro- « messes.

« Ecris-moi toujours comme tu as fait jusqu'ici, « avec ton cœur. Ne crains pas qu'une longue lettre « me fasse déplaisir. Je me proposais d'écrire aux « petites, absolument je ne puis... et aussi à d'autres, « je ne puis, je ne puis ...Adieu !

« Ton frère affectionné. »

L'ami du Maïssour, le P. Dallet, ne fut pas non plus oublié :

« Hong-Kong, Oct. de l'Ascension, 26 mai 1854.

« Mon cher Père Dallet,

« Je vous envoie le salut, au moment suprême de « mon départ pour le Tonkin. Ce soir, 26 mai, je « m'embarque avec M. Legrand, pour Macao, où « nous trouverons une jonque chinoise à laquelle « nous nous confierons, afin qu'elle nous porte à no- « tre bien-aimée Mission. Nous n'avons point de « courrier, mais M. Legrand, qui est un *vieux* de la « *vieille*, espère se débrouiller sur le terrain.

« Il y a quelques années, MM. Galy et Berneux fu- « rent pris, en arrivant au Tonkin ; si le même sort « nous attendait !... *Oh ! cher Père Dallet, toutes les* « *fois que la pensée du martyre se présente à moi,* « *elle me fait tressaillir ;* c'est la belle et bonne part, « qui n'est pas donnée à tous... *Exultent in Domino* « *sancti, alleluia !* Je n'ose pas demander une si bril- « lante couronne. *Domine, non sum dignus ;* mais

« *mon âme ne peut se défendre d'une vive émotion*
« *et de fréquents soupirs : Domine, qui dixisti : Ma-*
« *jorem charitatem nemo habet ut animam suam po-*
« *nat quis pro amicis suis.* Vous vous rappelez votre
« prière, elle a pour moi un charme indicible : *Sancta*
« *Maria, Regina Martyrum, ora pro nobis !...* »

Nous voici parvenus au tournant principal de la carrière du futur martyr. Son apostolat *familial* va diminuer dans de notables proportions.

On n'a pas été sans remarquer que son affection pour ses frères et sœur était plus qu'une affection fraternelle ordinaire : c'était plutôt une tendresse maternelle !

Théophane avait eu conscience de bonne heure d'avoir reçu, vis-à-vis de sa sœur et de ses frères, comme une mission d'ange gardien, de protecteur, de directeur et de pilote.

Dès qu'il a entrevu en Mélanie des aspirations vers une vie parfaite, il l'entoure de ses soins les plus assidus, il l'encourage et lui prodigue, à cet effet, ses caresses les plus tendres en même temps que ses conseils. Une fois que sa vocation est bien affermie, et qu'elle s'est consacrée définitivement au Seigneur, tout en restant encore temporairement dans la famille, le tuteur qui jusque-là avait soutenu le frêle arbrisseau devient moins nécessaire, et l'appui, sans être totalement écarté, est en partie retiré discrètement.

Pendant ce temps, une nouvelle plante rare a réclamé, à son tour, à l'habile et dévoué jardinier, une culture spéciale. Eusèbe a senti naître en son cœur un vif attrait pour la vocation sublime de l'état ecclésiastique, et peut-être même de l'apostolat. Le frère aîné, qui apprécie à sa juste valeur l'importance de ce trésor, concentre, de ce côté, toute son affection, pour l'entretenir et le développer. De là, ces effusions de tendresse, pour faire naître la confiance dans le

cœur du cher Benjamin, pour provoquer ses ouvertures, pour aller au-devant de ses confidences, afin d'avoir ainsi l'occasion de lui aplanir les aspérités de la route, et de lui faire éviter les écueils. De là, ces conseils si sages, si judicieux, si discrets, sur tout ce qui peut faire l'objet de ses études ou devenir l'objet de ses efforts.

Quant à son frère Henri, destiné, lui, à rester dans le monde, Théophane ne le néglige pas, loin de là, et lui donne des soins appropriés à une culture forte et vigoureuse, d'où devra sortir un tempérament capable d'affronter un jour victorieusement les orages de la vie.

Ce rapide aperçu sur la mission que Théophane avait à cœur de remplir auprès des siens, suffit pour expliquer les différences de fond et de forme, que l'on a pu constater dans sa correspondance avec chacun d'eux.

Vis-à-vis de son père, le fils pieux ne perdit jamais de vue que c'était surtout à lui que sa vocation personnelle imposait le plus douloureux sacrifice. Tant qu'il faudra l'y préparer, il n'épargnera aucune des industries de la tendresse la plus délicate, que son cœur aimant, doublé d'un véritable talent d'artiste saura lui suggérer. Lorsque le père aura donné son assentiment, et accepté généreusement et chrétiennement le sacrifice, Théophane continuera à lui témoigner son respect et son amour, mais il s'efforcera surtout de le distraire, en l'intéressant à tous les sujets qu'il rencontrera, capables de retenir son attention et de fixer son esprit.

Désormais la relation des événements divers, auxquels il va se trouver mêlé, fera principalement l'objet de ses correspondances.

Avant de partir pour Macao, Théophane rédigea son testament, conçu en ces termes :

« J. M. J.

« Au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit.
« Amen.

« Je donne à la Mission du Tonkin Occidental tout
« ce que je posséderai, à ma mort, dans ma Mission,
« à la Procure de Hong-Kong, ou au Séminaire de
« Paris, soit objets, soit argent, que mes parents et
« mes amis m'aient donnés pour faire des bonnes
« œuvres.

« Présentement, je ne puis disposer d'aucune autre
« chose. Puissé-je m'en aller de la vie, pauvre des
« biens terrestres, mais riche des biens célestes et
« éternels !

« Fait à Hong-Kong, à la Procure des Missions-
« Etrangères, le vingt-trois mai de l'an mil huit cent
« cinquante-quatre. »

« J.-Th. VÉNARD, *miss. apost.* »

## CHAPITRE XVIII

### DE HONG-KONG AU TONKIN

Macao. — Arrivée dans la Mission des Pères Dominicains. — Chez Mgr Retord. — Chant du Missionnaire arrivant au Tonkin. — Bonheur centuple.

C'est à l'abbé Paziot, alors professeur au Collège Saint-Vincent-de-Paul, à Poitiers, que notre jeune Missionnaire adressa le récit de son voyage de Hong-Kong à Macao :

« Macao, Octave de l'Ascension, 31 mai 1854.

« Mon très cher et très fidèle Ami,

« Je vous écris à la veille de mon départ pour ma « bien-aimée Mission du Tonkin. Je vous rends grâ- « ces pour la longue, et cependant trop courte lettre, « que votre bonne amitié m'a envoyée, et que j'ai re- « çue le mois dernier, avec les quatre pages y inclu- « ses, que le cœur du cher abbé Desnones a remplies « pour moi. J'ai passé une partie de la nuit à lire « toutes vos lettres et celles de ma famille. Vous pou- « vez penser quelle jouissance pour mes yeux et mon « cœur ! La séparation et l'éloignement répandent un « charme de plus sur l'amitié, de même que la souf- « france rend l'amour plus ardent et plus vrai.

« Tous vos récits m'ont vivement intéressé ; votre

« aperçu sur la question d'Orient m'a fait mieux en-
« visager la situation véritable en laquelle l'Europe
« se trouve maintenant placée. Mes petites lumières
« me laissent entrevoir de graves conséquences, pour
« l'Eglise catholique surtout ; car c'est vers l'Eglise
« catholique que j'aime à faire converger toutes mes
« pensées et mes observations. Puisque le Saint-Père
« espère des résultats heureux, je veux, comme un
« bon fils, unir mes espérances aux siennes, pour la
« punition de l'Orgueilleux, la défaite du Mal et du
« *Malin*, et le triomphe de la vérité et de la justice...

« J'ai quitté Hong-Kong le 24 au soir, à peu près en
« même temps que les navires de guerre anglais, qui
« sont allés, croit-on, à la recherche des navires de
« guerre russes. Après des adieux pleins d'émotion
« à nos confrères, je me suis embarqué sur une mo-
« deste barque chinoise, avec un ancien Missionnaire
« du Tonkin, M. Legrand, qui était venu à Hong-
« Kong rétablir un peu sa santé, presque ruinée par
« les fatigues de la Mission.

« Notre trajet jusqu'à Macao a été très heureux.
« Nous avions pris deux barques, l'une pour nos ef-
« fets, l'autre pour nos personnes, afin que si les pi-
« rates fussent venus nous attaquer, nous puissions
« échapper plus facilement. Le vent nous a bien ser-
« vis, et, après six ou sept heures, nous étions mouil-
« lés en rade de Macao. Il y avait auparavant un ser-
« vice régulier de bateaux à vapeur entre Hong-Kong
« et Macao ; mais le commerce de cette dernière ville
« diminuant de jour en jour, ce service a été aboli,
« et les bateaux à vapeur ne vont que de loin en loin
« en la colonie portugaise. Il ne reste maintenant que
« le service régulier des bateaux chinois, assez incom-
« modes pour les Européens, et assez peu sûrs à
« cause des pirates qui infestent les côtes de Chine.
« Mais un Missionnaire doit savoir se contenter de
« peu et prendre le dessus des privations et des mi-
« sères.

« Nous pensions trouver à Macao une jonque chi-

« noise, avec laquelle marché était déjà conclu ; on « nous dit que cette barque était partie. Mais il s'en « est présenté une autre, qui a consenti à nous pren- « dre à son bord pour un prix assez modéré... Nous « devons partir sous peu ; en attendant, nous jouis- « sons près des Révérends Pères Dominicains espa- « gnols de la plus cordiale hospitalité. Ces Révérends « Pères travaillent au Tonkin à côté de nous, et entre « les Missionnaires des deux Missions je vous assure « que la fraternité est parfaite.

« Quelques mots sur Macao vous intéresseront peut- « être. S'il n'y avait une petite langue de terre, qui « joint au continent chinois le terrain concédé aux « Portugais, Macao serait une petite île composée de « plusieurs collines qui présentent les sites les plus « charmants. Le haut des collines est couronné de « forts, la ville portugaise est assise au pied ; à côté, « est disposée la ville chinoise, de manière à ne for- « mer qu'un seul assemblage de maisons.

« L'importance de Macao a été grande autrefois, « comme vous savez, au temps où le Portugal avait « presque l'empire de la mer. Les navires affluaient « dans sa belle rade, aujourd'hui déserte ; elle était « l'entrepôt général du commerce européen avec la « Chine. Les nombreux Missionnaires qui ont arrosé « de leurs sueurs le sol ingrat de l'Empire Céleste, « partaient tous de Macao, pour se disperser, en tous « sens, dans ces immenses régions de l'Extrême- « Orient. Oh ! vraiment, le Portugal était chargé « d'une noble mission par la Providence ! Et il l'a « méconnue et reniée ! Il semble que dès lors sa dé- « cadence a commencé, comme si Dieu eût voulu le « briser, de même que l'on brise un instrument dé- « térioré et inutile. Les rois n'ont jamais rien gagné « à lutter contre l'Eglise de Jésus-Christ et contre « son chef sur la terre, et leur histoire est prédite « magnifiquement dans le psaume deuxième : rien de « plus beau à méditer et à chanter sur des ruines : « *Et nunc reges, intelligite ; erudimini, qui judicatis*

« *terram*. A vrai dire, Macao est une ruine. On y sa-
« lue encore un gouverneur, mais il n'a plus de pres-
« tige ; les soldats montent des gardes, mais leur
« nombre est restreint, et on n'a plus d'argent pour
« les payer. Il y a de nombreuses églises, quelques-
« unes assez belles, mais l'évêque a donné un scan-
« dale public en aidant le schisme de Goa ; il y a de
« belles maisons, les unes sont closes, les autres oc-
« cupées par des Anglais et des Américains. Les ri-
« ches Portugais sont le petit nombre, les pauvres
« fourmillent ; les Chinois seuls, qui sont la partie
« la plus nombreuse de la population, soutiennent
« assez bien leur commerce. Hong-Kong achève de
« donner la mort à Macao.

« Il y a quelques curiosités à voir dans la vieille
« colonie : le tombeau de Camoens, enclavé entre
« deux rochers, au milieu du plus charmant paysage,
« est tel qu'on peut se figurer un tombeau de poète.
« Ce tombeau est l'ornement principal d'un superbe
« jardin, qui malheureusement n'est pas bien entre-
« tenu. Beaucoup de curieux visitent le tombeau et
« déposent leurs impressions sur un cahier placé *ad*
« *hoc*. Les marins français l'ont surtout illustré ;
« quelques-uns ont été assez mal inspirés dans des
« chansons indécentes et de mauvais goût.

« Entre les canons d'un fort construit sur le bord
« de la mer, on en peut voir un très beau, donné par
« Louis XIV à la ville.

« Si l'on veut faire une promenade un peu longue
« et assez agréable, on n'a qu'à se diriger du côté de
« la langue de terre ou isthme qui touche le conti-
« nent ; la promenade se termine aux débris d'une
« porte chinoise, construite pour délimiter le ter-
« rain concédé par l'Empereur aux étrangers.

« L'ambassadeur de France en Chine réside à Ma-
« cao ; nous sommes allés lui faire nos révérences.
« Ce soir même, nous sommes invités à dîner, mais
« je laisse aller seul mon confrère, qui connaît assez
« intimement M. et Mme de Bourboulon. Je suis bien

« aise qu'un léger mal de tête puisse me servir d'ex-
« cuse...

« Saluez pour moi ces chers MM. du collège Saint-Vincent de Paul, dont les noms sont inscrits dans mon cœur. Je n'écris pas au cher M. Desnones, mais vous lui enverrez cette lettre, n'est-ce pas? Elle est aussi pour ma famille, à laquelle j'envoie un dernier bonjour spécial ci-inclus. Priez pour moi, cher ami, afin que le Seigneur me donne la douceur, l'humilité, la charité, la sagesse, la plénitude de l'homme parfait en Jésus-Christ, pour lequel vivre et mourir !

« *In osculo sancto*, votre fidèle ami. »

Le billet pour la famille, tout rempli de la plus pure et la plus exquise affection, était ainsi conçu :

« Macao, Octave de l'Ascension, 1854.

« Mon cher et bien-aimé Père,
« Ma bonne Mélanie,
« Mes bien-aimés frères Henri et Eusèbe,

« Vous regarderez la lettre à l'ami Paziot comme écrite à vous-mêmes ; mais comme je puis vous dire encore une fois adieu moi-même, j'y joins ce billet.

« Adieu, mon vénéré et bien-aimé Père ! La paix et la joie du Seigneur soient avec vous ! Ne soyez point inquiet sur mon sort ; comme me l'a écrit ma chère marraine, *ce que Dieu garde est bien gardé !* Ma Mélanie, je te donne le baiser d'adieu dans le cœur du Seigneur Jésus, et celui de notre Mère, la Sainte Vierge Marie. Mon Henri, je te presse sur mon cœur et je prie pour toi ; prie pour ton frère, aide papa ; adieu ! Mon Eusèbe, je t'aime comme Joseph aimait Benjamin ; mon âme est toute attendrie de penser à toi, j'espère beaucoup de toi. Vivons tous dignement ! Au revoir, au rendez-vous éternel ! Adieu parents et amis ! Je me recommande instamment à leurs prières. »

Ayant à contenter tous ceux qui attendaient ses lettres avec avidité, surtout dans sa famille, Théophane fit en sorte de retracer à chacun d'eux des parties différentes de son voyage, de façon qu'il nous suffira de juxtaposer ces lettres diverses, pour avoir un récit complet, bien vivant, et dont l'intérêt ne faiblit pas un seul instant.

*A ses deux frères Henri et Eusèbe.*

« Rendu au Tonkin,
« veille de la Saint-Jean, 23 juin 1854.

« Mon cher Henri, mon cher Eusèbe,

« Je vous dédie ma première lettre datée du Tonkin. Je suis arrivé en paix dans la Mission des Révérends Pères Dominicains espagnols, et c'est de là « que je prends la plume, pour saluer votre fraternité, et vous donner, *currente calamo*, quelques détails sur mon voyage.

« Mon confrère, M. Legrand, dont je vous ai déjà « parlé, et moi, nous nous embarquâmes à Macao, le « 2 juin, à la tombée de la nuit, comme des gens qui « méditent un mauvais coup. Nous pensions que notre navire chinois partirait au plus tôt ; pas du « tout : les Chinois ne vont guère par les lignes « droites. Il faut délibérer sur le voyage, consulter le « diable, se précautionner contre les pirates. Nous « devions naviguer en compagnie d'autres navires, « mais les Chinois se défient les uns des autres, et « avant de partir sérieusemeit, ils simulent plusieurs « fois le départ, et font diverses manœuvres pour « voir si les navires qui vont de compagnie sont sûrs. « En attendant le jour du départ définitif, nous allâmes mouiller à quelque distance de Macao, en « un lieu où les Anglais font la contrebande de « l'opium. Nous voilà donc, nous deux, Missionnaires européens, au milieu de gens qui n'aiment « guère ce qui sent l'Européen, et sont toujours prêts

« à prodiguer l'insulte, quand il n'y a pas lieu de « craindre.

« Nous sommes installés en un petit réduit, où nous « ne pouvons demeurer qu'assis ou couchés, respi- « rant un air fétide, recevant la visite d'une multi- « tude d'insectes de toute forme. Là, il nous faut de- « meurer la nuit, et souvent aussi le jour ; si nous « paraissons dehors, les Chinois nous appellent *dia-* « *bles d'étrangers*, examinant curieusement notre « personne, et tout ce qu'elle fait. Si le départ est « retardé ; plus tard dans la route, s'il y a danger « des pirates, si le vent souffle peu ou souffle trop « fort, certainement c'est nous qui en sommes la « cause. Il est difficile d'avoir une contenance qui « plaise : si nous sommes familiers, nous recevons le « mépris; si nous parlons peu, ou si nous gardons un « peu de sérieux, nous sommes des Européens su- « perbes.

« Le Missionnaire puise dans la Croix beaucoup de « consolation et de force, au milieu de ces misères. « Avec le souvenir de la Croix, on passe sur beau- « coup de choses qui irritent, et l'on peut garder « l'égalité de caractère, vertu nécessaire mais quel- « quefois difficile.

« Mon confrère parle très bien la langue annamite « et un peu le dialecte cantonnais, et il a pu ainsi « causer et s'expliquer sur le navire, et entretenir « certaines relations sociales avec nos Chinois, de « manière à les rendre moins farouches. Pour moi, « j'ai tâché de ne donner aucun sujet de méconten- « tement. Du reste, il faut le dire, les Chinois ne « sont pas tout mauvais, et on peut avec de la pa- « tence tirer parti de leur bon côté...

« Nous partîmes enfin, en compagnie de soixante- « dix navires, qui avaient réussi à s'entendre, après « avoir beaucoup parlementé. Il faut naviguer de « conserve, afin d'épouvanter les pirates par le grand « nombre. Nous les vîmes en un lieu appelé Tin-Pac; « six de leurs navires défilèrent en notre présence.

« On leur envoya du canon, et le vent étant favora-
« ble, nous voguâmes à toutes voiles vers Haï-Nan,
« qui est une grande île, où nous demeurâmes quel-
« ques jours, devant une grande ville, que l'on dit
« contenir au moins 200.000 habitants. Vous conce-
« vez que nous ne sommes pas allés nous y montrer.
« Un Missionnaire de notre Congrégation, et, en ou-
« tre, du diocèse de Poitiers, M. Bisch, travaille pour
« le Seigneur dans cette île ; nous le saluâmes de
« cœur.

« En sortant de Haï-Nan, les navires se divisèrent,
« et un petit nombre prirent la route du Tonkin. Jus-
« qu'alors la mer avait été belle, les deux derniers
« jours du voyage elle fut très mauvaise : j'ai donc
« payé mon tribut, selon mon habitude, en pareille
« occurrence.

« Mais voilà que nous touchons la terre chérie du
« Tonkin ; je la salue avec transport, car c'est ma
« nouvelle patrie. La vue générale du pays est ma-
« gnifique : des plaines riches, semées de collines ver-
« doyantes ; une végétation luxuriante, comme celle
« qui est décrite dans le livre de Robinson, et, pour
« borner le paysage, de grandes montagnes entas-
« sées jusqu'au ciel. Nous entrâmes par un beau
« fleuve, dont les eaux coulent lentement, entre des
« rives semées de bocages, et nous allâmes jeter l'an-
« cre, en un lieu nommé Cua-cam, où se fait la con-
« trebande chinoise. Il ne nous est plus permis de
« montrer notre visage européen au soleil, et nous
« ne pouvons même respirer un peu, la nuit, qu'avec
« précaution. Cette vie ne dura heureusement que
« deux fois vingt-quatre heures. Le mandarin du
« lieu vint inspecter le navire ; nous pûmes consi-
« dérer son personnage à travers les fentes d'une
« cloison, ne soufflant mot, et retenant tout mouve-
« ment un peu brusque ; le renard n'a pas senti le
« nid.

« Cependant on nous procura une barque chré-
« tienne (presque tous les habitants de Cua-Cam sont

« chrétiens). Il y eut quelque malentendu : un ins-
« tant, les hommes de la barque montrèrent beau-
« coup de peur, et nous nous crûmes perdus. Mais
« nous fîmes bonne figure, nos chrétiens prirent
« confiance ; encore quelques heures, et nous som-
« mes parvenus en lieu de sûreté, dans une belle
« chrétienté de la Mission confiée aux Révérends
« Pères Dominicains espagnols.

« Mgr Hilarion Alcazar nous donne en son palais
« épiscopal (c'est-à-dire en sa cabane épiscopale,
« car ici toute habitation est une cabane), une hos-
« pitalité cordiale, telle qu'on se la figure donnée
« chez les chrétiens des premiers siècles de l'Eglise
« catholique. Je répare un peu mes forces abattues
« par la fatigue du voyage : je commence à goûter
« cette paix inénarrable, que le Seigneur envoie
« aux Missionnaires et très spécialement aux Mis-
« sionnaires du Tonkin.

« Demain est la fête de notre Père, j'assisterai à
« la fête de famille dans mon cœur. Embrassez
« pour moi ce bon père. Le bonjour tendre à la sœur
« Mélanie. Salut à tous les amis. Plus tard j'écri-
« rai, mais j'ignore quand ; ce sera le plus souvent
« possible.

« La paix avec vous tous, mes bien-aimés ! Bon-
« jour Henri, bonjour Eusèbe ! Je vous embrasse
« fraternellement.

« J.-Th. VÉNARD, *miss. apost.* »

Dans une lettre adressée plus tard à Mgr Pie, le jeune Missionnaire, complétant ce récit, décrivait ainsi sa première impression à la vue de la terre du Tonkin :

«... Notre traversée a duré dix-huit jours, et n'a
« pas eu d'incident remarquable. En longeant les
« côtes de l'île de Haï-Nan, je saluai, de loin,
« M. Bisch, mon compatriote, qui travaille avec
« ardeur dans cette grande île. Voici que nous tou-

« chons bientôt au Tonkin. Du plus loin que je pus « apercevoir ses rivages, je leur envoyai mes saluts, « mes vœux. J'étais ému, et, à mesure que nous « approchions, mon émotion croissait. Je me suis « alors offert à Dieu, me soumettant à tout ce qu'il « plairait à sa bonté de disposer à mon égard ; j'in- « voquai Marie, ma Reine et ma Mère ; je me « mis sous la protection de mon bon ange et des an- « ges protecteurs du Tonkin... »

*A sa sœur.*

« Mission du Tonkin Occidental. Au village
« de Vinh-Tri, 31 juillet 1854.

« Ma chère Sœur,

« Je présume que déjà bien souvent ta pensée s'est « portée vers les pays lointains où ton frère, le pe- « tit Missionnaire, a été conduit par la divine Pro- « vidence. Peut-être plusieurs fois tu t'es demandé « à toi-même : Que fait maintenant mon Théophane? « Est-il en santé ou malade? A-t-il son cœur en paix? « Les peines ne sont-elles point sans cesse assiégeant « sa porte?... — Ma sœur, ton frère Théophane vit « toujours, avec toi, sous l'aile du Seigneur, à qui « appartient toute la terre. Si loin que j'aille, quel- « que circonstance qui advienne, n'importe, j'es- « père que tu me trouveras toujours présent, par « la grâce de Dieu, au rendez-vous que nos cœurs se « sont donné. — Je pourrais clore ici ma lettre, mais « quelques détails de causerie fraternelle pourront « ne pas te déplaire.

« Tu as déjà pu lire, dans la lettre que j'ai adres- « sée à Henri et à Eusèbe, comment notre voyage de « Macao au Tonkin s'est effectué sans mésaventure, « et comment nous quittâmes le navire chinois le « 23 juin, pour nous rendre, mon confrère et moi, « auprès de S. G. Mgr Hilarion Alcazar, coadjuteur

« de Mgr Hermozilla, Vicaire Apostolique du Ton-
« kin Oriental.

« Plus tard, j'ai appris que si nous fussions de-
« meurés un jour de plus sur notre navire chinois,
« il est bien probable que la nouvelle de ma mort
« eût suivi de près la nouvelle de mon arrivée. Trois
« navires du roi ayant eu vent de notre présence,
« sont venus cerner la jonque chinoise, et la visiter
« minutieusement, ainsi que plusieurs autres jon-
« ques pour tâcher de nous découvrir. Temps et pei-
« nes perdus. Pour nous, nous ne songions qu'à
« jouir de l'hospitalité la plus agréable chez
« Mgr Alcazar.

« Nous demeurâmes auprès de Sa Grandeur pen-
« dant huit jours ; je fus malade à peu près tout ce
« temps. Un médecin annamite me fit prendre des
« potions, qui me rendirent assez de forces pour
« continuer la route. A ce nom de médecin, tu
« t'étonnes sans doute, pensant que le pays du Ton-
« kin est un pays de sauvages, où il est difficile de
« trouver quelqu'un digne de porter le nom si noble
« de disciple d'Hippocrate. Or, il faut que tu saches
« que les Annamites ont une civilisation aussi esti-
« mable, sur plusieurs points, que celle d'Europe,
« et possèdent un grand nombre de médecins, dont
« plusieurs ont un grand renom dans le pays. Celui
« qui m'a soigné est remarquable pour pouvoir con-
« naître, au pouls du malade, quelle maladie le tra-
« vaille. Il paraît que le siège de la mienne était
« dans le foie.

« De chez Mgr Alcazar, nous nous rendîmes chez
« Mgr Hermozilla, vénérable vieillard, une des co-
« lonnes restées debout au milieu de beaucoup de
« ruines. Rien n'égale la simplicité et la gaieté de ce
« bon évêque. A ce propos, je me rappelle qu'un
« jour les chefs d'une chrétienté se plaignirent à
« Monseigneur, de ce que plusieurs chrétiens
« n'avaient pas encore payé *le riz de la Sainte
« Vierge*. On appelle ainsi une contribution préle-

« vée sur chaque récolte, pour parer aux divers be-
« soins de la chrétienté, soit pour le culte, soit pour
« d'autres dépenses nécessaires, et placée sous la
« protection de la Sainte Vierge. Cette année-là, la
« moisson du cinquième mois ayant fait défaut en
« partie, un certain nombre de contribuables se
« trouvaient grevés. Monseigneur prit la défense des
« pauvres contre les avocats de la Sainte Vierge, et
« il s'éleva une dispute en règle, en laquelle chaque
« parti proposait ses raisons ; je crois que Monsei-
« gneur parvint à gagner la cause des pauvres.

« Nous demeurâmes deux jours seulement au pa-
« lais épiscopal de Mgr Hermozilla. Ne va pas te mé-
« prendre, ma sœur, à ce nom pompeux de palais
« épiscopal ; ce n'est rien moins qu'une pauvre ca-
« bane, moitié bois, moitié boue, et couverte de
« paille. Ici, toutes les habitations sont de ce genre ;
« on s'y accoutume vite, vu que le climat est très
« chaud ; il suffit d'être garanti des rayons du so-
« leil et de la pluie, voilà tout. Les églises ne sont
« pas plus belles : un toit de paille, soutenu par des
« piliers de bois, que l'on couvre de tentures les
« jours de fête, rien de plus ; quelques planches mal
« jointes forment l'autel. Si les Annamites avaient
« la paix, ils pourraient, quoiqu'ils ne soient pas ri-
« ches, construire, à la gloire de Dieu, des temples
« un peu plus somptueux ; mais aujourd'hui on ne
« peut faire que des édifices d'un jour, qu'il soit fa-
« cile de détruire, quand circulent les nouveaux
« bruits de persécution.

« Après quelques jours, nous dirigeâmes nos pas
« vers le second Vicariat des Pères espagnols, qu'on
« appelle Vicariat Central. Nousdevions aller en bar-
« que, mais le vent étant contraire, nous ne pûmes
« nous rendre à temps à une certaine station, et il
« nous fallut changer de route et traverser, portés
« dans des filets, selon la coutume du pays, un
« grand nombre de villages païens, et même un
« grand marché, qui se tenait en travers du chemin,

« que nous devions tenir. Nous étions au beau mi-
« lieu de ce marché, vis-à-vis la demeure d'une cer-
« taine autorité du village, devant laquelle la règle
« est que les inférieurs doivent marcher à pied par
« respect, et nous nous donnions bien de garde d'ob-
« server la règle. Nos porteurs filaient au plus vite.
« On crie sur nous : — « Quels sont ces hommes qui
« ne descendent pas de leurs filets ? » Le catéchiste,
« chef de la bande, répond que ce sont des malades,
« gens de sa maison. — « Au moins, ajoute la senti-
« nelle, il faut abaisser le filet. » Les porteurs
« d'abaisser le filet. M. Legrand comprenait ce qui
« se passait, et, selon le langage du pays, il avait
« peur *dans son ventre*. Pour moi, je n'y entendais
« pas malice, et, voyant abaisser mon filet, je crus
« dans ma simplicité qu'il fallait descendre, et j'al-
« longeais déjà mes jambes. Vous concevez quelle
« besogne j'allais faire. Heureusement les porteurs
« ne me laissèrent pas le temps d'accomplir mon
« dessein, et remirent prestement le système sur leur
« dos. Si l'on avait fait une visite, tu penses quelle
« trouvaille, quel nid, quels oiseaux !

« A peu de distance, nous rencontrâmes un fleuve
« et plusieurs barques chrétiennes : nous nous jetâ-
« mes dans une, et vogue la nacelle ! Elle nous mena
« directement chez Mgr Diaz, vicaire apostolique du
« Tonkin Central. Deux courriers envoyés par
« Mgr Retord, notre vicaire apostolique, nous y atten-
« daient, pour nous prendre et nous piloter dans
« notre Mission.

« Après quelques jours de repos, nos dîmes adieu
« à l'hospitalité espagnole, si vraie, si franche, si
« cordiale, si noble, et nous entreprîmes notre der-
« nière étape, qui, pour cela, n'en était pas moins
« dangereuse.

« Nous allâmes la nuit, et en barque. Nous dûmes
« passer devant une citadelle, et devant un poste de
« 400 soldats occupés à garder le magasin de riz du
« roi. Rendus vis-à-vis la citadelle, nous fûmes inter-

« pellés; les gens de notre barque répondirent qu'ils « conduisaient un mandarin. On ne les crut pas « sans doute, car nous entendîmes aussitôt son- « ner la corne d'alarme et battre le tam- « bour, et une barque se mit à notre pour- « suite ; mais nous avions le devant, et elle ne « put nous atteindre. Une seconde barque nous sui- « vait, portant une partie de notre bagage ; elle fut « attaquée, mais elle se défendit avec ses rames, et « fit tant de manœuvres qu'elle put également « s'échapper ; quant au poste de 400 soldats, il ne « nous a pas inquiétés.

« Voilà en gros, ma chère sœur, comment on « voyage au Tonkin, le plus souvent la nuit, tantôt « en naviguant sur les fleuves, les ruisseaux et « même les rizières, avec un changement continuel « de barques ; tantôt portés, comme de grands sei- « gneurs, sur le dos de ses semblables, dans des « espèces de lits de sangle ou de hamacs, une natte « vous met à l'abri des regards indiscrets des pas- « sants ; tantôt à pied, sans chaussures, par de pe- « tits sentiers ménagés entre les champs de riz. Si « c'est le jour, on peut se tirer de la difficulté du « chemin ; mais la nuit il faut se résigner à mar- « cher clopin-clopant, à tomber dans les trous, dans « l'eau des rizières, dans la boue. Souvent c'est en « vain que l'on cherche la terre ferme ; chacun pour « soi dans ces moments périlleux, où, croyant poser « solidement le pied, vous glissez légèrement sur « une terre argileuse, et mesurez votre longueur par « le terrain. N'est-ce pas que voilà une manière de « voyager bien pittoresque ? Elle est bien un peu « pénible, mais je trouve qu'elle est pour le moins « aussi risible, et féconde en incidents pleins d'in- « térêts.

« Je dois te dire ce que l'on fait, en arrivant au but « du voyage. De même qu'en partant on a récité la « prière des itinéraires, en arrivant on récite la « prière d'action de grâces ; puis, vous vous lavez

« les pieds, et vous prenez une petite réfection. Le « lieu de la résidence est ordinairement *la maison* « *de Dieu*, c'est-à-dire la maison des gens employés « au service de Dieu ; des catéchistes y résident, et « habituellement y reçoivent et élèvent des enfants « qui alimentent les collèges de la Mission.

« Si c'est une heure convenable, on reçoit les vi- « sites : il faut se diriger vers un lieu destiné à cela, « où sont disposées diverses estrades, d'inégale hau- « teur selon la dignité des personnes. L'Evêque et « ses Missionnaires occupent la première ; après, « vient celle des prêtres indigènes ; puis, celle des « autorités civiles du village ; puis, celle du peuple ; « et encore, dans cette dernière catégorie, il y a un « ordre à observer. En avant, sont les hommes « et, en tête, les plus considérés, ce sont les hommes « en charge ; après, viennent les jeunes gens et les « enfants, puis, les femmes et les jeunes filles. Cha- « que catégorie salue à son tour : le salut pour les « hommes est de se prosterner jusqu'à terre, les « femmes saluent assises, joignant les mains, et « abaissant le front aussi jusqu'à terre. Les Anna- « mites sont stricts observateurs de ces règles de po- « litesse, qu'ils ont reçues de leurs ancêtres. Cette « politesse est la même dans le langage et le com- « merce de la vie sociale. Quand les salutations sont « terminées, et les compliments récités, et les pré- « sents offerts, on adresse quelques mots à l'assem- « blée, puis on la congédie ; l'on retient seulement « les hommes les plus importants, pour la conver- « sation régulière.

« Les Religieuses viennent faire leurs visites à « part ; car au Tonkin il y a des Religieuses qui « vivent séparées, du travail de leurs mains, sans « observer la clôture : on les appelle *Amantes de la* « *Croix*.

« Cependant, ma sœur, tu attends que j'écrive que « je suis arrivé à bon port. Ce fut le 13, à 3 heures « du matin, que je touchai le sol de ma Mission, et

« que je vis mon Vicaire Apostolique, Mgr Retord, « dont tu as lu beaucoup de lettres dans les Annales. « C'est un homme grand et encore vigoureux, mal- « gré plus de vingt ans de travaux et de fatigues. « Il a vu tomber à ses côtés beaucoup de Mission- « naires, les uns moissonnés par le glaive, les autres « victimes de l'insalubrité du climat, d'autres bri- « sés par les souffrances inséparables de la vie apos- « tolique. Mgr Retord a traversé les temps les plus « mauvais ; mais l'énergie de son âme, aidée du « secours divin, l'a rendu plus fort que toutes les « épreuves, et, au milieu des plus grande difficultés, « il a établi la Mission du Tonkin Occidental sur « le pied le plus florissant.

« Je trouvai Sa Grandeur occupée à faire une re- « traite d'Ordination ; Mgr Jeantet, coadjuteur, « doyen de tous les Missionnaires du Tonkin, était « venu pour aider Mgr Retord. En outre, deux Mis- « sionnaires avaient été amenés par les circonstan- « ces auprès de Leurs Grandeurs. Nous nous vîmes « donc six Européens réunis, deux Evêques et qua- « tre Missionnaires : cela n'arrive pas tous les jours « au Tonkin. L'Ordination eut lieu le 20 juillet, et « se fit en grande pompe, au son de la musique an- « namite, avec escorte de soldats en grand uni- « forme. Il y eut vingt-six Ordinands, dont trois « prêtres, cinq diacres, quatre sous-diacres.

« La Mission compte maintenant 75 prêtres indi- « gènes, bien instruits des devoirs de leur saint état, « la plupart zélés et vraiment recommandables ; ce « nombre ne pourra que s'accroître par la suite.

« Le Petit-Séminaire, établi près de la résidence « de Mgr Retord, compte près de 200 élèves, distri- « bués par classes, comme dans les Séminaires de « France ; il y a, en outre, plusieurs autres petits « collèges secondaires. Quand les Séminaristes ont « terminé leurs études, ils passent un examen, pour « être reçus catéchistes ; en ce temps ci même, ces « examens se tiennent ; il y a 40 aspirants. L'examen

« passé, avant que ne soit délivré le diplôme de caté-
« chiste, il faut que chacun convertisse au moins dix
« infidèles. Les théologiens sont choisis parmi les
« catéchistes, et ils ne sont admis aux Ordres,
« qu'après un long temps d'épreuve.

« Tu vois, ma sœur, qu'ici l'œuvre du bon Dieu
« prospère : l'an dernier, les catalogues se sont en-
« richis de 1.500 nouvelles conversions. Le nombre
« des chrétiens, dans toute la Mission, monte à
« 140.000 ; c'est un beau chiffre, mais le nombre des
« païens est énormément plus considérable ; les plus
« experts n'admettent pas un chrétien sur trente,
« ni même sur quarante païens, plusieurs même ad-
« mettent à peine un chrétien sur cent païens. Cette
« proportion donne pour la population du Tonkin
« un chiffre très fort et qui paraît incroyable, en
« regard de la petite étendue du pays ; mais il est
« certain que les villages se touchent presque tous,
« que la population regorge partout, que, du reste,
« le terrain est très fertile et la vie matérielle peu
« coûteuse.

« La persécution subsiste toujours dans les édits
« anciens, mais les mandarins ne persécutent pas
« avec autant d'ardeur que par le passé ; aussi la re-
« ligion jouit maintenant d'une sorte de calme, qui
« permet de faire l'administration dans les chrétien-
« tés. Cependant de nouvelles rumeurs commencent
« à circuler, et quoiqu'il n'y ait pas encore d'édit
« nouveau, plusieurs chrétientés, par précaution,
« ont détruit momentanément leurs églises.

« L'année présente semble devoir être une année
« de fléaux. La moisson du cinquième mois a man-
« qué, puis des sauterelles sont venues inonder le
« pays, où elles étaient jusqu'alors inconnues. Ces
« sauterelles volent, par nuées immenses, jusqu'à
« obscurcir l'air, elles dévorent tout dans les lieux
« où elles s'abattent. Nous avons reçu leur visite
« dans l'enclos de la communauté, elles tombaient
« comme une neige épaisse. Les élèves en ramassè-

« rent une grande quantité, nous en avons mangé : je les ai trouvées moins bonnes que les limaçons « frits. On dit qu'à la suite des sauterelles viennent « des abeilles ; ce serait un fléau plus terrible. Peut- « être Dieu veut venger le sang de ses martyrs, et « frapper ce pauvre peuple, afin de le convertir.

« Il est temps que je termine ma lettre. J'étudie la « langue avec ardeur, mais mes forces physiques ne « me secondent pas. Je ne suis pas malade, mais je « suis faible. Je me recommande à tes prières et à « celles de nos amis communs ; je prie aussi pour « vous tous.

« Mon cher père, je ne vous écris pas cette fois, « mais cette lettre est aussi pour vous. Je vous prie « de me croire toujours votre enfant respectueux, « soumis et aimant. J'ai pensé à vous le jour de la « Saint-Jean-Baptiste, et je me suis uni à la fête de « famille. Je vous embrasse tendrement.

« Je vous embrasse, mes frères Henri et Eusèbe, « et toi, chère Mélanie, dans les saints Cœurs de « Jésus et de Marie.

« Mon nom annamite est *Phane*, c'est le nom d'un « Missionnaire martyr. »

*A son frère Eusèbe.*

« Du Tonkin, 1er août 1854, fête
« de Saint-Pierre-ès-Liens.

« Mon Frère le poète,

« Je te prie de recevoir avec indulgence ces deux « ou trois couplets, que je me suis avisé de faire « pendant une nuit d'insomnie, sur l'air du Géné- « ral Bertrand quittant Sainte-Hélène : *Avant de* « *quitter le rivage*, ou, ce qui est la même chose, sur « l'air du cantique : *De tes enfants reçois l'hommage.*

## Chant du Missionnaire arrivant au Tonkin

Portés sur la brise légère,
Nous touchons le port désiré:
Salut! Salut! nouvelle terre!
Salut! Salut! sol vénéré!
D'Annam ils sont beaux les rivages
Comme un jardin délicieux,
Grandioses ses paysages
De monts entassés jusqu'aux Cieux! *(bis)*

REFRAIN

Noble Tonkin! terre par Dieu bénie,
Des héros de la Foi glorieuse patrie,
Je viens aussi pour te servir,
Heureux pour toi de vivre et de mourir. } *(bis)*

L'Eglise annamite s'élève
Ici-bas avec majesté,
Comme un temple qui ne s'achève
Qu'au soleil de l'éternité.
C'est là que mes frères travaillent,
Courbés sous le poids de leurs maux,
Et, valeureux soldats, bataillent
Contre les démons infernaux. *(bis)*

Le Seigneur a promis sa gloire
A tout victorieux soldat;
Mais pour obtenir la victoire,
Il faut prendre part au combat;
Allons donc gagner la couronne,
Pour être heureux il faut souffrir;
L'immuable décret l'ordonne,
Et pour vivre il nous faut mourir! *(bis)*

Déjà, dans cette arène sainte,
D autres sont entrés avant moi;
Mes yeux y contemplent l'empreinte
De leur sang versé pour la Foi:
Leurs noms sont au livre de vie:
Dieu les a proclamés martyrs!
Sur la route qu'ils ont suivie,
Ils m'ont laissé leurs souvenirs. *(bis)*

Seigneur, le Père de Famille
Invite à cueillir le bon grain,
Et je m'arme de la faucille,
Que me présente votre main;
Je me rends aussi vers la vigne,
Fouler avec vous le pressoir,
Travailler et me rendre digne
D'être admis au banquet du soir. *(bis)*

Seigneur, donnez-moi la prudence,
Et pour penser et pour agir,
Courage, zèle et puis constance,
Afin de ne jamais faiblir.
Je me mets sous votre tutelle,
Je suis faible, vous êtes fort!
Faites-moi demeurer fidèle,
Toujours, toujours jusqu'à la mort! *(bis)*

REFRAIN

Noble Tonkin! terre par Dieu bénie,
Des héros de la Foi glorieuse patrie,
Je viens aussi pour te servir,
Heureux pour toi de vivre et de mourir. *(bis)*

*Assomption.* — Je me porte beaucoup mieux. »

Le bonheur et la joie du nouveau Missionnaire, arrivé dans sa chère Mission, ne le cédaient en rien à son enthousiasme lyrique, et étaient véritablement débordants. Dans toutes ses lettres, écrites à cette époque, tout en ne parlant que de pertes matérielles, de privations, de fatigues, de dangers de toutes sortes, il ne peut s'empêcher de vanter les plaisirs du Tonkin. — Ah! c'est qu'il goûtait déjà excellemment cette paix surabondante, qui constitue la récompense *centuple*, que le Seigneur a promise — même pour cette vie — aux apôtres qui ont tout quitté pour le suivre.

Pour en donner une idée, nous çiterons encore les deux extraits de lettres suivants :

*Au Père Dallet.*

« 9 août 1854.

« Mon cher Ami,

«... Nous avons encore couru quelques autres pe-
« tits dangers, mais la divine Providence nous a tou-
« jours protégés, et nous a conduits en paix à Vinh-
« Tri, auprès de Mgr Retord, le matin du 13 juil-
« let 1854.

« Sa Grandeur était occupée à faire une retraite

« d'Ordination à 26 Ordinands. Nous trouvâmes « réunis auprès d'Elle Mgr Jeantet, le vénérable « doyen des Missionnaires du Tonkin, M. Néron, et « ce P. Theurel à qui j'avais adressé des adieux « pleins de larmes, il y a presque un an. — Qu'est-« ce que les probabilités, Père Dallet?... Voilà un « mois que je mène ici joyeuse vie, je savoure les dé-lices des plaisirs du Tonkin ; car, Père Dallet, il « fait bon vivre au Tonkin...

« Bientôt je vais aller étudier la langue dans un « petit collège, où je serai seul Européen. M. Theu-« rel prêche et confesse, et brûle le travail. Sa santé « est on ne peut meilleure. La mienne n'est pas bril-« lante, mais... que sert-il de courir?... vous savez « la fable. Les santés faibles peuvent mener loin, « et je me console. Adieu, à autres fois !....

« Du courage dans la vie ! Vive la joie quand « même !

« Voici une fameuse devise de sainte Thérèse, que « vous connaissez sans doute, mais que je veux néan-« moins vous transcrire, pour en rafraîchir votre « mémoire et la mienne : « Que rien ne te trouble, « que rien ne t'épouvante ! tout passe. Dieu est im-« muable. La patience tout obtient : qui possède « Dieu, rien ne lui manque. Dieu seul suffit. »

« J'ai oublié de vous dire que nos effets ont été « pillés en partie par les païens. Nous ne savons en-« core ce qu'ils sont devenus pour ce qui reste, mais : « qui possède Dieu, rien ne lui manque. »

*Au Père Mounicou* (1), *sous-procureur à Hong-Kong*

« 15 août 1854.

« Monsieur et honoré Confrère,

«... Vous ne savez pas ce que c'est que le Tonkin. « Vous avez entendu le chant qui en vante les plai-

(1) M. Mounicou était celui qui avait servi de professeur de chinois à Théophane, durant son séjour à la Procure. Il avait quitté le Séminaire de Paris en 1848.

« sirs (1). Ce n'est rien de dire, ni même de chanter ;
« il faut voir, goûter et sentir. Peut-être qu'un jour
« vous entreprendrez un pèlerinage vers cette terre
« bénie et sanctifiée, et alors... je vous promets les
« émotions les plus douces, les plus suaves, les plus
« délicieuses...

« En ce moment nous attendons, M. Legrand et
« moi, que les débris de nos malles nous parvien-
« nent ; car des brigands de païens, et des païens de
« brigands se sont avisés de les prendre en partie.
« Les caisses ont été défoncées, et chacun a dû satis-
« faire son bon plaisir de voleur. Néanmoins
« Mgr Hermozilla a pu en faire rendre une partie,
« l'orgue en particulier, je crois ; mais le Cin-
« nor ! ! ! (2) et la lampe !... et le lustre ! ! et l'étole !
« et la Sainte Vierge de 150 francs, et le cata-
« falque ! ! !... Le P. Pancrace disait avec *raison*
« dans sa *chanson* :

C'est ainsi que dans la vie
Ce qu'on croit tenir s'enfuit...

« La caisse de vin (3) a été ouverte, et les voleurs
« ne trouvant pas le vin bon, l'ont répandu par terre,
« pour avoir les bouteilles...

« Au Tonkin il y a des cinnors de diverses formes,
« et ils figurent fort bien dans les cérémonies reli-
« gieuses et les pompes tonkinoises : mais mon cin-
« nor, si jamais il apparaît dans ces lieux, sera sans
« contredit le roi des cinnors.

« Tout cela, cher Monsieur, c'est de la gaieté ; ce
« qui est sérieux, c'est qu'au Tonkin, il faut travail-
« ler dignement, faire bonne et sainte besogne, et

(1) Ce chant dont il est ici question, avait été composé par un des Missionnaires de passage à la Procure, et commençait par ces vers :

L'Asie est la perle du monde
Et le Tonkin son diamant !

(2) Espèce de cithare ou de mandoline.

(3) C'était la caisse qui contenait la provision de vin de Messe pour les Missionnaires et les prêtres indigènes.

« marcher droit dans le chemin déjà tracé. J'ai beau-
« coup à faire pour devenir un Missionnaire accom-
« pli, un prêtre selon le cœur de Dieu. Je ne veux
« pourtant pas, effrayé de l'entreprise, jeter le man-
« che après la cognée, non, mais j'ai confiance en la
« miséricorde et en la Providence de Dieu et la pro-
« tection de Notre-Dame et Reine, la Sainte Vierge
« Marie ; là, je trouverai du secours pour mon im-
« puissance. Si je vous dis ces choses, cher Père,
« c'est pour me recommander à vos saintes prières,
« à votre *memento* du Saint-Sacrifice ; de ce je vous
« garderai grande reconnaissance... »

Le milieu, dans lequel va se trouver désormais notre Missionnaire, sera on ne peut plus favorable pour développer d'aussi précieuses dispositions.

# CHAPITRE XIX

## AU TONKIN (1855)

Mgr Retord. — Grave maladie. — Maisons de Dieu. — Contrat de Communauté. — Orgue merveilleux. — Religieuses tonkinoises. — Mariage comme on en voit peu. — Rechute. — Retour à la santé.

Lorsque le P. Vénard arriva dans la Mission du Tonkin Occidental, celle-ci, par sa forte organisation, la phalange admirable de ses prêtres indigènes, le grand nombre de ses chrétiens, et surtout par l'héroïsme de ses martyrs, occupait sans conteste le premier rang parmi toutes les Missions de l'Extrême-Orient. Aussi était-elle considérée par les hommes de foi comme la Mission *belle entre toutes*. Les jeunes apôtres étaient fiers de prendre rang dans le bataillon d'élite de ses Missionnaires, sous la conduite de son héroïque capitaine, Mgr Retord.

Retord, la grande figure de l'apostolat catholique au XIXe siècle, qui avait pris pour devise : *Fac me cruce inebriari* (Faites que je m'enivre de la croix !), et, pour blason, les deux croix entrelacées de saint Pierre et de saint André, ses patrons. — Toujours persécuté, pauvre et fugitif, souvent traqué comme une bête fauve, et toujours debout, ferme et indomptable, au milieu des ruines qui s'amoncellent autour de lui, relevant les courages, soutenant les faibles,

réorganisant les œuvres, créant de nouveaux foyers de vie chrétienne... et toujours calme, joyeux et plein d'entrain.

Sous un tel chef, il n'y a pas lieu d'être surpris que son clergé, électrisé par son exemple, fût à son égard d'un dévouement sans bornes — que ses néophytes eussent en lui une telle confiance, qu'ils pensaient n'avoir plus rien à craindre, dès qu'ils étaient sous la sauvegarde de sa présence — que les païens remplis d'admiration par sa renommée, le proclamassent le *grand Roi de la Religion* — et qu'enfin les tribus sauvages elles-mêmes, après en avoir entendu parler, se soient imaginé, dans leur crédulité naïve, voir les bêtes féroces quitter leurs forêts, pour venir, sur son passage, *se prosterner devant lui et rendre hommage à sa sainteté*.

L'Europe elle-même ne resta pas étrangère à l'influence de son apostolat. Du fond de l'Asie, il l'édifie autant qu'il l'émeut par sa correspondance, qu'on dirait écrite avec le sang des martyrs, et qui a servi puissamment la cause de l'Eglise annamite, en excitant un intérêt universel pour son héroïsme et ses malheurs.

« On ne saurait croire, disait naguère un ancien Vicaire Apostolique du Japon (1), de quelle immense popularité le nom de Mgr Retord jouissait dans les Missions de l'Asie. Tout l'Extrême-Orient subissait son influence ; sans distinction de nationalité ni de culte, on vénérait en lui la plus haute expression du courage, de la capacité et de la vertu. »

Un des traits caractéristiques de la Mission du Tonkin Occidental était alors — comme il l'a toujours été depuis — la cordialité la plus intime, qui régnait entre tous les Missionnaires, et entre ceux-ci et leur Evêque : ce n'était pas seulement de la bonne harmonie, mais véritablement un même zèle, un même esprit, un même cœur, dirigés par le cœur,

(1) Mgr Forcade, mort archevêque d'Aix.

l'esprit et le zèle de l'Evêque. Mgr Retord possédait le rare talent de s'attacher intimement ses Missionnaires ; c'était le père avec ses enfants, dans toute la beauté de la vie de famille. Lui, qui connaissait si bien par expérience tout ce qu'il y a de dur, de pénible et quelquefois d'accablant dans la vie de Missionnaire, savait au suprême degré donner le change aux dégoûts et aux ennuis inévitables en bien des circonstances. Il encourageait souvent ses collaborateurs par mille petites industries qu'il savait inventer à tout propos ; il les égayait par son entrain, par des chants variés qui rappelaient la patrie ; et, pour exciter leur verve, il composait lui-même des airs et des refrains, qui, parmi eux, devenaient populaires.

Plusieurs fois également ses Missionnaires, heureux et fiers de leur chef, l'ont chanté dans leurs couplets, et il nous est parvenu jusqu'ici quelque chose de leur voix : « Mgr Retord est un grand capitaine, écrit M. Theurel à M. Dallet : aussi nous l'aimons de tout notre cœur, et dans un de nos chants le plus en vogue nous avons ce qui suit (sur l'air de *Gastibelza*, que nos Missionnaires se sont approprié) :

Honneur à toi ! notre grand capitaine !
Tes fiers guerriers
Aiment te voir moissonnant dans la plaine
Tant de lauriers !
Toujours charmés sur le champ de bataille
Par ta valeur,
Ils suivront tous à travers la mitraille
Ta noble ardeur ! *(bis)*

Et plus bas :

J'entends gronder le tonnerre et l'orage...
Fier mandarin,
Nous nous rions des transports de ta rage,
De ton rotin ! *(bis)*

Puis, s'excitant plus encore au combat, ils ajoutent :

Ah! voyez donc, quel sort digne d'envie!
Le vrai soldat
Avec bonheur sait exposer sa vie,
Dans le combat;
Pour lui la faim, les travaux et la chaîne,
Même la mort,
Sont des plaisirs sans mélange de peine,
Sont un trésor!... *(bis)*

Mgr Retord aussi désirait ardemment le martyre; dans les dernières années surtout, il y pensait souvent. La mort de MM. Schœffler et Bonnard, jeunes Missionnaires arrivés depuis peu au Tonkin, et moissonnés sous ses yeux au mois de mai 1851 et 1852, l'avait rendu quelque peu triste et soucieux; il était saintement jaloux, lui, le capitaine de plus de vingt années de fatigues, d'être oublié par le Seigneur. Il le témoigna à M. Bonnard, au moment de la détention qui précéda son sacrifice. Déjà, à l'occasion du martyre de M. Schœffler, il avait exprimé ses désirs dans un chant plein d'une rude énergie, que nous avons reproduit plus haut (1).

Nous avons vu que pendant une grande partie de son séjour à Hong-Kong, Théophane avait été souffrant : c'était un commencement de phtisie pulmonaire qui s'était déclaré, et le mal n'avait fait que s'accentuer durant le voyage. La médecine chinoise et annamite emploiera tous ses remèdes pour obtenir une guérison, mais en vain; et si le Missionnaire parvient plus tard à se débarrasser presque complètement du mal, il le devra d'une façon manifeste à l'intervention divine.

Nous allons entendre de la bouche même de Théophane les récits de ses souffrances, car il tenait à en informer ses amis, pour les préparer au grand sacrifice que tous pouvaient prévoir. Ainsi, jusqu'au dernier moment, ce sera le Missionnaire lui-même

(1) Page 177.

qui, sans s'en douter, écrira sa propre histoire : or, la pureté et l'amabilité de son style ne souffriront aucunement des misères de son corps ; son âme demeurera également sereine, elle le deviendra même chaque jour davantage ; et cette paix inaltérable, cette douce joie, chacun des traits de sa plume les fera passer agréablement sur le papier.

Théophane, écrit donc à son père au mois de mars 1855 : « ... La dernière lettre que je vous ai écrite « est datée du mois d'août ; j'étais alors avec Mgr Re- « tord, en sa résidence du collège de Vinh-Tri.

« A la fin du mois d'août, Monseigneur m'envoya « étudier la langue annamite dans un collège, au « village de Kè-Doan, et pour cela Sa Grandeur « m'adjoignit deux catéchistes, sachant parler un « peu latin. Je passai par Kè-Non, où se trouve le « Grand-Séminaire, dirigé par Mgr Jeantet, coad- « juteur. Je demeurai huit jours auprès de Sa Gran- « deur. Mgr Jeantet est âgé de soixante-trois ans, « et il y a trente-sept ans qu'il est venu en Mission ; « c'est un vieillard bien vénérable, et aussi bien ai- « mable. Ces huit jours s'écoulèrent comme une « heure : Sa Grandeur ne se lassait pas de me faire « des questions sur l'Europe, surtout sur la France, « patrie si chère au cœur du Missionnaire. J'avais « aussi grand plaisir à aller visiter les Séminaristes, « et à baragouiner avec eux les quelques mots an- « namites que j'avais déjà appris.

« Je m'en allai donc, comme je vous l'ai dit, étu- « dier la langue au petit collège de Kè-doan : un « mois s'écoula comme rien dans cette étude. Le « deuxième dimanche d'octobre, je me hasardai à « débiter un petit sermon, dans l'église du village, « en présence des chrétiens. Les premiers de l'en- « droit vinrent me féliciter ; ce n'est pas qu'ils eus- « sent compris grand'chose à mon allocution, mais « les Annamites sont forts sur la politesse et l'ur- « banité, et, bien que j'eusse fort mal parlé, ils ne « m'en faisaient pas moins de compliments.

« Quelques jours après, le bon Dieu permit que je « tombasse malade ; une maladie pestilentielle se « déclara dans la communauté, et je fus atteint des « premiers. Mes catéchistes me soignèrent avec « beaucoup de charité et d'attention ; Mgr Retord, « Mgr Jeantet, et M. Castex, provicaire de la Mis- « sion, m'envoyèrent des médecins pour me guérir, « et avec la grâce de Dieu, ils en vinrent à bout. Si- « tôt que je pus me tenir sur mes pieds, je changeai « d'air, et je m'en allai en barque à un autre vil- « lage, nommé Kè-Dam, où un prêtre annamite a sa « résidence principale. Il faut vous noter ce point, « que j'allai en barque à travers les champs, parce « que tous les ans, à cette époque, il y a une inon- « dation générale, causée par le débordement des « fleuves, résultat des pluies torrentielles sur les « montagnes de l'Ouest. Alors toute la campagne de- « vient comme une mer ; les villages mêmes sont « tout inondés, et les voyages alors par le moyen des « barques sont très faciles.

« Je me trouvai assez fort, le jour de la Toussaint, « pour dire une messe privée ; la veille, tout le vil- « lage se réunit dans l'église, pour me féliciter de « mon heureuse guérison. Les premiers de l'endroit, « en beaux habits de fête, vinrent me chercher et « me conduire solennellement à l'église, au son de la « musique et au bruit de nombreux houras. Vous « voyez, cher Père, que les Annamites aiment les « Missionnaires.

« Mais le soir de la fête de la Toussaint fut un « vrai revers de médaille. J'étais à peine couché « qu'on vint me réveiller, en m'annonçant l'arrivée « d'un mandarin, et en me priant de partir pour un « autre village. Quoique la nouvelle ne fût pas très « certaine, je me laissai faire et je déménageai. Je « fus porté avec mes effets, au milieu de la nuit, au « susdit village. C'est là ma première fuite nocturne; « depuis j'en ai vu plus d'une autre.

« Je demeurai huit jours dans la maison d'un

« brave chrétien qui me traita à merveille ; et, pour
« lui témoigner ma reconnaissance, je fis à toute la
« famille une large distribution de chapelets et de
« médailles.

« Je me rendis alors à un autre collège, situé dans
« le village de Hoang-Nguyen, où M. Castex a sa
« résidence principale. M. Castex était à faire l'ad-
« ministration des chrétientés, et ne revint qu'au
« mois de décembre. Je demeurai donc seul Euro-
« péen dans le collège, à la tête duquel est un Père
« annamite. C'est en ce lieu que je commençai à
« confesser, d'abord les élèves, ensuite les chrétiens ;
« mais je fis peu de besogne, car je retombai ma-
« lade d'une maladie de poitrine, qui me mit dans
« un état de langueur très alarmant.

« M. Castex revint accompagné d'un autre con-
« frère, M. Titaud ; puis un autre vint aussi nous re-
« joindre, M. Néron, et nous nous trouvâmes quatre
« Missionnaires. Vous pouvez juger quelles fêtes,
« quelle joie, quel abandon ! Après quelques jours
« de réjouissance mutuelle, M. Titaud remonta à
« son district. Quelque temps après, M. Néron se
« mit en devoir de revenir au collège de Vinh-Tri,
« dont il est supérieur ; mais ce cher confrère fut
« pris en descendant le fleuve, et il s'en est fallu de
« rien que nous eussions un nouveau martyr. Par
« une Providence spéciale, un soldat qui allait à la
« ville chercher du renfort pour conduire notre con-
« frère, rencontra un chef de canton de sa connais-
« sance, qui, ayant vu de quoi il était question, bien
« qu'il fût païen, délivra ce cher prisonnier. Il y eut
« une somme d'argent perdue assez forte.

« Vous voulez sans doute que je vous parle de ma
« santé un peu plus au long. Le premier de l'an eu-
« ropéen m'a trouvé allant de mal en pis, et c'est
« à peine si j'ai pu recevoir la visite des chrétientés
« venant souhaiter la bonne année aux Missionnai-
« res. Monseigneur m'envoya encore un médecin
« très habile, dont les médecines me firent un peu

« de bien ; mais après son départ, je retombai de « nouveau. M. Castex prenait de moi un soin inima- « ginable, et avait grande inquiétude et grand souci « à mon égard. Je dus cesser de confesser, de dire la « sainte messe, de réciter le bréviaire, de lire et « même de causer. Enfin, M. Castex me conseilla « une neuvaine aux saints Cœurs de Jésus, de Marie « et de Joseph, et voulut la faire avec moi (1). Nous « commençâmes le jour de la Purification de la « Sainte Vierge (2) ; dès lors je me suis rajeuni, et « depuis, mes forces sont assez bien revenues. Vi- « vent les saints Cœurs de Jésus, de Marie, de Jo- « seph ! !

« Sur ces entrefaites l'horizon s'assombrit : des « partis politiques et rebelles se sont formés dans le « Tonkin ; un nouvel édit du roi a paru, proscrivant « la religion ; des gens mal intentionnés ont dénoncé « aux mandarins les résidences des Européens ; le « collège de Kè-Vinh a été dispersé, Mgr Retord s'est « enfui, et se tient secrètement caché avec plusieurs « Missionnaires. Le mandarin de Kè-Cho, ville capi- « tale du Tonkin, a bloqué le Grand-Séminaire de « Kè-Non, mais Mgr Jeantet s'était enfui aux mon- « tagnes. Le mandarin n'a pris qu'un Père annamite « et un diacre, qu'il a même relâchés quelque temps « après, ayant consenti à recevoir de l'argent, une « somme énorme à la vérité, presque dix mille « francs ; mais au moins l'établissement de Kè-Non « est debout.

« Quant à M. Castex et moi, après avoir couru en « trois ou quatre lieux, nous avons fini par aller « nous cacher dans un coin d'une maison de reli- « gieuses, au village de But-Dong, où nous vivons en « vrais reclus, avec deux catéchistes, depuis plus

(1) De l'avis de ses confrères, qui le connaissaient bien, M. Castex était un véritable saint, très aimable et en même temps très mortifié.

(2) Cette date est à remarquer, en raison de la coïncidence avec la date du martyre, qui tomba ce même jour six ans plus tard.

« d'un mois. Nous nous proposons de remettre bien-
« tôt le nez à l'air, vu que l'orage semble se dissiper.
« Néanmoins, il faut être prudent, car le dénoncia-
« teur de Mgr Jeantet ayant manqué son coup, a
« promis sa propre tête au mandarin, si dans trois
« mois il ne livrait pas un Européen.

« La rébellion continue à s'organiser, elle veut
« rétablir sur le trône le descendant d'une ancienne
« dynastie ; on dit même que sous peu le nouveau
« roi va paraître. D'un autre côté, la misère est
« grande ; la moisson du riz a été mauvaise l'an
« passé, cette année elle est perdue en beaucoup
« de lieux, il y a une foule de gens qui souffrent de
« la faim. C'est chose bien digne de compassion : en
« Europe, l'on n'a pas l'idée de la misère publique de
« ce pauvre pays. Les fêtes du premier de l'an anna-
« mite, d'ordinaire si joyeuses, se sont passées cette
« année, assez tristement, et il n'est pas probable que
« le reste de l'année voie de meilleurs jours... »

Dans une lettre écrite à Mgr Pie vers le même temps, se trouvent quelques détails complémentaires..

D'abord, parlant de sa guérison, il dit : « ... Je
« me trouve en la compagnie d'un confrère bien ai-
« mable, M. Castex, provicaire de la Mission, *dont*
« *les prières n'ont pas peu contribué à obtenir ma*
« *guérison.* »

Puis, il ajoute :

« La langue annamite est langue chantante,
« comme le chinois. Elle n'a pas d'écriture propre,
« elle se sert des caractères chinois légèrement mo-
« difiés ; mais les Missionnaires ont inventé une
« écriture avec les lettres européennes et certains
« signes. Cette écriture est plus facile et plus claire
« que la chinoise, et tous les élèves de la Mission
« sont obligés de l'apprendre. L'annamite n'est pas
« une langue difficile, il faut assez peu de temps

« pour en avoir une connaissance passable ; mais « pour en posséder bien le génie et les finesses, il « faut un assez long exercice. J'ai commencé à con- « fesser et à prêcher, quoique je ne sois pas encore « bien savant.

« Je pense que quelques données sur la Mission du « Tonkin Occidental pourront ne pas déplaire à « Votre Grandeur. Il n'y a encore que peu de temps « la Mission du Tonkin Occidental comptait envi- « ron 230.000 chrétiens ; puis, elle a été divisée en « deux Vicariats, le Méridional, qui a pour Vicaire « Apostolique Mgr Gauthier, et l'Occidental, que « gouverne Mgr Retord, et qui compte maintenant « à peu près 130.000 à 140.000 chrétiens. Avec les « deux Evêques, il y a huit Missionnaires, 75 prêtres « indigènes, 30 théologiens, environ 300 élèves lati- « nistes, partagés en quatre maisons.

« Avant que les latinistes entrent en théologie, il « faut qu'ils soient reçus catéchistes, ce qui consiste « à passer un examen et à préparer dix païens pour « le baptême. S'ils en instruisent un plus grand « nombre, ils reçoivent en outre une récompense. « Quand ils sont reçus catéchistes, ils vont aider les « Missionnaires et les prêtres annamites, dans l'ad- « ministration des sacrements, et, quand ils ont été « éprouvés, alors seulement, ils sont admis au « Grand-Séminaire. Il y en a qui restent catéchistes « toute leur vie ; alors même ils gardent la conti- « nence, et ils habitent chez les Pères, ou dans des « maisons spéciales qu'on appelle *maisons de Dieu*, « instruisant les enfants, préparant les chrétiens à « la réception des sacrements, en un mot, aidant et « soulageant les Pères dans l'exercice du saint mi- « nistère.

« Les Missionnaires ont des districts, qui com- « prennent un certain nombre de paroisses, et où ils « peuvent, de concert avec les prêtres annamites, « donner cours à leur zèle et cultiver la vigne du « Père de famille.

« Les prêtres annamites sont instruits de leurs « devoirs, et vraiment recommandables par le dé- « vouement avec lequel ils accomplissent leur minis- « tère. Ils ont beaucoup de déférence pour les Mis- « sionnaires, et ne consentent jamais à s'asseoir sur « la même estrade qu'eux. Les chrétiens ont de leur « côté une véritable vénération pour leurs prêtres.

« De cette sorte, la Mission marche sur un pied flo- « rissant. Malgré les vexations dont la religion « est l'objet, la conversion des païens présente de « beaux résultats : il y a eu plus de 1.500 baptêmes « en 1853, et 1.458 en 1854. Néanmoins c'est encore « bien peu : *messis quidem multa*. Il est un point « dans la Mission qui me ravit, c'est que tous nos « biens sont en commun, comme autrefois chez les « premiers chrétiens, à cette différence que notre « Communauté n'existe qu'entre nous Missionnaires « d'une part, et les prêtres du pays de l'autre. Ce- « lui donc qui a le superflu le donne à la Commu- « nauté, et celui qui éprouve des besoins trouve tout « prêt ce qui peut le satisfaire.

« Sans doute, Monseigneur, Votre Grandeur at- « tend que je Lui dise un mot de l'état des choses « en ce qui regarde la persécution. Depuis le roi « Thiéu-Tri, père du roi actuel, la tête des Mission- « naires est mise à prix, et celui qui met sur la voie « pour en prendre un reçoit 30 barres d'argent (un « peu moins de 3.000 fr.). Cependant jusqu'ici les « Missionnaires, tout en prenant les précautions « convenables, ont pu se faire un certain champ « d'action ; quant aux Pères annamites, ils vont et « viennent avec assez de liberté. Mais voici qu'un « nouvel édit vient d'être lancé par le roi Tu-Duc, et « l'on ne sait pas encore quelles en seront les suites...

« Qu'adviendra-t-il de tout cela ? Dieu le sait. En « tout cas, il vaut mieux espérer que craindre, et « comme nous écrit Mgr Retord : « Jésus et Marie « ne nous abandonneront pas plus que par le passé; « prions donc un peu fort, et ayons bonne con-

« fiance ! Ne nous laissons pas décourager ni abat-
« tre par la tristesse ; et puis, si quelqu'un d'entre
« nous attrape la couronne du martyre, rien de
« mieux ! *Sicut fuerit voluntas in cœlo, sic fiet.* »

En annonçant au P. Mounicou, à Hong-Kong, sa guérison, notre cher Missionnaire fait bien comprendre qu'il n'a rien perdu de sa gaieté et de son entrain :

« 17 mars 1855.

« Hé ! Père Mounicou !

« Je suis encore vivant : il faut que vous disiez la
« messe d'action de grâces, que vous me promet-
« tiez dans vos lettres d'octobre et de décembre ; car,
« quoique ayant été malade, et malade à mourir, je
« me trouve actuellement ressuscité et vigoureux.
« Si vous voulez savoir le fin mot, c'est une neu-
« vaine à Jésus, Marie, Joseph, qui m'a redonné la
« vie. J'ai commencé par avoir la peste, quand j'étais
« à étudier l'annamite : depuis lors ma poitrine s'af-
« faiblissait sans relâche. J'allai trouver M. Castex
« à sa résidence de Hoang-Nguyen : ce cher confrère
« m'a prodigué les soins les plus assidus, et néan-
« moins il désespérait de moi. J'ai été astreint à un
« régime des plus sévères, j'ai bu des tasses de mé-
« decine de toute espèce ; cependant je déclinais de
« jour en jour. Enfin M. Castex m'a insinué de faire
« une neuvaine aux Cœurs de Jésus, Marie, Joseph :
« le premier jour de la neuvaine, je me suis trouvé
« comme rajeuni. C'était au commencement de fé-
« vrier ; depuis lors jusqu'à présent, 17 mars, je n'ai
« pas cessé de me bien porter...

« Je fais des merveilles avec mon orgue : jamais on
« n'a vu un instrument de cette nature ! Quand
« j'étais auprès de Mgr Retord, Sa Grandeur passait
« des heures entières à en jouer ; il m'a valu le
« grade *d'intendant supérieur de toutes les musiques*
« *instrumentales, vocales et autres, de chef suprême*

« *de toutes les harmonies et mélodies, et d'organiste* « *général* ! ! ! »

Ecrivant ensuite à sa chère Mélanie le P. *Phane* en prend occasion pour lui parler de nouveau des Religieuses tonkinoises :

« 26 mars 1855.

« Ma chère Mélanie,

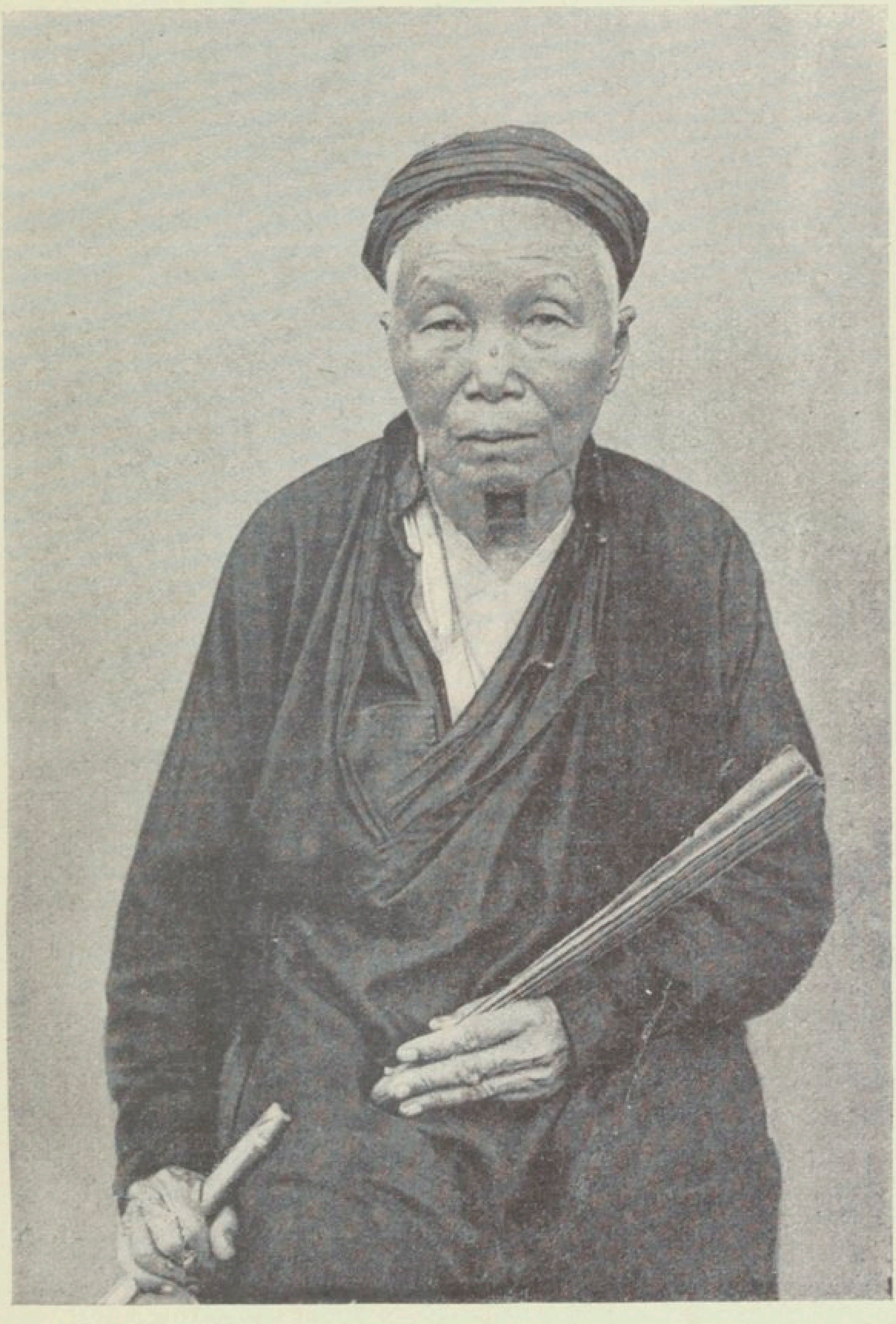
«... Tu voudrais être petit oiseau, chère sœur, et « venir voltiger autour de moi pour voir comment « je me tire d'affaire, au milieu de mes chrétiens. « Oh ! vraiment les rapports avec eux sont très fa- « ciles : les Annamites sont bons et ils ont pour les « Missionnaires un respect très grand. Jusqu'à pré- « sent, je n'ai pas pu faire l'administration des chré- « tientés, à cause des circonstances politiques du « pays, et parce qu'aussi je ne suis pas très savant « dans la langue ; mais néanmoins, quand j'étais « seul, très souvent les chefs des chrétientés sont ve- « nus me voir pour me saluer, et m'apporter quel- « que petit présent. Je ne pouvais leur dire que « quelques mots inintelligibles, ce qui leur donnait « grande envie de rire ; mais ils s'en gardaient bien, « de crainte de me faire de la peine. Quelquefois les « simples particuliers venaient aussi me saluer : « c'était un père de famille qui mariait un de ses « enfants et venait m'apporter la tête du cochon que « l'on avait tué pour la fête ; c'était quelque bonne « mère qui venait me recommander son fils partant « pour l'armée ; c'était quatre ou cinq pauvres fem- « mes qui s'étaient cotisées pour venir m'offrir un « petit panier de fruits, et me demander un cha- « pelet ou une croix, etc., etc. Je ne pouvais répon- « dre que quelques mots, et cependant mon monde « se retirait tout content.

« C'est la coutume des Annamites qu'un inférieur « ne se présente jamais devant un supérieur quel- « conque, sans offrir quelque présent. Du reste, si

« nos chers chrétiens ont quelque beau fruit, pren « nent quelque beau poisson, très souvent ils vien- « nent voir le Missionnaire pour le plaisir de les lui « offrir. Aussi, je t'assure, Mélanie, que j'aime beau- « coup les Annamites, et que je remercie Dieu de « m'avoir envoyé consacrer ma vie à leur service. « Ne va pas cependant te figurer que tout ici soit « roses : il y a aussi grand nombre d'épines. Mais je « ne puis pas maintenant te parler de mes peines, ni « même de mes joies ; quand j'aurai mieux connu « les unes et les autres, je serai mieux à même de « t'en parler avec vérité...

« Un mot cependant sur les Religieuses tonkinoi- « ses, car tu le demandes expressément. Elles sont « réunies en communauté sous l'autorité d'une ab- « besse, mais elles ne font pas de vœux ; c'est pour- « quoi elles peuvent être reçues très jeunes. Elles « travaillent les champs, ou bien elles préparent des « toiles de coton, ou encore elles vont vendre des pi- « lules, ce qui leur facilite le moyen d'administrer « le baptême aux enfants d'infidèles en danger de « mort. Elles vivent pauvrement, récitent beaucoup « de prières, se donnent la discipline, jeûnent plus « que les simples chrétiens. Au besoin, elles sont « d'excellents courriers pour porter les lettres, ce « qui n'a rien de choquant dans les mœurs du pays : « alors elles vont deux par deux. Elles portent aussi « les effets de la Mission, ce qui est souvent très « pénible ; mais elles sont faites à la fatigue, comme « toutes les femmes annamites ; les chrétiens les ap- « pellent du nom de *Sœurs*.

« Je te quitte, chère sœur Mélanie. Adieu ! Du cou- « rage dans la vie ! Prie pour moi qui suis, dans les « saints Cœurs de Jésus, Marie, Joseph, ton frère ai- « mant. »



UNE BONNE VIEILLE RELIGIEUSE TONKINOISE

*A son frère Eusèbe.*

« 26 mars 1855.

« Monsieur l'Abbé, c'est-à-dire
« Mon bien-aimé Eusèbe,

« Je me réjouis avec toi, je te félicite, je te com-« plimente sur le bonheur qui t'a été donné de rece-« voir la tonsure (1). Je ne pouvais certes pas devi-« ner une pareille nouvelle, et elle m'a fait d'autant « plus plaisir qu'elle était moins attendue. Tu as « donc pris la *bonne part : Dominus pars :* oui, c'est « la bonne part, garde-la bien, gardons-la bien ! Voilà « que nous tenons décidément le même chemin tous « deux, nous sommes enrôlés sous la même ban-« nière, dans le même régiment. Courage, mon « preux !

« J'admire comme tu as fourni une brillante car-« rière dans la Congrégation de la Sainte Vierge : « conseiller, trésorier, premier assistant, et proba-« blement maintenant préfet ! ! ! Admirable ! Moi, « je n'ai pas même réussi à être portier...

« Tu veux que je te parle de mes gentils Tonki-« nois. Au physique, ce n'est pas assurément la plus « belle race du monde, mais ce n'est pas non plus « la plus laide. Ce qui vaut mieux, ils ont le cœur « généralement bon, et si on sait les prendre par « leur endroit sensible, on en fait ce que l'on veut. « Ils ont beaucoup de foi, ils aiment beaucoup réci-« ter les prières, et il est rare qu'ils manquent la « prière du matin et du soir. Ceux qui peuvent se « rendre à l'église, y vont prier en commun, ceux « qui n'en ont pas la facilité suppléent chez eux.

« C'est une chose agréable à entendre que la « prière des Tonkinois, quand ils s'accordent bien « ensemble. C'est une harmonie qui me touche plus

(1) Mgr Pie, d'illustre mémoire, avait jugé bon d'admettre à la tonsure les élèves des classes supérieures, au Petit Séminaire de Montmorillon ; cette mesure fut inaugurée en 1854.

« que l'harmonie des plus belles musiques d'Eûrope. Il semble d'abord que, la langue ayant des « signes fixes qui font que c'est une langue chantante, il y ait monotonie dans le chant des prières. « Mais il n'en est pas ainsi, parce qu'on a su varier « les tons des diverses prières. J'aime beaucoup le « chant solennel des Litanies de la Sainte Vierge, « surtout les litanies de son saint et immaculé Cœur. « Mais l'action de grâces après la communion est « ce qu'il y a de plus touchant ; quand je l'entends, « je suis tout ému. Les Annamites ne savent pas « prier tout bas, et quand même il n'y a qu'une personne qui ait communié, elle n'en fait pas moins « tout haut son action de grâces, soit seule, soit aidée « des personnes préposées au chant. Les catéchistes « savent aussi chanter un peu le plain-chant, et « quelquefois ils chantent la grand'messe, mais alors « il y a toujours la musique du village qui accompagne ; elle consiste en quelques mauvais violons, « harpes, hautbois, tambours et cymbales. Les Annamites ne sont pas riches en airs de musique, et « depuis le commencement de la messe jusqu'à la « fin, ce n'est guère qu'un même air répété à satiété. « Dieu n'en est peut-être pas moins bien loué que si « c'était la plus belle harmonie, exécutée par les plus « habiles artistes. C'est l'harmonie du cœur plus que « la vibration quelconque des cordes qui plaît à « Dieu.

« Et les élèves latinistes, sont-ils bien savants ? Il « est difficile qu'ils le soient, n'ayant point de dictionnaires. A la fin de leurs études, ils comprennent à la lecture le *Catéchisme du Concile de* « *Trente ;* depuis quelques années, Mgr Retord a institué une classe de philosophie, et elle se fait en « latin. Tu te figures facilement qu'il n'est nul besoin d'enseigner *Ovide*, *Horace* et la *belle Mythologie* aux Tonkinois ; c'est pourquoi la controverse « des classiques est jugée par ici... »

Pour donner une idée de la simplicité des mœurs du peuple annamite, citons également un passage d'une lettre du Missionnaire à un ancien ami, vicaire à Saint-Loup :

«... Je suis sûr que le premier mariage que vous « avez fait n'a pas eu une cérémonie comme celui « que j'ai béni. Au Tonkin cela se fait tout simple- « ment : il n'y a pas un cortège pour conduire les « mariés comme en France. Ici, les mariés reçoi- « vent le sacrement de Mariage comme le sacrement « d'Eucharistie, sans plus de solennité. Or donc, mes « deux fiancés étant allés à confesse, et s'étant pré- « parés à recevoir le sacrement de Mariage, le jour « fixé, je sors, de grand matin, dire la messe dans « l'assemblée des chrétiens ; car au Tonkin on dit « la messe de très bonne heure. Mon catéchiste in- « vite les fiancés, âgés tous deux de 18 ans, à monter « près de l'autel. La jeune fille monte, et le fiancé, « où est-il donc ? Il ne paraît pas ; alors la jeune fille « est invitée à se retirer, et à revenir le lendemain. « Le lendemain, le jeune homme ne fait pas défaut ; « je bénis le mariage. Dans la journée, les deux nou- « veaux mariés, conduits par la sœur de la mariée, « vinrent me saluer et me remercier ; je demandai « pourquoi le marié n'était pas venu la veille ; il me « répondit qu'il ne s'était pas réveillé assez à temps « pour venir à l'église... »

La guérison de Théophane ne devait pas être de longue durée. Au mois de septembre, il annonçait une rechute très grave à sa famille :

« 14 septembre 1855.

« A mon père, ma sœur Mélanie,
« mes frères et mes amis,

« Du fond du Tonkin, j'envoie le salut dans le Sei- « gneur. Je pense que mes dernières lettres, datées

« de la fin mars de cette année 1855, vous sont parvenues ; depuis lors qu'ai-je à raconter qui puisse vous intéresser, mes bien-aimés ?

« Il a plu à la divine Providence de m'ôter la santé qu'elle m'avait accordée quelque temps auparavant : je suis retombé quelques jours après vous avoir écrit.

« Le mercredi-saint, je me rendis auprès de M. Castex, provicaire de la Mission, qui se trouvait au collège de Hoang-Nguyen ; le chemin n'était que d'un quart de lieue, mais la route était pleine de boue et d'eau. J'eus chaud, puis froid ; depuis lors mon état a été en empirant. Il m'a aussi fallu fuir le mandarin plusieurs fois, tantôt seul, tantôt avec mon confrère, ce qui n'a pas contribué, vous pensez bien, à me guérir. Les gens de mon entourage désespéraient de ma vie, on faisait les préparatifs pour mes funérailles ; mais voilà que le bon Dieu, qui mène aux portes du tombeau et en ramène, m'a envoyé un bon médecin qui m'a fait de bonnes médecines, et j'ai reparu à l'horizon de la vie, joyeux et plein d'espérance. J'ai reçu deux fois l'Extrême-Onction, en deux circonstances différentes ; et, à chaque fois, le sacrement de l'Eglise, en fortifiant mon âme, a relevé aussi mon corps malade et mourant.

« Je suis présentement à la Communauté de Kè-Vinh, où réside Mgr Retord, qui m'y a fait venir, pour que je complète ma guérison ; ce sera peut-être difficile, car il semble que j'ai un catarrhe chronique, qui même a déjà fait ravage dans le poumon gauche. Je ne sais pas la chose au juste, mais je pense que c'est cela ; car quand je sue, la partie gauche de mon visage, de mon front surtout ruisselle, et la partie droite n'a pas de sueur; en outre, les cheveux de la partie gauche de la tête sont toujours humides, et ceux de la partie droite sont secs. Cet été, la partie gauche du visage a été travaillée par les clous, mais il n'en a pas

« poussé un seul dans la partie droite. Le soir ou « le matin, j'ai souvent des oppressions de poitrine, « comme une sorte d'asthme ; et, presque chaque « matin, j'éternue beaucoup, je mouche, je crache, « ce qui m'empêche de dire parfois la sainte Messe, « quand mon nez est de difficile composition. J'ai « bon appétit et je mange bien, ce qui me permet de « continuer mes petites études journalières. Ne vous « affligez pas, chers amis, de ce que je suis ma- « lade, mais priez pour moi, afin que je mette à pro- « fit cette épreuve et que je sache faire tourner le « mal de mon corps au bien spirituel de mon âme « Assez sur ma précieuse personne !

« La persécution semblait devenir terrible au com- « mencement ; grâces à Dieu, elle n'a pas réalisé nos « prévisions. Ce sont nos bourses qui ont le plus « souffert : il a fallu fermer la bouche aux manda- « rins avec des barres d'argent. On peut bien dire « que nos chrétientés, déjà si pauvres, se sont sai- « gnées, afin de satisfaire à la rapacité des païens. « Oh ! comme le démon inspire peu les sentiments « d'humanité et de pitié ! Car voyez, chers amis, ce « pauvre peuple annamite toujours accablé de « fléaux ; chaque année, ou c'est l'inondation, ou « c'est la sécheresse ; presque jamais une complète « moisson n'arrive dans les greniers. Une écuelle de « riz, voilà toute la félicité et la bonne fortune du « peuple annamite, et il ne l'a pas souvent à discré- « tion tout le long de l'année. Cependant, messieurs « les mandarins, qui sont soi-disant les pères du peu- « ple, ne s'occupent qu'à le tracasser, à le piller, à « le sucer, comme de grosses sangsues ; en vérité, « il n'y a guère d'honnêtes gens dans la classe man- « darine. Les chrétiens surtout leur fournissent une « belle aubaine, eux dont le roi proscrit la religion, « et qui sont censés des rebelles et des traîtres. De- « puis les maires des villages jusqu'aux grands man- « darins des provinces, tous les dignitaires veulent « avoir leur part du butin ; il y a quelques excep-

« tions honorables, mais elles sont peu nombreuses.
« Souvent aussi, dans un village partie chrétien,
« partie païen, les chrétiens sont rançonnés pour
« avoir la liberté de conscience. O cupidité ! ô soif
« de l'or et de l'argent ! comme tu es exigeante, et
« que tu causes de mal à nos pauvres chrétiens et
« d'embarras aux Missionnaires ! Mais je ne veux
« pas maudire nos persécuteurs ; que le bon Dieu
« daigne éclairer leurs cœurs et les amener à con-
« naître sa loi sainte et les conduire au salut !

« Cette année, nous n'avons donc pas de martyr.
« Je n'ai entendu parler que d'un mandarin de sous-
« préfecture, qui a emprisonné un médecin et ses
« deux frères ; ce médecin, je le connais beaucoup,
« il est très pieux et très fervent. Lors de la persécu-
« tion du roi Minh-Menh, il a déjà confessé la foi ;
« présentement encore il est très ferme, et il est bien
« à espérer que cette affaire ne tournera qu'à la
« gloire de Dieu et à la honte du mandarin.

« Dans ma dernière lettre je vous annonçais une
« rébellion. Cette rébellion qui avait des ramifica-
« tions très étendues, et qui pouvait facilement ren-
« verser Tu-Duc du trône a avorté à cause de la mé-
« sintelligence des chefs. Le roi des rebelles a été
« pris, et, dit-on, s'est laissé mourir de faim ; il ap-
« partenait à l'ancienne dynastie des Lé, détrônée par
« la dynastie régnante, il y a cinquante ans à peu
« près. De sorte que ces fameux guerriers, qui an-
« nonçaient les plus grandes choses, se sont éva-
« nouis, et n'ont réussi à produire que de la confu-
« sion et des malheurs de plus dans le royaume.

« Bien que la persécution ne soit pas flagrante, le
« résultat de cette année pour l'administration des
« sacrements et le mouvement de prédication, sera
« très faible ; car avant de reprendre ses aises et ses
« franches coudées, il faut laisser reposer les esprits :
« ce n'est que peu à peu que le rat sort de son trou
« et se met en campagne.

« Grâce à la bienveillance du grand mandarin de

« la province où se trouve la communauté de Kè-
« Vinh, et grâce à quelques petites barres d'argent,
« Mgr Retord a pu revenir à sa résidence principale.
« La grande affaire de Kê-Non, à la suite de laquelle
« le vénérable Mgr Jeantet avait été forcé de fuir,
« cette affaire est pacifiée, et Sa Grandeur est re-
« tournée diriger comme de coutume le Grand-Sé-
« minaire. C'est ainsi qu'après la tempête vient le
« calme, et que le Seigneur sait accorder aux siens
« toute protection et tout secours, afin que les mé-
« chants ne dominent pas et ne se prévalent pas de
« leurs forces.

« Depuis le mois de janvier, je n'ai point reçu de
« vos lettres. Il me tarde d'avoir de vos nouvelles et
« de savoir si vous vous portez tous bien. Eusèbe est
« sans doute sur le point d'entrer au Grand-Sémi-
« naire. Que je serais content de voir ce bel abbé,
« ce petit frère d'autrefois qui, je l'espère, fera un
« bon séminariste, et sans doute un bon prêtre un
« jour.

« Je m'arrête ici. Excusez-moi, si je n'écris pas
« plus longtemps ; les lettres me fatiguent beaucoup.
« Que le bon Dieu et la Sainte Vierge vous gardent
« bien, cher et vénéré père, et toi aussi bonne sœur,
« et toi cher Henri, et toi frère l'abbé ! Que la joie
« et le bonheur soient avec vous ! Je vous embrasse
« tendrement, un à un. — Votre très humble et très
« aimant. »

La santé du pauvre Missionnaire était bien altérée, puisqu'il n'hésitait pas à instruire sa famille de tous les détails de ses nombreuses maladies. Cependant, il ne disait pas tout à fait le dernier mot, le laissant seulement deviner ; mais M. Theurel, son ami, qui le voyait s'éteindre peu à peu, écrivant à M. Dallet, dit à ce sujet, avec tristesse : « M. Vénard, qui ne se sentait pas la force d'écrire une lettre, a voulu néanmoins vous adresser quelques lignes, mais c'est là son dernier effort ; ce pauvre ami est

malade presque depuis son arrivée au Tonkin, il est bien faible, a déjà reçu deux fois l'Extrême-Onction, et il n'est pas sûr qu'il se rétablisse, de manière à travailler beaucoup. Ce n'est pas à moi à vous dire combien c'est dommage ! »

L'exacte vérité, qu'il n'avait pas osé dire à sa famille, Théophane la révèle lui-même à son ami, le P. Dallet, dans ces quelques lignes, dont parle M. Theurel :

« 16 septembre 1855.

« Et moi, je m'éteins peu à peu comme une chan-
« delle, je ne tiens à la vie que comme par un che-
« veu. Je suis à peu près abandonné des médecins.
« Vive la joie quand même ! Voici peut-être le der-
« nier mot que vous recevrez de moi. Priez pour
« moi, afin que, si le corps périt, au moins l'âme soit
« sauvée ! Que Jésus et Marie vous protègent ! Nous
« nous verrons dans la patrie ! Adieu ! »

Le Bon Dieu, qui voulait montrer aux yeux de tous, tout ce qu'il y avait de providentiel dans l'existence de son petit serviteur, à qui il réservait de si glorieuses destinées, le rappela encore une fois à la vie, contre toute espérance ; puis, le laissa, un peu plus tard, retomber de nouveau, et enfin, le guérit presque complètement ; et, pendant tout ce temps, le soutint au point de lui permettre de travailler toujours comme un fort et vigoureux ouvrier.

Dans la lettre suivante, il annonce donc à sa sœur son retour à la santé :

« 1er décembre 1855.
« Au village de Vinh-Tri, dans la Mission
« du Tonkin Occidental.

« Ma chère Mélanie,

« J'ai écrit, il y a deux mois, une lettre commune
« à mon père, à toi et à mes frères. Une autre occa-
« sion se présentant d'envoyer des lettres, j'écris en-

« core celle-ci, et je te l'adresse à toi, ma bonne « sœur, afin que tu la communiques à notre père, à « Henri, à Eusèbe et aux amis. Ce n'est point que « j'ai grand récit à faire ; car depuis deux mois, je « n'ai point changé de lieu, je suis toujours auprès « de Mgr Retord, avec trois autres confrères, au « collège principal de la Mission.

« Quelque chose qui te réjouira le cœur, c'est que « ma santé est bien meilleure : mon côté gauche, si « malade, est redevenu presque aussi fort que le « côté droit. Je suis assez peu sensible au vent froid « du Nord, qui règne en cette saison, signe non équi- « voque que la poitrine est encore bonne ; enfin, j'ai « repris l'étude de la langue annamite, que j'avais « dû interrompre. C'est pourquoi je t'invite à re- « mercier le bon Dieu, la Sainte Vierge et saint Jo- « seph, avec moi, pour cette précieuse faveur de ma « santé en partie revenue.

« Peu à peu la paix troublée par l'édit du roi re- « vient chez nous et autour de nous, et la confiance « succède à la peur. Néanmoins, les petits mandarins « vexent toujours beaucoup, pour avoir de l'argent, « et les Missionnaires ne peuvent encore aller faire « l'administration des chrétientés comme par le « passé. Voilà la raison pour laquelle nous nous « trouvons encore quatre réunis avec Sa Grandeur, « Mgr Retord. Mais le collège est assez en paix, « grâce à la protection du grand mandarin de la ville « voisine, qui, bien que païen, est l'ami et le protec- « teur des chrétiens, et spécialement a la bonté de « s'intéresser aux affaires du village, dans lequel ce « collège est situé. Cette amitié est bien un peu une « amitié achetée ; cependant, de quelque nom qu'on « l'appelle, elle nous est fort utile. Grâce donc à la « bienveillance de notre grand mandarin, nos élèves « étudient comme de coutume, Monseigneur peut « gouverner assez tranquillement la Mission, et « même officier pontificalement, en grande pompe, « les jours de grande fête, et nous pouvons en plein

« jour aller nous promener à notre gré dans toute « la longueur et la largeur du jardin cultivé par les « élèves, faveur dont peut-être tu ne sens pas tout « le prix, mais que tu comprendrais mieux, sans « doute, si pendant quelques mois on t'avait con- « damnée à garder la chambre, sans pouvoir ni « chanter ni parler trop haut.

« A quelque distance de nous, Mgr Jeantet n'est « pas si favorisé, car les espions sont revenus au lieu « où Sa Grandeur dirige le Grand-Séminaire, en « sorte qu'Elle est obligée de se tenir cachée très « étroitement. Le village relève d'une autre ville, « dont le grand mandarin n'est pas si compatissant « que le nôtre pour les chrétiens.

« Dernièrement les esprits ont été mis en émoi par « l'apparition d'un navire de guerre anglais à Tou- « rane, près de la capitale du royaume en Cochin- « chine. Le gouverneur général de Hong-Kong, et « plénipotentiaire de Sa Majesté Victoria, est venu, « pour proposer sans doute un traité de commerce à « Tu-Duc, le roi annamite ; mais celui-ci n'a pas « voulu recevoir les dépêches, en sorte que les An- « glais se sont retirés sans rien faire, ce qui s'appelle « vulgairement, je crois, se casser le nez. A la suite « de cette affaire, Tu-Duc et ses ministres, qui n'ont « pas sans doute la conscience en paix dans leur en- « treprise de persécuter Notre-Seigneur Jésus-Christ « et la Sainte Eglise, se sont imaginés que ce sont « les chrétiens qui ont appelé les Anglais ; aussi avis « a été donné aux mandarins des provinces de sur- « veiller de près les disciples de Jésus. Mais le roi « s'inquiète fort mal à propos, car les chrétiens sont « parfaitement innocents dans cette affaire... »

# CHAPITRE XX

## AU TONKIN (1856-1857)

L'Immaculée Conception et la guerre d'Orient. — Retraite. — Inondation. — Portrait du bon missionnaire. — Maladies. — Cautérisation à la tonkinoise. — Ambassade de Montigny. — Difficultés de l'évangélisation.

Durant les temps de persécution au Tonkin, la réception des lettres et même des objets les plus indispensables pour le culte, comme la farine pour la fabrication des pains d'autel et le vin pour la messe, souffrait quelquefois des retards très considérables. On était ordinairement obligé d'envoyer à Hong-Kong des catéchistes, hardis et entreprenants, qui se dévouaient, souvent au péril de leur vie, à aller les chercher. Il pouvait arriver parfois que les Missionnaires du Tonkin se trouvassent, des années entières, sans communication avec le reste du monde.

Pendant l'année 1855, il en avait été ainsi, comme le constate notre cher Missionnaire, dans la lettre suivante :

« 5 mai 1856.

« Mes bien-aimés Parents et Amis,

« Il y a seize mois que je n'ai reçu aucune lettre de « France, et j'ai quelque impatience d'en recevoir : « jamais encore notre chère correspondance n'avait

« souffert pareil retard. Cela m'est une épreuve sen-
« sible, mais enfin, que la volonté du bon Dieu soit
« faite ! Il y a eu quelque malentendu qui aura em-
« pêché notre Procureur d'envoyer les effets de la
« Mission comme à l'ordinaire. En ce moment nos
« courriers se préparent à partir pour Hong-Kong,
« par l'occasion des navires chinois, et je vous en-
« voie cette lettre par leur entremise.

« J'ai appris par la voie des Missionnaires de Co-
« chinchine que le Saint Père a défini le dogme de
« l'Immaculée-Conception de la Sainte Vierge, et
« toutes les fêtes qui ont eu lieu dans le monde en-
« tier, surtout en la belle patrie de France, pour cé-
« lébrer la Reine du Ciel et de la terre, et je me suis
« uni de plein cœur aux concerts de félicitations et
« de louanges que l'univers entier envoie à Marie.

« J'ai appris aussi les hauts faits de nos braves en
« Orient, et je suis un peu impatient de savoir la
« prise de Sébastopol. Jamais la France n'a eu plus
« belle cause à défendre, et je prie chaque jour pour
« l'heureux succès de ses armes. Ici aussi, et dans
« tout l'Extrême-Orient, les cœurs se tournent vers
« la France, et désirent voir son drapeau flotter sur
« les terres païennes ; car il y a aussi beaucoup d'op-
« presseurs en Chine, au Japon, en Corée, en Co-
« chinchine, au Tonkin. Si le bon Dieu daignait ou-
« vrir le cœur de l'Empereur des Français, et lui
« faire prendre en pitié les chrétiens opprimés sous
« le joug des tyrans païens, le nom de Louis-Napo-
« léon serait béni et acclamé par une foule de pau-
« vres opprimés.

« Depuis mes dernières lettres, écrites à la fin de
« l'année 1855, la persécution a fait une noble vic-
« time : un de nos prêtres, nommé Huong a été pris
« et couronné du martyre ces jours derniers (1). Cela
« n'a pas empêché Mgr Retord d'envoyer ses Mission-
« naires faire l'administration pendant le Carême,

(1) Le P. Huong fut décapité le 27 avril 1856. Il a été déclaré Bienheureux en même temps que Théophane.

« et, grâce à la protection de Marie, nous n'avons pas « eu de graves sinistres, et il ne nous a pas fallu « prendre plus de précautions, pour nous cacher, « que dans les temps ordinaires.

« Pour ce qui me concerne, j'ai accompagné Sa « Grandeur dans la visite de deux paroisses, où le « travail a été comme un feu roulant. Sa Grandeur « est venue célébrer la fête de la Semaine Sainte, au « même lieu où je me trouvais malade l'an dernier, « à pareille époque ; tout s'est opéré assez en paix, « autant que l'on peut appeler paix notre position « dans ce pays.

« Vous avez sans doute peine à comprendre com- « ment, nous tenant cachés, sans cesse sur le qui- « vive et en alerte, et nos têtes étant mises à prix « d'argent, nous pouvons réaliser des fêtes et par- « ler de paix. Moi-même je ne le comprends pas « très bien : cependant un petit mot explique tout, « à savoir : que le bon Dieu veille sur les siens, et « que la Sainte Vierge Marie nous protège. Du reste, « si nous et nos chrétiens réussissons à prendre quel- « ques heures de liberté, c'est bien peu de chose, « comparé au cercle de vexations et de contrainte « dans lequel il nous faut vivre ; et vous savez que « lorsque les rats se hasardent à gagner le large, « c'est pour peu de temps, et ils ont vite fait de re- « joindre leurs trous. Nous aussi, nous nous jouons « de la griffe du chat, nous payons d'audace ; mais « nous sommes prudents, et nous ne marchons, haut « la tête, qu'après avoir bien regardé autour de nous, « pour nous assurer que les méchants n'y sont pas.

« Permettez-moi, mes amis, de m'arrêter ici. Quoi- « que guéri, cependant je suis faible, surtout au mo- « ment où je vous adresse cette lettre... A Dieu, à la « vie, à la mort ! Priez pour votre Missionnaire. Sa- « lut aux amis.

« Votre très respectueux et aimant. »

La suite des nouvelles se trouve dans une autre

lettre à sa famille, datée du 2 octobre 1856, et écrite de Vinh-Tri :

«... Ma dernière dépêche, envoyée aux environs de « Pâques de cette année, vous annonçait un grand « mieux dans ma santé : ce mieux a diminué peu à « peu pendant les chaleurs tropicales de l'été, et m'a « échauffé tellement le corps que j'ai été comme sous « l'action d'une petite fièvre continuelle, qui ne cons- « tituait pas une maladie proprement dite.

« A la Saint-Pierre, Mgr Retord a convoqué tous « ses Missionnaires auprès de lui et de son coadju- « teur Mgr Jeantet, au collège de Kè-Vinh. Nous « avons fait une retraite commune, et avons passé « une quinzaine de jours dans la paix la plus déli- « cieuse, en dépit des mandarins dont les espions « rôdaient dans les environs ; nous avons chanté « force cantiques et chansons de la France, et pris « ainsi, dans les communications de l'amitié, de « petites vacances, ce semble, bien légitimes.

« Au moment de nous séparer, des lettres de nos « confrères de Cochinchine sont venues couronner « nos petites fêtes, en nous apprenant les magnifi- « ques succès des armées alliées, la paix de l'Europe, « la naissance d'un fils à l'Empereur, et les détails « les plus consolants sur les fêtes de la proclama- « tion du dogme de l'Immaculée-Conception, et la « jubilation des peuples à l'occasion de cet événe- « ment si longtemps désiré ; et enfin, la mission don- « née par l'Empereur à M. de Montigny, nouveau « ministre plénipotentiaire en Chine, de négocier ef- « ficacement avec le roi annamite, à l'effet de faire « cesser l'oppression tyrannique, qui pèse sur les « chrétiens de ce pays et sur les Missionnaires fran- « çais, dont ce roi cruel, digne fils de ses pères, a « versé le sang innocent.

« Nous nous disposions donc alors à nous disperser « et aller chacun dans notre district ; déjà trois con- « frères sur huit que nous étions, plus leurs deux

« Grandeurs, avaient pris congé des autres, quand
« arriva une inondation épouvantable telle que, de
« mémoire de vieillard, il n'y en a pas eu encore de
« semblable dans le pays, et nous retint captifs au
« lieu où nous nous trouvions. La crue a duré un
« grand mois, et les eaux ont couvert quatre grandes
« provinces, après avoir brisé les digues des fleuves,
« en grand nombre d'endroits. Le riz nouvellement
« semé a été complètement perdu ; celui de la der-
« nière récolte a été submergé et s'est pourri en

UN VILLAGE TONKINOIS PENDANT L'INONDATION

« grande partie ; plusieurs villages ont été anéantis,
« et des miliers de personnes ont perdu la vie ; il y
« a une innombrable quantité de maisons, maisons
« de bois couvertes en paille, qui ont été renversées,
« ou au moins ont perdu leurs murs de terre. Ceux
« qui habitent près des montagnes, y sont allés cher-
« cher un lieu de refuge; d'autres se sont sauvés, avec
« ce qu'ils ont pu emporter, sur la partie encore intacte
« des digues où ils n'avaient aucun abri et presque
« pas de vivres. Le plus grand nombre des inondés
« a dû garder le logis, et lutter contre l'action des
« eaux toujours montantes. Il fallait continuelle-
« ment exhausser les quelques planches qui consti-
« tuent le plancher de la maison, et, dans un grand
« nombre de cas, d'étage en étage, l'on est monté jus-

« qu'au toit qu'il fallait alors percer pour pouvoir « recevoir l'air extérieur.

« Dans les endroits accoutumés à la petite inonda- « tion de chaque année, on a pu se tirer assez bien « d'affaire avec les barques dont on se pourvoit ha- « bituellement ; mais combien de lieux dépourvus « de barques ? Et dans ce cas, jugez quelle existence « pénible, quelles souffrances pour ces malheureux? « Je ne parle pas des animaux domestiques, dont un « grand nombre a succombé, ni des arbres dont « beaucoup d'espèces ne supportent pas d'être bai- « gnés par l'eau et ont péri. A force de travaux con- « tinués jour et nuit, nos élèves sont parvenus à « construire des digues, et à garantir l'église, et un « petit coin de terre où nous sommes allés nous ré- « fugier, l'eau ayant gagné la maison de Monsei- « gneur.

« C'est sur ces entrefaites que je suis tombé malade « d'une fièvre violente avec crispations nerveuses et « accès d'asthme, et c'est dans l'un des accès les plus « brûlants que vos lettres sont venues doucement « me rafraîchir, comme la rosée du matin relève la « plante affaissée et flétrie; et ne prenez pas mes pa- « roles pour une simple figure, car en vérité par la « lecture de vos lettres, la joie que je ressentais in- « térieurement a réagi sur mon corps, et l'accès de « fièvre a beaucoup diminué. Cependant, les méde- « cins annamites m'ont encore relevé ; mais comme « je faisais tout joyeusement et bellement une bonne « convalescence, une fièvre typhoïde m'a jeté de nou- « veau à bas, et m'a mis encore une fois en face de « la porte de l'autre vie ; et pourtant je ne suis pas « entré, puisque c'est bien de ce monde que je vous « écris la présente. Mgr Retord et mes confrères ont « dit chacun une messe à saint Pierre d'Alcantara, « à qui, dit sainte Thérèse, rien n'est refusé dans le « ciel, et sous la protection duquel il est donc bon « de se mettre. Il suit de tout ce *mic-mac* de fièvres « que je me trouve toujours sur mes deux jambes,

« un peu faible, mais ayant bon appétit. Il n'y a « qu'un petit asthme qui vient chaque matin me ré« veiller de trop bonne heure, et qui retarde ma gué« rison. Mon côté gauche n'est plus si mauvais, et « puisque le bon Dieu m'a gardé jusqu'ici, il y a es« poir probable que sa Providence me gardera en« core un peu plus longtemps. Je lui demande qu'il « daigne aussi tous vous garder... »

C'est à la suite de la retraite et des quelques jours de repos, dont il vient d'être question, que le grand évêque d'Acanthe traçait ce portrait du bon et vrai Missionnaire, que notre jeune apôtre semblait déjà reproduire exactement dans chacun de ses traits. — Parlant d'abord des longues conversations qui remplirent les journées de repos : « Dans ces entretiens, disait-il, les vétérans rallument leur zèle refroidi à la flamme ardente des nouveaux, et les débutants s'instruisent de la prudence et de l'expérience des anciens ; enfin, chacun remonte sa petite machine spirituelle, pour la faire aller et plus vite et plus juste ; met en accord les cordes de sa harpe apostolique, pour lui faire rendre des sons et plus harmonieux et plus forts, c'est-à-dire, pour parler sans figure, que chacun s'exerce à devenir de plus en plus un *bon* et *vrai Missionnaire*.

« Ce mot dit tout à ceux qui savent de combien de qualités et de sublimes vertus doit être doué un apôtre : constance inébranlable, fermeté invincible, humilité profonde, pureté exemplaire, patience à toute épreuve, détachement absolu de tout ce qui est terrestre, abnégation entière de soi-même et de sa propre volonté, résignation totale à la volonté divine, tendre amour pour la croix et les souffrances, haine implacable pour toutes les joies illicites de la chair et du monde, simplicité d'enfant, ardeur de jeune homme, expérience de l'âge mûr, prudence de la vieillesse, douceur angélique, caractère égal dans

toutes les circonstances de la vie, foi robuste, accompagnée d'un parfait repos d'esprit dans les vérités révélées ; espérance sans ombre de découragement, même lorsque tout paraît perdu ; charité sans bornes, avec un cœur d'or et vaste comme l'univers ; amour divin par-dessus tout, avec une âme de feu, dont la flamme rayonne sur la terre et s'élève jusqu'aux cieux ; tels sont les attributs d'un bon et vrai Missionnaire.

« A ce portrait, ne pensez pas que j'aie voulu vous retracer mon image, ni que tous mes confrères soient déjà doués des qualités et vertus comprises dans ce programme ; certes, ils seraient trop heureux s'ils étaient arrivés au sommet d'une si haute perfection ! mais cela signifie qu'ils se sont comme enrôlés sous une même bannière, pour tâcher de les acquérir peu à peu, avec le secours de la grâce; et déjà, on peut l'avouer avec franchise comme sans orgueil, les apôtres du Tonkin ont fait des progrès sensibles dans cet exercice généreux.

« On peut, à juste titre, louer leur bon accord, leur estime et leur charité mutuelles, leur déférence réciproque et leur disposition à se sacrifier les uns pour les autres, je vous assure que c'est là une bien grande consolation et pour moi et pour eux... »

Vers le milieu de l'année 1856, eut lieu, sur les côtes d'Annam, dans les conditions les plus défectueuses, un semblant de démonstration politique, qui devait donner un peu de relief à la mission de Montigny auprès de Tu-Duc. Celui-ci en prit ombrage, et y répondit par un redoublement de fureur contre la religion chrétienne. La persécution va devenir de plus en plus sanglante, pour atteindre bientôt son paroxysme en 1858.

En attendant, laissons notre futur martyr nous raconter, avec sa sérénité habituelle, la suite des événements, surtout de ceux qui le concernent :

« Juin 1857. Au village de la *Source*
« *jaune* (Hoang-Nguyen).

« Bien cher et vénéré Père,

«... Tout d'abord, je me dis que vous êtes impa-
« tient, cher et vénéré père, ainsi que ma bonne Mé-
« lanie, et mes bons frères et mes amis, de savoir
« où j'en suis de ma santé. Or, voyez par les lignes
« que je viens de tracer, que ce n'est pas la main
« d'un mourant qui tient la plume ; bien au con-
« traire, c'est la main d'un vivant, qui se propose de
« remplir les quatre pages de cette lettre, avec le
« meilleur entrain du monde. — Je suis donc guéri,
« fort et robuste, direz-vous ? — Oh ! non, pas si vite
« en besogne, mais les forces reviennent peu à peu,
« et il y a espoir que le mieux se continuera. Par
« exemple, supposons que la mort soit comme une
« forteresse, un Sébastopol à détruire. Eh bien ! je
« vous dirai que les tranchées sont fort avancées, et
« que mes batteries font de terribles dommages à la
« place. J'aime assez croire même que j'ai pris Ma-
« lakoff d'assaut. Mais demanderez-vous, comment
« suis-je arrivé à un si heureux résultat ? Voici :

« A la fin de l'année 1856, j'étais devenu phtisique
« et asthmatique prononcé, sans espoir de guérison
« que la résurrection générale ; alors j'ai pris l'avis
« de Mgr Retord, et je me suis décidé à subir une
« opération très délicate, que la médecine chinoise
« n'emploie que dans les cas de maladie extrême.
« J'appellerai cette opération *cautérisation* (en an-
« namite, cela se dit *Phep-Queou*) : elle consiste à
« brûler de petites boulettes d'une certaine herbe,
« un peu semblable à l'absinthe, en certaines parties
« du corps.

« Dans le corps de l'homme, il y a 360 points où
« l'on peut brûler, selon les différentes maladies.
« Vous avez mal aux yeux, on vous brûlera, en un
« petit point qu'il faut chercher, entre le pouce et
« l'index ; une femme ne peut accoucher, on lui

« brûle quelques boulettes sur le petit doigt du pied, « et son enfant vient heureusement à la vie. Ainsi « des autres maladies. Le point difficile, c'est de « trouver juste l'endroit où il convient de brûler ; car « si l'opérateur se trompe, il peut estropier, rendre « un homme boiteux, aveugle, lui mettre la mâ- « choire de travers, etc. A ce préambule, ne vous « hâtez pas de sourire et de crier à la superstition, « car je parle de choses parfaitement avérées, et dont « j'ai été témoin plusieurs fois ; enfin, j'ai été moi- « même patient sur la sellette.

« Or donc, ma maladie n'était pas de celles qu'il « est aisé de traiter, et si l'on se résout à l'opération, « il ne s'agit pas de brûler quelques dizaines de bou- « lettes seulement, mais bien des centaines. Les en- « droits où il faut brûler s'appellent *huyet*, fosses ; « il y a des *fosses* qui veulent que l'on soit assis, pour « que l'on brûle efficacement ; pour d'autres on se « couche ; pour celles-là, il faut s'accroupir sur ses « talons ; pour celles-ci se tenir debout ; et, quand « vous avez pris telle ou telle position, gardez-vous « de remuer avant la fin de l'opération, mais armez- « vous de votre grande vertu de patience, pour souf- « frir le feu de ce petit purgatoire, aussi longtemps « que les Esculapes le jugeront opportun. Générale- « ment pour trouver les *fosses*, on prend pour me- « sure la longueur de la seconde articulation du doigt « majeur de la main gauche, et, plaçant une règle « flexible à tel point de votre corps, la dirigeant se- « lon telle direction, qui varie suivant la maladie, « l'on compte sur cette règle certain nombre d'articu- « lations, selon que les livres indiquent ; quelquefois « il faut prendre la largeur de la bouche fermée ; « enfin, il y a une foule de menues précautions qu'il « serait trop long d'énumérer ici.

« Quant à ce qui me concerne, on m'a cautérisé « ou brûlé des boulettes sur le sommet de la tête ; « en quatre endroits à côté des omoplates, vis-à-vis « la naissance des poumons ; au-dessus, à six en-

« droits, le long de la colonne vertébrale ; un peu au « côté, au bas de la gorge, tout près de l'os ; au mi- « lieu de la poitrine, sur le ventre, au-dessous des « genoux, sur les pieds et sous les pieds, en tout « 500 boulettes, dont un peu moins de 200 à la nais- « sance des poumons. Quand on a brûlé, au bout de « quelques jours, les *fosses* rejettent le principe mor- « bifique, par un peu de pus jaunâtre ; mais quand « il ne se forme pas de pus, l'opération est manquée « et plus nuisible qu'utile. Pour moi, il y a des *fos-* « *ses* qui ont réussi, et c'est le plus grand nombre ; « quelques-unes seulement sont demeurées sans pus.

« Voilà donc, cher père, où j'en suis de ma santé : « en assez bonne voie, cependant encore un peu « chancelant. L'avenir est entre les mains de Dieu, « qui sait distribuer à chacun ce qui convient ; ma- « ladie et santé, biens et maux. Sans doute, la na- « ture a bien envie quelquefois de se plaindre et de « murmurer, et ce n'est pas elle qui choisit toutes « ces croix et ces crucifiements ; mais nous ne som- « mes ici-bas que pour lutter contre les instincts dé- « raisonnables de cette nature déchue, et nous ren- « dre dignes, par une noble lutte, d'une honorable « récompense.

« Après avoir parlé de mes maladies, c'est, ce sem- « ble, avoir tout dit à propos de moi ; car, être ma- « lade, c'est toute ma vie. Cependant, j'ajouterai « quelques détails pour faire ma lettre plus longue, « et ces détails ne diront que des choses désolantes « et tristes, des blocus, des persécutions, des fuites « et des morts.

« Je me trouvais avec Mgr Retord et un de mes « confrères, M. Charbonnier, à la communauté de « Kè-Vinh, quand, le 27 février, à huit heures du « matin, on nous annonce que le mandarin de la « sous-préfecture cerne le village. Aussitôt Monsei- « gneur est conduit dans une cachette souterraine, « et M. Charbonnier et moi sommes colloqués dans « un entre-mur, où nous restons quatre heures sans

« voir la lumière du jour. Au bout de ce temps, on « vient nous avertir que le mandarin est reparti, « emmenant avec lui le directeur du collège, prêtre « vénérable, appelé *Tinh*, un de ses catéchistes, et « le maire et l'adjoint du village.

« — Eh ! pourquoi donc, direz-vous, cet importun « de mandarin est-il allé si subitement troubler vo- « tre sécurité ? — C'est que, dans une province voi- « sine, les grands mandarins ayant arrêté un certain « nombre de chrétiens, les ont contraints, à force de « coups de bâton, de faire des déclarations compro- « mettantes sur le lieu de résidence des chefs de « religion, en particulier sur Kè-Vinh : et, en outre, « une pauvre femme, qui portait plusieurs lettres « européennes à un Missionnaire, a laissé saisir ces « lettres, et, mise à la question, elle a déclaré qu'on « les lui avait remises au village de Kè-Vinh. C'est « pourquoi les grands mandarins de notre province, « informés par les grands mandarins de la province « voisine, que le village de Kè-Vinh était un repaire « d'Européens et de chefs de religion, avaient envoyé « le sous-préfet faire la visite domiciliaire dont j'ai « parlé.

« Mais ce n'est là que le commencement d'une sé- « rie de maux : car le 2 mars suivant, le général de « division qui commande les troupes de la province « et le mandarin de la justice criminelle sont ve- « nus en personne, avec deux cents soldats armés « de fusils, de haches, de lances, de marteaux et de « canons, pour mettre notre chère communauté au « pillage, abattre l'église du village et l'église du col- « lège ; mais d'Européens, de prêtres annamites et « de catéchistes, ils n'ont pris personne, car nous « avions reçu la nouvelle de leur venue, et nous « avions décampé avec armes et bagages, sans tam- « bours ni trompettes cependant.

« Le lendemain du désastre, nous sommes revenus « au gîte, où nous n'avons trouvé que des ruines ; « et comme les alentours étaient remplis d'espions,

« nous avons dû nous résoudre à quitter de nouveau « la place ; Monseigneur Retord et M. Charbonnier « sont allés se cacher sur les montagnes, et moi, je « me suis rendu secrètement, en barque, jusqu'au « collège de Hoang-Nguyen, où j'avais déjà résidé « les deux années précédentes, en compagnie de « M. Castex, provicaire de la Mission.

« Ce vénéré confrère s'y trouvait encore avec « M. Theurel, supérieur du collège ; mais il était « atteint d'une maladie rhumatismale, qui, dans le « principe, ne présentait aucun danger, et qui ce- « pendant a fini par empirer et occasionner sa mort. « Quand Mgr Retord apprit que la maladie de M. le « provicaire offrait un caractère sérieux, Sa Gran- « deur s'empressa de descendre des montagnes avec « M. Charbonnier, et vint pour consoler notre cher « malade. Nous avons prié et fait des vœux pour « demander son retour à la santé ; le Seigneur en a « décidé autrement que nous ne désirions, et nous « l'a ravi le samedi, veille de la fête de la Sainte- « Trinité, après l'avoir purifié par de grandes souf- « frances. Il s'est éteint doucement en notre pré- « sence, sans aucun effort pénible de la nature ; il « s'est endormi paisiblement dans la paix de son « Dieu, en nous donnant le parfait exemple de la « mort d'un juste ; il est mort comme il avait vécu, « saintement. Pour moi, qui ai joui de sa douce « intimité pendant deux ans, je le pleure comme « ayant perdu un bon ami, et il me faut armer de mon plus grand courage pour me consoler de sa « perte. Mgr Retord m'a donné le district qu'admi- « nistrait ce bien-aimé confrère, et c'est dorénavant « dans cette partie du champ du Père de famille que « je devrai travailler au salut des âmes. Puissé-je « imiter les vertus de celui qui m'a devancé, et « fasse le ciel que ma mort un jour soit sainte et « précieuse devant Dieu comme la sienne !

« Je reviens à ce bon prêtre Tinh, que le manda- rin a arrêté et conduit à la préfecture. Il y a con-

« fessé la foi glorieusement, et l'ordre est arrivé de « la capitale de lui trancher la tête, ce qui a été exé- « cuté sur-le-champ, sans que les chrétiens aient eu « le temps de rien préparer pour l'aider dans ses « derniers instants. Le sabre du bourreau s'est brisé « dans l'exécution, ce que le mandarin a regardé « comme de mauvais augure, et, dès le soir, il a fait « des sacrifices païens pour apaiser les mânes de « la victime (1). Les trois compagnons de sa capti- « vité ont aussi confessé généreusement la foi, et « ont été condamnés à un exil perpétuel sur des mon- « tagnes lointaines et malsaines.

« Peu de mois après, un chef de canton païen, ir- « rité contre Mgr Diaz, évêque dominicain, dont le « Vicariat prend une partie de la même province où « a été martyrisé notre heureux P. Tinh, l'a dénoncé « aux grands mandarins de cette province, et Sa « Grandeur a été saisie par eux dans sa résidence, au « village de Bui-Chu, et menée à la Préfecture, où « Elle est gardée à vue. On attend de jour en jour « le décret du roi qui condamne Sa Grandeur à mort

« Cependant le grand mandarin s'est pris de colère « contre les chrétiens, et a fait placer des croix à « toutes les portes de la ville, afin que chacun, en- « trant ou sortant, foule aux pieds la croix. Il a en « outre fait faire par les soldats une visite à domi- « cile chez toutes les familles chrétiennes de la ville. « Heureusement la nouvelle s'en est répandue à « l'avance, et nos pauvres chrétiens ont pris en « grande partie la fuite.

« Dans la Cochinchine, l'état des affaires religieu- « ses est dans la plus triste désolation, depuis l'ap- « parition du plénipotentiaire français à Tourane. Dans une de mes lettres précédentes, je vous an- « nonçais que l'Empereur envoyait un ministre plé- « nipotentiaire, pour traiter et défendre la cause des

(1) Le P. Tinh fut décapité le 6 avril. Il a été déclaré Bienheureux en même temps, et par le même décret que notre martyr.

« chrétiens annamites, et demander compte de la « violation des anciens traités, faits par le roi de ce « pays avec la France. Mais le grand plénipotentiaire « de France, M. de Montigny, qui, à la vérité, nous « est tout dévoué de cœur, n'a apparu qu'avec une « corvette et deux petits bateaux à vapeur, et sans « pouvoir réel pour traiter. Aussi, qu'est-il arrivé? « Le roi annamite a refusé de rien entendre, et nos « Français ont été obligés de lever honteusement « l'ancre et de virer de bord ; et dans tout le pays, « chrétiens et païens qui, à l'arrivée des navires, bat- « taient des mains et se réjouissaient à la pensée que « leur roi tyran serait détrôné, voyant nos Français « ne produire rien moins que des merveilles, ont fini « par se moquer d'eux et les mépriser, et la honte « nous est en partie restée, à nous, pauvres Mission- « naires, qui sommes du noble royaume de France. « Ces expéditions de mesquineries n'appartiennent « plus à la France, dont le cœur est si généreux. Si « la France fait quelque chose devant le monde, « elle doit le faire grandement, convenablement à « son caractère. Néanmoins tout espoir n'est pas « perdu, puisque la guerre de Chine fait amener « dans nos mers des forces considérables, et nous « espérons que le souverain de la France prendra « notre cause en commisération, et enverra ses di- « gnes représentants en ces parages lointains, re- « prendre le sublime rôle de défenseur du faible et « de vengeur de l'opprimé... »

Nous ajouterons ici quelques détails, pour mieux faire saisir l'enchaînement entre l'intervention française et la recrudescence de la persécution religieuse.

Au lendemain de la guerre de Crimée, Napoléon III envoya de Montigny à Siam, au Cambodge et en Annam, pour négocier avec ces différents Etats des traités de commerce, et réclamer, autant que les

circonstances le permettaient, la liberté religieuse pour les Missionnaires et les chrétrens.

Deux navires de guerre, détachés de l'escadre des mers de Chine devaient escorter l'ambassadeur français, dans sa mission auprès du roi d'Annam. Par le plus malencontreux des contre-temps, de Montigny, en quittant Siam, fut forcé par un typhon de relâcher à Singapore, puis de se rendre à Bornéo et à Manille, ce qui lui fit perdre un temps considérable, et lorsqu'il arriva au rendez-vous convenu, les navires de guerre étaient partis.

En effet le 16 septembre 1856, le *Catinat* était entré dans le port de Tourane ; il était porteur de lettres et de présents pour Tu-Duc. Mais celui-ci avait défendu, à ses mandarins, sous les peines les plus sévères, d'entrer en relations avec les *sauvages d'Europe :* « Ces barbares, disait-il, sont très ignorants et très corrompus ; ils ne rendent aucun culte à leurs ancêtres ; sous le rapport religieux, ils sont semblables à des chiens ; pour le courage, ce sont des chèvres; ils courent les mers comme des pirates, établissent leurs repaires dans les îles désertes, ou s'embusquent sur les côtes, et de là fomentent des troubles et des révolutions dans les pays voisins. Ce serait donc pour notre royaume une honte et une calamité si nous les recevions. »

En conséquence les mandarins refusèrent avec insultes de se charger des lettres à l'adresse du roi et s'opposèrent au ravitaillement. Poussé à bout, le commandant du *Catinat* canonna les forts de Tourane, et obtint ainsi que ses lettres fussent portées à Hué, et qu'on lui vendît les vivres dont il avait besoin. Puis, comme de Montigny n'arrivait pas, il repartit pour Hong-Kong.

Ce départ inespéré fut un triomphe pour le roi, qui se hâta d'envoyer à tous les gouverneurs de province une note conçue en ces termes :

« Comme on l'avait prévu, les barbares d'Europe venus avec un navire *à feu* (à vapeur) jusqu'au fort

de la capitale, sont repartis aussitôt, pour échapper par la fuite au châtiment qu'ils avaient trop bien mérité. Il n'y a donc plus à s'inquiéter d'eux. »

Un mois à peine après ce départ, la corvette la *Capricieuse* arrivait à son tour. Cette fois, les Annamites s'étaient ravisés, et, au lieu de se montrer fiers et arrogants. ils invitèrent le commandant et tous les officiers à un grand festin, chez le mandarin de Tourane. Comme ils étaient sans défiance, ils faillirent devenir victimes d'un effroyable guet-apens : on avait préparé des mets empoisonnés. Heureusement un Missionnaire put les faire prévenir à temps d'avoir à se tenir sur leurs gardes. Ils ne touchèrent pas au festin.

Ne pouvant ensuite attendre indéfiniment de Montigny, dont on n'avait pas de nouvelles, la *Capricieuse* retourna, elle aussi, à Hong-Kong.

Enfin, le 23 janvier 1857, de Montigny arrivait en rade de Tourane sur un petit vapeur ; c'était trop tard ! Le roi d'Annam, revenu de sa première frayeur, et encouragé secrètement par la Chine, avait eu le temps d'organiser la résistance. Après quelques essais de négociations, qui ne donnèrent aucun résultat, le plénipotentiaire français, n'ayant ni vaisseaux ni soldats pour appuyer ses demandes, se vit forcé, à son tour, de se retirer, sans avoir rien obtenu, et le 11 février 1857, il partit pour Hong-Kong.

Mais avant de s'éloigner, il crut bien faire en écrivant à Tu-Duc, pour lui recommander les Missionnaires et les chrétiens, et le menacer de la colère de l'Empereur des Français, s'il osait encore les mettre à mort. Cette recommandation, sous cette forme, produisit l'effet diamétralement opposé à celui qu'il avait en vue, et désigna les pauvres chrétiens et les Missionnaires à la vindicte du tyran annamite.

Voici comment Mgr Retord appréciait ensuite cette intervention : « M. de Montigny a fait tout ce qu'on pouvait attendre d'un homme de cœur ; son dévouement ne s'est arrêté que devant l'impossible. *Mais*

*la conséquence fut de nous laisser sous les griffes du tigre, après l'avoir bien irrité contre nous.* »

Nous venons de voir déjà, par les lettres de notre Missionnaire, les premiers effets de la fureur de Tu-Duc dans la Mission du Tonkin Occidental : blocus de Vinh-Tri, arrestation et martyre du P. Tinh, dispersion des Missionnaires ; nous allons assister maintenant au déroulement de ce sombre drame qui ne devait pas tarder à se changer en horrible tragédie.

Donnons d'abord quelques extraits de deux lettres, écrites encore en 1857 par Théophane, l'une à sa sœur, l'autre à son ami, le P. Dallet :

« Septembre 1857.

« Ma chère Sœur,

«... Ma dernière lettre a dû t'apprendre que, grâces « à Dieu, ma petite santé s'était fortifiée, et que « Mgr Retord m'avait confié l'administration d'un « district. J'ai donc maintenant une famille, et une « nombreuse famille, famille de chrétiens, famille de « païens. Les chrétiens sont au nombre de 12.000 environ, distribués en quatre paroisses, que gouver- « nent six à sept prêtres indigènes, comme curés ou « vicaires. La fonction de ton frère est d'aller de pa- « roisse en paroisse, de chrétienté en chrétienté, « ayant l'œil à tout pour voir si rien ne cloche, ré- « tablir la paix là où il y a désunion, donner des « dispenses s'il est nécessaire, administrer par un « pouvoir spécial le sacrement de Confirmation, à « la place du Vicaire Apostolique, qui ne peut visi- « ter tout le Vicariat, donner des retraites si cela est « opportun, faire la mission pour que les méchants « se convertissent, en un mot entretenir la foi vive et « pure et augmenter dans les cœurs l'amour du bon « Dieu.

« Quant aux païens, je n'en connais pas le nom-

« bre, j'estime à peu près à 250 à 300 mille; tu peux « penser qu'une dizaine de saints François Xavier ne « seraient pas de trop pour amener tout ce monde à « l'Evangile. Pour le moment, il nous est difficile « d'avoir action sur les païens, à cause de la persécu- « tion, qui nous oblige de nous cacher; néanmoins « de temps en temps il nous est donné de recueil- « lir quelques âmes ; ces jours passés, on m'a ap- « porté un petit enfant païen nouveau-né, sur le « point de rendre le dernier soupir ; sa mère, jeune « veuve de vingt et un ans, était dans la plus pro- « fonde misère ; depuis douze jours, elle n'avait « mangé que cinq fois, aussi elle était maigre à faire « pitié. J'ai confié cette pauvre païenne, avec son en- « fant que j'ai baptisé, à une bonne chrétienne, en « lui donnant quelque argent pour subvenir aux « premiers besoins ; dans quelques mois, j'espère la « baptiser, lorsqu'elle sera suffisamment instruite, « et qu'elle aura fait preuve de bonne conduite.

« Le jour de l'Assomption, je suis allé visiter une « chrétienté d'environ 200 âmes, éparpillées au mi- « lieu des païens, et tout près de la résidence du « mandarin. Jamais Européen n'était allé là : aussi « j'ai dû me tenir parfaitement au secret, autant que « possible. Mais les enfants auxquels je donnais la « Confirmation m'ont décelé dans le public, disant « qu'il y avait un Européen *tout petit, à peau très* « *blanche et très joli* ; car il faut que tu saches, « ma sœur, que nous autres, Européens, passons « pour être le type de la beauté, et celui qui est brun « en Europe, devient ici fort blanc en face de ces « pauvres gens brûlés par le soleil des tropiques. « Que faire? le lièvre est levé. En cette occurrence, « j'ai mis ma confiance en Marie, et j'ai travaillé « à défricher la vigne du Seigneur jour et nuit, pen- « dant une semaine. Mes braves chrétiens avaient « bien peur, ils faisaient sentinelle perpétuelle, pour « observer les intentions des païens qui, sachant la « présence d'un Européen, venaient fréquemment

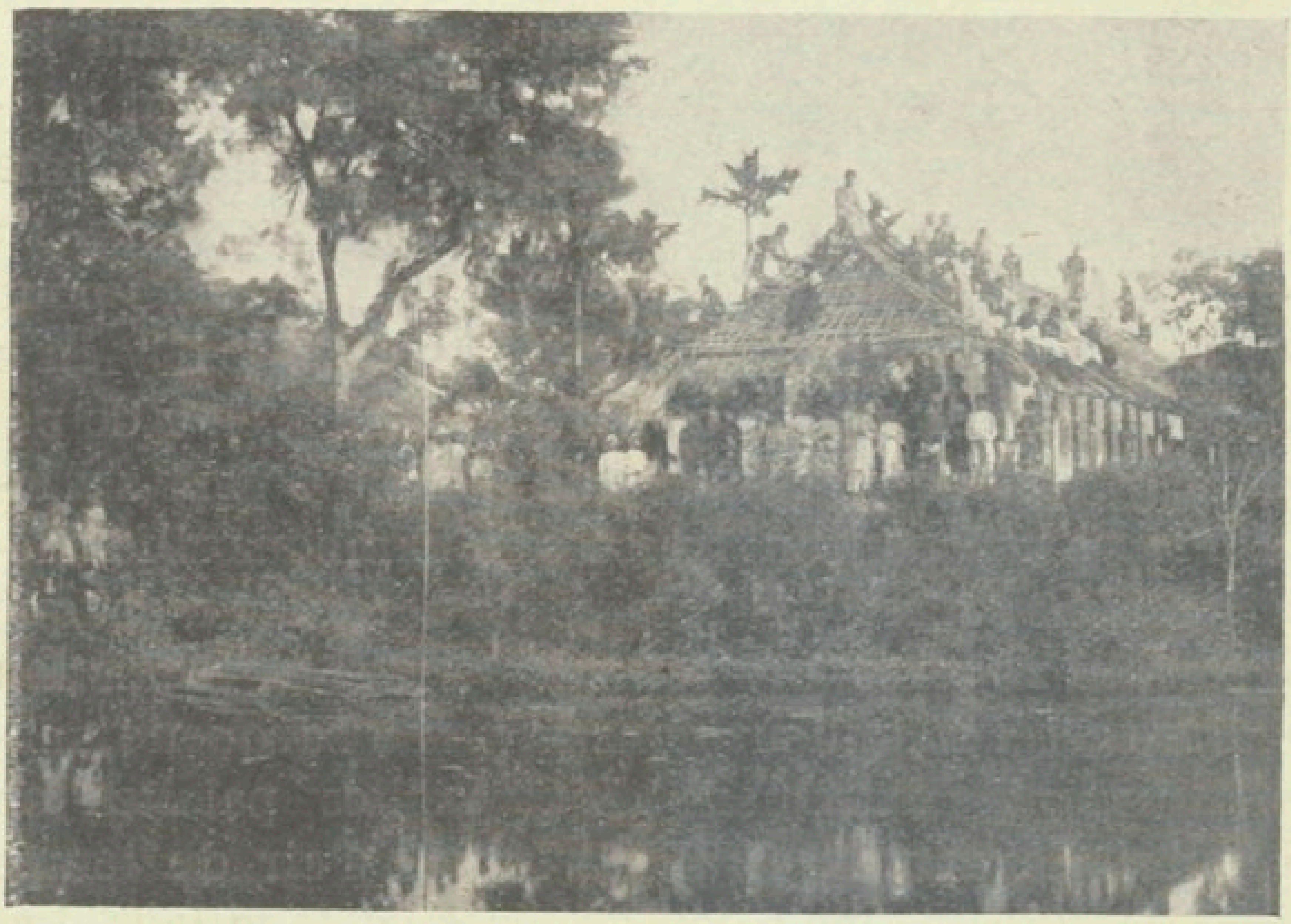
« demander à le voir, ce qui ne leur était point ac-
« cordé.

« La besogne achevée, je suis parti fort secrète-
« ment, à la faveur des ténèbres et me suis rendu en
« lieu plus sûr, c'est-à-dire à ma résidence habi-
« tuelle, dans un village tout chrétien de 4 à 500
« âmes, dont tout le voisinage, en partie est chrétien,
« en partie se compose de villages païens qui ne sont
« pas hostiles à la religion. Mes allées et venues sont
« donc faciles, surtout en cette saison, pendant la-
« quelle tous les alentours sont inondés durant qua-
« tre ou cinq mois de l'année. Le pays devient une
« mer immense, parsemée de villages verdoyants :
« plus de chemins, il faut se servir de barques pour
« voyager ; mais ici les barques abondent, il y en a
« de grandes, il y en a de moyennes, il y en a de pe-
« tites, si petites, qu'une seule personne peut s'y lo-
« ger; ces barques sont tressées en bambous et fort lé-
« gères. J'ai aussi, moi, ma petite barque, et, chaque
« soir, tu ne serais pas peu surprise, si tu voyais ton
« frère assis en tailleur dans sa petite barquette, ma-
« nœuvrant dextrement deux petites palettes en
« guise de rames, et allant humer l'air du temps
« dans la campagne d'eau qui entoure le village. Là,
« il rencontre des gens qui vont et qui viennent, dont
« quelques-uns se mettent à sa suite ; on se porte des
« défis à qui ramera le plus vite, défis où ton frère
« est toujours le vaincu, bien entendu ! Je vais voir
« les gens jusqu'à leur maison, ce qui leur fait grand
« plaisir.

« Cette année et l'année dernière, l'inondation a
« été extraordinaire, l'eau est entrée d'un pied dans
« ma maison : j'ai vu poissons, crapauds, grenouil-
« les, crabes, serpents, prendre leurs ébats dans ma
« chambre, moi, installé sur quelques planches à
« trois ou quatre centimètres au-dessus d'eux. Tu
« frémis, ma sœur ; ce qui est bien pire, les rats sont
« venus coucher avec moi sur ma natte, voire même
« que j'ai eu le malheur d'en écraser un, une nuit.

« Le vilain m'a fait joliment trémousser, mais il m'a « sauvé d'un grand danger, à savoir qu'il m'a aidé « à découvrir une vipère à raies blanches et noires, « qui était montée sans bruit sur mon lit, et avait « pris hospitalité sous un coin de ma natte, à l'en- « droit où j'allongeais mes pieds. N'en voulons donc « point trop au pauvre rat !

« Cependant j'ai résolu d'élever ma maison de



PENDANT L'INONDATION : ÉLÉVATION D'UNE MAISON

« quelques pieds, afin d'éviter la compagnie de pa- « reils hôtes. Elever ma maison ? Tu t'exclames à ce « mot. Eh ! oui, je vais faire verser de la terre, haut « de deux ou trois pieds, en dedans et en dehors de « ma maison, et j'inviterai une centaine de chrétiens « à venir prêter le concours de leurs mains et de « leurs épaules, pour enlever la susdite maison, et « la placer sur son fondement surexhaussé. Car il « faut que tu saches, chère sœur, que ma maison, « comme la plupart des maisons annamites, ce sont « tout simplement quelques colonnes de bois reliées « entre elles par un treillis de bambous, revêtu d'un « enduit de boue, recouvert lui-même d'une légère

« couche de chaux, pour lui donner un air un peu « propret et distingué. La maison n'est élevée que « de dix à quinze pieds, et son toit est un toit de « feuilles sèches. Tout ce système, tu le vois, n'est « pas fort pesant, et la main d'homme peut le sou- « lever. — Voilà donc ma maison, que je veux sous- « traire à l'eau de l'inondation.

« Je te dirai aussi que je cultive quelques fleurs, « pour me distraire dans mes instants de loisir, dont « quelques-unes sont fleurs d'Europe et me rappel- « lent la patrie, à savoir, un rosier, des balsamines, « un chèvrefeuille, des passe-roses...

« Je suis persuadé, chère Mélanie, que, dans ton « bon cœur, je passe pour un grand saint ; néan- « moins, tu te trompes, car je ne suis pas même en « réalité un petit saint. La maladie a brisé mon pau- « vre corps, et abêti mon esprit et attiédi mon cœur. « Je t'avoue ma misère spirituelle, afin que tu t'api- « toies sur elle, et que tu pries pour ton frère. Au- « tant le soleil des tropiques est brûlant, autant mon « cœur est froid et glacé. Ici point de belles églises, « point de pompeuses cérémonies, pour réveiller de « l'engourdissement, arroser de quelques gouttes de « piété la sécheresse de la foi. — Prie donc, chère « amie, pour que la rosée céleste descende humecter « le cœur de ton frère, que l'esprit intérieur se for- « tifie, que l'homme d'oraison naisse, que la vie de « sacrifice s'accroisse, que celui qui porte le nom de « Missionnaire fasse aussi des œuvres dignes d'un « si beau nom. Demande aussi un peu de santé pour « lui, car si l'âne tombe de fatigue au milieu de la « route, comment le traîner jusqu'au bout? Si le « laboureur chancelle en traçant le sillon, le sillon « sera de travers et creusé à demi. Demande pour « moi à l'auteur de tous biens, tous les biens que je « n'ai pas, et dont j'ai besoin, afin d'accomplir la « besogne de ma vie... »

« Septembre 1857.

« Mon bien cher Père Dallet,

« ...En ce qui concerne la conversion des païens, en « l'état de persécution incessante où nous sommes, « qui nous empêche d'avoir communication avec ces « pauvres païens, cette œuvre de conversion est à « peu près impossible, si ce n'est que de temps en « temps il nous est donné de glaner quelques âmes « pour le Paradis. Je me dis quelquefois à ce sujet : « Est-ce que la grâce du bon Dieu ne produit plus « d'effet comme autrefois? Est-ce que le temps de « la conversion des Gentils serait passé ? Ou bien « est-ce que nous, Missionnaires de l'époque actuelle, « nous ne valons pas nos devanciers? Je sais bien « que moi je ne les vaux pas ; mais parmi mes con-« frères un grand nombre sont remplis de l'esprit de « foi et de zèle, et cependant les conversions sont « rares, et, de celles qui se font, beaucoup ne demeu-« rent pas stables et durables. Oh ! que c'est triste de « regarder autour de soi et de n'apercevoir que des « villages païens, que des toits de pagodes, de n'en-« tendre que le son des cloches des bonzes, de ne « voir que les cérémonies diaboliques paraître au « grand jour ! Pour la religion de Notre-Seigneur Jé-« sus-Christ, il faut qu'elle courbe son front humilié « devant Confucius et Bouddha, ses ministres se ca-« chent, leur tête est mise à prix, et mandarins et « peuples vexent à qui mieux mieux ses adorateurs ! « Est-ce que le jour de la délivrance ne se lèvera pas « bientôt ?

« Dans ce royaume annamite, la persécution, telle « qu'elle est, fait un mal immense ; les édits sont « très cruels, mais ils ne sont exécutés qu'à demi, « grâce aux sommes considérables d'argent avec les-« quelles on paie sa foi ; et les mandarins aiment « cette persécution d'argent qui les enrichit, et ce « n'est que lorsqu'ils sont forcés par les circonstances « qu'ils sévissent suivant la lettre des édits. Cela fait

« que nos pauvres chrétiens sont grugés et rongés, « par conséquent harcelés et fatigués, et cherchent « par toute espèce de ruses à esquiver l'action des « mandarins, petits et grands, sans que pour cela « la foi s'accroisse plus forte dans les cœurs ; au « contraire, elle s'alanguit. La foi achetée au prix « du sang est forte et vigoureuse, et produit des « fruits : *sanguis martyrum semen Christianorum ;* « mais la foi conservée avec de l'argent est faible et « stérile.

« Si au moins l'argent donnait la paix, alors les « Vicaires Apostoliques, les Missionnaires, les prê- « tres indigènes pourraient travailler la vigne sainte « avec liberté ; des réformes nécessaires s'opére- « raient, les anciennes lois seraient remises en vi- « gueur, on pourrait calculer ses opérations. Mais « cette persécution à demi, coupe les bras des tra- « vailleurs apostoliques ; vous manquez de fonde- « ment, de base pour asseoir vos entreprises, vous « êtes toujours sur le qui-vive. Aujourd'hui vous « installez une église, un collège ; au bout de quel- « ques années, il faudra tout jeter à bas et s'enfuir. « Vous achetez aux païens de votre village, pour « telle somme, d'être exempté de contribuer aux su- « perstitions ; un an, deux ans, plus tard, même « achat, ou bien il faut plier sous la main du plus « fort. Parfois, on demeure en paix quelque temps, « en payant chaque année les mandarins ; vient un « autre mandarin qui n'entend pas de la même « oreille ou qui demande trop : voilà votre édifice, « construit avec tant de peines, qui s'écroule.

« Un pareil système fatigue les esprits, et ne peut « durer toujours sans un grand détriment pour la « religion, qui ne reçoit aucune gloire dans un pa- « reil trafic, trafic qui, à cause du caractère faible et « mobile de ces peuples, est devenu nécessaire pour- « tant. Tout le monde jette les yeux vers la France « et appelle son intervention ; si la France, en la « personne de son empereur, écoute le cri des chré-

« tiens annamites et leur porte secours efficace, nos « églises reprendront vie ; sinon, il faudra un mira- « cle de bonté et puissance divine pour les soutenir, « et sans nul doute nous devons l'espérer, ce mira- « cle, et nous devons le demander encore plus que « l'intervention de la France ; mais il n'est pas moins « vrai que notre situation actuelle est triste et affli- « geante. — Je n'ai point voulu vous faire une suite « de considérations concluantes ; ce sont des idées « qui sont venues se placer sous ma plume, et je « les ai laissé couler tout simplement.

« Pour mon compte, je base mes espérances d'ave- « nir sur Marie Immaculée, et je crois que c'est d'elle « que partira l'éclair, qui foudroiera les idoles du « monde. J'ai vu les récits des brillantes fêtes que la « proclamation de ce dogme béni a suscitées en Eu- « rope. Je m'y suis uni de cœur ; mais hélas ! que « nous sommes loin d'une pareille jubilation ! Sous « le coup de l'oppression et du despotisme, nous res- « semblons assez aux captifs juifs, chantant le *su-* « *per flumina Babylonis*, au souvenir des fêtes et ré- « jouissances de la Sainte Eglise, comme eux, au « souvenir des fêtes du temple de Salomon. Je re- « garde cette proclamation solennelle, comme l'arc- « en-ciel annonçant la fin de nos orages, et j'aime à « croire que des grâces extraordinaires vont être don- « nées au monde par Marie Immaculée ; c'est pour- « quoi je me suis placé sous la protection de son éten- « dard, moi, les miens et toutes mes entreprises...

« En Cochinchine, un mandarin chrétien, de la « propre maison du roi, s'est trouvé compromis dans « une expédition mal combinée que la France a es- « sayé de tenter en Cochinchine ; il a eu à subir des « tortures affreuses, enfin il a été mis à mort pour « la foi, le 22 mai dernier (1), quinze personnes, pri- « ses dans la même circonstance, ont été envoyées en « exil perpétuel...

(1) Ce mandarin, nommé Ho-Dinh-Hy, a été mis au rang des Bienheureux, en même temps que notre Théophane.

« L'ambassade française de l'an dernier n'a été qu'un « météore volage, dont la première apparition a pro- « duit un sentiment de vive joie parmi nos chrétiens, « voire même les païens, qui tous non seulement dé- « sirent être délivrés de l'oppression de la dynastie « actuelle, mais encore accepteraient volontiers le « joug de la France. O France ! pourquoi ton esprit « est-il obscurci ?

« Le mandarin chrétien, dont j'ai signalé le mar- « tyre, avait été arrêté lors de l'apparition des navi- « res, et accusé d'intelligence secrète avec l'étranger, « sous prétexte qu'il avait un fils envoyé aux collè- « ges des chrétiens (ce qui est vrai, car ce jeune « homme étudie à Pinang). On lui a fait subir d'hor- « ribles tortures ainsi qu'à une trentaine d'autres « chrétiens arrêtés dans la même occasion, et dont « quinze seulement, je crois, sont demeurés fidèles. « Avant de lui couper la tête, on l'a promené par « les rues de Hué, et, à chaque place, un mandarin « criait la sentence, à la suite de laquelle le saint « confesseur recevait trente coups de bâton. Dans « cette sentence, on insulte à la religion chrétienne et « à Notre-Seigneur, car il y est dit : « Les chrétiens di- « sent : Ceux qui souffrent de pareilles tortures vont « en Paradis après la mort : qui sait cela ? Insensés « de chrétiens qui souffrent les supplices et la mort ! « Où donc est Jésus qui ne les vient pas secourir ? » « Jésus a entendu ce défi et s'en souvient. Oui, j'en « ai la ferme confiance, Jésus nous secourra et ven- « gera l'honneur de son nom.

« Voyez, cher ami, comme le roi annamite se mo- « que des Français. M. de Montigny, obligé de céder « aux circonstances, et attristé de ne pouvoir nous « être utile autant que son bon cœur l'eût désiré, vou- « lut au moins nous couvrir d'un manteau de pro- « tection, et déclara au roi qu'il aurait à rendre « compte du sang qu'il oserait répandre à la suite « du passage des navires. Or sauf le martyr Laurent « Huong, tous les confesseurs que j'ai énumérés ne

« datent leurs tourments que depuis l'intervention
« française.

« Mgr Pellerin est allé à Paris plaider notre cause
« auprès de l'empereur : jamais occasion de nous
« secourir n'a été plus favorable, il y a 15 navires
« français qui font en ce moment la guerre à la
« Chine. Espérons encore !... »

Le chapitre suivant nous dira à quoi cet espoir devait aboutir.

# CHAPITRE XXI

## AU TONKIN (1858)

Blocus de Hoang-Nguyen. — Vexations des mandarins. — Cruautés. — Poursuites acharnées. — Mort de Mgr Retord. — Continuellement cachés et en fuite. — La comète de 1858. — Expédition franco-espagnole. — Détails complémentaires.

L'année 1858 devait être, pour la Mission du Tonkin Occidental, une année d'immense désolation, en raison de la destruction d'un grand nombre de chrétientés, et surtout de la mort du grand évêque Mgr Retord.

Nous ne possédons de notre cher Missionnaire qu'une lettre, écrite au mois de décembre de cette année, à son frère Eusèbe, mais elle contient le résumé des principaux événements et donne la physionomie aussi exacte que possible de l'état général de la Mission.

«... Je voudrais te raconter des choses agréables, « pieuses, réjouissantes comme celles que tu m'as « décrites : hélas ! je ne vois de tous côtés que des « misères, des pleurs, des barbaries, des angoisses, « qui, comme les eaux d'un déluge, sont venues fon- « dre sur notre chère Eglise annamite.

« A la date de ma dernière lettre, mai 1858 (1), je « disais que les grands mandarins de Nam-Dinh dé- « chaînaient leur rage satanique contre les chrétiens, « et leur faisaient subir des tortures inouïes jusqu'à « ce jour, et que de nouveaux édits étaient envoyés « de la capitale (Hué) aux provinces, plus sévères « que tous les précédents ; que cependant la province « de Ha-Noi, où je me trouvais, n'avait pas encore « ressenti toutes les fureurs de l'orage, mais que « nous étions dans de grandes appréhensions ; qu'en « outre un paquet de lettres que M. Theurel et moi « envoyions aux marchands chinois de Nam-Dinh, « afin qu'ils les expédiassent pour Hong-Kong, avait « été saisi par les mandarins de la susdite province, « et que probablement cette circonstance nous atti- « rerait des malheurs : en effet, ce fut comme une « étincelle qui alluma un grand incendie.

« Le porteur de nos lettres fut saisi, torturé ; in- « terrogé, il avoua tout, et, de plus, renseigna les « mandarins sur les différents villages, qui servaient « de retraite aux Missionnaires européens, et en par- « ticulier trois endroits où Mgr Retord avait, avec « beaucoup de peine, organisé les collèges de latin et « la classe de théologie, à savoir : les villages de « Vinh-Tri, Kè-Non et Hoang-Nguyen. Le grand man- « darin de Nam-Dinh signala de suite à celui de Ha- « Noi les deux derniers de ces trois villages, qui se « trouvent situés dans sa province. En ce même « temps, le diable entra dans le cœur d'un de nos « lettrés chrétiens, comme autrefois en celui de Ju- « das, et cet apostat se mit au service des mandarins « pour leur dévoiler les ruses innocentes, au moyen « desquelles les chrétiens ont coutume d'esquiver « leurs recherches, et toute l'organisation intérieure « des collèges et des chrétientés.

« Cependant, M. Theurel, supérieur du collège de « Hoang-Nguyen, et moi qui revenais d'une autre

(1) Cette lettre ne parvint pas à sa destination.

« chrétienté, considérions ensemble le mouvement « des affaires, non sans inquiétude, mais cependant « tenant bon au poste et résolus de ne l'abandonner « qu'à la dernière extrémité. Nous pensions que nos « mandarins se borneraient à espionner, et, en nous « gardant, nous espérions échapper à leurs espion- « nages ; mais ils étaient trop bien renseignés sur « nous.

« Le 10 juin, à la nuit, un chrétien arrive de la Pré- « fecture en hâte, et nous annonce que les manda-

ÉLÈVES DU COLLÈGE DE HOANG-NGUYEN
jouant des instruments de musique

« rins sont en marche pour venir nous bloquer ; deux « heures après, nouvelle que les troupes sont arri- « vées à tel endroit. Il faut donc se résigner à plier « bagages, et promptement. Songe, cher Eusèbe, « si c'était chose facile : deux Européens, trois Pères « annamites, dix à quinze catéchistes, plus de cent « élèves, et tout le bagage de la Mission, qu'il faut « mettre en lieu sûr. Mais nos Annamites sont si « bien exercés à plier bagages qu'en quelques heu- « res hommes et effets furent cachés en divers lieux.

« Dès le matin de la Saint-Barnabé, la troupe man- « darine arrive au nombre de 2.000, plus 1.000 à 1.500 « jeunes gens païens des villages voisins, postés pour « garder les avenues. En un clin d'œil, ils bloquent « non seulement Hoang-Nguyen, mais encore trois

« autres villages chrétiens et un païen, situés dans « la même direction. Ils se croyaient bien sûrs de « leur coup, et pensaient prendre le lièvre au gîte ; « heureusement, nous avions placé notre monde dans « nos chrétientés plus éloignées, et il n'y eut que « deux élèves qui furent saisis dans les champs, en « flagrant délit d'escapade, emportant avec eux leur « petit bagage d'écoliers : de suite ils furent gratifiés « chacun d'une cangue.

« Les soldats s'étaient promis un beau butin, mais « ils ne trouvèrent que des maisons vides et dénuées « de tout, comme si elles eussent été abandonnées de- « puis longtemps ; leur rage les porta alors à aller « bloquer deux autres chrétientés d'un autre canton, « où justement tous les élèves du collège s'étaient « réfugiés, et où ils eussent été infailliblement pris, « si nous ne les avions pas licenciés dès le grand ma- « tin. Il n'y eut qu'une dizaine de retardataires qui « furent rencontrés fuyant dans la campagne, et dont « les soldats s'emparèrent, et qu'ils mirent à la can- « gue, comme les deux autres ; dans ce nombre se « trouva aussi un vieux diacre, âgé de plus de « soixante-dix ans.

« Les mandarins ne pouvant trouver aucun caté- « chiste ou élève dans les quatre premiers villages, « s'emparèrent de notre vieux portier, d'un aveugle « que nous employions à piler le riz, et enfin d'une « vieille femme avec sa fille, gardiennes de l'église. « Les soldats ne pillèrent point les maisons des chré- « tiens, grâce à la protection d'un lieutenant-colonel « et du sous-préfet, animés tous deux de bonnes in- « tentions à notre égard.

« Voilà donc les mandarins qui s'en retournent em- « menant nos chers prisonniers, la cangue au cou « comme des scélérats, objet de la dérision des « païens, comme Jésus autrefois portant le bois de « la croix et marchant vers le Calvaire.

« Ce blocus du collège de Hoang-Nguyen en suscita « un grand nombre d'autres, et plusieurs autres caté-

« chistes furent pris avec un certain nombre de chré-
« tiens, plus trois prêtres annamites, en tout au
« moins cinquante personnes. Nos chers confesseurs
« de la foi ont eu à souffrir beaucoup de tortures, la
« flagellation plusieurs fois répétée, le supplice des
« tenailles froides et des tenailles rougies (au feu), la
« cangue et la chaîne : le plus grand nombre a per-
« sévéré, aimant mieux leur prison que la liberté par
« l'apostasie ; malheureusement plusieurs chrétiens
« ont eu la faiblesse de fouler la croix aux pieds, par
« crainte des supplices.

« Le mandarin commandait à un catéchiste d'apos-
« tasier, le disciple de Jésus-Christ répondit : Manda-
« rin, si l'on vous apportait la monnaie frappée à l'ef-
« figie du roi et si l'on vous disait de la fouler aux
« pieds, oseriez-vous le faire ? — Un énorme soufflet
« fut la réponse à sa demande. — Un autre prenant
« le Crucifix dans ses mains, dit tout haut : Seigneur,
« vous ne m'avez jamais fait de mal, et l'on veut que
« je vous insulte ; comment oserais-je y consentir ?
« — Vingt coups de rotin récompensèrent sa piété.

« Les mandarins dirent aux élèves du collège de
« chanter leurs prières, ils obéirent à l'instant et
« chantèrent les litanies des saints, et, rendus à l'in-
« vocation, *Nous vous prions pour le roi et tous les*
« *mandarins : Seigneur, délivrez-les de tout mal*, ils
« la répétèrent trois fois ; les mandarins comprirent
« le reproche, qui leur était adressé par une pareille
« invocation, et ordonnèrent le silence aux pauvres
« chanteurs.

« Ils voulurent faire apostasier la vieille gardienne
« de l'église et sa fille, mais elles refusèrent généreu-
« sement, et la bonne femme répliqua : — Quel est
« donc l'imbécile qui oserait marcher sur la tête de
« son père et de sa mère ? — Cette réflexion provo-
« qua l'hilarité de l'assemblée, et le mandarin de la
« justice criminelle, confus de voir une femme lui
« tenir tête, les renvoya toutes les deux chez elles.

« De tous ces prisonniers les trois prêtres ont eu la

« tête tranchée, le vieux diacre et deux catéchistes ont « consommé leur sacrifice dans les souffrances de la « prison, et les autres ont été envoyés en exil dans « les contrées malsaines, sur les montagnes sauva- « ges, où beaucoup d'autres les ont précédés et d'au- « tres les suivent : que le Seigneur les y soutienne, « soulage et conforte ! C'est pour avoir confessé son « nom devant les hommes que les hommes méchants « les persécutent, le monde les regarde comme des « fous, mais ce sont les vrais sages ; ici-bas ils sè- « ment dans l'humiliation et la douleur, un jour ils « moissonneront dans la gloire et la joie. Amen ! Il « en est ainsi !

« Notre collège, nos églises et toutes nos maisons « ont été livrés aux flammes ; nos haies de bambous, « qui nous cachaient, ont été coupées, et notre nudité « exposée aux regards des passants. Il nous a fallu « encore perdre beaucoup d'argent, extorqué par la « rapacité des mandarins et de leurs agents, renards « humains, toujours à la piste de quelque affaire em- « brouillée, de laquelle ils puissent tirer profit ; sang- « sues publiques, qui se croient le droit de sucer le « sang de tout ce qui est faible, sans que jamais ils soient rassasiés. Qui pourrait, mon cher Eusèbe, « raconter les incroyables déprédations de tous ceux « en général qui ont le pouvoir en mains, dans ce « royaume d'Annam, depuis le roi et les grands man- « darins, jusqu'aux simples maires et adjoints de « chaque village ? Mais c'est surtout sur les pauvres « chrétiens que la rapacité exerce ses vexations, et, « dans ces dernières années, cette année courante sur- « tout, ces vexations ont été poussées aux dernières li- « mites. Chacun se croit le droit de les molester, de « les insulter, de les piller, comme des malfaiteurs « publics, dont tout le monde prétend être le bour- « reau.

« Le premier soin de tout mandarin qui arrive à « son poste, est d'envoyer ses agents interroger les « chrétiens s'ils ont exécuté les édits du roi ; cela

« veut dire : Apportez de l'argent ; quand il se dispose « à changer de poste, même demande. Ses satellites « sont encore plus exigeants : ils s'installent chez les « chrétiens, ils veulent qu'on les traite bien, qu'on « leur apporte des présents. Si on leur donne, ils « reviendront ; si on ne leur donne pas, ils revien- « dront encore plus souvent. Le peuple les a bien dé- « finis, en leur donnant le sobriquet de *mouches du* « *mandarin* ; et ce qui augmente encore ces vexations,

COLLÈGE DE HOANG-NGUYEN
Classe de sixième : professeur et élèves

« c'est que les mandarins changent sans cesse. — « Cher frère, je n'entre pas dans le détail de toutes « ces misères, dont la pensée fait mal au cœur, tant « elles décèlent de bassesse, de turpitude et de vile- « nie.

« De cet état de choses résulte une conséquence fâ- « cheuse pour la religion, à savoir : que les caractè- « res s'abaissent et s'aigrissent, et que les exhorta- « tions des Missionnaires et des prêtres indigènes pé- « nètrent moins dans les cœurs. Plusieurs ne voyant « point ici-bas de fin à leurs maux, laissent le doute « entrer dans leur âme ; d'autres murmurent contre

« la divine Providence ; le grand nombre perd sa « ferveur et devient tiède et indifférent. Ils ne com- « prennent pas que la béatitude chrétienne est de « souffrir persécution pour la justice, et que la voie « d'humiliation et de mépris où ils marchent, est pré- « cisément la même voie qu'a suivie le Rédempteur, « voie glorieuse de la croix qu'ils devraient chérir, « bien loin de l'avoir en dépit et impatience.

« Le sort que notre collège de Hoang-Nguyen a eu, « tu peux présumer, cher frère, qu'il a été commun à « ceux de Kè-Non et de Vinh-Tri ; mais ce dernier, « qui se trouve dans la province de Nam-Dinh, a été « traité avec plus de cruauté. Je ne puis te raconter les « détails de ce qui le concerne, car j'en suis éloigné « de deux journées de chemin, et maintenant les com- « munications entre les chrétientés sont très diffici- « les, vu que l'on a établi des patrouilles très nom- « breuses, qui arrêtent les voyageurs et interrogent « s'ils sont chrétiens, cas auquel on les oblige à fou- « ler aux pieds la croix ; il y a même plusieurs rou- « tes sur lesquelles les païens ont placé la croix en « travers pour forcer les chrétiens à marcher par-des- « sus. Je sais seulement que le grand mandarin a « emprisonné de 30 à 40 des principaux du village, « qui compte 900 âmes ; que, sur ce nombre, au « moins 25 sont demeurés fermes dans la foi, malgré « toutes les tortures qu'on leur a fait endurer ; que « vingt d'entre eux sont partis pour l'exil, et les cinq « autres ont été condamnés à mort.

« Et ne crois pas, cher Eusèbe, que ce soit le seul « Vicariat de Mgr Retord qui ait ressenti cette recru- « descence de persécution ; son flot dévastateur a par- « couru et parcourt encore tout le pays d'Annam, de- « puis le Cambodge jusqu'à la Chine. Les deux Vica- « riats qu'administrent les Dominicains espagnols « ont peut-être encore été plus dévastés que les autres. « Ordre est parti de la capitale de poursuivre tous « les Missionnaires européens à outrance, ainsi que « les prêtres indigènes ; et ceux des Européens qui

« seront pris, les mandarins doivent les faire mourir
« dans les tourments, et leur couper tous les mem-
« bres en commençant par la cheville, puis les ge-
« noux, ensuite les poignets, les coudes, le haut des
« jambes, les épaules, et enfin la tête : c'est ce qu'on
« appelle supplice *Lang tri*, dont le sens est *cruauté*
« *lente*. Mgr Melchior, dominicain, Vicaire Apostoli-
« que du Tonkin Oriental, a été pris, et le féroce
« mandarin de Nam-Dinh lui a fait subir cet horrible
« supplice, au mois d'août dernier.

« Ce nouvel édit, paru en juillet, a surexcité la rage
« des mandarins, et ils ont mis leurs troupes en cam-
« pagne ; un très grand nombre de villages chrétiens,
« soupçonnés de recéler les Missionnaires et les prê-
« tres indigènes, ont été bloqués et visités sévère-
« ment ; dans plusieurs, les mandarins ont forcé ceux
« des chrétiens qu'ils ont pris, à fouler aux pieds la
« croix, et nous avons eu à déplorer un grand nom-
« bre d'apostasies, causées par la crainte et la fai-
« blesse de caractère de nos Annamites. La plupart
« de ces pauvres villages ont été pillés, soit par les
« soldats au moment du blocus, soit par les manda-
« rins qui ont exigé des sommes d'argent, qu'il a
« fallu leur donner, pour éviter de plus grands maux.

« Mais je m'imagine t'entendre dire, mon cher Eu-
« sèbe : Où étiez-vous donc tous alors ? Comment
« avez-vous pu éviter d'être enveloppés par l'oura-
« gan ? — Je réponds en disant : Par la grâce de Dieu
« qui garde les siens, et ne permet pas que la main
« des méchants les atteigne, et par les stratagèmes
« que la prudence naturelle suggère, dont au reste la
« pratique nous est familière.

« Veux-tu que je t'esquisse un peu comment opère
« notre tactique ? — Il faut que tu saches que nos
« chrétiens font sentinelle autour de nous, pour nous
« avertir quand le danger est prochain, et notre
« grande tactique à nous est de demeurer cachés dans
« quelque coin de la maison, comme dans une pri-
« son cellulaire, observant un silence de trappiste,

« n'osant tousser, ni cracher, ni éternuer trop haut. « Heureux qui peut, dans cette solitude, avoir un pe- « tit trou, qui laisse passer un rayon de lumière, et « éclaire les pages de son bréviaire ou de quelque « autre livre ami ! C'est dans cet isolement qu'il est « bon d'user de patience, et d'abandonner sa vie à « la disposition de la Providence. Puis, si le manda- « rin semble vouloir inquiéter votre gîte, alors vous « profitez des ténèbres de la nuit pour passer ailleurs, « et garder le même règlement de vie. De temps en « temps cependant, on peut saisir quelque moment « favorable, pour sortir respirer l'air extérieur et dé- « gourdir un peu ses jambes. Et tel est, cher Eusèbe, « le grand stratagème dont la plupart des prêtres in- « digènes et tous les Missionnaires, et même un très « grand nombre de catéchistes ont dû et doivent en- « core user, pour éviter la publicité qui exposerait « leur vie. Il est évident que, dans un pareil système « de choses, on ne peut administrer les sacrements « aux chrétiens ; un certain nombre de malades « même meurent sans recevoir les secours spirituels, « parce que les chrétiens n'osent pas recevoir le « prêtre dans leur village.

« Ce n'est pas tout, cher Eusèbe : cette retraite et « cette réclusion dans les maisons des chrétiens, n'ont « pas suffi pour mettre plusieurs à couvert de la « poursuite des persécuteurs ; il leur a fallu aller « dans les maisons des païens bien intentionnés, « chercher un asile devenu impossible chez les chré- « tiens. Nous-mêmes, M. Theurel et moi, avons « passé deux jours et deux nuits sous le toit d'un « païen, qui avait des obligations à un chrétien, et « a consenti pour cela à nous loger ; mais il se figu- « rait recevoir des prêtres indigènes, non des Euro- « péens, et il ne nous a pas vu la face, ni nous la « sienne ; et nous fûmes bien avisés de ne pas demeu- « rer plus longtemps chez lui, car une heure après « notre départ, le maire païen de l'endroit arrivait « avec sa troupe pour nous prendre.

« Mgr Retord, voyant que les Missionnaires, pour-
« suivis avec tant d'acharnement, pourraient diffici-
« lement échapper aux recherches des mandarins,
« leur conseilla de quitter la plaine et de se retirer
« dans les villages chrétiens situés au pied des mon-
« tagnes, où Sa Grandeur s'était déjà enfuie avec
« deux confrères, M. Charbonnier et M. Mathevon.
« Mgr Jeantet fut contraint aussi de chercher asile
« dans les mêmes parages. Quant à M. Theurel et
« moi, nous montâmes plus haut et allâmes rejoindre
« M. Titaud, dans le village de Dong-Chiem. Mais
« les mandarins ne nous laissèrent pas en repos :
« l'apostat, dont j'ai parlé au commencement de ma
« lettre, avait donné le signalement de nos deux Sei-
« gneurs et de deux ou trois Missionnaires. Aussitôt,
« ils vinrent cerner tous les villages où ils savaient
« que Leurs Grandeurs avaient cherché asile, et gar-
« der toutes les avenues des montagnes. Mais Nos
« Seigneurs purent s'enfoncer dans les bois, et se
« soustraire à temps. Les mandarins firent des per-
« quisitions dans les différents antres des montagnes,
« et s'emparèrent de tous les effets qu'on y avait ca-
« chés, à peu près tout ce que nous possédions : ce-
« pendant ils ne prirent personne.

« Mgr Retord et les deux confrères que j'ai nommés
« errèrent sur les montagnes, nu-pieds, à travers des
« bois épineux, marchant sur des pierres aiguës que
« les Annamites appellent pierres *oreilles de chat*,
« souffrant la faim, et n'ayant pour désaltérer leur
« soif, qu'une eau malsaine dont personne ne boit im-
« punément ; et ne voyant aucun moyen de sortir de
« ces lieux sauvages, ils finirent par construire une
« cabane en bambous, dans le sein d'une épaisse fo-
« rêt. En ce lieu ils ont vécu de la vie érémitique, pen-
« dant quatre grands mois ; des chrétiens leur appor-
« taient quelques vivres, non sans danger d'être dévo-
« rés par les tigres, qui peuplent ces montagnes, et
« qui font beaucoup de victimes. J'ai envoyé un de
« mes catéchistes visiter Sa Grandeur vers la mi-

« août ; il fit deux fois la rencontre d'un tigre royal, « qui avait dévoré ce jour-là deux pauvres filles chré- « tiennes, occupées à faire paître leurs buffles, et lui- « même n'échappa à la griffe de cet animal féroce, « que par une protection spéciale de Marie, dont il « attacha le scapulaire au bout de son bâton de « voyage.

« Cher frère, tu veux sans doute me demander si « Mgr Retord est encore dans son ermitage des fo- « rêts ? Je te répondrai : son corps, oui ; mais son « âme a quitté ce séjour de misères pour passer à un « monde meilleur. Mgr Retord n'est plus, la fièvre « maligne des bois l'a emporté le 22 octobre. Ainsi « s'est terminée dans le délaissement et la misère, « cette vie de labeurs et de souffrances, après vingt- « cinq ans passés dans les Missions, dont dix-huit ont « supporté la charge si lourde de Vicaire Apostoli- « que. Mgr Retord n'a point vu luire les beaux jours « si désirés de la paix ; toute sa vie de Missionnaire « s'est écoulée au milieu des persécutions et des dé- « boires de tout genre ; elle n'a été que la réalisation « d'un rêve de sa jeunesse, dans lequel la Sainte « Vierge lui était apparue, et l'avait transporté en « songe sur le haut d'une montagne, au pied d'une « grande croix, en lui disant que sa vie serait cruci- « fiée jusqu'à la fin. Toute vie de Missionnaire est fé- « conde en croix ; celle de Mgr Retord l'a été plus « que toute autre, et sa mort sur une montagne sau- « vage, au sein d'une forêt peuplée de bêtes cruelles, « dans le dénuement absolu de toutes choses, c'est « la mort sur la croix, la croix toute nue, tout aus- « tère comme celle du Maître, le Sauveur Jésus.

« Quand Mgr Retord mourut, il n'y avait que M. Ma- « thevon pour assister Sa Grandeur, car M. Char- « bonnier, ayant ressenti le premier quelques accès « de fièvre, était déjà parti, pour aller se soigner dans « une chrétienté de son district ; et après le trépas de « Sa Grandeur, M. Mathevon put se rendre dans un « lieu moins malsain où il est encore caché. — Quant

« à nous, MM. Titaud, Theurel et moi, il nous a aussi « fallu gravir les montagnes, marcher sur les pierres « *oreilles de chat*, et installer un ermitage dans une « clairière des forêts. Nous y demeurâmes de huit à « quinze jours en paix, et chaque jour nous ajou- « tions quelque nouveau perfectionnement à notre « vie de Robinson ; nous recueillions l'eau de pluie « pour cuire nos aliments et infuser notre thé ; nous « avions aplani une allée pour nous promener ensem- « ble, ou réciter notre bréviaire en marchant. Cha- « que matin, nos vivres nous étaient apportés par des « chrétiens du village de Dong-Chiem, distant d'une « lieue, et nous avions déjà défriché du terrain pour « planter des ignames, quand, une certaine matinée, « nous reçûmes la visite inattendue de six païens ar- « més de fusils et de couteaux de chasse, qui nous « dirent être à la poursuite d'un tigre. Nous les reçû- « mes poliment, et, un instant après, prenant un pré- « texte pour nous écarter dans la forêt, nous descen- « dîmes du plateau où était notre ermitage, au pied « de la montagne baignée par les eaux de l'inondation « annuelle, en un lieu où nous faisions tenir une bar- « que toujours prête à nous recevoir en cas de dan- « ger. Ces païens n'étaient rien moins que des chas- « seurs, c'étaient des espions envoyés à notre recher- « che.

« Pour lors, nous résolûmes d'habiter sur notre « barque, dans les roseaux, tantôt ici, tantôt là ; et, « deux fois le jour, un jeune homme nous apportait « notre nourriture, feignant d'aller pêcher. Nous me- « nâmes cette vie d'oiseaux aquatiques quelques se- « maines, au bout desquelles, nous reçûmes des nou- « velles alarmantes, qui nous obligèrent de nous sé- « parer, pour aller essayer si la vie de reclus dans « les maisons des chrétiens nous offrirait plus de sé- « curité.

« Profitant donc des eaux de l'inondation qui cou- « vraient tout le pays, j'ai pu revenir dans mon dis- « trict ; je suis demeuré chez un chrétien pendant

« trois semaines, au milieu d'alertes continuelles, et « j'ai ensuite pris logement dans une maison de Re- « ligieuses, au village de But-Dong, où je suis en- « core. Ce village est moitié chrétien, moitié païen ; « l'adjoint est chrétien, et je suis convenu avec lui « que quelque alerte qui soit donnée, je ne sortirai « point du village, mais qu'en cas de blocus je des- « cendrai dans un antre creusé à cet effet.

« J'ai eu le bonheur d'offrir à un de mes confrères « de venir partager mon asile. Ce cher confrère était « condamné à vivre depuis trois mois entiers dans « un réduit obscur, lorsque le chef de canton de l'en- « droit, ayant eu connaissance de son séjour, vint « s'emparer de lui. Mais M. Saiget (c'est le nom de « ce confrère) put s'évader du lieu où il était retenu, « par un trou pratiqué dans le toit. J'ignorais com- « plètement où il était ; mais apprenant son aven- « ture, je me suis empressé de lui donner de mes nou- « velles, et de l'inviter à se rendre dans le village de « But-Dong, ce qu'il a pu faire non sans grande dif- « ficulté.

« Maintenant nous jouissons donc ensemble d'une « certaine tranquillité ; les Religieuses nous ont cédé « une de leurs chambres, assez vaste pour que nous « puissions faire cinq ou six pas ; deux de mes caté- « chistes sont avec nous, et nous aident à étudier les « lettres chinoises pour passer le temps. Les espions « des mandarins rôdent autour de nous, et nos pau- « vres Religieuses qui ne sont que seize, sont obli- « gées de faire la garde nuit et jour ; elles sont dans « des craintes continuelles : un chien qui aboie, la « voix des gens qui se querellent les font tressail- « lir. Cependant notre présence, tout en leur causant « des inquiétudes, d'un autre côté les rassure et leur « fait continuer en paix leurs petits travaux journa- « liers. Et en effet, si nous n'étions pas chez elles, « toutes les nouvelles du dehors, soit de villages blo- « qués, soit de chrétiens emprisonnés, soit des autres « monialeries qui sont détruites, mettraient la per-

« turbation dans leur esprit, tandis que par notre « présence nous les consolons et les fortifions, et puis « elles ont l'avantage de se confesser et de commu- « nier plus souvent, bonheur inappréciable pour « elles.

« Nous sommes dans l'attente de la paix : nous sa- « vons que nos libérateurs sont près de nous, qu'une « escadre française s'est emparée de Tourane, le « 1^er^ septembre, et que 3.000 hommes de troupes, dont « une partie Espagnols, sont campés sur la plage. « Aussitôt la nouvelle de leur apparition s'est-elle « répandue dans le pays, que tout le monde, soit les « chrétiens, soit les païens, a été dans la jubilation; « car les païens en général, détestent la dynastie ré- « gnante, et ils attribuent les malheurs des dernières « années, la peste, l'inondation, la famine, à la mau- « vaise conduite du roi, qui ne s'occupe que de ses « plaisirs, nullement du bien de son peuple, et laisse « les mandarins l'opprimer à leur guise. Ils sont en- « chantés que les Européens viennent renverser cette « dynastie. Plusieurs aussi disent : On en a trop fait « envers les chrétiens, les Européens viennent les dé- « livrer, on ne peut les blâmer, c'est justice. Tout le « monde s'attend à voir le roi vaincu, et on serait fâ- « ché d'apprendre le contraire.

« L'apparition d'une comète est venue confirmer « les esprits dans la croyance que la dynastie ac- « tuelle a fait son temps. Une comète dans les cieux « est un signe de guerre pour ces peuples supersti- « tieux, ils croient que le ciel lui-même déploie « l'étendard de la révolte ; aussi ils nomment une co « mète *étoile-étendard*, et il n'a jamais apparu de « comète qu'il n'y ait eu de soulèvement, et que quel- « que écervelé ne se soit cru avoir la vocation pour « se mettre à la tête de la révolte. Mais jamais on « n'avait vu *d'étoile-étendard* déployer dans le ciel une « si belle oriflamme que celle qui a paru en septem- « bre de cette année ; elle avait encore cela de particu- « lier qu'elle montait chaque jour d'un degré plus

« haut sur l'horizon. Ajoute, mon frère, sa coïnci-
« dence avec l'apparition de l'escadre française, et tu
« comprendras l'effet qu'elle a dû produire sur le
« peuple annamite. Aussitôt la révolte s'est organi-
« sée avec rapidité, prête à éclater lorsqu'on appren-
« drait la prise de Hué par les Français ; on s'atten-
« dait que cette prise eût lieu dans très peu de temps,
« et l'on ne supposait pas les obstacles qui l'ont en-
« travée sans doute, puisque voilà trois mois et demi
« que l'escadre stationne sur la côte de Cochinchine,
« et la renommée ne m'apprend rien sur ses opéra-
« tions.

« La persécution n'est pas ralentie : au contraire, la
« fureur et la haine du roi et des mandarins, contre
« les Missionnaires et les chrétiens, qu'ils supposent
« avoir appelé les Français à leur secours, s'en est
« accrue davantage. Ils ont voulu jeter l'ignominie
« sur le Dieu des chrétiens, et ils ont fait placer la
« croix sur la grande voie qui relie la capitale aux
« provinces, afin qu'elle fût foulée sous les pieds des
« passants. D'un autre côté, pour affaiblir dans l'es-
« prit du peuple l'effet produit par l'apparition de la
« comète, le roi a porté un édit qui défend de l'ap-
« peler *étoile-étendard*, et change son nom en celui
« *d'étoile-abondance*. De plus, quand les mandarins
« ont vu que cette étoile-abondance était sur le point
« de disparaître, ils ont fait un sacrifice au ciel et lui
« ont adressé cette prière : Si le roi et les mandarins
« sont devenus indignes de gouverner le peuple, nous
« te demandons, ô étoile, de nous faire connaître la
« volonté du ciel, en demeurant visible dans le fir-
« mament ; que si au contraire le roi et les manda-
« rins ne sont pas devenus indignes de la faveur du
« ciel, ô étoile, nous te demandons d'éteindre ta lu-
« mière et de disparaître. — Au bout de quelques
« jours la comète ne se voyait plus en effet que très
« faiblement : apparemment le roi Tu-Duc et ses
« mandarins sont très dignes de tenir en main le
« sceptre du pouvoir et de gouverner le royaume

« d'Annam ; autrement la comète, qui s'était déjà « éloignée de notre globe terrestre, aurait certaine- « ment rebroussé chemin pour dire le contraire. Qui « en doute ?

« Je viens de recevoir la nouvelle de six nouveaux « martyrs, dont quatre prêtres, un riche chrétien, « et un jeune élève de notre collège qui avait eu le « malheur d'apostasier, et qui, touché de repentir, « est allé se remettre entre les mains du mandarin de « Nam Dinh, lequel irrité l'a fait écraser sous les « pieds des éléphants.

« 21 décembre.

« Je reçois des lettres de M. Legrand de la Lyraie ; « c'est le Missionnaire avec qui je suis venu au Ton- « kin en 1854, et qui, étant retourné en France, pour « cause de maladie, est revenu pour servir d'inter- « prète à M. l'amiral Rigault de Genouilly, comman- « dant de l'escadre française dans les mers de Chine. « M. Legrand nous écrit à tous pour nous inviter à « descendre à bord des vapeurs français, en atten- « dant que toutes les mesures soient prises par l'ar- « mée française pour agir et délivrer les chrétiens « annamites de l'oppression. M. l'amiral gémit de « nous voir dans le danger, et il voudrait que nous « missions notre vie en sûreté en descendant à bord « des bâtiments de guerre ; mais la chose est à peu « près impossible pour les Missionnaires de ce Vica- « riat occidental : nous sommes trop loin de la mer, « et la circulation dans le pays est trop périlleuse, « pour que nous tentions l'entreprise. Je réponds à « M. Legrand et j'insère cette lettre dans la sienne, « quoique je craigne beaucoup qu'elles ne puissent « parvenir. Au moins je prie les saints Anges de gar- « der et de conduire en paix les deux femmes porteu- « ses de mes lettres ; j'envoie des femmes, parce « qu'elles voyagent plus facilement que les hommes.

« Ma santé s'améliore peu à peu. Adieu ! j'avais « l'intention d'écrire d'autres lettres ; à plus tard.

« J'embrasse mon père, ma sœur, Henri et toi, mon « cher Eusèbe, dans les saints cœurs de Jésus, Marie, « Joseph. »

Lorsqu'on réfléchit à la grande sensibilité de notre jeune apôtre et à la compatissance de son bon cœur, on est obligé de reconnaître une assistance vraiment surnaturelle dans le calme et l'égalité d'âme dont il fait preuve dans cette lettre. Il serait en effet impossible d'imaginer sérénité plus parfaite, au milieu d'une tempête aussi furieuse et de désastres aussi grands.

Pour mieux faire ressortir tout ce que la situation des proscrits avait de pénible et de douloureux, nous ajouterons quelques détails qui compléteront cette relation.

En avril 1858, Mgr Retord, terminant un long exposé de tous les sujets de tristesse, qui ne cessaient de fondre sur lui de toutes parts, ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

« Oh ! que la vie est amère, mon cher ami, quand elle est si longtemps et si rudement agitée ! Quel chagrin et quelle angoisse de ne recevoir jamais que de mauvaises nouvelles ! d'être sans cesse accablé sous une foule d'affaires désastreuses et navrantes ! de respirer toujours au milieu d'une atmosphère de crainte et de proscription ! de voir le bien compromis par la sottise et l'imprudence des uns, par la faiblesse et la lâcheté des autres ! d'entendre les blasphèmes et les calomnies des mandarins sans pouvoir leur répondre et les réduire au silence ! de savoir nos chrétiens poursuivis, spoliés, tourmentés de mille manières, sans pouvoir les secourir efficacement !...

« Un jour que j'étais plus triste encore que de coutume, je faisais une longue lamentation sur les tribulations de ma vie passée au Tonkin, tribulations augmentées encore par les fréquentes maladies et les infirmités corporelles que j'éprouve ; je disais

alors en présence de mes confrères : Oh ! si je pouvais, avant de mourir, avoir quelques années d'une liberté pleine et entière, *seulement pour voir comment on s'en trouve*, oh ! que je serais heureux ! Oui, je serais content de ne plus être réduit à me cacher comme un scélérat, d'aller au grand jour prêcher l'Evangile à tous, aux mandarins comme aux autres, de travailler quelque temps sans entraves et de toutes mes forces ! Ce serait trop de bonheur !

« Tout à coup, MM. Charbonnier et Mathevon m'interrompirent : « Comment, Monseigneur ! me disaient-ils, n'êtes-vous donc pas heureux avec toutes les misères de la persécution ? Est-ce que vous ne devez pas être satisfait des nombreuses et si belles croix dont le Seigneur vous gratifie ? Souvenez-vous qu'au jour de votre sacre vous avez pris, pour blason de votre noblesse épiscopale, les deux croix de saint Pierre et de saint André, vos glorieux patrons, entrelacées l'une dans l'autre avec la devise : *Fac me cruce inebriari.* » — « Assez, assez, leur répondis-je, j'ai tout compris, vous avez raison. Eh bien ! que la très sainte volonté de Dieu soit faite ! Vive Jésus ! Vive sa Croix ! Vivent toutes les tribulations qu'il plaira à la divine Providence de nous envoyer ! »

« Surtout aujourd'hui, 2 avril, jour du Vendredi-Saint, où je termine cette relation, je répète du fond de mon âme ce vœu de mon apostolat : *Fac me cruce inebriari* (1) ! »

Nous avons peine à comprendre que le premier biographe de l'héroïque évêque, et aussi tous ceux qui l'ont copié par la suite, ait appelé ce moment de suprême angoisse un *moment de défaillance*... A ce compte, il faudrait pareillement qualifier de *défaillance* l'agonie de Notre-Seigneur au jardin des Oliviers !...

Le vœu d'*être enivré de la Croix* ne tarda pas pour Mgr Retord à être réalisé. A partir du jour de Pâques

(1) *Faites que je sois enivré de la Croix!*

1858, on ne peut plus compter les désastres que les chrétientés annamites eurent à subir, et Sa Grandeur elle-même, voulant en tracer un abrégé pour l'amiral Rigault de Genouilly, qui lui avait demandé des renseignements sur l'état des affaires, se surprend à s'égarer dans le dédale d'une énumération sommaire, qui contient plus de trente articles. A la fin de ce tableau désolant, l'évêque s'écrie :

« Et que sommes-nous devenus pendant une telle tribulation, qui dure encore, et qui, dit-on, va recommencer avec une nouvelle fureur ? Où sommes-nous maintenant, nous, malheureux apôtres de cette Mission si belle autrefois, à cette heure si désolée, si abattue ? Où sommes-nous ? — Je ne le sais trop.

« Voilà six mois que je n'ai point reçu de nouvelles de M. Néron, je ne sais ni où il est, ni s'il vit encore.

« M. Galy est parti sur une barque de marchands annamites pour aller implorer l'assistance de nos chers compatriotes et des Espagnols de Manille ; mais qu'est-il devenu ? Et ne lui sera-t-il pas arrivé, comme au P. Salgot, d'être assassiné sur mer ?

« MM. Titaud, Theurel et Vénard, découverts dans leur petite cabane de bambous, ont été obligés d'en sortir et de se disperser. Voilà deux mois que je n'ai pas reçu de leurs nouvelles.

« Mgr Jeantet a rôdé longtemps sur les montagnes, puis il a habité chez des païens, il est tombé dans l'eau en courant la nuit et a failli se noyer.

« Je n'ai absolument aucune nouvelle de M. Saiget.

« Quant à MM. Charbonnier et Mathevon et moi, qui étions à But-Son depuis le 13 juin, nous avons habité dans quatre cabanes de chrétiens, dans quatre maisons de bambous et dans une quinzaine d'autres, ou sous des arbres, ou dans les broussailles, courant par les chemins les plus difficiles, sur les pierres, dans les buissons et la boue, couchant dehors avec la pluie sur le dos, n'ayant presque rien à manger et point d'habits pour nous couvrir, accablés de fati-

gues, de chagrin, sans savoir que faire ni où donner de la tête ; nos tribulations ont été et sont encore incroyables.

« Voilà quatre mois que nous n'avons point dit la sainte messe, n'ayant plus d'ornements et point de maisons pour la dire. Presque aucun des prêtres annamites ne peut la dire non plus, et à peu près tous les malades meurent sans les sacrements. Tout est dispersé, brûlé ; tout est abattu, tout est en fuite ; peu de gens savent où je suis ; je n'ai personne pour envoyer des lettres ; celles qu'on m'écrit ne me parviennent pas, personne n'ose les porter, on les brûle. Nous sommes vraiment à la dernière extrémité. Je suis dans les gorges de Dong-Bau ; il faudrait, pour que je puisse descendre aux navires, qu'il en vînt un jusqu'aux environs de Dong-Chiem : autrement, je mourrai dans mon trou, ou je serai pris, ou je n'en sortirai que lorsque nous aurons la paix, s'il nous est donné de l'avoir. »

Ces nouvelles allaient jusqu'au mois d'octobre 1858; qu'arriva-t-il ensuite ? — Le vaillant apôtre était vraiment à la dernière extrémité, et à la veille de consommer son dernier sacrifice. Digne émule du grand modèle et patron des Missionnaires, Saint François Xavier, qui expire, privé de tout secours humain, dans une île déserte, lui, le grand évêque d'Acanthe, rend le dernier soupir sur le sommet d'une montagne sauvage, dans le dénûment le plus complet. L'ivresse de la Croix était complète !

Le 16 octobre, il est saisi par un redoublement de la fièvre qui le minait depuis plusieurs semaines. Afin de ne pas gêner ses compagnons, M. Mathevon et trois prêtres tonkinois, il se fait construire une petite hutte à part.

Les jours suivants, la fièvre ne diminue pas. Le 21, dans l'après-midi, l'évêque éprouve un irrésistible besoin de sommeil. On le laisse reposer, sous la garde d'un de ses catéchistes dévoués.

Vers minuit, un des prêtres indigènes vient le vi-

siter. Le malade était immobile sur son lit de feuilles, les yeux vitreux et sans regard, les lèvres entr'ouvertes, la respiration très forte. « Seigneur Père ! » dit le prêtre. — Le malade ne fait aucun signe. Le prêtre reprend : « Vous souffrez beaucoup ? » — Même silence. « Il va mourir ! » s'écrie-t-il effrayé, et il court avertir M. Mathevon.

Le Missionnaire administra au mourant les derniers sacrements ; les prêtres et les catéchistes s'agenouillèrent autour de la couche funèbre, et y restèrent jusqu'à neuf heures du matin. A ce moment, le malade fit un brusque mouvement des mains, un spasme crispa son visage, un dernier souffle s'exhala... puis, les traits se détendirent, et reprirent leur expression accoutumée ; l'âme était retournée vers son Créateur. C'était le 22 octobre 1858.

# CHAPITRE XXII

## AU TONKIN (1859-1860)

Sacre de Mgr Theurel. — L'ami et l'évêque. — Mort de M. Vénard père. — Consécration à Jésus-Christ. — Désolation extrême. — Martyre de M. Néron.

La mort de Mgr Retord laissait l'administration de la Mission entre les mains de Mgr Jeantet, vénérable vieillard de 67 ans, encore plus affaibli par les infirmités que par le poids des années. Le fardeau épiscopal ne pouvait pas être plus lourd que dans ces circonstances ultra-difficiles ; aussi, le pontife comprit-il qu'il était de son devoir de s'adjoindre de suite un Coadjuteur jeune et fort.

Il ne pouvait y avoir d'hésitation pour le choix du sujet : M. Theurel, nommé Provicaire après la mort de M. Castex, réunissait toutes les qualités désirables.

A la première proposition que lui en fit son Vicaire Apostolique, M. Theurel s'excusa sur son jeune âge — il n'avait pas encore trente ans —, et demanda respectueusement à ne pas accepter ; mais Mgr Jeantet insista, et il fallut se soumettre.

La cérémonie du sacre mérite d'être rapportée: elle rappelle les scènes des Catacombes, dans les premiers temps de l'Eglise. Mgr Theurel l'a racontée lui-même dans une lettre intime adressée à un Religieux de France, un de ses meilleurs amis d'enfance :

«... Un jour que j'étais dans une étable à buffles, je reçus ordre de faire une retraite immédiatement, puis de me rendre auprès de Monseigneur. Après avoir fait la retraite commandée, je vins en deux

MONSEIGNEUR JEANTET
Vicaire apostolique du Tonkin occidental en 1858

nuits au lieu du rendez-vous. Le lendemain, on fit l'élection, et le surlendemain la consécration. C'était le 6 mars 1859.

« On ne déploya pas grand luxe dans la cérémonie. Deux prêtres annamites, à défaut de confrères européens, dont aucun n'avait pu sortir de sa cachette, remplissaient les fonctions d'évêques assistants. J'eus

pour crosse un bâton de bambou, coupé dans le buisson voisin, habillé de papier doré et surmonté d'une corde de paille repliée sur elle-même. Je n'avais point de bas ; impossible de trouver des gants. La cérémonie était terminée plus de deux heures avant le lever du soleil. Et voilà comment se font au Tonkin les évêques d'Acanthe !... »

Aussitôt qu'il eut connaissance de l'événement, Théophane s'empressa d'écrire au nouveau prélat, pour lui rendre ses hommages, et lui témoigner sa joie avec sa satisfaction et ses espérances :

« 17 mars 1859.

« Monseigneur,

« Aujourd'hui 17, fête de saint Patrice, nous rece-
« vons deux lettres des plus agréables, en ce qu'elles
« ont pour objet un seul point, dont la nouvelle fait
« battre le cœur de joie : c'est que les mains de notre
« vénérable Vicaire Apostolique se sont placées sur
« une tête bien chère, et lui ont imposé un caractère,
« le plus auguste qui soit sur la terre. Je vous salue,
« ô Monseigneur, je fléchis le genou en esprit, j'in-
« cline mon front pour recevoir de Votre main, d'où
« découle la bénédiction du Seigneur des Seigneurs,
« une première grâce, qui, j'espère, me réconfortera
« dans le corps et dans l'âme. Je vous salue, Monsei-
« gneur, et je vous prie d'agréer l'hommage entier
« de ma vénération, de mon amour, de mon obéis-
« sance, comme à mon Supérieur, à mon Père, à
« mon Seigneur, qui tient la place ici-bas de mon Sei-
« gneur Jésus-Christ.

« Dans cette portion de la bergerie de l'Eglise,
« dont le divin Berger vous a commis le soin, que je
« serai heureux, petit bergeret, de conduire les quel-
« ques ouailles que vous voudrez bien me confier,
« sous votre direction, ô Pasteur des brebis tonkinoi-
« ses ! Car vous serez le bon Pasteur: les brebis con-
« naissent votre voix, elles vous suivront, elles vous

« entendront, elles vous aimeront, et, à votre appel,
« les malades,qui sont en si grand nombre,trouveront
« les remèdes efficaces. Que de maladies spirituelles
« autour de vous, ô médecin des âmes ! et que la mis-
« sion que le grand et divin Médecin vous confie, de
« guérir toutes ces maladies qui viennent du cœur
« de l'homme, du climat, du paganisme, de la persé-
« cution, est une belle, sainte et sublime mission !

« Oh ! que de ronces et d'épines ! oh ! que d'herbes
« malfaisantes, de terrain ingrat, improductif, dans
« le champ du suprême Père de famille, qu'Il vous
« donne à défricher, à labourer, à ensemencer, à
« moissonner, à vous son gérant d'affaires ici-bas !
« *Hic opus, hic labor! Non alleviasti onus tuum.*
« Mais le Saint-Esprit vous a choisi pour cette œuvre
« sainte, il a répandu et il veut répandre encore sur
« votre âme ses dons et ses secours les plus efficaces.
« Et, je le sais, connaissant votre âme généreuse et
« dévouée, vous y donnerez une pleine correspon-
« dance.

« Vous me pardonnerez de le dire, mais je suis per-
« suadé que Dieu veut que vous fassiez, avec sa
« grâce, de grandes choses. Votre tâche est difficile,
« mais grande et belle. Vous venez, nouvel Esdras,
« relever les ruines de Jérusalem, et édifier le nou-
« veau temple. Vous avez vu les mauvais jours, afin
« de connaître les malheurs de Sion et de mieux y
« compatir. Vous avez pris part au combat, afin de
« mieux inaugurer la paix, cette paix dont vous vous
« appelez l'aurore.

« Eh ! n'est-ce pas une chose admirable qu'au mi-
« lieu du deuil causé par la perte de Monseigneur
« d'Acanthe, de vénérée mémoire, le ciel nous donne
« un nouvel évêque d'Acanthe, qui est notre espé-
« rance commune, et dont tout le monde salue et ac-
« cepte le don avec bonheur ?

« O cher Seigneur, je remercie Dieu qui m'a con-
« servé la santé et semble l'affermir chaque jour en
« moi... »

Des différentes lettres, que notre cher proscrit dut écrire dans le courant de 1859, il ne nous en est parvenu qu'une autre, adressée aussi à Mgr Theurel. La voici :

« 23 décembre 1859.

« Monseigneur,

« Enfin, j'ai l'honneur de vous faire hommage de « l'*Evangile concordé* et des *Actes des Apôtres*, que « j'ai tâché d'arranger de mon mieux. J'ai écrit, au « commencement des articles, les divers chapitres « des Evangiles d'où ils sont tirés. — A est de saint « Mathieu. B, saint Marc. C, saint Luc. D, saint Jean. « E, les Actes. F, les Epîtres. Comme je n'ai pas « sous les yeux la Concordance latine, il m'a fallu me « donner de la peine pour retrouver tous ces passa- « ges, et c'est ce qui m'a empêché d'envoyer plus « tôt le susdit cahier à Votre Grandeur. Je vous prie, « Monseigneur, de noter sur une feuille à part les « corrections que vous jugerez à propos de faire, et « de me les communiquer, afin que je corrige la co- « pie que j'ai fait faire pour moi. Ce sont mes caté- « chistes qui ont collationné ; il peut bien leur être « échappé quelques accents, que vous suppléerez, s'il « vous plaît. J'aurais désiré vous présenter un ma- « nuscrit mieux peint, mais je crois que c'est le *nec* « *plus ultra* de l'habileté de l'élève Tri. Recevez donc, « cher Seigneur, ce modique tribut de votre très « humble serviteur.

« J'ai traduit les *Epîtres* jusqu'aux Ephésiens in- « clusivement, d'une façon assez large, toutes les fois « que j'ai cru que cela était nécessaire pour la clarté « du sens et le coulant de la phrase annamite ; du « reste, à peu près comme vous verrez les *Actes*. Mais « depuis deux mois je n'y travaille plus, parce que « je suis fatigué. Si, pour me récompenser, vous « m'envoyez quelques bouts de *gen sen* (1), si vous « en avez, ou une ou deux onces de *gen sen* appelé

(1) Cette racine est très employée, comme médicament tonique, dans la médecine chinoise.

« *daï quang*, afin de refaire mes forces, alors je lut-
« terai de nouveau avec Saint Paul ; sinon, je tâ-
« cherai de me remettre peu à peu à la besogne, sans
« trop de fougue.

« Le catéchiste Luong me prie de faire son *mea-*
« *culpa* à Votre Grandeur, parce qu'une partie des
« livres (la moindre) qui vous appartiennent, etqu'il
« avait mis dans un panier avec d'autres, ont été vi-
« sités et mangés par les fourmis blanches ; de cer-
« tains volumes, il reste la couverture, d'autres il ne
« reste pas trace, d'autres on peut encore s'en ser-
« vir. En particulier la Somme *de Saint-Thomas* a
« été terriblement grignotée et perforée. Le catéchiste
« Luong demande son pardon ; du reste, ça n'est pas
« absolument sa faute : car il avait averti l'élève
« Luân, de visiter de temps en temps les effets placés
« en sa maison ; mais cet élève ne s'en est pas occupé,
« et ce n'est que lorsque j'ai envoyé le catéchiste
« Luong chercher les divers objets que Votre Gran-
« deur demande, qu'il s'est aperçu du dégât. Parmi
« ces objets on n'a point vu *d'Ordo*, mais j'ai trouvé
« dans le bureau les calculs concernant les phases
« de la lune, et je vous les envoie...

« Et maintenant, Monseigneur, comment puis-je
« vous envoyer mes leçons, que Votre Grandeur ré-
« clame avec instance ? Cependant, puisque l'amour
« que vous avez pour la perfection vous fait désirer
« les leçons, même de ceux qui en ont le plus besoin,
« cela m'engage à vous transcrire quelques lignes de
« l'*Histoire ecclésiastique* de l'abbé Rohrbacher,
« Tome VIII :

Saint Epiphane était né à Pavie, au commencement du quatrième siècle ; il fut élevé par l'Evêque Crispin, qui, le voyant prévenu des grâces du Ciel, le fit lecteur à huit ans, sous-diacre à dix-huit, diacre à vingt, l'employant à différents ministères... — Aux avantages du corps, aux talents de l'esprit, il joignait une modestie, une humilité, une patience admirable... son repos était la lecture, ses bijoux les saints livres. Il lui suffisait de les parcourir, pour les dire de mé-

moire, non pas les mots seuls, mais le sens et l'âme, en sorte que, suivant le passage qu'il redisait, on croyait entendre ou Moyse, ou un prophète, ou un apôtre. Et ce qu'il avait lu dans le livre, il le retraçait dans sa vie... — A la mort de l'Evêque, saint Epiphane, à peine âgé de trente ans, fut choisi pour lui succéder avec acclamations... Aussitôt saint Epiphane assembla son clergé, et lui parla en ces termes : ... Quoique, mes bien-aimés, le poids de votre jugement et la dignité que j'ai reçue m'aient accablé, lorsque je marchais avec peine et encore trop tôt dans les avenues du sacerdoce, je me souviens cependant de ce que je dois à votre bienveillance, puisque vous m'avez conféré ce qu'il y a de plus grand. Et quoique j'aie plus dans la volonté de vous obéir que de vous commander, j'ai néanmoins changé le personnage de serviteur, mais sans en perdre l'esprit. Soyez pacifiques, soyez unanimes : partagez mon fardeau, il sera plus facile à porter. Je promets de vous garder ma communion avec toute humilité : nul ne pourra m'offenser s'il n'offense notre Dieu. Conservez la pudeur, source de tous les biens ; ne prenez point à injure, si un enfant parle de continence et de pureté à des vieillards et à des prêtres. C'est la conduite, non les années, qui ouvre l'adolescence ou la vieillesse. Examinez le secret de ma vie, et si vous y reconnaissez quelque chose d'indigne, réprimez-le ; que personne ne craigne d'admonester le prince de l'Eglise, dès qu'il le voit qui s'égare......

« Comme saint Epiphane, vous avez reçu, Monsei-
« gneur, la plénitude du sacerdoce, à un âge qui
« compte peu d'années. Mais lui comptait beaucoup
« de vertus, et avec la plénitude du sacerdoce, il avait
« la plénitude de la perfection. — Et voici ma leçon.
« *Petit enfant Vénard* a signé. »

La douce et ferme simplicité de Théophane n'a d'égale que la profonde humilité du jeune évêque. Une lettre comme celle-là donne une haute idée de la sainteté des deux amis.

Ce fut pendant cette année 1859, que le Bon Dieu rappela à lui M. Vénard père. Ce ne sera pas nous

écarter de notre sujet, de rapporter ici cette fin si édifiante : il y avait tant de similitude entre le père et le fils, le cœur de l'un avait si bien compris la vocation de l'autre, et tous deux avaient si généreusement accompli le même sacrifice, que l'on se sent porté tout naturellement à les réunir aussi dans un commun éloge.

Depuis le départ de son cher Théophane, M. Vénard n'eut pas de véritable joie selon le monde. On ne le vit prendre part à aucune distraction bruyante, même des plus légitimes ; il resta seul avec sa douleur, qu'il s'efforça néanmoins de concentrer, afin de ménager sa fille, chez qui le chagrin, s'augmentant de tout ce qu'il y a de sensibilité dans le cœur de la femme, causa extérieurement de fortes réactions sur sa santé jusque-là si robuste.

Cependant, loin de bannir de son esprit la mémoire de son fils, ce bon père cherchait, au contraire, tout ce qui pouvait la lui rappeler : c'est pourquoi, entre tous les souvenirs les plus chers à son cœur, celui du coteau de Bel-Air demeura toujours le plus vif. Ce fut là aussi son lieu de plaisance, pendant les dix dernières années de sa vie ; presque chaque jour il dirigeait ses pas de ce côté, entraîné surtout par son cœur et comme sans y réfléchir, car tout, en ces lieux, lui redisait le nom chéri de Théophane. C'était avec lui qu'il avait semé les chênes et les pins qui peuplaient le fourré, et planté les cerisiers qui s'élançaient sur la lisière du bois. Mais c'était là surtout que le Missionnaire, tout enfant, avait entendu le premier appel de son Dieu à la vocation sacerdotale et apostolique. Aussi, le pauvre père se plaisait à embellir lui-même ce séjour si aimé, taillant de ses mains la haie qui bordait la vigne, et celle qui faisait clôture ; et, lorsque la fatigue le forçait à interrompre un travail qui n'était plus fait pour ses bras, il déposait là son instrument, et s'asseyait près d'un chêne, sous un pin résineux, à côté d'un chèvrefeuille sauvage qui entrelaçait par ici ses lianes rampantes, et

dont l'haleine de la brise lui apportait les doux parfums ; il rêvait, regardant la prairie qui s'étendait plus bas et que son fils, un jour, lui avait demandée pour sa part, dans le but que nous savons ; il attachait ses yeux au ciel comme pour y lire l'espérance ; alors, quelques larmes remplissaient ses paupières, puis il priait. Depuis lors, l'aspect du coteau de Bel-Air a un peu changé, par suite des travaux du chemin de fer, qui a coupé et dévasté cette petite propriété ; mais le souvenir du cher Théophane y est toujours vivant et entretenu avec soin.

Cependant, M. Vénard sentait peu à peu ses forces faiblir, et il en faisait mystère pour ne point contrister les siens. En 1858, il garda, pendant plusieurs mois, des fièvres continues, et l'on put voir alors comment sa vie de sacrifice avait pu lui faire acquérir la vertu de patience et de résignation : lui si vif, si bouillant, dans son commerce avec les hommes, n'était plus le même dans ses rapports avec Dieu, car il était convaincu, par sa foi, que Dieu lui-même l'éprouvait ainsi. Du reste, nous pouvons dire la même chose de tous les autres actes qui l'unissaient à son Dieu : la prière, la messe, la fréquentation des sacrements, et tout ce qui fait partie des devoirs du chrétien : en tout cela, il était calme, paisible, religieux à un haut degré ; rien ne le troublait jamais, et, s'il survenait quelqu'un au moment où il faisait sa prière, on attendait, il ne se dérangeait pas, même pour une première politesse.

Au commencement du mois d'août 1859, M. Vénard fut atteint d'une maladie jugée tout d'abord très grave, et à laquelle les médecins les plus habiles et les plus dévoués ne purent apporter aucun remède. Pendant deux semaines, ses trois autres enfants, qui se trouvaient heureusement réunis, assistèrent de leurs soins, et le jour et la nuit, leur vénéré père, qui ne cessa de les édifier par son calme, sa patience et même sa sérénité. Le malade ne s'abusait point sur son état ; bien souvent, il répétait : « Mes enfants,

c'est fini ; je ne me relèverai pas de là. » Et lorsque ceux-ci répondaient : « Oh ! bon père, ne parlez donc pas de la sorte ! vous n'êtes pas si malade que vous le pensez », il répliquait : « Je ne ressens aucune peine de voir approcher la mort ; il y a longtemps que je la désire, et maintenant ma mission est terminée. »

Pendant la journée, si son plus jeune fils récitait son bréviaire près de son chevet, il le contemplait avec bonheur ; et, comme il savait qu'il devait être ordonné prêtre à Noël suivant, il trouvait d'incomparables joies à le voir s'exercer à dire la messe ; et s'il eût désiré une chose avant de mourir, c'eût été d'assister à la première messe de ce cher enfant. De même il eût été heureux, plus tard, de le suivre et de finir près de lui les jours de sa vieillesse ; plusieurs fois, il avait communiqué cette pensée à ses amis. Mais le Seigneur, qui voulait lui donner les joies du ciel, le priva de celles de la terre, même les plus légitimes et les plus saintes ; toute sa vie, il le fit travailler à sa gloire et s'imposer de dures privations, et ce fut toujours lorsque ce bon père était sur le point, semblait-il, de jouir un peu du résultat heureux de ses travaux, que Dieu lui enleva d'abord le bonheur, et, ensuite, le ravit lui-même au bonheur qu'il entrevoyait, tant il est vrai que tous, sur la terre, nous sommes des instruments entre les mains du Maître souverain ; le travail une fois fini, l'instrument est mis de côté.

Dans la nuit du 25 au 26, il y eut une forte crise, faisant craindre que le jour qui allait poindre fût le dernier. Dès le matin, il se confessa de nouveau, et reçut le sacrement d'Extrême-Onction, avec toute la connaissance désirable, répondant à toutes les prières, et sentant son pauvre cœur tout attendri, lorsque son jeune diacre récita sur lui l'évangile et l'oraison de la messe *Pro infirmis*. Puis ses enfants, tous trois à genoux, demandèrent sa bénédiction ; la douce Mélanie, fidèle à la promesse faite à son cher Théophane, tenait en ses mains, sur le lit, le portrait de ce bien-aimé : « Cher père, dit-elle, Théophane aussi est là,

vous allez le bénir avec nous. » A ce souvenir si cher, le pauvre père poussa un soupir indicible, qui pénétra jusqu'au fond de l'âme des assistants : « Ah ! ce cher ami, où est-il ?... » Puis, reprenant toute sa force, et se redressant sur son séant, il fit tout haut cette prière : « Chers enfants, recevez tous en ce moment la dernière bénédiction de votre père : au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! Ainsi soit-il ! » Et sa main affaiblie retomba sur le lit. Tous pleuraient; et, en ce jour, ils ne pouvaient s'empêcher de songer aussi à cette autre bénédiction donnée à Théophane, le 25 février 1851.

Les larmes de ses enfants contristaient son cœur ; il s'en plaignit deux ou trois fois avec tendresse, disant qu'on lui faisait de la peine. Dans la matinée, plusieurs amis vinrent le voir ; il les reconnut tous et leur parla avec affection ; le sourire même vint encore effleurer ses lèvres déjà livides. Mais le mal faisait de rapides progrès ; on se hâta de réciter la prière des agonisants ; puis, debout près de son chevet, enfants, parents et amis, parmi lesquels le cher abbé Paziot, en ce moment le représentant de Théophane, attendirent en pleurs le dernier soupir. Plusieurs minutes avant qu'il n'arrivât, le généreux patriarche, tout rempli de son Dieu et de saintes pensées que de bonnes âmes lui suggéraient, leva les yeux au ciel, où il les tint fixés de telle manière que tous crurent qu'il avait alors une vision divine, avant-goût des délices du ciel ; et, quand tout fut fini, une personne pieuse, là présente, ne put s'empêcher de dire : « C'est ainsi que meurt le juste ! » En effet, jamais âme n'a quitté son corps avec moins d'efforts et de secousses ; ce ne fut pas une rupture, un brisement, ce fut un doux passage. Cette belle mort eut lieu sur le midi, le vendredi 26 août 1859. M. Vénard était âgé de soixante-quatre ans et trois mois. Ses enfants ont fait graver sur sa tombe cette inscription, tirée des saints Livres : *Seigneur, il a participé à votre sacrifice : faites qu'il jouisse de votre paix !*

La nouvelle de cette mort fut expédiée immédiatement pour le Tonkin ; mais l'état désolant de ce pays, en proie plus que jamais à la plus affreuse persécution, ne permit pas à la triste missive d'arriver assez tôt. Théophane ne connut jamais ici-bas le trépas de son vénéré père. Le Seigneur, qui voulait bientôt le ravir lui-même à la terre, lui épargna cette douleur, ménageant pour son cœur la douce surprise de voir son excellent père, avec sa pieuse mère, venir ensemble à sa rencontre le jour de sa naissance au paradis.

Au commencement de 1860, c'est-à-dire un an avant son martyre, Théophane de plus en plus sollicité par les attirances de la grâce, et mû par un immense désir de s'unir plus intimement à son Dieu, rédigea la Consécration suivante, toute enflammée de l'amour divin. Elle fut trouvée dans ses papiers après sa mort, et est actuellement conservée au Séminaire des Missions-Etrangères à Paris.

Les passages en italiques ont été écrits avec son sang.

« Consécration de moi-même a Jésus-Christ
« par les mains de Marie

« O sagesse éternelle et incarnée ! O très aima-
« ble et adorable Jésus, vrai Dieu et vrai
« homme, Fils unique du Père éternel et de
« Marie toujours Vierge ! Je vous adore pro-
« fondément, et dans le sein et les splendeurs
« de votre Père pendant l'éternité, et dans le
« sein virginal de Marie, votre très digne Mère,
« dans le temps de votre Incarnation.
« Je vous rends grâces de ce que vous vous

« êtes anéanti vous-même, en prenant la forme « d'un esclave, pour me tirer du cruel escla- « vage du démon ; je vous loue et glorifie de ce « que vous avez bien voulu vous soumettre à « Marie, votre sainte Mère, en toutes choses, « afin de me rendre par Elle votre fidèle « esclave. Mais hélas ! ingrat et infidèle que je « suis, je ne vous ai pas gardé les promesses « que je vous ai solennellement faites dans « mon baptême ; je n'ai point rempli mes obli- « gations : je ne mérite pas d'être appelé votre « enfant, ni votre esclave ; et comme il n'y a « rien en moi qui ne mérite vos rebuts et votre « colère, je n'ose plus par moi-même appro- « cher de votre très sainte et auguste majesté. « C'est pourquoi j'ai recours à l'intercession de « votre très sainte Mère, que vous m'avez « donnée pour médiatrice auprès de vous ; et « c'est par son moyen, que j'espère obtenir la « contrition et le pardon de mes péchés, l'ac- « quisition et la conservation de la sagesse.

« Je vous salue donc, ô Marie Immaculée, « tabernacle vivant de la Divinité, où la sagesse « éternelle cachée veut être adorée des anges « et des hommes : je vous salue, ô Reine du « Ciel et de la terre, à l'empire de qui est sou- « mis tout ce qui est au-dessous de Dieu.

« Je vous salue, ô Refuge assuré des pécheurs, « dont la miséricorde ne manque à personne, « exaucez les désirs que j'ai de la divine sa- « gesse, et recevez pour cela les vœux et les « offres que ma bassesse vous présente.

« *Moi, Jean Théophane Vénard, pécheur infi- « dèle, je renouvelle et ratifie aujourd'hui en- « tre vos mains les vœux de mon Baptême :* je « renonce pour jamais à Satan, à ses pompes « et à ses œuvres, et je me donne tout entier à « Jésus-Christ, la Sagesse incarnée, pour porter

« ma croix à sa suite, tous les jours de ma vie, « et afin que je lui sois plus fidèle que je n'ai « été jusqu'ici.

« *Je vous choisis aujourd'hui, en présence de « toute la cour céleste, pour ma Mère et Maî- « tresse ; je vous livre et consacre, en qualité « d'esclave, mon corps et mon âme, mes biens « intérieurs et extérieurs, et la valeur même de « mes bonnes actions passées, présentes et futu- « res, vous laissant un entier et plein droit de « disposer de moi et de tout ce qui m'appar- « tient sans exception, selon votre bon plaisir, « à la plus grande gloire de Dieu, dans le temps « et l'éternité.*

« Recevez, ô Vierge bénigne, cette petite « offrande de mon esclavage, en l'honneur et « union de la soumission que la Sagesse éter- « nelle a bien voulu avoir à votre Maternité ; « en hommage de la puissance que vous avez « tous deux sur ce petit vermisseau et ce misé- « rable pécheur ; en action de grâces des privi- « lèges dont la Sainte Trinité vous a favorisée. « Je proteste que je veux désormais, comme « véritable esclave, chercher votre honneur et « vous obéir en toutes choses.

« O Mère admirable, présentez-moi à votre « cher Fils, en qualité d'esclave éternel, afin « que, m'ayant racheté par vous, il me reçoive « par vous.

« O Mère de miséricorde, faites-moi la grâce « d'obtenir la vraie sagesse de Dieu, et de me « mettre pour cela au nombre de ceux que vous « aimez, que vous enseignez, que vous con- « duisez, que vous nourrissez et protégez « comme vos enfants et vos esclaves.

« O Vierge fidèle, rendez-moi en toutes choses « un si parfait disciple, imitateur et esclave de « la Sagesse incarnée, Jésus-Christ Votre Fils,

« que j'arrive par votre intercession, à votre
« exemple, à la plénitude de son âge sur la
« terre et de sa gloire dans les cieux. Ainsi
« soit-il. »

« *J. Th. Vénard*,
« *Esclave de Marie.* »

Toutes les lettres du futur martyr, à dater de cette époque, au-dessous de la signature, portent les deux initiales M. S., c'est-à-dire *Mariæ servus*, esclave de Marie.

Trois mois plus tard, il composa encore un cantique latin pour après la communion, imité du cantique de sainte Thérèse, et qui ne le cède pas à son modèle pour les transports d'amour tendre et véhément dont il est rempli. Nous le donnerons à la fin du volume.

On aurait pu croire que les malheurs qui s'étaient abattus depuis si longtemps sur cette pauvre Mission du Tonkin Occidental étaient arrivés à leur comble, et pourtant la désolation allait s'aggraver encore !... La lettre suivante, la dernière adressée en France qu'on ait reçue de Théophane, avant qu'il tombât entre les mains des ennemis de Jésus-Christ, va nous donner les détails navrants sur cette nouvelle recrudescence de désastres :

Après que ma famille aura lu cette lettre,
l'envoyer à M. l'abbé Paziot.

J. M. J.

« 10 mai 1860.

« Mon cher ami,

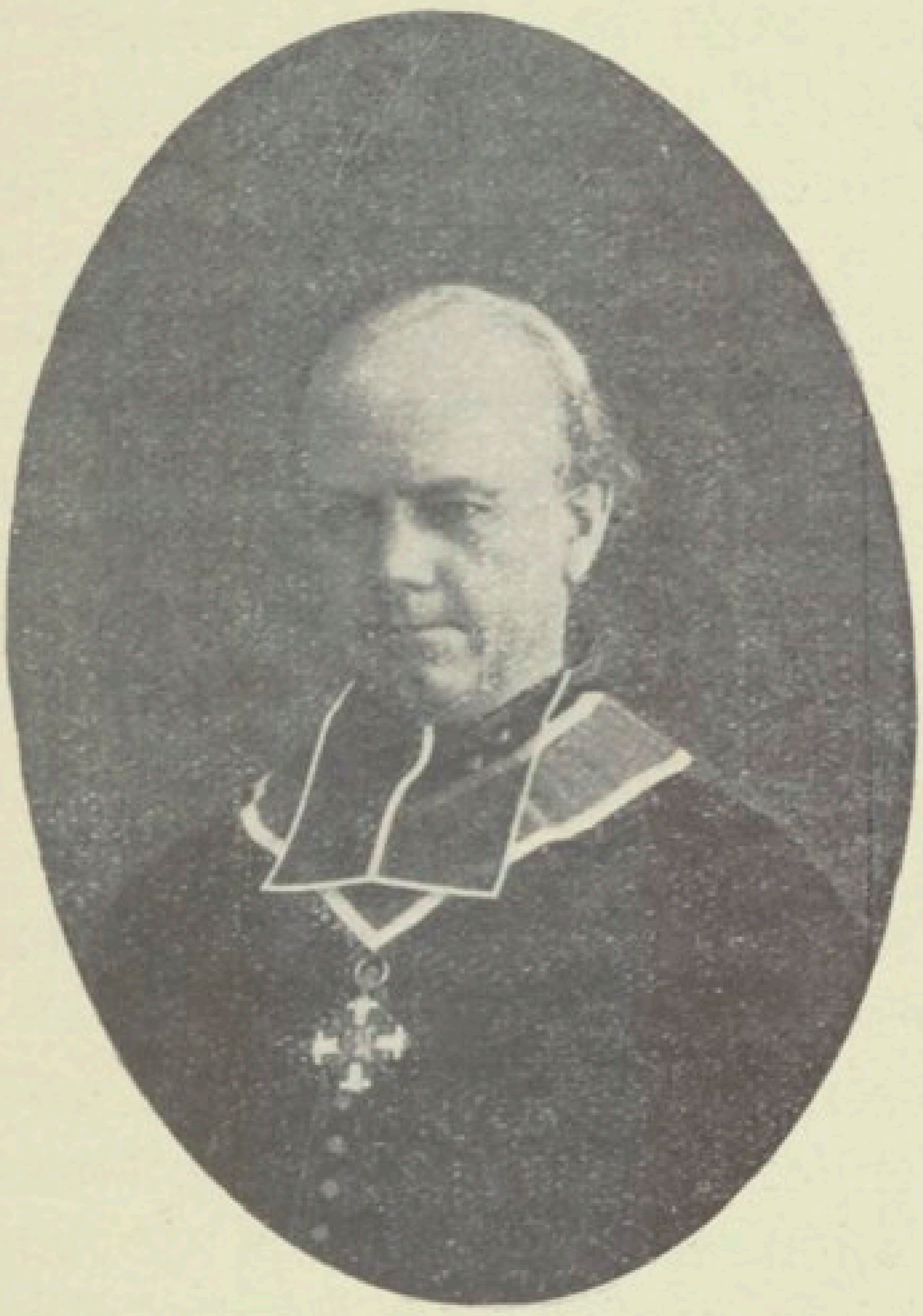
« Il y a bien longtemps que je ne vous ai écrit, et
« peut-être pensez-vous ou que je suis mort, ou que
« le temps, passant sur notre vieille amitié, en a fait

« comme une de ces ruines antiques, à travers les« quelles l'œil avide cherche en vain à lire l'histoire « du passé. Or l'une et l'autre supposition vont s'éva« nouir à la réception de cette belle feuille de papier « que je vous envoie, débris sauvé du naufrage de « mes effets, et que je m'efforce de peindre de mon « mieux, et dans le meilleur style que mes souvenirs « de la langue de ma patrie déjà confus puissent re« présenter à ma mémoire.

« Je vous écris toujours du Tonkin, et n'attendez « pas que je vous donne signe de vie d'ailleurs : car « j'espère que de là aussi vous recevrez la nouvelle « de mon passage en l'autre vie. Je vous écris donc « du Tonkin, dans un petit réduit obscur, où ne pé« nètre jamais un rayon de soleil, où la porte légè« rement entr'ouverte sert de fenêtre, pour laisser « passer avaricieusement jusqu'à moi quelque peu de « lumière, qui me permette de lire quelques feuilles « de volumes dépareillés, ou de vous tracer pénible« ment ces lignes. Car il faut être aux aguets : si le « chien jappe, si quelque étranger passe, de suite je « referme la porte, et je me tiens prêt à m'enfuir dans « une petite cachette, pratiquée dans le coin de mon « réduit. Voici trois mois que je l'habite, et j'ai quitté « pour y venir d'autres réduits dans le même genre, « tantôt seul, tantôt en compagnie de Mgr Theurel, « mon compagnon de voyage sur mer, devenu le « coadjuteur de notre Vicaire Apostolique, tantôt en « compagnie d'un autre confrère.

« La monialerie qui nous abritait a été renversée « par les païens, qui y sont entrés un jour pour nous « prendre, car ils avaient eu vent qu'il y avait un chef « de religion caché en ce lieu. J'étais avec Mgr Theu« rel, nous eûmes juste le temps de rentrer dans une « entre-cloisons, large d'un pied, et disposée *ad hoc ;* « de là nous voyions, à travers les fentes de la cloi« son, cette bande de païens, le maire en tête, gar« rottant cinq ou six des vieilles Religieuses, qui « étaient restées pour faire face, tandis que les plus

« jeunes s'étaient sauvées ; frappant ces pauvres filles
« à coups de verges ; courant par toute la maison
« pour prendre tout ce qui leur tombait sous la main,
« les quelques vases de terre même suspendus le long
« de notre cloison ; et nous les entendions vociférer,



L'ABBÉ PAZIOT
devenu un peu plus tard curé-archiprêtre de Niort

« hurler comme des démons, menaçant de tuer, d'in-
« cendier, si on ne leur donnait pas une grosse
« somme d'argent, et cela pendant près de quatre
« heures. Et nous étions là près d'eux, les touchant
« presque, n'osant faire le plus petit mouvement, re-
« tenant notre haleine, jusqu'à ce qu'enfin, invités
« par un des premiers du village chrétien, ils fussent
« sortis pour aller manger et s'enivrer chez lui, non

« cependant sans laisser des gardes autour de la mai-
« son. Et ce n'est que le matin, au chant du coq, que
« nous pûmes nous évader, et passer dans le taudis
« enfumé d'une vieille femme chrétienne, où un au-
« tre confrère, obligé aussi de décamper de son trou,
« vint au bout de deux jours partager nos délices.

« Quel sort digne d'envie, ami Paziot ! Trois Mis-
« sionnaires, dont un Evêque, couchés côte à côte,
« jour et nuit, dans un espace de 1 m. 50 carré, rece-
« vant un jour incertain par 3 trous, gros comme le
« doigt, perforés dans la terre de la cloison, et que
« notre vieille a bien soin encore de boucher à demi,
« par un fagot de paille en dehors ! Et si les méchants
« nous inquiètent, ne croyez pas que nous soyons à
« bout de ressources. Sous nos pieds est un antre en
« briques, fort bien construit par un de mes caté-
« chistes, à la chandelle pendant deux ou trois nuits,
« dans lequel il y a trois tubes de bambous, qui vont
« habilement sous terre chercher l'air extérieur, sur
« les bords d'une mare voisine. Il en a encore bâti
« deux autres dans le même village, sans compter
« quatre ou cinq entre-cloisons.

« Nous avons joui de l'hospitalité offerte par la
« vieille, pendant trois semaines, et ne croyez pas
« que nous étions tristes au moins : je n'ose le dire...
« mais peut-être eussiez-vous été mal édifié de notre
« gaieté ! Quand notre fenêtre à trois trous nous re-
« fusait le jour, nous avions une lampe préparée ar-
« tistement, de manière à laisser échapper trois
« rayons de lumière, juste assez pour éclairer une
« demi-page d'un livre in-12, et sans oublier l'abat-
« jour, afin que la lumière ne se reflétât pas sur les
« cloisons et ne sortît pas à l'extérieur par les fentes.
« Cher ami, ce n'est qu'avec des précautions aussi
« minutieuses qu'il y a moyen d'éviter l'œil des es-
« pions et les recherches des méchants.

« Un jour, nous nous sommes trouvés bloqués à
« l'improviste, et d'une manière si bien combinée,
« qu'avant jour levé il y avait des sentinelles postées

« à toutes les maisons, de sorte que si quelqu'un avait « voulu s'enfuir, ou seulement passer d'une maison « dans une autre, il aurait été infailliblement pris. « C'était un apostat qui nous valait cette surprise, « et il nous savait certainement dans la chrétienté. « Eh bien ! cependant, ses plans ont parfaitement « avorté. Depuis le matin jusqu'au soir, les païens « convoqués des divers endroits ont passé et repassé « près de nous, mis sens dessus-dessous les meubles « des maisons, fureté dans tous les coins, Dieu n'a « pas permis qu'ils découvrissent seulement un cha- « pelet ou une médaille. Ils ont défoncé une cloison « à trois pas de l'entre-cloisons où j'étais caché avec « un de mes catéchistes, et un instant j'ai cru que « l'heure du martyre allait sonner pour moi. Vains « sont les efforts des hommes, quand Dieu s'oppose « à leurs desseins !

« Peut-être vous me demanderez : dans un pareil « état de réclusion, sans air, sans lumière, sans exer- « cice, comment pouvez-vous encore vivre? Cher « ami, votre question est parfaitement raisonnable. « Vous pourriez même demander : comment ne de- « venez-vous pas fous ? Toujours renfermés dans « l'étroitesse de quatre murs, sous un toit que vous « touchez de la main, ayant pour commensaux les « araignées, les rats et les crapauds, obligés de tou- « jours parler à voix basse, *comme le vent*, disent les « Annamites, assaillis chaque jour de mauvaises nou- « velles : prêtres pris, décapités, chrétientés détrui- « tes et dispersées au milieu des païens, beaucoup « de chrétiens qui apostasient, et ceux qui demeurent « fermes envoyés aux montagnes malsaines, sur les- « quelles ils périssent abandonnés, etc., etc., et cela « sans que l'on puisse prévoir quelle en sera la fin, « ou plutôt ne le prévoyant que trop, j'avoue qu'il « faut une grâce spéciale, ce qu'on appelle une grâce « d'état, pour résister à la tentation du décourage- « ment et de la tristesse.

« Quant à ce qui est de notre physique, si j'étais

« élève de seconde, en pleines humanités, je vous « décrirais, au fond des caves, ces tubercules entas- « sés qui projettent vers un étroit soupirail leurs lon- « gues tiges grêles et blanchâtres, pour y mendier un « peu d'air et de lumière, sources de la vie pour toute « créature visible. Je n'ai point de honte de vous « avouer, cher ami, qu'aussi moi, de temps en temps, « je mets le nez à la porte entr'ouverte de mon réduit, « pour y aspirer à pleins poumons un peu de ce bon « air, que le bon Dieu a répandu avec prodigalité au- « tour de notre globe, et dont je vois, avec quelque « sentiment d'envie, tous les êtres user sans mesure, « selon leur bon plaisir.

« Un confrère d'une province voisine m'écrit qu'il « y a dix-huit mois qu'il n'a vu le soleil, et sa lettre « est datée du pays des taupes, à dix pieds sous terre; « aussi, son estomac est-il complètement délabré !

« Pour moi, je vivote encore, sans me faire trop de « bile : la partie faible en moi sont les nerfs, et j'au- « rais besoin d'un régime fortifiant, d'un peu de vin « surtout ; mais à peine en ai-je assez pour pouvoir « dire la messe, il ne faut donc pas y penser. J'use « à la place de pilules fortifiantes, qu'un médecin « annamite m'a préparées. Il y a quelques jours, je « suis passé à la maison voisine confesser quelques « personnes, et je me suis trouvé bien surpris de me « voir trébucher comme un homme ivre ; j'avais « perdu l'habitude de marcher, voilà tout le mystère.

« Mais en vous parlant de moi comme cela, je « m'aperçois que je tombe sous les anathèmes de « M. Tronson. Je vais donc essayer de tourner le dis- « cours sur quelque question générale ; mais là en- « core un écueil, car sortant de moi je rencontre le « prochain, et des compatriotes, des libérateurs, juste « à côté de moi, dans la baie de Tourane.

« En décembre 1858, j'ai écrit à ma famille quel- « ques détails que vous avez pu lire : il y avait alors « plus de trois mois que l'escadre française s'était em- « parée de Tourane, et par son arrivée avait excité

« l'attention du peuple annamite, et ranimé l'espé-
« rance d'un secours efficace dans le cœur des chré-
« tiens. Au commencement de 1859, l'escadre alla dé-
« truire les fortifications d'un lieu nommé Saïgon, en
« Basse-Cochinchine, puis, en se retirant, laissa une
« petite garnison dans l'un des forts de la rivière.
« L'été arrivé, arrivèrent aussi les nouvelles de la
« guerre avec l'Autriche, arrivèrent encore les ma-
« ladies venant de différentes causes, qui décimèrent
« le personnel de l'expédition ; ce pourquoi on entra
« en pourparlers de paix avec les Annamites. Mais
« ne pouvant s'entendre, et d'un autre côté la cam-
« pagne d'Italie ayant amené la cessation de la guerre
« avec l'Autriche, on reprit de nouveau, en automne,
« les hostilités avec le gouvernement annamite, jus-
« qu'en avril de cette année 1860, quand l'escadre,
« pour des causes à moi complètement cachées, s'est
« retirée des points occupés jusqu'alors.

« Depuis cette époque, il paraît qu'il y a eu une
« communication secrète, faite par la Cour aux man-
« darins des provinces, de certains points de négo-
« ciations soi-disant conclues avec les Français. J'ai
« lu une copie de cette communication : on y dit
« qu'une grande amitié est faite entre Annam et la
« France pour dix mille ans ; que les amis particu-
« liers de chacun des deux royaumes seront les amis
« communs des deux royaumes ; que les Français
« pourront commercer avec les Annamites ; que les
« chrétiens déjà chrétiens pourront garder et obser-
« ver leur religion jusqu'à la mort, ce que le roi an-
« namite concède par égard pour le grand mandarin
« français, qui a intercédé pour eux ; que les chefs
« de religion, qui s'introduiront furtivement dans le
« pays, ne seront plus mis à mort, mais éconduits et
« remis entre les mains de l'ambassadeur de France
« à Tourane ; que les chefs de religion qui auront un
« passeport du roi, pourront prêcher aux chrétiens
« seulement, mais non aux païens ; que les Annami-
« tes qui ont travaillé pour les Français, recevront

« amnistie entière ; qu'après trois ans révolus, le roi « de France, c'est-à-dire l'Empereur, enverra un « grand ambassadeur à Tourane, et déposera ses let- « tres entre les mains d'un grand mandarin anna- « mite, qui les portera à la Cour ; que le traité signé « de part et d'autre, les navires de guerre français « se retireront avec les troupes.

« Je ne sais que croire de cette pièce : si elle est « authentique, il n'y a qu'un article d'exécuté, à sa- « voir : la retraite de l'escadre française. Quant aux « maux des chrétiens, ils vont toujours s'augmen- « tant. Et voilà, cher ami, tout ce que je sais de l'ex- « pédition française en Annam ; je ne doute pas que « vous ne soyez beaucoup mieux renseigné que moi « sur cet article.

« Maintenant vous croyez peut-être, mon cher ami, « que je vais user ma plume à faire maints commen- « taires et critiques sur cette expédition : que je de- « manderai, par exemple, pourquoi en arrivant ne « pas frapper un grand coup qui atterrât la Cour « annamite ? Pourquoi rester inactifs à Tourane de « longs mois, donnant à l'ennemi le temps de respi- « rer et de revenir de sa première frayeur ? Pourquoi « ensuite aller détruire Saïgon, autour duquel il y « a peu de chrétiens ? Est-ce afin de pouvoir dire au « retour que les chrétiens annamites n'ont pas le « cœur pour les Français ? Pourquoi, puisqu'on sa- « vait que l'embouchure des fleuves du Tonkin était « obstruée par des barres, ne pas se munir de petits « navires qui pussent entrer dans ces fleuves, et, « après le passage d'un vapeur qui mit tout le pays « en émoi, pourquoi ne pas venir seconder l'élan de « la population et païenne et chrétienne ? Pourquoi « ne pas s'emparer de cette ville de Nam-Dinh, qui « avait affiché sur ses murs les insultes les plus igno- « bles au nom français et à leur Reine Immaculée, la « très pure Vierge Marie, ville au cœur du Tonkin, « autour de laquelle, dans un rayon de quelques « lieues, il y a plus de deux cent mille chrétiens ?

« Pourquoi ne pas jeter une poignée de soldats sur « le chemin étroit qui lie le Tonkin à la Cochinchine, « et, dans un tour de main, comme disent tous les « Annamites, enlever au roi la plus belle moitié de « son royaume, le Tonkin, qui supporte le joug avec « peine, et qui n'attend qu'une semblable occasion, « pour lever en masse l'étendard de la révolte ? Pour- « quoi après la rupture des projets de paix, par un « combat qui ne coûta guère au courage français, « mais qui mit le roi et les mandarins au désespoir, « et leur fit rendre un édit par lequel ils avouaient à « tout le royaume qu'ils étaient à bout de ressources « pour repousser les guerriers d'Europe, et qu'ils « faisaient appel à la générosité d'un chacun, appel qui, certes, sensibilisa peu les Tonkinois, pourquoi, « dis-je, en rester là, et comme avouer sa faiblesse « à l'ennemi vaincu ?

« Si je laissais courir ma plume, je n'aurais pas as- « sez de papier pour dérouler le chapelet de mes « pourquoi ? Et, si j'étais méchant, sans aiguiser mon « esprit en pointes superflues, je rapporterais sim- « plement les réflexions du peuple annamite sur l'ex- « pédition française, et pour bouquet je m'amuserais « à peindre la gentillesse et la gracieuseté de certains « officiers de marine, faisant demander à de pauvres « Missionnaires, qui ont le couteau sous la gorge, « toutes espèces d'objets curieux, de beaux costu- « mes de femmes annamites, etc., pour l'agrément de « leurs beaux yeux.

« Non, cher ami, je ne me lancerai point dans cette « voie de vaine critique : disons ensemble le vieux « proverbe : l'homme propose et Dieu dispose. Une « expédition, que la volonté ferme et le cœur gé- « néreux de l'Empereur Napoléon III avait décidée, « et confiée au bras de l'amiral Rigault de Genouilly, « devait être couronnée d'un plein succès. Mais que « sont les probabilités humaines devant les conseils « divins ? Ainsi c'est Dieu qui, pour des raisons à lui « seul connues, a permis que l'heure de notre déli-

« vrance fût retardée, que même la mesure de nos « maux ait débordé, comme une mer en furie qui « brise ses digues et porte partout la désolation et la « mort. *Attende, Domine, et miserere, quia peccavi-* « *mus tibi.* Oui, ô Dieu clément, regardez-nous avec « miséricorde, parce que nous vous avons offensé ! « C'est à cause de nos péchés que nos malheurs se « sont accrus, et il est mieux que nous frappions no- « tre propre poitrine, plutôt que d'étendre la main « pour frapper celle de nos frères.

« Le gouvernement annamite, voyant que l'escadre « française n'entreprenait rien de décisif contre lui, a « résolu de détruire radicalement la religion chré- « tienne dans le royaume. Pour cela, les mandarins « favorables aux chrétiens ont été cassés et remplacés « par d'autres, dont la haine était bien connue. Or- « dre a été donné de placer des croix, non seulement « sur les grands chemins, mais à l'entrée de tous les « villages, avec des corps de garde pour forcer les « passants à les fouler aux pieds. En beaucoup d'en- « droits, des gens dignes de l'infâme mandarin qui a « chanté en sales vers, que les Européens ont tous « des figures de chien, parce qu'ils tirent leur origine « de Zato (c'est le nom adorable de Jésus tel que les « Annamites le prononcent en Chinois), vu que, « d'après cet homme à jamais maudit, Zato a eu un « chien pour père ; des ouvriers, dis-je, ont prêté leur « main exécrable, pour sculpter des figures de Zato « crucifié, avec une figure de femme d'un côté et celle « d'un chien de l'autre, et ils ont placé sur les che- « mins cette abominable sculpture, afin de réduire « au dernier avilissement Zato, le Dieu des Euro- « péens.

« Mais les persécuteurs ont surtout pris à tâche « d'effacer le signe du Sauveur de l'âme de tous les « chrétiens, et un certain nombre de mandarins se « sont fait un vrai renom dans cette œuvre de des- « truction infernale. Ils s'y sont pris avec perfidie, « simulant d'un côté la compassion et la tendresse,

« afin d'assurer mieux leurs coups, et, d'un autre « côté, lâchant la bride aux villages païens pour mo- « lester en toutes manières les villages chrétiens, les « piller, les voler, les rassasier de vexations et les dé- « goûter de la religion. Après cela, les mandarins ont « envoyé émissaires sur émissaires, que les chrétiens « devaient payer grassement. Ils ont fait venir « d'abord les principaux des chrétientés à leur tribu- « nal, et les ont renvoyés avec de bonnes paroles ; « quelques jours après, même scène, et continuant « ainsi de manière à lasser la patience des pauvres « gens, ils ont fini par les faire apostasier. Après « ceux-là, est venu le tour de toute la population mas- « culine, et alors ces mandarins, suppôts de Sa- « tan, ont levé le masque, et ils ont fait apostasier les « chrétiens avec atrocité, les faisant passer à travers « des soldats dont les uns les tiraient en avant, les au- « tres les poussaient par derrière, et les obligeaient « de piétiner sur l'image de Notre Seigneur crucifié, « puis d'apostropher cette image bénie en la montrant « du doigt, et disant : Gamin de Zato, je te jure de ne « plus jamais observer ta religion ; ajoutant encore « certaines paroles sales, et enfin, ô horreur ! les « mandarins ont forcé ces pauvres chrétiens à des « profanations ignobles et infâmes envers l'image « auguste du Sauveur. De plus, ils n'ont pas rougi de « faire répéter les mêmes scènes aux femmes chré- « tiennes.

« Le gouvernement a, en outre, établi pour chaque « canton un fonctionnaire, appelé *Berger du Canton* « (vous pouvez facilement comprendre, cher ami, « que c'est le loup plutôt que le berger), et par cha- « que mairie un autre fonctionnaire, nommé le Fort « du Village, c'est-à-dire le brigand du village, l'un et « l'autre à l'effet de surveiller les Zato. Ajoutez à ces « deux fonctionnaires les chefs et sous-chefs de cha- « que canton, les maires et adjoints et maîtres des « corvées de chaque village, tant ceux qui sont en « fonctions que ceux qui ont été cassés, ou sont démis

« de leur place, lesquels à cause de leur ancienneté « ont souvent plus d'influence que les nouveaux, « tous en général rivalisant de zèle pour persécuter « Zato. Zato a été mis hors la loi, tout le monde peut « lever la main sur ce bouc émissaire, on peut lui « faire tout le mal possible impunément, excepté « qu'il n'a pas encore été permis de le tuer.

« Vous comprendrez aisément, cher ami, qu'avec « un pareil système, un bon nombre de chrétiens non « seulement apostasient, mais se laissent aller au dé- « sespoir et se livrent au démon, et qu'alors ils de- « viennent des persécuteurs plus à craindre que ceux « dont je viens de parler. Les malheureux ! Ils vou- « draient à tout prix se déchristianiser, pour échap- « per aux vexations dont ils sont l'objet : impossible ! « On fait tout pour effacer la trace du christianisme « en eux, et cependant on les traite encore comme « chrétiens, et le nom de *Zato* leur reste, comme une « tunique de Déjanire, collé à leur personne, sans « qu'ils puissent s'en défendre. Ils tournent alors leur « rage vers les autres chrétiens, et se vengent sur « eux des maux que d'autres leur font endurer. Ils se « mettent avidement à la recherche des prêtres et des « catéchistes, et rendent l'abord des chrétientés très « difficile aux Missionnaires et aux prêtres indigènes.

« De plus, il y a en Annam une loi de solidarité « qui rend tout un village et les fonctionnaires d'une « même circonscription solidaires des crimes y com- « mis.

« Il n'est pas rare de voir des villages se dissoudre « et même se disperser, pour le seul fait qu'un maire « n'aura pas payé le tribut annuel, ou parce que la « récolte aura manqué, ou parce qu'il l'aura dissipée « à son profit. Si aujourd'hui on prenait un chef de « religion dans un village, surtout un Européen, le « village serait rasé, et les habitants une partie con- « damnée à mort, et l'autre dispersée aux quatre « vents ; les maires et chefs de canton, même païens, « au moins envoyés en exil, le mandarin de la sous-

« préfecture cassé, et celui de la préfecture privé ou « de sa solde ou d'une partie de ses grades ; tandis « que si ces fonctionnaires prennent eux-mêmes le « chef de religion, ils recevront une grosse somme « d'argent, et seront promus à un grade supérieur. « Quoi de mieux pour stimuler l'ardeur des chiens à « courir à la piste du gibier ?

« Autre plaie : à la destruction de nos collèges et « maisons de Dieu, plus de douze cents jeunes gens « se sont trouvés sur le pavé ; une partie a pu revenir au lieu de leur patrie, mais un grand nombre « n'a pas eu cette facilité, ou bien parce qu'ils auraient été pris, ou bien parce qu'ils n'ont plus de « famille. Les voilà donc sans feu ni lieu, errant de « chrétienté en chrétienté, pendant de longs mois ! « Beaucoup ont été pris et ont rendu témoignage au « nom de Jésus ; presqu'aucun d'eux n'a cédé ni aux « tortures, ni aux caresses des mandarins, et l'Eglise « annamite peut s'enorgueillir de les avoir enfantés. « Mais aussi plusieurs des autres se sont dévoyés, « ont commencé à donner des scandales contre les « mœurs, et une fois entrés dans la voie de la corruption, ils sont allés plus loin que tous les autres. « Ils se sont mis à la suite des mandarins, et leur ont « dévoilé à nu tout ce qui concerne la religion, puis, « munis de pouvoirs secrets pour prendre les chefs de « religion, les voilà, sous toutes espèces de déguisements, lancés par tout le pays, comme une bande « de Judas.

« Après cela, cher ami, vous voyez qu'il est presque « impossible que nous, pasteurs des fidèles, puissions « nous montrer à eux, et leur distribuer le pain de « l'exhortation et de la consolation. Les pasteurs sont « obligés de se cacher, et voilà le troupeau à la merci « des loups dévorants, loups qui ne veulent pas tuer « le corps, mais l'âme des brebis, et qui usent, pour « cela faire, de tous les moyens que la ruse et la perfidie les plus consommées puissent mettre en jeu. « Et puis autant, dans ce pays annamite, ceux qui ont

« la force en main sont despotes, insolents et orgueil-
« leux, autant le petit peuple est esclave, pusillanime
« et peureux. Les femmes sont comptées pour peu de
« chose et traitées comme des enfants ; c'est pour-
« quoi, bien qu'elles soient en général chastes et zé-
« lées pour la religion, elles ne peuvent avoir la no-
« blesse et la dignité des chrétiennes d'Europe. La
« peur leur fait perdre le sens, et il n'y a guère que
« nos Religieuses qui, recevant une éducation chré-
« tienne plus soignée, et mûries dans l'exercice de
« la religion, gardent le sang-froid devant les per-
« sécuteurs, et ont le courage de confesser généreuse-
« ment leur foi.

« En automne 1859, quand les Français reprirent
« l'offensive, le gouvernement annamite, pensant que
« tous les chrétiens avaient comploté un soulèvement
« général, crime dont ils étaient bien innocents, mon
« Dieu ! a fait saisir les principaux de toutes les chré-
« tientés, pour les emprisonner à la préfecture, et
« confié un grand nombre d'autres à la garde de cer-
« tains villages païens, avec charge fort lourde à cha-
« que chrétienté, de les nourrir. Ça été encore là un
« rude coup porté à la religion, parce qu'alors toutes
« les chrétientés, privées de leur tête, ont été de plus
« en plus livrées à la merci des méchants. Depuis
« quelques jours, ceux des prisonniers qui ont apos-
« tasié (et c'est hélas ! le plus grand nombre), parce
« qu'ils ont craint, en confessant la foi, de causer la
« ruine de leurs villages, sont revenus dans ces vil-
« lages, grâce au départ des navires. J'ai la consola-
« tion de compter un adjoint de la commune, où j'ai
« commencé ma lettre, au nombre des braves qui
« n'ont pas écouté la chair ni le sang, mais qui, au
« contraire, ont suivi le mouvement de l'esprit qui
« fait les enfants de Dieu. Il est parti pour l'exil avec
« ses compagnons.

« Depuis l'arrivée des navires français, sur 70 prê-
« tres annamites que compte notre Vicariat Occiden-
« tal, dix ont déjà remporté la palme du martyre, et

« sept autres attendent, dans les prisons, que la sen-
« tence de mort portée contre eux soit confirmée par
« la Cour. Les Vicariats des Révérends Pères Domi-
« nicains peuvent se glorifier d'un plus grand nom-
« bre encore. Je ne sais pas au juste le nombre des
« exilés : tant dans les Vicariats voisins que dans le
« nôtre, certainement il y en a plus de mille, prêtres
« ou chrétiens. Voilà les vaillants que Dieu s'est choi-
« sis, pour glorifier son nom devant les puissances de
« la terre, et dont le souvenir nous console au milieu
« de nos désolations !

« Je vous ai dit, mon cher ami, au commencement
« de ma lettre, que je vous écrivais d'un petit réduit,
« au sein d'un petit village chrétien, mais il ne m'a
« pas été donné de la terminer dans ce fortuné réduit:
« des événements se sont passés au sein de la chré-
« tienté, qui m'ont obligé de transporter mes pénates
« ailleurs. Voici comment : cette chrétienté est dans
« la sous-préfecture d'un mandarin qui, je ne sais
« pourquoi, a une haine de démon envers les chré-
« tiens. Il a eu raison, hélas ! de toutes les autres pri-
« vées de pasteur depuis deux ans ; mais celle-là lui
« a toujours résisté, malgré les moyens hypocrites,
« qu'il a employés pour la réduire : premièrement,
« parce qu'elle est bien unie et qu'elle a la foi vive ;
« deuxièmement parce qu'elle nous garde, deux Mis-
« sionnaires, et, en notre personne, Jésus-Christ dans
« son sein, depuis avant l'arrivée de l'escadre fran-
« çaise jusqu'à ce jour ; troisièmement, parce que le
« chef de canton a de l'influence sur le mandarin et
« protège les chrétiens. Ce persécuteur s'est donc vu
« contrecarré dans ses desseins, mais ne les a pas
« abandonnés ; et pour y réussir, il se sert d'un païen
« d'un village de la même commune, qui ne craint
« pas le chef de canton, et qui déteste beaucoup les
« chrétiens.

« Voici donc la tactique du mandarin ; il annonce
« sans cesse qu'il va venir, et qu'il faut que toute la
« population chrétienne se présente à lui. Aussitôt

« les païens se répandent par bandes dans la chré-
« tienté, poursuivant surtout les jeunes filles, gar-
« rottant ceux et celles qu'ils rencontrent, et s'empa-
« rant de tout ce qui leur tombe sous la main, sans
« que personne ne leur résiste ; et ensuite le manda-
« rin n'arrivant point, ils relâchent, moyennant une
« certaine somme, ceux qui ont été pris. Nos pauvres
« chrétiens sont toujours sur le qui-vive, ils ne veu-
« lent pas fouler aux pieds la croix, et, pour éviter
« ce malheur, ils préfèrent s'enfuir, hommes, fem-
« mes, enfants, se cachant dans les rizières et demeu-
« rant des journées et des nuits entières, à demi-
« couchés dans l'eau et dans la boue.

« Or, ces jours passés notre hypocrite de mandarin
« a annoncé encore sa visite, et comme de juste les
« païens gardaient, avant le jour levé, toutes les ave-
« nues de la chrétienté, et se répandaient dans toutes
« les maisons, pour donner cours à leur sauvage
« immoralité et à leur soif de pillage. Il est arrivé
« que par la faute de jeunes gens étourdis, ces bri-
« gands ont découvert un antre, où heureusement il
« n'y avait ni personnage ni effets compromettants.
« Cependant ils ont fait grand bruit de cet antre, ils
« ont dénoncé au grand mandarin qu'il y avait là un
« prêtre caché qui s'est enfui, etc.

« C'est pourquoi le lendemain matin ils arrivèrent
« armés de bêches et de pelles, à dessein de creuser
« dans toutes les maisons de la chrétienté ; mais la
« Providence, qui veille sur les siens, nous a délivrés
« de leurs mains, car le chef de canton, ayant en-
« tendu dire que la veille on avait pris un Européen
« dans le susdit antre, est arrivé de grand matin avec
« une centaine de gens armés, disposé à user de la
« force pour délivrer cet Européen. Les chrétiens lui
« ont alors avoué imprudemment qu'ils cachaient de
« la marchandise précieuse, et lorsqu'il s'est retiré,
« il a invité les chrétiens à lui confier en dépôt cette
« marchandise. Et voilà comment, cher ami, je suis
« venu achever ma lettre dans un village tout païen,

« sans trop savoir ce qui va arriver par la suite. A en « juger par les apparences, les dispositions de ces « païens sont bienveillantes, mais Dieu seul connaît « le fond de leur cœur. Ils parlent avec une circons- « pection très grande, comme craignant de montrer « leur vrai sentiment, ou plutôt craignant de lancer « quelques propositions fausses qui leur fassent « honte ; car ils ont une haute idée de ce personnage « qui est venu de si loin se confier à leur hospitalité. « Sans doute Dieu veut-il, en cette circonstance, leur « ouvrir la voie à la connaissance de l'Evangile.

« Mon cher ami, en vous traçant ces lignes, la « pensée de nos malheurs s'est présentée si vivement « à mon esprit, que j'ai eu bien de la peine à arrêter « le cours de mes larmes et à achever ma lettre. Nous « sommes comme Jérémie gémissant au milieu des « ruines de Jérusalem ; autour de nous sont des « ruines . immenses, seront-elles jamais relevées ? « C'est la plaine couverte d'ossements de la vision « d'Ezéchiel (1). Y aura-t-il pour eux dans le temps « un jour de résurrection ?

« Je vous ai esquissé en gros nos désastres, mais ils « sont compliqués d'une foule de circonstances qui « les aggravent, et qui tiennent au caractère et aux « mœurs du pays, et qu'il serait fastidieux de vous « énumérer. Quand la pensée du présent se porte vers « l'avenir, un frisson glacial parcourt vos membres, « le courage le plus mâle défaillit, et les eaux de « l'angoisse menacent de submerger votre cœur. Les « maux de la fille de Sion sont bien grands ! *Magna « est velut mare contritio tua! Quis medebitur tui* (2) ?

« Pour moi, très cher ami, j'ai confiance en Dieu « que je consommerai ma course, que je conserverai « intact le dépôt de la Foi, de l'Espérance et de « l'Amour, et qu'il me sera donné de partager avec « les amis la couronne de Justice.

(1) Ezéchiel, XXVII.
(2) Votre tristesse est grande comme la mer : qui donc aura pitié de vous ? (Jérémie, II, 13).

« J'ai écrit à mon père une lettre datée de juin ou « juillet 1859, qui sans doute n'est point parvenue à « sa destination. J'envoie celle-ci à ce bien-aimé père, « afin qu'il la lise comme à lui écrite, et qu'il en « prenne occasion d'augmenter ses prières pour son « Missionnaire. Pauvre père ! il doit se faire vieux « maintenant ! Je suis quelque peu impatient de sa- « voir de ses nouvelles, car depuis décembre 1858 « aucune lettre d'Europe ne m'est parvenue.

« Bien chère Mélanie, j'avais dessein de t'écrire « spécialement ainsi qu'à Henri et à Eusèbe, mais la « présente lettre est aussi pour vous. Vous m'avez « tous écrit des lettres, que j'ai reçues en décembre « 1858 ; depuis lors, vous m'avez sans doute encore « écrit ; peut-être dans quelques mois j'aurai de vos « nouvelles. Adieu, mes bien-aimés ! Soyez saints de « plus en plus !

« Je dirai à..... que personne ne devient bon qu'en « résistant aux penchants de la nature, que c'est « lâcheté et non destin de s'y laisser entraîner. S'il y « a quelque chose de certain, c'est que l'homme est « dans la main de son propre conseil et de sa liberté. « Et chacun sait bien en lui-même que pour devenir « mauvais, il n'y a qu'à le vouloir ; mais pour devenir « bon, il faut en demander la force à l'auteur de toute « grâce et de toute perfection.

« Adieu tous dans le Seigneur ! Adieu, cher ami ! « Priez pour moi qui suis toujours votre affectionné « en Jésus-Christ.

« J.-Th. Vénard, *M. S.*

« J'envoie le salut dans le Seigneur à tous mes amis « que vous connaissez, et je me recommande à leurs « prières. »

Tout le contenu de cette lettre, et surtout les lignes qui la terminent, ne font que trop prévoir le triste mais glorieux dénouement qui va suivre, et que Théophane lui-même entrevoit tout le premier. Les Mis-

sionnaires, traqués comme des bêtes sauvages, ne savent plus où trouver des retraites, pour se dérober aux investigations des satellites, et il est vraiment miraculeux que tous aient pu résister jusqu'ici à de si incroyables calamités.

LE BIENHEUREUX NÉRON
martyrisé au Tonkin
(avant son entrée au Séminaire des Missions-Etrangères)

Cependant, M. Titaud, du diocèse du Puy, épuisé par le régime cellulaire auquel il était réduit depuis deux ans, a rendu son âme à Dieu le 27 janvier 1860, et, au mois d'août suivant, M. Néron, du diocèsce de Saint-Claude, a été livré par un traître entre les mains de ses ennemis.

Le 2 septembre, le Confesseur de la foi fut amené solennellement devant le tribunal des trois grands mandarins de la province de Son-Tay. Interrogé sur l'époque de son arrivée au Tonkin, sur les lieux où il avait résidé, sur l'expédition franco-espagnole, il répondit en peu de mots et avec une prudence parfaite. Les juges n'en furent pas satisfaits, et le menacèrent du rotin. — M. Néron répondit que le rotin ne l'effrayait pas, et que l'Ange du Seigneur saurait bien le guérir des blessures qu'on lui ferait.

On l'étendit alors violemment par terre, et on se mit à le frapper avec cruauté. De temps en temps les bourreaux s'arrêtaient, et les mandarins adressaient au patient quelque question. Mais celui qui s'était borné d'abord à répondre en peu de mots, garda dès lors un silence absolu, se contentant de souffrir pour Dieu aussi longtemps qu'il plairait aux hommes de le frapper. Pendant toute cette torture, il ne laissa échapper ni un soupir ni un gémissement.

Rentré dans sa prison, le Confesseur de la foi s'abstint de prendre de la nourriture pendant 21 jours, buvant seulement quelques gorgées d'eau fraîche, lorsqu'il se lavait le visage, et sans que sa santé en fut altérée. Le vingt-deuxième jour, il consentit à manger un petit pain très mince, mais cela le fit évanouir. — Le vingt-troisième jour, il dit à ses gardes qu'on pouvait lui apporter désormais du riz à manger, et depuis lors il mangea très régulièrement.

Après trois mois de détention, le 3 novembre il fut conduit au supplice. Au premier coup de sabre, le martyr demeura fixe sur ses genoux, sans qu'aucun signe extérieur laissât deviner qu'il fût sensible à la douleur ; le deuxième coup trancha la tête, et l'âme s'envola au ciel. Ainsi fut accomplie une prédiction qui lui avait été faite huit ans auparavant. — Pendant qu'il était encore au Séminaire des Missions-Etrangères, un jour qu'il sortait de Notre-Dame des Victoires avec deux de ses confrères, MM. Bonnard

et Duchesne, un prêtre les accosta et dit à MM. Néron et Bonnard qu'ils seraient martyrs, et à M. Duchesne qu'il mourrait en France. La prédiction pour ce dernier n'avait pas tardé à se réaliser : atteint d'une maladie de poitrine, il était retourné dans son pays, en Bretagne, où il était mort. — Le Bienheureux Bonnard avait été martyrisé en 1852, et lui, le dernier survivant, réalisait ainsi complètement, par sa mort glorieuse, la prophétie du saint prêtre.

Notre cher Théophane ne va pas tarder maintenant à le suivre dans l'arène des combattants, pour cueillir à son tour la palme réservée aux vainqueurs.

## CHAPITRE XXIII

### CAPTIVITÉ (1860-1861)

L'arrestation. — Interrogatoire. — Visiteurs. — Derniers sacrements.

Les lettres de notre martyr, qui nous restent à produire, contiennent les dernières effusions d'angélique suavité d'une âme, qui ne tenait plus à la terre que par un fil, et qui vivait déjà presque entièrement dans le Ciel. Parmi celles que nous avons citées dans le courant de ce volume, plusieurs sont de véritables chefs-d'œuvre de délicatesse et de piété, mais celles-ci les dépassent toutes incomparablement. C'est d'elles dont Mgr Pie disait : « Nous les avons plus d'une fois couvertes de nos baisers, et nous avons à demander pardon d'en avoir maculé quelques-unes de nos larmes. » C'est une page qui semble détachée des actes de martyre les plus sublimes de la primitive Eglise.

Avant de donner la parole au martyr lui-même, nous allons d'abord retracer les derniers événements de sa carrière apostolique, jusqu'au moment de son arrestation, d'après une Relation de son illustre ami, Mgr Theurel, et d'après les documents officiels, qui ont servi de base au *Procès apostolique* de la Béatification.

A la date où il terminait sa dernière lettre, notre cher proscrit était donc réfugié dans un grand village païen, et profitait de cette circonstance providentielle, pour prêcher la religion à ses hôtes. On l'écoutait volontiers, on goûtait sa doctrine, mais on répondait que la question de se faire chrétien devait nécessairement s'ajourner après la cessation de la persécution. Le chef de canton, qui résidait dans ce village, ayant ensuite laissé soupçonner qu'il regardait le Missionnaire comme son prisonnier, celui-ci renonça lui-même à cet asile devenu périlleux, et, après quelques détours, se rendit à Kè-Béo.

Il la trouva pleine de superstitions ; mais cette circonstance fut une raison de plus pour qu'il essayât de fixer là sa tente pendant quelque temps, afin, comme il le disait agréablement, d'y engager la lutte avec le diable. Après avoir donc ranimé le courage de ces pauvres néophytes, il put faire, Dieu aidant, au milieu d'eux une administration fructueuse. L'on se roidit contre la peur, les superstitions furent abandonnées, la chrétienté, en un mot, prit un aspect nouveau. C'était d'autant plus consolant que l'on ne voyait faire nulle part ailleurs une administration aussi soignée.

Lorsque tous ces chrétiens, à l'exception de trois ou quatre, furent rentrés dans le devoir, le Missionnaire, qui n'ignorait pas que sa présence était plus ou moins ébruitée dans les environs, s'éloigna de ce village, après un séjour d'un peu plus d'un mois. Il passa ensuite environ vingt jours dans celui de Kim-Bang, où il fit aussi quelque bien, et de là, se rendit dans la chrétienté de But-Son, l'un des plus célèbres asiles pour les Missionnaires depuis trente ans. Là, secondé par un excellent prêtre indigène, il fit encore un effort de zèle, qui fut couronné d'heureux fruits de salut. Cependant cette administration fut moins tranquille que celle de Kè-Béo, entrecoupée qu'elle fut de plusieurs nouvelles de blocus, qui, toutefois, n'eurent pas d'autre suite.

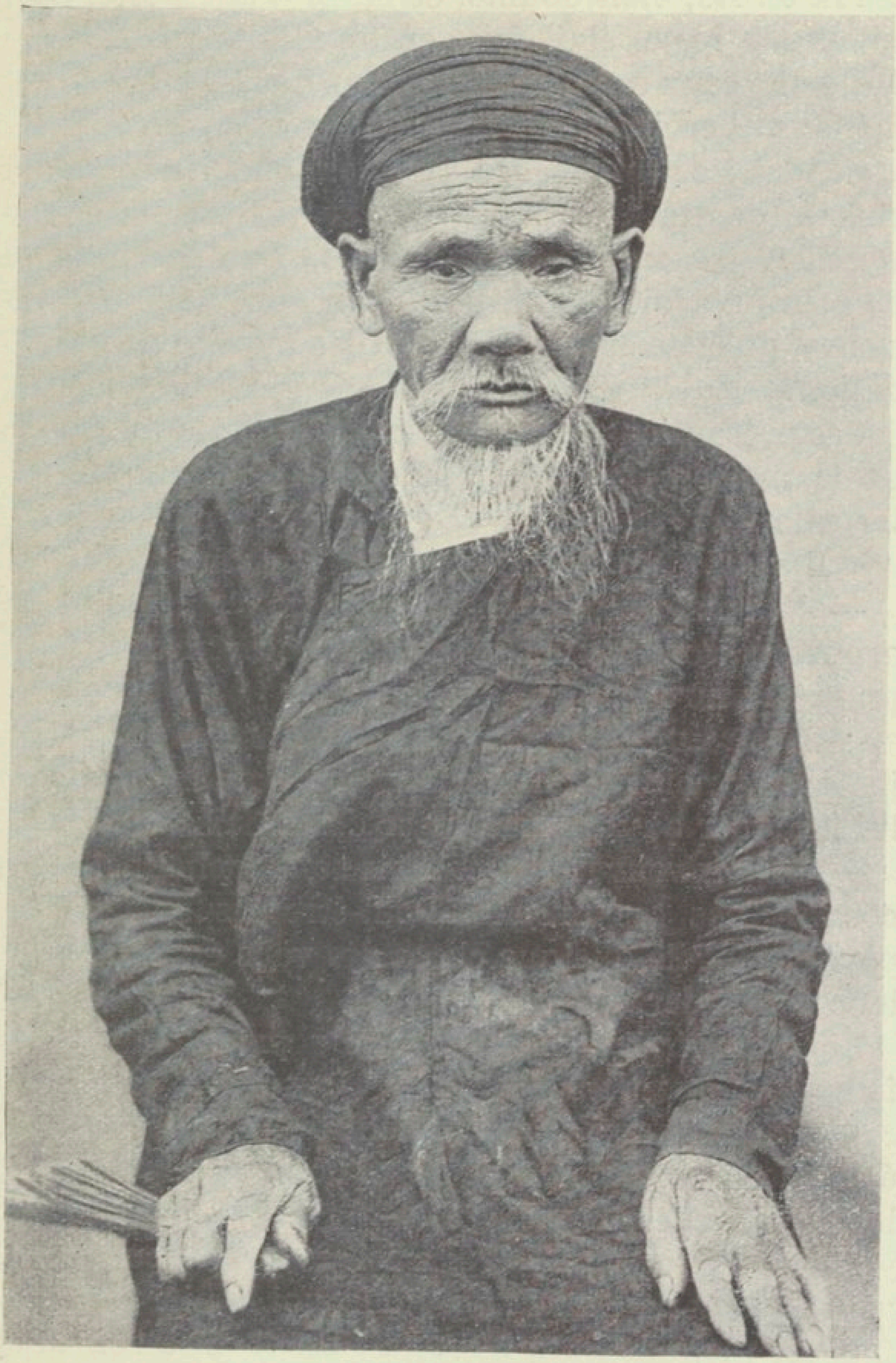
Sur ces entrefaites, Mgr Jeantet, le vénérable Vicaire Apostolique, étant venu lui-même s'abriter à But-Son, Théophane, après quelques jours passés avec Sa Grandeur, lui céda ce poste réputé presque inexpugnable...

Il revint alors au village de Kim-Bang, mais, après quelques jours, voyant qu'il ne pouvait y demeurer en sûreté, il passa en barque au village de Kè-Béo, et logea chez la veuve Can. C'était environ le 11 octobre. Le bruit de l'administration qui avait eu lieu dans ce village, au mois de juillet précédent, n'était pas encore apaisé ; et le Père, à son retour, ayant cru pouvoir sans danger compléter et perfectionner son œuvre, sa présence devint de plus en plus notoire. Il convint donc avec son catéchiste Luong, resté à la chrétienté de But-Dong, qu'il reviendrait bientôt chercher, dans cet ancien bastion, le refuge qu'il y avait toujours trouvé, dans les temps antérieurs ; il voulait seulement attendre quelques jours. Cette espérance ne devait pas se réaliser.

A ce moment, en effet, le Missionnaire fut dénoncé par un païen, parent de la veuve Can. Un ancien chef de canton, nommé Do, qui avait autrefois rendu des services aux Missionnaires, se chargea de l'arrestation, et, profitant de l'inondation qui couvrait toute la plaine, il partit avec plusieurs barques, montées par vingt hommes.

Le 30 novembre 1860, vers neuf heures du matin, le Missionnaire causait dans la maison avec son catéchiste Khang, lorsque son hôtesse entra précipitamment : « Père, dit-elle, cachez-vous vite, les domestiques du chef de canton sont à la porte. »

Aussitôt le Père rentre dans sa chambre avec le catéchiste. Cette chambre avait deux portes, dont l'une donnait sur la véranda, et l'autre à l'intérieur de la maison. Elle était divisée en deux parties, formant deux alcôves : dans la première, était le lit du Missionnaire ; dans la seconde, trois tas de riz couverts de nattes, sur lesquels dormait le catéchiste.



VIEUX SERVITEUR DE LA MAISON DE DIEU AU TONKIN

Le mur extérieur de la maison, derrière les monceaux de riz, était double, et muni d'une porte, qui, comme le reste, était faite en torchis, et si bien enduite que ceux qui n'étaient pas au courant pouvaient facilement croire que le mur était sans ouverture.

Pendant ce temps, Do avait assigné leur poste à chacun de ses hommes ; il les avait tous placés devant la maison, près des portes. Par derrière, la demeure n'avait pas d'issue, et en aurait-elle eu plusieurs, qu'elles eussent été inutiles à cause de l'inondation.

Ces précautions prises, Do entre, s'assied au milieu de la maison, fait venir la chrétienne Can et l'interpelle :

« Il y a ici un prêtre européen ; amène-le-moi.

— Je suis veuve, répond-elle ; mes enfants sont orphelins, comment oserions-nous recevoir chez nous un prêtre européen ?

— Ne crains riens ; amène-moi le prêtre européen, je ne veux point le faire prisonnier, j'ai l'intention de lui indiquer où il pourra loger désormais.

— Je suis veuve, mes enfants sont orphelins, je ne connais pas ces prêtres. Peut-être les anciens du pays savent-ils quelque chose ; je vous en prie, allez leur demander. »

Longtemps, très longtemps, Do pressa la pauvre femme de questions.

Le Missionnaire et son catéchiste, l'oreille au guet, écoutaient avec anxiété ce dialogue, d'où dépendaient leur liberté et leur vie.

Enfin Do s'écrie : « Il y a ici un prêtre européen, qui est venu de Kim-Bang. Pourquoi le nier ? »

A ces mots, le Père reconnaît Do et dit à son catéchiste : « C'est Do ! Cachons tous nos effets. »

Silencieusement, avec de grandes précautions, ils placèrent tout ce qu'ils avaient autour d'eux dans quatre paniers, deux contenant les ornements et objets du culte, et les deux autres les livres et les vêtements ; puis, ils mirent le tout dans le réduit

pratiqué entre les deux murs, et revinrent écouter.

Une heure presque entière s'était écoulée ; la veuve Can affirmait toujours ne rien savoir. Do ordonna enfin d'enfoncer la porte de la chambre du Missionnaire, qui n'eut que le temps de se réfugier entre les deux murs, tandis que Khang restait seul dans la chambre. Les païens attaquèrent d'abord la porte intérieure, mais comme elle était barrée solidement, ils ne purent l'enfoncer. Ils sortirent donc et s'attaquèrent à la porte extérieure, qui donnait dans la véranda. Après quelques efforts, un des gonds céda, la porte fut entre-bâillée, et Khang apparut.

Aussitôt les assaillants le saisirent, et le poussèrent violemment devant Do.

« Es-tu prêtre, ou serviteur des prêtres ? demanda le chef.

— Je suis serviteur des prêtres.

— N'y a-t-il pas ici également un prêtre ?

— Moi, je suis ici, le prêtre n'y est pas.

— Enfoncez les murailles ! » cria l'ancien chef de canton à ses hommes.

Lui-même s'avança avec eux, et, d'un coup de pied, fit tomber une partie du mur. Il aperçut alors le Missionnaire, le saisit, le fit garrotter et entraîner immédiatement dans une des barques qui attendaient, et l'on se dirigea de suite vers la sous-préfecture de Lo-Khoai.

En route, Khang ayant remarqué que les cordes qui liaient le Père étaient très fortement serrées, s'adressa au chef de canton :

« Je vous en prie, lui dit-il en montrant les liens, permettez-moi de les relâcher un peu. »

Sans attendre la réponse, un des rameurs leva sa rame sur Khang, en lui disant : « Si tu le délies, je frappe. »

Plus humain, Do ordonna à un de ses hommes de détacher le Missionnaire, et invita ce dernier à s'asseoir près de lui, au milieu de la barque. Il faisait froid, on alluma un petit réchaud ; Do offrit au Père

du bétel et de l'arec, et l'invita à fumer une pipe. Le prisonnier accepta, puis lui dit doucement :

« Chef de canton, ayez pitié du peuple : ne révélez pas le nom du village où vous nous avez arrêtés, afin qu'aucun mal ne soit fait aux habitants. »

Do garda le silence. Le Père réitéra sa demande. Alors Do lui répondit avec rudesse : « J'ai toujours eu pitié du peuple, c'est vous qui êtes cause de ses maux ; mon gendre est maintenant réduit à l'extrême pauvreté. »

Ce reproche faisait allusion à un fait qui avait eu lieu l'année précédente. Le gendre de Do, le chef de canton Phan, s'était emparé d'ornements et d'objets de religion cachés à Kè-Béo, et avait voulu les faire racheter, au prix de 200 ligatures, aux chrétiens, qui avaient refusé.

Fort embarrassé de ce butin, Phan l'avait déposé dans une pagode. Un païen le dénonça au sous-préfet, puis aux grands mandarins de la province, et, pour éviter une poursuite, qui pouvait avoir les suites les plus graves, le malheureux Phan avait été obligé de dépenser une forte somme d'argent.

Après un instant de silence, le Père reprit : « Chef de canton, je vous prie d'avoir pitié du peuple.

— Que ferez-vous, pour que j'en aie pitié ? » répliqua Do.

Le catéchiste, qui voyait dans ces paroles une demande indirecte d'argent, prit la parole : « Nous avez-vous arrêtés pour nous livrer aux mandarins, ou pour gagner quelque chose ? »

Comme si cette question répondait à sa pensée intime, Do répondit : « Donnez-moi 100 barres d'argent (environ 10.000 francs), et, non seulement je vous laisserai en liberté, mais je vous procurerai un gîte, et tout ce dont vous avez besoin. »

Le catéchiste, qui était fort versé dans la littérature chinoise, répliqua par cette sentence des livres classiques : « *C'est être vertueux que de préférer accorder un bienfait plutôt que de gagner un profit ; c'est hon-*

*teux au contraire de chercher le profit plutôt que le bienfait :* que choisissez-vous ?

— Honteux, si vous voulez ; donnez-moi 100 barres, et je vous traiterai le mieux possible. »

Lorsqu'on fut arrivé à Lo-Khoai, Do fit préparer un grand dîner, et dépêcha de suite des émissaires prévenir le sous-préfet de Ly-Nham de sa double capture. Dans la soirée arrivèrent le secrétaire du sous-préfet et un capitaine, avec vingt soldats. Do invita le Missionnaire à dîner, et l'on vit, assis à la même table, le prisonnier, l'ancien chef de canton, le secrétaire du sous-préfet et le capitaine. C'était un jour maigre et le prêtre ne mangea que du poisson.

Après le repas, Do fit faire une cage, dans laquelle il enferma le Père, et une cangue dont il chargea les épaules du catéchiste, puis sur le soir il se présenta à la sous-préfecture avec ses deux prisonniers.

Il déclara que, faisant la patrouille en barque, il avait rencontré ces deux hommes au milieu de la campagne, sur le territoire d'un canton qui n'était pas celui de Kè-Béo, et qu'ayant réussi à les prendre, il s'était empressé de les amener au mandarin. Ainsi, par cette seule déclaration, que le Père et le catéchiste eurent soin d'appuyer par des paroles à double sens, le village de Kè-Béo se trouvait en dehors de l'affaire : le chef de canton Do espérait que le village lui paierait cher une déclaration si bienveillante. Mais il avait encore pour agir ainsi un autre motif : son gendre étant chef du canton de Kè-Béo, s'il eût déclaré avoir pris le prêtre européen dans ce village, alors de deux choses l'une : ou bien il eût mis son gendre de la partie, ou non. Dans le premier cas, ils eussent partagé ensemble la récompense de trente barres ; mais le roi n'eût donné ni à l'un ni à l'autre aucune dignité. Dans le second cas, le gendre eût infailliblement perdu sa place.

A l'arrivée du convoi, le sous-préfet fut loin de se réjouir ; l'on dit même qu'il fit hautement une protestation à la Pilate, déclarant que le péché et l'odieux

de cette affaire retomberaient sur les preneurs ; que, pour lui, il ne recevait les prisonniers que parce qu'il ne pouvait s'y refuser. Il fut très poli avec le Missionnaire, et lui changea sa cage de bambou pour une autre en bois, longue et haute, dans laquelle il pouvait prendre à peu près toutes les positions qu'il voulait. Il lui fit aussi faire une chaîne extrêmement légère, ne pesant guère plus d'un kilogramme. Il porta enfin les égards jusqu'à lui permettre de prendre ses repas à la salle d'audience, comme s'il eût été en liberté.

De Ly-Nham le captif écrivit à sa famille une première lettre, pour annoncer sa prise :

J. M. J. 3 décembre 1860.

A MES PARENTS

Mes bien-aimés,

Le bon Dieu, dans sa miséricorde, a permis que je tombe entre les mains des méchants. C'est le jour de la Saint-André que j'ai été mis dans une cage carrée, et conduit à la sous-préfecture, d'où je vous trace ces lignes assez péniblement, car je n'ai qu'un pinceau pour écrire. Demain, 4 décembre, je vais être conduit à la préfecture. J'ignore ce qui m'y est réservé, mais je ne crains rien, la grâce du Très-Haut sera avec moi, Marie Immaculée ne manquera pas de protéger son chétif serviteur. — J'espère que l'on me fournira encore les moyens d'écrire ; je profite néanmoins de l'occasion qu'un bon païen, mon gardien, m'offre pour vous envoyer le salut de ma prison. La maison du sous-préfet est pleine d'égards, pour moi, et je ne souffre pas beaucoup. Plusieurs viennent me voir,

et on me laisse parler librement ; j'en profite pour instruire de la doctrine chrétienne, et un grand nombre m'avouent que la religion du Seigneur du Ciel est conforme à la raison ; et si le roi ne la défendait pas, ils l'embrasseraient volontiers.

Me voilà donc entré dans l'arène des confesseurs de la foi. Il est bien vrai que le Seigneur choisit les petits pour confondre les grands de ce monde. Quand vous apprendrez mes combats, j'ai confiance que vous apprendrez également mes victoires. Je ne m'appuie pas sur mes propres forces, mais sur la force de Celui qui a vaincu les puissances de l'enfer et du monde sur la croix. Je me souviens de vous, mon très cher père, ma chère sœur et chers frères ; si j'obtiens la grâce du martyre, alors surtout je me souviendrai de vous.

Adieu, mes bien chers ; au ciel le rendez-vous ! Nous nous reverrons là-haut. — Dans un instant je vais porter les chaînes des confesseurs.

Adieu, cher et honoré père. Adieu, bien-aimés sœur et frères.

J. TH. VÉNARD, *M. S.*

Dès que les grands mandarins de Hanoï eurent appris l'arrestation du prêtre européen et de son catéchiste, ils envoyèrent, pour renforcer les gardes du sous-préfet, un détachement d'une soixantaine d'hommes, commandés par un lieutenant-colonel, avec ordre de les amener à leur tribunal.

On se rendit en barques à Dong-Van, et, de là, on prit à pied la route royale de Hanoï. Le cortège se composait d'environ trois cents hommes.

Au village de Van-Giap, le sous-préfet de Thuong-

Tin eut la curiosité d'aller voir l'étranger, et voulut l'interroger. Il fit arrêter les soldats, et, s'approchant de la cage, il s'adressa au captif, avec une suffisance que ne comportaient guère sa situation et son expérience plutôt restreinte :

« D'où êtes-vous ? De France, d'Espagne, ou plutôt de Malacca ? »

Le prêtre lui répondit avec une fermeté, qui dut lui faire comprendre que ce n'était pas à un inférieur qu'il avait affaire :

« Pourquoi me demandez-vous cela ? Vous, qui avez une charge publique dans ce royaume, vous n'avez jamais voyagé nulle part, et vous ne connaissez rien, ni en France, ni en Espagne, ni à Malacca. Regardez-moi si vous voulez, mais ne poussez pas plus loin vos questions. »

Le 6 décembre, les prisons de la citadelle de Hanoï ouvrirent leurs portes pour recevoir le Confesseur de la foi.

Mgr Theurel était alors, de tous les Missionnaires, le plus rapproché de la ville de Hanoï — il n'en était qu'à une journée de marche — ; il se chargea donc de correspondre avec le captif et de veiller sur ses intérêts. Il lui écrivit plusieurs fois, ainsi que Mgr Jeantet et le P. Saiget, et toujours le cher prisonnier répondit exactement. Celui qui servait d'intermédiaire était un chrétien, chef de patrouille d'une intrépidité sans égale, nommé Huong-Moï, qui était entré dans le service des huissiers et autres serviteurs du prétoire, afin de pouvoir être utile aux prisonniers de Jésus-Christ.

Le 28 décembre 1860, le captif réussit donc à faire passer à Mgr Theurel le billet suivant :

Il y a quatre jours que les mandarins ont donné à la capitale la nouvelle de ma prise, mais sans rédiger de sentence. Ils m'ont fait faire moi-même ma déclaration par écrit, j'ai signé avec le catéchiste Khang. Cette déclaration ne compromet personne. J'ai quelque pressentiment que j'irai à la capitale ; on me traite assez bien ; les soldats cochinchinois qui me gardent sont de braves gens. Mais je suis sur le passage, à la porte du mandarin préfet ; c'est pourquoi je puis très difficilement écrire... Le grand mandarin donne chaque jour six sous pour ma nourriture et quatre sous pour Khang, mais on nous pille.

Je me porte assez bien. Mon cœur est paisible comme un lac tranquille ou un ciel serein ; je n'ai pas peur. Le mandarin du bailliage de Nam-Xang (1), est venu me voir, et je lui ai déclaré que *Jésus était plus fort que lui, que c'était en vain qu'il luttait avec Jésus, et que Jésus saurait bien l'abattre comme tant d'autres*. Le greffier Tù (2) m'a demandé de vos nouvelles. Je lui ai dit, en pleine séance, qu'il *faisait un vilain métier, et que son diplôme de mandarin de neuvième classe, prix du sang des quatre prêtres versé par lui, se fanerait comme la fleur du printemps*, ce qui a fait rire le mandarin de la justice et toute la légion des greffiers. Je suis aimé et respecté ; le grand mandarin m'a festiné deux fois...

Le 2 janvier 1861, il adresse à sa famille la relation de son interrogatoire :

(1) Il était renommé pour molester beaucoup les chrétiens.
(2) En 1859, il avait pris quatre prêtres.

J. M. J. 2 janvier 1861

## A MES PARENTS

Mon très honoré et bien cher Père,
Ma chère Sœur et chers Frères,

Je vous écris au commencement de cette année, qui sera sans doute la dernière de mon pèlerinage sur la terre. Déjà je vous ai écrit un petit billet, par lequel je vous faisais connaître ma prise, le 30 novembre, fête de saint André, dans un village chrétien. Le bon Dieu a permis que je fusse trahi par un mauvais homme, mais je ne lui en veux pas.

De ce village je fus conduit à la sous-préfecture, et je vous ai tracé quelques lignes d'adieu au moment où on allait me passer la chaîne des scélérats au cou et aux jambes. Je l'ai baisée, cette jolie chaîne de fer, vrai lien d'esclavage de Jésus et de Marie, que je ne changerais pas pour son pesant d'or. Le mandarin a eu l'attention délicate de commander une chaîne très légère, exprès pour moi ; et, pendant les trois jours qu'il m'a gardé, en attendant un détachement de soldats partis de la préfecture pour m'escorter, il m'a traité avec beaucoup d'égards. Son frère est venu, dix fois au moins, m'engager à fouler la croix, par pitié de me voir aller à la mort à la fleur de mon âge.

En sortant des portes de la sous-préfecture, une foule nombreuse m'attendait au passage ; alors un jeune chrétien, prisonnier pour la foi, n'a pas craint de venir se prosterner par trois fois devant ma cage, et de me reconnaître, en présence des mandarins et de la multitude, pour l'envoyé du Ciel.

Au bout de deux jours, je suis arrivé à la préfecture de Kécho (1), ancienne capitale des rois du Tonkin. Me voyez-vous siégeant tranquillement dans ma cage de bois, porté par huit soldats, au milieu d'un peuple innombrable, qui se presse sur mon passage ? J'entends dire autour de moi : Qu'il est joli, cet Européen ! Il est serein et joyeux comme quelqu'un qui va à la fête ! Il n'a pas l'air d'avoir peur ! Celui-là n'a aucun péché ! Il n'est venu en Annam que pour faire du bien, et cependant on le mettra à mort, etc.

Nous entrons dans la citadelle par la porte de l'Orient, et l'on m'introduit au tribunal de la justice criminelle. Mon catéchiste, nommé Khang, pris avec moi, marche derrière ma cage, la cangue au cou. Je prie l'Esprit-Saint de nous fortifier lui et moi, et de parler par notre bouche, selon la promesse du Sauveur. J'invoque la Reine des Martyrs, et je la conjure d'assister son petit serviteur.

Tout d'abord le juge me gratifie d'une tasse de thé, que je bois sans façon dans ma cage. Ensuite il procède à l'interrogatoire selon la coutume.

Il me demande d'où je suis ?

— Je réponds que *je suis du Grand Occident, du royaume appelé France.*

— Qu'êtes-vous venu faire en Annam ?

— *Je suis venu uniquement pour prêcher la vraie religion à ceux qui ne la connaissent pas.*

— Quel âge avez-vous ?

— *Trente et un ans.*

Le juge se dit avec un accent de compassion : « Il est encore bien jeune ! » Puis il demande :

— Qui vous a envoyé ici ?

(1) Ancien nom de Hanoï.

— Je réponds : *Ce n'est ni le roi ni les mandarins de France qui m'ont envoyé ; c'est de mon chef que j'ai voulu aller prêcher les païens, et mes supérieurs en religion m'ont assigné le royaume annamite comme district.*

— Connaissez-vous l'évêque Liéou ? (C'était le nom annamite de Mgr Retord.)

— *Oui, je le connais.*

— Pourquoi l'évêque Liéou a-t-il donné des lettres de recommandation à des chefs de rebelles, pour enrôler les chrétiens ?

— *J'ose demander au mandarin de quelle source il tient ce renseignement ?*

— Le préfet de Nam-Dinh nous l'a écrit.

— *Eh bien ! moi, je témoigne que cela n'est pas vrai. L'évêque Liéou était trop sage pour faire de pareilles sottises ; et si l'on a trouvé de ces prétendues lettres, ce sont des faux. J'ai bien vu une circulaire de l'évêque Liéou adressée à ses prêtres, mais il défendait de suivre les chefs de rebelles, et il déclarait qu'il donnerait plutôt mille fois sa vie que de tremper sa crosse dans le sang.*

— Et les guerriers d'Europe qui ont pris Tourane et Saïgon, qui les a envoyés ? Quel est leur but en faisant la guerre à notre pays ?

— *Mandarin, j'ai bien entendu dire autour de moi qu'il y avait guerre ; mais n'ayant aucune communication avec ces guerriers d'Europe, je ne puis répondre à votre question.*

Sur ces entrefaites arrive le préfet ; à peine assis, il me crie d'une voix vibrante :

— Ah çà ! chef de la religion chrétienne, vous avez une physionomie distinguée ; vous saviez bien que les lois annamites défendent l'entrée du royaume aux Européens : à quoi bon alors venir vous faire tuer par ici ? C'est vous qui avez excité les navires européens à nous faire

la guerre, n'est-ce pas ? Il faut dire la vérité, ou bien on va vous mettre à la torture !

— *Grand mandarin, vous me demandez deux choses : à la première je réponds que je suis un envoyé du Ciel pour prêcher la vraie religion à ceux qui l'ignorent, n'importe en quel lieu, en quel royaume. Nous respectons beaucoup l'autorité des rois de la terre, mais nous respectons encore plus l'autorité du Roi des cieux. A la seconde question, je réponds que je n'ai excité en aucune manière les Européens à faire la guerre au royaume annamite.*

— En ce cas voulez-vous aller leur dire de partir ? et l'on vous pardonnera.

— *Grand mandarin, je n'ai aucune autorité pour régler une telle affaire ; cependant si Sa Majesté m'envoie, je prierai les guerriers européens de ne plus faire la guerre à Annam, et si je n'atteins pas mon but, je reviendrai subir la mort.*

— Vous ne craignez pas la mort ?

— *Grand mandarin, je ne crains pas la mort. Je suis venu ici prêcher la vraie religion ; je ne suis coupable d'aucun crime qui mérite la mort; mais si Annam me tue, je verserai mon sang avec joie pour Annam.*

— Avez-vous de la rancune contre celui qui vous a pris ?

— *Aucunement, la religion chrétienne apprend à aimer ceux qui vous haïssent.*

— Chef de la religion chrétienne, il faut déclarer les noms des lieux qui vous ont recélé jusqu'à ce jour.

— *Grand mandarin, l'on vous appelle le père et la mère du peuple : si je fais ces déclarations, je serai la cause de beaucoup de maux que le peuple aura à souffrir. Jugez vous-même si cela convient ou non !*

— Foulez la croix, et vous ne serez pas mis à mort.

— *Quoi! j'ai prêché la religion de la Croix jusqu'à ce jour, et vous voulez que je l'abjure! Je n'estime pas tant la vie de ce monde, que je veuille la conserver au prix d'une apostasie!*

— Si la mort a tant de charmes à vos yeux, pourquoi vous cachiez-vous de crainte d'être pris?

— *Grand mandarin, la religion défend de présumer de ses forces et de se livrer soi-même. Mais le ciel ayant permis que je sois arrêté, j'ai confiance qu'il me donnera assez de courage pour souffrir tous les supplices, et être ferme jusqu'à la mort.*

Voilà, en somme, les questions les plus importantes qui m'ont été faites, et la manière dont j'ai répondu. Les mandarins ont aussi questionné mon catéchiste, et l'ont fait frapper de dix coups de rotin. Le Seigneur lui a donné la force de confesser sa foi avec constance.

Depuis ce jour, j'ai été installé avec ma cage à la porte même du préfet, sous la garde d'une compagnie de soldats cochinchinois (1). Beaucoup de personnes de tout rang viennent me visiter et entretenir conversation avec moi. On veut absolument que je sois un habile médecin, un fameux astronome, un devin, un prophète à qui rien n'est caché. Aussi un bon nombre de visiteurs me prient-ils sérieusement de prédire leur destinée. D'autres m'interrogent sur l'Europe, sur la France, ou pour mieux dire sur le

(1) Les soldats firent, avec une corde, autour de la cage, une barrière de protection, pour empêcher les curieux d'approcher trop près. A chaque extrémité, était dressé un petit lit de camp, à l'usage des deux caporaux chargés de surveiller le prisonnier. Auprès de la cage était aussi une natte étendue sur le plancher, pour le chef des gardes; en face, dans la cour, se tenaient les soldats de faction, le jour et la nuit.

monde entier. Cela me fournit l'occasion de les éclairer sur une foule de points, au sujet desquels ils ont les idées les plus bizarres. Je tâche surtout de leur enseigner la voie du salut ; mais les Annamites ont l'esprit léger, ils n'aiment point parler de choses sérieuses, à plus forte raison de philosophie et de religion. En revanche, leur cœur est assez bon, ils me témoignent de l'intérêt et de la pitié. Les soldats, mes gardiens, m'ont pris en affection, et quoiqu'ils aient été blâmés deux fois pour m'avoir laissé sortir prendre l'air, ils continuent à m'ouvrir de temps en temps la cage, et à me permettre quelques instants de promenade.

Il est un point sur lequel presque tous m'interrogent et me font des propositions incroyables. Mais je ne le leur pardonne pas et les rappelle à l'ordre ; quelquefois même je les semonce vertement. Je leur explique la dignité de l'homme et de la femme, je leur dis qu'ils avilissent l'un et l'autre par leurs pensées impures et leurs discours libertins ; et que puisqu'ils osent me parler de la sorte sans rougir, ils sont dignes de pitié, pour ne pas dire de mépris. Mes leçons les font se retenir et s'observer dans leur langage ; plusieurs même m'ont demandé pardon de leurs paroles inconvenantes. Cependant je dois dire que tout n'est pas rose et parfum. Si le plus grand nombre me témoignent de la sympathie, il y a aussi des gens qui m'insultent, se moquent de moi et me parlent impoliment. Que le Seigneur leur pardonne !

Maintenant j'attends en paix le jour où il me sera donné d'offrir à Dieu le sacrifice de mon sang. Je ne regrette pas la vie de ce monde, mon cœur a soif des eaux de la vie éternelle. Mon exil va finir, je touche le sol de la vraie patrie, la terre s'enfuit, le ciel s'entr'ouvre.

Adieu, père, sœur, frères ! Ne me regrettez pas, ne me pleurez pas. Vivez en paix les années que le Seigneur vous donnera. Observez la religion ; gardez-vous purs de tout péché. Un jour, nous nous retrouverons dans le Paradis, et nous jouirons du vrai bonheur en la compagnie de Dieu, de Marie Immaculée, des Anges et des Saints. Adieu ! Je voudrais vous écrire à chacun en particulier, mais je ne le puis. Vous devinez mon cœur, cher et honoré vieux père, bonne Mélanie, cher Henri, bien-aimé Eusèbe. Adieu à tous ceux qui m'ont aimé, surtout à vous, cher abbé Paziot ! Depuis trois ans je n'ai point reçu de nouvelles de France, je ne sais pas ceux qui sont encore, et ceux qui ne sont plus. Adieu !

Le prisonnier de Jésus-Christ vous envoie à tous le salut. Dans peu sans doute mon sacrifice sera consommé.

J. TH. VÉNARD, *M. S.*

Le lendemain du jour où cette lettre fut écrite, le saint captif en écrit une nouvelle à Mgr Theurel. Elle était conçue en ces termes :

3 janvier 1861.

Cher Seigneur,

J'ai reçu votre lettre si affectueuse ! Merci ! Je profite de l'absence du grand mandarin pour écrire avec quelque loisir.

Si le diacre Lé (1) veut me faire passer quelque chose, un ou deux habits de dessous, un habit

(1) C'était lui qui était momentanément chargé de la procure de la Communauté.

ordinaire, quelques paquets de thé, et faire parvenir de l'argent à la maison qui me fait la cuisine, il n'a qu'à confier tout cela à la veuve Nghien, chrétienne, sœur aînée du cuisinier du mandarin inspecteur. C'est elle qui vous a porté ma première lettre, et m'a rapporté la vôtre ; c'est elle aussi maintenant qui fait la cuisine pour nos quatre frères, qui ont été nouvellement arrêtés. Elle a de la présence d'esprit pas mal...

Je vous ai écrit que le grand mandarin donnait six sous par jour pour ma nourriture ; mais il ne les donne plus, de sorte qu'aujourd'hui je me serais couché sans souper, si le chef de canton Mai, qui est emprisonné avec moi, ne m'avait envoyé une écuelle de riz. J'aurais bien pu prévenir la veuve en question, mais j'ai voulu feindre d'être abandonné, pour faire honte aux mandarins (1).

Hier le nouveau mandarin de la justice, celui qui a relâché le prêtre Khang autrefois, lorsqu'il était préfet de Phu-ly, est venu me voir et m'interroger pour la forme. Comme il me disait que le bonheur de l'autre vie était incertain, tandis que le bonheur de ce monde est certain et positif, je lui ai répondu : *Pour moi, grand mandarin, je ne trouve rien sur la terre qui me rende heureux. Les richesses font des envieux et donnent des soucis, les plaisirs des sens enfantent une foule de maladies. Mon cœur est trop grand, rien de ce qu'on appelle bonheur en ce monde ne peut le satisfaire.* — Il a été passablement poli. Comme il ordonnait de me bien traiter, je lui ai dit respectueusement comme quoi je n'avais plus rien à manger : il a fait

(1) D'après la coutume du pays, les grands mandarins étaient tenus de nourrir les prisonniers de droit commun.

semblant de ne pas comprendre. Demain le capitaine de mes gardes ira lui renouveler la représentation. Tout en parlant de soins et d'attention, ce mandarin a aussi ordonné de faire autour de moi une garde sévère, et, le soir,

MANDARIN DE LA JUSTICE A HANOI

il a envoyé quelqu'un voir si ma cage était fermée.

J'ai essayé d'avoir une copie de ma déposition, mais le greffier Toàn, que cette affaire regarde, a montré un *ventre avide d'argent* (1), c'est là son faible. L'important de ce papier est que je déclare refuser de fouler aux pieds et de maudire le Crucifix, et que je suis prêt à subir la mort ; quant aux navires, je ne sais rien à leur sujet.

(1) Expression annamite, pour signifier la grande cupidité d'un fonctionnaire.

Parmi tous les greffiers, il y en a un très bon, de 9e degré, comme le greffier Tù et le greffier Nang, et qui m'a demandé des nouvelles du diacre Lé ; son nom est Tién. Il me témoigne beaucoup de respect : lui seul, avec un certain capitaine, ne craint pas de se servir des expressions *bâm lay* en me parlant (1).

Le premier jour de l'an, un capitaine de Sa Majesté m'ayant régalé d'une tasse de thé de première classe, mon greffier Tién, venant à passer, s'est assis aussitôt pour participer à la fête, mais avec des façons délicates et polies, d'une simplicité que l'hypocrisie ne contrefera jamais.

Mais voilà que ma lettre s'allonge, et je n'ai encore rien dit du sentiment. J'ai écrit à ma famille une lettre assez longue, sur de mauvais papier ; je prie votre aimable Seigneurie de l'envoyer, en complétant les détails.

Je ne pourrai pas rencontrer le prêtre Khoan (2) : je suivrai donc l'instruction de Votre Grandeur. Seulement, je pense que si le P. Thinh peut se rendre au lieu du supplice, il prendra le dépouillement de mes habits, comme signe (3), cela vaudra mieux. Cependant, à la volonté de Votre Grandeur !

Ah ! Monseigneur, me voilà donc rendu à cette heure que chacun de nous a tant désirée ! Ce n'est plus *peut être un jour*... (comme dans le chant du départ des Missionnaires.) C'est :

*Bientôt, bientôt* tout le sang de mes veines
Sera versé ; *mes* pieds, ces pieds si beaux,
*Oh! quel bonheur! ils sont* chargés de chaînes !
*Près de moi je vois* les bourreaux !

(1) Formules de politesse, en usage seulement lorsqu'on s'adresse à un haut personnage.

(2) Le P. Khoan était incarcéré, lui aussi, dans les prisons de la citadelle, mais dans un autre bâtiment.

(3) Comme signe de convention : allusion au moment où il devra donner l'absolution.

Dans les longues heures de ma cage, ma pensée s'envole vers l'Eternité. Le temps va finir, il faut se dire adieu. Vous, vous répéterez la parole de Saint-Martin : *Domine, si adhuc populo tuo sum necessarius, non recuso laborem.* — Moi, je dirai avec saint Paul : *Jam delibor, et tempus resolutionis meæ instat. (Tibi) vivere Christus est, mihi mori lucrum.* — *O quam gloriosum est regnum in quo cum Christo gaudent omnes sancti... — Audivi vocem... Beati mortui* (1).

Tous mes manquements à votre égard, vous me les pardonnez, n'est-ce pas ? Qui ne pardonnerait pas à un prisonnier de Jésus-Christ ? — J'envoie l'adieu suprême à Mgr Jeantet et aux confrères. J'ai reçu le petit billet de Sa Grandeur, en réponse au mien. — Je ne sais si je pourrai encore écrire. Adieu ! J'eusse été heureux de travailler avec vous ; j'ai tant aimé cette Mission du Tonkin ! A la place de mes sueurs, je lui donnerai mon sang. J'ai le glaive suspendu sur ma tête, et je n'ai point de frisson. Le bon Dieu ménage ma faiblesse ; je suis joyeux. De temps en temps j'honore de mes chants le palais du mandarin :

O Mère chérie !
Place-moi
*Bientôt* dans la Patrie
Près de toi !

Noble Tonkin ! Terre par Dieu bénie,
Des héros de la Foi glorieuse patrie !
*Je suis venu* pour te servir,
Heureux pour toi de vivre et de mourir !

Quand ma tête tombera sous la hache du bourreau, ô Mère Immaculée, recevez votre

(1) « Paroles que, malgré la persécution, nous ne manquions jamais de chanter le jour de la Toussaint et des Trépassés, et qui nous ont toujours émus jusqu'aux larmes ». — *Note de Mgr Theurel.*

petit serviteur, comme la grappe de raisin mûr tombée sous le tranchant, comme la rose épanouie cueillie en votre honneur. *Ave Maria !*

Je lui dirai aussi de votre part : *Ave Maria !* (1).

Adieu, Monseigneur, ou plutôt Messeigneurs, et tous mes chers confrères !

Votre très humble et très obéissant serviteur,

*Vinctus in Christo,*

J. Th. Vénard, *M. S.*

Je serai aise que vous envoyiez quelque souvenir à ma famille, à votre bon plaisir. Mon calice est un souvenir de famille ; si mon frère Eusèbe l'avait, il serait aux anges.

Le 6 janvier, nouveau billet à Mgr Theurel :

6 janvier 1861.

Cher Seigneur,

J'ai reçu votre souhait de bonne année ! Merci! Oui, vraiment bonne! C'est avoir une fois bonne chance : *Non volentis, neque currentis, sed miserentis est Dei.* J'aurais dû déjà vous faire mes politesses, excusez mon oubli. Bonne année, Monseigneur ! La paix et les travaux, et ensuite viendra le grand repos de l'Eternité !

Je me conformerai à vos indications pour la rencontre avec le P. Thinh. C'est entendu : à deux cents pas de la porte de l'enceinte de la

(1) « Je l'avais instamment prié de saluer Marie de ma part, à son arrivée en Paradis. » — *Note de Mgr Theurel.*

citadelle (1). Ma conscience ne me reproche pas de péché grave, mais je serais heureux de recevoir l'absolution d'un prêtre à l'heure solennelle...

En l'absence du mandarin-préfet, sa femme, jeune fille de Ké-Cho, nouvellement mariée, est venue me voir ; mais quand je suis sorti de ma cage, elle s'est enfuie comme une enfant. Je l'ai envoyé appeler avec douceur, mais revenue, il a fallu que d'autres parlassent pour elle, elle n'a pas ouvert la bouche... Monseigneur, il faut travailler à l'éducation de la femme, établir des écoles pour les jeunes filles... Disons ensemble encore une fois : *Tuus totus ego sum*. — Adieu !

J. Th. Vénard, *M. S.*

Le 15 janvier, le P. Thinh, vicaire de la paroisse de Ké-Cho, réussit à parvenir auprès du prisonnier. Ce fut le chef de patrouille Huong-Moï qui se chargea de l'introduire jusqu'au palais du grand mandarin, et jusqu'à la cage du prêtre captif. L'entrevue eut lieu en présence des gardes et d'une foule de personnages de la suite des mandarins, qui encombraient toute la salle.

Feignant de ne pas connaître le P. Thinh, le prisonnier demanda à Huong-Moï : « Quel est donc ce Monsieur, qui est entré avec vous ? »

— C'est le *thay-ca* », répondit celui-ci. Cette expression, dans le langage chrétien, signifie exclusivement le prêtre, mais chez les païens, elle s'emploie souvent pour désigner l'aîné de la famille. — A ces mots, le P. Thinh se crut perdu, et devint d'une pâleur

(1) Cette distance de 200 pas, hors de la porte de la citadelle, fixait le lieu où se tiendrait le prêtre indigène, mêlé à la foule, au moment où le prisonnier serait conduit au supplice ; et lorsque celui-ci passerait devant lui, il devrait lui donner l'absolution.

extrême. Mais Huong-Moï, qui se jouait avec les dangers, se mit à plaisanter, et détourna ainsi l'attention des assistants.

Notre prisonnier sortit alors de sa cage et alla se promener dans le jardin, pour faire son examen de conscience ; aucun des gardes ne l'y suivit. A son retour, le chef de patrouille fit un nouvel effort pour amuser toute l'assistance, et le prêtre indigène, feignant d'examiner la cage, échangea avec le prisonnier de Jésus-Christ quelques paroles prononcées à voix basse, puis s'éloigna tranquillement.

Tout rempli d'une joie surnaturelle, le saint prisonnier, qui venait de recevoir l'absolution sacramentelle, régala toute la compagnie de quelques tasses de thé, et le P. Thinh prit congé de lui.

Ce Père, qui avait apporté à la ville, en cachette, le Saint-Sacrement, le remit à la veuve Nghien ; et celle-ci, sur le soir, l'apporta au prisonnier, qui jouit de la présence de son Dieu jusqu'après minuit, et s'en communia.

Quelques jours après, il écrivait à Mgr Jeantet et à tous les Missionnaires du Tonkin Occidental :

20 janvier 1861.

Le P. Thinh vous dira comment je l'ai régalé d'une tasse de thé, en présence de toute la foule. Il m'a apporté, en revanche, le pain du voyageur, *mi Jesu, Deus meus*, dans ma cage. Je n'ai pas reçu un seul coup de rotin. J'ai rencontré peu de mépris, beaucoup de sympathie ; personne ici ne voudrait me faire mourir. Les gens de la maison du grand mandarin sont charmants. Je ne souffre rien en comparaison de mes frères. Je n'aurai qu'à incliner humblement la tête sous la hache, et aussitôt je me trouverai en présence du Seigneur Jésus,

en disant : Me voici, Seigneur, votre martyr ! Je présenterai ma palme à Notre-Dame et je lui dirai : Salut ! Marie, ô Mère ! ô Maîtresse ! ô Reine, salut ! Et je prendrai rang sous la bannière des tués pour le nom de Jésus, et j'entonnerai l'hosanna éternel ! Amen ! Donc :

Adieu, mes amis de ce monde !
Il se fait tard, séparons-nous.
Et ne pleurez pas sur ma tombe,
Mais *plutôt réjouissez-vous !*
— Je ne veux plus de cette vie,
D'un dur exil trop sombre lieu :
Nous nous verrons dans la patrie,
Adieu ! Adieu !! Adieu !!!

# CHAPITRE XXIV

## LA CONSOMMATION (1861)

Adieux suprêmes. — Martyre. — Ensevelissement. — Consolations épiscopales.

La distinction, la douceur, l'amabilité du prisonnier lui avaient conquis la sympathie de tous ; aussi lui laissait-on beaucoup de facilité pour écrire ses lettres. Voyant que sa détention se prolongeait encore, il en profita pour adresser de nouveaux adieux à sa famille. Nous ne croyons pas que les annales de la sainteté renferment rien de plus noble et de plus touchant, de plus tendre et de plus céleste.

J. M. J.

A M. Vénard, greffier de la Justice de paix, à Saint-Loup-sur-Thouet.

20 janvier 1861.

Très cher, très honoré et bien-aimé Père,

Puisque ma sentence se fait encore attendre, je veux vous adresser un nouvel adieu, qui sera

probablement le dernier. Les jours de ma prison s'écoulent paisiblement ; tous ceux qui m'entourent m'honorent, un bon nombre me portent affection. Depuis le grand mandarin jusqu'au dernier soldat, tous regrettent que la loi du royaume me condamne à mort. Je n'ai point eu à endurer de tortures comme beaucoup de mes frères. Un léger coup de sabre séparera ma tête, comme une fleur printanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir. Nous sommes tous des fleurs plantées sur cette terre, et que Dieu cueille en son temps, un peu plus tôt, un peu plus tard. Autre est la rose empourprée, autre est le lis virginal, autre l'humble violette. Tâchons tous de plaire, selon le parfum ou l'éclat qui nous sont donnés, au Souverain Seigneur et Maître.

Je vous souhaite, cher Père, une longue, paisible et vertueuse vieillesse. Portez doucement la croix de cette vie, à la suite de Jésus, jusqu'au Calvaire d'un heureux trépas. Père et fils se retrouveront au Paradis. Moi, petit éphémère, je m'en vais le premier. Adieu !

Votre très dévoué et respectueux fils.

J. TH. VÉNARD, *M. S.*

J. M. J.

---

A Mlle Mélanie Vénard,
chez son père, à Saint-Loup-sur-Thouet,
par Parthenay (Deux-Sèvres).

20 janvier 1861. En cage, au Tonkin.

Chère Sœur,

J'ai écrit, il y a quelques jours, une lettre commune à toute la famille, dans laquelle je

donne plusieurs détails sur ma prise et mon interrogatoire ; cette lettre est déjà partie et, j'espère, vous parviendra. Maintenant que mon dernier moment approche, je veux t'adresser, à toi, chère sœur et amie, quelques lignes d'un adieu spécial ; car, tu le sais, nos deux cœurs se sont compris et aimés dès l'enfance. Tu n'as point eu de secret pour ton Théophane, ni moi pour ma Mélanie.

Quand, écolier, je quittais, chaque année, le foyer paternel pour le collège, c'est toi qui préparais mon trousseau, et adoucissais par tes douces paroles la tristesse des adieux ; toi, qui partageais plus tard mes joies si suaves de séminariste ; toi, qui as secondé par tes ferventes prières ma vocation de Missionnaire.

C'est avec toi, chère Mélanie, que j'ai passé cette nuit du 26 février 1851, qui était notre dernière entrevue sur la terre, dans des entretiens si sympathiques, si doux, si saints, comme ceux de saint Benoît avec sa sainte sœur.

Et quand j'ai eu franchi les mers pour venir arroser de mes sueurs et de mon sang le sol annamite, tes lettres, aimables messagères, m'ont suivi régulièrement, pour me consoler, m'encourager, me fortifier.

Il est donc juste que ton frère, à cette heure suprême, qui précède son immolation, se souvienne de toi, chère sœur, et t'envoie un dernier souvenir.

Il est près de minuit : autour de ma cage de bois, sont des lances et de longs sabres. Dans un coin de la salle, un groupe de soldats jouent aux cartes, un autre groupe jouent aux dés. De temps en temps, les sentinelles frappent sur le tam-tam et le tambour les veilles de la nuit. A deux mètres de moi, une lampe projette sa

lumière vacillante sur ma feuille de papier chinois, et me permet de te tracer ces lignes.

J'attends de jour en jour ma sentence. Peut-être demain je vais être conduit à la mort. Heureusement, n'est-ce pas? Mort désirée qui conduit à la vie!... Selon toutes les probabilités, j'aurai la tête tranchée, ignominie glorieuse, dont le ciel sera le prix. A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur! Vois donc ton frère, l'auréole des martyrs couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main! Encore un peu, et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat! Je monte au Ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire. Je vais entrer dans ce séjour des Elus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur n'a jamais goûtées. Mais auparavant il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin, selon le goût du père de famille? Je l'espère, de la grâce du Sauveur, de la protection de sa Mère Immaculée; et c'est pourquoi, bien qu'encore dans l'arène, j'ose entonner le chant de triomphe comme si j'étais déjà couronné vainqueur!

Et toi, chère sœur, je te laisse dans le champ des vertus et des bonnes œuvres Moissonne de nombreux mérites pour la même vie éternelle, qui nous attend tous deux. Moissonne la foi, l'espérance, la charité, la patience, la douceur, la persévérance, une sainte mort!...

Adieu, Mélanie! Adieu, sœur chérie! Adieu!!

Ton frère,

J. Th. Vénard; *M. S.*

J. M. J.

—

A mon frère Henri.

20 janvier 1861.

Mon bien cher Henri,

Je veux aussi t'écrire quelques lignes d'amitié fraternelle. Quand tu me conduisais avec Ch. sur la route de Parthenay, quand tu m'as fait tes derniers adieux, tu étais bien jeune encore. Tes promesses d'il y a dix ans, les as-tu gardées ?... Peut-être ton esprit a-t-il suivi le courant des idées mondaines, et cherché avec de faux amis le bonheur là où le bonheur n'est pas? Le cœur de l'homme est trop grand pour que les joies factices et passagères d'ici-bas le satisfassent.

Mon cher Henri, n'use pas ta vie dans les inutilités du monde. Tu as maintenant vingt-neuf ans ; c'est l'âge d'homme, sois donc un homme ! Résister aux penchants de la chair et l'asservir à l'esprit, se tenir en garde contre les pièges du démon et les prestiges du monde, observer les préceptes de la religion, voilà être un homme ! Ne pas faire cela, c'est être moins qu'un homme, c'est se placer au niveau de la bête.

Je t'écris ces mots à une heure solennelle : dans quelques heures, au plus dans quelques jours, je vais être mis à mort, pour la foi en Jésus-Christ. Oui, mon Henri, sur le point de quitter la terre, j'ai l'espoir que tu resteras fidèle au Dieu de tes jeunes années. C'est le Dieu de tes pères, le Dieu de ceux qui t'ont donné le jour, le Dieu de tes frères et sœur et de tes vrais amis. C'est le Dieu que les plus grands esprits dont l'humanité s'honore ont adoré et servi. C'est le Dieu tout bon et tout clément, le Dieu qui nous aide à faire le bien, à fuir le mal,

le Dieu qui un jour te récompensera ou te punira éternellement.

Lis et relis ces lignes, et médites-les. C'est ton meilleur ami, ton frère Théophane, qui t'en prie et supplie. Je te lègue en mourant notre bon père ; c'est toi qui dois consoler sa vieillesse. Sois un bon fils, et je te reconnaîtrai pour vrai frère. Oui, sois un bon fils, un bon frère, un bon chrétien, à la vie et à la mort !

Adieu, frère : viens me retrouver au Ciel !

Celui qui t'aime, Ton frère affectionné,

J. Th. Vénard, *M. S.*

J. M. J.

A M. l'abbé Eusèbe.

20 janvier 1861.

Mon Bien-Aimé,

Si je ne t'écrivais pas quelques mots particuliers, tu serais jaloux, et, je l'avoue, d'une jalousie rationnelle. Tu le mérites bien, toi qui m'as écrit tant de lettres, aussi intéressantes et aimables que longues. Il y a bien longtemps que je n'ai reçu de tes nouvelles ; maintenant sans doute, tu es prêtre, et qui sait ? peut-être missionnaire. Quoi qu'il en soit, quand tu recevras cette petite missive, ton frère ne sera plus de ce mauvais monde, *totus in maligno positus*. Il l'aura quitté pour un autre monde meilleur, où tu devras t'efforcer de le rejoindre un jour. Ton frère aura eu la tête tranchée, il aura versé tout son sang pour la plus noble des causes, pour Dieu. Il sera mort martyr... Ça été là le rêve de mes jeunes années. Quand, tout petit bonhomme de neuf ans, j'allais paître ma chèvre sur les coteaux de Bel-Air, je dévorais des yeux la brochure où sont racontées la vie et la mort

du Vénérable Charles Cornay, et je me disais : et moi aussi je veux aller au Tonkin, et moi aussi je veux être martyr ! O admirable fil de la Providence, qui m'avez conduit parmi le labyrinthe de cette vie jusqu'au Tonkin, jusqu'au martyre !

Bénis et loue avec moi, cher Eusèbe, le Dieu bon et miséricordieux, qui a pris si bien soin de sa chétive créature. *Attraxit me miserans mei.*

Cher Eusèbe, j'ai aimé et aime encore ce peuple annamite d'un amour ardent. Si Dieu m'eût donné de longues années, il me semble que je me serais consacré tout entier, corps et âme, à l'édification de l'Eglise tonkinoise. Si ma santé, faible comme un roseau, ne me permettait pas de grandes œuvres, j'avais du moins le cœur à la besogne. Disons : l'homme propose et Dieu dispose. La vie et la mort sont dans sa main ; pour nous, s'il nous donne la vie, vivons pour lui ; s'il nous donne la mort, mourons pour lui !

Toi, cher frère, encore jeune d'années, tu restes après moi sur la mer de ce monde, naviguant au milieu des écueils. Conduis bien ton navire. Que la prudence soit ton gouvernail, l'humilité ton lest, Dieu ta boussole, Marie Immaculée ton ancre d'espérance ! Et, malgré les dégoûts et les amertumes, qui, comme une mer houleuse, inonderont ton âme, ne laisse jamais submerger ton courage ; mais, comme l'arche de Noé, surnage toujours sur les grandes eaux... Ma lampe n'éclaire plus.

Mon frère, mon Eusèbe, adieu jusqu'au jour où tu viendras me retrouver au ciel !

Ton frère tout affectionné.

J. Th. Vénard, *M. S.*

Enfin, le 1er février, la veille même de la consommation du sacrifice, le prisonnier du Christ adresse ce nouveau billet à Mgr Theurel :

J. M. J.

Monseigneur d'Acanthe.

1er février 1861.

Monseigneur,

Je dois vous prévenir que depuis un mois... Cher Seigneur, les jours de mon pèlerinage se prolongent. Le mandarin-préfet est étonné que ma sentence ne soit pas encore arrivée... Toutes les dépêches passent devant moi ; à chaque fois, je demande si c'est mon arrêt de mort ; chaque fois, le postillon me donne une réponse négative. Je salue chaque aurore qui se lève, comme l'aurore de l'Eternité ; mais l'Eternité ne s'ouvre point. De raison, et suivant mon cœur, je salue la mort chaque jour ; mais si j'en croyais mes pressentiments, je n'ai point de réponse de mort. J'aurais même le pressentiment du contraire, si je ne le repoussais comme une embûche du démon...

Adieu, Seigneur d'Acanthe ! Sera-ce le dernier ? Adieu ! que la volonté de Dieu s'accomplisse et non la mienne !

Votre très humble serviteur.

J. TH. VÉNARD, *M. S.*,
*Prisonnier de Jésus-Christ.*

Cet adieu devait être réellement le dernier. Dans la nuit du 1er au 2 février, la sentence si désirée arriva enfin ; mais le prisonnier n'en sut rien.

Le 2 au matin, il déjeuna comme d'habitude, puis

sortit au jardin. La veuve Nghien l'y ayant suivi, lui dit : « Père, vous devez être exécuté aujourd'hui. » Et comme il refusait d'y croire, elle répliqua : « C'est certain, Père ; l'on vous exécute aujourd'hui ; déjà les éléphants sont prêts, les soldats sont rangés en ordre ; dans un instant, vous allez être conduit à la mort. » Le martyr crut alors à l'authenticité de la nouvelle, et revint à sa cage pour distribuer à son entourage ses effets.

Sur ces entrefaites arriva une vieille demoiselle, appelée Xin, qui apportait le Saint-Sacrement au prisonnier de Jésus-Christ. C'était pour la quatrième fois que le P. Thinh lui envoyait le Pain des forts, sans savoir que le dernier jour était venu. Cette pieuse fille, voyant que les instants étaient courts, pénètre à travers la foule des soldats jusqu'à la cage du martyr, et réussit à lui mettre en mains la petite boîte contenant le Saint-Sacrement. Mais c'était trop de hardiesse !

Aussitôt que le Missionnaire a reçu la précieuse boîte, les soldats se précipitent sur lui, la lui arrachent de vive force, et la remettent à un capitaine.

Le martyr, effrayé du danger de profanation où se trouvait le corps de Notre-Seigneur, appelle au secours la veuve Nghien en disant : *Ils m'ont enlevé mon viatique !* L'intrépide veuve court au capitaine, qui tenait la boîte, lui représente qu'elle contient, non un poison, pour accélérer la mort et devancer le coup de sabre, mais un aliment mystérieux pour le passage de cette vie à l'autre, et ajoute d'un ton assuré : *Si vous osez toucher au Viatique de mon Père, vous et toute votre famille mourrez de mort subite !* Le capitaine, ne sachant trop que penser de tout cela, rendit timidement la boîte à la veuve, qui à cause du tumulte ne put la livrer au martyr. Elle la remit à la demoiselle Xin, qui la rapporta sans autre accident au P. Thinh.

Tandis que ces choses se passaient, les mandarins faisaient appeler le confesseur de la Foi, pour lui

signifier sa sentence et l'envoyer à la mort. Celui-ci s'était fait préparer, pour ce jour de noces éternelles, un habit de coton blanc très fin, et un autre de dessus en soie noire (1). S'en étant revêtu, il se présenta devant les mandarins. On lui donna immédiatement lecture de la sentence de mort, que l'on venait de recevoir de la capitale ; elle était écrite sur une planchette, et était ainsi rédigée :

*Un prêtre européen, dont le nom propre est Véna, âgé de 31 ans, venu de France, son pays d'origine, a pratiqué depuis longtemps une fausse religion, et a trompé le peuple par sa doctrine et les discours qu'il a faits dans ses réunions. Enfin, il a été pris, son procès a été instruit. Il est condamné à avoir la tête tranchée ; sa tête sera exposée pendant trois jours, puis jetée dans le fleuve. — Tel est l'ordre royal.*

Après cela, le martyr réitéra sa déclaration qu'il n'était venu en ce pays que pour y prêcher la vraie religion, et qu'il allait mourir pour cette même cause. Puis il ajouta :

« Je vais être jugé par le Souverain Juge, mais viendra le jour où vous aussi, mandarins, vous mourrez et serez jugés. Je vous engage à penser à ce moment redoutable.

— Suffit ! Suffit ! répondirent les mandarins, nous ne te demandons qu'une chose : de ne pas te venger sur nous.

— Soyez tranquilles ! reprit le martyr ; non ! non ! je ne me vengerai pas sur vous ; au contraire, je prierai pour vous. »

Le convoi se mit alors en marche vers le lieu de l'exécution. Il se composait de deux éléphants et de deux cents soldats commandés par un lieutenant-

(1) Par esprit de simplicité, et pour éviter ce qui sentait la recherche et le luxe, il était de règle pour les catéchistes, les prêtres indigènes et même les Missionnaires et les Evêques des Missions du Tonkin, de s'abstenir de porter des vêtements de soie. Le martyr, en cette circonstance, voulut relever, aux yeux des mandarins et de la foule des païens, le témoignage de la foi par l'effusion du sang, en prenant un habit de fête inusité.

colonel. Le martyr entonna des chants latins, qu'il prolongea jusqu'à la sortie de la ville. Le lieu de l'exécution en était éloigné d'environ une demi-heure. Lorsqu'on y fut parvenu, des chrétiens accourus tout exprès étendirent une natte très propre, et le martyr s'y agenouilla. Pendant un temps assez long, il récita

GOUVERNEUR DE HANOI ET SON FILS AINÉ

à haute voix des prières latines, les yeux constamment levés vers le Ciel.

Sa prière finie, les soldats le firent lever et le conduisirent un peu plus loin. Là ils formèrent un grand cercle, en dehors duquel furent refoulés tous les curieux à l'exception de la veuve Nghien, qui obtint de rester dans l'intérieur jusqu'au dernier moment.

Le martyr, le visage tranquille et joyeux, promena ses regards sur toute la foule, y cherchant sans doute le P. Thinh, pour recevoir de lui une dernière absolution ; mais ce Père, n'ayant pu être informé à

temps, ne s'était pas transporté à ce suprême rendez-vous.

Il donna alors ses sandales à la veuve Nghien et s'assit sur une natte. Aussitôt on lui ôta sa chaîne, en faisant sauter au moyen d'un marteau et d'un coin de fer les clous qui fermaient les anneaux du cou et des pieds ; et, en ce moment les soldats repoussèrent la veuve Nghien elle-même en dehors de l'enceinte.

Le bourreau était un bossu appelé Tûè, ancien soldat, devenu comédien, qui avait déjà décapité quatre prêtres, le 25 mars 1860. Il avait sollicité cette triste fonction, pour avoir les dépouilles du martyr. Il commença par lui demander, comme à un criminel ordinaire, ce qu'il lui donnerait pour être exécuté habilement et promptement ; mais il reçut pour toute réponse ces paroles : *Plus ça durera, mieux ça vaudra !...*

Cependant, voyant que le martyr était vêtu d'habits propres et neufs, il voulut s'en emparer avant qu'ils fussent souillés de sang. Il pria donc sa victime de s'en dépouiller ; et comme cette première invitation demeurait sans effet, il usa de ruse et lui dit : « Vous devez être *lâng-tri* », c'est-à-dire avoir les membres coupés à toutes les jointures, et le tronc fendu en quatre.

Alors le Missionnaire, soit qu'il crût à ce mensonge, soit pour en finir avec les importunités de ce bossu impitoyable, soit plutôt au souvenir de Notre-Seigneur, qui, avant d'être crucifié, éprouva le même traitement, se dépouilla de tous ses vêtements, à l'exception du pantalon. Après quoi, on lui lia fortement les coudes derrière le dos, pour l'obliger à tenir la tête élevée, et à présenter le cou au sabre fatal ; ensuite il fut attaché à un pieu de bambou assez mal affermi.

Dans cette position, et au signal donné, le martyr reçut le premier coup, qui ne fut que comme un coup d'essai et ne coupa guère que la peau. Le deuxième

coup, mieux appliqué, trancha presque entièrement la tête, et renversa à la fois la victime et le pieu. Le bourreau, voyant son sabre ébréché, en prit un autre, et donna encore trois autres coups, après lesquels, ayant saisi la tête par l'oreille, il l'éleva pour la faire voir au lieutenant-colonel qui présidait l'exécution.

Celui-ci, ayant commandé aux officiers municipaux de l'endroit de faire bonne garde, pendant les trois jours que devait durer l'exposition de la tête, fit sonner immédiatement la retraite, et ramena ses soldats à la ville.

Pendant ce temps, la veuve Nghien et plusieurs autres femmes chrétiennes se lamentaient, comme à la mort de leur premier-né. Aussitôt que les troupes eurent laissé le champ libre, ces femmes et toute la foule se précipitèrent sur le corps, pour tremper dans le sang du martyr des étoffes et du papier ; et l'on y mit une telle ardeur, qu'il ne resta bientôt plus un brin d'herbe sur le lieu du supplice.

L'exécution n'avait pas eu lieu à l'endroit ordinaire, le grand mandarin ayant ordonné que le Missionnaire fût décapité sur le bord du fleuve, afin qu'on fût plus à portée d'y jeter la tête après l'exposition. C'est pourquoi une partie des curieux avait fait fausse route, et avec eux un païen ami des chrétiens, qui s'était chargé de l'ensevelissement du martyr ; aussi, bien que l'exécution ait eu lieu de 8 à 9 heures du matin, le corps demeura étendu sur le sable, simplement recouvert d'une natte, jusque vers midi. Alors seulement, la bière ayant été rapportée du côté du fleuve, on se mit en devoir de procéder à la sépulture.

Outre la famille de ce brave païen appelé Huong-Da, il y avait là la veuve Nghien, qui n'avait pas quitté le corps un seul instant ; puis, un ancien maire chrétien du village de Dong-Tri, appelé Ly-Vung, et un batelier du Tonkin méridional, aussi chrétien. Ce dernier eut la délicatesse de revêtir le martyr de son

propre habit, dont il se dépouilla lui-même pour cet effet. Le corps fut ensuite enveloppé de toile de coton, puis lié solidement avec trois bandelettes, par lesquelles on avait le dessein de l'enlever les jours suivants, et l'on se contenta d'enterrer le cercueil à un pied de profondeur, pour la même raison.

Restait la tête, qui, immédiatement après l'exécution, avait été mise dans une petite caisse de bois, et élevée au bout d'une perche. Le maire Ly-Vung, ayant confectionné une boîte toute semblable, essaya de la substituer à celle qui renfermait cette précieuse relique ; mais il lui fut impossible de surprendre la vigilance des gardes. Il fallut songer à d'autres expédients. On parla au greffier qui devait présider à la projection de la tête au fleuve, et on lui promit une barre d'argent (environ 90 francs), s'il permettait de la jeter comme on l'entendrait. L'on fit aussi quelques promesses aux officiers municipaux du lieu, et l'on attendit la fin du troisième jour, qui était le 4 février.

Le greffier, qui avait bonne envie de gagner une barre, ne se présenta qu'à la nuit noire : c'était pour faciliter l'escamotage. Mais Dieu permit qu'une autre personne vînt se mettre en travers : ce fut le petit mandarin du bailliage, jeune loup de vingt-trois ans, qui, fort de son origine royale, ne se donnait d'autre souci que de dévorer son peuple, et qui envoya un homme de sa maison pour assister à la projection de la tête.

Huong-Moï avait piqué à l'oreille droite un hameçon, avec 200 pieds de ficelle et un petit flotteur, recommandant au maire de l'endroit de jeter tout au fleuve : le lendemain, la vue du flotteur eût fait trouver la tête sans difficulté. Mais le maire voulut faire quelque chose de mieux. A peine quelques coups de rame eurent-ils mis au large la barque qui portait la tête et tous ces différents personnages, qu'il jeta le précieux chef à l'eau, mais sans lâcher la ficelle qu'il attacha à la barque. L'homme du mandarin se fâcha de ce qu'on ne lui avait pas fait voir la tête avant de

la jeter, et, soupçonnant la supercherie, il éclata en menaces. Cependant la barque, après avoir décrit un long circuit, revint à son point de départ, et la tête la suivait encore sous l'eau. L'on n'était plus qu'à quelques pas du rivage, lorsque quelqu'un s'écria que le mandarin du bailliage arrivait, pour visiter la barque, ce qui n'était pas. A ce cri, le maire se trouble ; il agite violemment la ficelle dans l'intention de se débarrasser de la tête, qui effectivement se détache, et roule au fond du fleuve. L'on fit les jours suivants toutes les recherches possibles, mais sans résultats, Dieu ne voulant pas que personne pût vanter en cette circonstance son habileté et sa prudence.

Onze jours après, le 15 février au matin, des païens, amis du maire Ly-Vung, descendant le fleuve en barque, aperçurent à fleur d'eau quelque chose d'extraordinaire, qui se présentait tantôt noir tantôt blanc. S'en étant approchés, ils reconnurent la tête du prêtre européen et la recueillirent dans leur barque : c'était à environ 4 lieues de l'endroit de l'exécution.

Le maire Ly-Vung, averti aussitôt par ces païens, vint recevoir la tête, la porta dans sa maison, et donna la nouvelle au P. Thinh, qui vint faire lui-même la reconnaissance de la relique, la mit dans un sac de toile, et la déposa dans un vase de terre qui fut ensuite soigneusement goudronné.

Le Père alla ensuite informer Mgr Theurel qui ordonna de lui apporter le précieux dépôt. Celui-ci lui fut remis le 24 février.

« J'ouvris le vase, écrivait ensuite l'évêque dans la relation, de laquelle nous avons extrait les détails qui précèdent, en présence d'un prêtre, d'un diacre, d'un sous-diacre, d'un clerc minoré et d'un chef de famille chrétien. Je pris le sachet blanc qui avait renfermé la tête pendant neuf jours ; je détachai aussi de l'oreille droite l'hameçon, que le chef de patrouille Huong-Moï y avait fixé ; il était largement ouvert

comme par le fait d'une secousse violente ; il restait environ un pouce de ficelle. L'aspect des chairs au-dessous de l'oreille gauche semblait dénoncer que plusieurs coups de sabre avaient comme haché cet endroit. Les cheveux commençaient à se détacher, j'en coupai cinq ou six mèches avec des ciseaux. Je tournai et retournai, seul, de mes mains, ce chef bien-aimé ; puis je le replaçai dans son urne, et le fis enterrer dans une maison voisine, qui m'en avait fait la demande avec beaucoup d'instance. Mon dessein était de réunir les membres à la tête ; mais il ne me fut pas possible de le faire commodément, alors je me contentai de les faire enterrer dans un lieu sûr, où ils reposeront jusqu'à la paix de religion. »

Le dernier sacrifice est donc consommé, la victime est immolée, le saint martyr est monté au ciel jouir des joies, auxquelles son cœur pieux et aimant aspirait avec tant d'ardeur. Là il retrouva sa mère, partie déjà depuis dix-huit ans, et son père qui l'avait devancé de dix-sept mois. Oh ! combien fut délicieuse pour tous cette rencontre si attendue et si bien méritée ! Le vénérable évêque de Pentacomie, Mgr Jeantet, Vicaire Apostolique du Tonkin Occidental, aime à se figurer ce touchant spectacle, et c'est ainsi qu'il cherche à adoucir la douleur d'un père que Sa Grandeur croit encore vivant :

« Déjà, écrit le pieux évêque, il me semble avoir vu sa sainte mère, instruite à temps du martyre de son cher Théophane, courir à la porte du paradis et y attendre son bien-aimé fils. Le voyant approcher, reconnaissant ses traits fins, ses yeux perçants, sa petite taille, sa parole prompte : C'est bien toi, mon fils, s'écrie-t-elle ! Tu as été fidèle à la piété et à la foi que je t'ai si souvent inspirées ; tu as confessé ton Dieu devant les méchants qui le méprisent ; tu n'as pas craint la planche hérissée de clous, ni les verges, ni les pinces, ni le glaive. Permets à ta mère qu'elle

baise les plaies de ton cou ! Comme ils t'ont déchiqueté ! C'est ta gloire, ô mon fils ! Viens que je te présente à Marie que tu as tant aimée ; elle te présentera à Jésus, son divin Fils, dont tu as si bien porté la croix, et dont tu as suivi les pas si courageusement. Viens, en compagnie de ton ange gardien et de tes saints patrons ; viens, je te présenterai aux saints martyrs parmi lesquels tu vas prendre place. Puis, dans notre félicité, nous prierons pour que ton père si aimant et si tendrement aimé, pour que ta douce sœur et tes frères chéris viennent tous jouir du bonheur dont nous jouissons, quand il plaira au bon Dieu de les y appeler. Nous conjurerons Marie, cette bonne et puissante mère, nous l'importunerons même, s'il le faut. »

De son côté, Mgr Theurel, le fidèle compagnon de la vie du martyr, écrivait à l'abbé Eusèbe :

« Vous dirais-je, mon cher ami, que nous nous sommes réjouis du martyre de votre frère, ou vous dirais-je que nous nous en sommes affligés ? Pour dire la vérité, je dois confesser que nous nous sommes tous réjouis du triomphe de notre confrère, bénissant Dieu du choix qu'il a fait de lui ; et que, pour mon compte particulier, j'ai été profondément affecté de la séparation que le choix du bon Dieu a mise entre nous. Je suis tout jeune encore, du même âge que le cher Théophane ; l'amitié et la conformité de vues qui nous unissaient devaient être pour moi un secours puissant dans les travaux et la sollicitude que l'avenir semble nous réserver. Votre frère était la moitié de ma force et de mon courage. Il avait une grande sagacité et un zèle immense ; il me semblait que lui et moi réunis pouvions faire beaucoup de choses dans cette vigne du Tonkin. Son départ m'a abattu et a fait vaciller ma boussole. Je l'ai pleuré et le pleurerai encore, n'en déplaise à personne !

« J'ai dit qu'il avait un zèle immense ; aussi, bien qu'il fût plus faible de santé que tous les Missionnaires de ce Vicariat, il faisait autant d'ouvrage que

tout autre, passant souvent la moitié de la nuit, et quelquefois la nuit entière au confessionnal. Sa confiance en Dieu était sans bornes et le rendait très hardi dans ses entreprises. Tandis qu'il travaillait si bien à Kè-Béo, dans les mois de juin et de juillet 1860, je lui écrivis de prendre des précautions, le ciel étant toujours gros d'orages ; il me répondit avec la liberté et l'assurance qui étaient le fond de son caractère, que pas un seul cheveu ne tomberait de sa tête sans la volonté de Dieu. Et effectivement, c'est bien le Seigneur qui a voulu qu'il fût martyr...

« La veuve Nghien a fait racheter les habits et la chaîne de notre confrère, et nous a tout remis fidèlement. Plus tard, s'il plaît à Dieu, nous enverrons à notre Séminaire de Paris la chaîne, le petit sac et l'hameçon dont j'ai parlé, avec des cheveux, une ou deux lettres autographes du martyr, et de la toile de coton trempée dans son sang. Il manque à la chaîne l'anneau du cou, que le frère d'un des grands mandarins s'est approprié, et l'un des deux anneaux des pieds, dont je ne sais quel autre personnage s'est aussi emparé... (1).

« Le catéchiste Khang, pris avec votre frère, a été exilé dans la province de Hung-Hoa, qui appartient à ce Vicariat du Tonkin Occidental. Mais avant de partir pour l'exil, il a obtenu permission d'aller visiter la tombe de son très aimé père et maître, et de vénérer sa tête encore exposée : c'était le 4 février... »

(1) Voir à l'Appendice la liste des reliques du Bienheureux Théophane Vénard, conservées au Séminaire des Missions-Etrangères (Salle des Bienheureux).

# EPILOGUE

Premier anniversaire du martyre: 2 février 1862. — Pieux souvenir. — Béatification.

La nouvelle officielle du triomphe de l'illustre martyr ne parvint en France qu'à la fin du mois de décembre 1861, presque onze mois après l'événement. Aussitôt Mgr l'évêque de Poitiers, dont le cœur était si pieux et l'esprit si élevé, conçut le dessein de glorifier publiquement, aux yeux des fidèles, celui que sa main avait autrefois introduit dans le sanctuaire, et qui était devenu la gloire du diocèse, par sa confession courageuse de Jésus-Christ, et la généreuse effusion de son sang pour la Foi.

La fête fut fixée au dimanche, 2 février, jour de la Purification de la Sainte Vierge, et premier anniversaire du martyre : précieuse coïncidence dont l'on s'empressa de profiter, pour l'honneur de cet enfant si aimé de Marie. Mgr Pie lui-même, assisté de ses deux vicaires généraux, vint présider la cérémonie dans l'église de Saint-Loup, paroisse natale du héros chrétien. En outre, le Pontife était entouré de plusieurs membres du Chapitre et d'environ une centaine de prêtres, les uns, autrefois supérieurs, les autres, amis et condisciples du bienheureux Théophane. M. Albrand, Supérieur des Missions-Etran-

gères, avait bien voulu se joindre au clergé poitevin, pour fêter aussi une des nouvelles gloires de la Congrégation ; et le P. Dallet, le confident intime du Séminaire de Paris, que la maladie avait ramené en France, avait tenu également à déposer sur les palmes et les couronnes de son ami les douces larmes du souvenir et de l'affection, se confiant aussi en son intercession pour qu'il lui fût permis de retourner bientôt vers ses chers néophytes.

Vers 10 heures commença la cérémonie : une foule compacte remplissait la vaste nef de l'église. Après la bénédiction des cierges de la Chandeleur, Monseigneur donna le signal de la procession, et chaque prêtre, le cierge à la main, tout en rendant hommage à Jésus, la lumière des Nations, paraissait dire aux paroissiens de Saint-Loup : Voyez comme votre pieux *Théophane* (1) a été aussi une lumière vive et pure, et a su justifier pleinement la belle signification de son nom.

On savait que Monseigneur devait parler après la messe, l'orateur et le héros donnaient droit d'attendre beaucoup : l'attente fut dépassée. On trouvera à l'Appendice ce discours en entier. Telle fut l'impression produite dans l'auditoire, qu'après quelques phrases de l'orateur, l'émotion monta à son comble, et tous, sans distinction, répandirent d'abondantes larmes. Après le discours, le chœur des prêtres chanta, avec une pieuse et mâle vigueur, le psaume qui invite toutes les nations à bénir le Seigneur, et ainsi se termina la cérémonie du matin.

C'était un véritable triomphe, avec sa joie et son enthousiasme, car les pleurs même qui avaient coulé n'étaient point des pleurs de tristesse : c'est que tout dans la vie et la mort du pieux Théophane invitait à l'allégresse.

(1) *Théophane*, en grec signifie lumière de Dieu, manifestation de Dieu.

« Tous les martyrs, écrivait M. l'abbé Pauvert au lendemain de la fête (1), ont une physionomie exclusive... Chez Théophane, elle est aussi fièrement dessinée : c'est une indomptable sérénité que rien ne trouble.

« On peut lui appliquer ce que les Anglais disaient d'un de leurs poètes : qu'il est né avec un bouton de rose sur les lèvres et un oiseau pour chanter à son oreille, tant ses images sont gracieuses et ses paroles pleines de mélodie... Son aménité céleste fait partout éclore des fleurs. La veille de sa mort, il les verse à pleines mains sur sa cage de bois, sur l'instrument du supplice, sur la terre qui boira son sang. Pour lui, le coup fatal qui tranchera sa tête n'est que la pression légère qui détachera de sa tige la fleur destinée à orner l'autel...

« Cette sérénité du martyr, connue de ses parents et de ses concitoyens, avait donné la même teinte à la fête ; rien n'y sentait la mort, tout y respirait l'espérance et la vie. »

La maison paternelle était ornée de fleurs ; comme à un jour de noces, un festin hospitalier, présidé par ses deux frères et sa sœur Mélanie (2), réunissait les nombreux condisciples du héros et les amis de la famille, dans une salle ornée de festons et de guirlandes, et du chiffre du martyr encadré parmi les palmes et les couronnes. Tout y respira la joie céleste, de même qu'à la table de M. le curé de Saint-Loup, où l'illustre Pontife était assis au milieu des principaux membres du clergé.

« Vers la fin du dîner, M. l'abbé Chauvin, alors vicaire de Saint-Jacques de Châtellerault, fit entendre un hymne en l'honneur du martyr ; sa poésie, tour à tour fière, gracieuse et tendre, a provoqué souvent des murmures d'approbation et aussi des larmes d'attendrissement. En voyant ces mains extrêmes

(1) Extrait du journal *Le Monde*, du 16 février 1862.

(2) Mlle Mélanie Vénard, devenue religieuse de la Sainte-Famille de Bordeaux, sous le nom de Sœur Théophane, était venue aussi assister à la fête.

dans la hiérarchie sacerdotale, celles du Pontife et celles de l'humble vicaire, s'unir pour tresser la couronne du martyr, nous nous sommes souvenus de

L'ABBÉ EUSÈBE VÉNARD

celles que le poète latin ambitionnait pour les tempes de son héros : ... *Sine tempora circum Inter victrices hederam tibi serpere lauros* (1) ! »

(1) Permets que le lierre s'enlace sur ton front parmi les lauriers vainqueurs. (Virg. : *Eglog.*, VIII.)

Le jour même de la fête, entre les offices, et le lendemain, grand nombre de ceux qui avaient éprouvé en ce jour de si douces émotions voulurent aussi

MADEMOISELLE MÉLANIE VÉNARD
devenue Sœur Théophane

monter en pèlerinage au coteau de Bel-Air, d'impérissable souvenir, là où le jeune Théophane, encore enfant, avait été touché par la grâce divine, et où déjà l'on avait conçu le projet d'élever bientôt une chapelle commémorative.

De ce jour date l'inauguration d'un véritable culte privé, pieusement entretenu par l'abbé Eusèbe. Son titre de frère du martyr, et surtout de frère tendrement aimé, lui imposait un devoir qu'il sut comprendre — et à l'accomplissement duquel il a consacré sa vie entière — celui de travailler, dans la mesure de ses forces, à la glorification du martyr sur la terre.

A cet effet, étant alors vicaire à la Cathédrale de Poitiers, il entreprit d'élever un monument durable, qui pût servir de piédestal à l'édifice dont les fêtes de la Béatification achèvent le couronnement triomphal. Ce monument, qui n'est autre que l'ouvrage que nous reproduisons aujourd'hui, sous sa forme définitive, qui sera l'édition de la Béatification, parut en 1864, sous le titre de *Vie et Correspondance de J.-Théophane Vénard*.

En septembre 1865, l'abbé Eusèbe fut nommé curé d'Assais, dans le canton de Saint-Loup. Depuis lors, il n'a cessé de dépenser l'ardeur et l'activité, que le bon Dieu lui avait largement départies, à faire connaître et aimer davantage son saint martyr.

Par ses soins le coteau de Bel-Air conserve vivant le souvenir des premières efflorescences de sa vocation à l'apostolat et au martyre. Une gracieuse croix de pierre se dresse à l'endroit même où le jeune pâtre entendit le premier appel divin. Non loin de là, sur une petite hauteur, s'élèvera plus tard une élégante chapelle, en l'honneur du martyr, dont l'abside est déjà achevée.

Tous les ans, le 2 février, le vénérable curé d'Assais n'a jamais manqué de venir célébrer avec ses compatriotes, ce glorieux anniversaire dans l'église de Saint-Loup.

Mélanie, la sœur aînée, pour laquelle Théophane éprouvait une affection si tendre, ne put pas, en raison de son éloignement du foyer paternel, aider son frère Eusèbe à conserver et entretenir ce culte pieux. Moins d'une année après la mort de son père,

elle était entrée chez les Religieuses de l'*Immaculée-Conception*, branche de la *Sainte-Famille* de Bordeaux. Après avoir occupé successivement différents postes dans sa Congrégation, elle fut emportée par une maladie de cœur, au couvent de l'Espérance, à Amiens, le 8 octobre 1886.

La cause de Béatification de J.-Théophane Vénard fut introduite, en cour de Rome, simultanément avec celle de trente-trois autres martyrs, le 13 février 1879.

C'est le 2 mai 1909, que le décret solennel de Béatification a été rendu à Rome, au milieu de fêtes grandioses rehaussées par la présence d'un nombre considérable de pèlerins français.

# APPENDICE

## I

## Chant après la Communion, imité du cantique de sainte Thérèse

J. M. J.

Hommage à S. Gr. Mgr Theurel.

*Annos æternos in mente habui. (Ps.).*

*Amoroso*

Deo Jesu meo mire commisceor,
Puris et amoris ignibus moveor,
Jesum teneo captivum
Liber, ipso mihi volente subactum,
Ausim Deum meum captivum complecti !
Admiratus tale factum,
Languescens morior, nondum datum mori !

Longa mihi restant currenda stadia
Exuli, nec pauca supersunt studia,
Labores, ærumnæ, fletus,
Istud quam tœdet me putre ferre corpus !
Gemo catenatus, nunquam sat dolori,
Usque ad extremos halitus,
Languescens morior, nondum datum mori !

Peramarum mihi sub terris degere,
Jesu mi, sine Te an vivere, morine ?
Amatu dulcem Te assero,
Sed Te viso frui magis desidero,
Me miserum luto diu detineri !
Quem diligo ni videro,
Languescens morior, nondum datum mori !

Hujus umbram vitæ sequantur fugacem :
Sequar tutioris veram vitæ lucem ;
    Joci, risus, apagite ;
Fides, spes, caritas, propius sistite !
En vivere Christus, morique fœnori !
    Corda mea inardescite !
Languescens morior, nondum datum mori !

Absens a Domino mœstos ago dies,
Quocumque verterim mihi non appares,
    Jesu mi, felicitas mea !
Absque Te dies nox, et lux velut umbra !
O trahe me post Te, parce peccatori,
    Deus meus et omnia !
Languescens morior, nondum datum mori !

Cœlum vitæ sedes : qui tangit beatus !
Terra mortis carcer morte deserendus.
    Eia, anima, morere !
Deo ut vivas tuo, exi de corpore.
O quando concessum mihi exulanti
    Huic mundo valedicere
Et amoris ictu vere datum mori !

*18 avril 1860.*

---

## Cantique de sainte Thérèse

Dieu, s'unissant à moi par un heureux mélange,
Fait sentir à mon cœur un amour pur et vif,
    Je suis libre, il est mon captif :
C'est lui qui sous mes lois de lui-même se range.
Quoi ! mon Dieu, mon captif ! Ah ! le puis-je souffrir ?
    Dans ce renversement étrange,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Oh ! qu'il me reste encore une longue carrière !
Que cet exil est dur, qui m'arrête en ces lieux !
Que ce séjour est ennuyeux,
Qui retient dans les fers mon âme prisonnière !
Attendant que la mort vienne me secourir,
Mais ignorant l'heure dernière,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

La vie est à mon cœur d'une amertume extrême :
Est-ce vivre, Seigneur, que de vivre sans vous ?
Si l'amour que je sens est doux,
Le terme de l'attente, hélas ! n'est pas de même :
Vers vous ce corps mortel m'empêche de courir ;
Et toujours loin de ce que j'aime,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Vie humaine, trésor qu'à tout autre on préfère,
Si mon Dieu vit en moi, si je vis en mon Dieu,
Craindrais-je de te dire adieu ?
Et la mort à ce prix me sera-t-elle amère ?
C'est un bien qu'elle seule a droit de m'acquérir,
Pourquoi faut-il qu'elle diffère ?
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Eloigné de mon Dieu, je languis triste et sombre ;
Qu'est-ce que je puis voir où je ne le vois pas ?
Ma vie est un affreux trépas,
Mon jour est une nuit et ma lumière une ombre ;
La source de mes maux sans lui ne peut tarir :
Lassé d'en voir croître le nombre,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

En vain pour soulager les transports de mon âme,
Je vous cherche, Seigneur, sur vos sacrés autels ;
Invisible aux yeux des mortels,
Vous suspendez ma joie, et redoublez ma flamme ;
Ce n'est qu'après la mort qu'on peut vous découvrir ;
Viens donc, ô mort que je réclame !
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Vous le savez, mon Dieu, lorsque je vous possède,
A peine puis-je, hélas ! un moment vous garder,

Qu'au plaisir de vous posséder
La crainte de vous perdre aussitôt ne succède.
Il n'est que le trépas qui m'en puisse guérir,
Mourons, c'est l'unique remède,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

Mettez fin, mon Sauveur, à ma longue agonie ;
Sans vous je ne puis vivre, et je meurs pour vous voir ;
Ne tardez plus mon espoir.
Rompez, brisez les fers d'une âme assez punie ;
Il est temps qu'à mes cris le ciel se laisse ouvrir ;
Brûlant de m'y voir réunie,
Je me meurs de regret de ne pouvoir mourir.

II

## Discours prononcé par Mgr l'Évêque de Poitiers, le 2 février 1862, dans l'église paroissiale de Saint-Loup, à l'occasion du premier anniversaire du martyre de J.-Théophane Vénard, décapité pour la foi au Tonkin.

> *Et eritis testes... usque ad ultimum terræ.*
> Vous serez mes témoins jusqu'aux extrémités de la terre. (*Act. des Ap.*, I, 8.)

La parole que vous venez d'entendre, Mes Très Chers Frères, est la dernière qui soit tombée des lèvres du Verbe incarné tandis qu'il habitait parmi nous. Après qu'il l'eut proférée, on le vit remonter vers les cieux, et une nuée le déroba aux regards des hommes. Or, ce testament suprême du Christ n'a pas été répudié par notre race ; la merveille qu'il promettait s'est accomplie aussitôt, et elle continue de se manifester sans interruption depuis dix-huit siècles. L'Homme-Dieu a eu ses témoins, c'est-à-dire des hommes qui, au prix de leur sang et de leur vie, se sont faits garants de son incarnation, de sa mort, de sa résurrection, garants de la divinité de sa personne et de la divinité de sa doctrine ; il les a eus à toutes les heures de la durée, il les a eus sur tous les points de l'espace, il les a encore, il les a partout, il les aura toujours. Jérusalem n'était pas encore renversée par les armes romaines, que déjà, selon l'oracle du Christ (1), les apôtres avaient témoigné de lui, non seulement dans la ville sainte et dans la Judée, mais jusqu'au-delà des limites de l'empire romain. Le

(1) Matth., XXIV, 14.

premier siècle de l'ère chrétienne n'était pas encore révolu, et déjà le saint pape Clément certifiait que toutes les nations, à la suite les unes des autres, avaient cru au Christ-Dieu (1). Et si l'on m'objecte qu'en beaucoup de lieux ce premier souffle de l'apostolat laissa peu de traces après lui, et que, dans tous les cas, il n'atteignit point la moitié alors connue de notre globe, j'accorderai volontiers qu'il était réservé à la succession apostolique de reprendre et de continuer, par un travail plus lent et plus profond, l'œuvre dont les apôtres avaient posé le fondement : de telle sorte que la première prise de possession du monde entier par l'Evangile avant la ruine de Jérusalem n'était que l'essai et le prélude d'une seconde tâche d'évangélisation plus opiniâtre et plus décisive qui doit s'effectuer successivement sur toute la terre avant la catastrophe finale : *Et in omnes gentes primum oportet prædicari Evangelium* (2).

Il aura donc toujours de puissants retentissements dans les âmes, Chrétiens, Mes Frères, ce suprême adieu et ce suprême oracle du Christ à ses disciples : Vous recevrez la vertu de l'Esprit-Saint qui surviendra en vous, et vous serez mes témoins, non seulement ici et là, mais jusqu'aux extrémités du monde : *Accipietis virtutem supervenientis Spiritus sancti in vos, et eritis mihi testes in Jerusalem, et in omni Judæâ, et usque ad ultimum terræ.*

C'est cette force suréminente de l'Esprit-Saint qui a éclaté dans l'âme de votre jeune compatriote, pieux habitants de cette paroisse, et qui l'a lancé dans la carrière apostolique, où il a eu le bonheur de moissonner les palmes du martyre. En ce premier anniversaire de son immolation, nous avons éprouvé le besoin de venir chanter avec vous le cantique de l'action de grâces. Il nous était doux de nous rapprocher de sa maison natale et de son berceau, de nous agenouiller dans ce temple, de nous placer entre ce baptistère et ce tabernacle, et d'entonner là, en l'honneur de l'immense majesté du Dieu Père, Fils et Esprit-Saint, l'hymne de louange que chantent au ciel le collège glorieux des apôtres et la blanche armée des martyrs. Oui, pour ma part, ce

(1) Omnes gentes per gyrum crediderunt Christo Domino. (Brevarium roman., in festo S. Clement., XXIV novembr.)
(2) Marc, XIII, 10.

m'était une consolation, un soulagement, parmi tant et de si profondes tristesses, d'apparaître aujourd'hui en ce lieu, et d'y consacrer, par une solennité exceptionnelle, cette date du 2 février que votre dévotion vous rendra désormais doublement sainte et mémorable. Ne pouvant plus voir ici-bas le visage de celui que j'appelai mon fils, et que le décret des préséances éternelles a installé pour jamais au-dessus du chœur des pontifes, mon amour et ma piété ont voulu du moins retrouver sur ce sol les traces de ses pas, dans cette église les parfums de sa prière, sur le visage de ses proches quelque ressouvenance de ses traits. L'histoire me dit qu'un jour que Louis IX tenait sa cour plénière dans une ville voisine de nous, à Saumur, tous les assistants se montraient à l'envi un jeune prince allemand, et se disaient l'un à l'autre que c'était le fils de sainte Elisabeth de Thuringe, et que la reine Blanche l'embrassait souvent avec grande dévotion en cherchant sur son jeune front les traces des baisers qu'y avait autrefois déposés la Sainte (1). Mes Frères, une impression semblable a traversé mon âme aujourd'hui. Comment s'en étonner ? N'est-il pas naturel que notre amour, que notre religion envers les serviteurs de Dieu nous portent à rechercher et à chérir tous leurs vestiges ?

Aussi, ne soyez pas surpris, Mes Très Chers Frères, si je descends de cette chaire sans vous adresser un long discours. Je suis venu ici pour prier, pour m'édifier, pour jouir d'un spectacle consolant et magnifique, pour épancher mon âme devant Dieu et devant vous ; je n'y suis pas venu pour discourir. Et que vous dirais-je que vous ne sachiez d'avance ? Tout le passé du pieux Théophane, chacun le connaît ici comme moi, mieux que moi peut-être. Et l'acte final de sa vie, un mot l'exprime plus éloquemment que tous les discours. Il a été martyr, cela suffit et tout est dit : *Appellavi martyrem : prædicavi satis* (2).

En effet, dès lors que des documents légitimes établissent la certitude et la cause du martyre, le pape Benoît XIV, interprète de toute la tradition, enseigne qu'il n'y a plus place à la discussion de la sainteté, parce

(1) *Histoire de sainte Elisabeth*, par M. le comte de Montalembert, c. XXVII. — Joinville, p. 22, édit. 1761.
(2) Saint Ambroise : *L. de Virgin.*

que le martyre contient en lui-même toute sainteté, et qu'il implique une pureté absolue et immaculée de l'âme: *omnimoda et immaculata munditia* (1). Et quoiqu'il soit réservé à l'autorité apostolique de déclarer authentiquement l'existence du martyre, et d'autoriser ainsi le culte public et solennel, il est des cas d'évidence si manifestes qu'ils portent avec eux une conviction invincible dans tous les esprits. Or, tel est le cas actuel ; incontestablement votre jeune concitoyen a été martyr ; et le saluer de ce nom, c'est l'honorer du plus beau de tous les panégyriques : *Quot homines, tot præcones* (2).

Toutefois, s'il est ici des étrangers dont la pieuse curiosité réclamerait des détails sur l'origine, sur les qualités, sur les vertus du héros de cette fête, leur désir serait facilement satisfait. Les habitants de Nazareth disaient de Jésus, avec une sorte de dédain : « N'est-ce pas là le fils de Joseph, dont nous connaissons le père et la mère (3) ? » Et le Sauveur faisait remarquer à ce propos qu'aucun prophète n'est le bien venu dans son propre pays, que c'est le seul lieu où il demeure le plus souvent sans honneur (4). Mes Frères, nul de vous ne se donnerait ici un tort semblable. Vous êtes unanimes à proclamer que cet enfant de bénédiction, issu d'une famille chrétienne et honorable, a toujours été parmi vous un sujet d'édification ; votre digne pasteur atteste hautement qu'il grandissait en âge, en piété, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes. Que dis-je ? Nous possédons sur les pensées et les projets que le jeune Théophane nourrissait dès ses premiers ans, un témoignage du plus haut poids, parce qu'il est émané de lui-même. A l'heure où la victime touchait à son sacrifice, et où l'immolation était imminente, une dernière confidence s'échappa de son âme pour passer dans celle de son frère Eusèbe : « Mon bien-aimé, quand tu recevras cette lettre, ton frère aura eu la tête tranchée ; il aura versé tout son sang pour la plus noble des causes, pour Dieu ; il sera mort martyr ! ! ! Ç'a été le rêve de mes jeunes années. Quand (je ne veux rien changer à ses expressions), quand, tout petit bonhomme de neuf ans, j'allais paître

(1) *De servorum Dei beatificatione*. Append, ad Tom. III, pages 528, 529.
(2) Saint Ambroise, *loc. cit.*
(3) Jean, VI, 42. — Luc, IV, 22.
(4) Matth., XIII, 55, 58. — Marc, VI, 2, 5.

ma chèvre sur les coteaux de Bel-Air, je dévorais des yeux la brochure où l'on racontait la vie et la mort du vénérable Charles Cornay, et je me disais : Et moi aussi je veux aller au Tonkin ; et moi aussi je veux être martyr (1) ! » O coteaux bienheureux qui dominez la vallée du Thouet, ô sentiers bénis de la montagne, le long desquels cheminait le petit pâtre de neuf ans, portant déjà devant Dieu l'auréole du martyre, parce que son cœur en contenait le vœu et que l'avenir lui en destinait la réalisation ; ah ! désormais vos fleurs seront plus belles, votre verdure plus douce, vos eaux plus limpides, votre aspect plus riant ! A vos brises du printemps se mêleront des senteurs plus exquises, je veux dire, les parfums des bons désirs, les émanations de la sainteté, les célestes odeurs de la grâce divine !

Ce vœu du martyre, Théophane l'a mûri dans son âme. et durant les années de ses études littéraires au collège de Doué, et pendant son cours de philosophie au petit séminaire de Montmorillon, et tandis qu'il se préparait aux saints ordres dans notre séminaire de Poitiers. Dans ces divers asiles, il fut successivement, par son application comme par sa ferveur, le modèle des écoliers pieux, l'exemplaire parfait de la jeunesse cléricale, la fleur des lévites sacrés. Ses maîtres et ses condisciples sont ici présents en grand nombre, et ils ne me donneront pas de démenti. Théophane occupa toujours dans leur estime une place d'honneur : c'était, à plusieurs égards, la perle du noviciat ecclésiastique. Nous en jugions ainsi nous-même, et nous sentîmes toute l'étendue de notre sacrifice le jour ou nous dûmes accéder à sa demande d'entrer dans la carrière des missionnaires. Mais comment enchaîner de si nobles élans ? Comment apporter obstacle à l'éminence des dons de l'Esprit-Saint ? Notre paternité spirituelle ne pouvait être moins généreuse que celle de la nature. Or, le père de Théophane avait dit cette grande et mémorable parole : « Si les parents s'opposaient à la vocation des missionnaires, comment s'accomplirait la prédiction de Jésus-Christ, qui a dit que son Evangile serait annoncé par toute la terre ? » D'ailleurs, nous avions le pressentiment que ce jeune homme serait grand devant le

(1) Lettre du 20 janvier 1861.

Seigneur, et nous le considérions déjà avec respect, tandis qu'agenouillé humblement à nos pieds, il recevait nos derniers conseils et nos dernières bénédictions. Volontiers nous eussions auguré tout haut qu'un jour la gerbe de ce généreux moissonneur se lèverait et se tiendrait debout, riche de ses épis d'or et de pourpre, tandis que les nôtres, plus humbles et plus vulgaires, viendraient se ranger autour d'elle et se prosterner en sa présence (1). « Enfant, est-ce que moi, qui suis ton père, et ceux-ci qui sont tes frères aînés, nous nous courberons un jour devant toi sur la terre en signe d'honneur et de vénération? *Num ego et fratres tui, adorabimus te super terram* (2) » ? Oui, il en sera ainsi ; et nous rendrons grâces au Seigneur si nous vivons assez longtemps pour offrir notre encens à cet enfant béni et pour inaugurer son image sur les autels.

Le noviciat du missionnaire, les circonstances de son départ, les détails de sa vie, de ses œuvres : Mes Frères, un volume se prépare qui vous dira ces choses.

Le biographe puisera à des sources variées. Notre missionnaire avait gardé du Vendéen l'attachement au pays, l'amour de la famille, et ce sentiment se traduisait par des correspondances pleines d'intérêt. C'est là que se révèle sa sensibilité profonde, sa délicatesse exquise, et aussi son talent facile, son esprit perspicace, servi par une imagination gracieuse et par un solide jugement. Combien il nous a été doux de feuilleter ces pages ! Nous les avons plus d'une fois recouvertes de nos baisers, et nous avons à demander pardon d'en avoir maculé quelques-unes de nos larmes.

Une autre mine de renseignements est encore ouverte. Cette âme si franche, si droite, était en quelque sorte transparente, elle se laissait volontiers pénétrer par les yeux amis. Doué d'un caractère confiant et communicatif, Théophane était accessible aux charmes de l'amitié ; il avait besoin d'ouverture et d'épanchement. Ce qu'il demandait aux autres, les autres le lui donnaient avec délices. Le connaître, c'était l'aimer. De là ces témoignages empressés qui lui sont rendus de toutes parts. Merci donc, merci à ce vénérable supérieur des Missions étrangères qui est venu s'associer à cette pieuse

(1) *Gen.*, XXXVII, 7.
(2) *Ibid.*, XXXVII, 10.

manifestation, et qui ne tarit pas en éloges de notre martyr. Merci à ce jeune missionnaire des Indes, qui fut le confident privilégié de notre Théophane, qui est descendu plus avant qu'aucun autre dans les secrets de cette âme d'élite, et que sa confiance dans l'intercession de son ami a conduit ici aujourd'hui. Voilà les témoins qu'il faut consulter, voilà les panégyristes qu'il faut entendre.

Pour moi, je dois hâter mon récit, car j'ai promis de négliger l'homme et de ne parler que du martyr. Avec quel transport il apprit, après une attente assez prolongée à la procure de Hong-Kong, que sa destination était fixée pour la Mission du Tonkin ! Ah ! il s'était dépouillé de sa liberté entre les mains de ses supérieurs : il avait abdiqué tout droit d'opter et de choisir ; il ne lui était permis de rien vouloir. Cependant il portait toujours dans son sein cette aspiration que la grâce y avait fait naître de si bonne heure : « Et moi aussi, je veux aller au Tonkin ! » Tous ses vœux sont exaucés. Sa vie entière est désormais liée au Tonkin : le Tonkin est l'occupation de toutes ses pensées. Il n'en parle qu'avec un enthousiasme lyrique. « La Mission du Tonkin occidental, vers laquelle je vais diriger mes pas, et où mes affections sont depuis longtemps rendues, est une Mission vraiment belle ; belle en son organisation forte et puissante ; belle dans le nombre et la ferveur de ses chrétiens, dont le chiffre atteint 150.000, et plus belle encore en espérance ; belle en son clergé indigène, qui compte 80 prêtres, sous la direction desquels marchent 1.200 catéchistes : belle en ses communautés religieuses où vivent 600 Sœurs ; belle en ses séminaires qui renferment 300 séminaristes ; belle en son illustre chef, Mgr Pierre Retord, évêque d'Acanthe, dont on peut résumer la louange en disant que, depuis son épiscopat, il a accru le nombre de ses brebis de 40.000 ; belle enfin en ses martyrs, fleurs immortelles que la main du Seigneur a cueillies dans le champ de sa prédilection ! Les martyrs sont les patrons, les protecteurs des Missions qui les ont donnés au royaume des cieux : leur sang parle haut devant Dieu, et le souvenir de leur victoire fortifie le courage de ceux qui demeurent encore au lieu du combat. » Et il termine sa lettre en disant : « Dis-moi, frère, quel honneur et quel bonheur, si le bon Dieu daignait... Tu

comprends : *Te Deum laudamus... Te Martyrum candidatus laudat exercitus* (1). »

Ainsi, c'est toujours le cri du petit pâtre de Bel-Air : « Et moi aussi, je veux aller au Tonkin : Et moi aussi, je veux être martyr ! » Le premier de ces vœux était exaucé, le second ne devait pas tarder à l'être.

La robe nuptiale du martyre, plus désirable que la main de Rachel, est d'assez grand prix pour se faire acheter. Notre missionnaire l'obtint par sept ans de travaux, par sept ans d'épreuves et de souffrances. Un instant, il sembla que le soleil de l'Evangile allait enfin rayonner librement sur le vaste empire d'Annam. De grandes espérances furent conçues ; hélas ! de grandes et lamentables déceptions les suivirent... Les lettres de notre missionnaire contiennent des appréciations qui seront un jour reproduites par le burin de l'histoire. Ah ! s'écrie-t-il à la date du 10 mai 1860, que sont les probabilités humaines devant les conseils divins ? C'est donc Dieu qui, pour des raisons à lui seul connues, a permis que l'heure de notre délivrance fût retardée, que même la mesure de nos maux ait débordé comme une mer en furie qui brise ses digues et porte partout la désolation et la mort. *Attende, Domine, et miserere, quia peccavimus tibi !* Oui, ô Dieu clément, regardez-nous avec miséricorde, parce que nous vous avons offensé. C'est à cause de nos péchés que nos maux se sont accrus ; et il est mieux que nous frappions notre poitrine, plutôt que d'étendre notre main pour frapper celle de nos frères. »

Les lettres qui suivront celle-ci n'étaient plus seulement signées d'un apôtre, mais d'un captif de Jésus-Christ. Je ne me sens pas la force de vous les lire, et il y aurait une sorte de crime à les mutiler. D'ailleurs, elles sont déjà connues de la plupart de vous. Quel calme, quelle force, quelle sagesse surhumaine dans les réponses faites à ce difficile interrogatoire ? On sent l'accomplissement de la promesse du Maître : « Quand ils vous feront comparaître dans leurs prétoires, quand ils vous citeront devant leurs tribunaux, à cause de mon nom, ne vous mettez point en peine comment vous leur parlerez. ni de ce que vous leur répondrez ; car ce que vous devrez dire vous sera donné sur l'heure, ce n'est pas vous

(1) Lettre du 19 mai 1854.

qui parlerez, mais l'Esprit de votre Père qui parlera en vous (1). » La victime est si jeune, elle est si douce, elle porte tant de candeur et de bonne grâce dans ses traits qu'elle excite la compassion de ces barbares, et qu'elle devient l'objet d'un intérêt qui pourrait ébranler sa vertu si sa vertu n'était inébranlable. La cangue, la flagellation, les tenailles, les planches hérissées de clous lui sont épargnées ; on lui invente même une chaîne plus légère qu'à d'autres. On le conjure de songer à sa jeunesse, de sauver sa vie par un mot, par un geste. « Quoi ! s'écrie-t-il, j'ai prêché la religion de la croix jusqu'à ce jour, et vous voulez que je l'abjure ! Je n'estime pas tant la vie de ce monde que je veuille l'acheter au prix d'une apostasie. » Ce n'est pas seulement à sa foi, c'est à son innocence que des pièges sont tendus. Le prisonnier du Christ se fait vengeur de la morale en même temps qu'évangéliste de la doctrine. Il enseigne à ces païens abrutis la dignité de l'homme et de la femme, et il fait monter sur leurs fronts un commencement de rougeur (2).

Le supplice de sa détention dura deux longs mois. Il était entré dans sa cage au jour de la fête de saint André, cet intrépide amant de la croix : il n'en devait sortir pour monter au ciel que sous les auspices de sa mère bien-aimée la Vierge Marie, au jour de sa purification et de la présentation de son Fils au temple. Durant toute cette captivité, quels vœux ardents sortirent de son âme pour le salut du peuple qui allait l'immoler ! « Grand mandarin, avait-il répondu à son juge, je suis venu en Annam prêcher la vraie religion ; je ne suis coupable d'aucun crime qui mérite la mort ; mais si Annam me tue, je verserai mon sang avec joie pour Annam. » — « Ah ! oui, s'écrie-t-il quelques jours plus tard, j'ai aimé et aime encore ce peuple annamite d'un amour ardent. Si Dieu m'eût accordé de longues années, il me semble que je me serais consacré tout entier à l'édification de l'Eglise tonkinoise (3). »

Cet amour de son peuple d'adoption ne lui fait pas oublier les siens. La vue du supplice prochain ne peut tarir la source vive de tendresse qui bouillonne dans son âme.

(1) Matth., x, 19.
(2) Lettres du 3 décembre 1860 et du 20 janvier 1861.
(3) *Ibid.*

Il est jusqu'à la fin « l'homme bon qui tire de bonnes choses du bon trésor de son cœur (1) ». Jamais sa parole n'a revêtu plus de sensibilité, plus de charme. Les plus aimables souvenirs, les plus douces affections de son enfance viennent s'offrir à son imagination et se placer sous le pinceau qui lui sert de plume. A son vieux père, qu'il croit encore sur la terre et qui est mort depuis un an déjà, à son frère qui vit dans le monde et à celui qui est engagé dans le sacerdoce, enfin à sa sœur bien-aimée dont il ignore le bonheur et qui a pu vêtir enfin le voile des vierges qu'il lui avait tant de fois souhaité, à tous et à chacun, il adresse de derniers adieux, de derniers conseils, de derniers témoignages de tendresse ; à tous et à chacun, il donne rendez-vous au ciel. « Peut-être demain, dit-il, je vais être conduit à la mort. Heureuse mort ! n'est-ce pas ? Mort désirée qui conduit à la vie. Selon toute probabilité, j'aurai la tête tranchée : ignominie glorieuse dont le ciel sera le prix. A cette nouvelle, chère sœur, tu pleureras, mais de bonheur. Vois donc ton frère, l'auréole des martyrs couronnant sa tête, la palme des triomphateurs se dressant dans sa main. Encore un peu, et mon âme quittera la terre, finira son exil, terminera son combat. Je monte au ciel, je touche la patrie, je remporte la victoire, je vais entrer dans le séjour des élus, voir des beautés que l'œil de l'homme n'a jamais vues, entendre des harmonies que l'oreille n'a jamais entendues, jouir de joies que le cœur n'a jamais goûtées. Mais auparavant, il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée. Serai-je un pain, un vin selon le goût du père de famille ? Je l'espère de la grâce du Sauveur, de la protection de sa Mère Immaculée. C'est pourquoi bien qu'encore dans l'arène, j'entonne le chant du triomphe comme si j'étais déjà vainqueur (2). »

Déjà, il était vainqueur, en effet. Mais la victoire allait être plus disputée qu'il n'avait cru. Comme le glorieux martyr Ignace, dont la fête a immédiatement précédé son sacrifice, il devait être moulu. Il avait cherché à consoler les siens en leur assurant qu'il n'aurait point à endurer beaucoup de tortures. « Un léger coup de sabre, écrivait-il, séparera ma tête, comme une fleur prin-

(1) Matth., XII, 35.
(2) Lettre à sa sœur Mélanie, 20 janvier 1861.

tanière que le maître du jardin cueille pour son plaisir. » Il n'en fut pas ainsi. L'émotion fit-elle vaciller le glaive des bourreaux ? La pitié ébranla-t-elle la main de ces barbares ? Je ne sais ; mais ce ne fut qu'au sixième coup de sabre, nous écrit le vicaire apostolique, que la tête fut séparée du corps (1). Jetée dans la rivière, on la retrouva douze jours après à quatre lieues de l'endroit où s'était accomplie l'exécution. Dix jours s'étant écoulés, le coadjuteur de ce même vicaire apostolique, le nouvel évêque d'Acanthe, le compagnon et le tendre ami du martyr, avait la consolation d'ensevelir de ses mains cette chère tête, et il nourrissait l'espérance de réunir bientôt les membres au chef. Lui-même, sur une fidèle relation, a rédigé aussitôt les actes de ce glorieux martyre (2). Puissent-ils nous parvenir bientôt, et satisfaire notre juste désir de connaître les moindres circonstances de cette fin héroïque.

En attendant, il m'est doux de redire les paroles par lesquelles l'évêque de Pentacomie avait cherché d'avance à adoucir la douleur du père qu'il croyait encore vivant. « Déjà, lui écrivait-il, il me semble avoir vu sa sainte mère, instruite à temps du martyre de son cher Théophane, courir à la porte du Paradis et y attendre son bien-aimé fils. Le voyant approcher, reconnaissant ses traits fins, ses yeux perçants, sa petite taille, sa parole prompte : C'est bien toi, mon fils, s'écrie-t-elle ! Tu as été fidèle à la piété et à la foi que je t'ai si souvent inspirée ; tu as confessé ton Dieu devant les méchants qui le méprisent ; tu n'as pas craint la planche hérissée de clous, ni les verges, ni les pinces, ni le glaive. Permets à ta mère qu'elle baise les plaies de ton cou. Comme ils t'ont déchiqueté ! C'est ta gloire, ô mon fils. Viens que je te présente à Marie que tu as tant aimée ; elle te présentera à Jésus, son divin Fils, dont tu as si bien porté la croix, et dont tu as suivi les pas si courageusement. Viens, en compagnie de ton ange gardien et de tes saints patrons, viens, je te présenterai aux saints martyrs parmi lesquels tu vas prendre place. Puis, dans notre félicité, nous prierons pour que ton père si aimant et si tendrement aimé, pour que ta douce sœur et tes frères chéris viennent tous jouir du bonheur dont nous

(1) Lettre de Mgr Jeantet, en la fête de saint Joseph, 1861.
(2) Lettre de Mgr Theurel, 1er juillet 1861.

jouissons, quand il plaira au bon Dieu de les y appeler (1). » C'est ainsi, Chrétiens, Mes Frères, que deux évêques vénérables, toujours placés eux-mêmes en face du martyre, épuisent toutes les délicatesses de la bonté pour faire parvenir plus doucement les consolations de la foi au cœur d'une famille dont ils se semblent à eux-mêmes être devenus les membres, tant leur affection était vraie, leur intérêt paternel pour celui qui s'est envolé dans la gloire !

Et maintenant, Mes Très Chers Frères, il me reste encore quelques mots à dire. Evidemment, dans les conseils divins, de tels holocaustes ne doivent pas profiter seulement aux victimes. De quel augure sont-ils pour ces contrées infidèles ? Que nous en reviendra-t-il à nous-mêmes ? Pour répondre à ces questions, nous aurions besoin d'être admis dans les secrètes pensées de Dieu. Tout ce qui nous est permis, c'est d'interroger humblement les desseins de sa Providence.

Enfin, enfin, ces terres lointaines, ces plages de l'Extrême-Orient, si longtemps imbibées des sueurs des apôtres, si souvent engraissées du sang des martyrs ; enfin, enfin, ces cités si résistantes à la grâce, si endurcies contre toutes les avances de la miséricorde, vont-elles comprendre et reconnaître le jour de la visite du Seigneur ? Ces immenses régions vont-elles finir par ouvrir leur sein au libre règne de l'Evangile ? Le redoublement de fureur et de carnage dont nous sommes témoins est-il un dernier effort de Satan contre son vainqueur, et le Christ Jésus s'apprête-t-il à s'asseoir bientôt sur les autels des idoles détrônées, à prendre possession de leurs temples purifiés ? Tu-Duc, l'atroce Tu-Duc, est-il le Maximien-Hercule d'une dixième et dernière persécution, et verrons-nous paraître le Constantin de ce grand empire annamite ? L'avenir réserve-t-il des chrétientés florissantes à ces repaires séculaires de la superstition et de la barbarie ? L'Evangile, tant de fois présenté, si longtemps repoussé, sera-t-il un jour la loi de ces peuples ? Ah ! je ne sais ; mais si certains signes me font espérer, d'autres me font trembler. Du moins, ce que je sais certainement, c'est que le sang des martyrs, quand il ne fait pas germer des peuples entiers de

(1) Lettres de Mgr Jeantet, 9 juin 1861, et de Mgr Theurel, 8 juillet.

chrétiens, n'est pourtant jamais stérile ; ce que je sais, c'est que, pour les ouvriers évangéliques, s'il y a moins de consolation et de fruit à glaner qu'à moissonner, il y a plus de fatigue et de mérite ; ce que je sais, c'est que de s'avancer aux dernières frontières du globe pour y porter la lumière de l'Evangile et la grâce de Jésus-Christ à quelques âmes de bonne volonté, c'est le suprême héroïsme de l'apostolat ; ce que je sais enfin, c'est que notre sacerdoce est au service de la justice de Dieu, comme il est aux ordres de son amour, et qu'il est dans ses attributions de rendre inexcusables ceux qu'il ne lui est pas possible de conquérir. Certes, l'apostolat catholique n'aura pas failli à sa mission. On pourrait dire même qu'il s'y est acharné jusqu'à l'excès. « En quelque ville que vous entriez, disait le Maître à ses apôtres, si les habitants vous chassent et vous repoussent, éloignez-vous de cette cité maudite, et secouez sur elle la poussière de vos pieds comme un témoignage qui fera sa condamnation (1). » Mes Frères, cette parole du Sauveur est la seule que l'apostolat chrétien semble n'avoir pas acceptée. Contre les cités indociles, contre les royaumes rebelles, il s'est saintement obstiné. Cent fois rejeté de ces plages, il a tenté cent fois d'en forcer l'accès ; cent fois chassé de ces villes, il en a cent fois franchi les portes. Seigneur, Seigneur, ne convertissez pas en armes de vengeance entre vos mains ces nobles exploits de la charité sacerdotale ; ne changez pas en charbons ardents ces prodiges d'amour. Non, non, nous ne voulons jamais dire avec le psalmiste : « Versez, Seigneur, votre colère sur ces nations qui ne vous ont point connu et sur ces peuples qui n'ont point invoqué votre nom (2).» Nous vous demandons bien plutôt d'écouter le cri du sang de vos serviteurs, et d'accorder à leur sainte mort les conquêtes que leur vie n'a pu obtenir.

Mais nous vous demandons aussi, Seigneur, de vous souvenir toujours de cet Occident, d'où partent incessamment pour les pays de l'aurore les rayons de votre doctrine et de votre grâce. Mes Frères, nous vivons dans des temps troublés, dans une société profondément ébranlée. Les sages se demandent ce que l'avenir réserve à l'Europe. Serait-il vrai qu'en portant la foi aux na-

(1) Matth., x, 11-14.
(2) *Ps.* LXVIII, 6.

tions lointaines, nous hâtons le déplacement du flambeau sacré qui doit s'éloigner de nous ? Faut-il croire que la vie chrétienne et catholique est à la veille de nous abandonner, et que la puissance vitale du Christianisme sera transportée à des peuples nouveaux, à des races de néophytes ? Fénelon exprima un jour cette appréhension dans un discours qu'on aime à rappeler devant les héritiers de ceux qui l'ont entendu, devant les hôtes de « cette maison d'où sortent les hommes par qui les derniers restes de la gentilité entendent la bonne nouvelle (1) ». Mais le temps a-t-il donné raison à ces éloquents et sinistres présages ? Il ne le semble pas. Ni l'Orient ne s'est enrichi, ni l'Occident ne s'est appauvri dans les proportions que l'on prophétisait. Le Seigneur est maître de ses dons. Il ne lui a pas plu de traiter également toutes les nations, et de leur révéler pareillement les dispensations de sa grâce : *non fecit taliter omni nationi* (2). Ne scrutons pas la profondeur de ses mystères : l'éternité nous dira que, jusque dans ses préférences et ses apparentes défaveurs, le bon plaisir de Dieu était encore régi par la justice et la miséricorde. Il est des peuples chez qui plus de grâce n'aurait abondé que pour donner lieu à plus de péché, et où plus d'amour eût attisé plus de colère. Quoi qu'il en soit, l'Occident, qui porte dans ses flancs le siège du vicaire de Jésus-Christ, restera jusqu'à la fin le centre de l'Eglise ; là sont les parties nobles de ce grand corps, là sont les organes de la respiration, les grandes artères qui partent du cœur et qui y aboutissent. France, tu garderas toujours tes privilèges. Tu es le principal contrefort de l'édifice divin. La pierre que la main du Christ a posée au versant de tes monts a besoin de toi comme d'un point d'appui. France, tu seras toujours chrétienne, tu seras toujours catholique, et, pour cela, tu te montreras toujours universelle dans ton apostolat. Continue, continue d'envoyer tes fils à tous les horizons du monde. Plus tu donneras aux autres, plus tu seras assurée de conserver pour toi-même. Non, ils ne s'enrichiront point à tes dépens. En cette matière, donner, c'est acquérir ; répandre, c'est amasser ; s'étendre, c'est accroître et se fortifier.

(1) Sermon prêché à Paris dans l'église des Missions étrangères le 6 janvier 1685.
(2) *Ps.* CXLVII, 20.

O chère et illustre Eglise de Poitiers, garde toujours ce caractère d'universalité qui te distingue depuis ton berceau. Si noble et si fécond que soit ton propre sol, jamais tu ne t'es laissée emprisonner dans les étroites barrières d'un nationalisme rapetissé. Lève tes yeux et vois : aujourd'hui encore, tes enfants sont partout : ils évangélisent les Indes, le Maduré, la Mandchourie, le Sutchuen, la Tartarie chinoise, le royaume de Siam, le Japon. L'un d'eux, armé du bâton pastoral, fait éclore comme par enchantement une forêt d'églises sur le sol des îles Sandwich : Honolulu, Koala, Maui, Halava, voyaient hier leurs sanctuaires sortir à sa voix (1). Le Sénégal aurait été témoin de semblables merveilles, si le Seigneur n'avait rappelé prématurément à lui le vaillant ouvrier que nous avions dépêché aux côtes brûlantes de l'Afrique (2). Un autre enfant du Bocage vendéen repose enseveli dans les sauvages montagnes de l'Himalaya, assassiné par le sabre des Michemis aux confins du Thibet (3). L'Océan, me dit-on, vient d'engloutir un de nos fils, avant même qu'il ait foulé la terre qui devait être le théâtre de ses travaux. Enfin, Théophane Vénard a trouvé les palmes du martyre sur la même terre où le vénérable Charles Cornay les avait déjà cueillies. Merci, mon Dieu, merci de tant de grâces, merci de tant de gloires. Si la voix de votre Esprit parle dans d'autres âmes, qu'elles lui obéissent. Allez, dirai-je, allez, anges rapides, allez, prompts messagers, allez guérir les maux d'une chrétienté aux abois, allez verser le baume sur ses blessures saignantes ; allez reprendre les travaux de vos frères, cultiver ce qu'ils avaient semé, récolter peut-être des gerbes joyeuses là où ils jetèrent la semence dans les larmes. Nous n'arrêterons point votre ardeur. Nos apôtres, nos martyrs, c'est notre gloire, c'est notre richesse, c'est notre bien. La tribu sacerdotale ne se maintient et ne s'accroît chez nous que parce qu'elle fournit son ample contingent au recrutement apostolique. Dieu ne se laissera pas vaincre en générosité.

(1) Mgr Maigret (de la congrégation de Picpus), évêque d'Arathie. Lettres du 27 juillet 1859 et du 17 juillet 1860. — *Annales de la Propagation de la foi*, mars 1860 et janvier 1862.

(2) M. François-Isaïe Boulanger, préfet apostolique au Sénégal.

(3) M. Augustin Bourry, massacré en octobre 1853

Les sacrifices que nous lui faisons de si grand cœur seront le principe d'une bénédiction plus abondante et plus féconde pour nos missions indigènes.

Finissons. Saint Cyprien recommandait de noter les jours où quelque chrétien perdait la vie pour la foi : *Dies eorum quibus excedunt annotate* (1). C'est ce que nous avons voulu faire aujourd'hui, Mes Très Chers Frères. Nous avons voulu que, dès ce premier anniversaire, ce jour reçût si bien sa note et sa marque, que le souvenir ne pût jamais s'en perdre parmi vous. Nous avons voulu que cette paroisse pût dire dès à présent cette belle parole de saint Jérôme : « La force des nations, c'est le triomphe de leurs martyrs ; or, nous aussi, nous avons lieu d'être fiers des nôtres : *fortitudo gentium triumphus martyrum, et nos in gloria eorum superbi sumus* (2). » En cela nous n'avons point empiété et nous n'empiéterons point sur les questions justement réservées au Siège apostolique. Non; nous ne rendrons point encore de culte public à notre martyr. Nous nous contenterons d'étudier ses vertus, d'admirer son courage, et de demander à Dieu la force de marcher sur ses traces. Nous louerons Dieu qui est admirable dans ses saints et qui est saint dans toutes ses œuvres. Nous prierons pour l'extension et la propagation de la foi dans les pays infidèles. Enfin, tenant en nos mains les cierges bénits par l'Église dans cette solennité, nous remercierons Jésus et sa Mère d'avoir appelé à eux notre jeune apôtre en cette fête. Car, lui aussi, fut une cire vierge, une cire pure, par la blancheur de son âme et l'innocence de sa chair ; lui aussi, par la générosité de son apostolat, fut une lumière ardente, une cire enflammée. Il méritait donc d'être introduit et présenté aujourd'hui par Marie dans le temple de la gloire. Et, tout à l'heure, nous ne pouvions pas ne point associer la pensée du disciple à celle du Maître, tandis que, parcourant processionnellement cette église et cette place publique de sa paroisse natale, nous bénissions le Seigneur de ce qu'il avait daigné préparer une lumière pour l'illumination des gentils et pour la gloire de son peuple d'Israël : *Lumen ad revelationem gentium et gloriam plebis tuæ Israel.*

(1) *Epist. 37, ad clerum.*
(2) *Comment. in Isa.*, I. XVIII, c. LXII.

## III

## Hymne en l'honneur du martyr J.-Théophane Vénard, décapité pour la foi au Tonkin, le 2 février 1861.

I

Sur la montagne elle est assise
La cité du Roi souverain ;
A ses pieds le torrent se brise
Contre ses murailles d'airain.
Sainte Église, notre refuge,
En vain tes ennemis redoublent leurs complots,
Ton fondateur sera leur juge ;
Ils ont par leurs forfaits attiré le déluge,
Ils seront punis par ses flots.

« Il est temps, ont-ils dit, que son règne finisse !
De l'Église sur nous le joug a trop pesé.
Nous voulons que le sceptre en sa main soit brisé,
Et s'il le faut enfin, qu'elle-même périsse ! »

Insensés ! contre Dieu serez-vous les plus forts ?
L'Église rit de vos efforts :
Elle a pour la venger l'éternelle promesse ;
Elle a d'antiques souvenirs ;
De ses fils elle a la tendresse,
Ecoutez !... l'Océan apporte des soupirs...
Est-ce un chant de triomphe ? est-ce un cri de détresse?...
Trêve à vos transports d'allégresse :
L'Église vous confond par la voix des Martyrs !

II

Des Martyrs ! parmi vous en est-il ? Qu'on les nomme.
— Savez-vous ce que c'est qu'un Martyr ? — C'est un [homme

Qui meurt en défendant les droits lésés de Dieu,
Qui rend à Jésus-Christ un sanglant témoignage.
L'Eglise sur le monde a le droit d'héritage,
Et ce droit, le Martyr le proclame en tout lieu.

Oh ! de ce nom sacré n'appelez pas les vôtres,
Vous qui, de la révolte audacieux apôtres,
Sur le cœur de l'Eglise avez porté le fer ;
Vous, ennemis jurés de la liberté vraie,
Qui parmi les froments ensemencez l'ivraie,
Si vous êtes Martyrs, vous l'êtes de l'Enfer !

De l'Enfer, ici-bas, vous consommez l'ouvrage ;
Aux peuples affranchis vous rendez l'esclavage ;
Il n'est rien de sacré, rien, pour votre fureur,
Artisans, pour le mal ardents à la besogne,
Quand vous fermez l'oreille aux cris de la Pologne,
Vous livrez l'Italie au joug de la terreur !

Avez-vous d'un seul peuple, au mépris des tortures,
Au mépris de la mort, étanché les blessures ?
Vous, les vengeurs de l'homme et de sa dignité !
En avez-vous jamais épousé la misère
Pour l'arracher au gouffre, en lui disant : « Mon frère,
Avec la foi du Christ reçois la liberté ! »

Oh ! non, ce n'est pas vous qui, fuyant nos rivages,
Irez de votre sang teindre toutes les plages.
Oh ! non, vous aimez mieux, fils ingrats et pervers,
Poursuivre de vos cris l'Eglise votre mère,
Et chercher de ses mains à ravir la lumière
Pour rendre, en l'éteignant, la nuit à l'univers !

Mais, vain espoir, la mort dissipera vos rêves,
Et de votre navire, échouant sur les grèves,
Vous la verrez flotter à l'horizon lointain,
Cette Eglise, en Martyrs si riche et si féconde,
Qui s'en va rallumer aux quatre points du monde
Son phare bienfaisant par votre souffle éteint.

Sainte Eglise, salut ! oh ! salut ! nef sublime
Qui parmi tant d'écueils nous sauves de l'abîme !
Salut à tous les cœurs qui savent te chérir !

Salut à ces héros, qui, debout sur ta proue,
Ont souffert pour ton nom sous le glaive et la roue !
Salut ! surtout, salut à ton dernier Martyr !

III

Oui, salut, victime choisie !
Salut ! grappe foulée, aux confins de l'Asie,
Pour le calice du Seigneur ;
Epi de froment pur tombé sous la faucille
Et, par le Père de famille,
Placé dans la gerbe d'honneur (1).

Théophane, salut ! ! — Salut à ta patrie !
Au seuil où t'accueillait une mère chérie ;
Au sol que tes pieds ont foulé ;
Au temple, heureux témoin de tes ardentes larmes ;
Salut à cet autel où s'aiguisaient tes armes,
Héros pour le Christ immolé !

L'airain de ton baptême a sonné ta victoire.
L'Eglise de Saint-Loup gardera ta mémoire,
Enfant, sa joie et son orgueil ;
Et si les flots, un jour, rapportent tes reliques,
On verra tout son peuple, en chantant des cantiques,
Baiser ton glorieux cercueil.

Car tu n'es pas tombé comme tombent les lâches !
Tu n'as pas reculé devant les grandes tâches,
Infatigable moissonneur ;
Tu n'as pas au larron livré le champ du Maître,
Tu n'as pas, oubliant ta royauté de prêtre,
Préféré la honte à l'honneur.

(1) Cette strophe et quelques autres du même Hymne ne sont que l'expression poétique de certains passages des adieux du Martyr à sa famille. « ... Il faut que le grain de froment soit moulu, que la grappe de raisin soit pressée ; serai-je un pain, un vin, selon le goût du Père de famille ? » — On ne peut s'empêcher de rapprocher de ces sublimes pensées les mêmes paroles de saint Ignace dont l'Eglise célébrait la fête la veille même du martyre de Théophane : « *Frumentum Christi sum, dentibus bestiarum molar, ut panis mundus inveniar.* »

Tu n'as pas, chancelant à l'aspect du supplice,
En détournant la vue accepté le calice,
Tu le bus, serein et joyeux ;
Et devant les bourreaux, radieux d'espérance,
A tous ceux qui t'aimaient sur la terre de France
Tu laissas ces derniers adieux :

« Je pars, mes bien-aimés, je quitte la carrière ;
Du séjour des Elus j'entrevois la lumière,
Dieu m'ouvre ses bras et son cœur.
Sitôt que mes combats vous saurez ma victoire,
J'ai conquis des Martyrs et la palme et la gloire !...
Pleurez, pleurez, mais de bonheur !

« Adieu !... je vais offrir mon dernier sacrifice...
J'aurais la vie au prix d'un léger artifice,
Mais pourquoi fuir devant la mort ?
Mon cœur a soif des eaux de l'éternelle vie ;
Au banquet nuptial le Seigneur me convie.
Adieu ! je vous attends au Port... »

Mais, sur son cou, six fois, s'est abattu le glaive...
Ecoutez... dans le ciel un cri joyeux s'élève :
« Il a vaincu ! gloire au Martyr !... »
Et, du temple éternel il gravissait les marches...
Quand soudain, traversant les rangs des patriarches,
On vit deux vieillards en sortir !

« C'est lui ! s'écriaient-ils, ce fils, notre espérance,
Que nous t'avions, Seigneur, dès sa plus tendre enfance,
Consacré d'un commun accord !
Comme aujourd'hui Marie au temple de la terre,
Permets, Roi des Martyrs, à son père, à sa mère,
Permets de te l'offrir encor ! »

Et du glaive à son cou baisant les traces saintes :
« Dieu, s'écriait le père, a terminé mes plaintes,
L'exil, mon fils, je l'ai quitté !
Je viens comme au début de ton lointain voyage,
Te bénir au retour !... Sois béni d'âge en âge !
Sois béni pour l'éternité ! ! ! »

Salut ! ô victime choisie !
Salut ! grappe foulée, aux confins de l'Asie,
Pour le calice du Seigneur ;
Epi de froment pur tombé sous sa faucille,
Et par le Père de famille
Placé dans la gerbe d'honneur !

IV

Salut ! trois fois salut ! ! ! — Oh ! du divin royaume,
Sur tant de cœurs blessés verse l'huile et le baume ;
Répands l'amour, répands la foi,
Répands sur ce Prélat, champion de l'Eglise,
Les grâces qu'en partant pour ta noble entreprise
Sa main fit descendre sur toi !

Avec ta palme d'or, ta pourpre triomphale,
Deviens le protecteur de la terre natale
Si fière de ton souvenir.
Songe aux Pasteurs zélés, anges de ton enfance,
Qui, voyant tes vertus croître avec ta science,
Semblaient prévoir ton avenir.

Dieu les avait unis pour préparer tes voies.
Répands sur leurs vieux jours l'urne des saintes joies.
Tous deux, pour fournir le chemin,
Avaient muni ton cœur de la céleste manne ;
Ils seront près de toi, glorieux Théophane,
Assis à l'éternel festin !

Pense aux frères luttant sur les rives païennes,
Aux Maîtres dont les mains ont façonné les tiennes,
Aux travaux de l'apostolat ;
A ce Prêtre éminent, ton chef et ton modèle,
Qui vénère, à son tour, le disciple fidèle
Qu'il a formé pour le combat.

Oh ! surtout, veille bien sur ta famille aimée !
Le Prêtre avec ardeur combat dans notre armée,
Henri dans le monde est resté ;
Et ce cœur où le tien cherchait sa mère absente,
Mélanie, au foyer, ta tendre confidente,
Pour suivre Jésus l'a quitté.

Trois ont atteint le but ; trois courent dans l'arène.
O Martyr, soutiens-les dans la lutte incertaine,
De leur coupe écarte le fiel ;
Et quand de leur exil viendra l'instant suprême,
Athlète couronné du sanglant diadème,
Toi-même viens ouvrir le ciel !

Nous aussi, compagnons de tes jeunes années,
Nous, dont tu paraissais suivre les destinées,
Tous nous implorons ton secours.
Oh ! nous sommes battus par de sombres orages !
La mer où nous voguons est grosse de naufrages,
Nous avons de bien mauvais jours...

Viens, avec ces héros, fils de notre Aquitaine,
Les Cornay, les Bourry, morts aussi dans l'arène,
Nous consoler, nous soutenir,
Seconder le Pasteur, digne héritier d'Hilaire,
Qui, parmi ses enfants, méritait pour salaire
De compter un nouveau Martyr !

Salut ! ô victime choisie !
Salut ! grappe foulée, aux confins de l'Asie,
Pour le calice du Seigneur !
Epi de froment pur tombé sous la faucille,
Et par le Père de famille
Placé dans la gerbe d'honneur !

L'abbé J.-B. CHAUVIN,
*Vicaire de Saint-Jacques de Châtellerault.*

2 février 1862.

IV

## Note relative aux reliques du Bienheureux Théophane Vénard, conservées au Séminaire des Missions-Étrangères.

— A part la tête, conservée au Tonkin, presque tous les ossements du corps.

— Cheveux.

— Plusieurs lettres autographes.

— Sa *Consécration à Jésus-Christ par les mains de Marie.*

— Plusieurs livres lui ayant appartenu, savoir : Bréviaire, Diurnal, *Memoriale vitæ sacerdotalis.*

— Chaîne et fragment de chaîne.

— Morceaux de toile imbibés de sang.

— Petit sac blanc dans lequel la tête du martyr reposa pendant neuf jours.

— Linge blanc qui, dans la même circonstance, enveloppait la tête.

— Hameçon accroché à l'oreille.

— Trois statuettes ayant appartenu au Bienheureux.

— Deux mouchoirs ayant appartenu au Bienheureux.

— Habit qu'il portait le jour du martyre.

— Sa discipline.

## V

### Hymne en l'honneur du Bienheureux Théophane Vénard

par un de ses anciens condisciples au Séminaire
des Missions-Etrangères

REFRAIN

Pictaviensium decus,
Et Missionum gloriam,
Testem Dei Theophanem
Lætis canamus cordibus.

1

Primis ab annis, gratiæ
Simulque naturæ bonis
Ditatus infans, cæteris
Suis coævis præstitit.

2

Ætate major, serio
Quæ sunt salutis ponderans,
Luget super gentilibus,
In umbrâ mortis qui sedent.

3

Hinc, corde tractus, et simul
Intus movente spiritu,
Paterna tecta deserens,
Ad infideles convolat.

## V

### Chant en l'honneur du Bienheureux Théophane Vénard

(*Traduction libre de l'hymne latine*)

Refrain

*O Bienheureux, de notre Séminaire*
*Brillant honneur, et gloire du Poitou!*
*Nous te chantons, vaillant Missionnaire,*
*O Théophane, étends ton bras sur nous!*

1

*De tous les dons comblé par la nature,*
*Dès le berceau, tu parais gracieux;*
*En t'admirant, charmante créature,*
*On se disait: « C'est un Ange des Cieux! »*

2

*A peine âgé de neuf ans, ta belle âme*
*S'émeut soudain au glorieux souvenir,*
*Pour le Tonkin ton jeune cœur s'enflamme,*
*Et pour Jésus tu veux être martyr!*

3

*L'Esprit d'Amour te veut dans sa milice:*
*Ton cœur aimant doit briser de doux liens,*
*Et du foyer tu fais le sacrifice,*
*Pour arracher à l'enfer les païens.*

4

Illic tyranni negligens
Decreta mortis, arduis
Apostoli laboribus
Se corde toto mancipat.

5

Tanto ferendo ponderi
Desunt sacerdoti vires,
Sed robur absens corporis
Compensat ardor spiritûs.

6

Dum sic laborat, incidit
In persecutorum manus,
Theophanesque vincula
Pro gloriâ Christi gerit.

7

Sors illa mundo tristis est,
Sed læta cordi martyris,
Qui vota vitæ totius
Completa tandem conspicit.

8

Vultu sereno, incommoda
Teterrimi fert carceris,
Orationi sedulus,
Deoque gratias agens.

9

Optata jam luxit dies,
Dies triumphi per necem !
Illam salutat victima,
Festasque vestes induit.

4

*C'est au Tonkin que tu suis le Bon Maître,*
*Tu ne crains pas les menaces d'un roi,*
*Tyran cruel, frappant de mort le prêtre*
*Assez osé pour y prêcher la foi.*

5

*Le joug est lourd et la lutte implacable,*
*Ton frêle corps est près de défaillir,*
*Mais l'Esprit-Saint, par sa force indomptable,*
*Donne à ton cœur de ne jamais faiblir.*

6

*Dans les travaux, où le zèle t'entraîne,*
*Tandis qu'à d'autres tu prêches le salut,*
*On te saisit, et tu portes la chaîne,*
*Pour le Saint Nom et l'amour de Jésus.*

7

*Le monde dit : « Souffrir est un dommage !*
*Si tôt mourir ! la mort est un malheur ! »*
*Mais tu réponds : « Le vœu de mon jeune âge*
*Enfin comblé me remplit de bonheur. »*

8

*Calme, joyeux, oubliant toute injure,*
*Sans un soupir, tu souffres la prison,*
*Ton corps languit mais ton âme si pure*
*A Dieu s'unit en fervente oraison.*

9

*Il luit enfin le grand jour du martyre,*
*Tu te revêts, pour honorer ton sort,*
*D'habits de fête, à la foule pour dire*
*Que ton bonheur réside dans la mort.*

10

Ad Virginem, quam jugiter
Dilexit, ardens respicit,
Ipsum rogans ut prælio
Dignum Deo det exitum.

11

Ingressus in mortis locum,
Flectit genu, fundit preces,
Cœlum piè considerat,
Collumque ferro porrigit.

12

Ceu flos suo de stipite,
Cadit Theophanis caput,
Et ad superna gaudia
Ascendit ejus spiritus.

13

Memento nostri, nunc potens,
Tuæ memento patriæ !
Nos adjuva, nos protege,
Donum salutis impetra.

14

Te nunc, Redemptor, quæsumus,
Ut martyrum consortio
Jungas precantes servulos
In sempiterna sæcula. — Amen.

10

*Levant les yeux vers ta divine Mère,*
*Objet toujours de ton plus tendre amour,*
*Tu la supplies en cette heure dernière,*
*De t'introduire au céleste séjour.*

11

*Agenouillé sur le lieu du supplice,*
*Tu vois le Ciel s'ouvrir devant tes yeux;*
*Pour consommer l'ultime sacrifice,*
*Au dur bourreau tu t'offres radieux.*

12

*Comme une rose avec amour cueillie,*
*Pour l'agrément du maître du jardin,*
*Ta tête tombe, et ton âme ravie*
*Goûte aussitôt le vrai bonheur sans fin.*

13

*O Bienheureux, maintenant dans la gloire,*
*Bénis tous ceux qui sont à tes genoux,*
*Nous t'en prions, donne-nous la victoire,*
*O doux martyr, toujours protège-nous !*

14

*Seigneur Jésus, entends notre prière,*
*Réunis-nous, comme un essaim joyeux,*
*A tes Martyrs, près de ta sainte Mère,*
*Pour qu'à jamais nous t'aimions dans les Cieux !*

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

# TABLE DES MATIÈRES

Pages

AVANT-PROPOS ........................................ V

CHAPITRE PREMIER

PREMIÈRES ANNÉES (1829-1841)

Enfance de Théophane. — Le coteau de Bel-Air. — Germes de vocation ........................................ 1

CHAPITRE II

AU COLLÈGE DE DOUÉ (1841-1847)

Débuts heureux. — Première Communion. — Mort de Mme Vénard. — Prédilection pour sa sœur Mélanie. 12

CHAPITRE III

AU COLLÈGE DE DOUÉ (1841-1847) *(Suite)*

Le rhétoricien. — Correction paternelle. — Coup d'œil en arrière. — Essais poétiques ........................................ 29

CHAPITRE IV

AU PETIT-SÉMINAIRE DE MONTMORILLON (1847-1848)

En philosophie. — Le Congréganiste. — Conseils à Eusèbe. — Un peu de politique en 1848. — Fin de l'année scolaire ........................................ 45

## CHAPITRE V

AU GRAND-SÉMINAIRE DE POITIERS (1848-1851)

*Première année.* — Vie surnaturelle: piété. — Mort de Mgr Guitton. — Résolutions pour les vacances... 58

## CHAPITRE VI

AU GRAND-SÉMINAIRE DE POITIERS (1848-1851 *(Suite)*

*Deuxième année.* — Mgr Pie. — Première tonsure. — Ordres mineurs. — Vacances de 1850. — *Troisième année.* — Conseils à sa sœur. — Sous-diaconat......... 75

## CHAPITRE VII

VOCATION APOSTOLIQUE

Bénédiction de Mgr Pie. — Echange de lettres avec sa famille ........................................................ 93

## CHAPITRE VIII

ADIEUX A LA FAMILLE

Dernier séjour à Saint-Loup. — Derniers entretiens. — Dernières visites. — Suprême adieu. — Séparation. 113

## CHAPITRE IX

L'ASPIRANT-MISSIONNAIRE (1851-1852)

Arrivée à Paris. — Le Séminaire des Missions-Etrangères. — L'ange consolateur. — Vertus de l'aspirant. Esprit de prosélytisme ...................................... 125

## CHAPITRE X

L'ASPIRANT-MISSIONNAIRE (1851-1852) *(Suite)*

Les vacances de 1851. — Correspondance variée avec sa famille. — Appel au diaconat.......................... 157

## CHAPITRE XI

L'ASPIRANT-MISSIONNAIRE (1851-1852) *(Suite)*

Le coup d'Etat du 2 décembre 1851. — Le diaconat. — L'ange du bon conseil. — Le chant grégorien...... 183

CHAPITRE XII

L'ASPIRANT-MISSIONNAIRE (1851-1852) *(Suite)*

Grave maladie. — Prêtrise. — Coup de foudre du 2 août 1852. — Départ ........ 210

CHAPITRE XIII

DE FRANCE A SINGAPORE (1852-1853)

Embarquement à Anvers. — Relâche à Plymouth. — A bord du *Philotaxe*. — Singapore ........ 236

CHAPITRE XIV

DE SINGAPORE A HONG-KONG (1853)

Singapore *(Suite)*. — Traversée de Singapore à Hong-Kong ........ 271

CHAPITRE XV

A HONG-KONG (1853-1854)

Séjour à la procure. — Quelques détails sur les mœurs et usages des Chinois. — Nouvelles des Missions. — Poésies apostoliques ........ 289

CHAPITRE XVI

A HONG-KONG (1853-1854) *(Suite)*

Epanchements. — Leçon fraternelle sur la poésie et le bon goût. — Promenade sur le continent chinois. — Le bon confrère. — Une page de direction spirituelle ........ 314

CHAPITRE XVII

A HONG-KONG (1853-1854) *(Suite)*

Destination pour le Tonkin Occidental. — Joute de gentillesse. — Derniers conseils. — Nouveaux adieux. — Testament ........ 337

CHAPITRE XVIII

DE HONG-KONG AU TONKIN

Macao. — Arrivée dans la Mission des Pères Dominicains. — Chez Mgr Retord. — Chant du Missionnaire arrivant au Tonkin. — Bonheur centuple ........ 356

## CHAPITRE XIX

AU TONKIN (1855)

Mgr Retord. — Grave maladie. — Maisons de Dieu. — Contrat de communauté. — Orgue merveilleux. — Religieuses tonkinoises. — Mariage comme on en voit peu. — Rechute. — Retour à la santé.............. 379

## CHAPITRE XX

AU TONKIN (1856-1857)

L'Immaculée-Conception et la guerre d'Orient. — Retraite. — Inondation. — Portrait du bon Missionnaire. — Maladies. — Cautérisation à la tonkinoise. — Ambassade de Montigny. — Difficultés de l'évangélisation .................................................... 404

## CHAPITRE XXI

AU TONKIN (1858)

Blocus de Hoang-Nguyen. — Vexations des mandarins. — Cruautés. — Poursuites acharnées. — Mort de Mgr Retord. — Continuellement cachés et en fuite. — La comète de 1858. — Expédition franco-espagnole. — Détails complémentaires.................. 431

## CHAPITRE XXII

AU TONKIN (1859-1860)

Sacre de Mgr Theurel. — L'ami et l'évêque. — Mort de M. Vénard père. — Consécration à Jésus-Christ. — Désolation extrême. — Martyre de M. Néron......... 453

## CHAPITRE XXIII

CAPTIVITÉ (1860-1861)

L'arrestation. — Interrogatoire. — Visiteurs. — Derniers sacrements ............................................ 488

## CHAPITRE XXIV

LA CONSOMMATION (1861)

Adieux suprêmes. — Martyre. — Ensevelissement. — Consolations épiscopales ................................ 515

## EPILOGUE

Premier anniversaire du martyre : 2 février 1862. — Pieux souvenirs. — Béatification........................... 533

## APPENDICES

I. — Chant après la Communion, imité du cantique de sainte Thérèse........................................ 543

Cantique de sainte Thérèse............................ 544

II. — Discours prononcé par Mgr l'Evêque de Poitiers, le 2 février 1862, dans l'église paroissiale de Saint-Loup, à l'occasion du premier anniversaire du martyre de J.-Théophane Vénard, décapité pour la foi au Tonkin.................. 547

III. — Hymne en l'honneur du martyr J.-Théophane Vénard, décapité pour la foi au Tonkin, le 2 février 1861........................................... 563

IV. — Note relative aux reliques du Bienheureux Théophane Vénard, conservées au Séminaire des Missions-Etrangères .............................. 569

V. — Hymne en l'honneur du Bienheureux Théophane Vénard, par un de ses anciens condisciples au Séminaire des Missions-Etrangères................ 570

Chant en l'honneur du Bienheureux Théophane Vénard (traduction libre de l'hymne précédente) ............................................... 571

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE R.F. IMPRIMÉS

Paris. — Imp. P. Téqui, 92, rue de Vaugirard.

## EN VENTE A LA MÊME LIBRAIRIE

**Bayle** (Abbé). *Vie de saint Philippe de Néri*. In-8°. 6 »

**Chavin de Malan**. *Histoire de saint François d'Assise*. In-8° . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 »

**Couderc** (R. P.). *Vie du Vénérable Cardinal Bellarmin*. 2 in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . 10 »

**Cros** (R.P.). *Saint François Xavier, sa vie et ses lettres*. 2 in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . 12 »

— LE MÊME. In-8°. . . . . . . . . . . . . 5 »

— *Vie de saint François Régis*. In-8°. . . . . . . 3 50

**Delare** (Abbé). *Saint Grégoire VII et la réforme des Églises*. 3 in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . . 16 »

**Demimuid** (Mgr). *Vie du Vénérable Justin de Jacobis*. Nouvelle édition. In-8°. . . . . . . . . . . 4 »

— *Pierre le Vénérable* ou la vie et l'influence monastiques au douzième siècle. In-8° . . . . . . . . 3 »

**Freppel** (Mgr). *Saint Justin*. 3e édition. In-8° . . . 6 »

— *Saint Irénée*, 3e édition. In-8°. . . . . . . . 6 »

— *Saint Cyprien*. 3e édition. In-8° . . . . . . . 6 »

**Gorse** (Abbé). *Vie de saint Bruno*. In-8° . . . . 4 »

**L'Haillier** (R. P. Dom A.). *Saint Thomas de Cantorbéry*. 2 in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . 10 »

— *Le Patriarche saint Benoît*. In-8°. . . . . . 7 »

**Magnan** (Abbé). *Histoire d'Urbain V et de son siècle*. In-8° . . . . . . . . . . . . . . . . . 6 »

— LE MÊME, abrégé. In-12 . . . . . . . . . 3 50

**Maynard** (abbé U.). *Vertus et Doctrines de saint Vincent de Paul*. In-8° . . . . . . . . . . . . 6 »

**Pérenés** (F.) *Histoire de saint François de Sales*. 2 in-8°. . . . . . . . . . . . . . . . . . 12 »

— LE MÊME. 2 in-12. . . . . . . . . . . 7 »

— LE MÊME, abrégé. 1 vol. in-8° . . . . . . 5 »

— LE MÊME, abrégé. In-12 . . . . . . . . 3 »

**Plaine** (Dom). *Très ancienne Vie de S. Samson*. In-8°. 4 »

**Riche** (Abbé). *Fioretti* ou petites Fleurs de saint François d'Assise. In-12 . . . . . . . . . . . . 3 50

**Sagette** (Abbé). *Sainte Marie-Madeleine*, sa vie, son histoire, son culte. In-12. . . . . . . . . . . . 2 50

— *Vie admirable de saint Alphonse Rodriguez*. In-12. 3 50

BIBLIOTHEQUE NATIONALE DE FRANCE
3 7502 00973460 1